

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.22

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

APR -5 1956

L161— O-1096

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME VINGT-DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v.22

GRANDE

VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry. — Saint Barlaam, martyr. — Saint Elpide, Saint Marcel et saint Eustoche, martyrs. — Saint Eucher, évêque de Lyon. — Saint Émilien. — Saint Léonce, évêque de Fréjus, martyr. — Saint Léonien, abbé de Saint-Pierre. — Saint Othmar, abbé. — Sainte Agnès, sœur de sainte Claire. — Le Bienheureux Ange Porro, servite. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution,

SAINT EDMOND,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Edmond Rich était fils de Raynaud Rich, marchand d'Abington, dans le Berkshire. Sa mère se nommait Mabile. Ses parents étaient médiocrement pourvus des biens de la fortune ; mais il possédaient les vraies richesses, celles de la grâce. Raynaud, du consentement de sa vertueuse épouse, quitta le monde et se fit religieux dans le monastère d'Evesham. Mabile se chargea de veiller à l'éducation de ses enfants. Elle n'avait pas moins d'ardeur que son mari pour la perfection chrétienne. Elle pratiquait de grandes austérités, et portait

844422

Digitized by Google

habituellement un rude cilice. Tous les jours elle assistait aux matines qui se disaient à minuit. Elle portait ses enfants à suivre le même genre de vie, autant que la faiblesse de leur âge pouvait le leur permettre. Par son conseil, Edmond récitait tout le psautier à genoux, les dimanches et les fêtes, avant de prendre aucune nourriture. Les vendredis, il ne vivait que de pain et d'eau. Quels que fussent les exercices que Mabile recommandât à ses enfants, ils ne suffisaient point à la ferveur d'Edmond ; il en avait de particuliers, mais qu'il cachait avec soin, en évitant toutefois l'attachement à son propre sens. Il ne connaissait point les singularités, qui ont souvent pour principe l'humeur ou le caprice, et qui ne servent qu'à nourrir l'amour-propre. Il était doux, affable, docile, complaisant, et paraissait n'avoir d'autre volonté que celle de sa mère et de ses maîtres. On le voyait prévenir jusqu'à leurs désirs, de manière qu'il était facile de remarquer qu'en lui l'obéissance était véritablement le sacrifice du cœur. L'éducation qu'il reçut lui rendit comme familière la pratique des vertus chrétiennes, de celles même qui coûtent le plus à la nature.

Edmond fit ses premières études à Oxford, et y donna des preuves de la beauté et de la pénétration de son esprit. Mais il se distinguait principalement de ses condisciples par sa ferveur dans le service de Dieu. Son assiduité à la prière et son amour pour la retraite firent bientôt connaître les vertus dont son âme était ornée. Il n'avait pour amis que ceux dans lesquels il remarquait de l'inclination pour la piété. Il était encore jeune lorsqu'on l'envoya avec son frère Robert à Paris, afin qu'ils pussent l'un et l'autre y achever leurs études. Mabile en se séparant d'eux, leur donna à chacun un cilice, et leur conseilla de le porter deux ou trois jours de la semaine, pour se prémunir contre les attraits de la volupté, qui sont si dangereux pour la jeunesse. Lorsqu'elle leur envoyait des vêtements, ou d'autres choses nécessaires à leur usage, elle y joignait quelque instrument de pénitence, pour leur rappeler la nécessité de la mortification.

Digitized by Google

Quelque temps après, Mabile tomba malade, et, comme elle sentait approcher sa fin, elle fit venir Edmond en Angleterre, afin de lui recommander d'établir son frère et ses sœurs dans le monde. Elle lui donna sa bénédiction avant de mourir. Edmond l'ayant priée de la donner à son frère et à ses sœurs, elle lui répondit qu'elle les avait bénis en lui, et qu'ils auraient d'ailleurs une part abondante aux bénédictions du Ciel.

Lorsqu'Edmond eut fermé les yeux à sa mère, et qu'il lui eut rendu les derniers devoirs, il chercha à placer ses sœurs avec d'autant plus de soin que leur beauté les exposait à plus de dangers. Mais si elles étaient belles, elles étaient encore plus vertueuses. Elles tirèrent bientôt leur frère d'embarras, en lui annonçant qu'elles désiraient embrasser l'état religieux. Il n'était plus question que de choisir un monastère; il en voulait un où régnât la plus exacte régularité. « Embrasser l'état religieux, disait-il [1], c'est prendre un engagement particulier à la perfection; mais vivre dans cet état d'une manière imparfaite, c'est attirer sur soi une condamnation plus rigoureuse. » En même temps qu'il évitait les monastères riches, et qui tenaient un rang dans le monde, il évitait ceux où l'on exigeait une dot pour l'admission des postulantes [2]. Après un mûr examen, il se détermina pour le petit couvent des Bénédictines de Catesby, dans la province de Northampton [3], où l'on observait la discipline la plus exacte. Ses sœurs s'y rendirent célèbres par la sainteté de leur vie, et y moururent après en avoir été successivement prieures.

Edmond, déchargé du soin de ses sœurs, retourna à Paris

[1] Saint Edmond, *in Speculo, cap. 1, ex Eusebio vulgo Emiseno, potius Gallico.*

[2] Les Canons regardent cette demande comme simoniaque, lorsque les monastères sont suffisamment rentés, il est permis de recevoir ce qu'on donne en qualité de présent; mais il n'est pas permis de rien demander pour l'admission, qui est quelque chose de spirituel, ni pour l'entretien du sujet, auquel le monastère est tenu dans le cas dont il s'agit.

[3] Speed s'est trompé en faisant ce monastère de l'Ordre des Gilbertines. Tanner a relevé cette erreur dans sa *Notitia monastica*, et a montré qu'on avait suivi la Règle de saint Benoît dans le monastère dont il s'agit, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction sous Henri VIII.

Digitized by Google

pour y continuer ses études. Il avait fait autrefois vœu de chasteté perpétuelle, sous la protection de la sainte Vierge ; il le garda toute sa vie avec la plus parfaite fidélité ; il veillait sur son cœur et sur ses sens avec une exactitude scrupuleuse, et s'interdisait tout ce qui aurait été capable d'y porter la moindre atteinte. Tous les auteurs de sa vie s'accordent à dire qu'il ne contracta jamais la plus légère souillure contre la pureté.

Au milieu de ses études, il avait soin d'élever son cœur à Dieu par de fréquentes aspirations ; et pour lui faciliter encore cet exercice, il était toujours environné d'objets de piété. Quelqu'ardeur qu'il eût pour les sciences, il en avait encore plus pour acquérir la sainteté. La vertu sanctifiant ainsi ses études, la pureté de son cœur communiquait à son esprit des lumières qui augmentaient sa pénétration naturelle ; il trouvait la solution des questions les plus difficiles ; il savait découvrir et expliquer, avec une netteté admirable, les vérités les plus sublimes. Ses maîtres le regardaient comme un prodige de science et de sainteté.

Tous les jours il assistait à l'Office de la nuit dans l'église de Saint-Merri. L'Office fini, il y restait encore longtemps en prières. Il entendait la Messe de grand matin ; après quoi il se rendait aux écoles publiques, sans prendre de repos ou de nourriture. Il jeûnait souvent ; mais les vendredis, il jeûnait au pain et à l'eau. Il portait un rude cilice, et mortifiait ses sens en toutes choses. Ce qu'il recevait pour son entretien était presqu'entièrement distribué en aumônes. Il vendit jusqu'à ses livres pour assister des pauvres étudiants qui étaient malades. Il passa plusieurs semaines auprès d'un d'entr'eux ; il le gardait avec charité nuit et jour, et lui rendait les services les plus humiliants. Rarement il mangeait plus d'une fois par jour, encore mangeait-il très-peu. Il ne dormait que sur un banc ou sur la terre nue, et il fut trente ans sans se déshabiller. Il avait un lit dans sa chambre, mais il ne s'en servait jamais, et c'était uniquement pour cacher ses austérités. Plusieurs années avant que d'avoir reçu les saints Ordres, il récitait chaque jour l'Office de l'Église.

Digitized by Google

Lorsqu'il eut achevé son cours, il prit le degré de maîtres-ès-arts, et il enseigna publiquement les mathématiques. Il redoubla de ferveur dans la prière et la méditation, pour se prémunir contre la dissipation que cette science a coutume d'entraîner. Cette ferveur cependant souffrit à la longue quelque diminution. Une nuit, il lui sembla voir sa mère en songe : après avoir tracé devant lui quelques figures de géométrie, elle lui demanda ce que tout cela signifiait, et lui ajouta qu'il valait bien mieux faire de l'adorable Trinité l'objet de ses études. Depuis ce temps-là, il ne voulut plus étudier que la théologie. Il céda enfin aux importunités de ses amis, et se fit recevoir docteur en cette faculté. Les auteurs ne s'accordent point sur le lieu où il fut élevé au doctorat, ce fut à Paris suivant les uns, et à Oxford suivant les autres. Quoi qu'il en soit, il expliqua quelque temps l'Ecriture sainte à Paris. Toutes les fois qu'il prenait dans ses mains le volume qui contenait les divins oracles, il le baisait respectueusement. Ayant été ordonné prêtre, il fut chargé de prêcher, et il s'acquitta de ce ministère avec autant de fruit que d'onction. Ses leçons publiques, et même ses conversations, portaient tellement l'empreinte de l'Esprit de Dieu, qu'on ne pouvait l'entendre sans être édifié. Plusieurs de ses disciples devinrent célèbres par leur savoir et leur sainteté ; sept quittèrent son école le même jour pour aller prendre l'habit dans l'Ordre de Citeaux. On comptait parmi eux Etienne, qui fut depuis abbé de Clairvaux, et qui fonda le monastère ou collége des Bernardins.

Edmond, de retour en Angleterre, fixa sa demeure à Oxford, et y resta depuis 1219 jusqu'en 1226. Il y enseigna la logique d'Aristote, ce que personne n'avait encore fait jusqu'alors [1]. Mais les travaux attachés à cette profession ne l'empêchaient pas de se livrer au ministère de la prédication. Les provinces d'Oxford, de Glocester et de Worcester furent souvent le théâtre de son zèle, et il y fit des missions qui opérèrent de grands

[1] Wod, *Hist. et Antiq. Oxon.*, t. I, p. 81, t. II, p. 9 et 81.

Digitized by Google

fruits. Il refusa plusieurs bénéfices qu'on lui offrit successivement. A la fin, il accepta un canonicat et la trésorerie de la cathédrale de Salisbury ; mais il en distribua le revenu aux pauvres, et à peine se réservait-il ce qui était nécessaire pour ses plus pressants besoins. Peu de temps après, le Pape le nomma pour prêcher la croisade contre les Sarrasins, et l'autorisa en même temps à recevoir un honoraire de différentes églises où il devait prêcher.

Le Saint remplit cette commission avec beaucoup de zèle ; mais il ne voulut recevoir ni honoraire, ni même aucune espèce de présent. On dit que, prêchant un jour en plein air près de l'église de Worcester, il survint un orage, qui épargna le lieu où était assemblé le peuple qui l'écoutait. Ses discours étaient si touchants, et il possédait si bien l'éloquence du cœur, que les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. Guillaume, surnommé Longue-Épée, comte de Salisbury, menait depuis longtemps une vie très-opposée aux maximes du Christianisme. Il n'approchait même jamais des Sacrements. Ayant entendu un sermon de notre Saint, et conversé quelques heures avec lui, il se convertit si parfaitement, que depuis ce temps-là il ne s'occupa plus que de son salut.

Edmond forma plusieurs personnes au grand art de la prière : aussi était-il un habile maître dans les voies de la vie intérieure, et il est encore regardé comme un des plus célèbres contemplatifs de l'Église. Il voulait qu'on joignît à la prière l'esprit d'humilité et de mortification. Il inculquait en toute occasion la nécessité de la prière du cœur. « Cent mille personnes, disait-il [1], tombent dans l'illusion en multipliant leurs prières..... J'aimerais mieux ne dire que cinq mots du cœur et avec dévotion, que cinq mille avec froideur, avec indifférence, et dont mon âme n'est point affectée. *Célébrez les louanges du Seigneur avec intelligence* [2]. L'âme doit ressentir ce que dit la langue. Saint Edmond, dit un auteur moderne [3],

[1] S. Edm., Cant. *in Specul. Bibl. Patr.*, t. XIII. p. 362. — [2] Ps. XLVI.

[3] Le P. Honoré de Sainte-Marie, *Tradit. des PP. sur la contemplation, table historique et chronolog. des auteurs ecclésiastiques ou contemplatifs*, t. I, p. 48.

Digitized by Google

s'appliqua dès sa jeunesse à la contemplotion des vérités éternelles... Il a si bien réuni en sa personne, ce qui est très-rare, la science du cœur avec celle de l'école, la théologie mystique avec la spéculative, qu'ayant fait passer dans son cœur les lumières de son esprit, il devint un parfait théologien mystique, qui n'a pas moins éclairé l'Église par la sainteté de sa vie, que par cet écrit admirable de spiritualité, qui porte pour titre, *le Miroir de l'Église,* et dans lequel on trouve plusieurs excellentes choses touchant la contemplation.»

Le Pape Grégoire IX désigna saint Edmond pour remplir le siége de Cantorbéry, qui était vacant depuis longtemps. Le Chapitre de cette église l'élut d'une voix unanime, et le roi Henri III ayant donné son consentement, l'élection fut confirmée par le Souverain Pontife. On envoya des députés à Cantorbéry, pour informer le Saint de cette élection, et pour le conduire à son troupeau. Edmond, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, protesta contre la violence qu'on lui faisait. Il fallut toute l'autorité de l'Évêque de Salisbury pour vaincre sa résistance. On le sacra le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas moins animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. Sa principale occupation était de connaître les besoins spirituels et corporels de son troupeau, afin de pourvoir aux uns et aux autres. Il avait un soin particulier des jeunes filles qui n'avaient point de ressources, et pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger, il leur procurait un établissement. Il faisait une guerre déclarée aux vices; il maintenait la discipline avec une vigueur vraiment apostolique; il veillait sur les officiers de justice, pour qu'ils remplissent avec intégrité les fonctions de leurs charges, et qu'ils n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer les faibles. Pour réprimer plus efficacement les abus qui régnaient surtout parmi le clergé, il publia ses *constitutions,* qui sont divisées en trente-six canons[1]. La corruption était alors trop

[1] Elles ont été publiées par Lindwood, Spelman, Wilkins, Johnson et Labbe.

Digitized by Google

grande pour que son zèle ne lui suscitât pas des ennemis. Une partie de son Clergé, sans en excepter le Chapitre de son église, se déclara contre lui, et tâcha de rendre inutiles ses

Dans le huitième Canon, le Saint montre combien il craignait la simonie et le vice d'une honteuse cupidité dans les prêtres qui reçoivent des rétributions pour des messes. Celui qui sert à l'autel a droit de vivre de l'autel; il peut prendre, pour sa subsistance, l'honoraire que l'Église lui permet de recevoir, à l'occasion de certaines fonctions auxquelles cet honoraire est attaché, et lorsqu'il n'y a point de danger que le peuple soit détourné par là de remplir les devoirs de religion. C'est par une suite de ce danger qu'il n'y a point d'honoraire attaché à l'administration des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, ni aux autres fonctions qui s'exercent fréquemment pour nourrir et entretenir la piété des fidèles. On se rendrait pourtant coupable de simonie, si on recevait l'honoraire comme le prix d'une messe ou de toute autre fonction spirituelle. Ce fut pour prévenir les abus de ce genre, ceux surtout qui pouvaient se glisser relativement aux trentaines et aux annuels pour les morts, que le saint Archevêque publia le Canon dont il s'agit, et que Lynwood et d'autres auteurs ont obscursi par leurs longs commentaires.

Il ordonna, dans le quinzième, de rappeler au peuple, tous les dimanches, à la messe de paroisse, les Canons portés contre les parents dont les enfants sont étouffés : Canons qui en certains cas les obligent à se retirer dans un monastère, d'autres fois à faire pénitence pendant trois ans, et même pendant sept, si la mort de leurs enfants a été occasionnée par l'ivrognerie, ou par quelque autre péché. Voyez Johnson. *ibid.*, *ad an.* 1239, t. II.

Dans le cinquième, saint Edmond s'adressant aux recteurs, vicaires, et autres prêtres préposés au gouvernement des paroisses, s'exprime ainsi : « Nous vous avertissons et vous enjoignons expressément de vivre en paix « avec tous les hommes, autant qu'il dépendra de vous ; d'exhorter vos pa- « roissiens à n'être qu'un même corps en Jésus-Christ par l'unité de la Foi et « par le lien de la paix; d'apaiser tous les différends qui s'élèvent dans vos « paroisses, de terminer toutes les querelles, autant que vous le pourrez, et « de ne pas permettre que le soleil se couche sur la colère d'aucun de vos « paroissiens. » Le préambule de ce Canon fait voir jusqu'à quel point le saint Archevêque aimait la paix.

C'est un devoir pour nous, mes enfants, d'aimer la paix, puisqu'un Dieu en est l'auteur, qu'il nous l'a recommandée, qu'il est venu pacifier le ciel et la terre, que de cette paix il fait dépendre celle qui est éternelle. »

La meilleure édition des *constitutions* du saint Archevêque de Cantorbéry, est celle que Wilkins a donnée, *Conc. Brit. et Hibern.*, p. 638.

Nous avons parlé plus haut du *Speculum Ecclesiæ*, ou Miroir de l'Église, par saint Edmond, lequel a été imprimé dans le tome XIII de la bibliothèque des Pères. On trouve cet ouvrage en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, notamment dans la bibliothèque bodléienne, et dans celle du collége anglais à Douai. Mais il y a des différences considérables dans ces manuscrits. Les uns ne sont que des abrégés, d'autres n'offrent qu'une traduction latine faite sur une version française par Guillaume Beaufu, religieux carme de Northampton.

Digitized by Google

pieux efforts. On l'accusait de scrupule[1]. Mais ce qu'on traitait de scrupule n'était autre chose que cette disposition qui porte les saints à veiller sur eux-mêmes et sur toutes leurs actions; à ne connaître que l'Évangile pour règle de leur conduite; à résister au torrent des mauvais exemples et des coutumes perverses, à remplir les devoirs de leur place, malgré tous les obstacles que le monde leur oppose. Personne peut-être n'aimait plus la paix que saint Edmond; mais il ne voulait pas l'acheter par une lâche et criminelle complaisance; il aima mieux être persécuté, même par ses amis, que d'approuver ou de tolérer des abus qui auraient exposé son salut éternel, et celui des âmes confiées à ses soins. Au reste, la patience avec laquelle il supporta les persécutions devint pour lui une source de mérites. La tranquillité de son âme fut toujours inaltérable; il oubliait tout ce qui lui était personnel, et il ne pensait qu'à faire du bien à ses ennemis. Quand on lui représentait qu'il portait la charité trop loin à leur égard, il avait coutume de répondre : « Pourquoi les autres me feraient-ils offenser Dieu, ou perdre la charité que je dois avoir pour eux? S'il se trouvait quelqu'un qui voulût m'arracher les yeux, ou

On voit dans la bibliothèque bodléienne d'autres ouvrages manuscrits de saint Edmond, comme dix prières fort dévotes en latins; un traité sur les sept péchés capitaux et sur le décalogue en français; un autre traité qui a pour titre : *The seven Sacramento briefli declared of Seyni Edmunde of Pountenie*; c'est-à-dire, les sept Sacremeuts brièvement expliqués par saint Edmond, etc. Voyez la bibliothèque de Tanner. V. Riche.

[1] Cette accusation a été répétée par Johnson. L'Archevêque Edmond, dit-il, était un homme fort scrupuleux. Mais qu'entend-il par scrupule? On en assigne plusieurs causes. En général le scrupule est un défaut, une faiblesse, souvent un vice, et il est toujours contraire à la perfection de la vertu. Les personnes qui commencent à servir Dieu avec ferveur, tombent quelquefois dans le scrupule; mais il est aisé de les en guérir, lorsqu'elles sont humbles et dociles, et qu'elles se laissent conduire avec simplicité, Quelquefois le scrupule vient de la constitution même de la personne scrupuleuse, et c'est alors une épreuve bien pénible qu'il faut supporter avec patience. Il y a une autre sorte de scrupule qui a pour principe l'amour-propre et les passions. Il est ordinairement accompagné d'une opiniâtreté volontaire, et c'est une des plus dangereuses maladies de l'âme. Il y a donc une grande différence entre une conscience scrupuleuse et une conscience droite et timorée, telle qu'était celle de saint Edmond.

Digitized by Google

me priver de mes membres, il m'en deviendrait plus cher, et je le jugerais plus digne de ma tendresse et de ma compassion. » Il comparait les tribulations à un lait que Dieu préparait pour la nourriture de son âme. « L'amertume qu'elles peuvent renfermer, disait-il, est mêlée de beaucoup de douceur; c'est comme un miel sauvage qui doit nourir l'âme dans le désert de ce monde. » Il ajoutait que Jésus-Christ nous avait enseigné, par son exemple, à aimer nos persécuteurs et à recommander leurs âmes au Père céleste. Aussi les consolations qu'il recevait étaient-elles proportionnées à la grandeur de ses souffrances. C'est surtout dans la prière et la contemplation que Dieu se plaisait à lui faire goûter des douceurs ineffables. Un savant Dominicain [1] apprit d'un de ses confrères, et de plusieurs autres personnes qui avaient vécu avec le saint Archevêque, qu'il reçut souvent des grâces extraordinaires, et qu'on le vit plusieurs fois en extase lorsqu'il était en prières. Tant d'éminentes vertus étaient jointes à une grande affabilité; il traitait avec bonté ceux qui approchaient de lui, et il voulait que sa table fût servie avec décence; mais il pratiquait en particulier des mortifications dont il dérobait la connaissance aux autres.

Quoique le Saint éprouvât tous les jours de nouvelles contradictions, il ne perdait rien de sa tranquillité. Le roi Henri III avait épuisé ses finances par une mauvaise économie, et par ses prodigalités envers ses favoris. Il exigea de ses sujets des impôts exorbitants, et les ecclésiastiques ne furent pas plus ménagés que les autres. Il en vint même jusqu'à s'approprier les revenus des évêchés, des abbayes et des autres bénéfices qui étaient à sa nomination. Il les laissait longtemps vacants, et il imaginait des prétextes pour cacher le véritable motif de sa conduite. Lorsqu'il y nommait, son choix ne tombait que sur ses créatures, et sur des personnes tout-à-fait indignes. Edmond, vivement affligé de ces désordres, reçut du Pape Grégoire IX une bulle qui l'autorisait à nommer aux bénéfices

[1] Nicolas Trivet, qui a donné une bonne histoire des règnes de six rois d'Angleterre. V. *Annal.* 6, *Reg. Angl. ad an.* 1240.

Digitized by Google

qui ne seraient pas remplis après une vacance de six mois; mais cette bulle n'eut point d'exécution; le roi s'en plaignit, et elle fut révoquée. Le saint Archevêque, craignant de paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, passa secrètement en France, témoignant par là combien il les improuvait. Il vint à la cour, où il fut très-bien reçu de saint Louis et de toute la famille royale. La ville de Paris rendit aussi un témoignage éclatant à ses vertus.

De Paris, le Saint se rendit à l'abbaye de Pontigny, de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse d'Auxerre. On y avait autrefois reçu deux de ses prédécesseurs, saint Thomas, sous le roi Henri II, et Etienne Langton, sous le roi Jean. Il se livra dans cette retraite à l'exercice de la prière et aux pratiques de la plus austère pénitence. Il ne sortait que pour aller prêcher dans les villages voisins. Mais sa santé fut bientôt si dérangée que les médecins jugèrent qu'il devait changer d'air. Il obéit, et se retira chez les Chanoines Réguliers de Soisy, près Provins en Champagne. Les moines de Pontigny fondirent en larmes en le voyant partir; mais il les consola, en leur disant qu'il retournerait chez eux à la fête de saint Edmond, martyr. Il entendait sans doute que son corps serait reporté ce jour-là à Pontigny, ce que l'événement justifia.

Comme sa maladie augmentait de jour en jour, il demanda à recevoir le saint Viatique. Il dit en présence du Saint-Sacrement : « J'ai cru en vous, Seigneur : je vous ai prêché; j'ai enseigné votre doctrine. Vous m'êtes témoin que je n'ai désiré que vous sur la terre, et vous voyez que mon cœur ne désire autre chose que l'accomplissement de votre sainte volonté. Il passa le reste de la journée dans une ferveur admirable, et on aurait dit, à la sérénité de son visage, qu'il ne sentait plus son mal. Le lendemain il reçut l'Extrême-Onction; depuis ce moment-là il voulut toujours avoir un Crucifix dans la main, et il ne cessait de baiser amoureusement les plaies du Sauveur. Ses larmes et ses soupirs attendrissaient tous les spectateurs, qui ne pouvaient douter, en le considérant, qu'il n'éprouvât de grandes consolations intérieures. La dévotion qu'il

Digitized by Google

avait toujours eue pour le sacré nom de Jésus semblait redoubler à chaque instant. Il expira tranquillement à Soisy, le 16 novembre 1242, ayant été, selon Godwin, huit ans Archevêque de Cantorbéry. On enterra ses entrailles à Provins, mais son corps fut reporté à Pontigny, où sept jours après on l'inhuma avec beaucoup de solennité. Plusieurs cures miraculeuses ayant attesté sa sainteté, Innocent IV le canonisa en 1247 [1]. L'année suivante on leva de terre son corps, qui fut trouvé entier, et dont les jointures étaient encore flexibles. On en fit solennellement la translation, en présence de saint Louis, de la reine Blanche sa mère, des princes ses frères : Robert, comte d'Artois, Alphonse, comte de Poitiers, Charles, qui fut depuis comte de Provence et d'Anjou, et roi de Sicile ; d'Isabelle de France, sœur du saint roi ; du cardinal Pierre, évêque d'Albano ; du cardinal Eude, évêque de Frascati, légat du Saint-Siége ; des Archevêques de Bourges, de Sens, de Bordeaux et d'Armagh ; de saint Richard, évêque de Chichester, et d'un grand nombre de Prélats, d'Abbés, et d'autres personnes de distinction. Les reliques du Saint sont encore dans cette abbaye, qui a pris le nom de Saint-Edmond de Pontigny.

Nous apprenons du sous-diacre Etienne, qui fut six ans secrétaire de saint Edmond, qu'il s'est opéré plusieurs miracles par l'intercession de ce Saint ; miracles qui ont été vérifiés et approuvés par des évêques d'Angleterre. Cet auteur ajoute qu'il est aussi certain de leur existence, que s'il les eût vus de ses propres yeux. Il en rapporte un qui fut opéré sur lui-même. (GODESCARD).

SAINT BARLAAM,

MARTYR.

Saint Barlaam, né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre,

[1] Voyez les divers témoignages sur sa sainteté et ses miracles, avec la Bulle de sa canonisation. *ap. Martène, tom. III Anecdot., p.* 1854.

Digitized by Google

mais il les sanctifiait par la pratique des vertus les plus héroïques, et se préparait ainsi à recevoir la couronne du martyre. Il n'avait d'autres connaissances que celles des maximes de l'Évangile, ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil et la cruauté des maîtres du monde. Le zèle avec lequel il confessait le nom de Jésus-Christ, le fit arrêter par les païens. Il fut enfermé dans les prisons d'Antioche où il resta longtemps. Ayant été conduit devant le juge, celui-ci veilla sur son extérieur et son langage rustique : mais il fut étonné de sa grandeur d'âme et de son inébranlable constance. Après divers tourments, Barlaam fut tiré de la prison, et placé devant un autel, où étaient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couvert d'encens et de charbons embrasés ; on imaginait que la douleur lui ferait secouer la main, et que l'encens venant à tomber dans le feu qui était sur l'autel, on pourrait dire qu'il avait sacrifié. Le généreux Chrétien, qui craignait de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. A la vue d'un tel courage, les railleries des païens se changèrent en admiration. Barlaam mourut peu de temps après sa victoire : on croit que ce fut sous Dioclétien.

L'Église honore la fête de ce Martyr le 16 novembre.

SAINT ELPIDE, SAINT MARCEL ET SAINT EUSTOCHE,

MARTYRS.

Quoique l'empereur Julien l'apostat, après avoir abjuré le Christianisme, eût publié un édit par lequel il défendait d'inquiéter les Chrétiens et de les contraindre à sacrifier aux dieux, il fut cependant le premier à contrevenir à cette ordonnance, en employant, pour les persécutés, les armes d'une politique habile et perfide. En effet, sous le prétexte ridicule que, suivant les prétextes de leur religion, ils n'osaient porter l'épée, il les dépouilla des emplois publics, pour en revêtir des

Digitized by Google

hommes plus dignes, suivant lui, qui sussent manier le glaive avec justice, c'est-à-dire des idolâtres.

La folie des Galiléens, disait-il souvent, a presque consommé la ruine de l'empire ; ce n'est qu'à la faveur et à l'adorable bonté des dieux que nous devons rendre grâces de son salut. Il faut donc nous montrer dignes d'un tel bienfait, et témoigner aux dieux, par la sincérité de nos hommages, le désir que nous avons de leur plaire. Julien prenait surtout à tâche de séduire les officiers de la garde prétorienne et de leur faire embrasser le paganisme, soit qu'il s'imaginât qu'il avait tout à craindre des Chrétiens, et qu'il voulût, par ce motif, être sûr au moins de sa garde ; soit qu'en sa qualité de grand-prêtre des faux dieux, il redoutât d'exciter leur courroux, en négligeant d'accroître le nombre de leurs adorateurs. S'il avait soin de s'adresser d'abord aux officiers pour réaliser ses plans de prosélytisme, c'est qu'il n'ignorait pas la puissante influence que l'exemple des chefs exerce sur les subordonnés. Il réussit, en effet, à faire apostasier quelques officiers supérieurs, ceux qui n'avaient pas la force de résister à l'appât de l'avancement et des faveurs de toute espèce qui leur étaient promises ; car ces hommes-là, qui avaient bien plus d'attachement pour le monde que pour Dieu et leur devoir, ne voulurent pas laisser passer une si belle occasion de s'enrichir et de s'élever. Mais tous les officiers de la garde n'avaient pas de si bas sentiments. Il y en eut beaucoup qui aimèrent mieux se dépouiller de leurs grades et rentrer dans la vie privée, pour y servir Jésus-Christ suivant leur conscience, que de rester, avec de riches traitements, sous les drapeaux d'un ennemi déclaré de leur religion.

Au nombre de ces derniers se distinguèrent Elpidius, Marcellus, Eustochius et quelques autres, et surtout Elpidius, que l'empereur Constance avait nommé, un an auparavant, général de la garde prétorienne. C'est à grand regret que Julien vit s'éloigner cet officier, qui lui avait donné plus d'une fois des preuves de sa valeur, de sa fidélité et de son talent. Aussi fit-il tous ses efforts pour le ramener à lui et le détacher de la Reli-

Digitized by Google

gion chrétienne. Il ne lui commanda pas mais il le fit prier de venir le trouver, ayant à conférer avec lui sur une affaire importante. Elpidius pénétra sans peine les intentions de l'empereur; ferme et résolu comme il était, il ne balança pas un instant à obéir à son appel. Julien mit tout en œuvre pour l'ébranler; mais Elpidius lui répondit avec franchise, et défendit la vérité du Christianisme avec tant de force et de savoir, qu'il repoussa victorieusement toutes les objections du prince apostat, et toutes ses invectives contre Jésus-Christ et ses divins préceptes. Julien pensa qu'Elpidius serait moins inflexible, s'il pouvait faire abjurer le Christianisme à Marcellus, à Eustochius, et leurs compagnons; mais il se trompait dans sa folle attente. Quoique peut-être ils ne fussent pas aussi habiles qu'Elpidius à parer les coups de leur adversaire et à justifier leur foi par des raisonnements méthodiques, ils restèrent néanmoins inébranlables dans leurs convictions. L'empereur s'étant mêmeoublié jusqu'au point d'appeler Jésus un imposteur et de le charger des plus grossières imputations, Epildius ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus mérités sur l'œuvre diabolique qu'il poursuivait avec tant d'acharnement, en calomniant odieusement le vrai Fils de Dieu, et en s'efforçant de lui enlever ses fidèles adorateurs.

Julien, à ce langage, se porta à un tel accès de colère, qu'il laissa tomber le masque et menaça de faire punir de mort tous ceux qui étaient présents, s'ils ne se mettaient sur-le-champ, en devoir d'offrir de l'encens aux idoles. Elpidius voulut se prononcer le premier; mais l'empereur lui imposa silence et voulut entendre d'abord la déclaration des autres. Sommés, l'un après l'autre, de faire connaître leur résolution, ils répondirent hautement qu'ils ne renieraient jamais Jésus-Christ; qu'ils ne sacrifieraient jamais aux faux dieux, et que du reste, ils adhéraient d'avance à tout ce qu'Elpédius pourrait dire encore. Lorsque son tour fut enfin venu, et qu'on lui demanda pour quel parti il se décidait, il répondit avec fermeté : J'adore Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, et non pas les démons. Si vous vous honorez d'offrir de l'encens aux

Digitized by Google

démons, faites-le aussi longtemps que vous voudrez; mais il viendra un temps où vous reconnaîtrez, trop tard peut-être, votre incrédulité. Voilà mon dernier mot.

L'empereur ne se posséda plus de colère; il les déclara tous coupables de lèse-majesté, croyant déguiser ainsi sa haine contre le Christianisme; et, en conséquence, ils furent attachés à quatre chevaux fougueux, traînés dans les rues de la ville, et enfin précipités dans un feu qu'on avait préparé en plein champ.

Ils souffrirent le martyre l'an 362; l'Eglise célèbre leur mémoire le 16 novembre.

SAINT EUCHER,

ÉVÊQUE DE LYON.

Personne depuis saint Irénée n'a plus fait d'honneur à l'église de Lyon que saint Eucher. Sa famille était fort illustre selon le monde. Le père et le beau-père de Valérien, son proche parent occupaient les premières dignités de l'empire. Mais Eucher dut sa principale grandeur au mépris qu'il fit des richesses et des honneurs que lui assuraient sa naissance et ses rares talents. La beauté et la pénétration de son génie l'étendue et la variété de ses connaissances, la force et la majesté de son éloquence, lui attirèrent l'admiration de tous les orateurs de son temps, et l'estime de tout ce qu'il y avait de grands hommes dans l'empire. Il eut de Galla, son épouse, deux fils, Salonius et Véran, qu'il envoya encore fort jeunes, au monastère de Lérins, pour qu'ils y fussent élevés sous les yeux de saint Honorat, et sous la conduite du célèbre Salvien, prêtre de Marseille : ils furent depuis élevés à l'épiscopat.

Eucher, dès son enfance, avait montré une piété extraordinaire, qui n'avait fait qu'augmenter avec l'âge. Dégoûté enfin des vanités du monde, et effrayé des dangers qu'il y courait pour son salut, il résolut de l'abandonner. Il se retira, vers l'an 422, dans le monastère de Lérins, du consentement

Digitized by Google

de sa femme qui, de son côté, se consacra dans la retraite au service de Dieu. Cassien, alors abbé de Saint-Victor de Marseille, adressa quelques-unes de ses conférences à Eucher et à Honorat, qu'il appelle les modèles admirables de cette maison de Saints.

Eucher, qui désirait mener une vie encore plus solitaire, quitta Lérins pour se retirer dans l'île de Léro, qui n'en est pas éloignée, et qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Honorat. Ce fut là qu'il écrivit son livre *de la vie solitaire*, où il fait le plus bel éloge de l'état des solitaires en général et en particulier du désert de Lérins, qui était alors habité par un grand nombre de Saints. Il écrivit aussi dans le même lieu, vers l'an 427, son traité du *mépris du monde*, qu'il adressa à Valérien, son parent. C'est un des ouvrages les plus estimés de l'antiquité ecclésiastique, soit pour la forme, soit pour l'importance des vérités qu'il contient[1]. Il y est prouvé que le

[1] La latinité de cet ouvrage est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire la douceur et la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode : ce qui faisait dire à Érasme, que de toutes les productions des auteurs chrétiens, il n'en connaissait point de comparable à celle-ci. Du Pin, *Bibl., t. IV, p.* 413, dit, en parlant de cet ouvrage de saint Eucher et du traité de la vie solitaire, « qu'ils ne le cèdent en rien pour la politesse et « la pureté du discours, à ceux des auteurs qui ont vécu dans les siècles où « la langue latine était dans sa plus grande pureté. » Godeau, *Hist. de l'Église, t. III, édit. in-fol.* sous l'an 441, va plus loin encore. Il donne les plus grandes louanges au livre *de la vie solitaire* et au traité *du mépris du monde*, qu'il assure être également admirables : « Toutes les beautés de l'éloquence, dit-il, « toutes les forces de l'esprit et du raisonnement y sont mêlées à un air de « piété si affectif, qu'il est impossible de les lire, sans être touché du désir de « quitter la conversation des hommes pour jouir de celle de Dieu. »

Nous allons donner de suite la notice des autres écrits de saint Eucher.

1° Des formules ou *principes de l'intelligence spirituelle*. Ce sont des explications de quelques endroits de l'Écriture que saint Eucher écrivit pour l'usage de Véran, le second de ses fils. Il est vrai qu'on n'y trouve ni la même élégance, et la même beauté de style que dans les deux ouvrages précédents, mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire.

2° Les *institutions*, en deux livres, qui sont adressées à Salonius, autre fils du Saint. Cet ouvrage a également pour objet d'expliquer plusieurs difficultés qui se rencontrent dans l'Écriture sainte. Il est plus solide et plus utile que le traité des *formules* adressé à Véran.

Digitized by Google

monde ne donne à ses partisans que de fausses joies; que ses honneurs, ses applaudissements, ses sociétés ne sont qu'une vaine pompe, qu'un véritable esclavage ; et que personne ne pourrait s'y attacher, si on ne se laissait point aveugler par les passions. Le Saint représente d'une manière si frappante l'illusion, l'instabilité, le vide, le néant des biens terrestres, que le lecteur s'imagine voir passer le monde devant ses yeux, comme un fantôme, comme un éclair, qui se sont à peine montrés, qu'ils disparaissent pour toujours. « J'ai vu, dit-il, des hommes élevés au plus haut faîte des honneurs et des richesses..... La fortune, prodigue en leur faveur, avait accumulé tous les biens sur leurs têtes, sans leur donner même le temps de les désirer ; leur prospérité, parvenue à son comble, ne laissait plus d'activité à leurs passions. Mais il ont disparu dans un moment; leurs vastes possessions ont été dispersées, et eux-mêmes ne sont plus. »

Valérien, auquel l'exhortation sur le mépris du monde est adressée, vivait au milieu des grandeurs. Il ne quitta point son

3° Les actes du martyre de saint Maurice et de ses compagnons. D. Rivet, *Hist. lit. de la France*, a démontré qu'ils avaient été écrits par saint Eucher. Chifflet les a publiés dans son *Paulinus illustratus :* mais l'édition qu'en a donnée D. Ruinart est plus correcte. Ceux que Surius et Monbritius ont fait imprimer, paraissent avoir été compilés d'après l'ouvrage de saint Eucher, par un moine d'Agaune du VIIe siècle, lequel y a fait des additions et des changements. Ce sont ces actes que Dubourdieu et Burnot ont attaqués.

4° Claudien Mamert cite une partie d'une homélie de saint Eucher sur l'incarnation. Il est probable que quelques-unes des homélies, publiées sous le nom d'Eusèbe d'Émèse, appartiennent à des Évêques de l'Église gallicane qui florissaient dans le même siècle. Rien n'empêche qu'on ne les donne à saint Eucher.

5° Nous ne dirons rien des ouvrages attribués à ce saint Évêque : nous nous contenterons de rapporter les titres des principaux : L'*abrégé de Cassien;* le *commentaire sur la Genèse;* le *commentaire sur le livre des Rois;* les *lettres à Philon et à Faustin;* divers *discours.* etc.

Les ouvrages de saint Eucher, imprimés plusieurs fois séparément ont été insérés dans la Bibliothèque des Pères.

Les traités *de la vie solitaire et du mépris du monde,* ont été traduits en diverses langues. M. Arnaud d'Andilly a donné une traduction française du second de ces traités, et a mis à la fin du volume le texte latin. Cette traduction parut à Paris en 1672, *in*-12. Elle a été depuis réimprimée dans le recueil des œuvres de M. Arnaud d'Andilly, Paris, 1675, *in-fol.*

Digitized by Google

premier genre de vie, s'il est le même que Priscus Valérien, auquel saint Sidoine Apollinaire adressa son panégyrique de l'empereur Avit, vers l'an 456. C'est le sentiment de quelques auteurs. D'autres pensent qu'il s'agit de saint Valérien, qui se fit moine à Lérins, qui devint évêque de Cimèle, avant que ce siége eût été uni à celui de Nice ; qui assista aux Conciles d'Orange, d'Arles et de Riez, et qui mourut vers l'an 460.

Saint Eucher, suivant Cassien, brillait dans le monde comme un astre par la perfection de sa vertu, et il fut depuis, par l'exemple de sa vie, un modèle pour l'état monastique. On le tira malgré lui de sa retraite, pour le placer sur le siége de Lyon, vers l'an 434. On vit en lui un pasteur fidèle, soupirant sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, accompli en tout genre de sciences, et de beaucoup supérieur aux plus grands Évêques de son temps. C'est le témoignage que rend de lui Claudien Mamert. Il assista au premier Concile d'Orange, en 441. On lui attribue à Lyon la fondation de plusieurs églises et d'autres pieux établissements. L'opinion la plus probable est qu'il mourut en 450.

Saint Paulin de Nole, saint Honorat, saint Hilaire d'Arles, Claudien Mamert, saint Sidoine Apollinaire, et tous les grands hommes du même siècle, recherchèrent l'amitié de saint Eucher. Ils s'accordent tous à faire de magnifiques éloges de sa vertu. Le saint Évêque de Lyon se montra zélé défenseur de la doctrine de saint Augustin contre les semi-pélagiens.

(GODESCARD.)

Nous croyons qu'après cette courte notice de la vie et des écrits de saint Eucher, on lira avec plaisir le récit de sa conversion par un auteur contemporain qui tenait ces détails de sa fille sainte Consortia et de plusieurs prêtres qui l'avaient connu.

Or, il y eut un homme appartenant à l'ordre sénatorial, et dont le nom était Eucher ; son épouse, issue d'une noble famille, s'appelait Galla ; tous deux étaient illustres dans le

Digitized by Google

siècle par de grands biens, une nombreuse famille et de riches trésors. Mais, la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse, était le plus bel ornement de ces deux époux aux yeux du Créateur de toutes choses.

Et comme (dans les premières années de leur union) ils n'avaient pas d'enfants, ils supplièrent le Seigneur (de leur en donner) et le Seigneur exauça leur prière. Il leur donna une fille que — d'un nom votif, — ils nommèrent Consortia; car, ils désiraient qu'elle fût leur héritière et qu'elle propageât leur sang. Et comme ils l'élevaient dans la crainte du Seigneur, encore enfant, elle commençait à montrer un esprit religieux, et cela n'a rien d'étonnant, car le Seigneur l'appelait au partage *(consortium)* du royaume céleste, par une secrète inspiration, conformément au présage de son nom.

L'espérance des parents de Consortia s'accrut lorsqu'ils eurent une seconde fille, qu'ils nommèrent Tullia, et ils dirent :

— Le Seigneur multipliera notre race par Consortia et Tullia, ainsi qu'il multiplia (jadis) par Lia et Rachel dans la maison de Jacob les héritiers de la future promesse. »

Après cela, le Bienheureux Eucher s'efforçant d'accomplir ce que depuis longtemps il roulait dans son esprit, dit à son épouse :

— Vous avez ouï, je crois, ma très-chère, et vous gardez en votre cœur plein de foi le conseil salutaire que Notre-Seigneur Jésus-Christ donne par la voix de son Évangile, où il dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur votre cou, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes. »

« C'est pourquoi, prêtant une oreille religieuse aux si douces promesses du Christ, que n'obéissons-nous à ces préceptes, surtout puisqu'il nous a donné des filles qui pourront administrer et posséder de plein droit nos biens et nos richesses terrestres?

« Si donc cela ne vous déplaît pas, j'ai résolu de raser ma

Digitized by Google

chevelure et de mener la vie solitaire dans une grotte que — d'après ma volonté, — le Seigneur m'a montrée et qui est située dans le territoire d'Aix, dans notre domaine, appelé *le Mont-de-Mars*, qui domine la rivière de la Durance. »

En entendant ces paroles, Galla reçut en un cœur bon et très-fertile la semence spirituelle avec dévotion, et se jetant aux pieds d'Eucher, elle rendit grâces, le priant — par le Seigneur qui lui avait inspiré une si grande résolution, — de ne pas la laisser sans consolation, mais de faire plutôt en sorte que, de même que par le lien conjugal ils avaient été deux en une seule chair, un unique destin et propos les enchaînât en un seul esprit dans le Seigneur, et elle dit à son époux :

— Si tu désires te reléguer dans une caverne, permets-moi, je te prie, de changer d'habit et de rester près de toi, te servant comme une servante. »

Les deux époux s'empressent donc de réaliser leur vœu, et ayant préparé un grand festin, ils y appellent leurs parents et leurs amis ; le Bienheureux Eucher leur manifeste son dessein : il est en butte à leurs contradictions, mais persévérant dans leur projet, les deux Saints ne se laissent pas ébranler et ne veulent pas regarder en arrière, après avoir mis la main à la charrue.

Quoi de plus ? De tout ce qu'ils possédaient ils font trois parts, ils donnent la première aux pauvres, partagent la seconde entre leurs serviteurs et laissent la troisième à leurs filles.

Or, saint Eucher étant entré dans la grotte précitée, en obstrua tellement les abords de toutes parts, que personne ne pouvait arriver jusqu'à lui. La Bienheureuse Galla seule lui passait, chaque jour, vers le soir, de la nourriture par une petite ouverture, comme il le lui avait demandé.

Peu de jours après leur conversion, leur fille Tullia qui était restée vierge, s'en alla au Seigneur, et elle fut ensevelie dans son champ, qu'on appelle Thele, dans une caverne double. A cette nouvelle, saint Eucher dit :

— Le Seigneur me l'a donnée, le Seigneur me l'a enlevée ;

Digitized by Google

il est arrivé comme il a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni! »

Et il exhortait Galla a pe pas se contrister de cet événement, et comme elle ne pouvait se résoudre d'aucune façon à recevoir de consolation, un jour qu'elle s'était laissée aller au sommeil après le chant des hymnes de matines, elle vit en songe la Bienheureuse Tullia vêtue d'une robe blanche et d'un manteau resplendissant d'or, se tenant debout devant elle et lui disant :

— Pourquoi me pleures-tu comme perdue, moi que le Seigneur a placée au nombre des saintes vierges qui sont à sa suite? Sache que tu me suivras auprès du Seigneur, car Dieu t'a préparé la couronne, parce que tu as accompli ses commandements. Quant à mon père, il sera élevé sur la Chaire pontificale, puis il viendra avec nous, et il sera grand en la présence de Dieu. Enfin, ma sœur Consortia demeurera vierge et souffrira beaucoup à cause de cela, jusqu'à ce qu'elle aussi reçoive la couronne de vie. »

Et lorsqu'après l'heure du repos de saint Eucher, Galla lui eut rapporté cela, lui élevant la voix pour louer et proclamer Dieu, dit :

— Je te rends grâces, bon Pasteur, qui n'as pas ton égal comme consolateur, et qui a daigné consoler tes Serviteurs et leur rendre la joie après la douleur. »

Et ils ne voulurent plus pleurer davantage leur fille.

Mais, il arriva après ces paroles, qu'un jeune homme d'illustre naissance, nommé Aurelius, vint trouver saint Eucher et lui demanda pour épouse sa fille Consortia. Ce que le Saint entendant et plein de crainte à cause de la révélation dont il avait eu connaissance par sainte Galla, il se tut d'abord, et après avoir réfléchi :

— La jeune fille (dit-il) que tu demandes pour épouse a l'âge de se décider ; qu'elle parle pour elle-même. Car, je l'ai laissée libre, ou de se marier, ou de rester vierge. »

Et lorsqu'amenée en leur présence, sainte Consortia eut été interrogée sur cela :

Digitized by Google

— Je n'ai (dit-elle) ni le pouvoir de permettre, ni celui de refuser ; mais, tout est dans la main de Dieu. Car, j'ai pour fiancé le Christ qui ne m'abandonnera pas jusqu'au moment où il m'introduira dans sa demeure nuptiale. »

Ce que ce jeune homme entendant, il ne répondit rien pour le moment ; mais, ensuite il envoya à la jeune fille des dames nobles, ses parentes, afin de la décider par de flatteuses paroles à contracter le lien du mariage. Et comme ces femmes la fatiguaient, elle demanda un délai de sept jours pour consulter la volonté du Seigneur. Donc, quand elles furent parties, sainte Consortia se livrant à la prière, aux jeûnes et aux veilles, priait avec larmes le Seigneur de la conduire selon sa volonté.

Sur ces entrefaites, il lui vint entre les mains les Actes de la Bienheureuse Eugénie, vierge, et y ayant lu que cette Sainte, née de parents païens, avait fui loin d'eux, et se tournant vers le Christ, était entrée en religion après s'être coupé les cheveux et avait vécu longtemps sous des habits d'homme dans un monastère au milieu des Serviteurs de Dieu, — elle dit en son cœur :

— « Si, née de parents païens, elle les a fuis pour se tourner vers Dieu, et persévérant dans la virginité elle est arrivée à cueillir la palme du martyre, à combien plus forte raison moi, née de parents chrétiens et rachetée par le sang du Christ, ne dois-je pas persister dans le dessein que je me suis proposé? »

Elle priait aussi, disant :

— « Seigneur, qui du culte des idoles l'as amenée à toi, fais-moi parvenir à être sa compagne, moi que dès le berceau tu as consacrée par le Baptême du salut. »

Et son cœur se réconfortait dans le Seigneur.

Mais, le septième jour, le très-illustre jeune homme Aurelius venant la trouver avec les dames qu'il lui avait d'abord envoyées pour décider son esprit, toutes lui demandèrent quelle résolution elle avait prise pendant le délai qu'on lui avait accordé ; elle leur répondit :

Digitized by Google

— « Je vous l'ai déjà dit : je n'ai ni le pouvoir de promettre, ni celui de refuser ; mais, tout ce qui me concerne est dans la main de Dieu. Mais si vous voulez, allons ensemble à l'église, que l'on dise la Messe, que le livre des Évangiles soit placé sur l'autel, et qu'après une prière en commun on ouvre le livre, et voyons la volonté de Dieu dans le premier chapitre qui tombera sous nos yeux. »

Ce qui ayant été fait et le livre ayant été ouvert, la Servante de Dieu se mit à lire ce qui suit : « Le Seigneur Jésus dit à ses Disciples : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Et remplie d'une grande joie, elle rendit grâces à Dieu et dit au jeune homme :

— « Cherche-toi une fiancée comme tu voudras : car, mon fiancé à moi, c'est le Christ qui ne veut pas m'abandonner. »

Ce qu'ayant entendu, ce jeune homme plein de tristesse s'en retourna chez lui accompagné des dames qu'il avait amenées. Pour sainte Consortia, ayant reçu le saint voile, elle se rendit à la grotte où étaient ses parents, et elle vaquait avec eux à la prière.

Il advint en ce temps que le Pontife de l'Église de Lyon s'en alla au Seigneur. Or, c'était la coutume de cette Église, chaque fois qu'un de ses Évêques payait sa dette à la mort et la laissait veuve, d'attendre une révélation du Seigneur pour lui élire un successeur.

Alors donc, après un jeûne général de trois jours, l'Ange du Seigneur apparaissant en une vision à un petit enfant, lui dit :

— Il est un sénateur, nommé Eucher, reclus en une grotte qui domine la rivière de la Durance, et qui ayant abandonné tout ce qu'il possédait, a suivi le Seigneur. Allez tirer cet homme hors de sa retraite et faites-en votre pasteur, parce qu'il a été choisi par le Seigneur. »

Lorsqu'au point du jour l'enfant eut rapporté ces choses aux anciens (*senioribus*), tous les Frères ayant été convoqués rendirent grâces au tout-puissant Seigneur et ayant envoyé, avec

Digitized by Google

des Clercs, à la grotte d'Eucher, l'Archidiacre qui, alors, avait soin de l'église, ils trouvèrent le Bienheureux, ainsi que le Seigneur leur avait révélé. Et lorsque l'Archidiacre eut dit à Eucher le motif pour lequel ils venaient le trouver, le Saint se mit à dire avec serment qu'il ne sortirait pas de sa propre volonté de la grotte et qu'il ne le suivrait, que contraint et enchaîné. Et comme il persistait à répéter ces choses, l'Archidiacre ayant jeté bas le mur qui fermait l'entrée de la grotte, en tira Eucher et — selon le serment qu'il en avait fait lui-même, — le conduisit enchaîné à Lyon. Ce fut d'un esprit et d'un consentement unanime que le Clergé et le peuple l'élisant pour leur Pontife, le placèrent solennellement dans la Chaire épiscopale.

Quant à Galla, son épouse, — étant entrée daus cette grotte où l'homme de Dieu avait vécu caché, elle y passa le reste de sa vie dans les pratiques religieuses auxquelles elle s'était vouée; sa fille Consortia lui apportait chaque jour de quoi manger, comme Galla avait fait auparavant pour son époux.

Et comme il serait long de raconter tout ce que le Seigneur opéra de merveilles par ses Serviteurs Eucher, Galla et leur fille Tullia, je rapporterai quelque peu de détails touchant les Actes de la bienheureuse Consortia, — détails que j'ai entendus de la bouche des saints Frères, le prêtre Uranius et le sous-diacre Celsus, qui ont vécu près de cette vierge, ainsi que de celle du prêtre Aurelianus, qui, jusqu'à présent sert Dieu, auprès de son tombeau.

Lors donc qu'après la mort de ses parents, sainte Consortia eut commencé à être maîtresse d'elle-même, elle construisit, dans son domaine qui a nom Matonvicus, une église en l'honneur de saint Étienne, premier Martyr, et elle y fonda un hospice *(xenodochium)* de ses biens; ce qui lui en resta, elle le donna aux pauvres, plaçant (ainsi) son trésor dans le Ciel. Puis, elle donna la liberté à tous ses esclaves.

Les choses ainsi arrangées, elle se disposa à aller trouver Clotaire, roi des Francs, pour lui demander que — grâce à son ordre souverain, — elle pût vivre en paix dans son

Digitized by Google

royaume et servir Dieu, en restant vierge. Et comme elle approchait du palais, après une longue et fatigante marche, le Seigneur daigna apparaître en une vision à ce roi (dont la fille était malade déjà depuis longtemps), et il lui dit :

— Pourquoi es-tu triste à cause de ta fille? Voici qu'une de mes Servantes vient à toi, elle a nom Consortia et elle rendra à ta fille la santé dont elle jouissait tout d'abord.

« Vois cependant à lui accorder gracieusement ce qu'elle te demandera. »

Lors donc que le roi se fut éveillé de son sommeil, ayant appelé ses fidèles, il leur raconta tout ce qu'il avait entendu dans sa vision, et il leur dit :

— « Allez et cherchez la Servante de Dieu qui m'a été annoncée et montrée d'avance, et quand vous l'aurez trouvée telle que je vous l'ai désignée, amenez-la moi. »

Et lorsqu'ils l'eurent trouvée, et qu'interrogée par eux, elle leur eut dit son nom et sa patrie, ils l'introduisirent aussitôt devant le roi ; et elle pleurait pendant le chemin et priait, craignant que le roi ne s'enflammât de désir pour elle, lui qui avait recommandé avec tant de soin qu'elle lui fût amenée. Mais, lorsqu'elle fut entrée dans le palais, le roi se leva de son trône et allant au-devant d'elle, il lui dit :

— « Prie pour moi, Servante de Dieu, et rends à ma fille sa première santé, ainsi que le Seigneur a daigné me le révéler cette nuit. »

Et comme elle disait qu'elle ne méritait pas que Dieu lui fît une telle grâce, et qu'il n'y avait que les Saints qui pussent faire cela, néanmoins le roi, assuré de la promesse du Seigneur, la fit entrer dans la chambre où sa fille était au lit, en proie à la fièvre. Contrainte d'obéir, Consortia s'étant agenouillée pria avec larmes. Puis, se relevant, elle salua la jeune fille, en disant :

— « La paix soit avec toi. »

Et la malade, qui paraissait déjà avoir perdu le don de la parole, ayant repris ses esprits, répondit :

— « Je sais que la paix est avec moi, puisque j'ai mérité de

Digitized by Google

te voir. En effet, depuis que tu es entrée dans le palais, la fièvre qui me tourmentait m'a quittée et voici que je suis en bonne santé. C'est pourquoi je te prie de me bénir et de me donner à manger des aliments dont tu te nourris toi-même, chaque jour. »

La Servante du Christ lui donna donc un morceau de pain d'orge et des amandes; car, telle était sa nourriture de chaque jour.

Le roi apprenant que sa fille était rendue à la santé, vint aussitôt dans sa chambre et il dit à sainte Consortia :

— « Tout ce que tu me demanderas dans mon royaume te sera accordé. Je te donne autant d'or et aussi d'argent que tu en voudras. »

Mais, elle se prosternant à genoux :

— « Je vous supplie, (dit-elle,) seigneur mon roi, de donner aux pauvres ce que tu me promets et de me permettre (ce que je demande par-dessus tout,) de persévérer dans mon dessein de rester vierge, sans que personne m'inquiète. Et que tout ce que j'ai établi ou établirai à l'égard des lieux consacrés à Dieu ou de mes serviteurs, soit ratifié par votre munificence. »

Le roi, acquiesçant volontiers à sa demande, lui accorda ce qu'elle voulait, envoyant par ses fidèles des lettres afin que tous connussent que si quelqu'un machinait quelque mauvais dessein contre elle, il encourrait la colère d'un si grand prince, et que si elle voulait faire n'importe quel usage de ses biens, l'emploi en serait à tout jamais respecté.

Et ainsi la Servante de Dieu rentra chez elle.

Peu de jours après, le roi Clotaire étant mort, un des premiers du palais, nommé Hecca, fut envoyé par Sigebert (qui avait succédé à son père,) pour gouverner la province de Marseille. Pendant qu'il s'occupait de ce soin, le diable prenant pour organe de sa méchanceté quelqu'un des habitants de ce pays, dit à Hecca :

— « Il y a en ces lieux une jeune fille très-belle, nommée Consortia, issue de nobles parents, elle est restée fille unique,

Digitized by Google

elle a beaucoup de possessions, d'innombrables trésors et de nombreux serviteurs et elle est restée vierge. »

Ce qu'entendant Hecca, ayant envoyé devant lui chez elle un serviteur pour lui annoncer sa visite, il se rendit en toute hâte vers la Servante de Dieu. Il la salua avec affabilité et après avoir conversé ensemble, ils s'assirent à un repas.

Pendant ce temps-là, lui la regardant de plus en plus curieusement, il admira sa beauté et la sagesse de ses discours. Un si grand feu de concupiscence s'alluma dans le cœur d'Hecca, qu'il pouvait à peine se contenir. Mais, sans ouvrir en rien son âme à Consortia, il se hâta de revenir auprès du roi, et après qu'il lui eut rendu un compte heureux de toutes les affaires pour lesquelles il l'avait envoyé en Provence, il ajouta :

— « Seigneur mon roi, il y a dans ces contrées une jeune fille non encore mariée, qui, ayant perdu ses parents, demeure seule dans leurs domaines ; je te supplie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, de me permettre de la prendre pour épouse. »

Ayant obtenu ce qu'il demandait, il envoya à sainte Consortia son messager avec un des serviteurs du roi, afin de lui dire que le prince la lui avait accordée et qu'elle se préparât à célébrer ses noces dans trente jours.

A cette nouvelle, elle — très-attristée, — répondit :

— « Celui qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre même de Dieu. Je suis la servante du roi, je ne puis résister au pouvoir, et je m'efforcerai d'accomplir ce qu'il aura ordonné. »

Mais, elle disait cela, en parlant du vrai Roi, qui est le Seigneur Jésus-Christ. Or, les envoyés pensant qu'elle parlait du roi Sigebert, s'en étant retournés racontèrent à Hecca qui les avait envoyés ce qu'ils avaient entendu, et lui rempli d'une grande joie se prépara à aller la trouver au plus vite.

Cependant la Servante de Dieu, s'appliquant aux jeûnes et aux veilles, priait, en disant :

— « Seigneur Jésus-Christ, qui jusqu'à ce jour m'as gardée pure de toute souillure ; Seigneur que je sers depuis mon adolescence en toute dévotion, ne m'abandonne pas, afin qu'il ne

Digitized by Google

prévale pas contre ta servante cet antique serpent qui trompa Ève par des paroles flatteuses, et par la beauté et la suavité du fruit défendu ; car, tu n'abandonnes pas ceux qui espèrent en toi. Fais-moi parvenir sans tache en la compagnie de tes Saints. »

Et la Servante de Dieu était plongée dans une si grande tristesse, que les angoisses de son esprit la réduisaient presque à l'extrémité.

Lors donc qu'affligée d'un tel ennui, un jour elle était entrée avec une petite servante dans l'oratoire de Saint-Étienne, premier Martyr, — se prosternant pour prier avec larmes, il arriva qu'elle s'endormit, et voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

— « Consortia, pourquoi es-tu affligée? Le Seigneur que tu sers ne t'abandonnera pas. Car, le fiancé que le roi t'envoie n'arrivera pas jusqu'à toi. C'est pourquoi apprête un festin, appelles-y les pauvres et fais préparer en ce lieu ou tu reposes (en ce moment), une sépulture où tu déposeras cet homme qui veut prendre pour lui, en usurpateur, la fiancée du Christ. Dans trois jours on t'annoncera la venue de cet homme ; à cette nouvelle, tu iras à sa rencontre à la tête des pauvres en chantant des psaumes. En te voyant, dans sa joie il se frappera de sa propre épée. »

La Servante du Christ s'éveillant, dit à sa servante :

— « N'as-tu pas entendu quelqu'un me parler pendant que le sommeil m'accablait ? »

La servante répondit :

— « J'ai vu un homme inconnu, couvert de vêtements blancs, qui en te parlant ne remuait pas les lèvres et dont la voix résonnait à mes oreilles, mais néanmoins je n'ai pas compris ce qu'il disait. »

La Bienheureuse Consortia comprit sur-le-champ que l'Ange de Dieu lui était apparu et, pleine de joie, elle dit :

— « Je te rends grâces, bon Pasteur, de ce que tu m'abandonnes pas ta servante, mais que tu la délivres de ceux qui la poursuivent. »

Digitized by Google

C'est pourquoi elle fit tout ce que lui avait commandé l'Ange du Seigneur. Déjà était arrivé le troisième jour, et voici qu'un courrier vient annoncer que le fiancé est sur l'autre rive de la Durance. Elle sort à sa rencontre, parée d'habits de fête et accompagnée d'une troupe de pauvres chantant des psaumes.

A cette vue, Hecca, plein de joie, entre étourdiment dans une embarcation, le pied lui glisse, et de la lance qu'il tenait alors à la main il se perce en tombant sur le fer et expire aussitôt. La Servante de Dieu voyant ainsi ce qu'elle avait appris de la bouche de l'Ange, rendit avec larmes grâces à Dieu ; elle leva le corps d'Hecca, et l'ayant enveloppé dans des suaires, elle l'ensevelit dans l'endroit qu'elle lui avait préparé.

Les serviteurs d'Hecca, laissant son corps en ce lieu, se hâtent d'aller retrouver le roi, et ils lui racontent ce qu'ils ont vu.

Ce jour était celui de la naissance du roi, et sa sœur — que sainte Consortia avait guérie de maladie, — étant assise auprès de lui, voyant qu'il était triste à la suite de ce message, lui en demanda la cause. Et quand le roi lui eut raconté ce qu'il venait d'apprendre, elle lui répondit.

— « Je pense que la jeune fille, à cause de laquelle (comme je l'apprends), Hecca est mort d'une si subite mort, est cette Consortia, vierge consacrée à Dieu, qui, du vivant de notre père, vint ici de la province de Marseille et par ses prières me guérit de la fièvre. Vois donc à ce qu'il n'arrive pas de désastre dans ton royaume à cause de cette vierge, si tu permettais que l'on fît quelque tentative téméraire contre elle ; car ton père l'aimait beaucoup. »

Lors donc que le roi se fut informé et qu'il eut découvert que Consortia était cette même vierge, il envoya des lettres au prince de la province précitée, lui ordonnant de ne laisser qui que ce soit molester sainte Consortia, mais qu'il lui fût permis d'user du privilége que son père à lui lui avait accordé.

Depuis ce jour donc, le Seigneur accorda à sa Servante une si grande grâce devant les hommes, que tous la regardaient

Digitized by Google

comme un de ses Anges. Car, elle était d'une figure placide, son langage était suave et elle était ornée des perles de toutes les vertus. Avec une seule parole elle calmait ceux qui étaient en colère, elle ramenait au bon accord ceux que divisait la discorde. L'abondance des dons croissait aussi chaque jour en elle et se manifestait par des miracles ; elle chassait les démons des corps dont ils s'étaient emparés, elle illuminait les aveugles, elle rendait aux malades leur prenière santé, et le Seigneur daigna opérer par elle beaucoup d'autres choses admirables qu'il est long de raconter.

Mais, comme Dieu voulait la faire passer des labeurs de cette vie au repos éternel, il lui apparut en une vision et lui dit :

— Consortia, très-fidèle intendante, tu as été fidèle à l'égard de peu de choses ; viens, afin que je t'établisse sur de grands biens. Il est temps que tu te reposes de tes travaux et que tu reçoives la couronne que depuis ton adolescence tu as acquise au prix de beaucoup de tribulations.

« Dans huit jours tu viendras à moi ; à ta rencontre ira le chœur des Vierges avec la multitude des Anges, et ils te tendront les mains pour te recevoir à ton entrée dans la joie de ton Seigneur. »

Et à son réveil, elle rendit grâces à Dieu pendant trois jours, et ayant apprêté un repas, elle y appela les prêtres et les pauvres. Les fidèles, ses voisins, s'y rendirent aussi, et distribuant toute sa fortune, elle leur dit :

— « Sachez, mes pères et mes frères, que (l'heure de) ma mort est proche ; car, dans cinq jours, selon ce que le Seigneur m'a déclaré, je sortirai de mon corps. Priez (je vous en supplie), pour moi de peur que la puissance des ténèbres ne se lève contre moi et afin que — reçue par les Anges de lumière, — j'entre dans le repos des Saints. Quant à mon chétif corps, ensevelissez-le dans l'oratoire de Saint-Etienne.

Après cela, saisie par la fièvre, elle alla aux Cieux le jour même que lui avait prédit le Seigneur, et elle fut ensevelie (comme elle l'avait demandé), dans l'oratoire qu'elle même avait construit, par la grâce puissante de Notre-Seigneur Jésus-

Digitized by Google

Christ qui — avec le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen. (CH. BARTHÉLEMY)

SAINT ÉMILION.

Grégoire de Tours fait un récit si simple et si plein d'onction des vertus de saint Emilion que nous nous ferions scrupule d'y rien ajouter, ainsi nous nous contenterons de le traduire. Emilion, dit-il, fut un illustre anachorète qui alla se cacher dans la solitude après avoir abandonné ses parents et ses biens. Il choisit, pour mieux se soustraire aux yeux des hommes, une des forêts des environs de Clermont, appelé Ponzat : il en coupa quelques bois, il en aplanit un peu le champ, et de cette terre qu'il cultivait, il en retirait de quoi se nourrir. Il avait un petit jardin qu'il arrosait des eaux d'un ruisseau voisin de sa retraite, et qui lui fournissait des légumes et des herbes qui venaient sans beaucoup de soin. Il n'avait dans ce désert nulle consolation humaine, la seule grâce de Jésus-Christ lui suffisait dans ces lieux où l'on ne voyait que les oiseaux et les bêtes sauvages qui venaient chaque jour se rendre autour de lui, et le reconnaître, s'il faut dire ainsi pour le Serviteur de Dieu. Le jeûne et la prière étaient ses délices, et nulle occasion de s'occuper d'affaires mondaines ne pouvaient le détourner de ces exercices qu'il trouvait si doux, depuis qu'il avait tout quitté pour Dieu.

Il y avait alors dans la ville de Clermont un Seigneur nommé Sigebaut, dont l'autorité s'étendait beaucoup, et qui avait à son service un jeune homme appelé Brach, ce qui veut dire dans le langage du pays, un petit ours. Le seigneur dont nous parlons l'avait choisi pour aller à la chasse du sanglier, et pour lui apporter tout ce qu'il prenait, après avoir parcouru toutes les forêts avec une grande meute de chiens. Un jour qu'il chassait un sanglier d'une prodigieuse grosseur, et que sa meute faisait un grand bruit, l'animal perça dans les haies qui étaient autour de la cellule de saint Emilion. Les chiens l'y poursuivirent en aboyant toujours, et vinrent jusqu'à l'entrée

Digitized by Google

du vestibule qui était devant la porte. Toute la meute s'arrêta dans cet endroit, sans qu'il lui fut possible d'y entrer après le sanglier. Brach très-surpris de cet événement, qui lui parut l'ouvrage du Seigneur s'approcha de la cellule du Saint; il trouva l'animal devant la porte et qui n'avait nulle frayeur. Il salua le saint vieillard qui l'embrassa, et le pria de s'asseoir. Quand ils furent assis l'un et l'autre, Emilion lui dit : Mon cher enfant, vous me paraissez ajusté bien proprement, et comme un homme plus occupé de ce qui pourrait perdre son âme, que de ce qui pourrait la sauver : quittez, si vous m'en croyez, ce maître que vous servez sur la terre, et vous attacher au vrai Dieu, Créateur de la terre et du Ciel, qui d'un seul mouvement de sa volonté gouverne toutes les créatures, qui par sa puissance rend cette bête aussi peu épouvantée que vous le voyez. Ne vous élevez point, et ne présumez pas de l'autorité de votre maître, elle n'est rien. Saint Paul n'a-t-il pas dit que celui qui se glorifie se glorifie dans lesSeigneur? Si je plaisais aux hommes je ne plairais pas à Dieu. Soumettez-vous, et obéissez à Celui qui nous a dit : Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos fardeaux, et je vous soulagerai. Tandis que le vieillard rapportait tous ces passages, et d'autres semblables, le sanglier reprit la route du bois sans être blessé, et le jeune homme s'en alla plein d'étonnement, de voir que cet animal, qui avait paru si féroce quand on avait commencé à le poursuivre, s'était tenu devant le Saint aussi tranquille et aussi doux qu'un agneau.

Il lui passa bien des choses dans l'esprit, qui l'agitèrent dans l'incertitude de ce qu'il ferait, ne sachant s'il devait abandonner le monde, ou continuer de s'y attacher. Enfin Dieu le toucha d'un mouvement de componction ; et sans doute par les prières du Saint, il commença à penser, sans en rien communiquer à personne, de quelle manière il s'y prendrait pour entrer dans l'état ecclésiastique ; il n'osait y travailler ouvertement à cause du maître qu'il servait. Néanmoins, dans le temps qu'il demeura laïque, il se relevait deux ou trois fois la nuit pour répandre sa prière devant Dieu ; mais comme il n'avait aucune

Digitized by Google

teinture des Lettres, ni même les premiers éléments de l'instruction, il n'entendait rien à ce qu'il disait. Néanmoins ayant plusieurs fois remarqué dans les chapelles des Apôtres et des autres Saints, de certains caractères écrits au bas de leurs statues, il en copia la figure sur un papier ; et lorsque des ecclésiastiques ou des abbés venaient pour visiter son maître, il s'adressait aux plus jeunes qu'il pouvait d'abord rencontrer et leur demandait secrètement l'explication de ces caractères ; de cette façon il commença à en avoir l'intelligence. Peu de temps après, son maître étant mort, il alla retrouver notre Saint, et passant auprès de lui deux ou trois années, il y apprit le psautier par cœur. Son frère voulut souvent le tuer, parce qu'il ne voulait pas se marier. Dans la suite quelques autres moines se joignirent à ces deux solitaires.

Enfin saint Emilion arriva au terme de sa course, et mourut âgé environ de quatre-vingt-dix ans. Brach son disciple fut héritier de ses vertus, et obtint de la fille de son ancien seigneur, un grand terrain et beaucoup de domaines, qui servirent à l'établissement d'un monastère qu'il fonda.

SAINT LÉONCE,

ÉVÊQUE DE FRÉJUS, MARTYR.

Saint Léonce était évêque de Fréjus, ville maritime de la seconde province Narbonnaise appelée depuis la Provence, dès la fin du IV^e^ siècle de l'Église. Saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles, ayant appris au retour d'un voyage qu'il avait fait en Grèce, qu'il avait été mis sur ce siége, et connaissant son mérite, vint se retirer dans son diocèse, afin de profiter du voisinage, et de l'amitié de ce saint homme pour les desseins qu'il avait d'une retraite. Léonce songeant à sa propre satisfaction et à l'édification de son peuple, obtint qu'Honorat ne sortirait point de son diocèse : et ce Saint de son côté fut ravi que l'île de Lérins qu'il choisit ensuite en fut aussi, pour pouvoir demeurer avec sa compagnie, sous la conduite d'un tel Pasteur, Léonce gouverna son peuple avec tant de sagesse,

Digitized by Google

tant de charité et tant de suffisance que son nom devint célèbre parmi ceux des plus grands Évêques de l'Église de son temps. C'est ce qui porta le bienheureux Cassien fondateur de saint Victor de Marseille à lui dédier ses dix premières conférences vers l'an 423. Les Papes Boniface et Célestin lui écrivirent aussi comme à une personne de confiance et de poids. L'opinion avantageuse qu'ils en avaient, alla toujours en augmentant, passa à leurs successeurs, principalement à saint Léon le Grand, qui fit connaître en une occasion très-importante l'estime qu'il faisait de son mérite. Ce saint Pape ayant poussé à bout, comme on le sait, l'Évêque d'Arles primat de la Gaule Viennoise, qui était saint Hilaire successeur de saint Honorat, dont nous avons parlé, choisit entre tous les Prélats du pays saint Léonce, pour lui conférer la primatie, dont il dépouillait Hilaire. Il en écrivit l'an 445 une grande lettre aux Évêques de la province de Vienne pour les y faire consentir. Il y rend témoignage à la probité de Léonce, et l'appelle Prélat d'une vertu éprouvée. Il marque néanmoins que c'était à l'ancienneté du Saint plutôt qu'à son mérite, qu'il donnait cette honorable commission, qui consistait principalement au pouvoir d'assembler les Conciles, et d'empêcher même les autres métropolitains de la primatie d'Arles ou des cinq provinces Viennoises, d'en assembler sans son ordre et sa participation. Il dit que l'Évêque métropolitain de la ville d'Arles étant en faute, son droit devait passer non à la dignité des autres siéges, mais au privilége de l'âge dans les Évêques, et qu'il n'y avait pas un Évêque dans ces provinaes qui ne le cédât à saint Léonce en ce point. En effet notre Saint avait pour lors au moins cinquante-quatre ans d'épiscopat, et se trouvait le doyen des Évêques. Cette conduite fut un trait de la prudence du Pape saint Léon. Il se doutait bien que les Évêques des Gaules jaloux de l'ancienne discipline seraient choqués de la nouveauté de son procédé à l'égard de saint Hilaire leur Primat. Pour les apaiser il choisit celui d'entre eux qui était sans contredit le premier pour la sainteté des mœurs, le nombre des années, et le temps de l'ordination sacerdotale, afin qu'ils ne refusassent

Digitized by Google

point de se soumettre pour les honneurs et la juridiction de la primatie à celui qu'ils reconnaissaient déjà et qu'ils respectaient comme leur père et leur maître.

Notre Saint ne jouit pas longtemps d'un honneur qu'il n'avait eu garde de briguer, et qui ne lui pouvait être qu'onéreux. On a tout lieu de croire qu'il mourut vers le milieu du v^e^ siècle, âgé de plus de quatre-vingts ans. Au moins est-il hors de toute apparence qu'ayant été fait Évêque dès l'an 391 ou même plus tôt, il ait pu vivre au-delà de l'an 475, comme le supposent Baronius, Savaron et d'autres savants, qui l'ont confondu avec Léonce évêque d'Arles à qui saint Sidoine Apollinaire évêque de Clermont a écrit depuis son épiscopat, la lettre qu'ils croyaient être adressée à notre Saint. L'Eglise de Fréjus fait sa fête le premier jour de décembre, et l'honore sous le titre de martyr, suivant une tradition ancienne qui porte qu'il fut massacré par des scélérats qui ne purent souffrir le zèle de la justice et de la charité avec lequel il tâchait de les retirer de leurs désordres.

L'Église célèbre la fête de saint Léonce, le 1^er^ décembre et le 16 novembre.

SAINT LÉONIEN,

ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Saint Léonien originaire de la Pannonie, fut enlevé de son pays par les Barbares, et emmené captif dans les Gaules. Il n'usa de la liberté qu'il recouvra que pour en faire un entier sacrifice au Seigneur. Il vécut reclus près de quarante ans, à Autun et à Vienne. Son épitaphe que l'on voit à Vienne, dans l'église de Saint-Pierre, nous apprend qu'il gouvernait soixante moines dans un monastère de la ville, sans parler de ceux qui s'étaient fait des cellules auprès de la sienne.

Ces ermitages furent l'origine de Saint-Pierre, situé autrefois hors de la ville de Vienne. Il y eut dans la suite jusqu'à cinq cents Religieux. Léonien établit, en outre dans cette ville, un monastère de Religieuses, qu'il gouvernait de sa cellule,

Digitized by Google

car on pouvait lui parler librement ; mais il ne se laissait voir à personne. Il eut aussi des disciples à Autun. On l'honore le 16 novembre.

SAINT OTHMAR,

ABBÉ.

Othmar était abbé de Saint-Gall en Suisse, lorsque deux seigneurs d'Allemagne s'emparèrent d'une partie des biens de son abbaye. Craignant que l'indigence à laquelle cette spoliation avait réduit sa communauté ne devînt funeste, il alla se plaindre au roi Pépin, du royaume duquel dépendait alors cette contrée. Ce monarque manda les deux usurpateurs et leur ordonna, sous les peines les plus graves, de restituer sur-le-champ les biens envahis injustement. Mais les deux comtes trouvèrent mille prétextes pour garder les terres du monastère. Alors Othmar se remit en chemin pour aller réitérer ses plaintes devant Pépin. Les usurpateurs en furent instruits, firent prendre le saint homme sur la route, et l'enfermèrent dans un cachot. Ils portèrent la méchanceté jusqu'à suborner un Religieux qui accusa Othmar d'un crime commis avec une femme. Bientôt le saint abbé fut traduit devant une assemblée, et condamné comme s'il eût été en effet coupable. Othmar ne voulut point se défendre et fut enfermé dans une étroite prison dans l'île de Stein, où il languit pendant plusieurs années, donnant l'exemple de la plus héroïque résignation. Il accepta avec une entière soumission la disgrâce dont il avait plu à Dieu de le frapper, et ne se plaignit jamais de ses lâches oppresseurs. Le Seigneur l'appela à lui le 16 novembre 758, jour auquel l'Église honore sa mémoire.

LA BIENHEUREUSE AGNÈS,

SŒUR DE SAINTE-CLAIRE.

Seize jours après que sainte Claire se fut séparée du monde pour se renfermer dans la solitude, Agnès, sa sœur puinée,

Digitized by Google

guidée par l'Esprit de Dieu, vint la trouver au monastère de Saint-Ange, elle lui confia que dégoûtée des vanités et des plaisirs de la terre, elle avait résolu de la suivre et de l'imiter, et de se consacrer sans réserve au service du Seigneur. Ces heureuses nouvelles causèrent à Claire une joie inexprimable; et après avoir donné à sa sœur des marques de la plus tendre amitié, elle rendit mille actions de grâces au Ciel, qui avait daigné exaucer sa prière.

Si leurs parents avaient été irrités de la démarche de l'aînée, ils le furent encore beaucoup plus de la fuite de la cadette. Aussitôt qu'ils surent qu'elle s'était renfermée au monastère de Saint-Ange, ils s'y rendirent, et dissimulant leur douleur et leur dessein violent, ils demandèrent à lui parler. Agnès se présente; on l'engage, on la presse par tous les motifs les plus capables d'ébranler un cœur moins généreux que le sien, de revenir à la maison paternelle, mais elle répond avec fermeté qu'elle veut vivre et mourir avec sa sœur. Alors un soldat se jeta sur elle, la prit aux cheveux, et à l'aide de ses camarades la traîna hors de l'église. Dans cet état Agnès réclama les secours de sa sœur Claire, qui dans l'instant éleva les yeux et les mains vers le Ciel, pour prier le Seigneur que son épouse ne fût point enlevée. Cette prière fut suivie d'un prodige. Agnès devint tout-à-coup si pesante et parut si destituée de vie, que les satellites furent obligés de la laisser sur la place. Elle se releva bientôt après, transie de frayeur, mais ravie d'avoir bien combattu ; et rentra dans le monastère avec sa sœur.

Elles avertirent saint François de ce qui s'était passé, et il vint sans délai consacrer la jeune vierge à son divin Époux. Elle ne fut pas plutôt revêtue de l'habit de la religion, qu'elle s'exerça dans tous les genres de pénitence, portant un cilice, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau. Ses extrêmes rigueurs envers elle même, ne diminuaient rien de sa charité et de sa douceur envers les autres. Agnès fut fervente dans la prière, et douée d'une patience à l'épreuve dans les adversités ; sa vie en un mot fut un modèle accompli de tou-

Digitized by Google

tes les vertus chrétiennes; et c'est ce qui détermina saint François, d'après le conseil du Cardinal, protecteur, de l'envoyer à Florence, pour être abbesse d'un monastère appelé le Mont-du-Ciel et qu'on venait d'édifier. Elle reçut l'ordre du saint Patriarche avec respect et soumission, malgré le chagrin de se voir séparer de sa sœur et de ses autres compagnes, auxquelles elle témoigna l'étendue de sa douleur, par une lettre remplie des plus tendres sentiments.

Dans la suite, la Bienheureuse Agnès fut envoyée à plusieurs villes d'Italie, pour y établir le nouvel Institut des filles de sainte Claire, qui en peu d'années prit un grand accroissement. Elle revint à Assises pour assister sa sœur à la mort en 1253, et trois mois après elle rendit son âme à son Créateur, étant âgée de cinquante-six ans. Son corps fut premièrement inhumé à Saint-Damien, et on le transporta ensuite au monastère construit auprès de l'église de Saint-Georges à Assises. Les miracles opérés par l'intercession de cette pieuse fille, et la pureté de sa vie, ont porté le Saint-Siége à permettre depuis plusieurs années, à l'Ordre de Saint-François, d'en célébrer l'Office le 16 novembre.

LE BIENHEUREUX ANGE PORRO,

SERVITE.

Le Bienheureux Ange Porro appartenait à une noble famille du Milanais. Il entra de bonne heure dans l'Ordre des Servites, et fit, dès son noviciat, des progrès rapides dans la vertu. Porté par attrait à la pratique du silence et affectionné à l'Oraison, Jean Ange, afin de vivre d'une manière plus parfaite, quitta sa patrie, et se rendit au mont Senario, lieu célèbre par le séjour qu'y firent, dans le XIII^e^ siècle, les saints fondateurs de son Ordre. Il passa vingt ans dans cette retraite, et mérita d'être choisi pour Supérieur de l'ermitage. Mais le désir d'une solitude plus absolue, le détermina, au bout de quelque temps, à se retirer dans une des cavernes de la montagne, autrefois habitées par les premiers Pères de l'Ordre.

Digitized by Google

Uniquement occupé de Dieu dans ce lieu désert, il se livrait tout le jour à la prière et à la méditation des vérités du salut.

Sa sainteté le fit bientôt connaître, malgré le soin qu'il prenait de se cacher. Son Supérieur général jugea plus d'une fois à propos de lui confier la charge importante de maître des novices, et la manière dont il s'en acquitta prouva combien il était capable de former les jeunes Religieux à la pratique de la vertu. Ses exemples et ses leçons contribuèrent puissamment à faire fleurir la régularité parmi les Servites, et les sujets qu'il avait dirigés, étant animés de son esprit et de ses sentiments, répandirent dans toute la contrée la bonne odeur de Jésus-Christ.

Sur la fin de sa vie, Jean Ange s'était retiré à Milan dans une cellule, où il passa le reste de ses jours dans la méditation des choses célestes, et opéra un grand nombre de miracles. Enfin accablé par la maladie et la vieillesse, il mourut saintement, ainsi qu'il avait vécu, le 24 octobre 1506. Clément XII, dans le dernier siècle, approuva le culte rendu depuis longtemps à ce Bienheureux, et Clément XIII étendit son office à tout l'Ordre des Servites, qui l'honore le 16 novembre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Edmond plein du désir de conserver l'angélique pureté de son enfance, la mit sous la garde de la bienheureuse Vierge Marie, sa puissante avocate ; et pour s'assurer de sa protection, il célébra avec elle de saintes fiançailles de la manière suivante : il fit faire un anneau sur lequel il voulut que l'on gravât la Salutation Angélique, et le jour destiné à ses noces célestes, il le porta à une statue de la très-sainte Vierge, au doigt de laquelle il le mit, en même temps qu'il en prit un tout semblable. Depuis ce moment, ainsi qu'il le confessait lui-même, il n'eut plus à souffrir aucune tentation de la chair,

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Afrique, les saints Martyrs Rufin, Marc, Valère et leurs compagnons.

Le même jour, les saints Elpide, Marcel, Eustoche et plusieurs autres Martyrs. Elpide, qui était de l'Ordre des Sénateurs, ayant constamment confessé la foi chrétienne en présence de Julien l'Apostat, fut attaché avec ses compagnons à la queue de chevaux indomptés, tiré avec violence, déchiré, et enfin jeté dans le feu, où il accomplit son martyre.

A Lyon, fête de saint Eucher, évêque et confesseur, homme d'une foi et d'une science merveilleuse, qui, ayant renoncé à la dignité de sénateur pour embrasser la vie religieuse, demeura longtemps caché dans une profonde caverne, où il servait Jésus-Christ dans le jeûne et dans la prière. Un Ange ayant fait connaître le lieu qu'il habitait, il en fut tiré pour être solennellement élevé sur le siége épiscopal de l'église de Lyon.

A Padoue, saint Fidens, évêque.

A Cantorbéry en Angleterre, saint Edmond, qui, exilé pour avoir défendu les droits de son église, mourut saintement à

[1] SEXTO DECIMO KALENDAS DECEMBRIS.

In Africa, sanctorum Martyrum Rufini, Marci, Valerii, et sociorum. — Eodem die, sanctorum Martyrum Elpidii, Marcelli, Eustochii et sociorum : ex quibus Elpidius cum esset ordinis Senatorii, et coram Juliano Apostata Christianam fidem constantissime profiteretur, primum equis indomitis una cum sociis alligatus, atque pertractus, deinde in ignem conjectus gloriosum martyrium consummavit — Lugduni, natalis sancti Eucherii Episcopi et Confessoris, viri admirandæ fidei et doctrinæ, qui ex nobilissimo Senatorum ordine ad religiosam vitam habitumque conversus, diu intra septa speluncæ sponte conclutus, in orationibus ei jejuniis Christo servivit; deinde apud præfatam urbem in pontificali Cathedra, revelante Angelo, solemniter collocatus est. — Patavii sancti Fidentii Episcopi. — Cantuariæ in Anglia sancti Eadmundi Archiepiscopi et Confessoris, qui pro Ecclesiæ suæ juribus tuendis in exilium actus apud Provinum Senonum oppidum sanctissime obiit, et ad Innocentio Quarto Sanctorum canoni adscriptus est. — Eodem die depositio sancti Othmari Abbatis.

Digitized by Google

Provins, ville du diocèse de Meaux, et fut canonisé par le Pape Innocent IV.

Le même jour, décès de saint Othmar, abbé.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Aruspique et plusieurs autres Martyrs, à Antioche.

Saint Augustin, martyr à Capoue, avec quelques autres.

Le Bienheureux Benoît de Canfeld, capucin.

Le Bienheureux Eucher II, évêque de Viviers.

Sainte Matronne, martyre à Antioche.

Sainte Matrienne, honorée près d'Alby.

Saint Nère, martyr à Antioche avec saint Martial.

Saint Othilde, religieuse en Allemagne.

Saint Quintilien, évêque de Salencie, honoré chez les Grecs.

Saint Sard, honoré en Espagne, chez les Prémontrés.

B. Valger, confesseur, honoré à Herford, en Westphalie.

Sainte Vincence, martyre à Antioche avec saint Mard et saint Aruspique.

A Edimbourg, on célèbre aujourd'hui le décès de sainte Marguerite, reine d'Écosse, dont l'Église honore la mémoire le 10 juin.

Martyrologe de la dernière persécution.

Gabriel-Urbain Douand, né à Teffangues vers 1730, était chanoine de l'église cathédrale de Nantes, quand il fut condamné, pour refus de serment, à la réclusion seulement comme sexagénaire, et néanmoins il fut submergé dans un bateau à soupape, la nuit du 15 au 16 novembre 1793.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Grégoire Thaumaturge, évêque. — Saint Denys, évêque d'Alexandrie. — Saint Aciscle, sainte Victoire et saint Zoïle, martyrs à Cordoue. — Saint Alphée et saint Zachée, martyrs. — Saint Aignan, évêque d'Orléans. — Saint Grégoire, évêque de Tours. — Saint Hugues, évêque de Lincoln — La Bienheureuse Salomée, abbesse Clarisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE,

ÉVÊQUE.

Grégoire, nommé d'abord Théodore et surnommé Thaumaturge ou faiseur de miracles, était de Néocésarée dans le Pont, né de parents nobles et riches, mais païens. A l'âge de quatorze ans, il perdit son père. Dès lors la raison commune de l'humanité étant comme achevée dans son Esprit, la raison divine commençait à y survenir. La seconde aidait la première, C'était une première lueur du Christianisme. C'est Grégoire lui-même qui nous apprend ces détails [1]. La Providence l'amenait peu à peu à une parfaite conversion par le ministère de l'Ange qu'elle lui avait donné dès son enfance pour le conduire. Sa mère, qui vivait encore, le jugeant assez instruit des choses convenables à sa condition et à son âge, lui fit étudier la rhétorique; car elle le destinait au barreau, et il réussit tellement dans cette étude, que chacun jugeait qu'il serait un excellent orateur. Il avait dès lors un si grand amour de la vérité, que, même par manière d'exercice oratoire, il ne pouvait se résoudre à louer une chose qui n'eût pas été réellement louable; il estimait encore si fort la pureté de la vie,

[1] Greg. Thaumat., *in Orig.*

Digitized by Google

que, voyant la disproportion qu'il y avait entre les actions des philosophes païens et leurs préceptes, il aima mieux se contenter des lumières ordinaires que d'en aller puiser de plus relevées à une source si corrompue. Il eut aussi un maître pour la langue latine, nécessaire à ceux qui pouvaient aspirer aux charges. Ce maître, qui savait quelque chose du droit romain, l'exhorta à l'étudier et lui en donna les commencements. Il s'y prêta, plus par complaisance que par un autre motif. Pour s'y perfectionner, on lui conseilla d'aller à Béryte en Phénicie, où était alors une école célèbre des lois romaines; il se proposa même de passer jusqu'à Rome.

Théodore avait une sœur, mariée à un jurisconsulte, que le gouverneur de Palestine emmena subitement avec lui comme assesseur, pour le soulager dans l'administration de la province. Cet homme, qui ne s'était séparé de sa femme qu'avec peine, la fit venir bientôt après. Elle voyagea aux frais de l'État. Comme il n'était pas de la bienséance qu'elle fît seule une si longue route, on persuada à son frère Théodore de la suivre, d'autant plus que Césarée, où ils allaient, n'était pas loin au-delà de Béryte, où il avait intention da se rendre pour ses études. Un second frère, nommé Athénodore, les accompagna.

Arrivés à Césarée, ils firent connaissange avec Origène, qui s'attacha dès le premier jour à les gagner. Il mit pour cela tout en œuvre. Tantôt il faisait l'éloge de la philosophie et de ceux qui s'y appliquaient, disant que ceux-là seuls vivaient d'une vie raisonnable, qui s'étudiaient à vivre bien, et, pour cet effet, à se connaître d'abord eux-mêmes, ensuite à connaître les vrais biens qu'il faut chercher, et les vrais maux qu'il faut fuir. Tantôt il blâmait l'ignorance et les ignorants, qui vivent comme des bêtes, sans songer même à s'instruire. Les deux frères comptaient d'abord s'en retourner à Béryte ou dans leur patrie; mais bientôt les entretiens d'Origène les enlacèrent de tant de manières, qu'ils ne savaient plus à quoi se résoudre. Ils souhaitaient s'appliquer à la philosophie, mais ils n'étaient pas encore déterminés; ils auraient voulu s'en

Digitized by Google

aller, mais ils n'en avaient plus la force. Et chaque jour ils revenaient écouter Origène, qui leur montrait que sans l'étude de la sagesse, on ne pourrait avoir une véritable piété envers Dieu. L'amitié les détermina; l'amitié que leur inspira pour lui sa bienveillance, son ingénieuse tendresse, qui n'aspirait qu'à leur communiquer les vrais biens. Leur âme s'attacha à la sienne comme autrefois celle de Jonathas à celle de David. Oubliant dès lors plaisirs, affaires, étude, lois, patrie, parents, ils ne pensaient plus qu'à lui et à la philosophie.

Comme un habile agriculteur qui sonde dans tous les sens le terrain qu'il entreprend de défricher, Origène creusait et pénétrait leurs sentiments, les interrogeant et considérant leurs réponses. Leur ayant trouvé un fonds naturellement fertile, il se mit à le façonner par ses instructions, coupant, extirpant les ronces et les herbes sauvages, c'est-à-dire leurs défauts, et employant quelquefois pour cela des réprimandes assez sévères. Dans les commencements, il leur en coûtait. Les ayant ainsi préparés, comme une terre bien meuble, à recevoir les semences de la vérité, il leur enseigna les diverses parties de la philosophie : la logique, pour exercer leur esprit par la subtilité de cette science et former leur jugement, en leur apprenant à discerner les raisonnements solides d'avec ceux qui n'en ont que l'apparence; la physique, pour leur faire admirer les ouvrages de Dieu, non par ignorance, mais par une connaissance raisonnée de leur nature; la géométrie, afin que, par ses démonstrations claires et indubitables, elle servit de base à tout le reste; l'astronomie, afin d'élever leurs pensées de la terre jusqu'au ciel; enfin, la morale, non pas tant la morale spéculative, telle que l'enseignaient les philosophes, lesquels se bornaient à de vains discours, à des définitions et des divisions stériles, mais une morale pratique, leur faisant remarquer en eux-mêmes les mouvements des passions, afin que l'âme, se voyant comme dans un miroir, pût arracher jusqu'à la racine des vices et fortifier la raison, qui produit toutes les vertus. Au discours, il joignait les exemples, pratiquant lui-même le premier ce qu'il enseignait aux autres.

Digitized by Google

Quant à la théologie ou la connaissance de Dieu, à laquelle devaient aboutir les études précédentes, voici la méthode qu'il suivit. A l'exception des athées, qui, s'écartant du sens commun de l'humanité, niaient Dieu ou la Providence, il leur fit lire tout ce qu'avaient écrit là-dessus les anciens, soit philosophes, soit poètes, Grecs ou barbares, sans se préoccuper pour l'opinion d'aucun auteur ni d'aucune secte : ce que faisaient généralement les païens ; car, se passionnant pour tel ou tel philosophe, ils ne voulaient plus écouter aucun autre. Si bien que la philosophie païenne, avec ses systèmes et ses sectes sans nombre, était comme un labyrinthe où, entré une fois, on ne trouvait plus d'issue. Lui, au contraire, apprenait à ses élèves à tout lire, à tout écouter, pour démêler ce qu'il y avait de vrai et d'utile, sans se laisser prévenir par la politesse ni la rudesse du langage. Mais pour les empêcher de se fourvoyer dans cette recherche, lui-même leur servait de guide, les tenant comme par la main, leur montrant ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans chaque philosophe, et leur apprenant surtout qu'en ce qui regarde Dieu, il ne faut s'en rapporter qu'à Dieu et à ses prophètes. Il leur expliquait alors les Écritures saintes, dont il était le plus savant interprète de son temps. C'est ainsi que saint Grégoire raconte lui même la manière dont Origène l'avait instruit[1].

Pendant la persécution de Maximin, il s'était retiré à Alexandrie, où la jeunesse se rendait de toutes parts pour étudier la philosophie et la médecine. Théodore n'était point encore baptisé. Cependant sa vie était déjà si pure, qu'elle semblait reprocher aux jeunes gens de son âge les dérèglements de la leur. Ils s'en irritèrent comme d'une injure qu'il leur faisait, et, pour s'en venger, ils suscitèrent une misérable qui s'en vint se plaindre de ce qu'il ne lui payait pas ce qu'elle avait mérité par ses crimes. Grégoire s'entretenait dans ce moment de quelques questions de philosophie avec des savants et d'autres personnes graves. Ceux qui connaissaient la pureté

[1] Greg., *in Orig.*

Digitized by Google

de sa vie s'indignaient contre la malheureuse. Lui, sans s'émouvoir, dit tranquillement à un de ses amis : De grâce, donnez-lui de l'argent, afin qu'elle ne nous interrompe pas davantage. L'autre lui donna ce qu'elle prétendait, mais elle ne l'eut pas plutôt reçu que, saisie du démon, elle se mit à hurler d'une voix qui n'était pas humaine, et tomba sur le visage au milieu de l'assemblée, les cheveux épars, les yeux renversés et la bouche écumante. Le démon l'eût étouffée si Grégoire n'avait prié pour elle [1].

Ce fut peut-être pendant son séjour d'Alexandrie que Grégoire reçut une lettre d'Origène, qui l'y appelle son seigneur et son fils. Il lui dit que son beau naturel le rend capable de devenir un grand jurisconsulte parmi les Romains, ou un grand philosophe entre les Grecs ; mais il l'exhorte à l'employer tout entier à la pratique du Christianisme. Vous devez, dit-il, prendre des sciences profanes ce qui peut servir à l'intelligence des saintes Écritures, en sorte que, comme les philosophes disent que la géométrie, la musique, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, sont des dispositions à la philosophie à l'égard du Christianisme. Il est permis, en sortant de l'Égypte pour entrer dans la terre promise, d'emporter les richesses des Égyptiens et de s'en servir pour la construction du tabernacle, quoique l'expérience m'ait fait voir que c'est utile à peu de personnes ; mais l'Écriture nous apprend le mal qu'il y a de descendre de la terre d'Israël en Égypte, et de passer de la loi de Dieu à la science du siècle : Jéroboam le fit autrefois, les hérétiques le font encore tous les jours. Il l'exhorte encore, en finissant, à étudier les Ecritures avec grande attention, en y joignant la prière, laquelle, dit-il, est très-nécessaire pour les entendre.

Grégoire profita on ne peut mieux de ces sages conseils. De retour auprès d'Origène, à qui son compatriote Firmilien l'avait encore recommandé, il acheva de s'instruire, et après avoir été son disciple pendant cinq ans et reçu le Baptême, il

[1] Greg. Nyss., *Vita Thaumat.*

Digitized by Google

s'en retourna dans son pays avec son frère Athénodore, qui fut depuis évêque et martyr. Mais avant de quitter son cher maître, il voulut lui témoigner sa reconnaissance par un discours qu'il prononça en sa présence et devant une grande assemblée, où il lui donne les plus grandes louanges qu'on puisse donner à un homme, jusqu'à le traiter d'inspiré de Dieu et de divin. Il finit par se recommander à ses prières : « Priez Dieu, dit-il, qu'il nous console un peu de ce que nous allons être privés de vous; priez-le qu'il envoie son bon Ange pour nous conduire; mais priez-le qu'il nous ramène près de vous : plus que tout le reste, cela seul nous consolera. »

De retour à Néocésarée, il vendit tous ses biens pour mener la vie solitaire et ne converser qu'avec Dieu. Il n'y fut pas longtemps tranquille. Phédime, archevêque d'Amasée, qui avait le don de prophétie, désirait l'attacher au service de l'Eglise; mais Grégoire se cachait et passait d'une solitude à l'autre. Phédime voyant qu'il ne pouvait le joindre, poussé de l'Esprit de Dieu, résolut de l'élire, quoique absent de trois journées de chemin, et le destina à la ville même de Néocésarée, où il y avait une infinité d'idolâtres et seulement dix-sept Chrétiens. Contraint de subir ainsi le joug, et ordonné avec les solennités accoutumées, il pria Phédime de lui donner quelque temps pour connaître plus exactement les Mystères, et demanda à Dieu de lui en accorder la grâce; car il y en avait alors qui altéraient la doctrine de la piété, et par leurs sophismes, rendaient quelquefois la vérité douteuse aux savants mêmes.

Ayant donc passé toute la nuit à méditer là-dessus, il vit paraître un vieillard vénérable. Tout étonné, il se leva de son lit et lui demanda qui il était, et pourquoi il était venu. L'autre, d'une voix douce, le rassura et lui dit que Dieu l'avait envoyé pour lui découvrir la vérité de la Foi. Puis, étendant la main, il lui montra vis-à-vis une autre apparition sous la forme de femme, mais au-dessus de la condition humaine. Grégoire, épouvanté, baissait les yeux et ne pouvait supporter l'éclat de

Digitized by Google

cette vision; car, quoique la nuit fût obscure, ces deux personnes étaient accompagnées d'une grande lumière. Cependant il entendait que la femme, nommant Jean l'Evangéliste, l'exhortait à découvrir à ce jeune homme le Mystère de la vraie Religion, et que saint Jean répondait qu'il était prêt à le faire, puisque la Mère du Seigneur l'avait pour agréable. Après qu'il lui eut expliqué cette doctrine, la vision s'évanouit; et Grégoire écrivit aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, en ces termes :

« Il n'y a qu'un Dieu, Père du Verbe vivant, de la sagesse subsistante, de la puissance et du caractère éternel; parfait, générateur d'un parfait; Père d'un Fils unique. Il n'y a qu'un Seigneur; seul d'un seul, Dieu de Dieu; caractère et image de la Divinité; Verbe efficace, sagesse qui comprend l'assemblage de toutes choses, et puissance qui a fait toutes les créatures; vrai Fils d'un vrai Père; Fils invisible d'un Père invisible; Fils incorruptible d'un Père incorruptible; Fils immortel d'un Père immortel; Fils éternel d'un Père éternel. Et il n'y a qu'un seul Saint-Esprit, qui tient son être de Dieu, et qui, par le Fils, s'est manifesté aux hommes; image du Fils, parfaite comme lui; vie, cause des vivants; source sainte; sainteté qui donne la sanctification, par qui est manifesté Dieu le Père, qui est sur tout et en toutes choses; et Dieu le Fils, qui est par toutes les choses. Trinité parfaite, sans division ni changement en sa gloire, en son éternité et en sa souveraineté. Il n'y a donc dans la Trinité rien de créé, rien d'esclave, rien de survenu, c'est-à-dire rien qui, n'ayant pas été d'abord, est survenu ensuite. Le Père n'a donc jamais été sans le Fils, ni le Fils sans le Saint-Esprit; mais la Trinité, toujours la même, est immuable. »

Telle fut l'exposition de la Foi révélée à saint Grégoire Thaumaturge. Il l'écrivit sur-le-champ, l'enseigna toujours dans son église, et la laissa à ses successeurs écrite de sa main. On en voyait encore l'original du temps de saint Grégoire de Nysse, et Rufin l'a insérée dans son *Histoire ecclésiastique*, telle que nous l'avons rapportée.

Digitized by Google

Grégoire sortit alors de sa retraite pour retourner à Néocésarée. Étant surpris de la nuit et d'une pluie violente, il entra, avec ceux qui l'accompagnaient, dans un temple d'idoles, le plus fameux de tout le pays à cause de ses oracles. Il invoqua d'abord le nom de Jésus-Christ et fit plusieurs signes de Croix, pour purifier l'air infecté par la fumée des sacrifices profanes. Ensuite il passa la nuit à chanter les louanges de Dieu, suivant sa coutume. Le matin, après qu'il fut parti, le sacrificateur des idoles vint pour faire ses cérémonies ordinaires. Les démons lui apparurent et lui dirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce temple, à cause de celui qui y avait passé la nuit. Il fit son possible, par des sacrifices et des purifications de toute espèce pour les obliger à revenir ; mais en vain. Alors, transporté de colère, il courut après Grégoire et le menaça de le maltraiter, de le faire punir par les magistrats, et même de le dénoncer à l'empereur, pour avoir eu la hardiesse, étant chrétien, d'entrer dans le temple des dieux. Grégoire l'écouta sans s'émouvoir, et lui répondit de même, qu'il avait la puissance de chasser les démons d'où il lui plairait, et de les faire entrer où il lui plairait tant sa confiance en Dieu était grande. Le prêtre en voulut faire l'épreuve. Le Saint prit une feuille du livre qu'il tenait, et y écrivit ces paroles : « Grégoire à Satan : Rentre. » Le prêtre mit ce billet sur l'autel, et offrit un sacrifice. Aussitôt il vit dans le temple ce qu'il avait coutume d'y voir auparavant. Il courut de nouveau après saint Grégoire, pour lui demander qui était ce Dieu à qui les autres dieux obéissaient. Le Saint lui exposa les Mystères de la Foi ; mais le prêtre refusa de croire qu'un Dieu se fût abaissé jusqu'à se faire homme. « En effet, dit saint Grégoire, ni les paroles ni les raisonnements humains qui persuadent cette vérité, mais les merveilles de la puissance de Dieu. — Eh bien, dit le sacrificateur, lui montrant une pierre d'une grandeur extraordinaire, commandez à cette pierre de changer de place et d'aller dans un tel endroit, » qu'il lui marqua. Grégoire commanda à la pierre ; elle obeit comme si elle eût été animée, et le païen ne délibéra plus. Il abandonna sa

Digitized by Google

femme, ses enfants, sa maison, son bien, son sacerdoce, pour suivre dès ce moment Grégoire et devenir son disciple. Il en fut ordonné diacre dans la suite. Ces miracles du Thaumaturge sont rapportés par saint Grégoire de Nysse, par son frère saint Basile, par Rufin, saint Jérôme, l'historien Socrate, Théodoret et autres [1].

La renommée de ces prodiges l'ayant précédé, tous les habitants de la ville sortirent pour l'entendre et le voir. Mais il passa au milieu sans regarder personne, aussi recueilli que dans un désert, ce qui les surprit encore plus que ses miracles. Comme il avait tout quitté lorsqu'il se retira, il n'avait plus de maison dans la ville, et les fidèles qui l'accompagnaient étaient en peine où se loger. « Quoi donc, leur dit-il, ne sommes-nous pas à couvert sous la protection de Dieu? Vous trouvez-vous trop à l'étroit sous le ciel? et faut-il à des Chrétiens une autre demeure que celle que Dieu a donnée à tous les hommes? Songez à bâtir chacun votre maison spirituelle, et ne vous affligez que de ce que nous ne trouverons point de tels édifices préparés : les maisons de pierre ne servent guère qu'à couvrir les crimes des méchants. »

Alors plusieurs personnes considérables lui offrirent leurs maisons, il accepta celle d'un nommé Musone, parce qu'il avait devancé les autres ; c'était un des premiers et des plus riches de la ville. Avant la fin du jour, un grand nombre crut à la parole de Dieu ; et, le lendemain, dès le matin, on vit, à la porte de l'Évêque, des femmes, des enfants, des vieillards et toutes sortes de malades. Grégoire les guérit tous, et, soutenant ainsi sa prédication par ses miracles, il gagna en peu de temps une grande multitude. Il entreprit alors de faire bâtir une église ; chacun y contribua de son argent ou de son travail ; elle fut placée dans le lieu le plus éminent de la ville, et on regarda comme un miracle, qu'elle résistât à plusieurs tremblements de terre qui renversèrent tous les autres édifices, et qu'elle fût épargnée dans la persécution de Dioclétien.

[1] Tillemont, Cellier.

Digitized by Google

Les miracles dont ils étaient témoins persuadèrent à tous les habitants de Néocésarée et des environs, que Grégoire ne disait ni ne faisait rien sans la puissance de Dieu ; ils en conclurent qu'il n'y avait point de tribunal plus autorisé pour juger leurs différends : toutes les affaires difficiles se décidaient en conséquence d'après ses conseils, ce qui produisit une grande concorde. Un jour, deux jeunes gens le prirent pour arbitre : c'étaient deux frères qui, en partageant la succession de leur père, se disputaient un étang ou lac. Le saint Évêque ne put les accorder ; et ils assemblaient de part et d'autre des hommes en armes, tant leur animosité était grande. La veille du jour qu'ils devaient en venir aux mains, Grégoire alla sur le bord du lac, et, après avoir passé la nuit en prière, il commanda à l'eau de se retirer, et elle se retira, sans qu'il en restât une goutte. Les jeunes gens étant venus le lendemain et n'ayant plus trouvé que des champs, leur fureur se calma, et d'ennemis ils redevinrent frères. On voyait encore, cent ans après, les marques de ce lac desséché.

Une autre fois, tout un peuple, hommes, femmes, enfants, vint implorer son secours contre un fleuve, le Lycus, qui, grossissant tout d'un coup, principalement pendant l'hiver, rompait ses digues, inondait les campagnes, faisait périr les récoltes, les bestiaux et même les habitants. Grégoire alla sur le lieu, et, s'appuyant sur un bâton, il les entretenait par le chemin de l'espérance d'une autre vie. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la rivière avait accoutumé de rompre sa digue, il leur représenta que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre des miracles ; puis, invoquant Jésus-Christ à haute voix, il enfonça son bâton au lieu où la digue était rompue, et pria Dieu d'arrêter désormais ces eaux. Il s'en retourna : le bâton prit racine et devint un arbre, qui servit toujours de digue à cette rivière. Quand elle venait à s'enfler, sitôt que l'eau approchait du pied de l'arbre, elle s'arrêtait et demeurait resserrée au milieu de son canal, jusqu'à ce que les torrents fussent écoulés. L'endroit continua de s'appeler le Bâton.

Ces miracles de Grégoire multipliaient dans tout le pays le

Digitized by Google

nombre des Chrétiens : partout on établissait le sacerdoce, afin que la foi s'y augmentât encore davantage. La ville de Comane envoya des députés au Saint, pour le prier de venir constituer leur église en leur donnant un Evêque. Il y alla, et leur donna pour Evêque saint Alexandre le Charbonnier, dont la fête est le onzième d'août. Grégoire revenant de ce voyage, deux Juifs, soit pour se railler de sa simplicité, soit pour lui attraper quelque argent, usèrent de ce stratagème : l'un se couche par terre et contrefait le mort, l'autre se met à se lamenter, approche de l'Evêque et lui demande de quoi enterrer son compagnon. Le Saint prend aussitôt son manteau et le jette sur le prétendu mort. Lorsqu'il fut à quelque distance, l'imposteur change ses pleurs en éclats de rire et court à son camarade, lui disant de se relever ; mais l'autre ne répondit pas, il était mort tout de bon[2].

Durant la persécution de l'empereur Dèce, saint Grégoire conseilla à son peuple de se garantir par la fuite du péril de la persécution : ce qui lui réussit si bien, que personne des siens ne tomba. Lui-même montra l'exemple, et se retira sur une colline déserte, accompagné de ce prêtre d'idoles qu'il avait converti, et que, depuis, il avait fait diacre. Les persécuteurs les suivirent en grand nombre ; et ayant appris le lieu où ils s'étaient cachés, les uns gardaient les passages de la vallée, les autres cherchaient par toute la montagne. Grégoire dit à son Diacre de se mettre en prière avec lui et d'avoir confiance en Dieu. Il commença lui-même à prier, se tenant debout, les mains étendues, et regardant le Ciel fixement. Les païens ayant couru par toute la montagne et visité toutes les roches et toutes les cavées, revinrent dans le vallon, et dirent qu'ils n'avaient rien trouvé, si ce n'est deux arbres assez proches l'un de l'autre. Quand ils se furent retirés, celui qui leur avait servi de guide y alla, et trouva l'Evêque et son Diacre immobiles en oraison, au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. Il se jeta aux pieds de

[2] Greg. Nyss., *de Vita S. Greg. Thaumat.*

Digitized by Google

Grégoire, se convertit et devint compagnon de sa fuite.

Cependant les païens, désespérant de le prendre, tournèrent leur rage contre son troupeau ; et, les cherchant dans leurs retraites, les traînaient à la ville et en remplissaient les prisons. Grégoire les secourait de ses prières. Un jour, ceux qui étaient avec lui virent qu'en priant il se troubla tout d'un coup. Il détournait les yeux comme d'un spectacle odieux, et se bouchait les oreilles. Il fut quelque temps immobile, puis il revint à lui et se mit à louer Dieu, en disant : Béni soit Dieu, qui nous a délivrés d'entre leurs dents. Ceux qui étaient présents le prièrent de leur faire part de sa vision. Il leur dit qu'il avait vu un grand combat, où un jeune homme avait terrassé le démon. Ils le prièrent de s'expliquer, et il dit qu'à la même heure un jeune homme noble, nommé Troade, avait été présenté au gouverneur par les licteurs, et, après plusieurs tourments, avait remporté la couronne du martyre[1]. Son Diacre s'en informa et trouva qu'il était ainsi.

Revenu à Néocésarée, Grégoire fit la visite de son diocèse. Il y avait eu plusieurs Martyrs. Il en fit porter les corps en divers endroits, et ordonna que le peuple s'y assemblerait tous les ans pour célébrer leurs fêtes, même avec des festins et des réjouissances publiques. Il jugea ce moyen nécessaire pour retirer de l'idolâtrie beaucoup de personnes grossières, qui y restaient attachées par ces sortes de fêtes et par les plaisirs des sens ; il crut que ce serait toujours beaucoup de porter ces personnes à adorer le vrai Dieu, et à faire en l'honneur des Martyrs ce qu'ils faisaient auparavant pour leurs idoles. Il espérait même qu'avec le temps, la piété et la foi croissant dans les peuples, ils se porteraient d'eux-mêmes à passer de ces réjouissances extérieures à une joie toute spirituelle et toute sainte : ce qui s'était déjà réalisé dans le plus grand nombre, au temps de saint Grégoire de Nysse, qui regarde cette condescendance du Saint comme une grande sagesse[2].

Un autre événement lui servit encore plus à la conversion

[1] Greg. Nyss., *Vita Greg. Thaumat.*
[2] S. Greg. Nyss. *Vita S. Greg. Thaumat.*

Digitized by Google

des idolâtres de Néocésarée. On y célébrait tous les ans une fête solennelle en l'honneur d'un de leurs faux dieux. Tout le peuple du pays y venait en foule ; le théâtre était plein, et, cette année, la presse y fut si grande, que ni les musiciens, ni les joueurs de gobelets et les autres charlatans, ne pouvaient se faire entendre ni montrer leur adresse. Alors cette grande multitude s'écria tout d'une voix : Jupiter, fais-nous de la place ! Saint Grégoire Thaumaturge l'ayant appris, envoya un des siens leur dire qu'ils auraient bientôt plus de place qu'ils ne voudraient. En effet, la peste se mit dans cette assemblée même, et changea les danses et les chants de joie en lamentations funèbres : ce fut comme un feu qui s'étendit promptement dans toutes les maisons. Les temples étaient pleins de malades, qui allaient implorer le secours de leurs dieux et y demeuraient morts : on les voyait autour des fontaines chercher du rafraîchissement qu'ils ne trouvaient point. Plusieurs allaient eux-mêmes dans les sépulcres, parce que les vivants ne suffisaient plus pour ensevelir les morts. Un spectre entrait dans les maisons, comme pour les avertir ; et la mort suivait aussitôt. Tout le monde reconnut ainsi clairement la cause du mal, savoir, que le démon qu'ils avaient invoqué accomplissait méchamment leur vœu. En cette extrémité, ils eurent recours à saint Grégoire, et le conjurèrent d'arrêter ce fléau, par la puissance du Dieu qu'il prêchait et qu'eux-mêmes reconnaissaient dès lors être le seul Dieu véritable. Sitôt donc que le spectre funeste était entré dans une maison, on priait le saint Evêque d'y venir faire des prières. Il chassait partout la maladie ; et le bruit s'en étant répandu bien vite d'une maison à l'autre, on ne cherchait plus d'autre remède : on ne consultait plus les oracles ; on ne faisait plus de sacrifices, on ne demeurait plus dans les temples. Tous regardaient le saint Evêque, et chacun voulait l'attirer chez soi ; la récompense qu'il tirait d'eux était le salut de leurs âmes. Il les convertit ainsi tous : les uns pour les avoir délivrés de la maladie, les autres par la crainte d'y tomber[1].

[1] *Ibid.*

Digitized by Google

Saint Grégoire Thaumaturge mourut l'an 264, peu après son ami saint Denys d'Alexandrie. Se voyant près de la mort, il s'informa s'il restait encore quelques infidèles dans la ville de Néocésarée, et dans son territoire; il apprit qu'il n'en restait que dix-sept. Il est fâcheux, dit-il, regardant le Ciel, qu'il manque quelque chose à la plénitude de ceux qui se sauvent; mais je dois à Dieu de grandes actions de grâces de ne laisser à mon successeur qu'autant d'infidèles que j'ai trouvé de Chrétiens. Il défendit que l'on achetât de lieu pour son sépulcre, afin, dit-il, que la postérité sache que Grégoire n'a pas eu la propriété d'un héritage, et qu'après sa mort, il a emprunté le sépulcre d'un autre. L'Eglise honore la mémoire de ces deux Saints, Denys et Grégoire, le même jour, 17 novembre.

(ROHRBACHER.)

SAINT DENYS,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Saint Denys d'Alexandrie, auquel les Grecs ont donné le nom de Grand, et que saint Athanase appelle le Docteur de l'Eglise catholique, naquit à Alexandrie, de parents idolâtres. Il étudia avec soin la littérature et la philosophie, où il se rendit fort habile. La lecture des Épîtres de saint Paul commença de lui faire ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Notre-Seigneur, touché de la droiture de son cœur, daigna l'appeler à lui dans une vision, en sorte qu'il se fit chrétien. Il suivit quelque temps l'école d'Origène et fut élevé au sacerdoce. Il enseigna ensuite lui-même, jusqu'à ce qu'en 248 il succéda à Héraclas dans le siége d'Alexandrie

En ce temps, l'empereur Philippe, qui était favorable aux Chrétiens, ayant été massacré par Décius, celui-ci, aussitôt après son élévation à l'empire, excita une grande persécution contre l'Église. Le saint Évêque d'Alexandrie fut arrêté, et voici comment il raconte lui-même ce qui lui arriva à cette occasion :

« Dieu connaît le fond de mon cœur : je parle en sa présence,

Digitized by Google

et il sait si j'avance quelque chose contre la vérité ; mais il est certain que ce ne fut pas de mon propre mouvement que je me résolus de prendre la fuite et de me cacher, mais par un sentiment intérieur qui me fit connaître que c'était la volonté de Dieu. C'est donc la vérité pure, que l'édit de l'empereur Décius venait à peine d'être publié, que le préfet Sabin envoya un soldat à mon logis avec ordre de m'arrêter. Je l'y attendis quatre jours entiers. Cependant il parcourait les chemins, les champs, les rivières ; en un mot, il n'y eut aucun endroit qu'il ne visitât, dans la pensée que j'aurais pu m'y être mis à couvert de la recherche qu'on faisait de moi. Mais Dieu l'avait frappé aveuglement, afin qu'il ne pût jamais lui venir dans l'esprit que j'eusse voulu y rester dans un temps de persécution. Enfin le quatrième jour étant passé, Dieu m'ordonnant de me retirer ailleurs, et m'en ayant, contre toute apparence, ouvert la voie d'une manière toute miraculeuse, je sortis de chez moi, suivi de mes domestiques, et accompagné de plusieurs des Frères. L'événement fit assez voir que ç'avait été un coup de la Providence, car dans la suite nous ne fûmes pas tout-à-fait inutiles à quelques personnes.

« Nous n'étions pas fort éloignés, et le soleil se couchait, lorsque nous tombâmes entre les mains des persécuteurs, qui nous conduisirent à Taposiris [1]. Mais Dieu permit que Timothée, qui ne s'était pas rencontré avec les autres, ne fût pas arrêté. Étant donc allé quelque temps après à mon logis, il trouva qu'il était abandonné, qu'il y avait garnison, et que nous étions pris. Alors tout troublé il se mit à fuir en diligence ; un paysan le rencontra, et lui demanda ce qu'il avait, et ce qui causait l'épouvante qui paraissait sur son visage. Timothée le lui conta : le paysan entra dans une maison où se faisait une noce dont il était prié (ces sortes de réjouissances durent d'ordinaire toute la nuit), et il raconta aux conviés ce qu'il venait d'apprendre. Ceux-ci sortirent de table tous ensemble, coururent au lieu où j'étais avec ma suite, y entrèrent en criant, et

[1] Petite ville d'Égypte.

Digitized by Google

nous pressèrent de sortir. Les soldats qui nous gardaient s'enfuirent aussitôt, et ces bonnes gens nous trouvèrent couchés sur des lits sans garniture.

« Je les pris d'abord pour des voleurs, et demeurant sur mon lit, nu, en chemise comme j'étais, je leur présentai le reste de mes habits qui étaient auprès de moi. Ils me dirent de me lever et de sortir au plus vite. Alors, comprenant pourquoi ils étaient venus, je commençai à crier et à leur dire : Retirez-vous, je vous supplie, et nous laissez ; ou si vous voulez me faire plaisir, prévenez ceux qui m'emmènent, et coupez-moi la tête. Tandis que je criais ainsi, ils me firent lever de force ; je me jetai par terre à la renverse, mais ils me prirent par les pieds et par les mains, et me traînèrent dehors. Caïus, Fauste, Pierre et Paul me suivaient ; ils me portèrent à bras hors de la ville, me firent monter à poil sur un âne, et m'emmenèrent. » Saint Denys ayant échappé de cette sorte des mains des persécuteurs, se retira dans un désert de la Lybie, où il demeura enfermé jusqu'à la mort de l'empereur Décius. De retour à Alexandrie, il combattit le schisme de Novatius, l'hérésie des Millénaires, et rendit de grands services à l'Église.

En 257, Valérien ayant rallumé la persécution, le saint Évêque fut arrêté de nouveau. Il raconte dans une de ses lettres comment il fut condamné à l'exil.

« Je me présentai devant le préfet Emilien, accompagné du prêtre Maxime, et des diacres Fauste, Eusèbe et Chérémon. Il y eut aussi un de nos frères de l'Église de Rome qui, se trouvant pour lors en Égypte, entra avec nous dans la chambre de l'audience. Au reste, le préfet ne me dit pas d'abord : On vous défend de tenir des assemblées, cette défense eût été prématurée, et il s'agissait auparavant d'un point plus important. Car enfin il lui était assez indifférent que j'assemblasse les fidèles chez moi ou dans l'église ; le point essentiel consistait à nous empêcher d'être chrétiens. C'est ce qui obligea Emilien à m'ordonner de me désister entièrement de la profession que je faisais du Christianisme, dans l'espérance de voir les autres

Digitized by Google

y renoncer dès qu'ils me le verraient abandonner. Je ne fus pas longtemps à chercher une réponse, et je dis nettement au gouverneur : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Mais j'ajoutai, en prenant un ton encore plus haut et plus ferme, que j'adorais celui qui seul était Dieu ; que rien ne serait capable de me faire changer de sentiment, et qu'on ne me verrait point renoncer à l'honneur que j'avais d'être chrétien. Sur cette réponse, le gouverneur commanda qu'on nous conduisît à un bourg nommé Képhron, qui est à l'entrée du désert. Mais voici une copie de ce qui fut dit de part et d'autre. Je vous l'envoie telle qu'on l'a extraite des registres du greffe.

« EXTRAIT DES REGISTRES DU GREFFE DU GOUVERNEUR D'ÉGYPTE.

« Denys, Fauste, Maxime, Marcel, et Chérémon ayant été introduits à l'audience, le préfet Emilien a dit : Vous avez pu reconnaître par les entretiens que j'ai eus avec vous, et par tout ce que je vous en ai écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à votre égard. Je veux bien encore vous le redire : ils font dépendre votre conservation et votre salut de vous-mêmes, et votre destinée est entre vos mains. Ils ne demandent de vous qu'une seule chose, que la raison exige de toute personne raisonnable : c'est que vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, et que vous abandonniez cet autre culte si contraire à la nature et au bon sens. Parlez : que dites-vous à cela? Je vous crois l'esprit trop bien fait pour vouloir répondre par une ingratitude injurieuse et hors de saison, aux témoignages que nos princes veulent bien vous donner de leur clémence, et aux efforts obligeants qu'ils font pour vous ramener au bon parti.

« Denys a répondu : Tout le monde n'a pas les mêmes dieux, et chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement. Pour nous, nous n'en adorons qu'un seul, le Créateur de toutes choses ; et c'est celui-là même qui a donné l'empire aux très-augustes Valérien et Gallien. Nous lui offrons sans cesse des vœux pour

Digitized by Google

leurs personnes sacrées, afin qu'il affermisse leur trône, et qu'il rende heureux leur règne.

« Emilien a répliqué : Qui vous empêche d'adorer tout ensemble et nos dieux et le vôtre? Vous voyez ce que l'ordonnance porte. Il est dit que vous adorerez les dieux, c'est-à-dire, tous ceux qui sont reconnus pour tels.

« Denys a répondu : Nous n'en adorons jamais qu'un seul.

« Le préfet Emilien a repris : Je vois bien que vous êtes des ingrats, qui abusez des bontés que les empereurs ont pour vous. Un entêtement ridicule ne vous permet pas de sentir comme vous devriez l'honneur qu'ils vous font. Eh bien, vous ne demeurerez pas davantage en cette ville, et je vais vous envoyer à Képhron, dans le fond de la Lybie. Ce sera là le lieu de votre bannissement, selon l'ordre que j'en ai reçu de nos empereurs. Au reste, ne pensez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire vos prières dans ces lieux que vous nommez des cimetières : cela vous est absolument défendu, et je ne le permettrai à personne. Que si quelqu'un a la témérité de contrevenir à cette défense, et qu'il ne se rende pas incessamment au lieu que je viens de marquer, qu'il sache qu'il s'attirera une méchante affaire ; et il peut s'attendre à une sévère punition. Retirez-vous, et obéissez sans différer à ce qui vous est ordonné. »

« Je fus donc contraint, quoique malade, de partir sur l'heure, et je ne pus obtenir un seul jour de délai. Mais malgré les défenses du préfet, les assemblées des fidèles furent aussi fréquentes à Alexandrie que si j'y eusse été présent. Il est vrai que j'y étais présent en esprit ; et quoique absent de corps, je ne laissais pas de les exciter avec quelque sorte de succès à s'assembler. Le lieu même de notre exil devint en très-peu de temps une église nombreuse, formée en partie des Chrétiens qui nous avaient suivis, et en partie de ceux qui y accouraient de divers endroits de l'Égypte. Dieu voulut bien aussi nous ouvrir une porte à la prédication de son Évangile. Car, encore que les habitants de ces lieux sauvages nous jetassent encore des pierres, ils s'adoucirent toutefois dans la suite, et plusieurs

Digitized by Google

d'entre eux renoncèrent au culte des idoles, pour embrasser celui du vrai Dieu. Nous eûmes donc la consolation de l'avoir fait connaître à un peuple qui ne l'avait jamais connu, et d'avoir les premiers semés la parole divine dans une terre qui jusqu'alors était demeurée en friche. Mais, comme si Dieu ne nous eut envoyés là que pour y porter les lumières de la foi, dès que nous nous fûmes acquittés de notre ministère, il nous fit transférer ailleurs.

« Emilien résolut de nous mettre dans les lieux les plus rudes et les plus voisins de la Lybie ; et pour cet effet il nous fit tous venir dans la Maréotide, marquant à chacun son bourg, et me logeant avec ma suite sur le chemin, afin de nous avoir des premiers. Car son intention était de nous tenir comme dans sa main, pour pouvoir s'assurer de nous toutes les fois qu'il lui en prendrait envie. Lorsque j'appris qu'on nous devait transférer de Képhron à Collouthion, j'en eus du chagrin. Car quoique le lieu me fut plus connu, je m'imaginais n'y devoir trouver ni Chrétiens, ni gens sociables ; et je savais, outre cela, qu'il était exposé aux visites importunes des voyageurs, et aux courses continuelles des voleurs. Mais les frères dissipèrent bientôt ces peines, en me faisant considérer que cet endroit était beaucoup plus proche d'Alexandrie. Il est vrai, disaient-ils, qu'à Képhron il se rassemble un grand nombre de Chrétiens d'Égypte ; mais ici le voisinage d'Alexandrie vous donnera le plaisir de voir vos amis et les personnes qui vous sont les plus chères. Ils viendront l'un après l'autre aux assemblées comme dans un faubourg éloigné. Et la chose arriva ainsi. »

Valérien étant tombé dans les mains des Perses, Gallien rendit la paix à l'Église. Saint Denys revint alors à Alexandrie, après deux années d'exil. Il continua de combattre les hérésies et de nourrir son troupeau de la saine doctrine. Il mourut en 265, dans une heureuse vieillesse, après dix-sept années d'un épiscopat laborieux. Il y avait autrefois à Alexandrie une église dédiée sous son nom. (DROUET DE MAUPERTUY.)

Digitized by Google

SAINT ACISCLE, SAINTE VICTOIRE ET SAINT ZOILE,

MARTYRS A CORDOUE.

Saint Aciscle est compté au nombre des plus illustres Martyrs de l'Église d'Espagne, qui souffrirent pour la défense de la foi dans la persécution de Dioclétien. Nous ne savons rien de particulier touchant ses combats et sa mort glorieuse. Il paraît même que les actes que l'on en cite sont trop incertains et trop récents pour pouvoir autoriser ce qu'ils en rapportent. Longtemps avant qu'ils fussent composés, sa mémoire était célébrée avec beaucoup d'éclat et de solemnité, principalement dans la ville de Cordoue où le poète Prudence fait connaître qu'il avait été martyrisé. C'est ce qui paraît même par les anciens Martyrologes du nom de saint Jérôme, qui marquent sa fête au 23 de novembre, et qui nous apprennent que ce jour là on cueillait des roses dans le lieu où il avait répandu son sang, comme si Dieu eût voulu donner tous les ans des témoignages nouveaux du mérite et de la gloire du saint Martyr par le renouvellement annuel de cette merveille. Adon et Usuard n'ont pas oublié cette singularité dans leurs Martyrologes : mais ils ont avancé le jour de sa fête au 17 du mois.

Sainte Victoire sœur de saint Aciscle souffrit avec lui, et fut enterrée dans le même tombeau qui était aux faubourgs de la ville de Cordoue.

L'église de saint Aciscle était encore très-célèbre et fort fréquentée au milieu du IXe siècle, durant la persécution que les Sarrasins Mahométans sous leurs rois Abderram et Mahomet excitaient contre les Chrétiens du pays. Il y avait une communauté considérable de Clercs, une bibliothèque bien fournie, et l'on y enseignait publiquement les lettres. On dit néanmoins que son corps n'était plus dans cette église, et que dès la fin du siècle précédent Charlemagne l'en avait fait enlever avec celui de sainte Victoire, et les avait mis à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin, où l'on dit qu'ils se conser-

Digitized by Google

vent encore. Il serait seulement à souhaiter qu'un fait de cette nature pût avoir d'autres garants qu'une tradition vague et incertaine.

Prudence au lieu de sainte Victoire joint à saint Aciscle quatre autres Martyrs de Cordoue qui sont saint Zoël, et ceux qu'il appelle les *trois couronnés*, c'est-à-dire saint Fauste, saint Janvier et saint Martial dont nous avons parlé au 13 d'octobre. Nous ne sommes pas mieux instruits de l'histoire de saint Zoël que de celle de saint Aciscle. Usuard qui le nomme Zoïle après les Martyrologes du nom de saint Jérôme et qui marque sa fête comme eux au 27 juin en avait vu néanmoins quelque relation d'où il nous a appris que le corps du Saint après avoir été longtemps caché avait été découvert par un Évêque de Cordoue, nommé Agape, qui vivait dans les commencements du VII^e^ siècle du temps du roi Sisebut. On lui donne dix-neuf compagnons de son martyre : mais on ne voit pas sur quel fondement Wandalbert qui écrivait avant Usuard l'a qualifié évêque. L'église de saint Zoïle à Cordoue n'était pas moins célèbre que celle de saint Aciscle. Elle avait une communauté nombreuse de prêtres et une école où l'on élevait de jeunes Clercs dans les sciences et dans les exercices de la piété. Il semble que son corps y était encore au milieu du IX^e^ siècle. Il y avait aussi à dix lieues de Cordoue un monastère de saint Zoïle, surnommé d'Armilat du nom d'une petite rivière sur laquelle il était situé. La domination des Sarrasins n'empêchait point que la discipline n'y fût toujours fort régulière, et dans un état florissant.

SAINT ALPHÉE ET SAINT ZACHÉE,

MARTYRS.

Dans la persécution de Dioclétien, les Saints Alphée et Zachée obtinrent la couronne du martyre, après avoir essuyé toutes les incommodités d'une affreuse prison, chargés de chaînes, déchirés de coups de fouet, à demi-écorchés par la violence des peignes de fer ; après avoir passé vingt-quatre

Digitized by Google

heures dans cette horrible machine, où leurs jambes écartées jusqu'au quatrième point faisaient souffrir à tout leur corps des douleurs inconcevables, comme ils persévéraient à confesser un Dieu et un Jésus-Christ, Roi et Seigneur du monde, ils eurent enfin la tête tranchée, le dix-septième jour du mois Dius ; c'est, suivant le calendrier romain, le quinze des calendes de décembre[1].

SAINT AIGNAN,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Saint Agnan ou Aignan (en latin Anianus) était, selon l'opinion commune, originaire de Vienne dans les Gaules, et vécut quelque temps reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut attiré par la réputation du saint Évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, situé dans le faubourg d'Orléans, et qui n'était plus dans la suite qu'un prieuré de Cluny. Saint Euverte, qui sentait sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé ; il quitta l'administration de son diocèse, et mourut peu de temps après, c'est-à-dire le 7 septembre 391. Saint Aignan justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. Il y avait près de soixante ans qu'il était évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siége devant Orléans. Il avait prévu l'orage, et avait fait le voyage d'Arles, pour demander du secours au général Aétius. Cependant les barbares pressaient le siége. Saint Aignan encourageait son peuple, et l'exhortait à mettre en Dieu sa confiance. Tous adressèrent au Ciel de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur avait été promis. Enfin, lorsque tout semblait désespéré, les Romains, auxquels s'étaient joints les Goths, vainquirent et dispersèrent les barbares. On attribua

[1] le 17 novembre.

Digitized by Google

cette victoire encore plus aux prières et à la prudence du saint Evêque, qu'à la bravoure d'Aétius, qui, presque seul, soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine. On met la mort de saint Aignan au 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent-des-Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de Saint-Pierre qui a pris le nom du Saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens Martyrologes. Les Huguenots pillèrent sa châsse en 1562 et brûlèrent ses reliques avec celles de plusieurs autres Saints qui reposaient dans le même lieu. Aignan obtint par ses prières la guérison du gouverneur de la ville d'Orléans ; et on assure que c'est de là que commence le privilége accordé aux Evêques d'Orléans de délivrer à leur entrée dans la ville tous les prisonniers. Ce privilége est du moins ancien. Yves de Chartres en parle comme d'un usage qui, de son temps, avait déjà passé en coutume.

SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

George Florentius Grégoire fut le plus bel ornement de l'église de Tours, après saint Martin. Il sortait d'une des plus riches, et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété semblait héréditaire. Léocadie, son aïeule, descendait de Vettius Epagatus, martyr de Lyon. Saint Gal, évêque de Clermont, était son oncle paternel. Armentaria, sa mère était petite-fille de saint Grégoire, qui mérita par ses vertus d'être élevé sur le siége de Langres. Il vint au monde le 30 novembre 539. Il n'eut d'abord d'autre nom que Georges Florentius. On croit qu'il n'y ajouta celui de Grégoire, que par respect pour la mémoire de saint Grégoire de Langres, son bisaïeul.

Il fut élevé sous la conduite de saint Gal, son oncle. Il ne donna qu'une application médiocre aux belles-lettres ; mais il acquit une grande connaissance de toutes les sciences ecclé-

Digitized by Google

siastiques. Son oncle lui conféra la tonsure. Saint Avit, successeur de saint Gal, l'ordonna diacre.

Ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, visiter le tombeau de saint Martin de Tours. Peu de temps après son départ de cette ville, le Clergé et le peuple qui venaient d'admirer sa piété, son savoir, son humilité, l'elurent pour remplacer le saint Évêque Euphrone, que la mort leur enlevait. Les députés, chargés de lui annoncer son élection, le trouvèrent à la cour de Sigebert roi d'Austrasie. Forcé de se rendre au diocèse de Tours, il fut sacré par Gilles, évêque de Reims, le 22 août 573. Il avait alors 34 ans[1]. Par son zèle, il fit fleurir la Religion et la piété. Il rebâtit sa cathédrale fondée par saint Martin, et plusieurs autres églises. Il défendit les franchises de celle de Saint-Martin, en refusant de livrer à Chilpéric le duc Gontran, qui s'était retiré dans cet asile, qu'on regardait alors comme inviolable. Chilpéric s'était emparé de la ville de Tours après l'assassinat de Sigebert, et Gontran avait mis Childebert II, fils de ce prince, sur le trône de son père. Le duc, qui craignait le ressentiment de Chilpéric, s'était renfermé dans l'église de saint Martin.

Le saint Évêque de Tours assista au concile qui se tint à Paris, en 577, contre Prétextat, évêque de Rouen, que Frédégonde, femme de Chilpéric, voulait perdre absolument. Il prit la défense de ce Prélat, faussement accusé de divers crimes, reprocha à quelques évêques leur indigne complaisance pour la reine, et empêcha du moins que l'affaire ne fût portée aux dernières extrémités[2].

Frédégonde, dont la vengeance n'avaft point été entièrement satisfaite, ne le pardonna point à l'Évêque de Tours. Elle trouva un digne ministre de sa fureur dans Leudaste,

[1] D. Rivet dit que saint Grégoire avait alors environ 30 ans; mais il est certain, par le témoignage même du Saint, l. III de mirac. S. Martini, c. x, p. 1087, qu'il en avait 34. V. Ruinart. not., ibidem.

[2] Voyez l'histoire de ce Concile dans la vie de saint Prétextat, sous le 24 février.

Digitized by Google

comte de Tours. C'était un homme de néant, qui, à force d'intrigues et de crimes, s'était élevé aux premières places. Il chargea Grégoire de diverses accusations qu'il rendit vraisemblables, et dont il se vanta de fournir la preuve. Chilpéric convoqua une assemblée d'Évêques à Berni près de Compiègne[1], pour juger cette affaire. Grégoire y fut mandé comme les autres. On découvrit la calomnie, et on reconnut l'innocence de l'Évêque de Tours. Ses accusateurs furent traités comme ils le méritaient, et Leudaste périt depuis misérablement.

Grégoire eut ensuite une dispute assez vive avec Félix, évêque de Nantes. Il s'agissait d'une terre de l'église de Tours que Félix voulait avoir. Celui-ci tomba malade peu de temps après, et résigna son évêché à Burgundio, son neveu, qui n'avait que vingt ans, et qui n'était pas encore tonsuré. Grégoire refusa d'ordonner le résignataire, pour ne pas violer les canons qui défendaient de nommer à l'épiscopat quelqu'un qui n'était pas engagé dans les saints Ordres.

Nous croyons devoir rapporter un fait qui arriva à Berni. Un gentilhomme, nommé Laccon, fut condamné à mort pour crimes de trahison. Il demanda un prêtre à l'insu du roi, pour l'admettre à la pénitence. On lui accorda cette grâce : après quoi il fut exécuté. Ce trait prouve qu'on recevait une pénitence secrète, et qu'on se confessait à la mort[2]. Il est encore une preuve de l'usage barbare où étaient anciennement les cours de justice en France, de refuser aux criminels mourants la facilité de se réconcilier avec Dieu.

Saint Grégoire défendit la divinité de Jésus-Christ contre les Juifs, les ariens, et autres hérétiques. Il confondit les différents ennemis de l'Église, et en convertit plusieurs. Chilpéric, qui se piquait de savoir la théologie, fit un écrit où il

[1] Les historiens avaient traduit jusqu'à présent Brennaium par Braine sur Velse, à trois lieues de Soissons : mais l'Abbé Lebœuf a donné des raisons convaincantes pour Berni près de Compiègne. Voyez la vie de saint Grégoire de Tours, par M. Levesque de la Ravallière.

[2] S. Greg. Turon., hist., l, III. c. XXVI; Mabil. præf. in sec. 3, Ben., part. 1, obs. 21. 98.

Digitized by Google

détruisait quelques articles fondamentaux de notre foi. Il le fit voir à Grégoire, qui eut le courage de lui dévoiler ses erreurs et de les combattre[1]. Il en témoigna le plus grand mécontentement : mais le saint Evêque ne rabattit rien de sa fermeté. On ajoute que ce prince avait rédigé le projet d'un édit en faveur du sabellianisme, qui anéantissait la distinction des personnes divines de la Trinité : mais que saint Grégoire de Tours et saint Salvi d'Albi s'armèrent d'un zèle intrépide, et l'obligèrent à le supprimer[2].

Notre Saint savait allier la douceur avec le zèle. Tous les diocésains étaient l'objet de sa sollicitude pastorale. Sa charité s'étendait à tous, et ses ennemis en éprouvaient les effets les plus sensibles. Les malheureux, ceux-mêmes qui paraissaisnt les moins dignes de compassion, trouvaient en lui un père et un défenseur. Les voleurs ayant pillé l'église de Saint-Martin, on les arrêta, et on leur fit leur procès. Grégoire demanda leur grâce au roi, et comme personne ne se présentait pour suivre l'affaire Chilpéric leur laissa la vie.

Les rois Childebert et Gontran donnèrent de grandes marques de confiance au saint Evêque de Tours ; il s'en servit pour assurer autant qu'il était en lui, la paix entre ces deux princes. Il remplit toujours, avec autant de zèle que de capacité, les commissions importantes dont il fut chargé, et ne se proposa jamais que le bien de l'état et la gloire de la Religion.

Sainte Radegonde avait beaucoup d'estime pour Grégoire. Cette princesse était morte en 587, dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, qu'elle avait fondé, l'Évêque de Tours fit la cérémonie de ses funérailles en l'absence de l'Évêque diocésain. Sa mort fit naître un schisme dans le monastère. Clotilde, fille du roi Caribert, qui y était simple Religieuse, voulut faire déposer l'Abbesse pour se mettre en sa place. Elle avait plusieurs Religieuses dans son parti, entre autres Basine, fille de Chilpéric ; les choses furent por-

[1] Greg. Turon., loc. cit., c. XLV.
[2] Voyez Velly, hist. de Fr., t. I, p. 122, édit. de 1757.

Digitized by Google

tées à un point qu'il fallut nommer une commission de plusieurs Évêques pour terminer cette affaire. Grégoire fut du nombre des commissaires. L'innocence de l'Abbesse qu'on voulait déposer fut reconnue. On condamna les Religieuses qui s'étaient soustraites à son obédience, et on prononça contre elles la peine d'excommunication.

Saint Grégoire eut aussi de grandes liaisons de piété avec Ingoberge, veuve de Caribert, roi de Paris. C'était une princesse aussi vertueuse que charitable. L'Évêque de Tours l'assista dans sa dernière maladie, et elle le nomma son exécuteur testamentaire. Elle mourut en 489.

La même année saint Grégoire obtint la conservation des priviléges de son église qu'on attaquait; il sut en maintenir les exemptions par son zèle et sa fermeté.

L'auteur de l'ancienne vie de saint Grégoire rapporte que ce saint Évêque fit, en 594, un voyage de dévotion à Rome[1]; que le Pape saint Grégoire-le-Grand le reçut avec honneur, et qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or. Le Pape, continue-t-il, en admirant les rares vertus de son âme, fut surpris de la petitesse de sa taille : « Nous sommes tels que Dieu nous a faits, répondit l'Evêque de Tours; il est le même dans les petites et dans les grandes choses; » donnant à entendre par-là que Dieu est l'auteur de tout le bien qui est en nous, et que c'est à lui seul qu'il faut en rapporter la gloire.

La sainteté de l'Evêque de Tours fut attestée par divers miracles, dès son vivant. Il les attribuait par humilité à saint Martin et aux autres Saints dont il avait coutume de porter les reliques. Il mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat. Il ordonna, avant de mourir, qu'on enterrât son corps dans un lieu par où passaient tous ceux qui

[1] Le voyage de saint Grégoire de Tours à Rome est douteux selon M. Lévesque de la Ravallière. Suivant cet auteur on ne cite point de garant de ce fait.

2° Si saint Grégoire eût fait ce voyage, n'en aurait-il pas parlé, puisqu'il n'a point manqué de marquer ceux qu'il fit dans la Gaule.

3° C'est de lui qu'on sait qu'il envoya un Diacre à Rome; s'il y eût été lui-même, pourquoi n'en aurait-il rien dit?

Digitized by Google

entraient dans l'église. Son but était qu'en foulant aux pieds son tombeau, on en perdît insensiblement le souvenir. Mais son Clergé érigea un monument en son honneur, à la gauche du tombeau de saint Martin[1].

SAINT HUGUES,

ÉVÊQUE DE LINCOLN.

Nulle part on ne jette avec plus de sûreté les fondements de la vie intérieure que dans la solitude ; nulle part on ne se prépare mieux aux fonctions de la vie active et à conserver l'esprit de piété au milieu des distractions qu'entraîne le commerce des hommes. Ce fut dans le désert de la grande Chartreuse que saint Hugues apprit à maîtriser ses penchants, et qu'il amassa ce trésor de vertus qui firent de lui un digne Ministre de Jésus-Christ.

Il était d'une des meilleures familles de Bourgogne, et vint

[1] Saint Grégoire de Tours nous a laissé plusieurs ouvrages dont voici la liste :

1° Deux livres de la Gloire des Martyrs; le second regarde principalement les miracles de saint Julien de Brioude.

2° Un livre de la Gloire des Confesseurs. C'est le récit des miracles opérés par l'intercession et les reliques de ces Saints dans les différentes parties de la France.

3° Quatre livres des Miracles de saint Martin.

4° Un livre des Vies des Pères. On trouve dans ce recueil la vie de saint Gal, et celle de plusieurs autres Saints français. On a reproché à saint Grégoire de Tours d'avoir quelquefois rapporté des miracles dont la certitude n'était fondée que sur des bruits ou traditions populaires.

5° L'histoire des Français. C'est le principal ouvrage de saint Grégoire de Tours. Cette histoire est divisée en 16 livres. Elle comprend un intervalle de 174 ans, depuis l'établissement fixe des Français dans quelques villes de la Gaule, sur les rives du Rhin. Elle est tout à la fois ecclésiastique et civile. On y trouve plusieurs traces des anciennes lois et coutumes des Gaulois et des Français, qu'on chercherait inutilement ailleurs. Elle sera toujours lue avec plaisir par ceux qui veulent bien connaître l'origine et les commencements de notre monarchie, et qui ne se laissent rebuter ni par le défaut de méthode, ni par la négligence du style. Voyez les remarques de D. Ruinart, qui a donné une excellente édition des œuvres de saint Grégoire de Tours, laquelle parut à Paris en 1699, in-fol.

Digitized by Google

au monde en 1140. Il n'avait point encore huit ans lorsqu'il perdit sa mère. On le mit alors dans une maison de Chanoines Réguliers, voisine du château de son père, qui avait servi avec distinction, et qui depuis se retira dans le même monastère où il mourut dans le saint exercice de la Pénitence. Hugues avait les plus heureuses dispositions, et fit de grands progrès dans toutes les sciences auxquelles il s'appliqua. L'Abbé du monastère le mit spécialement sous la conduite d'un prêtre vénérable qui le dirigeait dans ses études et dans les voies de la vertu. Les leçons qu'il recevait firent sur son âme une impression profonde.

L'Abbé était dans l'usage de visiter tous les ans la grande Chartreuse. Hugues, à l'âge de dix-neuf ans, fut nommé pour l'accompagner. La retraite et le silence de ce saint désert, la vie tout angélique des moines qui l'habitaient, lui inspirèrent un désir ardent d'embrasser leur Institut. Les Chanoines Réguliers voulurent inutilement à son retour le dissuader d'exécuter la résolution qu'il avait prise : persuadé que Dieu l'appelait à un genre de vie plus parfait, il partit secrètement pour la grande Chartreuse et y prit l'habit. Les combats intérieurs qu'il éprouva d'abord ne servirent qu'à purifier son âme, qu'à augmenter sa ferveur et sa vigilance. Mais, au milieu de ces épreuves, il recevait quelquefois des consolations qui en adoucissaient l'amertume. Enfin, la pratique de la mortification, jointe à une prière continuelle, éteignit les traits enflammés de l'ennemi du salut.

Le temps où il devait être élevé au sacerdoce approchant, un ancien Père qu'il servait, suivant l'usage des Chartreux, lui demanda s'il voulait être prêtre. Il répondit avec simplicité que c'était la chose du monde qu'il désirait le plus. Le vieillard, qui craignait que cette réponse ne vînt de présomption, et que Hugues n'estimât point assez la grandeur des fonctions sacerdotales, lui dit d'un air sévère : « Comment osez-vous aspirer à un degré où les plus saints ne se laissent élever qu'en tremblant et par contrainte? » Hugues, saisi de frayeur, se prosterne par terre et demande pardon avec beaucoup de larmes.

Digitized by Google

Le vieillard, touché de son humilité, le console, en lui disant qu'il connaît la pureté de son désir, et il lui annonce que non-seulement il sera prêtre, mais même évêque.

Il y avait dix ans que Hugues vivait retiré dans sa cellule, lorsqu'il fut élu procureur de son monastère. Il s'acquit une grande réputation de prudence et de sainteté, qui le firent connaître par toute la France.

Henri II, roi d'Angleterre, avait fondé à Witham, dans la province de Sommerset, la première Chartreuse qu'il y ait eue dans la Grande-Bretagne. Mais cet établissement avait souffert de grandes difficultés, et il n'avait pas été possible d'y mettre la dernière main sous les deux premiers prieurs. Henri envoya Renaud, évêque de Bath, et d'autres personnes considérables à la grande Chartreuse, pour demander le moine Hugues, qui paraissait le plus propre à gouverner le monastère de Witham. Il y eut de grands débats par rapport à cette demande ; on refusa d'abord d'y acquiescer : mais d'après les réflexions qu'on fit sur l'étendue de la charité chrétienne, qui ne doit pas se confiner dans une seule famille, lorsque le bien général l'exige, il fut arrêté en Chapitre qu'on déférerait aux désirs du roi d'Angleterre, et Hugues eut ordre de partir, quoiqu'il protestât que de tous ses Frères il était le moins capable de répondre à la confiance du monarque anglais.

A peine eut-il débarqué en Angleterre, qu'il prit la route de Witham, sans se présenter à la cour. Son arrivée releva le courage du petit nombre de Religieux qu'il y trouva. Le roi, l'ayant fait venir, lui donna mille marques de bonté ; il lui fit divers présents, et lui fournit tout ce qui était nécessaire pour achever le monastère. Hugues ne tarda pas à mettre la dernière main aux bâtiments ; et on le vit travailler lui-même avec les ouvriers. Son humilité, sa douceur, et la sainteté de sa vie lui gagnèrent le cœur de ceux qui avaient le plus traversé ce saint établissement. La conduite édifiante du Prieur et de ses Religieux réconcilia les esprits avec leur Institut ; plusieurs même, touchés du désir de servir Dieu dans leur solitude, renoncèrent au monde pour les imiter, en sorte que la

Digitized by Google

communauté devint nombreuse et florissante en fort peu de temps.

Les historiens rapportent que le roi, revenant avec son armée de Normandie en Angleterre, fut assailli d'une violente tempête. Le danger était si pressant, qu'on n'attendait plus rien de l'art des pilotes. Tous s'étant adressés au Ciel, Henri fit cette prière : « Grand Dieu, que le Prieur de Witham sert avec vérité, daignez, par les mérites et l'intercession de votre Serviteur, jeter un regard de pitié sur notre triste situation. » Cette prière faite, le calme succéda à l'orage, et le reste du trajet fut heureux. Cet événement augmenta beaucoup la confiance que le roi et la plupart de ses sujets avaient en la vertu du saint Prieur de Witham.

Il y avait quelque temps que le Siége épiscopal de Lincoln était vacant : Henri n'avait point voulu permettre qu'on le remplît ; mais enfin il rendit au Doyen et au Chapitre de la cathédrale la liberté d'élire un Évêque. Le choix tomba sur le Prieur des Chartreux. Hugues allégua bien des raisons pour ne pas accepter : mais on n'y eut aucun égard, et Baudoin, archevêque de Cantorbéry, l'obligea de se laisser sacrer le 21 septembre 1186.

Le nouvel Évêque commença l'exercice de son autorité par former un conseil, où il fit entrer ce qu'il y avait dans son Clergé de plus pieux et de plus éclairé. Il rétablit la discipline ecclésiastique, et réforma les abus qui avaient pu se glisser parmi les Clercs. Ses discours et ses exhortations ranimèrent partout l'esprit de foi. Il savait, dans les conversations ordinaires, profiter des circonstances pour porter les autres à la vertu. Il était gai et affable ; mais il conservait toujours un fond de gravité qui lui conciliait le respect. Lorsqu'il s'agissait de faire quelque fonction importante, il s'y préparait par de longues prières et par un jeûne austère. Il faisait une exacte recherche des pauvres, afin de pouvoir les assister ; il allait fréquemment les visiter, et il les consolait avec bonté. Il affectionnait surtout les lépreux, et on le vit plus d'une fois baiser leurs ulcères. Quelqu'un lui ayant dit un jour en plaisantant

Digitized by Google

qu'il ne guérissait pas la chair des lépreux qu'il baisait, il fit cette réponse : « Le baiser de saint Martin guérissait la chair des lépreux, et moi je les baise pour guérir mon âme. » Lorsqu'il voyageait, il était si recueilli, qu'il ne jetait jamais les yeux sur ce qui se trouvait autour de lui. La ferveur avec laquelle il récitait les psaumes paraissait plus qu'humaine ; aussi les sentiments qu'il y puisait, donnaient-ils sans cesse à son âme une nouvelle force et une nouvelle vigueur. Sa ponctualité à réciter l'Office divin était extraordinaire, et il lui arriva une fois de rester dans une auberge pour satisfaire à ce devoir, quoiqu'on l'avertît de partir promptement pour éviter la rencontre de voleurs qui infestaient le chemin par lequel il devait passer. Tous les ans il faisait au moins une retraite dans la Chartreuse de Witham. Il y suivait alors les observances de la Règle, et n'était distingué des autres Religieux que par les marques de la dignité épiscopale. Dans cette solitude, comme d'une tour élevée, il considérait la vanité des choses humaines, la brièveté de la vie, et les profondeurs de l'éternité. Tournant ensuite les yeux sur lui-même, il examinait avec impartialité toutes ses actions et tous les mouvements de son cœur. Il se pénétrait de toute l'étendue de ses obligations, et prenait de sages mesures pour ne pas tomber dans le précipice sur le bord duquel il était forcé de marcher. Le goût qu'il se sentait pour la solitude lui faisait regretter sans cesse son premier état ; il tâcha même d'obtenir du Saint-Siége la permission de quitter le gouvernement de son diocèse ; mais elle lui fut constamment refusée.

Le mépris qu'il avait pour les choses de la terre l'élevait au-dessus de toutes les considérations du respect humain. Il ne craignait point de donner des avis au roi, quoiqu'il n'aimât point être contredit. Henri les recevait avec une sorte de respect : il n'en profita pas toujours, ils le disposèrent au moins à faire un bon usage des afflictions que Dieu lui envoya depuis, et à renoncer à ses passions sur la fin de sa vie.

Quelque grande que fût la douceur de l'Évêque de Lincoln, il savait être ferme dans l'occasion. Les forestiers ou officiers

Digitized by Google

chargés de l'inspection des forêts du roi, exerçaient une tyrannie barbare à la campagne. Ils mutilaient et mettaient même à mort quiconque avait tué ou blessé une bête fauve. Les paysans avaient la douleur de voir périr leurs moissons, sans pouvoir prendre des mesures pour les conserver. Sur le plus léger soupçon, on leur faisait subir l'épreuve de l'eau si fortement proscrite par l'Eglise, et malheur à tous ceux auxquels le prétendu jugement de Dieu n'était point favorable. Les officiers du roi faisaient valoir des coutumes ou plutôt des abus qui se trouvaient fortifiés par des lois injustes et tyranniques[1]. Quelques-uns d'entr'eux se saisirent d'un Clerc, et le condamnèrent à une amende considérable. Hugues s'en plaignit, et après une triple citation, il excommunia le chef de ces officiers. Cette action déplut beaucoup au roi, il dissimula cependant son ressentiment. Quelque temps après, il demanda au saint Évêque une prébende en faveur d'un de ces courtisans. Hugues répondit que ces places étaient pour les Clercs et non pour les courtisans, et que le roi ne manquait pas de moyens pour récompenser ceux qui étaient attachés à son service. Henri le pressa aussi de lever l'excommunication prononcée contre l'officier; mais il déclara qu'il ne réconcilierait le coupable que quand il reconnaîtrait sa faute et qu'il donnerait des marques d'un repentir sincère. Henri envoya chercher l'Évêque pour se plaindre de son ingratitude et de la manière dont il en agissait à son égard. Hugues lui représenta avec douceur qu'il n'avait cherché dans toute cette affaire que la gloire de Dieu et le salut de sa majesté; et que le roi s'exposait à perdre son âme, s'il protégeait les oppresseurs de l'Eglise, ou s'il exigeait que les bénéfices fussent donnés à des personnes qui n'en étaient pas dignes. Henri, touché de ses représentations, parut satisfait. L'officier excommunié se montra pénitent, et fut absous dans la forme usitée en pareil cas. Il devint depuis fort zélé pour l'accomplissement des devoirs de la religion, et l'un des plus fidèles amis de l'Évêque de Lincoln.

[1] C'est ainsi que le savant et pieux Pierre de Blois, qui vécut quelque temps à la cour de Henri II, qualifie les lois forestières dont il s'agit ici.

Digitized by Google

Il était alors d'usage que le Clergé fît présent au roi tous les ans d'un manteau précieux. On l'achetait avec les sommes qu'on levait sur le peuple, et les Clercs partageaient entre eux l'argent qui restait. Hugues abolit cet usage, après avoir obtenu du roi qu'il renoncerait au présent. Il changea aussi les peines qu'infligeait sa cour ecclésiastique, et qui consistaient principalement en amendes pécuniaires. Il y en substitua d'autres qui devaient produire plus d'effet pour l'avantage de la religion. Il donnait également ses soins à la décence du culte extérieur ; il acheva sa cathédrale[1].

Henri II mourut en 1198, après un règne de trente-quatre ans, et Richard Ier lui succéda. Hugues l'exhorta, comme son prédécesseur, à réprimer ses passions, et à ne point opprimer ses sujets. Il défendit aussi avec une généreuse liberté les immunités de l'Église. Il tint la même conduite sous le roi Jean, qui monta sur le trône en 1199. Ce dernier prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, à la cour de Philippe Auguste, roi de France, pour conclure la paix entre les deux couronnes ; et la réputation de sainteté dont jouissait l'Évêque de Lincoln ne contribua pas peu au succès de la négociation. Hugues, avant de quitter la France, voulut visiter la grande Chartreuse. Ayant logé durant la route dans une chartreuse appelée *Arnéria*, quelques moines lui demandèrent des nouvelles. Étonné de cette question, il leur répondit qu'un Évêque obligé par état de vivre dans le monde, pouvait quelquefois savoir des nouvelles et en parler, mais que cela était défendu à des Religieux qui étaient morts au monde, et qui devaient ignorer ce qui s'y passait.

[1] La cathédrale de Lincoln fut bâtie en 1086 par Remi, qui transféra dans cette ville en 1092 le Siége de Dorchester. Elle fut brûlée trente-huit ans après. L'Évêque Alexandre commença à la rebâtir, et la fit voûter en pierre. Saint Hugues y fit faire des augmentations et des embellissements considérables ; il bâtit aussi le Chapitre. La longueur de cette église est de 483 pieds de l'Orient à l'Occident, et de 223 pieds du midi au Nord. C'est un des plus beaux édifices gothiques qu'il y ait en Angleterre, après la cathédrale d'Yorck, qui a cinq cent vingt-quatre pieds et demi de longueur, sur deux cent vingt-deux pieds de largeur dans la croix. Il y avait autrefois beaucoup de maisons religieuses à Lincoln. On en voit encore les ruines dans des granges, des étables, etc.

Digitized by Google

Il arriva à Londres, lorsqu'on était sur le point de faire à Lincoln l'ouverture d'un Concile. Il se proposait d'y assister; mais il en fut empêché par une fièvre qui le saisit, et qui, suivant l'auteur de sa vie, était la suite de son excessive abstinence. Il prédit sa mort, et s'y prépara par les exercices de la plus fervente piété. On lui administra le saint Viatique et l'Extrême-Onction le jour de saint Matthieu ; mais il vécut encore jusqu'au dix-sept du mois de novembre suivant. Ce jour, il fit réciter l'Office divin dans sa chambre par ses chapelains, auxquels s'étaient joints plusieurs moines et plusieurs prêtres. Voyant qu'ils pleuraient, il les consola, et les pria chacun en particulier de le recommander à la bonté divine. Enfin, il se fit étendre sur une croix de cendres bénites, qu'on avait formée sur le plancher de sa chambre ; et il expira en réclamant le cantique *Nunc dimittis*, l'an 1200 de Jésus-Christ, le 60e de son âge, et le quinzième de son épiscopat. On embauma son corps, et on le porta solennellement de Londres à Lincoln. Un grand nombre d'Évêques, d'Abbés et de personnes qualifiés, assistèrent à ses funérailles. Jean, roi d'Angleterre, et Guillaume, roi d'Ecosse, mirent le cercueil sur leurs épaules, lorsqu'on le portait à l'église. Le second de ces princes, qui avait aimé le Saint tendrement, fondait en larmes. Trois paralytiques et quelques autres malades furent guéris à son tombeau. Il fut canonisé par Honorius, troisième ou quatrième du nom. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe Romain.

LA BIENHEUREUSE SALOMÉE,

ABBESSE CLARISSE.

La Bienheureuse Salomée vint au monde au commencement du XIIIe siècle : elle était fille de Lescon, duc de Cracovie et de Sandomir, et eut pour mère Gismislawe, duchesse de Russie, sœur de Boleslas-le-pudique, roi de Pologne, époux de sainte Cunégonde.

Dès son enfance, Salomée parut savoir apprécier au juste tous ces titres, et leur préféra celui d'Épouse de Jésus-Christ,

Digitized by Google

qu'elle a si dignement porté. Suivant l'usage de ces temps-là, elle fut promise en mariage, étant encore au berceau, et André, roi de Hongrie, la fit venir à la cour pour être élevée avec Coloman son fils, auquel elle était destinée. Elle n'avait alors que trois ans, sa raison se développa de bonne heure; elle apprit avec une grande facilité la langue latine ; et l'on observe, comme un trait digne de remarque, qu'au retour de la Messe, elle traduisait de mémoire en cette langue, l'Évangile qu'elle venait d'entendre, y ajoutant des réflexions qui, par leur solidité et la manière dont elles étaient exposées, auraient fait honneur à des personnes exercées dans ce genre d'étude.

Les premiers sentiments de cette pieuse princesse avaient été pour son Dieu : elle lui avait voué sa virginité ; ses parents en avaient disposé autrement; mais son Époux céleste veillait sur elle. Le temps arriva où pour obéir à son père, elle devait s'unir à Coloman : la cérémonie de leur mariage se célébra avec pompe, et le jour même de leurs noces, ces deux époux dont le cœur brûlait également de l'amour divin, s'engagèrent l'un et l'autre envers le Ciel, à conserver leurs corps dans l'état de pureté où ils étaient alors. Ils passèrent douze ans ensemble, sans avoir porté la moindre atteinte à leur vœu.

Salomée faisait les délices de la cour de Hongrie, par la bonté de son caractère et la pénétration de son esprit : on eût souhaité seulement que sa modestie, son mépris pour les superfluités et son aversion pour les plaisirs, n'eussent pas semblés être la censure de la vie mondaine qu'on menait en cette cour. Une éminente vertu gêne le vice. La reine, seconde femme d'André, voulut essayer d'entraîner Salomée dans les divertissements du siècle ; elle lui proposa des spectacles, des fêtes : celle-ci s'en excusa d'une manière à ne la point désobliger, en lui disant, qu'elle ne pouvait surmonter la crainte qu'elle avait de paraître devant les hommes.

Par cette sage précaution, elle assurait de plus en plus sa chasteté, que l'imprudence expose souvent autant que le déré-

Digitized by Google

glement des désirs. Pour se mettre en garde contre sa propre faiblesse, la jeune princesse pratiquait la Pénitence, et mortifiait son corps par différents cilices plus âpres les uns que les autres, et qu'elle tenait soigneusement cachés.

Colman avait été sacré roi d'Halicia[1], par l'Evêque de Cracovie, à la prière des princes russes : il mourut au bout de douze ans de mariage, comme nous venons de le dire. Salomée devenue libre, disposa de son bien en faveur des pauvres et fit bâtir des monastères de l'Ordre de Saint-François et de l'Institut de Sainte-Claire. Ce fut dans un de ces derniers qu'elle prit le voile des mains de Prandotha, évêque de Cracovie, et en présence de Raymond, Provincial des Franciscains de Pologne. Par une distinction singulière, mais due à cette reine vierge et religieuse, le Pape lui permit, en cas que le duc son frère vînt à mourir sans enfants, de jouir pendant sa vie, en commun avec ses compagnes, des biens qu'il laisserait.

Après avoir passé vingt-huit ans en Religion, dans la pratique de toutes les vertus qui procurent la béatitude, elle tomba malade le dix novembre 1268, et prédit à ses sœurs qu'elle mourrait le dix-sept. Trois jours avant sa mort, elle les assembla, et leur fit une exhortation, pour les porter à observer exactement leur Règle. Résignée à la volonté de Dieu, mais pressée d'aller goûter le repos éternel, elle les pria de ne point demander au Ciel sa guérison. Enfin ayant satisfait à tous les devoirs du parfait Chrétien et de la parfaite Religieuse, elle expira, ainsi qu'elle l'avait annoncé, le dix-septième de novembre à l'âge de soixante-huit ans, dans le monastère de Scalen, où elle s'était retirée depuis qu'elle avait quitté celui de Zawifchot, ruiné par les Tartares. Elle avait été Abbesse de ces deux maisons. On garda son corps pendant huit jours dans le chœur, sans que la corruption l'entama : on rapporte qu'au contraire il donna des signes frappants d'incorruptibilité, exhalant une odeur très-suave, et distillant une huile qui devint salutaire à plusieurs malades,

[1] Aujourd'hui cette ville, qu'on nomme Halitz, n'est que la capitale d'un petit pays de la Russie rouge.

Digitized by Google

qu'elle guérit. Il lui sortit de la bouche et du nez quelques gouttes de sang qui coulèrent sur son chevet et sur son voile, et que l'Abbesse prit soin de conserver. Son corps fut inhumé dans l'Eglise des FF. Mineurs de Cracovie, comme elle l'avait désiré de son vivant, et il s'est fait divers miracles à son tombeau. Le Pape Clément X a autorisé le culte qu'on lui rendait depuis quatre siècles, et a permis qu'on fît son Office au jour même de sa mort, dans toutes les maisons de l'Ordre de Saint-François.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dans ce que saint Grégoire de Tours dit de la très-sainte Vierge, on voit que dès lors c'était le sentiment commun des Chrétiens, qu'après sa mort elle avait été élevée en corps et en âme dans le Ciel. Car il raconte sa résurrection et son assomption corporelle, comme une chose dont personne ne doutait[1]. Et de fait longtemps avant lui, l'Eglise romaine faisait profession de le croire, comme on le voit par le sacramentaire ou le missel du Pape saint Gélasse. Dans la collecte pour la fête de l'Assomption, cette Eglise disait dès lors, comme elle dit encore maintenant, que la très-sainte Mère de Dieu a bien subi la mort temporelle, mais n'a pu être abattue par les liens de la mort. Par ce que saint Gregoire de Tours dit un peu plus loin, on voit pareillement que dès lors c'était l'usage de placer dans les églises l'Image de la très-sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras. Voici l'histoire qu'il rapporte, et qui peut être la même que celle qu'on lit dans Evagre[2].

C'était la coutume en Orient, que, lorsqu'il restait beaucoup de parcelles du Corps de Jésus-Christ après la Communion, on appelait des petits enfants des écoles pour les leur faire consommer. Il arriva qu'un jour où l'on célébrait la Messe dans une église de la Sainte-Vierge, on fit venir avec les autres un

[1] *De Gl. mart.*, l. I, c. IV. — [2] Evang., l. I. IV, c. XXXVI.

Digitized by Google

enfant juif, fils d'un vitrier. Il participa au Corps et au Sang de Jésus-Christ, s'en retourna fort joyeux, et raconta à son père ce qui s'était passé. Celui-ci, oubliant sa tendresse paternelle, jeta l'enfant dans sa fournaise, qu'il remplit de bois plus qu'à l'ordinaire, afin que le feu en fût plus violent. La mère, l'ayant su, courut pour délivrer son fils. Mais la flamme qui s'élançait de la fournaise ne lui permit plus d'en approcher. Alors, jetant à terre les ornements de sa tête, elle courut les cheveux épars remplissant la ville de ses cris lamentables. Les Chrétiens arrivent en foule, écartent le feu de l'entrée du fourneau, aperçoivent l'enfant mollement couché comme sur des plumes, le retirent promptement, s'étonnent et bénissent Dieu de ne lui voir aucun mal. On jette dans la fournaise l'auteur du crime, qui aussitôt y est consumé et réduit en cendres. On demande à l'enfant comment donc il avait été garanti du feu. Il répondit : La Femme qui tient un Enfant entre ses bras, et qui est assise dans l'église où j'ai mangé du pain, c'est elle qui m'a couvert de son manteau pour me préserver des flammes. On instruisit la mère de l'enfant dans la foi catholique, et tous deux furent baptisés, avec un grand nombre de Juifs de la ville, qui, d'après Evagre, fut celle de Constantinople[1].

On suppose assez volontiers que Grégoire de Tours était crédule, c'est-à-dire qu'il croyait facilement et sans preuves tout ce qu'on lui disait. On en jugera par le fait suivant.

En parlant du bois de la vraie Croix, il dit : Sa vertu nous a été manifestée de cette manière. Quelqu'un nous présenta un voile de soie très-vieux, qu'il disait avoir enveloppé la Croix du Seigneur à Jérusalem. Dans notre rusticité, la chose nous parut incroyable, et nous cherchions à deviner comment il avait pu mériter une pareille faveur; car nous savions que, dans les jours où l'on y adore ce Bois sacré, non-seulement personne n'en obtient quoi que ce soit, mais que l'on écarte même à coups de fouet ceux qui s'en approchent hardi-

[1] Greg., *de Gl. mart.*, l. I, c. x.

Digitized by Google

ment. L'homme répondit : Quand j'ai été à Jérusalem, j'y trouvai l'Abbé Futen, qui jouissait d'une grande faveur auprès de l'impératrice Sophie; car elle lui avait confié tout l'Orient, comme à un préfet. Je m'attachai à lui, et quand je partis de l'Orient, j'en reçus des reliques de Saints, et ce voile qui enveloppait alors la sainte Croix. Cet homme m'ayant ainsi raconté la chose, il me remit le voile. Je le lavai dans de l'eau, que je donnai ensuite à boire à des malades qui avaient la fièvre, et aussitôt, par un effet de la vertu divine, ils étaient guéris. J'en coupais souvent des parcelles, et je les donnais à des Religieux comme une bénédiction. J'en donnai une partie à un certain Abbé, qui, étant venu me voir après deux ans, m'assura, avec serment, qu'elle avait guéri douze énergumènes, trois aveugles et deux paralytiques. Il mit un jour le voile même dans la bouche d'un muet; mais à peine eut-il touché les dents et la langue, qu'il lui rendit la voix et la parole. Ce que d'ailleurs la promesse même du Seigneur nous porte à croire fidèlement, quand il dit : Tout ce que vous demandez en mon nom, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera fait[1].

Cet Abbé Futen, ajoute Rohrbacher, est l'Abbé Photic ou Photius, beau-fils de Bélisaire.

MARTYROLOGE ROMAIN[2].

A Néocésarée dans le Pont, fête de saint Grégoire, évêque, illustre par sa doctrine et sa sainteté, et appelé Thaumaturge,

[1] *De Glor. Mart.* c. VI.

[2] QUINTODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Neocæsaræ in Ponto natalis sancti Gregorii Episcopi, qui doctrina et sanctitate illustris, propter signa atque miracula, quæ cum multa Ecclesiarum gloria perpetravit, Thaumaturgus est appellatus. — In Palæstina sanctorum Martyrum Alphæi et Zachæi, qui primo anno persecutionis Diocletiani post multa tormenta capitalem sententiam subiere. Cordubæ sanctorum Martyrum Aciscli et Victoriæ germanorum, qui in eadem persecutione jussu Dionis Præsidis sævissime cruciati, coronas a Domino illustri passione meruerunt. — Alexandriæ sancti Dionysii Episcopi, summæ eruditionis viri, qui multis con-

Digitized by Google

à cause des nombreux miracles qu'il opéra à la gloire de l'Église.

En Palestine, les saints Alphée et Zachée, martyrs, qui, après des tourments multipliés, souffrirent la mort la première année de la persécution de Dioclétien.

A Cordoue, saint Aciscle, et sainte Victoire sa sœur, que le président Dion fit tourmenter très-cruellement durant la même persécution, et qui reçurent du Seigneur la couronne de gloire que leur avait méritée ce martyre.

A Alexandrie, saint Denis, évêque, homme d'une grande érudition, très-célèbre pour avoir souvent confessé Jésus-Christ, et riche en mérites, à cause des divers tourments qu'il avait soufferts. Il mourut confesseur, dans une heureuse vieillesse, du temps des empereurs Valérien et Gallien.

A Orléans, saint Aignan, évêque. Les fréquents miracles qu'il a opérés après sa mort font voir qu'elle a été précieuse devant Dieu.

En Angleterre, saint Hugues, évêque, qui, de l'Ordre des Chartreux, fut appelé au gouvernement de l'église de Lincoln. Après s'être illustré par de nombreux miracles, il mourut saintement.

A Tours, saint Grégoire, évêque.

A Florence, saint Eugène, confesseur, diacre de saint Zénobe, évêque de cette ville.

En Allemagne, sainte Gertrude, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît, célèbre par le don des révélations dont Dieu l'avait favorisée. On fait sa fête le 15 de ce mois.

fessionibus clarus, et pro passionum tormentorumque diversitate magnificus, plenus dierum confessor quievit, Valeriani et Gallieni Imperatorum temporibus. — Aurelianis sancti Aniani Episcopi, cujus mortem in conspectu Domini pretiosam miracula crebra testantur. — In Britannia sancti Hugonis Episcopi qui ex Monacho Carthusiano ad Ecclesiam Lincolniensem regendam vocatus, multis claruit miraculis, et sancto fine quievit. — Turonis sancti Gregorii Episcopi. — Florentiæ sancti Eugenii Confessoris, Diaconi beati Zenobii ejusdem civitatis Episcopi. — In Germania sanctæ Gertrudis Virginis, Ordinis sancti Benedicti, quæ dono revelationum clara extitit, cujus festivitas decimo-septimo Kalendas Decembris celebratur.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Bourgin, confesseur, honoré à Toavié, en Anjou.

Saint Chignan ou Agnan, second évêque de Périgueux, successeur de saint Front, et saint Chronopius premier disciple du même Saint.

Saint Coindre, évêque régionnaire en Irlande, à la fin du v^e^ siècle.

Sainte Dide, martyre en Asie, honorée chez les Grecs.

Saint Dubitat, martyr en Afrique avec plusieurs autres.

Saint Eustase, septième évêque de Naples, dont les reliques furent découvertes, le 17 novembre 1616.

Saint Florin, confesseur, patron de l'église abbatiale de Sconauge où est son corps; honoré à Coblentz.

Saint Jean de Sijute, confesseur, honoré en Ethiopie.

Saint Namase, évêque de Vienne en Dauphiné au vi^e^ siècle,

Sainte Patralie, dont le corps envoyé d'Espagne en Hainaut, vers l'an 1561, est honoré dans l'abbaye de Guilein comme celui d'une Vierge martyre, le 17 novembre qui est apparemment le jour de sa réception.

Saint Séverin, martyr en Dauphiné, avec saint Exupère et un autre.

Saint Zacharie le cordonnier.

Martyrologe de la dernière persécution.

François-Joseph Van-Volxène, né dans le diocèse de Malines vers l'an 1744, prêtre belge, curé en la paroisse de Saint-Lioin d'Esschen, dans le même diocèse, ne fit pas de serments révolutionnaires, et fut arrêté en 1797; conduit à Rochefort, il fut déporté le 1^er^ août 1798 au-delà des mers, et relégué dans le désert de Konanama; il mourut le 17 novembre, de la même année, à l'âge de 51 ans.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

La dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. — Saint Romain et saint Barulas, martyrs. — Sainte Aude, vierge, compagne de sainte Geneviève.— Sainte Juvette, abbesse.— Sainte Hilda, abbesse en Angleterre.— Saint Mandé, solitaire. — Saint Amand, abbé de Lérins. — Saint Momble, abbé. — Saint Odon, abbé de Cluny. — Saint Pelegrin, ermite et martyr. — Le Bienheureux Jérôme de Milan, Frère Mineur Capucin. — Les cinq Martyrs du Japon. — Le Bienheureux Giordano Ansaloni, martyr au Japon. — Le Vénérable André Trong, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA DÉDICACE.

DES BASILIQUES DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-PAUL.

L'Eglise du Vatican, dédiée sous l'invocation de saint Pierre, est la seconde église patriarcale de Rome. On y conserve la moitié des reliques de saint Pierre et de saint Paul.

Les tombeaux des conquérants et des maîtres du monde sont depuis longtemps détruits et ignorés ; il n'en est pas de même de ceux des Martyrs. La vénération des fidèles, en les consacrant, en éternise la mémoire. Parmi les lieux que ces généreux soldats de Jésus-Christ ont rendus célèbres, on distingua toujours cette partie du mont Vatican qui a été arrosée du sang du Prince des Apôtres, et qui est enrichie de ses précieuses dépouilles.

« Les tombeaux de ceux qui ont servi Jésus crucifié, dit saint Chrysostôme, l'emportent sur les palais des rois, non pas toujours par la grandeur et la magnificence des bâtiments, quoique sous ce rapport ils les surpassent quelquefois, mais en des choses infiniment plus importantes, et nommément par la multitude de ceux que la piété y attire. L'empereur,

Digitized by Google

quoique revêtu de la pourpre, vient les visiter, et les honore par un respectueux baiser. Humblement prosterné, il invoque les Martyrs et les conjure de prier Dieu pour lui. Enfin celui qui porte le diadème regarde comme une grande faveur du Ciel d'avoir pour protecteur un pêcheur et un faiseur de tentes, et il sollicite cet avantage avec la plus vive instance. » Saint Augustin, ou l'ancien auteur d'un sermon qui lui a été attribué, s'exprime à peu près de la même manière. « On voit maintenant l'empereur se prosterner devant l'autel d'un pêcheur, et les pierres précieuses de la couronne brillent surtout là où l'on ressent avec plus de profusion les bienfaits du pêcheur. »

On dit que saint Pierre fut enterré, immédiatement après sa mort, à l'endroit où il avait été martyrisé sur le mont Vatican, qui dans ce temps-là était hors des murs de la ville, et près du faubourg qu'habitaient les Juifs. On porta ses reliques dans le cimetière de Calixte, d'où elles furent depuis rapportées au Vatican. Celles de saint Paul furent déposées sur le chemin d'Ostie, à l'endroit où est présentement l'église du nom de cet Apôtre.

Dès les premiers temps, les Chrétiens visitaient les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul avec une dévotion extraordinaire, et avec plus d'empressement encore que ceux des autres Martyrs. Caïus, prêtre de Rome, célèbre par son savoir et son éloquence, qui florissait en 210, en parle ainsi dans son dialogue avec Proclus, montaniste : « Je puis vous montrer les trophées des Apôtres. Soit que vous alliez au Vatican, ou sur le chemin d'Ostie, vous verrez les tombeaux de ceux qui, par leurs prédications et leurs miracles, fondèrent cette église. » Dans le temps même des persécutions, les Chrétiens allaient souvent prier aux tombeaux des Martyrs ou dans les oratoires bâtis sur ces tombeaux, et ils avaient grand soin de les orner.

Constantin-le-Grand, après avoir fondé l'église de Latran, en fit bâtir sept autres à Rome, et un nombre plus considérable dans les autres parties de l'Italie. La première des sept de

Digitized by Google

Rome, située sur le mont Vatican, fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Il y avait eu précédemment au même endroit deux temples païens, l'un d'Apollon, et l'autre de Cybèle, appelée la mère des dieux. L'empereur choisit ce lieu, parce que, comme nous l'avons observé, le Prince des Apôtres y avait souffert le martyre, et y avait été enterré. L'église de Saint-Paul fut aussi bâtie sur son tombeau, qui était sur le chemin d'Ostie.

Toutes ces églises eurent des revenus annuels qui montaient à dix-sept mille sept cent soixante-dix sous d'or, ce qui faisait alors une somme considérable. Elles avaient, outre cela, d'autres fonds qui provenaient des aromates d'Egypte et d'Orient. L'église de Saint-Pierre avait des maisons à Antioche, et des terres aux environs de cette ville, ainsi qu'à Tarse en Cilicie, à Tyr, en Egypte, près d'Alexandrie, dans la province de l'Euphrate, etc. Une partie de ces terres fournissait annuellement de quoi entretenir les lampes, avec de l'encens et d'autres aromates pour brûler dans les encensoirs. Anastase parle au long des vases d'or et d'argent que donna Constantin pour le service des mêmes églises ; peut-être cependant confond-il les présents de cet empereur avec ceux qui furent faits depuis.

Les églises bâties par Constantin étaient de la plus grande magnificence, et ne le cédaient point à ce que l'architecture avait produit de plus parfait dans l'empire. On en peut juger par la description que donne Eusèbe de l'église de Tyr, puisque ce fut sur ce modèle, qui était conséquemment d'une grande antiquité, qu'on construisit toutes les autres. L'église de Saint-Pierre du Vatican menaçant ruine, on commença à la rebâtir sous Jules II, en 1506 ; et Urbain VIII la dédia en 1626, le 18 de novembre, jour auquel se célébrait la dédicace de l'ancienne église. On garde, soit sous les autels, soit dans l'église souterraine, qui est fort vaste, les reliques d'un grand nombre de Papes de Martyrs et d'autres Saints. Mais le plus précieux trésor qu'on y conserve, ce sont les reliques de saint Pierre et de saint Paul. Elles sont placées sous un magnifique

Digitized by Google

autel, où le Pape seul peut dire la Messe. Tout autre prêtre ou Prélat n'y célèbre qu'avec une commission spéciale du Souverain Pontife. Le souterrain qui renferme les reliques des deux Apôtres est connu sous le nom de *Confession de saint Pierre*, de *Limina apostolorum*. On y va en pèlerinage avec dévotion, dès les premiers siècles du Christianisme.

Les églises ne sont dédiées qu'à Dieu, mais souvent sous l'invocation de quelque Saint : c'est pour exciter les fidèles à réunir leurs prières, afin d'implorer la miséricorde divine par l'intercession de tel Saint, et pour que les églises soient distinguées par différents titres. « Ce n'est point aux Martyrs, dit saint Augustin, que nous érigeons des églises ou des autels et que nous offrons le Sacrifice, parce que ce ne sont pas les Martyrs mais le Dieu des Martyrs que nous adorons.... Entendit-on jamais le prêtre, à l'autel élevé sur le corps d'un Martyr, lui adresser les mêmes prières qu'à Dieu? Dit-il : Pierre, Paul, Cyprien, nous vous offrons le Sacrifice, lorsqu'il prie à l'autel de ces Saints? Ne l'offre-t-on pas au Dieu qui a fait ces Saints, hommes et Martyrs, et qui a bien voulu les associer dans le Ciel au bonheur de ses Anges? Nous ne bâtissons point d'églises aux Martyrs comme à des dieux : nous leur érigeons de saints monuments, comme à des hommes qui sont sortis de ce monde, et dont les âmes vivent avec Dieu. Nous n'élevons point d'autels pour y sacrifier aux Martyrs ; nos sacrifices sont offerts au Dieu des Martyrs, à notre Dieu. »

Constantin donna des preuves de sa religion et de sa piété, en fondant ce grand nombre d'églises dont nous venons de parler, et dans lesquelles il désirait que le nom du Seigneur pût être glorifié jusqu'à la fin des temps. Annonçons-nous les mêmes sentiments par notre recueillement et notre modestie dans nos saints temples, et par notre assiduité à les fréquenter? Dieu est partout, et partout nous devons l'honorer par l'hommage de notre cœur ; mais dans les lieux qui lui sont consacrés, où ses Ministres exercent les plus augustes fonctions, où ses fidèles Serviteurs unissent leurs prières, nous

Digitized by Google

le glorifions d'une manière plus éclatante, nous le disposons plus favorablement à nous exaucer, et cette union de prières que nous lui adressons lui fait une sainte violence.

SAINT ROMAIN ET SAINT BARULAS,

MARTYRS.

Le martyre admirable de ce Saint a été célébré par les écrivains tant de l'Occident que de l'Orient. Le Père Orsi cite les passages d'Eusèbe, de saint Jean Chrysostôme et de Prudence qui en font mention. Saint Romain était Syrien ; il naquit de parents chrétiens et nobles. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude ; doué des dons de l'esprit il fit de grands progrès dans les sciences humaines, mais il profita encore plus dans la science des Saints, par la pureté de ses mœurs et de son zèle pour la Religion. Lorsque la persécution de Dioclétien commença, il se trouvait déjà Diacre de l'église de Césarée, et dans le dessein d'encourager les fidèles à souffrir cette grave tribulation, il se mit à les visiter dans leurs demeures. Son Évêque l'ayant envoyé à Antioche pour des affaires pressantes, l'année 303, Romain, en y arrivant, eut la douleur de voir qu'on abattait les églises par ordre des empereurs, mais il fut encore plus affligé de la chute de plusieurs Chrétiens, que la crainte des tourments portait à sacrifier aux idoles. Le Saint, n'écoutant que son zèle et affrontant les dangers, se jeta parmi cette foule d'apostats, et leur cria : *Que faites-vous, mes Frères? Vous abandonnez le vrai Dieu, votre Créateur, votre Rédempteur, pour vous livrer au démon votre ennemi! Voulez-vous brûler de l'encens devant des dieux de bronze, de pierre ou de bois? Voulez-vous adorer comme des dieux les plus scélérats d'entre les hommes?*

Ce discours produisit un grand effet, et ne servit pas seulement à arrêter ceux qui étaient près de tomber, à raffermir ceux qui persévéraient, mais il releva le courage de ceux qui avaient succombé, et les disposa à résister aux attaques de leurs ennemis. Le Père Orsi raconte, d'après Prudence, que le

Digitized by Google

préfet du prétoire, nommé Asclépiade, ayant envoyé des soldats à l'église pour y offrir des victimes aux idoles, sur l'autel chrétien, saint Romain s'opposa à l'exécution de ce sacrilége, et leur dit que s'ils avaient une victime à égorger, il était prêt à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Asclépiade donna ordre de l'arrêter. Le Saint, loin de prendre la fuite, comme il l'aurait pu aisément, alla lui-même à la rencontre des soldats, et s'étant présenté au tribunal, il confessa qu'il était chrétien, et qu'il avait détourné les fidèles d'obéir à un ordre impie. « Votre victoire n'est pas complète, dit-il au juge. Dieu a encore des soldats fidèles qu'il ne vous sera pas si facile de vaincre. »

Asclépiade qui se voyait ravir par un nouveau venu la gloire qu'il croyait avoir acquise, fut un peu ému de ces paroles ; toutefois jugeant par le peu de résistance qu'il venait d'éprouver dans quelques-uns, que celui-ci n'aurait pas plus de fermeté, il le fit approcher ; et il n'était pas juste que Jésus-Christ se retirât de devant son ennemi sans avantage, il fallait qu'il se trouvât quelqu'un qui combattît pour lui, et qui vainquît en son nom. Le juge méditait déjà en lui-même de faire souffrir à cet étranger tous les supplices qu'il avait destinés pour les autres, pour le punir d'être venu troubler son triomphe. En effet, il le fit tourmenter cruellement ; d'abord il se contentait d'animer ses bourreaux du geste ; mais comme ils ne le servaient pas à son gré, et que leurs bras semblaient se relâcher, il descendit de son tribunal, et sans avoir égard à la honte qui en rejaillissait sur sa dignité, il se mêla parmi eux, et tâcha par son exemple de ranimer leur vigueur. Mais enfin il fallut, et que lui, et que ses bourreaux se retirassent confus, épuisés de forces, mais pleins de rage, et qu'ils cédassent la victoire à Romain : le fer même fut bien contraint de la lui céder.

Après quelques nouveaux efforts que fit Asclépiade, mais toujours inutiles, pour vaincre la constance du Saint ; le soldat de Jésus-Christ lui cria : Cessez enfin de vouloir tenir contre Celui qui est tout-puissant ; quoi, prétendez-vous résister à Jésus-Christ qui est le véritable et le seul Roi de tout l'uni-

Digitized by Google

vers? Le juge l'entendant parler de la sorte, et croyant qu'on faisait injure à l'empereur d'appeler un autre que lui Roi et Maître du monde, condamna sur-le-champ le Saint à être brûlé, ajoutant ainsi une troisième couronne aux deux premières, dont sa cruauté venait de le couronner.

Romain plein de joie, tout couvert de son sang qui brillait de toutes parts sur ses habits, et portant sur ses épaules, sur ses côtés, et sur son front le signe royal de la Croix, est conduit hors de la ville. Il y trouva le bûcher préparé pour servir d'autel. On apporta quantité de sarments et de roseaux secs, qu'on mêla avec le bois, afin que le feu se communiquât plus aisément et plus vite, et sur cet amas de matières combustibles, on plaça la victime qui devait y être consumée. Comme ce lieu n'était pas éloigné de la ville, plusieurs Juifs y étaient accourus, comme à un spectacle qui ne leur était pas moins agréable qu'aux païens. Où est maintenant leur Jésus-Christ disaient-ils, que ne vient-il, ce Dieu des Chrétiens, délivrer celui-ci du feu? Pour le nôtre on sait qu'il sauva les trois enfants de notre nation, de la fournaise de Babylone; mais le Dieu des Chrétiens les laisse brûler.

Comme ils disaient cela, ce même Dieu, dont ils ne veulent pas reconnaître le pouvoir, commanda aux nuages de se joindre; le ciel s'obscurcit, les nuées s'ouvrent, et une pluie mêlée de grêle tombe avec tant de force et d'abondance sur le bûcher, qu'elle arrête tout d'un coup le progrès que la flamme faisait déjà. Le peuple effrayé s'enfuit; on vient dire à l'empereur, qui pour lors était à Antioche, que le Ciel se déclare pour Romain, qu'il a marqué sa colère par cet orage si soudain. L'empereur envoie dire à Asclépiade d'abandonner cette affaire, qu'il ne veut rien avoir à démêler avec ce Dieu du Ciel, qu'il lui défend de se commettre davantage avec lui, et qu'il n'était pas sûr de vouloir faire périr un homme, dont le Ciel prenait si hautement le parti. Ainsi voilà notre Ananias délivré du feu, aussi bien que celui des Juifs.

Mais Asclépiade, homme sans honneur comme sans humanité, et qui ne connaissait point d'autre divinité que l'empe-

Digitized by Google

reur et la fortune, fit tant par ses basses flatteries, et en supposant à Romain un nouveau crime, qu'il obtint de ce prince que la langue serait coupée au saint Martyr. Dès qu'il eut arraché cette sentence, il courut la faire exécuter. Le hasard voulut qu'il se trouvât là un médecin, qui, par sa faiblesse plutôt que par un propos délibéré, venait malheureusement de renoncer la foi. Cette chute causait beaucoup de joie à Asclépiade ; dans ce premier transport il ordonna à ce médecin de couper la langue à Romain. Cet homme avait sur lui les instruments de son art[1], nécessaires à cette opération ; et quelque répugnance qu'il y eût, et qu'il marquât même, il eut encore la faiblesse d'obéir, le cruel juge le pressant avec menaces, et voulant être témoin lui-même de cette sanglante exécution. Ainsi ce pauvre médecin déjà abattu de douleur pour sa première faute, se vit exposé à une seconde tentation, à laquelle il eut encore le malheur de succomber. Tout ce qu'il crut devoir faire dans cette conjecture pour se mettre en quelque sorte à couvert de la colère de Dieu, ce fut de garder cette langue et de l'emporter chez lui, où il la serra, enveloppée promptement dans de la soie. C'est ainsi qu'en usent quelquefois ceux qui ayant eu le malheur de renoncer Jésus-Christ quoique de bouche seulement, et par l'infirmité de la chair plutôt que par une conviction intérieure de l'esprit, ne laissent pas de conserver dans leur cœur la foi qu'ils ont eu la fablesse de trahir. Ils tâchent d'avoir quelques Reliques des Martyrs qu'ils honorent particulièrement, dans l'espérance qu'ils leur serviront d'intercesseurs auprès de Dieu, pour leur obtenir le pardon de leur péché.

L'anatomie nous apprend, et l'expérience le confirme, qu'un homme à qui l'on a coupé la langue ne saurait vivre[2] ; mais Jésus-Christ avait résolu de délivrer une seconde fois son Ma

[1] Anciennement les médecins ordonnaient, et composaient les médicaments et faisaient toutes les opérations de chirurgie. Un seul faisait ce que trois font maintenant, et était tout ensemble médecin, chirurgien et apothicaire.

[2] Lorsqu'on l'a coupée jusqu'à la racine, ainsi que le médecin l'avait coupée à saint Romain.

Digitized by Google

tyr de la mort. Ainsi si les Juifs nous proposent un miracle à l'égard des trois enfants de leur religion, nous leur opposons trois miracles dans un seul homme de la nôtre. Nous en avons déjà deux, le bûcher éteint et la vie conservée après l'incision de la langue : voici le troisième.

Après que cette incision eut été faite, on conduisit Romain en prison ; le méchant Asclépiade avait encore extorqué cela du prince. On nous a lu plusieurs fois que le Saint-Esprit descendit en langues de feu sur les Apôtres, et qu'ils reçurent de lui le don de parler celle de tous les peuples du monde. Nous croyons ce miracle, parce que l'Écriture le rapporte. Mais celui que je vais dire, quoiqu'il n'ait pas ce degré de certitude, ne laisse pas d'avoir toute celle qu'un fait peut avoir humainement ; puisqu'il a pour témoin une infinité de personnes qui vivent encore. On dit donc que le Bienheureux Romain, tandis qu'il n'avait qu'une langue de chair, et celle-là même qu'on lui avait coupée, balbutiait, et comme Moïse, avait peine à s'exprimer, et n'articulait ses mots qu'avec quelque difficulté. Cependant celui qui avec une langue était bégue, commença à parler distinctement dès qu'il n'en eut plus.

En effet, comme il entrait dans la prison, le geôlier lui ayant demandé son nom, il répondit avec cette langue miraculeuse et invisible, que le Saint-Esprit avait substituée à la place de la sienne, je me nomme Romain. On alla dire le miracle à Asclépiade, comme il était avec l'empereur. Aussitôt il soupçonna le médecin de l'avoir trompé. Sans doute, dit-il, cet homme est encore chrétien, et il n'a pu se résoudre à couper la langue à son frère. Cependant c'était tout le contraire : car le lâche et aveugle médecin, croyant bien faire épargner à Romain la douleur de survivre à sa langue, la lui avait coupée bien plus avant qu'on n'a coutume de faire, et d'une manière qu'il ne pouvait pas en réchapper sans un miracle. Le médecin est donc arrêté et conduit au juge, pour rendre compte de son opération. On lui demande d'où vient que celui à qui il a coupé la langue parle encore : car Romain ne s'était pas tu après avoir parlé une fois ; bien loin de cela, il publiait les

Digitized by Google

grandeurs de Dieu, les prodiges qu'il avait faits en sa faveur : il s'entretenait avec les prisoniers, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ de ses victoires, de la sainteté de sa religion ; et cela dura plusieurs mois. Voilà donc un miracle de l'Eglise, qui en vaut bien trois de la Synagogue.

Le juge menaça le médecin de le faire mourir, pour n'avoir pas exécuté ce qu'il lui avait ordonné : le médecin savait bien le contraire, et il lui était facile de se justifier. Il avait, comme nous avons dit, conservé soigneusement la langue ; il répondit donc au juge, qui était dans une horrible colère : Seigneur, j'ai encore chez moi la langue que j'ai coupée à cet homme. Ordonnez qu'on m'en donne un qui ne soit pas comme celui-ci, sous une protection particulière de Dieu : permettez que je lui coupe la langue jusqu'à l'endroit où celle-ci a été coupée; s'il n'en meurt pas, je consens qu'on me fasse mourir moi-même. Là-dessus on fait venir un homme condamné à mort; et le médecin ayant pris la mesure sur la langue de Romain, coupe à la même distance, celle du criminel : mais à peine avait-il retiré son rasoir, que le criminel tombe mort. Ainsi le miracle fut avéré à la gloire de Dieu, et à la consolation des fidèles.

Prudence nous a conservé une circonstance bien touchante du martyre de saint Romain, que le Martyrologe rapporte aussi.

Après que saint Romain eut brièvement expliqué à Asclépiade les principaux articles de notre sainte foi il ajoute, dit Prudence, ces paroles : Que le peu que nous venons de découvrir des mystères de notre salut, et de l'espérance qui nous est donnée du bonheur éternel, vous suffisse ; on doit sur ces matières garder un silence respectueux; et Jésus-Christ notre Maître nous défend de jeter les perles devant les animaux immondes, de crainte qu'ils ne les foulent aux pieds, et qu'ils n'en ternissent l'éclat et la blancheur. Mais puisqu'il ne nous est pas permis de vous donner une connaissance plus claire de ces profonds et divins secrets de notre Religion, et que d'ailleurs la raison seule sans le secours de la Foi, est inutile pour

Digitized by Google

en pénétrer la profondeur : contentons-nous de consulter les choses qui nous environnent. Voulez-vous que nous fassions parler la nature? qu'elle s'explique dans toute sa naïveté ; je ne veux point d'autre témoin des vérités que j'ai avancées, que celui que cette nature simple et sans fard fera parler elle-même : je l'accepte pour juge. Faites venir un enfant de sept ans, de moins si vous voulez, pourvu qu'il ne sache encore rien de l'art de flatter, qu'il n'ait ni penchant ni aversion ; et que cette petite âme étant encore dans une parfaite indifférence, n'agisse que par les mouvements tout purs d'une nature innocente. Faisons-en l'expérience : que l'enfance aujourd'hui devienne la maîtresse de l'âge parfait : apprenons d'une langue qui ne fait que bégayer, ce que nous devons croire de la Divinité ; je suis prêt de souscrire au témoignage qu'elle en rendra.

Le gouverneur accepte le parti ; il se fait amener un enfant qu'on arrache presqu'à la mamelle de sa mère : il s'appelait Barulas. Eh bien interrogez-le, dit-il à Romain, et soumettons-nous, j'y consens, à tous ce que les dieux nous annonceront par sa bouche.

Romain brûlant d'impatience d'en faire l'épreuve : Dites-nous un peu, mon fils, lui dit-il, lequel des deux croyez-vous le plus raisonnable et le plus conforme à la vérité, ou d'adorer un seul Dieu, et un Jésus-Christ ou bien d'adorer plusieurs dieux?

L'enfant sourit, et répondit sans hésiter : Ce que les hommes adorent, et qu'ils appellent Dieu, quel qu'il soit, doit être un : or ce Dieu a un Fils qui ne fait qu'un Dieu avec son Père ; et c'est Jésus-Christ. Mais qu'il y ait plusieurs dieux, ajouta-t-il, les enfants même n'en croyent rien.

Une réponse si précise et si peu attendue jeta l'épouvante et la fureur dans l'âme du tyran, en même temps que la rougeur et la confusion lui couvraient le visage. D'un côté les lois ne lui permettaient pas de faire violence à un âge si tendre ; et d'un autre, le fol entêtement qu'il avait pour ses dieux le pressait de punir des paroles qui leur étaient si injurieuses. Qui vous a si bien instruit, lui dit-il enfin, petit impie ?

Digitized by Google

Seigneur, répondit l'enfant, c'est ma mère qui m'a appris ces vérités, et c'est Dieu qui les a apprises à ma mère. Ça été la première nourriture qu'elle m'a donnée; j'ai sucé la connaissance d'un seul Dieu en suçant le lait de ses mamelles, et le nom de Jésus-Christ est la première parole qu'elle m'a appris à prononcer.

Qu'on aille chercher cette mère, s'écrie le gouverneur en furie, qu'elle vienne pour être témoin de l'heureux succès que vont avoir ses belles instructions. La mort de ton enfant va être la récompense de la doctrine que tu lui as inspirée, et il est bien juste que tu pleures la perte de celui que ton impiété a déjà perdu. Mais aux dieux ne plaise qu'un sang si vil et si méprisable rougisse l'épée de nos bourreaux; la mort finirait trop tôt son supplice, celui de son fils en fera un pour elle, et plus sensible; et l'on sait que le tourment le plus rigoureux qu'on puisse faire souffrir à une mère, est de faire souffrir son fils à ses yeux.

Il commande donc qu'on suspende en l'air ce petit Martyr, après lui avoir fait ôter ses habits; il livre ce corps délicat à une cruelle et sanglante flagellation. Bientôt les verges coupent sa chair innocente en mille endroits, et tirent plus de lait que de sang, des blessures qu'elles font. Un rocher se serait attendri à un pareil spectacle, et il aurait pu faire perdre au marbre et au bronze leur insensibilité naturelle. A chaque fois que l'osier impitoyable allait frapper cette trendre victime; à chaque fois il revenait couvert d'un nouveau sang. Tous les assistants fondaient en larmes : il n'y eut pas jusqu'aux bourreaux qui ne donnassent des marques de compassion; on vit couler des pleurs le long de ces faces menaçantes; et ces yeux toujours secs à la vue des plus horribles tourments, en répandirent alors pour la première fois. Tout pleure hors le tyran et la mère : cette généreuse femme fait paraître une joie tranquille; l'amour de Jésus-Christ soutient en elle l'amour maternel; il lui ôte sa faiblesse naturelle; il le rend plus fort que le cœur même des bourreaux. La grâce triomphe de la nature dans le cœur d'une mère; elle l'endurcit : et étouffant en lui

Digitized by Google

tous les sentiments d'une piété trop molle, elle l'affermit par une constance toute chrétienne qu'elle lui inspire.

Cependant ce pauvre enfant, brûlé d'une soif ardente que lui causa la rigueur du tourment qu'il endure, demande à boire. J'ai soif, s'écria-t-il, qu'on me donne un peu d'eau. Mais sa mère s'avançant, et prenant un air sévère, et un ton de voix plus animé que de coutume : A quoi pensez-vous, mon fils, lui dit-elle? la peur vous trouble-t-elle le jugement, et cédez-vous ainsi à la douleur? J'attendais de vous plus de fermeté, et j'avais répondu à Dieu de votre confiance. Le fruit de mon sein manque de courage ; et ne vous ai-je donné la vie, que pour avoir le déplaisir de vous voir craindre la mort? Vous demandez un peu d'eau, et vous allez être dans un moment à la source des eaux vives ; de ces eaux, qui coulant sans interrompre leur cours, dans les âmes saintes, apaisent leur soif, et en éteignent toute l'ardeur. C'est là, mon fils, c'est là qu'il faut aller boire une heureuse éternité. Encore un peu de temps, et vous vous trouverez sur ces courants délicieux ; si toutefois vous ne ressentez point ici-bas d'autre soif que celle de voir Jésus-Christ. Ah! mon fils, si jamais vous pouvez approcher vos lèvres altérées, de cette divine fontaine ; si jamais votre langue desséchée peut seulement y toucher ; il n'y a plus pour vous de soif à craindre ; et votre cœur pleinement rassasié sera dans un éternel rafraîchissement. Maintenant il faut que vous buviez les eaux amères du Calice du Sauveur ; mille enfants bien plus jeunes que vous y ont bu avant vous, mon fils ; cette troupe de Martyrs au berceau préféra l'amertume de ces eaux à la douceur du lait ; mais à peine en eurent-ils goûté, que cette amertume fut changée en une douceur qu'on ne peut exprimer. Que cet exemple vous anime, ô généreux enfant, ô mon fils, mon unique consolation! La vertu est pour tous les âges ; et le Père commun des hommes n'en a pas exclu l'enfance : il veut qu'elle ait ses triomphes, aussi bien que l'âge le plus avancé. Je vous l'ai dit plusieurs fois, lorsque je vous enseignais à exprimer vos petites pensées par des sons encore imparfaits, et vous vous

Digitized by Google

en souvenez sans doute ; Isaac était fils unique, mais sur le point d'être immolé au Seigneur, jetant les yeux sur l'autel où il devait consommer son sacrifice, il y monta hardiment ; et sans marquer aucune répugnance, il présenta sa tête à son père, qui devait être le sacrificateur. Je vous contais aussi quelquefois le fameux combat de ces sept frères contre le tyran Antiochus ; tous sept étaient sortis d'un même sein ; et celle qui leur avait donné la vie, voyant d'un côté les supplices qu'on leur préparait, et de l'autre les récompenses qui leur étaient offertes, ne balança pas un moment : on sait qu'elle choisit les supplices pour ses sept fils : N'appréhendez pas, mes enfants, leur dit-elle, de verser mon propre sang qui coule dans vos veines ; répandez-le généreusement pour la gloire du Dieu que nous adorons, du Dieu de nos pères. Ses yeux furent témoins des tourments qu'on leur fit endurer, sans qu'on en vît tomber une seule larme ; elle leur vit donner à tous sept une mort cruelle, sans qu'on lui entendît pousser le moindre soupir. La joie éclatait sur son visage, lorsque les bourreaux en plongeaient un dans l'huile bouillante, ou qu'on appliquait à l'autre des lames de cuivre ardentes. Sa joie redoublait quand on arrachait à celui-ci la peau de la tête, et que par une raillerie inhumaine on la lui couvrait ensuite d'un pot de terre en guise d'un bonnet royal. Courage, mon fils, lui disait-elle, ce pot de terre deviendra bientôt, sur votre tête, une couronne toute étincelante de pierreries. Et quand par l'ordre du tyran on coupait à celui-là la langue, cette admirable femme disait : Nous voilà enfin arrivés au comble de la gloire ; puisque Dieu veut bien accepter en sacrifice la partie de notre corps la plus digne de lui être offerte. Oui, Seigneur, une langue qui a eu l'honneur de confesser votre saint Nom, est une victime digne de vous. Que cette fidèle interprète des pensées ; que cette ambassadrice du cœur ; que cette sage confidente de l'âme qui s'en sert si heureusement, ou pour soulager ses peines, ou pour confier ses secrets ; que cette langue, dis-je, que vous nous aviez donnée pour chanter vos louanges, soit mise sur votre autel, comme les prémices

Digitized by Google

du sacrifice entier que nous sommes prêts de vous faire de tout notre corps. Qu'elle obtienne le même honneur pour tous les autres membres ; qu'elle vous les présente, Seigneur, comme étant leur chef et leur conductrice.

C'était ainsi, mon fils, continue la mère de notre petit Martyr, que la mère des Macchabées, par ces paroles toutes brûlantes d'un feu noble et généreux, les animait à mourir pour la Loi de Dieu ; et ce fut par leur mort qu'elle triompha sept fois d'Antiochus, et qu'elle se vit comblée d'une gloire immortelle. Il ne tiendra qu'à vous, mon fils, que je n'aie aucun sujet de lui porter envie, et vous pouvez me rendre la plus glorieuse mère du monde. Je vous en conjure par ce sein où vous avez été conçu, et qui durant neuf mois vous a servi de demeure et de retraite. Si vous avez trouvé quelque plaisir à sucer le lait que mes mamelles vous ont si libéralement fourni ; si le sommeil que vous avez si souvent pris sur mes genoux, et entre mes bras, a eu pour vous quelque charme ; si je n'ai rien épargné pour vous faire avoir tous ces petits jouets qui plaisent si fort à l'enfance ; ne vous relâchez point, et mourez, mon fils, pour Celui qui seul est l'Auteur de tous ces biens.

Pendant que cette mère vraiment chrétienne tâchait d'inspirer à son fils une force et une constance au-dessus de la faiblesse de son âge, ce généreux enfant riait des tourments, et semblait insulter à la douleur. Ce que voyant le préfet, il le fit détacher, et conduire en prison : mais il voulut que Romain, comme ayant donné occasion à tout ce désordre, fût tourmenté à son tour avec une extrême rigueur. Les bourreaux le prennent donc ; leur fureur à peine ralentie se rallume, et il remettent le fer dans ses plaies encore toutes sanglantes. Romain les excite lui-même, il les nomme des lâches : O hommes sans vigueur, leur dit-il, si toutefois vous méritez qu'on vous appelle des hommes ; vos bras faibles et tremblants n'ont pu depuis tant de temps renverser ce méchant édifice, qui déjà tombe de lui-même en ruine : il n'a presque plus de soutien, et cependant vous manquez de force

Digitized by Google

pour l'abattre ; il résiste toujours à vos efforts impuissants. Voyez avec quelle avidité une meute de chiens déchire un cerf dont ils font curée. Quelle ardeur ne font point paraître des vautours, lorsqu'ayant découvert un cadavre, ils fondent dessus, et les mettent en pièces, se servant pour cela de leur bec et de leurs serres. Apprenez donc des bêtes carnacières, à être plus ardents après la proie qui vous tombe entre les mains. Misérables! la faim vous dévore, et vous ne faites rien pour l'apaiser : vous avez la voracité des loups, que n'en avez-vous donc l'impétuosité? Ces paroles piquèrent le gouverneur jusqu'au vif, et elles le déterminèrent à prononcer sur l'heure la sentence de mort contre celui qui ne les avait dites qu'à ce dessein. Puisque tu as une si grande impatience de mourir, lui dit-il, il faut la satisfaire ; eh bien tu seras brûlé tout vif, et dans peu ton corps sera réduit en cendres. Alors le saint Martyr, comme les bourreaux l'entraînaient au lieu du supplice, se tournant vers le préfet, j'en appelle, dit-il, au Tribunal de Jésus-Christ de mon Dieu. — Ah c'en est trop, dit précipitamment le gouverneur, pourquoi différer davantage à punir l'impiété? qu'ils périssent tous deux, le maître et le disciple; et puisque le crime est commun, que la peine le soit aussi : que l'épée venge le crime du disciple, et que la flamme expie celui du maître; que l'un et l'autre enfin meurent, mais que leur mort soit différente.

Pendant qu'on dressait le bûcher, l'exécuteur préparait son coutelas pour ôter la vie à notre petit Martyr. Sa mère le voulut porter elle-même jusques sur l'échafaud; ainsi Abel, au commencement du monde, portait un tendre agneau choisi entre mille, pour l'aller offrir à Dieu sur un autel de gazon. L'exécuteur ayant demandé l'enfant, cette sainte femme le lui mit aussitôt entre les mains; elle ne s'amusa pas à répandre des larmes, et elle ne déshonora point son sacrifice par des marques d'une tristesse peu religieuse; elle se contenta seulement de baiser ce cher fils pour la dernière fois, et elle lui dit ce peu de paroles : Allez, mon fils, allez où votre heureuse destinée vous appelle; mais lorsque vous serez auprès de

Digitized by Google

Jésus-Christ du moins souvenez-vous de votre mère : jusqu'ici je vous ai nommé mon fils, je vous nommerai à l'avenir mon Seigneur. Elle dit, et le bourreau prenant d'une main cette tête innocente, la coupa d'un seul coup. Cependant la pieuse mère chantait ce verset d'un des sacrés Cantiques de David : Que la mort des Saints est précieuse devant Dieu! Celui-ci, ô mon Dieu, était votre serviteur, et le fils de votre servante. Elle étendit son voile pour recevoir cette tête qui lui était si chère, et pour ne rien perdre du sang qui sortait à gros bouillons des veines coupées. Elle rejoignit ensuite la tête à son corps; et chargée de ces précieuses dépouilles, elle alla les déposer dans l'endroit le plus honorable de son logis.

Saint Romain après avoir langui dans les fers, fut enfin étranglé dans sa prison. Son martyre arriva l'an 303, sous le règne de Dioclétien. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINTE AUDE,

VIERGE, COMPAGNE DE SAINTE GENEVIÈVE.

On fête dans les diocèses de Paris et de Meaux, le 18 novembre une Sainte qui a donné son nom au village où elle est née, à quelque distance de Meaux. Elle s'était vivement attachée à sainte Geneviève, l'avait accompagnée partout dans ses voyages et dans ses retraites. On sait qu'elle marcha toujours sur ses traces, qu'elle fut l'émule de sa sainteté, qu'elle lui survécut peu de temps, et qu'elle mérita d'être inhumée avec l'auguste Patronne de Paris dans la basilique des saints Pierre et Paul. On l'honore le 10 et le 18 novembre. L'église de Saint-Aude, dans le diocèse de Meaux, a conservé quelques parties de ses reliques.

Il ne faut pas confondre sainte Aude avec sainte Haude, honorée dans une église de Bretagne comme vierge et *martyre*.

Digitized by Google

SAINTE JUVETTE,

ABBESSE.

Gentuse ou Vernose et Erelée, roi d'Ultonie, donnèrent le jour à Juvette, en breton Hulven, au commencement du VI^e^ siècle. Elle fit l'édification de la cour. Détachée des biens du temps, elle vint avec saint Maudez chercher des solitudes dans la Petite-Bretagne. Ils arrivèrent au rivage de Dol, vers 528.

Saint Maudez dut mettre sa sœur dans une communauté de Religieuses, où elle se sera consacrée à Dieu; et, quand il se fut fixé à Lanmodez, il l'aura rapprochée de lui. A Henvic, paroisse voisine de Morlaix, elle est honorée depuis un temps immémorial. Le Saint est au côté de l'Évangile : la Sainte est représentée au côté de l'Épître en costume de Religieuse, portant la crosse d'Abbesse et âgée de trente-deux ans. A côté de cette statue, un tableau la montre opérant des miracles.

1° Près d'une église, elle est debout, les mains jointes, un jeune homme, étendu à ses pieds lève la main droite vers elle, et au bas est écrit : *Sainte Juvette a ressuscité un jeune seigneur et autres.*

2° En face, assise près d'une église, elle tient un livre ouvert vis-à-vis d'une charrette qui porte trois hommes, dont un est lié par un autre; au-dessous on lit : *Sainte Juvette a delivré des possédés, des fous, des enragés.*

3° La Sainte, debout près d'une église, étend la main droite sur une fille prosternée; près d'elle sont deux autres suppliants, et au-dessous ces mots : *Sainte Juvette a donné la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets.*

4° Vis-à-vis, la Sainte assise, tient un livre ouvert, ayant au-dessus d'elle une église et trois petits oiseaux blancs; derrière elle, une vieille femme fort triste; devant, un mendiant; à ses pieds, un grand cerf, et au bas, cette inscription : *Sainte Juvette défendait aux oiseaux et bêtes d'endommager le blé des pauvres gens.*

Digitized by Google

Toutes ces scènes se passent dans la contrée même où elle est honorée : les personnages miraculés ont l'ancien costume breton ; les églises rappellent celles de Henvic, de Carentec et la chapelle de Callot.

La tradition que ce tableau exprime, fait vivre la Sainte à Henvic, et de là attirant les bénédictions du Ciel sur la contrée. On l'invoque contre les humeurs aux genoux.

A Henvic, saint Maudez et sainte Juvette sont honorés ensemble, le dimanche le plus rapproché du 18 novembre.

(De Garaby.)

SAINTE HILDA,

ABBESSE EN ANGLETERRE.

Hilda eut pour père Héréric, neveu de saint Edwin, roi des Northumbres. Elle fut baptisée par saint Paulin, à l'âge de quatorze ans. Ses pensées et ses désirs n'eurent plus dès lors pour objet que le royaume céleste.

Dans la vue de suivre plus fidèlement sa vocation, elle se retira chez les Est-Angles, dont le pieux Annas, son proche parent, était roi. Un an après, on la fit Abbesse d'une nombreuse communauté à Heterslie, aujourd'hui Hartlepool. Elle fut choisie au bout de quelques années pour fonder un double monastère à Streanesbalh.

Hilda, devenue célèbre par sa sainteté et par sa prudence dans la conduite des âmes, avait une sainte liaison avec plusieurs Évêques, et surtout avec sainte Aïdan. Les princes mêmes allaient souvent la consulter sur les affaires les plus difficiles et les plus importantes. Elle avait un rare talent pour rapprocher les esprits divisés et pour terminer les querelles.

Nous avons dit qu'elle fonda deux monastères à Streaneshalh, l'un pour des hommes et l'autre pour des femmes. Le premier produisit un grand nombre de Prélats aussi distingués par leurs vertus que par leurs lumières. Le monastère des Religieuses n'était pas moins célèbre. Oswi, roi des Nor-

Digitized by Google

thumbres, le mit sous sa protection spéciale et le combla de biens.

Sainte Hilda mourut en 680, à l'âge de soixante-trois ans. Elle en avait passé trente-trois dans l'état monastique. Elle fut remplacée dans le gouvernement de son monastère par Elflède, qui, après avoir servi Dieu avec ferveur pendant soixante ans, alla dans le Ciel recevoir la récompense de ses vertus. Le corps de sainte Hilda fut porté à Glastenbury lorsqu'on eut détruit son monastère.

On voit dans le Vénérable Bède que la pieuse Hilda vit avec joie se lever le jour où elle devait quitter la terre. M. de Montalembert a raconté avec charme cette circonstance, dans ses Moines d'Occident. « *Lœta mortem vidit.* » Elle vit la mort avec bonheur, ces paroles de Bède sur sainte Hilda semblent pouvoir s'appliquer à toutes les Saintes et même à toutes les Religieuses Anglo-Saxonnes dont il nous a gardé le souvenir. Il y en eut une à Barking, qui après avoir été longtemps l'humble et zèlée coadjutrice de la première Abbesse, Ethelburge, fut avertie de la mort de cette Abbesse, qui était en même temps son amie, par une vision nocturne où elle vit sa chère Ethelburge enveloppée d'un linceuil plus éclatant que le soleil, et enlevée au Ciel par des chaînes d'or qui représentaient ses bonnes œuvres. Privée de sa mère spirituelle, elle vécut encore, pendant neuf ans, en proie aux plus cruelles infirmités, afin, dit Bède, que la fournaise de cette tribulation quotidienne put consumer tout ce qui pouvait rester de souillure parmi tant de vertus. Elle avait fini par être paralysée de tous les membres et même de la langue. Trois jours avant sa mort, elle retrouva la vue et la parole. On l'entendit échanger quelques mots avec un visiteur invincible. C'était sa très-chère Ethelburge qui venait lui annoncer sa délivrance. « Je puis à peine supporter cette joie » disait la malade ; et dès la nuit suivante, affranchie à la fois des liens de la chair et de la maladie, elle entra dans la joie éternelle.

« On montre encore, dans la belle église de Béverley, poursuit M. de Montalembert, un monument sépulchral qui se

Digitized by Google

nomme *la tombe des vierges;* c'est celle de deux filles d'un comte, bienfaiteur de la grande abbaye de Saint-Jean où elles avaient pris le voile. En la nuit de Noël, selon la légende, elles sortirent les dernières de la Messe de minuit et ne reparurent plus dans leurs stalles. Après l'Office de la nuit, l'Abbesse inquiète de leur absence, alla les chercher et les trouva endormies dans les bras l'une de l'autre. Réveillées, elles dirent qu'elles pensaient n'avoir dormi qu'une heure en rêvant du Paradis. Elles se rendirent au chœur, et là, agenouillées devant l'Abbesse, après avoir demandé et reçu sa bénédiction, elles moururent en s'embrassant. »

SAINT MANDÉ,

SOLITAIRE.

Mandé en latin *Mandetus* vivait solitaire dans un des petits îlots de la Bretagne. On dit qu'il florissait au VII^e^ siècle. Mais une des invasions qui affligèrent la Bretagne dans le siècle suivant fit transporter son corps à Bourges. On le vénérait là dans l'église de Saint-Étienne. Deux cents ans plus tard, des Religieux Bas-Bretons apportèrent à Paris ses reliques avec celles de saint Magloire. Ces dernières y étaient restées ; mais celles de saint Mandé, ont donné lieu à la fondation d'un prieuré qui a subsisté près de Paris, depuis le XIII^e^ siècle jusqu'en 1665, qu'il a été uni à l'archevêché de Paris, aussi bien que l'abbaye ou prieuré de Saint-Magloire. Le nom est toujours resté au village ; mais on ne sait plus trop à présent où était la chapelle, ni ce que sont devenues les reliques de saint Mandé.

SAINT AMAND,

ABBÉ DE LÉRINS.

On a vu, le 3 septembre, le meurtre exécrable de saint Aigulphe ou Ayoul massacré, avec trois de ses plus saints Religieux, par l'écume de la maison de Lérins. Saint Amand

Digitized by Google

lui succéda pour relever cette communauté si exemplaire avant le meurtre de son Abbé. A beaucoup de douceur, il alliait une grande fermeté. Il releva Lérins par sa sainteté et par ses vertus, et surtout sa mansuétude. Lorsque Dieu l'appela à lui pour le couronner, il dirigeait un peu plus de mille moines. Il mourut le 18 novembre vers l'an 700.

SAINT MOMBLE,

ABBÉ.

En Gaule, on célèbre la mémoire de saint Momble, confesseur, qui fut collègue des saints Fursy, Ultain, Foillan, Boëce, Eloquin, Adalgue, et Colomban; sachant que l'esprit de ses disciples était excité contre lui par le diable, il les abandonna tous, et avec peu de ses compagnons, il mena une vie retirée auprès de l'Oise, à un endroit appelé autrefois Condren, il fut remarqué par des hommes pieux, et il reçut de l'Évêque Eligius la permission de prêcher partout ce diocèse; fatigué de ses travaux apostoliques, il quitta enfin la terre et monta au Ciel rejoindre ses Bienheureux amis.

SAINT ODON,

ABBÉ DE CLUNY.

Saint Odon naquit au pays du Maine, l'an 879. Son père, Abbaron, était un seigneur d'une piété singulière : il savait par cœur l'histoire ancienne et le droit romain, au moins les Novelles de Justinien; car les seigneurs rendaient alors la justice en personne. Abbon s'en acquittait si bien, qu'on le prenait pour arbitre de tous les différends, et il était chéri de tout le monde, particulièrement de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, qui fut le fondateur de Cluny. Abbon faisait toujours lire l'Evangile à sa table et observait exactement les vigiles des fêtes, passant ces nuits sans dormir, particulièrement celle de Noël. Ce fut en celle-ci qu'il obtint par ses prières d'avoir ce fils, quoique sa femme fût déjà avancée en

Digitized by Google

âge, et, le trouvant un jour tout seul dans son berceau, sans gardien auprès de lui, il le prit et l'offrit à saint Martin, sans en rien dire à personne. D'abord il le donna à un prêtre de sa dépendance, pour commencer à l'instruire des lettres ; ensuite il le vit si bien fait, qu'il changea le dessein de le consacrer à l'église et le mit au service du duc Guillaume pour apprendre les exercices des armes. Mais le jeune Odon commença bientôt à craindre qu'il ne fût pas dans la voie où Dieu le voulait : la chasse n'était pour lui qu'une fatigue et il ne goûtait point les divertissements de son âge. Il avait près de seize ans, lorsque, pendant la nuit de Noël, à l'église, il pria instamment la sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils, pour qu'il daignât l'éclairer dans son incertitude. Aussitôt il fut saisi d'un mal de tête si violent, qu'il crut être à la mort ; et ce mal lui dura trois ans. On le ramena dans la maison paternelle, et pendant deux ans on lui fit inutilement toutes sortes de remèdes. Enfin son père crut que saint Martin le redemandait ; lui-même en fut persuadé : il se fit couper les cheveux et se mit entre les Chanoines de Saint-Martin de Tours, la dix-neuvième année de son âge, l'an 898. Sa réception fut solennelle, il y eut un grand concours de seigneurs, entre autres Foulque le Bon, comte d'Anjou, qui l'avait nourri quelque temps et qui lui donna aussitôt une cellule auprès de l'église et une pension sur le revenu de l'abbaye.

Odon commença alors à s'appliquer à la prière et à l'étude, priant la nuit et lisant presque tout le jour. Après avoir étudié la longue grammaire de Priscien, il fut détourné de la lecture de Virgile par un songe où il vit un vase très-beau en dehors, mais plein de serpents, et, laissant les poëtes, il se donna tout entier à l'étude des interprètes de l'Écriture sainte.

Les autres Chanoines le trouvaient mauvais, demandant pourquoi il s'embarrassait de tant de lectures, et voulant qu'il se contentât de savoir les psaumes par cœur. Mais il les laissait dire et joignait à l'étude la pauvreté et la mortifica-

Digitized by Google

tion; car il donna aux pauvres tout ce qu'il avait apporté avec lui, et couchait sur une natte tout vêtu. Entre ses lectures fut celle de la Règle de Saint-Benoît, qu'il commença dès lors à pratiquer, autant que son état le permettait. Il jeûnait fréquemment, ne mangeant qu'une demi-livre de pain avec une poignée de fèves, et buvant très-peu.

Comme il y avait un grand concours de dévotion à Saint-Martin de Tours, en sorte que les rois mêmes et les princes de diverses nations y venaient avec des offrandes, plusieurs personnes s'adressaient au Chanoine Odon, tout jeune qu'il était, et il donnait à tous les avis convenables pour la correction de leurs mœurs. Ils lui offraient de grands présents, mais il les refusait constamment, et le comte Foulque l'ayant contraint à recevoir cent sous d'or, il les distribua aussitôt aux pauvres. Il alla ensuite à Paris, où il étudia sous Remi d'Auxerre, qui lui fit lire la *Dialectique* de saint Augustin et le *Traité des arts libéraux* de Marcien. Remi, fameux docteur de ce temps-là, était un moine de Saint-Germain d'Auxerre, qui avait eu pour maître Héric, moine de la même communauté, disciple de Loup de Ferrières et de Haimon d'Halberstat, qui tous deux l'avaient été de Raban, et celui-ci d'Alcuin.

Odon, étant revenu à Tours, s'appliqua à la lecture des *Morales* de saint Grégoire sur Job, et y prit tant de plaisir, qu'il en fit un abrégé que nous avons. Les Chanoines de Saint-Martin, réduits à cent cinquante au lieu de trois cents moines, gardaient encore beaucoup de régularité. Ils s'acquittaient fidèlement des heures séparées, auxquelles on avait restreint la psalmodie perpétuelle. Les femmes n'entraient point dans le cloître; et, quelques années après, comme on s'était relâché de cette observance, le Pape Léon VII écrivit à Hugues le Grand, comte de Paris et Abbé séculier de Saint-Martin, pour la faire rétablir.

Par la lecture des Pères et particulièrement de la Règle de Saint-Benoît, Odon conçut un grand désir de pratiquer la vie monastique. Il fut secondé en ce dessein par un chevalier nommé Adegrim, qui quitta le service du comte Foulque et vint

Digitized by Google

demeurer avec lui. Par tous les lieux de France où ils apprirent qu'il y avait eu des monastères célèbres, ils y allèrent eux-mêmes, ou y envoyèrent, et n'en trouvant point où ils pussent vivre avec la régularité qu'ils cherchaient, ils revenaient tristes à leurs cellules. En effet, depuis soixante ans, les guerres civiles et les ravages des Normands avaient ruiné la plupart des monastères. Les moines avaient été partie tués, partie mis en fuite, emportant leurs reliques et le peu qu'ils pouvaient sauver de leurs livres et du trésor de leurs églises. Ils se retiraient aux lieux les plus sûrs, ou demeuraient errants, menant une vie vagabonde et méprisable. S'ils pouvaient respirer quelque part, ils y bâtissaient des cabanes où ils cherchaient plutôt à subsister qu'à pratiquer leur Règle. Quelques maisons abandonnées par les moines furent occupées par quelques peu de Clercs, qui ne laissèrent pas de les garder quand les temps furent devenus meilleurs.

Les deux amis ne trouvant point en France de monastère à leur gré, Adegrim résolut d'aller à Rome. Mais en passant par la Bourgogne, il arriva à la Beaume, ce nouveau monastère du Bienheureux Bernon. Il y fut reçu, selon la Règle de Saint-Benoît, dans la maison des hôtes, et voulut y demeurer quelque temps pour apprendre les mœurs et les usages de ce monastère. C'étaient les institutions de saint Benoît d'Aniane. Adegrim, les ayant considérées, en donna avis à saint Odon, qui aussitôt alla le trouver, portant ses livres, au nombre de cent volumes, Adegrim se renferma dans une cellule, par la permission de l'Abbé Cernon, et y demeura trois ans; Odon, comme savant, fut chargé de l'école ; c'est-à-dire de la conduite des enfants qu'on élevait dans le monastère. Il avait alors trente ans; ce qui montre que c'était l'an 909, Adegrim, suivant son attrait pour la solitude, se retira avec permission en un désert et se logea dans une petite caverne. Il vécut ainsi pendant plus de trente ans, venant seulement les dimanches au monastère, de Cluny, dont il n'était qu'à deux milles. Il y prenait de la farine pour faire son pain et quelque peu de fèves, et retournait aussitôt à son désert, souffrant les incommodités du

Digitized by Google

chaud et du froid, et quelquefois des tentations violentes d'ennui et de désespoir.

Pour saint Odon, il eut beaucoup à souffrir dans le monastère, de la part de quelques mauvais moines, qui, pour ébranler sa vocation, se plaignaient de la dureté de l'Abbé Bernon, ou lui faisaient à lui-même des reproches et des insultes, dont il ne se défendait que par une extrême patience. Il les tirait à part, leur demandait pardon, prosterné à leurs pieds, et ne laissait pas ensuite de leur enseigner ce qu'ils désiraient et de leur faire tous les plaisirs qu'il pouvait. Ayant un grand zèle pour la conversion de ses parents, il obtint d'aller chez son père, et l'amena au monastère, où il le fit recevoir. Il fit aussi prendre le voile à sa mère. Le Bienheureux Abbé Bernon, prévoyant qu'Odon serait un jour un homme illustre, le fit ordonner prêtre contre son gré, par Turpin, évêque de Limoges, prélat distingué par sa vertu et par sa science. Bernon lui ayant envoyé Odon à quelque occasion, l'Évêque eut avec lui un grand entretien sur la dignité du sacerdoce et sur l'état présent de l'Église. Odon s'étendit beaucoup à déplorer les désordres des prêtres, et Turpin fut si touché de ce discours, qu'il le pria de le lui donner par écrit. Odon refusa de le faire sans l'ordre de son Abbé; mais l'Évêque l'ayant facilement obtenu, il rédigea ce discours en trois livres qui portent le titre de *Conférences*.

Le Bienheureux Bernon se voyant, comme il a été dit, près de sa fin, pria les frères de lui choisir un successeur, et ils lui amenèrent Odon comme par force, criant tous qu'il devait être leur abbé. Comme il ne se rendait pas encore, il céda à la menace d'excommunication des Évêques qui étaient présents. Il reçut la bénédiction abbatiale étant âgé de quarante-huit ans. Après la mort de Bernon, il vint s'établir à Cluny, le principal des trois monastères dont il avait la conduite, et en acheva les bâtiments avec des secours qu'il crut miraculeux, entre autres trois mille sous d'or qui lui vinrent de Gothie. Dès lors le monastère de Cluny commença à se distinguer de tous les autres par l'exacte observance de la Règle, l'émulation de

Digitized by Google

vertu entre les Frères, l'étude de la Religion et la charité envers les pauvres [1].

La charité et la conversation du saint Abbé étaient aimables. Il avait coutume de dire que les aveugles et les estropiés seraient les portiers du Ciel, qu'il fallait donc bien se garder de leur fermer la porte sur la terre. Quand il voyait quelque domestique, ennuyé de leur importunité, leur dire quelque mot dur ou leur refuser l'entrée, il les réprimandait sévèrement, et disait au pauvre : Quand il viendra à la porte du Paradis, rendez-lui la pareille. Quelqu'un, qui avait l'air de n'être pas trop à l'aise, lui apportait-il quelque présent, il lui demandait s'il avait besoin de quelque chose, et, sur sa réponse affirmative, lui faisait donner le double de ce qu'il avait apporté. Dans ses voyages, lorsqu'il rencontrait des enfants, il les obligeait de chanter, pour avoir occasion de leur donner une récompense. Rencontrait-il en route une vieille femme ou une personne impotente, il descendait de cheval et les y faisait monter, ordonnant à un domestique de se tenir à côté d'eux pour les empêcher de tomber. Quand ses compagnons de voyage voulaient faire la même chose, il ne le souffrait pas, persuadé qu'on le faisait à cause de lui et non à cause du pauvre. Cette bonté et cette charité inspiraient à tout le monde, pour lui, un tel amour, une telle vénération, que, non-seulement le peuple, mais ses propres moines, en particulier l'historien de sa vie, baisaient avec respect et en cachette le bord de son vêtement.

Tant de vertus attirèrent à Cluny un grand nombre d'hommes distingués par leur naissance et leur dignité. Non-seulement des laïques de la première qualité y venaient pour pratiquer la pénitence, mais des Chanoines et même des Évêques quittaient leurs églises pour y embrasser la vie monastique. Les comtes et les ducs s'empressaient de soumettre les monastères de leur dépendance à celui de Cluny, afin que le saint Abbé y mît la réforme ; car bientôt il ne se borna plus à sa communauté. Il travailla avec un zèle infatigable au rétablissement

[1] *Act. Bened.*, sect. V. S. *Odon.*, l. I.

Digitized by Google

de la discipline monastique dans toute la France et même dans l'Italie. Les principaux monastères où il mit la réforme sont : Fleuri-sur-Loire, au diocèse d'Orléans, Saint-Pierre-le-Vif de Sens, Saint-Julien de Tours, Carlieu, au diocèse de Mâcon, Saint Paul de Rome et Saint-Augustin de Pavie. Ce furent là les commencements de la célèbre Congrégation de Cluny.

Où il trouva le plus de résistance pour la réforme, ce fut à Fleuri, autrement Saint-Benoît-sur-Loire. Le comte Elisiard, ayant obtenu cette abbaye du roi Raoul, la donna à saint Odon pour la réformer. Le saint Abbé, ayant accepté la commission, se mit en chemin, avec quelque Évêques qu'il avait priées de l'accompagner, pour se rendre à ce monastère. Mais dès que les moines eurent appris le sujet pour lequel il venait, ils s'armèrent de casques et d'épées, et firent la garde aux portes du monastère pour l'empêcher d'entrer et empêcher la réforme d'entrer avec lui. Ils se fondaient sur d'anciens priviléges, selon lesquels l'Abbé d'un autre monastère ne pouvait l'être du leur. Cependant, pour paraître prendre les voies de la douceur avant que d'en venir à la violence, ils députèrent un d'entre eux au-devant d'Odon. Ce moine, ayant rencontré le saint Abbé à quelque distance du monastère, lui présenta les priviléges en question et lui demanda le sujet de son voyage. Il répondit qu'il venait apporter la paix, qu'il ne ferait de mal à personne et tâcherait seulement de rétablir la Règle : c'était justement ce que les moines craignaient le plus.

Cette réponse, leur ayant été rapportée, répandit l'alarme et les fit recourir à d'autres stratagèmes. Ils n'omirent rien pour intimider le saint Abbé, tantôt en le menaçant du roi, tantôt en le faisant assurer par leurs émissaires que, s'il osait mettre le pied dans le monastère, il ne manquerait pas d'y être assassiné. Les Prélats qui l'accompagnaient eurent peur pour lui et pour eux, et lui conseillèrent de s'en retourner. Trois jours s'étaient passés en ces négociations avec les moines, lorsque saint Odon, n'écoutant que son zèle, prit tout à coup sa résolution, monta sur son âne et marcha droit au monastère. Les Prélats eurent beau lui représenter qu'il courait à

Digitized by Google

une mort certaine et qu'il n'y avait point de crimes dont de mauvais moines ne fussent capables, il continua seul sa route. Mais le Seigneur, qui lui avait inspiré cette résolution, changea tellement les cœurs des Religieux de Fleuri à son arrivée, qu'ils jetèrent leurs armes et vinrent lui embrasser les pieds. Il les reçut avec un air de bonté qui acheva de dissiper les alarmes. Ils craignirent moins la réforme dès qu'ils eurent connu celui qui était chargé de l'établir. Pour en jeter les premiers fondements, Odon travailla à leur persuader de ne plus manger de chair et de remettre en commun les biens du monastère, qu'ils avaient partagés entre eux. Il eut bien de la peine à obtenir ces deux articles ; mais enfin il en vint à bout par ses douces insinuations, et le reste suivit de près.

C'était particulièrement par l'observance du silence que saint Odon introduisit la réforme. Il savait que la paix et la charité règnent dans une communauté où règne le silence. Ses moines le gardaient si religieusement aux heures marquées même hors du monastère, qu'un d'eux étant un jour à la campagne, en prière, pendant la nuit, tandis que son cheval paissait, aima mieux laisser prendre le cheval par un voleur que de rompre le silence en criant. Mais le lendemain matin le voleur fut trouvé comme immobile sur le cheval, près du lieu où il l'avait pris ; et saint Odon, à qui on le conduisit, lui fit donner cinq sous d'argent, disant qu'il était juste de récompenser la fatigue qu'il avait essuyée toute la nuit[1]. C'était le fils d'un meunier du monastère. Dans la suite, chaque fois que le meunier se montrait revêche, les moines, pour lui donner une leçon, lui faisaient redemander les cinq sous.

Deux autres moines de Cluny ayant été pris par les Normands, en allant à Tours, se laissèrent conduire et maltraiter sans dire un seul mot, et jamais ces barbares ne purent les obliger de proférer une seule parole, que le temps du silence prescrit par la Règle ne fût passé. Ces exemples de régularité, portés peut-être trop loin, servent du moins à faire connaître à

[1] *Vit. S. Odon.*, n. 12.

Digitized by Google

quel point la discipline était en vigeur dans la Congrégation de Cluny, sous le gouvernement de saint Odon [1].

Saint Odon fit jusqu'à trois voyages à Rome, sur la demande des Papes, pour réconcilier entre eux deux princes d'Italie qui se faisaient la guerre. Dans un de ces voyages, il rencontra un voleur, qui, frappé de la sainteté qui reluisait sur son visage, se prosterna à ses pieds en le priant de l'admettre au nombre de ses moines. Le saint Abbé, avant que de le recevoir, s'informa quel homme c'était, et ayant appris que c'était un insigne voleur, il lui dit que quand il aurait des preuves qu'il se serait corrigé, il le recevrait volontiers dans sa communauté. Le voleur fit instance et protesta au saint Abbé que, s'il ne le recevait pas sur l'heure, Dieu lui demanderait compte de son âme. Saint Odon, touché des heureuses dispositions où il vit ce voleur, l'admit sur-le-champ et l'envoya avant lui à Cluny, où il devint un des plus fervents Religieux de son temps. Il y mourut saintement quelque temps après. Odon, le voyant au lit de la mort, lui demanda si, depuis qu'il était moine, il se reprochait quelque faute. Il répondit qu'il avait donné sans permission sa tunique à un pauvre qu'il avait pris au monastère une corde de crin dont il s'était ceint la chair. On la trouva en effet sur lui : c'était tout ce qu'il avait à se reprocher. Il ajouta qu'une dame de grande beauté, qui se disait la Mère de miséricorde, lui avait apparu et l'avait assuré qu'il n'avait plus que trois jours à vivre.

Étant à Rome dans son dernier voyage, saint Odon fut attaqué d'une fièvre violente et continue, qui le réduisit à l'extrémité ; mais comme il souhaitait ardemment de finir ses jours au tombeau de saint Martin, où il avait commencé à goûter la piété, il vit en songe un personnage respectable qui lui dit que sa mort était proche, et que, toutefois, saint Martin lui avait obtenu un délai pour retourner en son pays. En effet, son mal diminua considérablement, et, en peu de temps, il se trouva assez de forces pour entreprendre un si long voyage.

[1] *Vit. S. Odon.*, l. II, n. 30.

Digitized by Google

Il arriva à Tours vers la fête de Saint-Martin, et il la célébra avec un redoublement de ferveur. Le quatrième jour de l'octave, la fièvre lui reprit. Il ne songea plus qu'à se disposer à la mort, à laquelle toute sa vie avait été une excellente préparation. Il donna sa bénédiction et des instructions salutaires aux moines qui étaient accourus de toutes parts pour profiter de ses derniers avis. Il dit en particulier au moine Jean, qui a écrit sa vie : Écoutez, mon fils, ce que je vous dis : Je rends grâces à Dieu de ce qu'il m'a puni en ce monde de tous les péchés que j'ai faits dans ma jeunesse, excepté de ceux que j'ai commis autrefois à l'égard de mon Abbé. J'ai toujours soupiré après le moment où je suis, et je conjure le Seigneur de ne pas attendre à l'autre monde à me punir. Et maintenant j'ai confiance qu'il m'a exaucé. Odon, ayant reçu le saint Viatique, mourut en invoquant Jésus-Christ et saint Martin, l'an 942, le 18 de novembre, jour de l'octave de ce Saint[1].

Il nous reste plusieurs ouvrages de saint Odon, savoir : la *Vie de saint Gérauld*, en quatre livres ; trois livres de *Conférences* à l'Évêque Turpin de Limoges ; trente-cinq livres de *Morales* sur Job, tirées pour la plus grande partie de celles de saint Grégoire ; plusieurs traités ou sermons en l'honneur de saint Martin, de saint Benoît, de sainte Magdeleine, avec des hymnes en l'honneur du Saint-Sacrement, de saint Martin et de sainte Magdeleine[2]. Il composa même une hymne en l'honneur de saint Martin, durant sa dernière maladie. Il eut pour successeur, dans le gouvernement du monastère de Cluny, saint Aimard, homme d'une grande innocence et d'une aimable simplicité. (ROHRBACHER.)

SAINT PÉLÉGRIN,

ERMITE ET MARTYR.

Pélégrin, menait la vie solitaire dans une contrée du diocèse d'Aquila en Abruzze. Il vivait au neuvième siècle ; et on rapporte

[1] *Act. Bened.*, sect. V. — [2] *Bibl. PP.*, t. XVII.

Digitized by Google

qu'il était né en France, il était chéri dans la contrée et il fut tué par des voleurs, qui le croyaient riche, quand il n'avait absolument rien, car il se dépouillait de tout pour les pauvres. On bâtit une église sur sa tombe, et on le fête le 18 novembre.

LE BIENHEUREUX JÉROME,

DE MILAN, FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Ce Bienheureux naquit à Milan, de la noble famille des Caluschi. Jusqu'à l'âge de vingt ans il aima le monde, et n'eut pour guide que ses passions ; mais alors la miséricorde de Dieu l'ayant conduit à l'Église des Capucins de Milan, il y entendit ces paroles du Psalmiste : « J'ai haï l'iniquité, et je l'ai « eue en abomination ; mais j'ai aimé votre loi[1] ; » et il se fit un changement subit en lui. Toutes ses fautes passées se retracent à son esprit, l'horreur du péché le saisit, il en conçoit un vif repentir, et prend à l'instant la ferme résolution d'expier les égarements de ses premières années, en consacrant ce qui lui reste de jours à la pénitence.

Dans cette vue, Jérôme embrassa la Règle de Saint-François, et prit l'habit de Capucin. Il se distingua par un jeûne rigoureux et presque continuel, par des abstinences de surrérogation ; par une pauvreté exacte, par l'humilité la plus profonde, par les veilles qu'il poussait fort avant dans la nuit, ne donnant que trois heures au repos et au sommeil, encore était-ce sans se coucher ; par une grande assiduité à la prière, qu'il faisait avec une telle ferveur, que ses larmes coulaient abondamment. L'ardeur de son oraison fut comparable à celle de saint Pierre d'Alcantara, et lui mérita des faveurs célestes, semblables à celles dont ce Bienheureux fut gratifié.

Pacifique de Saint Gervais, autre Religieux du même Institut, étant envoyé commissaire en France, prit Jérôme de Milan pour compagnon, et lui confia le soin d'établir la province des Capucins, qui s'y trouve aujourd'hui ; et Mathias-

[1] Psaume 118.

Digitized by Google

Salodiensis, ayant succédé à Pacifique, députa notre Bienheureux à Avignon, où il jeta les fondements de la province de Saint-Louis. Durant ce voyage il courut, ainsi que son compagnon, les plus grands dangers ; car les Calvinistes de Lyon, instruits de leur arrivée, entrèrent à main armée dans le bateau qui les portait, et y firent les plus rigoureuses perquisitions ; mais on rapporte à cette occasion un trait de la divine Providence, qui, ne voulant pas permettre que les Religieux tombassent au pouvoir de leurs ennemis, fascina les yeux de ceux-ci, au point qu'ils ne les virent pas, quoiqu'ils fouillassent à l'endroit même où le batelier les avait fait retirer, et qu'ils les eussent en leur présence.

Jérôme, après avoir érigé la province lyonnaise des Capucins, en fut créé commissaire-général, et la gouverna avec une prudence incomparable. Aux soins qu'il donnait aux progrès de son Institut, il joignit un zèle ardent pour le salut des âmes, auquel il travailla longtemps avec beaucoup de réputation : des pécheurs endurcis et grand nombre d'hérétiques lui furent redevables de leur retour à la vertu et à la vérité ; et quoiqu'il mît beaucoup d'expression dans ses discours, on est persuadé que ce n'était que par un effet de la puissance de Dieu, que tous ses auditeurs à Lyon, l'entendaient parfaitement quoiqu'il prêchât en langue italienne.

La vie innocente et pure de Jérôme de Milan, lui mérita, entre autres dons du Ciel, celui de pénétrer les replis du cœur humain. On rapporte que ce fut par cette vertu, qu'il s'assura qu'un riche marchand entretenait un commerce illicite avec une femme que tout le monde croyait être sa légitime épouse, et il les contraignit par ses exhortations touchantes, à recevoir la bénédiction nuptiale.

Ayant assemblé un Chapitre à Lyon, il y indiqua d'une manière distincte le jour de sa mort, et, comme on lui attribuait plusieurs miracles, aussitôt qu'on fut instruit de son décès, arrivé en cette ville l'an 1584, le peuple se porta en grand concours au couvent des Capucins, pour le voir et lui rendre des hommages : on l'appelait communément le Saint et le

Digitized by Google

Bienheureux : le roi Henri III témoigna beaucoup de regrets de la perte de cet homme pieux, dont on retrouva le corps exempt de corruption, lorsqu'on ouvrit son cerceuil en 1598. Dans la suite, quand il fut question de le transférer dans une nouvelle église, on vit que sa tête et son cerveau étaient parfaitement entiers, et sans aucune altération, ainsi que ses os, et que le reste de ses chairs était réduit en une espèce de sable.

LES CINQ MARTYRS DU JAPON.

Le 17 novembre 1619, le gouverneur Gonrocu fit conduire à son tribunal, de la prison de Nangasaki, où ils étaient renfermés depuis longtemps, les cinq Confesseurs de la Foi : Léonard Kimura, de la Compagnie de Jésus, Dominique Georges, portugais, André Tocuan et Jean Xoum, japonais, et Côme Taquea, coréen.

Léonard Kimura fut cité le premier. Interrogé s'il était religieux de la Compagnie de Jésus : « Oui, dit-il, je le suis, et vous devez bien le savoir, ayant été si souvent chez vous avec cet habit par ordre de mes Supérieurs. » Le gouverneur répliqua : « Et pourquoi êtes-vous resté au Japon contre la volonté et les édits de l'empereur? — C'est, répondit Léonard, pour y faire connaître le vrai Dieu et pour prêcher sa sainte loi : je l'ai fait jusqu'ici et ne cesserai de le faire tant que je vivrai. — Et voilà précisément pourquoi, conclut le juge, je vous condamne au nom de l'empereur à mourir brûlé vif. » Alors Léonard tout joyeux leva les yeux au Ciel et bénit le Seigneur ; puis il rendit de grandes actions de grâces au gouverneur, et se retournant vers les assistants fort nombreux : « Sachez-le, s'écria-t-il, et dites-le bien aux absents : c'est pour le seul amour de mon Dieu et de sa sainte loi que j'ai prêchée, qu'on m'a condamné au feu, et je m'en glorifie comme d'une chose désirée depuis bien longtemps. » Il continua de leur parler en cherchant surtout à fortifier les Chrétiens dans la Foi.

Digitized by Google

Après Léonard Kimura comparut Dominique Georges. Il avait donné asile au Père Spinola et au Frère Fernandez, connaissant très-bien les ordres de l'empereur. Il l'avoua incontinent, et ajouta que c'était précisément à cause de cela qu'il était prisonnier depuis un an et plus. André Tocuan, Jean Xoum et Côme Taquea confessèrent avec la même générosité d'avoir donné l'hospitalité, le premier au Père François de Morales, le second au Père Alphonse de Mena et le troisième aux Pères Ange Orsucci et Jean de Saint-Dominique. Le juge les exhortait à se concilier la bienveillance de l'empereur et à sauver leur vie en renonçant à la Foi. Mais ils répondirent tous qu'ils aimaient mieux mourir. Leur procès fut ainsi terminé et on les ramena en prison.

Quelques heures après on apporte à Léonard Kimura la nouvelle bien inattendue et bien fâcheuse pour lui, qu'on n'avait préparé que quatre poteaux et quatre bûchers, et qu'il était exclu du nombre des Martyrs. C'était vrai ; mais quel qu'ait été en cela le motif du gouverneur, ce fut une disposition particulière de la divine Providence. Léonard n'ayant pas à s'occuper de soi, donna la nuit entière à ses compagnons, enflammant leur cœur et leur inspirant le courage nécessaire pour mourir avec fermeté dans ce cruel supplice. Mais voici qu'à la première aube du jour suivant, un messager accourut en toute hâte pour prévenir le Père Matthieu de Couros, provincial de la Compagnie de Jésus, qu'on avait disposé un cinquième poteau avec son bûcher. Il en avisa immédiatement Léonard, qui dans sa joie courut embrasser ses compagnons et entonna à haute voix le *Laudate Dominum omnes gentes*.

On les conduisit de la prison sur une petite colline qui domine la mer ; elle est isolée de trois côtés, et avait été choisie en 1597 pour le lieu du supplice des vingt-six Martyrs morts sur la Croix. Plus de vingt mille personnes accoururent de Nangasaki et des environs à ce nouveau et émouvant spectacle : les uns s'arrêtaient sur le chemin pour voir passer les Confesseurs de la Foi, les autres se pressaient sur la colline autour des bûchers, des barques remplies de monde couvraient

Digitized by Google

la mer à une assez grande distance. Nos saints Martyrs saluaient affectueusement le peuple, et excitaient les Chrétiens à l'amour de leur sainte Religion. Ils s'arrêtèrent à la vue des bûchers, s'inclinèrent pour les saluer et se saluèrent eux-mêmes en se séparant l'un de l'autre. Quand ils furent liés chacun au poteau qui lui était assigné, ils levèrent les yeux vers le Ciel et ne les en détachèrent pas jusqu'à leur dernier soupir. On ne les vit point se tordre pendant leur supplice, ils gardaient la même posture et le même visage : on aurait dit qu'ils n'éprouvaient aucune douleur. Pour Léonard Kimura qui seul d'entre eux était prédicateur, il prit la parole pour dire ce que son cœur enflammé de l'amour de Dieu lui suggérait. Aussitôt que le bûcher fut allumé, ses liens ayant été réduits en cendres, il se trouva libre des mains ; il les mettait dans les flammes comme pour les prendre et les porter autour de sa tête, en répétant à voix haute et bien intelligible : « Qu'est-ce que ces flammes ? qu'est-ce que ce feu qui ne brûle pas, qui ne me fait pas souffrir ? « et il continuait à attirer les flammes vers lui.

Pendant cette exécution les jeunes gens et les jeunes enfants des Congrégations de la Sainte-Vierge, qui se tenaient dans une barque proche du rivage, chantaient des psaumes en chœur, et lorsque la multitude des fidèles placés sur la colline vit les broussailles en feu, elle invoqua à grands cris les noms de Jésus et de Marie. Tous les Chrétiens répandaient de douces larmes et s'animaient à mourir eux aussi pour la Foi. Il y eut entre autres un Chinois qui, si on l'eût laissé dans sa bonne foi, allait se précipiter au milieu des flammes, pour gagner la palme du martyre ; et un mari en aurait fait autant avec sa femme, si on ne leur eût pas fait comprendre que c'était chose illicite. Les flammes ne laissèrent que les os des Martyrs, et encore furent-ils ramassés, broyés en petits morceaux et jetés à la mer. Les fidèles en recueillirent cependant quelque chose, mais avec le regret de ne pouvoir discerner auquel des cinq Bienheureux appartenait chaque relique. Ce glorieux martyre arriva le 18 novembre 1619.

Digitized by Google

Léonard Kimura était né à Nangasaki, il fut élevé dès sa tendre enfance par les Pères de la Compagnie de Jésus. A treize ans il alla vivre avec les Pères à titre de catéchiste ; à dix-sept ans il prit leur habit et fit ensuite les vœux de Religion. Quoiqu'il eût étudié plus qu'il n'était nécessaire pour recevoir les saints Ordres, il choisit par humilité l'état de coadjuteur temporel. Dieu l'en récompensa ; outre le mérite de son humilité, il eut le bonheur d'engendrer à la foi par ses prédications autant d'enfants spirituels qu'il aurait pu le faire comme Père et comme prêtre. Pendant les deux années et demie de son emprisonnement et au milieu de mille difficultés et embarras, il convertit et baptisa de sa main quatre-vingt-seize idolâtres, qui, d'hommes perdus de crimes qu'ils étaient, apprirent de lui à vivre en bons Chrétiens.

Dominique Georges vint au monde à Aguiar de Sousa, en Portugal. Il passa aux Indes, servit quelque temps comme soldat, et donna des preuves de valeur. Puis étant allé au Japon, il s'y maria avec Elisabeth Fernandez dont il eut un fils nommé Ignace, qui tous deux aussi moururent après lui Martyrs de la foi. Il supporta pendant une année les souffrances de la prison avec une patience invincible, et lorsqu'on lui prononça l'arrêt qui le condamnait au feu : « Il m'est plus agréable, dit-il, de recevoir cette sentence que d'entrer en possession du Japon tout entier. De retour à la prison, il envoya au Père Matthieu de Couros, provincial de la Compagnie de Jésus, la lettre suivante : « J'écris, la veille de mon très-agréable départ de ce monde, pour vous rappeler mon tendre amour pour Votre Révérence et toute la Compagnie. Je vous embrasse tous dans l'amour de Jésus-Christ. Il a donc plu au Dieu des consolations et au Père des miséricordes de me choisir pour une si heureuse fin, malgré toute mon indignité. Et comment aurai-je pu espérer de souffrir pour mon Rédempteur une mort aussi glorieuse? Je ne puis écrire à tous les Pères et Frères, mais je les supplie de rendre pour moi les actions de grâces convenables à Dieu et à la très-sainte Vierge. » Quand il fut lié à son poteau, il récita le *Credo* à haute voix, et arrivé

Digitized by Google

à ces paroles : *natus ex Maria Virgine*, pendant qu'il inclinait sa tête en signe de respect, son visage fut couvert de si grandes bouffées de flammes qu'on n'entendit plus aucune parole, quoiqu'on pût encore observer le mouvement de ses lèvres qui continuèrent la profession de foi jusqu'à son dernier soupir.

André Tocuan, né d'une famille noble de Nangasaki, s'était déjà depuis quelque temps séparé des siens pour mener une vie plus pieuse et donner asile aux Religieux. Ce qu'il désirait avant tout, c'était de mourir Martyr. Aussi, quand il fut pris et enchaîné, il baisait ses liens et les plaçait par respect sur son cou. Le gouverneur employa tous les moyens pour le déterminer à abjurer la foi. Dans la prison, sur le lieu même du supplice, il lui fit offrir la vie à ce prix. Cet homme courageux repoussa avec horreur toutes ces propositions.

Jean Xoum, né à Méaco, vint dans sa jeunesse à Nangasaki où les Pères de la Compagnie de Jésus le baptisèrent. Il se maria et devint père de famille. Sa femme et ses enfants furent aussi martyrs. Ayant entendu dire que le Père Alphonse de Mena, ne sachant où loger, habitait misérablement dans un bois voisin, il alla de suite le trouver et l'emmena dans sa maison. Ce fut l'occasion de son arrestation ; et comme il restait ferme dans la foi, il fut condamné à mort.

Côme Taquea avait été transporté à l'âge de onze ans de la Corée au Japon, comme prisonnier de guerre, et il fut baptisé dans ce dernier pays. Après avoir été longtemps au service d'un grand seigneur, il en reçut pour prix de sa fidélité une maison avec quelques terres, ce qui lui permit de s'employer dès lors tout entier au service de la foi et au soutien des Religieux. C'est chez lui que logèrent les Pères Ange Orsucci et Jean de Saint-Dominique à leur arrivée de Manille, et il leur enseignait la langue et les caractères japonais. Il reçut sa sentence de mort en chantant le *Laudate Dominum omnes gentes* et les litanies des Saints. On peut sans aucun doute le regar-

Digitized by Google

der comme le premier Martyr de Corée, de ce pays qui donna plus tard tant d'illustres héros à l'Église[1].

(Boéro.)

Ces cinq Martyrs furent béatifiés en 1867 par Pie IX.

LE BIENHEUREUX GIORDANO ANSALONI,

MARTYR AU JAPON.

Ansaloni, missionnaire sicilien, que l'église du Japon compte au nombre de ses Martyrs, naquit à Sant-Angélo, ville du diocèse d'Agrigente, et entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Dominique ; après son noviciat, il fut envoyé à Salamanque en Espagne, pour y achever ses études. Bientôt son zèle lui fit tourner ses vues vers les missions, et il obtint de ses Supérieurs la liberté de s'y consacrer. Il fut du nombre des Missionnaires de cet Ordre qui partirent, en 1625 pour les Philippines, où ils se rendirent par la route du Mexique. Arrivé à Manille, le Père Ansalonie se devoua au service des malades dans les hôpitaux, et donna le reste de son temps à l'étude du chinois. Lorsqu'il put entendre les livres écrits en cette langue, il entreprit un recueil des superstitions religieuses pour se mettre lui-même en état de les combattre avec plus de succès, s'il arrivait que son ministère l'appelât à la conversion des peuples de cet empire ; mais il n'eut pas le temps de finir cet ouvrage qui ne fut jamais publié ; la Providence lui avait marqué une autre destination. Il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre au Japon. Accompagné d'un de ses confrères, il y pénétra en 1632, dans le temps où la persécution contre les Chrétiens y éclatait avec le plus de violence. Les dangers qui environnaient de toutes parts le vertueux missionnaire, ne l'empêchaisnt pas de se livrer à toutes les fonctions de son ministère. Il échappa aux recherches pendant deux ans, mais il fut enfin saisi, ainsi que son collègue. Soixante-neuf Chrétiens, arrêtés avec eux, furent décapités,

[1] Bartoli. lib. IV, n° 18. — *Lett. ann.*

Digitized by Google

et les deux Missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, y consommèrent leur martyre, le 18 novembre 1634.

LE VÉNÉRABLE ANDRÉ TRONG,

MARTYR.

André Trong, né en 1817 d'une famille chrétienne en Cochinchine, eut le bonheur d'être élevé dans la foi et la piété par sa mère. Il était le modèle de ses jeunes camarades, lorsqu'il fut arrêté avec d'autres Chrétiens à la fin de 1834. Il avait dix-sept ans et quoiqu'il fût le plus jeune de tous les emprisonnés, il fut le seul qui confessa Jésus-Christ avec un courage inébranlable. Après une année de prison dure, il fut condamné à mort. Le roi Minh-Menh fixa le jour de l'exécution au 18 novembre 1835. André Trong alla au supplice comme à une fête et il reçut le coup de la mort en bénissant Dieu. Le saint Pape Grégoire XVI l'a déclaré vénérable.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DES MARAIS.

L'église collégiale de Notre-Dame des Marais de Ville-Franche doit son origine à une petite chapelle qui fut fondée à l'occasion d'un événement miraculeux. Des bouviers faisant paître leurs troupeaux, à l'endroit où l'église fut construite depuis, remarquèrent que leurs bœufs s'étaient mis à genoux et restaient prosternés. Ils accoururent et virent devant ces animaux une Image de la très-sainte Vierge, au milieu des marécages. On transporta cette statue de Notre-Dame dans l'église de la Madeleine ; mais pendant la nuit elle s'en retourna à l'endroit même où les bouviers l'avaient découverte, et où l'on dut bâtir sa chapelle.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, la dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont la première, ayant été rebâtie et agrandie, fut solennellement consacrée de nouveau en ce jour par le Pape Urbain VIII.

A Antioche, fête de saint Romain, martyr, qui, du temps de l'empereur Galère, voyant le préfet Asclépiade entrer de force dans l'église, et tâcher de l'abattre, exhorta les Chrétiens à s'opposer à ses desseins. Après des tourments effroyables, on lui coupa la langue, sans laquelle néanmoins, il ne laissa pas de célébrer les louanges de Dieu ; enfin, ayant été étranglé dans la prison, il reçut la couronne de gloire. On fit aussi mourir avant lui un petit enfant nommé Barulas, qui, interrogé par saint Romain, lequel était plus raisonnable, ou d'adorer un seul Dieu, ou d'en reconnaître plusieurs, et ayant

[1] QUARTODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Romæ dedicatio Basilicarum sanctorum Apostolorum Petri et Pauli; quarum primam in ampliorem formam restitutam Urbanus Octavus hac ipsa rei currente die ritu solemni consecravit. — Antiochiæ natalis sancti Romani Martyris, qui tempore Galenii Imperatoris, cum Asclepiades Præfectus in Ecclesiam irrumperet, eamque funditus conaretur evertere, cæteros Christianos hortatus, ut ei contradicerent, post dira tormenta et linguæ abscissionem (sine qua tamen Dei præconia loquebatur) in carcere laqueo strangulatus, celebri martyrio coronatur. Passus est etiam ante ipsum puerulus nomine Barula, qui ab eo interrogatus utrum melius esset unum Deum colere, an plures deos, cum in unum Deum, quem Christiani colunt, credendum esse respondisset, verberibus cæsus, jussus est decollari. — Item Antiochiæ sancti Hesychii Martyris, qui cum esset miles, et præceptum audisset, ut quisquis non sacrificaret idolis, cingulum militiæ deponeret, repente cingulum solvit : ob quam causam ligato in dextera ejus ingenti saxo, in fluvium præcipitari jussus est. — Eodem die sanctorum Oriculi et sociorum, qui in persecutione Wandalica pro fide catholica passi sunt. — Moguntiæ sancti Maximi Episcopi, qui tempore Constantii multa passus ab Arianis confessor occubuit. — Turonis transitus beati Odonis Abbatis Cluniacensis. — Antiochiæ sancti Thomæ Monachi, quem Antiocheni, ob pestem ejus precibus sedatam, solemnitate annua coluerunt. — Lucæ in Tuscia translatio sancti Frigdiani Episcopi et Confessoris.

Digitized by Google

répondu qu'il fallait croire en un seul Dieu, qui est celui des Chrétiens, fut fouetté, et eut la tête tranchée.

A Antioche encore, saint Hésyque, martyr, qui, étant soldat, et entendant publier un édit qui portait que quiconque ne voudrait pas sacrifier aux idoles, eut à quitter la ceinture militaire, quitta aussitôt la sienne. Pour l'en punir, on lui attacha au bras droit une grosse pierre, et on le précipita dans la rivière.

Le même jour, saint Oricle et ses compagnons, martyrisés pour la foi catholique, durant la persécution des Vandales.

A Mayence, saint Maxime, évêque, qui, sous l'empire de Constance, souffrit beaucoup de la part des Ariens, et mourut avec la qualité de confesseur.

A Tours, décès de saint Odon, abbé de Cluni.

A Antioche, saint Thomas, moine. Le peuple de cette ville célébrait tous les ans sa fête en reconnaissance de ce qu'il avait été délivré de la peste par ses prières.

A Lucques en Toscane, la translation de saint Fridien, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Tugdui, abbé, honoré à Saint-Pol-de-Léon.

Saint Amand de Bédun, solitaire en Argonne, dont il y a des reliques à la Piscine-sous-Chaumont en Rhétélois, et à l'Hôtel-Dieu de Reims.

Bienheureux Arsite que Pallade qualifie des noms de saint et grand.

Saint Canoc, abbé dans le pays de Galles, honoré en Angleterre.

Saint Chaffre, martyr, honoré en ce jour dans le Limousin.

Saint Chaffre, abbé de Calmin, martyr, honoré dans le Velay.

Saint Osias, confesseur, honoré chez les Grecs.

Saint Platon, martyr, frère de saint Antioque.

Saint Rephaire, évêque de Coutances; on croit que c'est le

Digitized by Google

même que Romachaire et Marachaire. Il est honoré le 18 et le 19 novembre.

Les saints Zachée, Alphée, Romain, Jean, Thomas, Victor et Isaac, martyrs à Osmanurge en Ethiopie.

Saint Jean d'Athres, solitaire en Aragon, au lieu où est bâti le monastère de Saint-Jean de la Pègne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Chapuis, né à Serre dans le Viennois en 1752, curé de Saint-Julien (diocèse de Vienne en Dauphiné) fut condamné à être déporté à la Guyanne en 1798, et mourut de la peste à Konanama, le 18 novembre de la même année, à l'âge de 46 ans.

Etienne Durangeon, né à Ainay-le-Château, dans le Bourbonnais (diocèse de Bourges), prêtre et religieux de l'Ordre des Récollets, sous le nom de Père Etienne, dans leur maison de Tours, province de Sainte-Marie-Magdeleine, après la suppression de son Ordre, se retira dans son pays natal, et ne fit pas le serment de 1791; il fut arrêté et mis en prison à Moulins en 1793; puis condamné à la déportation, il mourut le 18 novembre 1794, à l'âge de 40 ans; on l'enterra près du fort Vaseux, situé non loin des rives de la Charente.

Jean-Claude Guilhot, né en la paroisse de Montuschat (diocèse du Puy), curé de cette paroisse, refusa de prêter le serment de la constitution civile du Clergé; il fut arrêté en 1794, conduit à Bordeaux pour être déporté au-delà des mers, et mis dans le fort du Fla, puis transporté malade à l'hôpital Saint-André, où il mourut, le 18 novembre 1794, à l'âge de 54 ans.

Jean Laforgue, né dans le diocèse de Toulouse en 1753, prêtre de ce diocèse, et curé de Villeneuve-de-Rivière, refusa le serment de la constitution civile du Clergé, et s'éloigna de son pays, puis s'en rapprocha en 1794, et s'établit à Comminges; il fut arrêté en 1797, et traîné à Rochefort, d'où il fut déporté le 1er août 1798, et jeté dans le port de Cayenne,

Digitized by Google

à la fin de septembre ; on le relégua ensuite à Konanama, où il mourut le 18 novembre à l'âge de 45 ans.

Antoine Laporte, prêtre du diocèse de Clermont, et doyen de l'Eglise de Saint-Pierre de cette ville, refusa le serment de 1791 ; il fut arrêté en 1693, et envoyé à Bordeaux en 1794, pour être déporté au-delà des mers ; mis dans la prison de cette ville, appelée le Dépôt-National, on le transporta de là malade à l'hôpital Saint-André, où il mourut le 18 novembre 1794.

Pierre-Paul Souchon, né sur le diocèse du Puy, prêtre de ce diocèse, vicaire en la petite ville d'Issengeaux lors de la révolution, refusa le serment schismatique de 1791, fut arrêté en 1797, et conduit à Rochefort ; on l'embarqua pour la Guyanne le 1^er^ août 1798 ; où il fut relégné à Konaname ; c'est en ce lieu qu'il mourut le 18 novembre de la même année, à l'âge de 42 ans.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Élisabeth de Hongrie. — La Bienheureuse Élisabeth, de l'Ordre de Prémontré. — La Bienheureuse Élisabeth de Grave. — La Bienheureuse Élisabeth de Arenst. — La Vénérable Élisabeth de Spaelbecke. — Saint Pontien, pape et martyr. — Saint Abdias, prophète. — Saint Malchus, martyr. — Saint Barlaam, martyr. — Saint Modeste, martyr. — Saint Fauste, martyr, — Saint Patrocle, prêtre reclus en Berry. — Saint Buzeu, abbé. — Saint Ethbin. — Le Bienheureux Totton, abbé. — Saint Jacques de Sancerre ou de Sassy, solitaire en Berry. — Saint Radbod, évêque d'Utrecht. — Saint Hervé, évêque, — Le Bienheureux Pierre Pruys, Frère Mineur, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

En l'année 1207, la reine Gertrude, épouse du roi André de Hongrie, donna le jour à une fille, qui reçut sur les fonds de Baptême le nom d'Élisabeth. Dès le berceau, cette enfant donna des gages de la destinée future que Dieu lui réservait. Les noms consacrés par la Religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa langue se déliait ; et lorsqu'elle put parler, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseignements de la foi qu'on lui donnait, bien qu'une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans, à ce qu'assurent les historiens, elle exprimait sa compassion pour les pauvres, et s'efforçait de subvenir à leurs misères par les dons. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône et la première parole une prière ; anssi semble-t-elle avoir été dès lors admise par Dieu à posséder ces grâces qu'elle devait plus tard si abondamment distribuer sur la terre. A peine eut-elle vu le

Digitized by Google

jour, que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent ; les dissensions intérieures même se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée ; les violations de la loi de Dieu, les excès, les blasphèmes devinrent moins fréquents, et le roi André se vit combler de tous les désirs que pouvait former un roi chrétien.

Le duc Herman de Thuringe, s'étant informé de tout, demanda la jeune princesse pour être fiancée à son fils le duc Louis. Élisabeth fut ainsi élevée à la cour de Thuringe depuis l'âge de quatre ans. Dès lors, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissaient s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de mériter le Ciel. Toutes les fois qu'elle le pouvait, elle entrait dans la chapelle du château, et là, en se couchant au pied de l'autel, elle faisait ouvrir devant elle un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas encore lire ; puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le Ciel, elle se livrait avec un recueillement précoce à la méditation et à la prière.

En jouant avec ses compagnes, et, par exemple, en sautant sur un pied, elle faisait en sorte que toutes fussent obligés de se diriger vers la chapelle, et, quand elle la trouvait fermée, elle en baisait avec ferveur la serrure, la porte et les murs extérieurs, par amour pour le Dieu voilé qui y reposait. Dans tous ses jeux, c'était toujours la pensée de Dieu qui dominait ; elle espérait gagner pour lui, car elle donnait tout ce qu'elle gagnait à de pauvres filles, en leur imposant le devoir de réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Elle y cherchait sans cesse des occasions de se rapprocher de Dieu, et, lorsqu'elle avait éprouvé quelque obstacle à faire autant de prières et de génuflexions qu'elle aurait voulu, elle disait à ses petites compagnes : Couchons-nous par terre pour voir qui de nous est la plus grande. Puis, s'étendant successivement à côté de chacune des petites filles, elle profitait de ce moment pour s'humilier devant Dieu et réciter un *Ave*. Devenue épouse et mère, elle se plaisait à raconter ces innocentes ruses de son enfance.

Souvent aussi elle conduisait ses amies au cimetière, et leur

Digitized by Google

disait : Souvenez-vous que nous ne serons un jour rien que de la poussière. Puis, arrivant devant le charnier, elle disait : Voici les os des morts : ces gens ont été vivants comme nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le serons ; c'est pourquoi il faut aimer Dieu ; mettons-nous à genoux, et dites avec moi : Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère Mère Marie, délivrez ces pauvres âmes de leur peine ; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauver. C'étaient là, dit un auteur, ses danses et ses jeux. Ces enfants récitaient les prières après elle, et elles racontèrent que l'Enfant Jésus venait souvent la trouver, la saluait tendrement et jouait avec elle. Mais elle leur défendit sévèrement de dire de pareilles choses.

Hors de ses récréations, elle cherchait à apprendre le plus de prières qu'elle pouvait. Tous ceux qui voulaient lui parler de Dieu et de sa sainte loi, lui devenaient chers par cela seul. Elle s'était assigné un certain nombre d'oraisons à réciter par jour, et lorsqu'elle avait été empêchée de remplir cet engagement volontaire avant la nuit, et que ses suivantes l'obligeaient de se mettre au lit, elle ne manquait jamais de s'en acquitter tandis qu'on la croyait endormie, se souvenant, comme David, du Seigneur sur sa couche. Elle sentait déjà le prix de la modestie qui est ordonnée aux vierges chrétiennes, et arrangeait toujours son voile de manière à ce qu'on vît le moins possible ses traits enfantins.

La charité sans bornes qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même, enflammait déjà son âme prédestinée. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de ses parents adoptifs, ou ce qu'elle pouvait leur dérober sous un prétexte quelconque. Elle allait sans cesse dans les offices et les cuisines du château, pour y ramasser quelques restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affamés, ce qui ne laissait pas que d'éveiller déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducale.

L'usage voulait à cette époque que les princesses et les jeunes filles de haut parage tirassent au sort parmi les saints

Digitized by Google

Apôtres un patron spécial. Elisabeth, qui avait déjà choisi la sainte Vierge pour sa protectrice et son avocate suprême, avait aussi une vénération, et, comme dit un manuscrit, une amitié toute particulière pour saint Jean l'Évangéliste, à cause de la pureté virginale dont cet Apôtre était le type. Elle se mit donc à prier avec chaleur Notre-Seigneur de faire en sorte que le sort lui assignât Jean; après quoi elle alla humblement avec ses compagnes à l'élection. On se servait à cette fin de douze cierges, sur chacun desquels était écrit le nom d'un Apôtre, et que l'on mêlait ensemble sur l'autel, où chaque postulante allait en choisir un au hasard. Le cierge qui portait le nom de saint Jean échut tout d'abord à Elisabeth; mais, ne se contentant pas de ce premier accomplissement de ses vœux, elle fit renouveler deux fois l'épreuve, et toujours avec le même résultat. Se voyant ainsi comme recommandée à son Apôtre bien-aimé par une manifestation spéciale de la Providence, elle sentit accroître sa dévotion envers lui, et fut fidèle à ce culte pendant toute sa vie; jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait au nom de saint Jean, qu'il s'agît ou de pardonner une injure ou de conférer un bienfait.

Telle fut la première enfance d'Elisabeth. Au milieu des grâces dont Dieu la comblait, il lui envoyait aussi des afflictions, qui sont encore des grâces. A l'âge de six ans, elle perdit sa mère Gertrude, qui mourut victime de sa tendresse conjugale. Des conjurés cherchant à tuer son mari, elle se livra elle-même à leurs coups, pour lui donner le temps de fuir. Elisabeth avait à peine atteint sa neuvième année lorsqu'elle vit mourir, en 1216, le père de son fiancé, le landgrave Herman. Ce fut un malheur pour elle. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse, à cause de sa piété précoce; il l'avait toujours traitée comme sa propre fille, et personne, de son vivant, n'eût osé porter obstacle aux pratiques religieuses de la jeune princesse. Mais, après sa mort, il n'en fut plus de même. Elisabeth eut beaucoup à souffrir de la duchesse-mère et de sa fille, lesquelles se moquaient ouvertement de sa vie pieuse et modeste. En effet,

Digitized by Google

Elisabeth montrait une sorte d'éloignement pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on lui avait données pour compagnes; elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelques bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service. Elle aimait surtout à s'environner des enfants des pauvres femmes, à qui elle distribuait ses aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus doux et plus cher cet humble entourage. Du reste, elle ne laissa surnager dans son cœur aucun sentiment d'orgueil ou d'amour-propre blessé, ni même d'impatience. Ce premier essai de l'injustice des hommes et des misères du monde devint comme un nouveau lien entre Dieu et elle; elle y puisa de nouvelles forces pour le servir et l'aimer. Comme le lis entre les épines, dit un de ses historiens, l'innocente Elisabeth fleurissait et germait au milieu des amertumes, et répandait autour d'elle le doux et fragrant parfum de la patience et de l'humilité.

Cependant le duc Louis épousa solennellement Elisabeth en 1220. Ils eurent quatre enfants : un fils, le duc Hermam, et trois filles, dont deux se firent religieuses.

En 1226, pendant que le duc Louis était en Italie avec l'empereur Frédéric II, une affreuse disette se déclara dans toute l'Allemagne, et ravagea surtout la Thuringe. Le peuple, affamé, fut réduit aux plus dures extrémités; on voyait les pauvres se répandre dans les campagnes, dans les bois et sur les chemins, pour arracher les racines et les fruits sauvages qui servaient ordinairement à la nourriture des animaux. Ils dévoraient les chevaux et les ânes morts, et les bêtes les plus immondes. Mais, malgré ces tristes ressources, un grand nombre de ces malheureux moururent de faim, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres.

A la vue de tant de misères le cœur d'Elisabeth, s'émut d'une pitié immense. Désormais son unique pensée, son unique occupation, nuit et jour, fut le soulagement de ses infortunés sujets. Le château de Wartbourg, où son mari l'avait laissée, devint comme le foyer d'une charité sans bornes,

Digitized by Google

d'où découlaient sans cesse d'inépuisables bienfaits sur les populations voisines. Elle commença par distribuer aux indigents du duché tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans le trésor ducal, ce qui se montait à la somme énorme, pour cette époque, de soixante-quatre mille florins d'or, lesquels provenaient de la vente récente de certains domaines. Puis elle fit ouvrir tous les greniers de son mari, et, malgré l'opposition des officiers de sa maison, elle en fit distribuer tout le contenu au pauvre peuple, sans en rien réserver. Il y en avait tant que, selon les récits contemporains, pour racheter seulement le blé qu'elle abandonna aux pauvres, il aurait fallu mettre en gage les deux plus grands châteaux du duché et plusieurs villes. Elle sut cependant unir la prudence à cette générosité sans bornes. Au lieu de donner le blé par grandes quantités, qui auraient pu être employées inconsidérément, elle faisait distribuer chaque jour à chaque pauvre la portion qui pouvait lui être nécessaire. Pour leur éviter toute dépense quelconque, elle faisait cuire dans les fours du château autant de farine qu'ils pouvaient contenir, et servait elle-même le pain tout chaud aux malheureux. Neuf cents pauvres venaient ainsi chaque jour lui demander leur nourriture, et s'en retournaient chargés de ses bienfaits.

Mais il y en avait encore un plus grand nombre, que la faiblesse, la maladie ou les infirmités, empêchaient de gravir la montagne où était située la résidence ducale ; et ce fut surtout pour ceux-ci, qu'Elisabeth redoubla de sollicitude et de compassion, pendant cette crise douloureuse. Elle portait elle-même au bas de la montagne, à quelques-uns qu'elle avait choisis parmi les plus infirmes, les restes de son repas et de celui de ses suivantes, auxquels elles n'osaient presque plus toucher, de peur de diminuer la part des pauvres. Dans l'hôpital de Vingt-huit lits, qu'elle avait fondé à mi-côte de la montée du château, elle plaça les malades qui réclamaient des soins particuliers, et elle l'organisa de telle sorte que, à peine un des malades était-il mort, son lit était sur-le-champ occupé par un autre venu du dehors. Elle institua ensuite deux nou-

Digitized by Google

veaux hospices, dans la ville même d'Eisenach, l'un sous l'invocation du Saint-Esprit, pour les pauvres femmes ; et l'autre sous celle de sainte Anne, pour tous les malades en général. Ce dernier existe encore.

Tous les jours sans exception, et deux fois, le matin et le soir, la jeune duchesse descendait et remontait la longue et rude côte qui conduit de la Wartbourg à ces hospices, malgré la fatigue qu'elle en ressentait, pour y visiter ses pauvres, et leur apporter ce qui leur était nécessaire ou agréable. Arrivée dans ces asiles de la misère, elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebutants, avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu et sa grâce spéciale pouvaient seuls lui inspirer. Elle nourrissait de ses propres mains, ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-même leurs lits, les soulevait et les portait sur le dos ou entre les bras, sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche, avec le voile qu'elle portait sur la tête, et tout cela, avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer. Bien qu'elle eût une répugnance naturelle pour le mauvais air, et qu'il lui fût ordinairement impossible de l'endurer, elle se rendait cependant au milieu de l'atmosphère méphitique des salles de malades, par les plus grandes chaleurs de l'été, sans exprimer la moindre répugnance, tandis que ses suivantes en étaient accablées et murmuraient hautement.

Elle avait fondé dans un de ses hospices, un asile particulier pour les pauvres enfants malades, abandonnés ou orphelins : ils étaient l'objet spécial de sa tendresse ; elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Leurs petits cœurs comprirent bientôt quelle douce mère le Seigneur avait daigné leur donner dans leur misère. Toutes les fois qu'elle venait au milieu d'eux, comme les petits oiseaux qui se cachent sous les ailes de leur mère, tous couraient au-devant d'elle et s'attachaient à ses vêtements, en criant : Maman, maman ! Elles les faisait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présents, examinait l'état de chacun

Digitized by Google

d'eux; elle témoignait surtout son affection et sa piété à ceux d'entre eux, dont les maux faisaient le plus horreur, en les prenant sur ses genoux, et en les comblant de caresses.

Le temps qu'elle pouvait dérober à la surveillance des hospices, elle le consacrait à parcourir les environs de la Wartbourg, à distribuer des vivres et des secours aux pauvres qui ne pouvaient monter jusqu'au château, à visiter les moindres chaumières, à y rendre les services les plus bas et les plus étrangers à son rang. Elle s'efforçait de se trouver auprès du lit de mort des agonisants, afin d'adoucir leur dernière lutte, recueillait leur dernier soupir dans un baiser de fraternelle charité, et priait Dieu avec ferveur et pendant des heures entières, de sanctifier la fin de ces infortunés, et de les recevoir dans sa gloire. Plus que jamais, elle était fidèle à son habitude de veiller aux obsèques des pauvres, et malgré l'accroissement de la mortalité, on la voyait toujours accompagner leur dépouille au tombeau, après les avoir ensevelis, de ses propres mains, dans la toile qu'elle avait elle-même tissue à cet effet, ou bien qu'elle prenait parmi ses vêtements. Elle découpa, pour cet usage, un grand voile blanc qu'elle portait habituellement. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on employât à ensevelir les riches, des étoffes neuves ou précieuses, et exigeait qu'on y en substituât de vieilles, en donnant aux pauvres la valeur des étoffes neuves.

Les pauvres prisonniers n'échappèrent pas non plus à sa sollicitude; elle allait les visiter partout où elle savait qu'il y en eût, délivrait, à prix d'argent, autant qu'elle pouvait de ceux qui étaient détenus pour dettes, pansait et soignait les blessures que leurs chaînes avaient produites, puis se mettait à genoux à leur côté, et demandait avec eux à Dieu de veiller sur eux, et de les préserver de toute peine ou de tout châtiment futur.

Toutes ces occupations, si propres à faire naître dans l'âme humaine, la fatigue, le dégoût et l'impatience, produisaient

Digitized by Google

en elle une paix et une joie céleste. Tandis qu'elle répandait sur tant de ses pauvres frères, les trésors de sa charité, elle avait le cœur et la pensée toujours élevés vers le Seigneur, et interrompait souvent ses bienfaisantes occupations, pour lui dire à haute voix : O Seigneur ! je ne peux pas assez vous remercier, de ce que vous me donnez l'occasion de recueillir ces pauvres gens, qui sont vos plus chers amis, et de ce que vous me permettez de les servir ainsi moi-même.

Ce n'était pas seulement aux populations voisines de sa résidence, qu'elle réservait ses soins et son amour. Des habitants de toutes les parties, même les plus éloignées, des états de son mari, furent également l'objet de sa souveraine et maternelle sollicitude. Elle donna des ordres exprès, pour que tous les revenus des quatre principautés que possédait le duc Louis, fussent exclusivement consacrés au soulagement et à l'entretien des pauvres habitants que la disette laissait sans ressources, et veilla strictement à l'exécution de cet ordre, malgré l'opposition de la plupart des officiers du duc. De plus, et comme pour tenir lieu des secours et des soins personnels, que l'éloignement l'empêchait de donner elle-même à cette portion de ses sujets, elle fit vendre toutes ses pierreries, ses bijoux et objets précieux, et leur en fit distribuer le prix.

Ces dispositions furent continuées jusqu'à la moisson de 1220. Alors la duchesse réunit tous les pauvres en état de travailler, hommes et femmes, leur donna des faux, des chemises neuves, des souliers, pour que leurs pieds ne fussent pas meurtris et déchirés par le chaume resté dans les champs, et les envoya à l'ouvrage. A tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler, elle distribua des vêtements qu'elle avait fait fabriquer ou acheter au marché à cet effet. Elle faisait toutes ces distributions de ses propres mains. A chaque pauvre qui s'en allait, elle faisait des adieux pleins d'affection, en lui donnant une petite somme, et, lorsque l'argent lui manqua, elle prit ses voiles et ses robes de soie, et les partagea entre les pauvres femmes, en disant : Je ne veux pas que vous vous

Digitized by Google

serviez de ces objets comme d'une parure, mais que vous les fassiez vendre pour subvenir à vos besoins, et que vous travailliez selon vos forces, car il est écrit : Que celui qui ne travaille point ne mange point. Quand le duc Louis fut de retour : Chère sœur, lui dit-il, que sont devenus tes pauvres pendant cette mauvaise année? Elle répondit doucement : J'ai donné à Dieu ce qui était à lui, et Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi.

Le Seigneur acheva de sanctifier sa pieuse servante par de rudes épreuves. En 1227 le duc Louis mourut à Otrante, au moment de s'embarquer pour la Terre sainte. Quand la nouvelle de sa mort arriva en Thuringe, Elisabeth fut chassée de la maison par ses deux-frères et réduite avec ses quatre petits enfants, au fort de l'hiver, à chercher un asile dans la ville d'Eisenach, où pas une âme ne lui ouvrit sa porte. Seulement un cabaretier lui accorda pour logement la partie de sa maison où il tenait ses porcs. De cette étable, Elisabeth entendit chanter les matines dans l'église des Franciscains qu'elle avait fondée : elle y alla aussitôt et pria les Pères de chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu de toutes ses grâces. En effet, plus les hommes la persécutaient, plus Dieu la consolait. Des personnes charitables et sûres lui offrirent secrètement de se charger de ses quatre petits enfants, dont la dernière était née depuis peu de semaines. Le temps qu'Elisabeth ne passait point dans son étable, elle le passait à l'église. Plus d'une fois Notre-Seigneur lui apparut, ainsi que sa sainte Mère. Une nuit, pendant qu'Elisabeth récitait la Salutation Angélique, celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut et lui dit entre autres choses : Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple..... Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour absolu de Dieu, et par lequel la plénitude de la grâce descend dans l'âme; mais après y être descendue, elle n'y reste pas, mais s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc qui veut bien

Digitized by Google

conserver la grâce d'en haut, doit savoir coordonner cet amour et cette haine dans son cœur. Je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vivrait cette Vierge très-sainte qui devait enfanter son fils, afin que je pusse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. Elisabeth l'interrompit pour lui dire : O très-douce dame, n'étiez-vous donc pas déjà pleine de grâce et de vertus? Mais la sainte Vierge lui répondit : Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misérable que tu te crois toi-même; c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce.

Le Seigneur, ajouta la très-sainte Vierge, faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux, et qui ensuite en joue pendant qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit et tous mes sens. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent emportée jusque dans le sein de Dieu par les Anges, et là je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne me ressouvenais plus d'avoir vu le jour dans ce monde. J'étais, en outre, si familière avec Dieu et les Anges, qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette Cour glorieuse. Puis, quand il plaisait à Dieu le Père, les Anges me reportaient au lieu où je m'étais mise en prière. Lorsque je me retrouvais sur la terre, et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un tel amour de Dieu, que j'embrassais la terre, les pierres, les arbres et toutes les choses créées, par affection pour leur Créateur. Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le temple ; je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures, par amour pour le Père suprême, et ceci m'arrivait sans cesse. Tu devrais faire de même. Mais toi tu discutes toujours, en disant : Pourquoi m'arrive-t-il de telles faveurs, quand je suis indigne de les

Digitized by Google

recevoir? Et puis tu tombes dans une sorte de désespoir, et tu ne crois pas aux bienfaits de Dieu. Aie soin de ne plus parler ainsi, car cela déplaît beaucoup à Dieu; il peut donner, comme un bon maître, ses bienfaits à qui il veut, et comme un sage père, il sait bien à qui ils conviennent. Enfin, lui dit en terminant la divine institutrice, je suis venue à toi par une grâce spéciale; je te suis donnée cette nuit; interroge-moi en toute sécurité, je répondrai à tout.

Elisabeth n'osa d'abord pas user de cette faculté; mais Marie l'ayant une seconde fois exhortée à la questionner, elle hasarda cette question : Dites-moi donc, Madame, pourquoi vous aviez un si violent désir de voir la Vierge, qui devait enfanter le Fils de Dieu?

La sainte Vierge répondit : Un jour, pensant à ma résolution de ne jamais me séparer du Seigneur, je me levai pour lire, afin de trouver quelque chose pour fortifier mon âme. Ayant donc ouvert le livre, je tombai sur cette parole d'Isaïe : Voici que la Vierge concevra. Je compris que le Fils de Dieu devait choisir une Vierge pour tirer d'elle son origine, et aussitôt je résolus dans mon cœur, pour le respect et la grâce de cette Vierge, de garder la virginité, et de me donner à elle pour servante, et de la servir, et de ne jamais me séparer d'elle, quand même il faudrait avec elle parcourir tout l'univers. Or, une nuit, prosternée en oraison, je suppliais ardemment le Seigneur de vouloir bien me prolonger la vie jusqu'à ce que je pusse voir cette Vierge de mes yeux, la servir de mes mains, incliner ma tête pour la vénérer, et m'appliquer tout entière à son service. Et voilà une splendeur plus éclatante que le soleil, et du milieu de cette splendeur, j'entendis une voix me disant : Prépare-toi à enfanter mon Fils! et elle ajouta très-distinctement : Sache que la soumission que tu veux faire à une autre pour l'amour de moi, je veux qu'elle te soit faite par les autres; je veux que tu sois la Mère, la Dame et la Dominatrice de mon Fils, en sorte que non-seulement tu l'aies, mais encore que tu puisses le donner à quiconque il te plaira. Il n'aura point ma grâce ni mon amour, ni la grâce et l'amour de mon Fils,

Digitized by Google

quiconque ne t'aura pas confessée la Mère de mon Fils, il n'entrera pas dans mon royaume. Tu m'as demandé que je te rende agréable à cette Vierge qui doit l'enfanter, afin qu'elle ait assez de confiance pour te prêter mon Fils, et que ton affection trouve en lui sa plénitude : et moi je te dis que tu l'auras lui-même, et qu'il te sera donné par moi et non par un autre, et quiconque n'implorera pas ta faveur, ne pourra avoir aucune consolation de mon Fils. Lorsque j'entendis ces choses, je m'évanouis de crainte et tombai la face contre terre sans pouvoir me soutenir, mais les Anges vinrent et me fortifièrent. Dès ce moment, je m'abandonnai totalement aux louanges divines, de telle sorte que nuit et jour je ne pouvais me rassasier de louer Dieu et de lui rendre grâces [1].

Ces doux entretiens terminés, Élisabeth vit un jour un superbe tombeau couvert de fleurs, d'où sortit sa divine consolatrice pour s'élever au Ciel au milieu d'Anges innombrables qui la conduisirent entre les bras de son Fils; un Ange vint lui expliquer cette vision de l'Assomption, qui devait être à la fois une faveur d'en haut pour la soutenir dans ses malheurs actuels, et un doux présage de la gloire que Dieu lui réservait, comme à Marie, si elle restait jusqu'à la fin fidèle et docile à sa volonté.

Cependant une tante d'Élisabeth, la princesse Mathilde, abbesse de Kitzing, ayant appris la triste position de sa nièce, la retira dans son monastère avec ses enfants. Bientôt après Élisabeth fut appelée dans le diocèse de Bamberg, dont son oncle maternel était évêque et prince. L'oncle proposa même de la marier avec l'empereur Frédéric, qui venait de perdre sa seconde femme. Élisabeth répondit avec une grande douceur, mais avec une constance inébranlable, qu'elle préférait rester seule pendant le reste de sa vie, et servir Dieu seul.

Les nobles croisés de Thuringe ramenèrent d'Otrante les ossements du bon duc Louis et les déposèrent pieusement dans le monastère qu'il avait choisi pour sa sépulture. Ils allèrent

[1] Voir le texte latin dans l'*Histoire de sainte Élisabeth*, par le comte de Montalembert, p. 362, 3e édition, in-8o.

Digitized by Google

ensuite trouver le duc Henri, régent du duché, et lui reprochèrent la conduite indigne qu'il avait tenue envers la veuve de son frère, la duchesse Élisabeth. Henri reconnut sa faute, en demanda pardon à sa belle-sœur, et lui rendit tous les biens et les honneurs qui lui revenaient. Au bout d'une année, il lui céda en toute propriété la ville de Marbourg, en Hesse, avec toutes ses dépendances et les divers revenus qui s'y rattachaient, à titre de douaire. Élisabeth s'y fit construire, auprès du couvent des Frères Mineurs, une maisonnette de bois et de terre glaise, comme une cabane de pauvre, afin de montrer à tous les yeux que ce n'était point une riche princesse qui venait s'établir dans sa capitale, mais bien une simple et patiente veuve qui venait y servir en toute humilité. Dès que ce palais de l'abjection fut achevé, elle alla s'y installer avec ses enfants et ses fidèles suivantes. Le vendredi saint elle fit ses vœux dans le pieux Ordre de Saint-François, et prit l'habit de sainte Claire. Elle avait fait construire en même temps un hôpital, où elle plaça le plus grand nombre possible de malades, qu'elle servait de ses propres mains. Elle distribuait aux pauvres tous les revenus de ses domaines, et vivait elle-même de son travail comme une pauvre femme. Elle filait sa quenouille de laine, lorsqu'entra dans sa hutte l'ambassadeur du roi de Hongrie, son père, qui venait la chercher. L'ambassadeur, voyant la fille de son roi occupée à filer et tenant sa quenouille à la main, fut tellement saisi à ce spectacle, qu'il fit le signe de la Croix et fondit en larmes. La bonne Élisabeth dit à la fin : Dites à mon seigneur père, que je me trouve plus heureuse dans cette vie méprisable qu'il ne peut l'être dans sa pompe royale, et que, bien loin de s'affliger à cause de moi, il doit plutôt se réjouir de ce qu'il a un enfant au service du grand Roi des Cieux et de la terre. Je ne lui demande qu'une seule chose au monde, c'est de prier Dieu pour moi ; et moi je prierai pour lui tant que je vivrai. Élisabeth ayant ainsi parlé et l'ambassadeur étant parti, elle reprit sa quenouille.

Le prêtre Conrad que le Pape Grégoire IX avait donné pour directeur spirituel à Élisabeth, la mettait aux plus fortes épreu-

Digitized by Google

ves pour briser sa volonté en toutes manières ; entre autres, il l'obligea de renvoyer ses deux chères et saintes amies, Ysentrude et Guta, et de prendre à leur place deux autres femmes d'un genre fort différent. L'une était une fille du peuple, assez dévote, mais rude et grossière à l'excès, et si horriblement laide, qu'elle servait d'épouvantail aux enfants. L'autre était une veuve âgée, sourde, d'un caractère acariâtre et revêche, toujours mécontente et en colère. Élisabeth se résigna à ce changement si pénible dans ses habitudes avec une parfaite docilité, pour l'amour du Christ[1].

La charité d'Elisabeth croissant toujours au milieu des épreuves de toute espèce, Dieu lui fit la grâce de servir les pauvres et les malades, non plus seulement de ses mains, mais par ses miracles.

Il ne se passait pas de jours qu'elle n'allât deux fois visiter ses pauvres malades dans son hôpital, et leur porter les secours et les vivres qu'elle leur destinait. Un matin, à l'entrée de cet hôpital, elle vit couché sur le seuil de la porte un jeune garçon, estropié et difforme, étendu sans mouvement. C'était un pauvre enfant sourd-muet, et dont tous les membres avaient été tordus et contrefaits par une maladie cruelle, de sorte qu'il ne pouvait que se traîner sur ses pieds et ses mains, comme un animal. Sa mère, qui en rougissait, l'avait porté en ce lieu et l'y avait abandonné, dans l'espoir que la bonne duchesse aurait pitié de lui.

En effet, dès qu'elle l'aperçut, elle le regarda avec anxiété et se sentit pénétrée de douleur ; elle lui dit, en se baissant vers lui : Dis-moi, cher enfant, où sont tes parents? qui t'a amené ici? Mais, comme l'enfant n'avait pas l'air de l'entendre, elle répéta sa question d'une voix très-douce, en le caressant et en lui disant : Mais de quoi souffres-tu donc, ne veux-tu pas me parler? L'enfant la regarda alors, mais sans répondre. Élisabeth, ne sachant pas qu'il était muet, se figura qu'il était possédé de quelque démon, et sentant redoubler sa piété, elle

[1] Montalembert.

Digitized by Google

lui dit à haute voix : Au nom de Notre-Seigneur, je t'ordonne, à toi et à celui qui est en toi, de me répondre et de dire d'où tu viens.

Aussitôt l'enfant se releva tout droit devant elle ; la parole lui fut tout à coup rendue, et il lui dit : C'est ma mère qui m'a amené. Il lui raconta ensuite qu'il n'avait jamais parlé ni entendu jusqu'alors, qu'il était né tel qu'elle l'avait vu, estropié et perclus de tout son corps. Mais voilà, dit-il en étendant tous ses membres l'un après l'autre, voilà que Dieu m'a donné le mouvement, la parole et l'ouïe ; je dis des mots que je n'ai jamais appris ni entendus de personne. Puis il se mit à pleurer et à remercier Dieu : Je ne connaissais pas Dieu, disait-il, tous mes sens étaient morts : je ne savais pas ce que c'était qu'un homme. Maintenant, seulement, je sens que je ne suis plus comme une bête ; je sais maintenant parler de Dieu. Bénie soit cette question de votre bouche, qui m'a obtenu de Dieu la grâce de ne pas mourir comme j'ai vécu jusqu'à présent.

A ces mots, qui peignaient d'une manière si touchante les premières émotions d'une âme qu'une parole toute-puissante venait de rendre au sentiment de Dieu et d'elle-même, Elisabeth vit bien que Dieu avait agi miraculeusement par son entremise ; mais, toute troublée et effrayée de ce redoutable ministère, elle tomba à genoux et mêla ses pleurs en abondance à ceux de l'enfant qu'elle avait sauvé. Après avoir remercié Dieu avec lui de cette faveur, elle lui dit : Retourne maintenant bien vite chez tes parents, et ne dis pas ce qui t'est arrivé ; surtout ne parle de moi à personne : dis seulement que Dieu t'a secouru, et garde-toi bien nuit et jour de tout péché mortel ; car autrement tu pourrais bien retomber dans ta maladie. Souviens-toi toujours de ce que tu as souffert jusqu'ici, et prie Dieu pour moi, comme je le prierai pour toi.

Aussitôt elle s'échappa, comme pour fuir cette gloire imprévue ; mais la mère de l'enfant survint à l'instant, et toute stupéfaite de le voir debout et parlant, s'écria : Qui t'a rendu la parole ? A quoi l'enfant répondit : Une douce dame en robe grise m'a ordonné de lui parler au nom de Jésus-Christ, et

Digitized by Google

j'ai trouvé la parole pour lui répondre. La mère se mit à courir dans la direction qu'avait prise Elisabeth, et, l'ayant aperçue qui fuyait de loin, elle la reconnut bien et publia partout le miracle.

Aussi, malgré la modestie d'Élisabeth, le bruit de la puissance dont Dieu l'avait rendue dépositaire se propagea au loin, et lui attira les supplications de l'infortune et de la douleur. Son invincible compassion l'empêchait de se refuser jamais aux désirs des pauvres qui l'invoquaient ; mais jamais non plus les grâces éclatantes que le Tout-Puissant répandait par ses mains ne la firent devenir infidèle à cette profonde et fervente humilité qui la rendait surtout agréable devant lui.

Un jour un malade vint lui demander de le guérir, au nom du cher Apôtre saint Jean, pour qui elle avait, comme nous l'avons vu, une dévotion toute spéciale. Après qu'elle eut prié pour lui, il se sentit guéri, et se jeta sur-le-champ à genoux devant elle pour la remercier ; mais elle s'agenouilla aussitôt à côté de lui et se mit à remercier ardemment Dieu de ce qu'il avait exaucé les prières de son cher Apôtre saint Jean. Et cependant, dit l'écrivain à qui nous empruntons ce trait, c'étaient les siennes que Dieu avait exaucées, tout aussi bien que celles de l'Apôtre.

Une autre fois, un malheureux estropié des mains et des pieds lui cria : O brillant soleil de clarté parmi toutes les femmes, je suis de Reinhartsbrunn, où ton mari repose ; pour l'amour de son âme, viens à mon secours et guéris-moi. — Au nom de son mari, émue par le souvenir de son doux et saint amour, elle s'arrêta et regarda avec une infinie tendresse celui qui l'invoquait ainsi ; et au moment même, par ce seul regard, le pauvre estropié se trouva guéri. Elle en remercia aussitôt le Seigneur.

Enfin, un autre jour, elle s'était rendue à l'église qu'elle avait fait bâtir pour son hôpital, vers midi, qui était l'heure qu'elle préférait, parce que c'était celle où le soin des repas éloignait tous les fidèles, et où elle pouvait se livrer en toute liberté à sa dévotion. Elle y vit un pauvre aveugle tout seul,

Digitized by Google

qui marchait à tâtons autour de l'église : ses yeux étaient ouverts, comme ceux de tout le monde ; mais ses prunelles étaient flétries et vides. Elle alla aussitôt à lui et lui demanda ce qu'il faisait là tout seul, et pourquoi il errait ainsi dans l'église. Il lui répondit : Je voulais aller à cette chère dame qui console les pauvres gens pour lui demander de me faire quelque aumône au nom de Dieu ; mais je suis d'abord venu faire ma prière dans cette église, et j'en fais le tour afin de savoir comment elle est grande et large, puisque j'ai le malheur de ne pas pouvoir la voir de mes yeux. — Aimerais-tu la voir, cette église? lui dit alors la compatissante Élisabeth. — Si Dieu voulait, répondit l'aveugle, j'aimerais beaucoup la voir, mais j'ai perdu la vue en naissant ; je n'ai jamais vu la lumière du soleil, je suis devenu le prisonnier de Dieu. — Puis il se mit à lui raconter toutes ses misères : J'aurais bien voulu pouvoir travailler comme un autre, disait-il, car je ne sers de rien à personne, ni à moi-même ; les heures les plus courtes me paraissent bien longues ; quand je suis avec les autres hommes qui ont leurs yeux, je ne peux me défendre du péché d'envie : si je reste tout seul, je pleure mon malheur ; car je ne peux pas prier toujours, et même en priant je ne puis m'empêcher d'y songer sans cesse. — C'est pour ton bien, répondit Élisabeth, que Dieu t'a envoyé ce malheur : tu aurais peut-être été entraîné à des excès ; tu aurais plus péché qu'à présent. — Oh ! non, reprit l'aveugle, je me serais bien gardé du péché ; je me serais livré pour vivre à de durs travaux ; je n'aurais pas eu mes tristes pensées d'aujourd'hui. — Élisabeth, vaincue par la pitié, lui dit alors : Prie Dieu de te rendre la lumière, et moi je le prierai pour toi.

A ces mots, l'aveugle comprit tout à coup que c'était la sainte duchesse Élisabeth qui lui parlait, et, tombant la face contre terre devant elle, il s'écria : Ah ! noble et miséricordieuse dame, ayez pitié de moi ! Mais elle lui enjoignit de nouveau de prier Dieu avec une entière confiance, et, s'agenouillant elle-même à quelque distance, se mit aussi à prier avec ferveur. Aussitôt la vue fut rendue à l'aveugle, et des

Digitized by Google

yeux d'une beauté céleste vinrent remplir ses orbites creux et vides. Il se leva, regarda autour de lui et s'empressa d'aller vers Élisabeth : Madame, dit-il, Dieu soit loué ! sa grâce m'a favorisé : je vois tout bien et clair ; vos paroles sont vérifiées. Mais la pieuse princesse, qui savait unir toujours la prudente sollicitude d'une mère chrétienne à sa charité, lui dit : Maintenant que la vue t'est rendue, songe à servir Dieu et à éviter le péché ; travaille et sois honnête homme, humble et loyal en tout [1].

Élisabeth tomba malade à la mi-novembre 1231. Le troisième jour elle reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Vers minuit son visage devint tellement resplendissant, qu'on pouvait à peine le regarder. Au premier cri du coq, elle dit : Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde le Seigneur et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu et de l'Enfant Jésus, car voici minuit quand Jésus naquit, quand il fut couché dans la crèche et qu'il créa une nouvelle étoile que nul n'avait encore vue ; voici l'heure où il vint racheter le monde : il me rachètera aussi ; voici l'heure où il ressuscitera des morts et où il délivrera des âmes enchaînées : il délivrera aussi la mienne de ce monde misérable. — Sa joie et son bonheur croissaient à chaque instant. Je suis faible, disait-elle, mais je ne sens aucune douleur, pas plus que si je n'étais pas malade... Je vous recommande tous à Dieu. — Elle parla encore beaucoup, tout enflammée par l'Esprit saint ; mais ses paroles, qui respiraient le plus tendre amour de Dieu, ne sont pas venues jusqu'à nous. Enfin elle dit : O Marie ! viens à mon secours... Le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces... L'Époux vient chercher son épouse. — Puis, à voix basse : Silence !... silence !... En prononçant ces mots, elle baissa la tête comme dans un doux sommeil, et rendit le dernier soupir [2].

C'était la nuit du 19 novembre de l'année 1231 ; la Sainte avait à peine acccompli sa vingt-quatrième année. Pour satis-

[1] Montalembert, c. XXVIII. — [2] Montalembert, c. XXIX.

Digitized by Google

faire la dévotion du peuple qui affluait de toute part, elle resta exposée quatre jours entiers dans l'église, au milieu de la multitude des fidèles qui chantaient de pieux cantiques. On l'enterra dans la chapelle même de son hospice. D'éclatants miracles attestèrent bientôt sa haute sainteté. Elle fut canonisée solennellement en 1235 par le même Pape Grégoire IX.

(ROHRBACHER.)

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH,

DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉES.

Dans la vallée des Lys, couvent de l'Ordre des Prémontrées, au village de Homberck, on célèbre la mémoire de la Bienheureuse Elisabeth; au verset, *gloria patri, etc.,* qui termine les psaumes de David et les hymnes d'après une coutume fort ancienne, cette Sainte avait coutume de se frapper la poitrine avec la main droite, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur; aussitôt après sa mort, on vit sur sa poitrine cinq marques d'or, preuve que Jésus-Christ voyait avec plaisir la dévotion de sa servante envers les blessures de la Passion.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH,

DE GRAVE.

A Nivelle, on honore la mémoire de la Bienheureuse Elisabeth de Grave, vierge très-pieuse, de sa compagne, et de deux mille Béguines de Nivelles. Ces saintes femmes se rendaient à Nivelles, mais comme elles ignoraient la route elles se perdirent. Effrayées d'arriver à une vaste forêt, elles se mirent à pleurer. Tout à coup, un jeune homme aux blonds cheveux, vêtu d'une blanche tunique, leur apparut; il s'offrit de leur servir de guide, ce qu'elles acceptèrent. Il leur avait d'abord demandé où elles allaient? Elles répondirent qu'elles l'ignoraient. Je le sais, leur répondit-il, suivez-moi. Elles le suivirent, et celui-ci les précédait en silence. Et il n'y en eut pas

Digitized by Google

une qui pût parler, à cause de la joie qu'elles éprouvaient. Quand elles furent auprès de Leulos, leur guide disparut; elles se prosternèrent, et versèrent encore des larmes, parce que leur guide ne leur avait point adressé la parole. Ensuite ayant rendu grâce à Dieu, elles se rappelèrent dans la vie spirituelle, sans perdre le souvenir de l'intervention de cet Ange.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH,

DE ARENST.

Dans le couvent du Jardin, qui se trouve dans la ville d'Hérentals en Osrabant, on célèbre la mort pieuse d'Elisabeth de Arenst, qui gouverna ce couvent avec une sainteté et une prudence dignes de louanges. Parmi les actions de cette sainte Religieuse, en voici un que l'on rapporte comme digne de toute croyance : à la mort de cette pieuse femme, on vit une blanche colombe tournoyer autour de son lit; la dernière pensée d'Elisabeth fut aussi humble que sa vie, elle voulut être enterrée sous les marches de l'autel que les moines montent et descendent chaque jour. C'est tout ce qu'on sait de cette Bienheureuse.

Ecce venit sponsus, fer lampada virgo paratam
Casta columba vocat; casta columba veni.

LA VÉNÉRABLE ELISABETH,

DE SPAELBEKE.

A Herckenrode, en Belgique, on honore la mémoire de la Vénérable Elisabeth de Spaelbeke. Cette sainte vierge portait aux mains, au côté et aux pieds les stigmates sacrées de Notre-Seigneur : et ces marques étaient si semblables aux blessures de Jésus-Christ, que les stigmates des mains et des pieds paraissaient formées par les têtes des clous; la blessure de la poitrine était ovale et semblait produite par un coup de lance : de ces marques vénérables, il coulait souvent et sur-

Digitized by Google

tout les samedis, des gouttes de sang. De plus cette admirable vierge, chaque jour, à matines, à prime, à tierce, à texte, à none, à vêpres et à complies représentait d'une façon admirable le spectacle douloureux de la Passion de Notre-Seigneur : quand il fut saisi par les soldats, et entraîné par leurs mains impies ; et cela ne se passait pas sans qu'elle ne fût ravie en extase, et ne restât dans la même attitude comme une statue de bois ou de marbre, sans sentiment de ce qui se passait autour d'elle, sans mouvement. Après cette extase, comme revenant à elle, elle se levait et sortait de ce lieu en toute hâte, elle se rendait à sa cellule, comme conduite par un Ange. Depuis ses plus jeunes années jusqu'à 50 ans et plus, elle fut d'une si faible complexion, que, pressée par les flammes qui avaient envahi sa maison, elle n'eut pu en sortir si on ne lui eut pas prêté secours. Toutes les fois que cette sainte vierge était ravie en extase, elle se traitait comme on avait traité son Dieu, elle se frappait comme les bourreaux avaient frappé Notre-Seigneur. Toute sa vie ne fut qu'une suite d'abstinences, de jeûnes et de prières ; et dans ses extases il lui était révélé des mystères inconnus des hommes. Souvent elle vit en esprit Marie, vierge qui habitait Lille en Flandre, où elle menait une sainte vie. Elisabeth révéla, bien qu'elle ne l'eut jamais vue, les vertus et les austérités de cette pieuse femme, dont la sainteté se répandit au loin. Il est évident que les prières d'Elisabeth délivrèrent les âmes de beaucoup de pécheurs des flammes du purgatoire, et convertirent plusieurs impies. Bien que l'on ne connaisse ni l'époque de sa naissance, ni le jour de sa mort, ses historiens supposent qu'elle vécut vers l'an 1304.

SAINT PONTIEN,

PAPE ET MARTYR.

Saint Pontien, issu d'une grande famille romaine, succéda à Urbain peu de jours après son martyre. Il gouverna l'Eglise en paix pendant quelque temps. Mais bientôt on entoura

Digitized by Google

d'obstacles et de piéges la liberté de son ministère ; et, un jour, un ordre émané de la cour impériale l'exila dans l'île Buccina, l'une des plus sauvages de la côte méridionale de Sardaigne. Alexandre survécut peu à cet acte d'une politique lâche et ombrageuse. Il fut assassiné près de Mayence, en l'an 235, lorsqu'il n'avait encore que vingt-six ans, et par ses propres soldats, qui le tuèrent avec sa mère Mamméa, lui, parce qu'il ne persécutait pas les Chrétiens, elle, parce qu'elle était Chrétienne.

Ils étaient poussés par Maximin, l'un des chefs de l'armée impériale et l'un des plus féroces ennemis de l'Eglise. Maximin succéda aussitôt à Alexandre Sévère ; la persécution releva la tête et les ennemis de la foi se remirent à l'œuvre.

Le nouvel empereur envoya l'ordre de mettre à mort sur-le-champ, dans l'île où il manquait de tout, le saint Pape Pontien, ainsi que le prêtre Hippolyte qui l'avait accompagné. Son corps fut rapporté dans le cimetière de Calixte.

SAINT ABDIAS,

PROPHÈTE.

Saint Abdias, le quatrième des douze petits Prophètes, imite et copie même Jérémie. On ne sait rien de son pays, ni de ses parents. On ignore même le temps auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée et d'Isaïe ; d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Saint Jérôme parle de son tombeau, que saint Paul vit à Samarie ; il paraît porté à croire, avec la plupart des commentateurs Hébreux, qu'il est le même que Abdias, intendant d'Achab. On n'a de ce Prophète qu'un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens.

Un autre Abdias, contemporain d'Elie était intendant de la maison d'Achab. Il se conserva pur et sans tache au milieu d'une cour impie et corrompue. Lorsque Jézabel poursuivait les prophètes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en

Digitized by Google

sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissait de pain et d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophète. Il y a encore eu d'autres Abdias : 1° un intendant des finances de David ; 2° un des généraux d'armée du même roi ; 3° un lévite qui rétablit le temple sous le règne de Josias.

SAINT MALCHUS,

MARTYR.

Malchus était un homme très-puissant de Césarée en Palestine, aussi bien que Priscus avec lequel il souffrit le martyre dans la persécution de Valérien. Ils demeuraient à la campagne pour se soustraire aux persécuteurs ; mais s'accusant de lâcheté, ils prirent ensemble leur résolution, et vinrent à Césarée se présenter au juge qui les condamna aux bêtes.

L'Église honore leur mémoire le 19 novembre.

SAINT BARLAAM,

MARTYR.

Barlaam, syrien de nation, était d'un village des environs d'Antioche ; et la condition de ses parents n'avait rien que d'obscur aux yeux des hommes. « C'était, dit saint Basile, un simple paysan, qui n'avait reçu qu'une éducation grossière, et qui s'exprimait d'une manière tout-à-fait barbare. » Mais Jésus-Christ, qui avait fait de ses Apôtres, gens simples et sans lettres, des hommes capables d'instruire l'univers, donna à Barlaam cette sagesse que l'on n'acquiert ni dans le monde, ni par les études ordinaires.

Il était déjà avancé en âge, lorsqu'il fut arrêté pour la foi. On le mit en prison ; les peines qu'il y souffrit augmentèrent ses lumières et affermirent son amour pour la vérité qu'il avait eu le bonheur de connaître. Il en sortit plus fort qu'il n'y était entré. Ayant été amené devant le juge, toutes les paroles de son interrogatoire furent comme autant de traits

Digitized by Google

perçants qui mirent en déroute les démons. On riait de sa façon de parler ; on se moquait de son air simple et naïf ; mais on était contraint de louer sa contenance ferme et modeste, qu'on admirait d'autant plus qu'on l'attendait moins d'un homme de sa condition. Le juge le fit cruellement flageller ; mais jamais le saint Martyr ne prononça aucune parole de murmure ; il ne lui échappa jamais aucun mouvement d'impatience. Les bourreaux se lassèrent plutôt de frapper que lui de souffrir. On le mit ensuite sur le chevalet, on le déchira avec des ongles de fer jusqu'à lui découvrir les côtes ; presque tous ses membres furent disloqués. Au milieu des douleurs qu'il souffrait, il montrait plus de joie que s'il eût été assis à un festin, ou élevé aux plus grands honneurs de la terre.

Honteux de se voir vaincu par un paysan, le juge, ne voulant pas avouer la puissance du Dieu des Chrétiens, imagina un nouveau tourment qui pût satisfaire en quelque sorte ses prétendues divinités. Il obligea Barlaam de tenir la main étendue sur l'autel profane où les païens avaient allumé du feu ; ensuite on lui mit de l'encens sur la main avec des charbons ardents ; afin que la douleur qu'il ressentirait l'obligeât de secouer la main pour faire tomber l'encens avec le feu, et qu'on eût quelque prétexte de dire qu'il avait sacrifié aux idoles. Mais Barlaam ne voulut pas même accorder cette satisfaction aux païens. Comme il craignait jusqu'à l'ombre du péché, et qu'il redoutait de donner aux fidèles faibles dans la foi le moindre sujet de scandale, il aima mieux se laisser brûler la main que de faire un seul mouvement pour jeter les charbons. Dieu, content de son sacrifice, ne permit pas que les hommes pussent rien davantage sur lui et le retira de ce monde aussitôt après le tourment qu'il venait de souffrir, afin de lui donner le rafraîchissement éternel.

Digitized by Google

SAINT MODESTE,

MARTYR.

Modeste menait la vie Chrétienne à Cesseron près d'Agde dans la Gaule Narbonnaise. Il fut arrêté avec saint Tibéry, pendant la persécution de Dioclétien. On les mit en prison, et là il leur fallut subir la faim, la soif et beaucoup de tortures variées. On a vu, le 10 novembre, la mort de saint Tibéry; saint Modeste qui persista dans sa foi fut décapité neuf jours après.

Au VIII^e^ siècle, on bâtit un monastère sur le tombeau de ces deux Martyrs.

SAINT FAUSTE,

MARTYR.

Saint Fauste était Diacre dans la ville d'Alexandrie. Il fut arrêté en 251, sous Décius, avec saint Denys son évêque. Après quelques tortures, Fauste et Denys furent exilés, ils subirent de grandes privations et de grandes misères. Mais huit ou dix ans après, Fauste put revenir en un moment où la persécution sévissait moins. Il avait quatre-vingts ans, lorsqu'il fut arrêté de nouveau en 304 dans la grande et longue persécution que Dioclétien entretenait partout. Il y confessa la foi de Jésus-Christ comme il l'avait fait en 251 ; et il s'en alla au Ciel par un éclatant martyre.

SAINT PATROCLE,

PRÊTRE RECLUS EN BERRY.

Patrocle était de condition libre et d'honnête famille, quoiqu'il ne fût pas d'une naissance fort relevée. Il vint au monde dans la province de Berry vers l'an 496. A l'âge de dix ans il fut destiné par son père Ethère pour garder les brebis, tandis que son frère Antoine fut envoyé aux études. A quelque

Digitized by Google

temps de là, Antoine revenant du collége sur le midi pour dîner chez son père, dit à Patrocle qui revenait aussi des champs où il avait gardé son troupeau : « Ote-toi de là, paysan ; « ne m'approche pas : ton métier est de garder les moutons, « et le mien d'exercer mon esprit aux lettres. Ne t'avise pas « de vouloir faire comparaison avec moi : je suis d'une profes- « sion noble, et la tienne n'est que celle d'un valet et d'un « homme de néant. » Patrocle sentit toute l'aigreur de ces reproches de son frère d'une manière si vive, qu'il abandonna son troupeau, et prit le chemin de l'école pour faire voir qu'il n'était pas de pire condition que lui. Dieu purifia ces mouvements par sa grâce, et fit réussir les études de Patrocle à sa gloire. Avec une mémoire heureuse, un esprit aisé, pénétrant et docile, et une grande application au travail, il laissa son frère Antoine fort loin derrière lui. Mais il se garda bien de lui rendre la pareille de ses reproches, ou d'insulter à sa lenteur.

Quelque temps après il fut recommandé à Mumion, qui avait été en faveur auprès du roi Childebert. Celui-ci l'ayant reçu dans sa maison l'aima et l'éleva comme son fils : et à voir l'affection que tout le monde portait à Patrocle, on eût dit qu'il était le parent de tout le monde. Patrocle de son côté répondit parfaitement aux soins et aux bontés de Mumion. La mort de son père le fit retourner auprès de sa mère, qui voulut l'attacher dans son pays par le mariage, afin de pouvoir tirer de lui l'assistance et la consolation dont elle avait besoin. Mais elle ne put l'y résoudre : et après lui avoir fait entendre que Dieu lui avait inspiré la volonté de prendre un meilleur parti, il s'en alla trouver l'Évêque de Bourges Arcade, pour le prier de lui donner la tonsure et de le recevoir au nombre des Clercs de son église. L'Évêque ayant reconnu son mérite fit avec plaisir ce qu'il souhaitait de lui et l'avança même jusqu'au diaconat.

Patrocle avait alors tourné toutes ses pensées et toutes ses affections à Dieu. Il se macérait par les jeûnes et les veilles : il passait tout son temps à la prière, à la lecture des Livres

Digitized by Google

saints et aux exercices de piété, son Oraison l'empêchait souvent de venir prendre ses repas avec les autres Clercs à la table de la communauté. L'Archidiacre y trouva fort à redire, et après une sévère réprimande qu'il lui en fit, il lui donna le choix de se rendre au réfectoire avec les autres aux heures réglées, ou de se retirer, alléguant que puisqu'il faisait l'office avec eux, il n'était pas raisonnable qu'il les quittât pour la table. Patrocle crut que c'était une occasion que Dieu lui présentait pour satisfaire le désir qu'il avait de se retirer dans une solitude. Il quitta donc la ville de Bourges après avoir reçu l'ordre de la prêtrise et alla s'établir dans le village de Méré[1]. Il y bâtit un oratoire où il mit des reliques de saint Martin, et il y tint une école pour les enfants. L'opinion de sa sainteté y attira bientôt les malades et les énergumènes qui ne retournaient guère d'auprès de lui sans guérison, selon que le remarque saint Grégoire de Tours. Le bruit que firent ses merveilles porta loin sa réputation : ce fut aussi ce qui ruina la solitude qu'il était venu chercher à Méré, et qui lui donna envie d'en sortir. Il consulta Dieu sur ce sujet par divers billets qu'il mit sur l'autel de son oratoire : et après un jeûne de trois jours, accompagné d'une veille continuelle de trois nuits, il tira celui des billets qui marquait une retaite dans un ermitage. Il crut que c'était un ordre de Dieu : il fit de son habitation de Méré un monastère de Religieuses, et s'en alla sans emporter autre meuble qu'un rateau et une hache. Après avoir passé quelques forêts et quelques déserts il s'arrêta en un lieu appelé Mycant. Il s'y pratiqua un petit ermitage et y bâtit une cellule, où il demeura dix-huit ans dans une abstinence si grande, qu'il en eut presque toujours la santé ruinée. Il ne buvait ni vin, ni bierre, ni quoi que ce fût qui pût enivrer. Il ne prenait que de l'eau qu'il dégourdissait quelquefois avec un peu de miel. Il ne mangeait jamais ni potage, ni bouillon, et toute sa nourriture n'était que du pain détrempé dans de l'eau avec un peu de sel. Cependant ses

[1] Ou Nérès.

Digitized by Google

jeûnes ne l'exténuaient jamais jusqu'au point de lui élourdir le cerveau, ni de lui éblouir les yeux. Ils n'empêchaient pas qu'il n'eût une application continuelle à l'Oraison. Il n'y faisait diversion que pour faire des lectures de piété, ou pour écrire quelque chose d'utile pour l'instruction des autres. Jamais il ne quittait le cilice. Malgré tant de mortifications, qui devaient réduire son corps dans une servitude parfaite, il ne laissa pas d'être exposé à bien des tentations. Celles de l'esprit ne lui furent pas moins incommodes que celles de la chair. Dieu le guérit néanmoins des unes et des autres après les avoir fait servir à purifier sa vertu. Il récompensa même sa fidélité du don de guérir les autres de diverses maladies par la vertu de son Oraison. Patrocle délivra par ce moyen un grand nombre d'énergumènes, qu'il rétablit en leur bon sens par l'imposition de ses mains et le signe de la Croix. Il fut ébranlé pendant quelque temps sur son état et sa retraite par des illusions de l'esprit tentateur. Mais Dieu l'ayant raffermi par de secrètes inspirations et par quelques faveurs extraordinaires, il alla bâtir à deux petites lieues de son ermitage, le monastère de Colombières où il mit des Religieux sous un autre Abbé que lui, parce qu'il voulait finir ses jours dans la liberté de la solitude et dans le repos de la contemplation. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il assembla les Frères pour leur en donner avis et leur faire joindre leurs prières aux siennes. Il mourut en paix âgé de quatre-vingts ans, et toutes les circonstances de sa mort confirmèrent l'opinion qu'on avait eue de sa sainteté de son vivant. Son corps ayant été lavé selon la coutume, fut mis dans le cercueil pour être porté au monastère de Colombières, où par sa dernière volonté il avait marqué qu'il souhaiterait d'être enterré. Il s'y forma une opposition de la part du curé ou de l'archiprêtre de Méré, qui vint avec tous ses Clercs pour enlever le corps et le transporter en l'église de sa paroissse, sous prétexte du séjour que le Saint y avait fait, avant que de se retirer dans son ermitage. Mais à la vue du convoi qu'il eut à sa rencontre, il fut tellement touché de Dieu, qu'il se joignit avec sa bande à la troupe religieuse, qui portait le

Digitized by Google

corps à Colombières pour chanter l'Office et faire les obsèques. Il se fit à son tombeau de nouvelles guérisons miraculeuses parmi lesquelles saint Grégoire de Tours compte celle de deux femmes aveugles et de huit possédés. La fête du Saint est marquée dans le Martyrologe de France au 19 de novembre comme au jour de sa mort.

SAINT BUZEU,

ABBÉ.

Saint Buzeu, (Budocus) né en Angleterre, passa dans l'Armorique, et se présenta à saint Gildas, qui le reçut comme son Disciple. Quelque temps après (c'était au premier tiers du VI^e^ siècle) il s'attacha à saint Magloire, prit part à ses travaux apostoliques, et plus tard il lui succéda dans le gouvernement du monastère de Dol. Après une carrière de dévouement et de sainteté il mourut en l'an 600. Dans les invasions des Normands, les reliques de saint Buzeu furent transportées à Paris, avec celles de saint Magloire.

SAINT ETHBIN,

Ethbin était breton, fils d'Eutius qui l'éleva chez lui jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors, Eula, sa mère, devenue veuve, obtint le voile de saint Samson, évêque de Dol, et lui confia son Ethbin. Le disciple profita si bien des leçons d'un si bon maître, qu'élevé par lui au diaconat et entendant ces paroles du Sauveur : Quiconque ne renonce pas à ce qu'il possède, ne peut être mon Disciple ; il voulut se faire religieux. Avec la permission de l'Évêque, qui le mit sous la conduite de saint Similien, il prit l'habit, à Taurac, en 554, et s'y lia d'une vertueuse amitié avec Guénolé, surnommé le jeune. Il accompagnait ce saint prêtre, qui, trois fois la semaine allait célébrer la Messe dans une chapelle, à une demi lieue du couvent.

On dit qu'un jour revenant ensemble, ils secoururent un

Digitized by Google

lépreux, et qu'aussitôt le malade qui était Jésus-Christ, s'éleva dans le Ciel tout éclatant de majesté, les bénit et leur promit de magnifiques récompenses. Guénolé mourut dans son monastère. Son pieux ami alla passer trente ans dans la solitude, se rendit en Irlande, y bâtit une église en l'honneur du saint Martyr Sylvain, et habita auprès, pendant vingt ans, une cellule qu'il se fit dans la forêt de Necth. Il ne mangeait que le dimanche et le jeudi, et ne prenait qu'un peu de mauvais pain et d'eau. Il fit de nombreux miracles. A quatre-vingt-trois ans, se sentant mourir, il assembla les vertueux solitaires de la même forêt, les exhorta à la persévérance, se fit porter dans son oratoire et expira le 19 novembre (vers 613).

LE BIENHEUREUX TOTTON,

ABBÉ.

Totton descendait d'une ancienne famille d'Allemagne, et reçut de ses parents une éducation très-chrétienne. Connaissant les écueils de ce monde, et désirant pratiquer la vertu, sans être sans cesse obligé de combattre avec les hommes, il quitta la maison paternelle et alla se réfugier à Vienne, où il reçut le sacerdoce : mais ayant appris que ses parents venaient de fonder un monastère à Ottenbeüern, il s'y retira vers l'an 764, et lui donna tous ses biens. Son humilité lui faisait croire qu'il était le dernier des Religieux ; mais ses Frères, touchés de ses vertus, le nommèrent pour diriger le monastère en 767.

Totton était fait pour conduire une communauté qui venait d'être établie. Les leçons qu'il donnait aux Religieux, ses exemples qui parlaient plus éloquemment encore que ses leçons, enfin les veilles, les prières, les austérités auxquelles il se livrait, firent fleurir en peu de temps l'esprit de saint Benoît dans ce monastère. Le saint Abbé montra toujours le plus grand zèle pour la gloire de Dieu ; il embellit les églises, releva le culte extérieur, et se distingua par une admirable charité pour les pauvres, auxquels il distribuait une grande partie des revénus de l'abbaye.

Digitized by Google

Sa précieuse mort arriva le 19 novembre 815. Son corps fut déposé dans la nef de l'église du monastère.

SAINT JACQUES DE SANCERRE OU DE SASSY,

SOLITAIRE EN BERRY.

Jacques était Grec de naissance, fils de Félix et d'Hermène, qui voyant sept garçons sortis de leur mariage, offrirent à Dieu l'aîné appelé Herpelin, et le firent revêtir de l'habit monastique pour être consacré au service des autels. Le second de leurs enfants, qui était le Saint dont nous parlons, fit quelques études dans sa première jeunesse : mais son inclination le porta ensuite à la profession des armes et lui fit quitter les livres pour prendre l'épée. Il se distingua extraordinairement dans toutes les fonctions militaires, étant fort adroit, vigoureux, brave et intrépide. L'empereur Léon V, dit l'Arménien, fut informé de son mérite, et l'idée qu'il en conçut le porta à le faire venir auprès de lui. Jacques parut à la cour tel qu'on l'avait dépeint au prince, et il en fut tellement considéré qu'il y acquit beaucoup de crédit en peu de temps. Ayant rappelé auprès de lui ses cinq frères, qui faisaient aussi profession des armes, il leur fit donner de l'emploi. Mais comme c'étaient des gens mal réglés, qui n'aimaient que leurs plaisirs, on n'eut pas beaucoup d'estime ni de considération pour eux : au lieu que Jacques gagnait le cœur de tout le monde par ses honnêtetés, par sa tempérance, par sa sagesse, n'ayant point d'autre vice que son ambition et un désir ardent de faire fortune : ce qui passe pour la vertu d'un homme de cœur et d'un homme d'esprit parmi les gens de cour. Son frère Herpelin avait bien d'autres pensées. Il était véritablement mort au monde comme le doit être un véritable Religieux : loin de se réjouir de l'avancement de ses frères, il paraissait en être affligé, parce qu'il regardait leur prospérité apparente comme un état très-dangereux pour leur salut. Il priait Dieu ardemment et faisait pénitence jour et nuit pour leur obtenir la grâce d'une solide conversion. Jacques était celui d'entre eux pour lequel il sentait

Digitized by Google

plus de tendresse, tant à cause qu'il le suivait d'âge plus près que les autres, que parce qu'il remarquait en lui de la docilité et du penchant à la vertu. Il l'invita un jour à le venir voir dans sa retraite, et Jacques ne put refuser cette satisfaction à un frère qu'il honorait beaucoup d'ailleurs, et qui était déjà en réputation de sainteté dans le monde. C'était un malade que la Providence voulait conduire au médecin, quoiqu'il fût insensible à son mal et qu'il ne pensât point à sa guérison. Herpelin qui était prêtre, l'ayant entretenu d'abord de choses qui pouvaient lui plaire et le divertir, prit son temps pour lui parler du salut éternel. Il lui dit que saint Jean-Baptiste n'en excluait pas les soldats, pourvu qu'ils se contentassent de leur paye et qu'ils ne fissent tort à personne. Mais en marquant qu'il ne condamnait point sa profession et qu'il ne prétendait pas l'obliger à la quitter, il ne laissait pas de lui faire sentir qu'il était en danger de se perdre dans le grand monde, où il est si ordinaire de négliger les obligations de son état et de ne prendre pour règle et pour loi que sa passion et son intérêt. Jacques touché de cette considération ouvrit les yeux sur le péril où il se trouvait : et par un changement qui ne pouvait être que l'effet miraculeux de la grâce dont Dieu voulut dissiper ses ténèbres, il reconnut que ce qu'il avait recherché ou possédé jusques-là comme un avantage et une bonne fortune, n'était qu'un obstacle à son salut, et par conséquent un véritable malheur.

Il prit le parti de ne point retourner à la cour, et se mit sous la conduite de son frère, afin qu'il achevât en lui l'ouvrage que Dieu y avait commencé par son ministère. Herpelin lui conseilla de se faire religieux, et d'entrer même dans les Ordres sacrés pour être plus dégagé du siècle et plus attaché au service de Dieu. Il suivit cet avis, et ayant pris l'habit monastique il fut ordonné diacre par un des Évêques du pays, nommé Serge qui avait élevé Herpelin à la prêtrise. Les deux frères furent ensuite plus d'un an ensemble à s'exercer dans les pratiques de la pénitence et de la piété. Mais ne trouvant point de quoi se satisfaire dans le voisinage de Constan-

Digitized by Google

tinople, ils résolurent de quitter leur pays, d'aller à Jérusalem, de là à Rome ; et de passer ensuite en France où ils avaient appris qu'il y avait beaucoup de saints personnages, dont l'exemple et la doctrine pourraient leur être d'une grande utilité pour l'avancement de leur salut. Ils vendirent tout ce qu'ils avaient de la succession de leurs parents dont la profession monastique n'excluait pas les Religieux en ce pays : et ayant fait la provision de leur voyage ils distribuèrent le reste aux pauvres. Ils s'embarquèrent au port de Constantinople d'où partaient cinq vaisseaux pour l'Occident. Ayant été obligés de partager leur équipage dans deux de ces vaisseaux, Herpelin se mit dans l'un et Jacques entra dans l'autre. Le quatrième jour de leur embarquement ils furent battus d'une tempête violente qui sépara les vaisseaux. Celui où était Jacques fut poussé sur les côtes d'Afrique avec un autre qui eut le même sort. On n'a point su ce que devinrent les trois autres, dans l'un desquels était Herpelin qui ne revit plus son frère. Neuf jours après les deux vaisseaux abordés en Afrique firent voile en Sardaigne, où ils passèrent l'hiver. De là ils retournèrent à Constantinople où Jacques s'informa de ce qu'était devenu son frère, sans en pouvoir rien découvrir. Cette séparation lui causa bien de la douleur, mais se souvenant de la soumission qu'il avait vouée aux ordres de Dieu, il se rembarqua pour passer en Italie. Une nouvelle tempête rompit encore ses mesures et l'alla jeter sur la côte de Palestine. Étant abordé à Joppé, il regarda son acccident comme une faveur que Dieu lui faisait de pouvoir visiter les Lieux saints. Il contenta sa dévotion dans Jérusalem et aux environs, et retourna ensuite à Constantinople pour solliciter ses amis de le secourir, parce qu'il n'avait plus de quoi subsister. Le Patriarche Jean[1] qui l'avait vu autrefois à la cour des empereurs Léon et Michel, le reçut avec beaucoup d'humanité, et lui donna tout ce qui était nécessaire pour son voyage. Avec ce secours Jacques s'embarqua pour la troisième fois dans le dessein d'aller en

[1] Ce Prélat était Iconomaque, et prédécesseur de saint Méthode.

Digitized by Google

Italie et de là en France. Le vaisseau qui le portait aborda assez heureusement à l'île de Corse, où les matelots poussés d'une infâme avarice le dépouillèrent de tout ce qu'il avait et le laissèrent sur le rivage à leur départ. Cette disgrâce fut suivie bientôt après d'une autre encore plus fâcheuse. Car, s'étant un peu avancé dans l'île, il fut arrêté comme un espion et tourmenté rudement pour se voir contraint de se reconnaître coupable de ce crime. Il eut beau protester qu'il était innocent de ce qu'on lui imputait, et plus on le voyait constant plus on s'efforçait de le vaincre, en continuant les tourments qu'on lui faisait souffrir. On le tint deux jours suspendu à un arbre : mais sa patience et sa fermeté faisant douter enfin s'il était coupable, on le conduisit devant l'Évêque Pantaléon. Ce Prélat qui était homme sage et spirituel lui fit diverses questions en grec ; et voyant que l'étranger lui répondait avec cette candeur et cette simplicité, qui est le caractère de la vérité et de l'innocence, il reconnut que c'était un Serviteur de Dieu qu'on avait outragé sans sujet. Il reprit sévèrement ceux qui l'avaient maltraité, fit panser ses plaies, et après l'avoir retenu un an entier auprès de lui, il le laissa aller à Rome, avec des lettres de recommandation pour un Prélat de la cour romaine, nommé Libon, qui était de ses amis. Il eut accès auprès du Pape Serge II, par le moyen de Libon qui le lui présenta, et après en avoir obtenu des reliques qu'on croyait être des trois saints Martyrs que nous appelons Cantiens, il partit de Rome pour aller à Lucques, puis à Gênes ; mais toujours dans le dessein de passer en France.

Il fut retenu néanmoins dans la Ligurie par Massit, évêque de Gènes, qui, ayant reconnu quelle était sa sainteté et combien il était favorisé du Ciel, crut qu'il procurerait un grand avantage à son diocèse s'il pouvait lui ménager un si grand modèle de la perfection évangélique. Le Saint y demeura pendant quatorze ans. Mais sa réputation lui devint si insupportable, que voulant se délivrer des visites importunes qu'elle lui attirait, il quitta ce pays pour satisfaire enfin le désir qu'il

Digitized by Google

avait de voir la France. Il arriva vers l'an 859, en Auvergne où l'avait attiré le renom de Frédégise, évêque de Clermont, célèbre par sa doctrine et sa piété. Il demeura quelque temps près de ce Prélat qui l'ordonna prêtre : et les douceurs qu'il en recevait ne s'accommodant pas avec l'esprit de mortification qui ne l'abandonnait jamais, il se retira en un coin reculé de son diocèse, où il continua de vivre en anachorète. Le concours des peuples qui y allaient interrompre son repos, le fit encore sortir de cette retraite, et sans écouter les propositions de ceux qui lui offraient des terres et de l'argent pour fonder un monastère, il passa en Berry, avec la permission de Frédégise, qu'il regardait comme son Évêque, principalement à cause de son ordination. Il visita diverses églises et monastères, tant de la ville de Bourges que du diocèse : et il s'arrêta enfin dans un qui était éloigné de la ville de quelques milles, et qui lui plut, principalement à cause que la Règle de saint Benoît s'y observait dans toute son exactitude. Les Religieux l'ayant reçu avec plaisir dans leur communauté, furent fort édifiés de sa piété et de sa mortification. Il y demeura vêtu en moine grec, couvert d'un très-rude cilice, ne buvant que de l'eau, et et même rarement : ce qui était enchéri sur la Règle de saint Benoît. Il ne mangeait ordinairement son pain que quand il était dur et aigre. Il n'usait ni d'œufs ni de fromage s'il n'était malade : quand il faisait quelque chose d'extraordinaire, comme de manger quelquefois du poisson, c'était pour obéir à quelque autorité supérieure. Il n'avait point d'autre lit que la terre, et il ne souffrait la paille que quand il était indisposé. Toutes ses pratiques qui le distinguaient si fort des Disciples de saint Benoît lui firent craindre à la fin de devenir suspect de singularité et d'affection. Pour en éviter le soupçon et ne point faire de peine aux faibles, il fallait choisir ou de relâcher quelque chose de la rigueur de son observance ou de quitter la communauté. Il prit ce dernier parti et se retira dans une solitude proche de la rivière de Saudre[1]. Il s'y établit

[1] La petite Saudre qui se décharge dans la grande Saudre.

Digitized by Google

avec l'agrément de Robert comte de Sancerre qui lui donna sa protection, et y bâtit une cellule avec une chapelle à laquelle il joignit un petit jardin. Il y vécut dans une plus grande austérité que jamais, n'ayant pour compagnie qu'un disciple nommé Jean. Le comte Robert et sa femme Agane apprenant qu'il manquait de tout et que l'indigence le faisait souvent tomber en défaillance, lui envoyèrent tous les jours à manger, mais ils ne purent lui faire prendre autre chose que du pain, du lait et des fèves pour lui et son disciple, et il distribuait le reste en aumônes. Il mourut vers l'an 865, accablé plutôt par les rigueurs de sa pénitence que par le poids de sa vieillesse : et il fut enterré dans la chapelle de son ermitage, dont il se forma depuis un petit monastère, qui est maintenant réduit en prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sulpice de Bourges, appelé la Chapelle-Dam-Gillon[1], et par corruption d'Angillon, à sept ou huit lieues de Bourges sur le chemin de Paris. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, qui furent les témoignages que Dieu voulut rendre à la sainteté de son Serviteur. C'est ce qui a donné lieu à l'établissement de son culte dans le Berry en plus d'un endroit. On transporta ses reliques en divers lieux de la province pour les nécessités publiques, surtout durant les x et xi^e^ siècles, selon l'usage de ces temps-là. Mais l'église de son ermitage ayant été adjugée aux moines de Saint-Sulpice de Bourges au mois de juillet de l'an 1064, il fut arrêté par la charte qu'on en dressa, que le corps de saint Jacques ne serait plus transporté nulle part, à moins que ce ne fût pour acquérir quelque chose au profit des moines. C'est ainsi que l'on faisait servir alors au trafic d'un gain honteux les corps des Saints, qui n'avaient donné de leur vivant que des exemples d'un désintéressement général et d'une pauvreté vraiment évangélique. La fête de saint Jacques se célèbre le 19 de novembre qui est le jour de sa mort. Le Martyrologe Romain ne fait point mention de lui : ce qui n'est pas si surprenant que de le voir omis dans celui

[1] Domni Gillonis.

Digitized by Google

de France. Au reste si nous avons appelé ce Saint *Hermite de Sancerre*, ce n'est pas pour suivre l'opinion de ceux qui veulent que *Saxiacum*, qui était le lieu de sa retraite sur la petite Saudre, fût la même chose que la ville de Sancerre, mais pour ne pas contredire ceux qui prétendent que cet endroit était compris dans les limites du comté de Sancerre.

SAINT RADBOD,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Saint Radbod, l'un des plus beaux génies de son siècle, naquit au pays de Frise, de parents très-distingués. Il fut élevé par les soins d'un oncle, évêque de Cologne, nommé Gontier, qu'il quitta lorsqu'il fut excommunié par le Pape Nicolas I^er^. Alors il vint à la cour de Charles le Chauve, pour y continuer ses études, les rapides progrès qu'il fit dans les belles lettres, et la philosophie, et plus encore son grand amour pour la vertu, lui acquirent l'estime du prince de et tous les seigneurs. L'évêché d'Utrecht étant venu à vaquer par la mort d'Egilbert, l'an 899 il fut choisi, d'un consentement unanime, pour le remplacer. Il n'y eut que notre Saint qui s'opposa à ce choix, mais sa résistance fut vaine; il fut pris et trainé, pour ainsi dire à son église. Il gouverna son peuple avec beaucoup de prudence et de sagesse, et mourut épuisé de fatigues, l'an 918. L'Église honore sa mémoire le 19 novembre.

SAINT HERVÉ,

ÉVÊQUE.

Des Heures bretonnes, imprimées en 1486, pour le diocèse de Quimper, et que j'ai lues chez M. le comte de Kergariou, marquent en ce jour, la fête de ce saint Évêque : Sancti Hoarvéi, episcopi; et celle de saint Hervé, Mervé ou Mervou, l'Exorciste, au 17 juin. Ce ne peut être ce Hervé que nous signalons au 14 janvier, et dont M. de S^t^. Allais dit, au

Digitized by Google

17 juillet : « Saint Hervé, confesseur, mort vers 1130, honoré à Chaloune en Anjou. » Ce dernier était collaborateur du Bienheureux Robert d'Arbrissel, ainsi qu'André, dont le même dit : « Le Bienheureux André de Jérusalem, est patron d'une chapelle de l'église de la Chaussière en Anjou. » Saint Hervé évêque, serait-il Hervé, natif de Landelau et évêque de Quimper, mort le 9 août 1261, en odeur de sainteté? Albert Le Grand, cite une aveugle guérie en 1313, en touchant le mausolée de ce Pontife.

M. de Blois, le porte comme Saint dans son calendrier, et dit « qu'il s'est opéré plusieurs miracles à son tombeau, qui était élevé au milieu du Chœur de la cathédrale et qui a été rasé à la révolution. Le peuple de Quimper avait confiance en son intercession. » Le même érudit, m'a dit que lorsqu'on profana les tombeaux, Andrain évêque du Finistère, à qui l'on rapporta qu'on avait trouvé le corps de Hervé de Landelau, entier et bien conservé, défendit de le jeter et le fit couvrir, de peur de soulever la population. Dans la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, restaurée en 1836, M. Blois inscrivit cette mention honorable parmi celles des autres Évêques de Quimper : *Hervœus, de Laudelau, electus anno* 1245, *virtute et méritis refertus, obiit anno* 1261 *et in medio chori sepultus est in publica sanctitatis opinione.*

LE BIENHEUREUX PIERRE PRUYS,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Ce vénérable personnage naquit à Lille et entra de bonne heure dans l'Ordre de saint François d'Assise. A une profonde piété et une parfaite innocence de mœurs, il joignait une étonnante érudition et un grand talent pour la prédication. Ses vertus et ses qualités avaient fait une telle impression sur l'esprit de ses confrères que dans une assemblée générale tenue à Ath, tous furent unanimes pour lui conférer la charge de vicaire de l'Ordre. Il ne la remplit pas longtemps, car un jour qu'il se rendait d'Ath à Gand pour visiter le

Digitized by Google

Père provincial, il fut arrêté par une troupe d'hérétiques cachés en embuscade, qui le traitaient avec la plus horrible inhumanité. Tout ce qu'ils avaient sous la main servit d'instrument à ces forcenés pour frapper leur victime. Ils accablèrent ce Religieux de coups violents, le couvrirent de blessures, et ne s'enfuirent que quand ils crurent l'avoir tué. Après un long évanouissement, le Père Pierre revint cependant à lui, et avec le secours de Dieu et de son Ange Gardien, il arriva en rampant plutôt qu'en marchant jusqu'à une petite cabane, voisine d'un moulin. Là il demanda d'une voix faible touchante, que pour l'amour de Jésus-Christ crucifié, on voulut bien recevoir un pauvre Frère Franciscain. Le meunier et les autres personnes de la maison ouvrirent aussitôt, et se sentirent émus jusqu'aux larmes en voyant ce Religieux dans un si triste état. Ils s'empressèrent aussitôt de lui procurer tous les secours en leur pouvoir. Comme ils essayaient de détacher son habit collé contre sa poitrine il jaillit une si grande abondance de sang, que la petite habitation en était presque remplie. Pendant ce temps le vénérable Religieux répétait avec calme quelques prières pour se préparer à la mort, puis, ayant remercié avec effusion ses charitables hôtes, et demanda de nouveau à Dieu le pardon de ses meurtriers, il rendit le dernier soupir. Le meunier s'empressa d'aller le soir même de ce jour, avertir les Franciscains du monastère de Gand, qui vinrent prendre le corps tous sanglant de leur Frère et l'ensevelirent avec honneur dans leur communauté.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DES TROIS MAINS.

Les Russes racontent que la très-sainte Vierge Marie apparut à un peintre qui faisait son portrait dans le Cazan.

« Ce peintre avait représenté la Bienheureuse Vierge Marie, avec notre Sauveur sur ses bras, et avait disposé le portrait de manière que les deux mains paraissaient; mais lorsqu'il revint, pour le finir, dans la chambre où il l'avait laissé, il

Digitized by Google

trouva trois mains disposées régulièrement autour de l'enfant. Sur quoi, s'imaginant que quelqu'autre personne du métier était venue la nuit lui jouer ce tour, il prit son pinceau, effaça comme en colère la troisième main; et après avoir achevé son portrait, il ferma la porte de sa chambre et mit la clef dans sa poche. »

« Il fut fort surpris en y rentrant le lendemain de retrouver une troisième main dans son tableau, et fit le signe de la Croix. Après s'être un peu remis de son étonnement, il se persuada de nouveau qu'il fallait que quelqu'un lui eût fait cette pièce; c'est pourquoi il effaça encore la nouvelle main, et finit son portrait comme auparavant; ensuite il sortit et ferma toutes les fenêtres et les portes avec plus de précaution que la veille. »

« Mais le troisième matin qu'il y retourna, il fut plus stupéfait qu'il ne l'avait encore été, de retrouver une troisième main peinte pour la troisième fois. Comme il était sur le point de l'effacer, la Vierge Marie lui apparut, et lui défendit de le faire, disant qu'elle voulait être peinte de cette manière, qui est aussi celle dont les Moscovites la représentent toujours en peinture. Cette image est vénérée au monastère de Jérusalem, à vingt lieues de Moscou. Toutes les fois qu'on va l'honorer, il faut faire le signe de la Croix, se mettre à genoux et baiser la terre[1]. »

MARTYROLOGE ROMAIN[2].

A Marbourg en Allemagne, décès de sainte Elisabeth, veuve, fille d'André, roi de Hongrie, Sœur du Tiers-Ordre de Saint-

[1] J. Perry, état présent de la Russie, p. 213.

[2] TERTIODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

In oppido Marpurg in Germania depositio sanctæ Elisabeth viduæ, Andreæ Regis Hungarorum filiæ, tertii Ordinis sancti Francisci, quæ pietatis operibus assidue intenta, miraculis clara migravit ad Dominum. — Eodem die natalis sancti Pontiani Papæ et Martyris, qui ab Alexandro Imperatore cum Hippolyto Presbytero in Sardiniam deportatus, ibique fustibus mactatus, martyrium consummavit : corpus vero ejus a beato Fabiano Papa Romam delatum, at-

Digitized by Google

François. Après avoir passé sa vie dans un exercice continuel de bonnes œuvres, elle s'en alla au Ciel tout éclatante de miracles.

Le même jour, fête de saint Pontien, pape et martyr, qui fut assommé à coups de bâton dans l'île de Sardaigne, où l'empereur Alexandre l'avait relégué avec un prêtre nommé Hippolyte. Le Pape saint Fabien fit transporter son corps à Rome, où on lui donna la sépulture dans le cimetière de Calliste.

A Samarie, saint Abdias, prophète.

A Rome, sur la voie Appienne, saint Maxime, prêtre, qui, durant la persécution de Valérien, souffrit le martyre, et fut enterré près de saint Xyste.

A Césarée en Cappadoce, saint Barlaam, martyr, homme ignorant et grossier selon le monde, mais qui, plein de la sagesse de Jésus-Christ, triompha du tyran, et surmonta le feu même par la constance de sa foi. Saint Basile-le-Grand prononça un très-célèbre panégyrique le jour de sa fête.

A Ecija, saint Crispin, évêque, qui, ayant été décapité, parvint à la gloire du martyre.

A Vienne, les saints Martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont les corps ayant été trouvés par la révélation qu'ils en firent eux-mêmes, plusieurs années après leur mort; l'évêque,

que in cœmeterio Callisti sepultum est. — Samariæ sancti Abdiæ Prophetæ. — Romæ via Appia natalis sancti Maximi Presbyteri et Martyris, qui in persecutione Valeriani passus, positus est ad sanctum Xystum. — Cæsareæ in Cappadocia sancti Barlaam Martyris, qui agrestis licet et rudis, Christi sapientia munitus, tyrannum vicit, et ignem ipsum fidei constantia superavit : in cujus die natali sanctus Basilius Magnus celebrem habuit orationem. — In civitate Astiagensi beati Crispini Episcopi, qui, capite amputato, martyrii gloriam adeptus est. — Viennæ sanctorum Martyrum Severini, Exuperii et Feliciani : quorum corpora post multa annorum curricula, ipsis revelantibus, inventa, et a Pontifice, clero, et populo illius urbis honorifice sublata, condigno honore condita sunt. — Eodem die sancti Fausti Diaconi Alexandrini, qui primum in persecutione Valeriani cum sancto Dionysio in exilium missus, deinde in persecutione Diocletiani ætate longævus, gladio animadversus martyrium consummavit. — In Isauria passio sanctorum Azæ, et Sociorum centum quinquaginta militum sub Diocletiano Imperatore et Aquilino Tribuno.

Digitized by Google

le Clergé et le peuple les enlevèrent avec solennité, et les inhumèrent honorablement.

Le même jour, saint Fauste, diacre d'Alexandrie, qui, ayant été d'abord exilé avec saint Denis, durant la persécution de Valérien, fut ensuite décapité dans sa vieillesse, sous l'empire de Dioclétien, et termina ainsi son martyre.

En Isaurie, martyre des saints Azas et de cent cinquante soldats ses compagnons que le tribun Aquilin fit mourir sous le même empereur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Eudes, oncle de saint Chaffre, abbé en Velay.

Saint Ereptiole, premier évêque de Coutances.

Saint Adjuteur, confesseur au VI^e^ siècle, honoré à Benevent.

Saint Citroine, confesseur, honoré à Loudun.

Saint Iléliodore, martyr à Mandés en Pamphilie.

Saint Maxime et saint Mutien, martyrs à Césarée en Cappadoce.

Saint Souèdre (Suedorus) évêque de Munster au XI^e^ siècle.

Saint Oreste, martyr à Thyane en Cappadoce.

Saint Théodomir, abbé de Saint-Mesmin, près d'Orléans.

Saint Honardon, évêque de Saint-Paul-de-Léon au VII^e^ siècle.

Les quarante saintes Martyres d'Héraclée.

Saint Zophore, martyr à Césarée de Cappadoce.

Sainte Ermenburge, abbesse d'un monastère au diocèse de Cantorbéry.

Martyrologe de la dernière persécution.

Etienne Mélies, prêtre du diocèse de Noyon, arrêté en 1793, comme prêtre réfractaire, condamné à la déportation, transporté à Bordeaux, enfermé au fort du Hâ, transporté de là

Digitized by Google

malade à l'hôpital Saint-André, mort à cet hôpital le 19 octobre 1794, à l'âge de 39 ans.

Grégoire Joseph Montagnon, curé de Villers-Pater, au diocèse de Besançon, sortit de son diocèse en 1793 pour éviter le serment schismatique, y revint en 1794, fut arrêté en 1797, conduit à Rochefort, déporté de là à la Guyane, déposé dans le désert de Kouanama il mourut sur cette terre pestilentielle le 19 novembre 1798, à l'âge de 47 ans.

Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Félix de Valois, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la rédemption des Captifs. — Sainte Thècle, sainte Marie, sainte Marthe et leurs compagnes, vierges et martyres. — Saint Barhadbesciabas, diacre et martyr. — Saint Sylvestre, évêque de Châlons. — Sainte Maixence et sainte Rosébie, vierges et martyres. — Saint Eudes, abbé. — Saint Edmond, roi et martyr. — Saint Humbert, évêque et martyr. — Saint Bernward, évêque de Hildesheim. — Le Vénérable Ambroise le Camaldule. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FÉLIX DE VALOIS,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Saint Félix de Valois descendait de Henri I^er^, roi de France, dont Hugues, comte de Vermandois, son grand-père, était le troisième fils. Il naquit en 1127, et fut aussi appelé Hugues, nom qu'il changea, par humilité, en celui de Félix. Ayant résolu de ne vivre que pour Dieu, il renonça au monde où il avait des biens considérables, et se retira dans une forêt au diocèse de Meaux. Il choisit cette solitude dans la vue de vivre inconnu aux hommes, de ne penser qu'à Dieu et de s'occuper uniquement de sa sanctification. Il joignait à la prière et à la contemplation les plus rigoureuses austérités de la pénitence.

La réputation de sainteté dont il jouissait attira depuis dans son désert saint Jean de Matha, qui lui demanda la permission de vivre sous sa conduite. Il ne tarda pas à s'apercevoir que son disciple était déjà fort versé dans la connaissance des voies de Dieu; aussi le regarda-t-il moins comme son disciple que comme un compagnon que Dieu lui avait envoyé. Il serait impossible d'exprimer jusqu'où nos deux ermites por-

Digitized by Google

tèrent l'esprit d'oraison, et avec quel zèle ils embrassèrent les plus rigoureuses austérités. Leurs veilles étaient longues et leurs jeûnes presque continuels. Leur occupation la plus ordinaire était la contemplation ; et ils n'avaient d'autre but, dans tous leurs entretiens, que d'allumer de plus en plus dans leur cœur le feu sacré de l'amour divin.

Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble sur le bord d'une fontaine, Jean s'ouvrit à Félix sur la pensée qui lui était venue, le jour de sa première Messe, de se consacrer à la délivrance des Chrétiens captifs chez les Mahométans. Il parla de la fin et de l'utilité de cette entreprise d'une manière si vive et si touchante, que Félix ne douta point qu'un tel projet ne vînt de Dieu ; il en loua l'exécution et s'offrit même pour y concourir autant qu'il serait en lui. Les deux Saints n'étaient plus embarrassés que sur le choix des moyens qu'il fallait prendre pour effectuer le noble désir qui leur avait été inspiré par la charité. Ils se recommandèrent à Dieu et redoublèrent leurs mortifications et leurs prières, afin d'obtenir de nouvelles lumières sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Quelques jours après, ils se mirent en chemin pour Rome. Ils partirent vers la fin de l'année 1197, sans pouvoir être retenus par les incommodités d'une saison rigoureuse. En arrivant à Rome, ils trouvèrent Innocent III sur la Chaire de Saint-Pierre. Ce Souverain Pontife, ayant été instruit de leur sainteté et de leur pieux dessein par des lettres de recommandation, qui lui furent présentées de la part de l'Évêque de Paris, les reçut comme deux Anges envoyés du Ciel, les fit loger dans son palais et leur accorda plusieurs audiences particulières, afin qu'ils lui expliquassent dans le plus grand détail les rapports et la nature de leur projet. Il assembla ensuite les Cardinaux et quelque Évêques dans le palais de Saint-Jean-de-Latran, pour prendre leur avis sur une affaire de cette importance. Après leurs délibérations, on indiqua un jeûne et des prières particulières pour obtenir de Dieu qu'il manifsstât sa volonté. Enfin, ne pouvant douter que les deux ermites français ne fussent conduits par l'Esprit de Dieu, et considérant l'utilité que l'Église

Digitized by Google

retirerait de l'institut qu'ils avaient projeté, il le reçut et en forma un nouvel Ordre religieux dont Jean fut déclaré le premier ministre général. L'Évêque de Paris et l'Abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, et le Pape l'approuva par une bulle donnée l'an 1198. Le Souverain Pontife voulut que les nouveaux Religieux portassent l'habit blanc, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de Frères de l'Ordre de la Sainte-Trinité.

Jean de Matha fit plusieurs voyages en Afrique pour racheter les captifs. Pendant ce temps, saint Félix de Valois entretenait la piété, la ferveur et la charité dans leurs maisons de France. Il mourut dans la solitude de Cerfroi, le 4 novembre 1212, à l'âge de 85 ans et 7 mois. Le Pape Innocent VI a transféré sa fête au 20 du même mois [1].

(ROHRBACHER.)

SAINTE THÈCLE, SAINTE MARIE, SAINTE MARTHE ET LEURS COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

En 346, un prêtre de la ville de Casciaze, nommé Paul, fut dénoncé à Narsès Tamsapor qui la gouvernait pour le roi de Perse. Ses richesses, qu'on disait immenses, avaient servi de prétexte aux délateurs. Sa maison fut cernée par des soldats, afin qu'il n'échappât personne, et ensuite pillée ; le prêtre fut emmené en prison, et des trésors considérables furent saisis chez lui. Des vierges consacrées à Dieu, Thècle, Marie, Marthe, une autre Marie et Ama, tombèrent également aux mains des soldats. Elles furent toutes chargées de chaînes, et enfermées avec le prêtre dans une forteresse. Paul comparut le premier

[1] Ce fut saint Félix de Valois qui procura à son Ordre l'établissement qu'il avait dans la ville de Paris. La maison fut bâtie à l'endroit où était une chapelle de saint Mathurin, ce qui fit donner aux religieux le nom de *Mathurins* qu'ils portent en France. Robert Gaguin, savant général de l'Ordre, la fit reconstruire et agrandir. Les Trinitaires étaient quelquefois appelés *Frères-Rouges* en Anglererre : car, quoiqu'ils aient un habit blanc, ils portent sur leur scapulaire une croix de couleur rouge et bleue. (note de Godescard).

Digitized by Google

devant le tribunal de Tamsapor, qui lui dit : « Si tu fais ce que le roi ordonne, si tu adores le soleil, et manges du sang, tu ne perdras rien : ton argent te sera sur-le-champ rendu. »

Séduit par cette promesse, ce malheureux, ce fils de l'enfer, loin de résister au tyran, promit de faire tout ce qu'on voudrait, et fit plus encore qu'il n'avait promis, tant il aimait, le misérable, cet argent qui ne devait lui rapporter que le feu éternel ! Cette apostasie du prêtre Paul contrista singulièrement Tamsapor qui ne l'avait accusé que pour avoir son argent. Après y avoir réfléchi quelque temps, il résolut de lui commander d'égorger de sa propre main les vierges, croyant bien qu'il ne se résoudrait jamais à cette action honteuse et abominable, et fournirait par cette désobéissance un nouveau prétexte de ne pas lui rendre ce qu'on lui avait pris. Il fait donc amener les vierges, et, les regardant d'un air farouche, il leur dit : « Si vous n'obtempérez pas à l'édit du roi, savoir : d'adorer le soleil, et de vous marier, vous allez subir la plus affreuse torture, et la mort. J'ai résolu d'exécuter sans délai mes ordres, et de sévir contre les rebelles. Personne ne vous tirera de mes mains. » Les vierges lui répondirent à haute voix : « C'est en vain, orgueilleux tyran, que tu voudrais nous épouvanter ou nous flatter. Que n'exécutes-tu au plus tôt tes ordres? Pour tout au monde nous ne voudrions t'écouter et renier Dieu, notre Créateur. »

Alors le juge impie fait retirer les vierges de son tribunal, et commande de les battre cruellement de verges : chacune en reçut cent coups, mais avec tant de courage, qu'au milieu de ce cruel supplice, elles s'écriaient : « Non, jamais nous ne préférerons le soleil à Dieu ; jamais nous ne serons aussi insensées que vous qui adorez la créature au lieu du Créateur ! »

Le tyran prononça contre elles la peine de mort, et en confia l'exécution au prêtre apostat. « Egorge ces vierges, lui dit-il, et je te rends tout. »

Qui pouvait faire reculer cet homme, pris au cœur de la même passion que Judas, de la même sordide avarice? L'éclat

Digitized by Google

de l'or et de l'argent avait tellement ébloui ses yeux, que pour ces misérables richesses il ne craignit pas de perdre son âme. Coupable du même crime que Judas, il eut le même sort : comme le traître, il se pendit. Je ne sais si son corps creva et si ses entrailles se répandirent : peut-être Judas lui transmit-il cet héritage. Ce traître tua le Sauveur ; l'apostat tua aussi Jésus-Christ qui habitait dans ses vierges ; car *quiconque a été baptisé en Jésus-Christ, a revêtu Jésus-Christ.* De tous les deux quel fut le châtiment ? qui souffrit la peine la plus grande ? Comme leur crime à tous les deux est égal et énorme, il ne faut pas douter que la justice divine ne leur réserve dans l'éternité les plus terribles supplices.

Le prêtre avare, aveuglé par cet or qu'il ne devait plus ravoir, trompé par les perfides promesses du tyran, se fait un front d'airain, un cœur de fer ; et, l'épée nue à la main, il s'avance contre les vierges saintes. En le voyant venir elles s'écrièrent : « Lâche pasteur, c'est ainsi que tu te lèves contre ton troupeau, tu égorges tes brebis ! Homme rapace, c'est ainsi que, changé en loup, tu ravages le bercail ! Est-ce là le Sacrement qui rend Dieu propice [1], et que naguères nous recevions de tes mains ? Est-ce là le Sang [2] qui donne la vie et que tu offrais à notre bouche ? Toutefois, ce fer que tu as tiré contre nous va nous faire trouver la vie. Si nous te précédons au tribunal du juge suprême, ce sera pour lui soumettre notre cause, et lui demander vengeance : ce jour n'est pas éloigné, aujourd'hui même t'attend un juste châtiment. Tu nous immoles, parce que nous restons fidèles à Dieu ; il est impossible que tu vives plus longtemps après un tel forfait. Malheur à notre assassin ! Mais, va, misérable, mets par notre mort le comble à tes crimes. La peine que tu mérites va tomber sur toi. Que tardes-tu ? Hâte-toi de nous ôter la vie, hâte notre délivrance, épargne-nous le funeste spectacle que tu vas étaler bientôt,

[1] Le Sacrement de pénitence.

[2] Le Sacrement de l'Eucharistie. On voit clairement par ces paroles que l'Église de Perse, au IVe siècle, croyait à la présence réelle de N.-S. Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Digitized by Google

quand, pendu à une poutre fatale, et luttant en vain contre la corde, on te verra, dans un affreux désespoir, agiter en l'air tes mains et tes pieds, jusqu'à ce que tu tombes dans l'abîme. »

L'apostat, le fils de la perdition, qui avait dépouillé tout sentiment et toute pudeur, n'est pas touché ; il lève le glaive, instrument de l'enfer, et, sans aucune émotion, sans aucun tremblement, il fait tomber la tête des vierges, semblant même rechercher la gloire de paraître habile bourreau. Son bras, quoique non exercé au meurtre, ne fut pas fatigué ; son glaive, dans sa main novice, ne fut pas émoussé : sans doute, auparavant, il avait eu soin d'en aiguiser la pointe, et la passion de l'or empêchait sa main de trembler. Il ne donna pas un seul signe de crainte, bien qu'il n'eût jamais versé le sang ; on ne le vit pas un seul instant rougir, bien que la foule immense le traitât d'odieux et exécrable bourreau. Sans doute il fut instruit au meurtre par celui qui fit boire à la terre, par la main de Caïn, le premier sang de l'homme, celui dont le Seigneur a dit qu'*il est homicide dès le commencement.*

C'est ainsi que de saintes vierges moururent pour Jésus-Christ. Hosties d'agréable odeur, elles furent présentées chastes et pures à celui qui devait récompenser leurs vertus et leur sacrifice. Ces vierges furent comptées au nombre des martyrs le sixième jour de la lune de juin.

La fin du prêtre apostat fut bien différente. Peut-être n'avait-il jamais lu ni entendu ces paroles que l'Écriture met dans la bouche du riche, qui, après avoir recueilli les fruits de son champ, se disait en se félicitant : *Maintenant, mon âme, mange, bois, fais des réjouissances ;* et qui entendit bientôt cette réponse : *Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme, et que deviendront toutes tes richesses ?* Il en arriva de même à l'assassin des vierges. Il croyait qu'on allait lui rendre ces richesses d'iniquité, pour lesquelles il avait perdu son âme, et cette nuit-là même fut sa dernière nuit. Car le gouverneur craignant qu'un homme capable de tout oser pour son argent, n'en appelât au roi pour le ravoir, ordonna à

Digitized by Google

ses satellites de le mettre à mort. Ceux-ci, pour cacher ce crime, l'étranglèrent la nuit dans sa prison. Quel rapport entre la fin de Judas et celle du prêtre Paul! Mais Judas peut-être était moins coupable car au moins il montra du repentir, et c'est même par horreur de son crime qu'il se pendit; tandis que lui, il n'eut ni honte, ni repentir, et ne s'en punit pas lui-même, mais périt d'une main étrangère. Cette mort était-elle toute la peine qu'il méritait? Tout supplice paraîtra léger en comparaison de son crime.

SAINT BARHADBESCIABAS,

DIACRE ET MARTYR.

En 354, la quinzième année de la persécution des rois de Perse, Sapor Tamsapor fit arrêter à Arbelle le diacre Barhadbesciabas. Pendant qu'on lui faisait subir d'affreuses tortures, le tyran lui disait : « Adore le feu et l'eau, mange du sang des animaux, et sur-le-champ tes tourments cessent, et tu es libre. » Mais le martyr, trop heureux de souffrir pour son Dieu, souriait au sein des supplices et insultait au tyran : « Qui es-tu, lui criait-il, pour me forcer à abjurer la religion que je suis depuis mon enfance? J'en jure par le Dieu que j'aime de toute mon âme et par son Christ, en qui j'ai mis tout mon espoir, ni toi, ni ce roi dont tu vantes tant la puissance, ni les tourments d'aucune sorte, rien ne pourra me séparer de la charité de mon Jésus, que j'ai aimé par-dessus toutes choses depuis ma plus tendre enfance jusqu'à ma vieillesse. » Alors le tyran, transporté de fureur, condamna le Diacre à perdre la tête. Il y avait alors dans les prisons un Chrétien d'une haute naissance, nommé Aghée, qui, dans une première épreuve, avait eu l'honneur d'être emprisonné pour avoir généreusement confessé la foi; mais depuis il n'avait plus conservé de chrétien que le nom. Le gouverneur fit ôter ses chaînes à ce lâche apostat, et le condamna à remplir à l'égard du saint Diacre l'office de bourreau. Il voulait sans doute, en lui commandant ce nouveau crime, le punir de sa première résistance.

Digitized by Google

On conduit donc Barhadbesciabas en dehors des murs d'Hazan, sur une colline ; là, les gardes l'attachent à un poteau, et il attend le coup fatal ; alors on présente un glaive au malheureux Aghée, et on lui commande de le tirer et de remplir son office ; il obéit, l'infâme, mais en tremblant ; hors de lui-même et ne sachant plus ce qu'il fait, il ne porte que des coups mal assurés ; sept fois il frappe le Martyr sans pouvoir faire tomber sa tête ; enfin il jette là son glaive, mais les spectateurs indignes le forcent de le reprendre et d'achever la victime. Il ramasse donc son épée sanglante, l'essuie sur le corps du saint Martyr, et la plonge dans ses entrailles ; le Martyr expira sur-le-champ.

Mais Dieu punit bientôt d'une manière terrible le malheureux apostat, et je dois raconter ici ce prodige. Au moment même où le saint Diacre expirait sous ses coups, il fut frappé d'une épouvantable maladie qui fit enfler comme une poutre sa main sacrilége. Aussi était-il forcé de rester toujours au lit afin d'appuyer sa main, qui enfin tomba de pourriture, et le malheureux mourut quelques jours après de cette maladie extraordinaire, abandonné de tout le monde.

Deux soldats, par les ordres du tyran, veillèrent pour garder le corps du Martyr. Mais deux Clercs se concertèrent ensemble, et se cachèrent pendant la nuit dans un lieu voisin, afin d'enlever les saintes reliques pendant que les gardes dormiraient. Ils essayèrent d'abord de les gagner par de l'argent ; mais, n'y ayant pas réussi, ils les attaquèrent au milieu de la nuit pendant qu'ils étaient plongés dans un profond sommeil, les garottèrent, emportèrent le corps, et l'enterrèrent, à la faveur des ténèbres, où ils voulurent.

SAINT SYLVESTRE,

ÉVÊQUE DE CHALONS.

Saint Sylvestre, évêque de Châlons, forma par ses leçons, et encore plus par ses exemples la jeunesse de saint Césaire, qui fut depuis évêque d'Arles. Il s'appliqua à détruire dans son

Digitized by Google

diocèse les derniers vestiges de l'idolâtrie, et a convertis à la Foi chrétienne ceux qui étaient encore plongés dans les ténèbres du pagnisme. Il assista l'an 517, au Concile d'Epaône, et souscrivit le premier après les métropolitains comme le plus ancien Évêque de nos provinces. Pendant ses quarante-deux ans d'épiscopat, il ne se rendit pas moins célèbre par ses miracles que par ses vertus. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'il suffisait aux malades d'être sur un lit tissu de cordes qui lui avait appartenu pour recevoir la guérison. On porta depuis ce lit, dans la sacristie de l'église de Châlons où il continua longtemps à opérer les mêmes miracles. Le saint Évêque de Tours proteste avoir vu lui-même plusieurs personnes prendre des filets de ces petites cordes du lit de saint Sylvestre, les emporter en des lieux fort éloignés, et les mettre sur des malades qui en recevaient du soulagement sur-le-champ. Il ajoute que sa mère en fit l'heureuse expérience sur une jeune fille au cou de laquelle elle avait attaché un de ces filets.

Saint Sylvestre fut canonisé par le Pape Jean VIII sous l'épiscopat de Gilbold, en 878, une ancienne charte du prieuré de Saint-Marcel atteste qu'une partie des reliques de saint Sylvestre repose sous l'autel majeur de ce prieuré.

SAINTE MAIXENCE ET SAINTE ROSÉBIE,

VIERGES ET MARTYRES.

Sainte Maixence était une jeune Chrétienne, issue de sang royal d'Ecosse, qui vivait au sixième siècle. Son intelligence lui fit comprendre les devoirs que la Foi impose à ceux qui veulent conquérir la vie éternelle. Elle avait une servante qui s'appelait Rosébie; elle lui communiqua sa piété qui est le chemin du Ciel. Mais lorsqu'elle eut seize ans, elle fut demandée en mariage par un de ses concitoyens qui était idolâtre comme la plupart des écossais de ce temps-là, inquiétée de ces poursuites, elle disparut un jour, n'emmenant avec elle que sa fidèle Rosébie. On reconnut bientôt qu'elle avait quitté l'Ecosse; et on soupçonna que comme plusieurs de ses compatriotes, elle

Digitized by Google

s'était réfugiée en France. Celui qui avait demandé sa main passa à son tour en France et à force de recherches il découvrit sa retraite en Beauvaisis, sur les bords de l'Oise, où elle avait une cellule. Son arrivée produisit l'épouvante, car il voulait avoir Maixence pour épouse. La vierge pure le repoussa plus que jamais ; et alors, il la tua et massacra sa servante, qui était, comme Maixence, mûre pour le Ciel.

Ces deux Saintes sont vénérées dans le diocèse de Beauvais.

SAINT EUDES,

ABBÉ.

Eudes, enfant d'une riche et noble famille du Velay fut assez heureusement sage pour s'occuper bien plus de son salut que de ses richesses, et dès qu'il eut vu le monde tel qu'il est, il se donna à Dieu. Il aida beaucoup par ses richesses la fondation du monastère de Corméry, et dès qu'il fut construit les moines qu'il y avait appelés voulurent l'avoir pour Abbé. Avant d'accepter cette charge, il se rendit au monastère de Lérins, qu'il se proposait pour modèle. Ce qu'il vit là lui traça la marche qu'il devait suivre. En revenant de ce pèlerinage, il décida un neveu dont il connaissait la vertu et le mérite à venir le seconder, il lui donna l'habit et le chargea de tout le temporel du monastère de Corméry, ce neveu fut saint Chaffre. Saint Eudes n'eut pas une vie très-longue. Lorsqu'il vit venir la mort, il fit élire son neveu pour lui succéder, et s'en alla à Dieu au commencement du huitième siècle. Saint Chaffre marcha si dignement sur ses traces qu'après sa mort la maison de prières qu'il gouvernait s'appela le monastère de saint Chaffre. On vénère saint Eudes le 20 novembre[1].

[1] S. Chaffre est honoré le 19 octobre.

Digitized by Google

SAINT EDMOND,

ROI ET MARTYR EN ANGLETERRE

Depuis Egbert, c'est-à-dire, depuis 802, les rois des Saxons occidentaux étaient monarques de toute l'Angleterre. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût des souverains en plusieurs endroits, mais leur puissance n'était pas absolument indépendante. Offa, par exemple, régnait sur les Est-Angles. Ce prince voulant finir ses jours à Rome dans les exercices de la piété et de la pénitence, remit sa couronne à Edmond, qui n'avait encore que quinze ans, mais qui annonçait les plus heureuses inclinations pour la vertu, et qui descendait des anciens rois Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne. Edmond, suivant les historiens de sa vie, fut placé sur le trône de ses ancêtres, et couronné le jour de Noël 855, au château de Burum sur le Stour. Ses qualités morales et religieuses en firent le modèle des bons rois. On admirait dans un prince si jeune l'aversion la plus décidée pour les flatteurs ; il voulait voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles, tant il craignait la surprise dans ses jugements, l'infidélité des rapports, et les manœuvres des passions humaines : toute son ambition était de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets. De là ce zèle pour faire administrer la justice avec intégrité, et pour faire fleurir la Religion et les bonnes mœurs dans ses états. Il fut le père de ses sujets et surtout des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins, le soutien et l'appui des faibles. Sa ferveur dans le service de Dieu rehaussait l'éclat de ses autres vertus. A l'exemple des moines et de plusieurs autres personnes pieuses, il apprit le psautier par cœur, et pour cela il vécut pendant un an à son château de Hunstanton, qui n'est plus qu'un village de la province de Norfolk. Le livre dont il se servait s'est gardé religieusement à l'abbaye de Saint-Edmondsbury, jusqu'à la destruction des monastères en Angleterre.

Il y avait quinze ans que saint Edmond régnait lorsqu'il fut

Digitized by Google

attaqué par les Danois. On lit dans la chronique de ces peuples que Regner Lodbrog, roi de Danemarck, ayant été fait prisonnier, fut tué en Irlande où il avait fait une invasion. Il eut pour successeur Harald Klag, qui, pour se soustraire à sa tyrannie, s'était retiré en Allemagne auprès de Louis le Débonnaire. Harald embrassa la Religion chrétienne, mais il retomba depuis dans l'idolâtrie. Après lui régnèrent Sywad III, Eric I et Eric II; le dernier fut converti sur la fin de sa vie par saint Anschaire. De son temps les fils de Regner Lodbrog soumirent la Norwège, et ravagèrent l'Angleterre par leurs incursions. A la tête d'une armée nombreuse qu'ils avaient levée dans le Nord, ils exercèrent la piraterie. Hingar et Hubba, deux de ces princes, et qui surpassaient en barbarie tous les pirates danois, débarquèrent en Angleterre et passèrent l'hiver au milieu des Est-Angles. Ayant fait une trève avec cette nation, ils partirent dans l'été pour le Nord. Ils mirent à feu et à sang le Northumberland et la Mercie, en dirigeant leur marche par les provinces de Lincoln, de Northampton et de Cambridge. Par un excès de rage et de cruauté, et encore plus par haine pour le nom chrétien, ils détruisirent les églises et les monastères, et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de prêtres et de moines. Les Religieuses de Coldingham, au-delà de Berwick, qui craignaient moins la mort que les outrages dont leur chasteté était menacée, se coupèrent le nez et la lèvre supérieure, à l'instignation de sainte Ebbe, leur Abbesse, afin de n'offrir aux barbares qu'un spectacle d'horreur. A la vérité on n'insulta point à leur pudeur, mais elles furent toutes massacrées. On compte encore parmi les monastères qui furent détruits alors ceux de Bardney, de Péterborough, d'Ely et de Huntington.

Edmond, comptant sur la foi des traités, avait cru ses sujets en sûreté, et ne s'était point préparé à la guerre. Mais comme il vit qu'il n'y avait rien de sacré pour les barbares, il rassembla ce qu'il put de troupes, et marcha contre eux. Il battit une partie de leur armée près de Tetford. Cette perte fut bientôt réparée; l'armée des infidèles fut même renforcée par de nouvelles troupes. Edmond, qui était trop faible pour tenir la cam-

Digitized by Google

pagne, et qui ne voulait pas prodiguer à pure perte le sang de ses sujets, se retira vers son château de Framlingham dans la province de Suffolk. Les barbares lui firent diverses propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient opposées à la Religion et à la justice qu'il devait à son peuple. Il aima mieux s'exposer à la mort que de trahir sa conscience. Pendant qu'il fuyait, les infidèles l'investirent à Hoxon sur la Waveney. Il voulut inutilement se cacher; sa retraite fut découverte : on le chargea de chaînes pesantes, et on le conduisit à la tente du général. On lui fit de nouveau des propositions semblables aux premières : mais il répondit avec fermeté que la Religion lui était plus chère que la vie, et qu'il consentirait jamais à offenser le Dieu qu'il adorait. Hinguar, furieux de cette réponse, le fit battre cruellement; après quoi, ayant ordonné de l'attacher à un arbre, il le fit déchirer à coups de fouet. Le saint roi souffrit ce barbare traitement avec une patience invincible, et en invoquant le Nom sacré de Jésus-Christ. Les infidèles, encore plus enflammés de rage, le laissèrent attaché à un arbre, et, par un amusement digne de leur férocité, ils lui décochèrent une grêle de flèches dont son corps fut bientôt tout hérissé. Enfin, il fut condamné par Hinguar à perdre la tête. Le Saint finit ainsi son martyre le 20 novembre 870. Saint Dunstan en avait appris les circonstances d'un témoin oculaire. Le lieu où se passa cet événement s'appelait alors Henglesdun : il se nomme aujourd'hui Hoxon ou Hoxne. On y bâtit depuis un prieuré de moines qui porta le nom du saint Martyr.

Les infidèles portèrent la tête d'Edmond dans un bois, et la jetèrent dans des broussailles ; mais on la retrouva miraculeusement, et on l'enterra avec le corps à Hoxon. Peu de temps après on transféra ces saintes reliques à Bedricksworth ou Kingston, appelé depuis saint-Edmondsbury, parce que ce lieu était le patrimoine particulier du saint roi, et non à cause de son tombeau. On bâtit une église en bois à l'endroit où il était enterré. La sainteté du Serviteur de Dieu fut attestée par divers miracles. En 920, la crainte des barbares fit porter ses reliques

Digitized by Google

à Londres : elles y restèrent trois ans déposées dans l'église de Saint-Grégoire. On les reporta ensuite à Saint-Edmondsbury. L'église de bois dont nous avons parlé subsista jusqu'au temps du roi Knute ou Canut, qui, pour réparer les outrages faits par son père Swin ou Swenon à ce lieu, et aux reliques de saint Edmond, fonda en 1020 une nouvelle église et une abbaye en l'honneur du saint Martyr, et les fit bâtir avec la plus grande magnificence.

Les historiens de la Grande-Bretagne font l'éloge le plus complet de saint Edmond. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales. Henri VI, dans lequel on aurait désiré plus de connaissance des affaires, mais qui joignait une bonté de cœur admirable à un grand amour pour la Religion, et qui fut éprouvé par tant d'afflictions, avait une dévotion singulière à saint Edmond. Aussi aimait-il à faire des retraites dans l'abbaye de Saint-Edmondsbury, et il y trouvait des consolations qu'il ne rencontrait point ailleurs.

Un Concile national d'Oxford, tenu en 1122, mit la fête de saint Edmond au nombre de celles qui étaient d'obligation en Angleterre ; mais elle ne se retrouve plus dans les constitutions de l'Archevêque Simon Islep, qui supprima un certain nombre de fêtes en 1362.

SAINT HUMBERT,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Humbert était un des Prélats que saint Edmond, roi des Anglais orientaux chérissait le plus et c'est c'est par lui qu'il fut couronné le jour de Noël de l'an 855. Il avait gagné par ses vertus l'affection du pieux monarque auquel il fut attaché toute sa vie, il eut la gloire d'être associé à son martyre. Il fut massacré avec lui, le 20 novembre 870.

Digitized by Google

SAINT BERNWARD,

ÉVÊQUE DE HILDESHEIM.

Bernward, que nous appelons vulgairement saint *Bernard,* et que plusieurs nomment mal saint *Bertuald,* était issu de l'une des bonnes noblesses d'Allemagne, des comtes de Sommerchbourg, Palatins ou officiers de l'empire. Son oncle maternel Folckmar, qui fut depuis évêque d'Utrecht, s'étant chargé du soin de son éducation le confia à l'évêque de Hildesheim Osdag, qui lui donna pour précepteur le prêtre Tangmar, bibliothécaire et greffier de son église, qui composa depuis la vie de notre Saint. Il fit de grands progrès en peu de temps dans l'étude des lettres par la facilité de son esprit et par son application au travail : ce qui porta Tangmar, qui avait encore beaucoup d'autres écoliers, à le conduire séparément pour ne le point retarder. L'évêque Osdag voyant qu'avec cette ardeur pour les sciences il avait l'inclination portée à la vertu, lui donna la cléricature et le fit exorciste. Cet engagement procura de nouveaux exercices à la piété de Bernard sans rien diminuer de la passion, qu'il avait pour toutes sortes de sciences et pour tous les arts, sans négliger ceux mêmes, que l'on appelle mécaniques. Son grand-père maternel Adalberon, charmé de voir tant d'excellentes qualités en lui, voulut l'adopter, quoiqu'il eût un grand nombre d'enfants. Mais les avantages que Bernard semblait devoir tirer de cette adoption ne purent lui donner le goût du siècle, ni le faire départir de la résolution qu'il avait faite de se donner tout entier à la piété et à l'étude. Il reçut le soudiaconat de Willigis, archevêque de Mayence, qui le fit diacre ensuite et l'ordonna prêtre quelque temps après. Ce Prélat le laissa retourner depuis auprès de son grand-père le comte Adalberon, qui reçut toute sorte d'assistances de lui dans son extrême vieillesse, tant pour le bien de son âme que pour les adoucissements des restes incommodes d'une vie temporelle. Les services qu'il lui rendit s'étendirent aussi sur ses domestiques, qu'il instruisit

Digitized by Google

des devoirs du Christianisme : ce qui le fit regarder comme le pasteur de toute sa famille. Après la mort d'Adalberon, et le refus qu'il fit de l'abbaye ou de la prévôté de Deventer, bénéfice considérable que son oncle voulait lui procurer, il se retira à la cour du roi Othon III, qui n'étant encore qu'un enfant de douze ans, gouverné par sa mère l'impératrice Théophanie veuve d'Othon II le fit l'un de ses chapelains ou de ses aumôniers. Il vécut dans le palais avec tant de réputation, que l'impératrice du conseil des ministres de l'empire, l'établit précepteur du roi son fils. Il lui forma les mœurs et l'esprit, et il redressa heureusement son inclination que les flatteurs commençaient déjà à corrompre. La mort de l'impératrice survenue en 991, fit sentir au jeune Othon le besoin qu'il avait de son maître : et sa confiance croissant toujours avec la connaissance qu'il avait de son mérite, il voulut se servir de ses conseils pour les affaires de l'état comme il s'était servi de ses leçons jusques-là pour l'étude des sciences et la pratique de la vertu.

Dix-huit mois après, l'évêque de Hildesheim laissa le siége vacant par sa mort, et Bernard fut nommé d'un commun consentement par le clergé et le peuple de la ville pour le remplir. Othon ne put le refuser à leurs instances, quelque désir qu'il eût de le retenir auprès de lui. Bernard fut sacré le 15 janvier de l'an 993, par Willigis, archevêque de Mayence, qui lui avait déjà donné les autres Ordres ecclésiastiques. Il ne fut pas plutôt installé sur son siége qu'il donna à ses peuples des exemples de toutes sortes de vertus. Il leur enseigna en même temps les moyens de pratiquer celles qu'ils pouvaient imiter et qui étaient propres à les sanctifier. Il joignit à une continence parfaite une grande frugalité avec beaucoup de modestie et de simplicité. Après avoir vacqué le jour aux fonctions épiscopales, il passait une grande partie de la nuit à la prière et à la lecture : ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût toujours le premier aux offices de matines et qu'il n'assistât encore à tous les autres avec une assiduité, dont on n'avait pas encore vu d'exemple dans cette église. Non content de

Digitized by Google

travailler à rétablir la discipline des mœurs et des saints usages, il voulut encore régler lui-même la police dans la ville et y fait fleurir avec les lois, les études, les arts et tous les exercices du corps et de l'esprit. Il se chargeait avec plaisir de toutes les affaires publiques de son diocèse, des causes mêmes des particuliers, et surtout des intérêts des pauvres et des faibles qui avaient besoin d'appui et d'assistance. Ses aumônes étaient continuelles, et si abondantes, que l'on ne comprenait pas comment son patrimoine et les revenus de son église, joints aux ménagements produits par sa frugalité, pouvaient y fournir.

Cependant il conservait toujours le grand crédit qu'il avait acquis sur l'esprit du roi Othon III son élève, qui fut couronné empereur l'an 996 par le nouveau Pape Grégoire V. Ce prince malgré qu'il en eût l'obligeait de prendre part aux grandes affaires de l'état, et il voulait qu'il l'assistât toujours de ses conseils. Ce fut le sujet de la jalousie de quelques princes et Prélats de l'empire. Comme il n'était pas seulement le Pasteur des âmes de son diocèse, et qu'en qualité de prince temporel, il était responsable du repos et de la fortune de ses peuples, il satisfit toujours avantageusement à la fâcheuse nécessité d'en repousser les ennemis par la force des armes, persuadé comme Zacharie qu'il faut être délivré de ces sortes de craintes pour servir Dieu avec plus de liberté. Il réprima les Esclavons et les autres barbares, qui ravageaient la Saxe, assura les limites de son diocèse, fortifia ses places et établit des fortes garnisons sur ses frontières. L'exactitude qu'il apportait à ces obligations dont il ne s'acquittait que parce qu'il ne lui était pas permis de les omettre, n'était que l'ombre de celle avec laquelle on lui voyait remplir tous les devoirs d'un véritable Évêque.

Il ne put éviter divers différends qu'il eut avec quelques personnes puissantes pour maintenir les droits ou les intérêts de son église. Il n'y en eût guères de plus long ni peut-être de plus fâcheux par rapport à l'exemple que les Prélats nous doivent donner, que la difficulté qui s'émut entre Willigis, arche-

Digitized by Google

vêque de Mayence et lui, touchant le territoire de l'abbaye de Gandesheim, dont la possession avec l'investiture fut adjugée à la fin à l'église de Hildesheim par le jugement du Pape Silvestre II, et des Conciles de Todi, de Rome et d'Allemagne assemblés pour ce sujet. L'issue de cette longue affaire fut très-glorieuse à saint Bernard. Elle fit connaître sa sainteté, son zèle pour l'honneur et les droits de son église, non-seulement à saint Henri duc de Bavière, qui fut depuis empereur et qui s'était entremis pour son accommodement; mais encore au Pape et à une grande partie de l'Italie par l'obligation où elle l'avait mis de faire un voyage à Rome. Comme sa réputation l'avait précédé dans la plupart des lieux de son passage, il n'y eut point d'honneurs qu'il ne reçut sur toute sa route des Évêques et des Seigneurs. Personne ne lui en rendit avec tant de distinction que le Pape même, et surtout l'empereur Othon qui le regardait toujours comme son maître et son directeur. Ce prince à qui Bernard rendit encore divers services importants avant que de le quitter, tant pour ses affaires temporelles que pour celles qui regardaient le salut de son âme, mourut le 28 janvier de l'an 1002 et eut pour successeur saint Henri dont nous avons parlé, et qui fut couronné empereur quatorze ans après. Saint Bernard fut du nombre des Prélats qui le sacrèrent roi d'Allemagne à Mayence le 7 juin, qui était le dimanche de l'octave de la Pentecôte. L'année suivante il reçut ce pieux prince dans son église de Hildesheim avec une pompe magnifique, mais religieuse : et après l'avoir conduit dans les exercices des dévotions qu'il y fit, il lui donna diverses lumières pour exécuter les résolutions saintes qu'il avait prises de consacrer son autorité et tous ses soins à la gloire de Dieu et à l'avantage de son Église. Henri après avoir pacifié ses États, vint à bout de réconcilier aussi notre saint Évêque avec l'Archevêque Willigis, qui vécut encore quatre ans depuis, tâchant de réparer le scandale passé par les témoignages d'une amitié sincère et par toutes sortes de bons offices. Après sa mort, Bernard fut choisi pour sacrer son successeur Erckenbald, qui mourut au bout de cinq ans,

Digitized by Google

ayant toujours vécu dans une grande union avec notre saint Évêque et travaillé de concert avec lui au bien des églises d'Allemagne pendant tout ce temps. Aribon qui lui succéda voulut faire revivre contre l'Évêque de Hildesheim, la querelle touchant l'abbaye de Gandesheim, malgré la promesse qu'il lui avait donnée à son sacre même en présence du saint empereur, d'acquiescer au jugement qui en avait été rendu. Mais Bernard lui marqua une fermeté si intrépide, et lui fit une peur si salutaire des jugements de Dieu et des puissances humaines, qu'il n'osa plus en parler tant qu'il vécut.

Deux ans après, notre Saint au milieu du zèle, qu'il faisait paraître dans les fonctions de son ministère, pour sanctifier son peuple, pour bâtir ou réparer des églises et des monastères, et pour augmenter le culte de Dieu dans sa ville et son diocèse, fut attaqué d'une maladie dont il fut affligé pendant cinq ans entiers. Il la reçut comme une épreuve que Dieu voulait faire de sa fidélité, et se prépara à en faire un saint usage par la patience et par une soumission parfaite à sa divine volonté. Il avait donné quelque temps auparavant tous les biens qui lui étaient restés de son patrimoine et de ses acquisitions au monastère de Saint-Michel, qu'il avait fondé, afin de pouvoir y entretenir un grand nombre de Religieux : ce qu'il n'avait fait néanmoins qu'avec le consentement et par le conseil de l'empereur saint Henri, et de l'Archevêque de Mayence. De sorte que ne possédant plus rien en propre, il avait pris un esprit de pauvreté et de mortification dans lequel il voulait achever ses jours avec les sentiments d'une humilité vraiment chrétienne. La dernière année de sa vie, soit qu'il n'eût qu'un intervalle de convalescence, il prit l'habit de Religieux, et fit profession de l'état monastique. S'il eut la pensée de quitter son évêché pour satisfaire à ce nouvel engagement, il n'eut pas le loisir d'en exécuter le dessein. La maladie le reprit avec dans de violence qu'il ne douta plus qu'elle ne dût le conduire au tombeau. S'étant préparé à la mort par le renouvellement de ses exercices de piété et par la réception des Sacrements de l'Église, il se fit transporter revêtu de son habit monastique

Digitized by Google

dans la chapelle de saint Martin dépendante de l'abbaye de Saint-Michel, afin d'avoir la consolation de mourir dans le lieu même où il avait fait profession. Il y rendit l'esprit le 20 novembre 1021 après vingt-huit ans et quelques mois d'épiscopat : et fut pleuré de toutes sortes de personnes, principalement des pauvres, des veuves et des pupilles qui crurent avoir perdu leur père. Il fut enterré dans la cave de l'église Saint-Michel, devant l'autel de la Vierge, avec la simplicité qu'il avait recommandée en mourant. Son corps demeura caché en ce lieu pendant l'espace de 172 ans, jusqu'à ce que le bruit de divers miracles qu'on publia comme s'étant faits à son tombeau ou par son intercession, fit travailler à le mettre au nombre des Saints et à rendre un culte public à sa mémoire. Le Cardinal Cincius, légat du Saint-Siége, revenant de Danemarck en 1193, fit vérifier une partie de ses miracles, et informer des actions de sa vie. Ce fut principalement sur ces instructions et sur les poursuites de Thierri, abbé de Saint-Michel de Hildesheim, que le Pape Célestin III canonisa Bernard dans les formes ordinaires le samedi devant Noël de la même année. Ce qui fait juger qu'il y a faute dans la date de la Bulle de canonisation, publiée quinze jours après, parce qu'elle porte le 8 janvier de la seconde année de son pontificat, qui était expirée dès le 14 avril de l'an 1193. La bulle donnait la permission ou plutôt la commission de lever son corps de terre, ce qui était la dernière forme ou l'accomplissement de la canonisation en ces temps-là, et de le mettre au rang des Reliques de l'Église qui étaient publiquement exposées à la vénération des peuples. C'est ce qui donna lieu à la translation solennelle que l'on fit du corps de notre Saint peu de temps après.

LE VÉNÉRABLE AMBROISE LE CAMALDULE.

Ambroise le Camaldule, général de son Ordre en 1431, naquit en 1378 de l'illustre famille des Traversari, de Ravenne, à Portico, dans la Romagne. Eugène IV l'envoya au

Digitized by Google

Concile de Bâle. Il brilla ensuite à ceux de Ferrare et de Florence, et il dressa le décret d'union entre l'Église grecque et l'Église latine. On admira sa facilité à s'énoncer en grec. Ambroise fut recherché par les savants de son temps, qui aimaient en lui un homme de lettres enjoué et un Religieux aimable, quoique sévère pour lui-même. Il dit, à l'occasion de Laurent Valla et du Pogge Florentin, qu'il n'avait pu réconcilier, qu'on devait faire peu de cas des savants qui n'ont ni la charité d'un Chrétien, ni la politesse d'un homme de lettres ; maxime qui humilierait étrangement bien des gens du premier nom, si elle pouvait être reçue dans ce siècle. Il mourut en 1439, laissant la mémoire d'un saint Religieux. Aussi son nom se trouve-t-il en plusieurs Martyrologes.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dans la partie septentrionale du Tong-King, plusieurs paroisses chrétiennes furent ravagées par les rebelles chinois. Les églises et la plupart des maisons furent réduites en cendres. Un catéchiste fuyant à l'approche des brigands, avait emporté avec quelques autres objets une petite statue de la très-sainte Vierge qu'on portait dans les processions. Cette statuette, écrivait en 1873, M^gr^ Puginier, vicaire apostolique du Tong-King Occidental, avait traversé toute les persécutions, depuis Min-Menh jusqu'à nos jours, ce qui la rendait précieuse aux fidèles. Le coffret de bois où elle était enfermée fut placé par le catéchiste dans une caisse remplie de hardes, et la caisse elle-même fut cachée par lui dans une cabane au milieu des forêts. Les brigands passèrent par là et mirent le feu à la cabane. Lorsque le catéchiste revint visiter ses effets, il les trouva tous consumés par le feu. Poussé par un mouvement intérieur dont il ne se rendait pas compte, il écarta les cendres. Le coffret était intact, et la statuette en aussi bon état qu'auparavant ; tandis que la grande caisse et tous les autres effets qu'elle contenait avaient été entièrement consumés. Je ne doute pas que, par ce prodige, la très-sainte Vierge n'ait

Digitized by Google

voulu consoler les fidèles de cette paroisse si malheureuse, et ranimer leur confiance en leur montrant qu'elle voulait rester au milieu d'eux dans leurs épreuves. Ce fait extraordinaire, ajoute Mgr Puginier, m'a été rapporté par le catéchiste qui en avait été lui-même le témoin.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Saint Félix de Valois, confesseur.

A Messine en Sicile, les saints Martyrs Ampèle et Caïus.

A Turin, les Saints Octave, Soluteur et Adventeur, soldats de la légion Thébéenne, qui, combattant courageusement sous l'empire de Maximien, reçurent la couronne du martyre.

A Césarée en Palestine, saint Agape, martyr, qui, ayant été condamné à être dévoré par les bêtes, sous l'empereur Galère-Maximien, et n'en ayant reçu aucune blessure, fut jeté dans la mer avec des pierres aux pieds.

En Perse, martyre de saint Nersès, évêque, et de ses compagnons.

A Dorostore en Mysie, saint Dase, évêque, qui, ne voulant

1 DUODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Sancti Felicis de Valois Confessoris. — Messanæ in Sicilia sanctorum Martyrum Ampeli et Caji. — Taurini sanctorum Martyrum Octavii, Solutoris et Adventoris, Thebanæ legionis militum, qui sub Maximiano Imperatore egregie decertantes, martyrio coronati sunt — Cæsareæ in Palæstina sancti Agapii Martyris, qui sub Galerio Maximiano Imperatore damnatus ad bestias, et ab iis nil læsus, lapidibus ad pedes appensis in mare demergitur. — In Perside passio sanctorum Nersæ Episcopi et Sociorum. — Dorostori in Mysia sancti Dasii Episcopi, qui cum nollet in festo Saturni impudicitiis ejus consentire, sub Basso Præside cæsus est. — Nicææ in Bithynia sanctorum Martyrum Eustachii, Thespesii et Anatolii in persecutione Maximini. — Heracleæ in Thracia sanctorum Martyrum Bassi, Dionysii, Agapiti, et aliorum quadraginta. — In Anglia sancti Eadmundi Regis et Martyris. — Constantinopoli sancti Gregorii Decapolitæ, qui ob cultum sanctarum Imaginum multa passus est. — Mediolani sancti Benigni Episcopi, qui in magna barbarorum perturbatione Ecclesiam sibi commissam summa constantia et religione administravit. — Cabilone sancti Silvestri Episcopi, qui quadragesimo secundo sui sacerdotii anno plenus dierum atque virtutum migravit ad Dominum. — Veronæ sancti Simplicii Episcopi et Confessoris.

Digitized by Google

pas consentir aux impudicités qui se commettaient à la fête de Saturne, fut massacré par l'ordre du président Bassus.

A Nicée, en Bithynie, les saints Martyrs Eustache, Thespèse et Anatole, durant la persécution de Maximin.

A Héraclée en Thrace, les saints Martyrs Bassus, Denis, Agapet, avec quarante autres.

En Angleterre, saint Edmond, roi et martyr.

A Constantinople, saint Grégoire de Décapolis, qui souffrit beaucoup pour le culte des saintes Images.

A Milan, saint Bénigne, évêque, qui, durant les troubles excités par l'irruption des Barbares, gouverna son église avec beaucoup de constance et de piété.

A Châlon-sur-Saône, saint Silvestre, évêque, qui mourut plein de jours et de vertus, la quarantième année de son épiscopat.

A Vérone, saint Simplice, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Boïthazate, martyr en Perse, avec sainte Susanne, sainte Anne, sainte Astée, vierge, sainte Baïche, religieuse ; saint Dape, prêtre persan converti à la foi, mort lapidé ; sainte Dinach, religieuse, immolée à Bethséleucie, en l'an 303, dans la persécution de Sapor II, roi de Perse, sainte Malchu, vierge comme sainte Dinach ; sainte Mame, vierge comme elles ; saint Sabore évêque chrétien, saint Onam, sainte Tentide compagne de sainte Susanne.

Saint Bernier, confesseur à Salerne au x^e^ siècle.

Sainte Cance, vierge, martyre à Tosconesse, près de Bologne.

Saint Apothème, évêque d'Angers.

Saint Maximin, évêque de Mayence.

Saint Élie, moine du Sinaï, tué en 380, dans une invasion de barbares.

Saint Dov, évêque de Bénévent.

Saint Eustache, martyr à Nicée en Bithynie, vers l'an 312.

Digitized by Google

Saint Hippolyte, abbé de Saint-Claude, puis évêque de Belley, au VIII^e^ siècle.

Saint Maxime, prêtre, martyr en Espagne au IV^e^ siècle.

Saint Orion, martyr à Héraclée avec saint Bassus.

Saint Théoneste, martyr à Verceil au III^e^ siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Ignace Guyot, né à Murecourt, en 1766, prêtre du diocèse de Noyon, refusa de prêter les serments de 1791 et 1792, et fut arrêté à Toul en 1797 ; on l'embarqua pour la Guyane, le 12 mars 1198; jeté dans le port de Cayenne en juin suivant, il fut déporté à Konanama, où il mourut de la peste, le 20 novembre 1798, à l'âge de 32 ans. Les effets qu'il laissa s'élevèrent à 21 livres 10 sous.

Guillaume Pradier, né à la Mazière en 1747 (diocèse de Clermont), curé de la paroisse du Murat-de-Quaire, dans le même diocèse, ne fit point de serments révolutionnaires, et fut arrêté en 1797 ; on le conduisit à Rochefort, d'où il fut déporté le 1^er^ août 1798; il fut relégué dans le désert de Konanama, et mourut le 20 novembre, à l'âge de 31 ans.

Saint Michel Rey, né à Montimont, en Savoie, vers 1748, prêtre, professeur et directeur du séminaire de Saint-Jean de Maurienne, ne fit point de serments révolutionnaires, et fut arrêté en 1797 ; de Rochefort, il fut embarqué le 1^er^ août 1798 pour la Guyanne ; relégué dans le désert de Konanama, il y mourut de la dyssentrie, le 20 novembre, à l'âge de 50 ans.

Digitized by Google

VINGT-UNIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

La Présentation de la très-sainte Vierge au temple. — Saint Gélase Ier, pape. — Sainte Principie. — Saint Jean III, évêque de Ravenne. — Saint Papoul, évêque de Metz. — Saint Colomban, abbé. — Saint Autbode, missionnaire irlandais. — Le Vénérable Adelbode, évêque d'Utrecht. — Saint Albert, cardinal et évêque de Liége, martyr. — Le Bienheureux Albert de Leyde, martyr. — Le Bienheureux Albert d'Arnheim. — Le Vénérable Jean d'Audenarde. — Le Vénérable Prélat Nicolas Sanguin, évêque de Senlis, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Présentation de Notre-Dame. — La Vénérable Marie-Anne Rivier, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Présentation de la très-sainte Vierge. — Les Vénérables prêtres Pierre Thi et André Lac, Confesseurs de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur, avant et après leur naissance. Parmi les Juifs, on ne se contentait pas toujours de cette consécration générale. Quelques-uns offraient leurs enfants à Dieu, lorsqu'ils étaient nés; ces enfants logeaient dans le temple, et servaient les prêtres et les lévites dans les fonctions saintes de leur ministère. Nous avons un exemple de cette consécration spéciale, dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs. Il y avait des appartements pour les femmes qui se dévouaient au service divin dans le temple. Du nombre de ces femmes furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phanuel.

C'est une ancienne tradition que la sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple; ce qui a donné naissance à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On

Digitized by Google

l'appelle Présentation, et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge au Temple*.

La consécration que la sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu, lorsqu'elle fut capable de se servir de sa raison, nous rappelle une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Que les parents apprennent de là, avec quelle attention ils doivent profiter des premières lueurs de raison qu'ils aperçoivent dans leurs enfants, pour les instruire des principaux mystères de la foi, ainsi que de l'obligation de prier, et pour leur donner l'intelligence des choses spirituelles, autant que la faiblesse de leur âge peut le permettre. Ces premiers fruits du cœur sont un sacrifice dont Dieu est infiniment jaloux, et qui a été figuré par l'oblation des premiers fruits, ordonnée par l'ancienne loi; ils sont un hommage par lequel nous reconnaissons que Dieu est notre Créateur et notre dernière fin.

L'âme de Marie était ornée des grâces les plus précieuses; et, en même temps qu'elle était l'objet de l'étonnement et des louanges de la cour céleste, elle était aussi l'objet le plus distingué des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa Fille bien-aimée, le Fils comme une Mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme son Épouse chérie. Comment donc le Seigneur n'aurait-il pas reçu, comme le plus agréable des sacrifices, la première Présentation de la très-sainte Vierge faite par les mains de ses parents, et ratifiée par elle-même?

L'Église célébrant tout ce qui est saint, il était juste qu'elle fît une fête de cette Présentation de la Mère de Dieu, qui était comme le gage de la prochaine Présentation de Motre-Seigneur dans le Temple. Aussi fut elle établie en Orient dès les premiers siècles. Les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge dans le Temple*. Il en est fait mention dans les anciens Martyrologes, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel, rapportée par Balsamon. Nous avons plusieurs discours sur cette fête, lesquels ont pour auteurs Germain, patriarche de Constantinople dans le XIIIe siècle;

Digitized by Google

saint Turibe, patriarche de la même église ; l'empereur Léon-le-Philosophe ; saint Jean Damascène ; Georges, qui était, non archevêque de Nicomédie, comme l'avance Surius, mais chancelier de l'église de Constantinople, etc. Elle passa des Grecs en Occident, et on la célébrait à Avignon en 1372.

C'est à la piété de Charles V roi de France, qu'on doit en France l'origine de la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge l'an 1375. Ce fut Philippe de Masières chancelier du royaume de Chypre, et secrétaire de Charles V, qui le premier donna au roi et à toute la France la connaissance de cette fête.

Il est certain que cette fête a été établie dans l'Église Latine par le Pape Pie II, l'an 1460 la deuxième de son pontificat, à la prière de Guillaume de Saxe : mais comme les lettres du Pape ne furent point expédiées à ce projet, à cause de sa mort, Paul II son successeur établit de nouveau et ordonna cette fête par une bulle qui commence par ces mots : *Rationi congruit, et convenit honestati.* Elle est datée de Rome, l'an 1464, le seizième des calendes d'Octobre, la première année de son Pontificat. Ce Pape accorda des indulgences à tous ceux qui célébraient dévotement cette fête en assistant aux divins Offices.

Théodoric, évêque de Metz, l'an 1381 l'ordonna dans tout son diocèse, et Charles V roi de France l'ordonna dans toutes les provinces de son royaume. Ce pieux roi envoya un exemplaire de l'Office de cette fête aux Prélats des grandes églises de son royaume, à l'empereur et à la reine de Hongrie. Cette fête est très-célèbre dans plusieurs endroits, comme à Cologne, à Monaco, à Spire, à Hambourg, à Worms, à Metz, etc., mais elle n'est pas célébrée par tous ces endroits le même jour. A Rome cette fête a été célébrée depuis Sixte IV jusqu'au temps du Pape Pie V. Ce Pape la retrancha ; mais vingt ans après, Sixte V l'an 1585, la première année de son Pontificat, la remit dans le Bréviaire Romain, lui rendit son ancien lustre, et ordonna qu'elle fût célébrée avec Office double.

Ce fut François Turrien, de la Compagnie de Jésus, qui porta Sixte V à rétablir la fête de la Présentation de la très-

Digitized by Google

sainte Vierge. Le savant théologien prouva et fit voir à ce Pape par les auteurs les plus anciens, tant Grecs que Latins, que la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge était très-ancienne dans l'Église. La dévotion qu'eut envers la très-sainte Vierge ce pieux Jésuite, fut, comme il est à croire, bien récompensée dans le Ciel ; puisqu'il mérita de passer de cette vie à une meilleure, l'an 1589, le jour même de la Présentation, qu'il avait si bien soutenue.

On peut méditer en ce jour 1° comment, à l'exemple de saint Joachim et de sainte Anne, les pères et les mères doivent offrir leurs enfants à Dieu, et les élever dans la piété ; 2° les dispositions dans lesquelles cette très-sainte Vierge, la jeune Marie, offrit à Dieu dans le temple de Jérusalem ; 3° enfin le soin que la très-sainte Vierge prit de se conserver dans la pureté et la piété le reste de ses jours, après s'être offerte à Dieu.

A Paris, il y avait avant la révolution un monastère bâti sous le titre de la Présentation. C'étaient des Religieuses Bénédictines établies en ce lieu rue des Postes, faubourg Saint-Marcel, l'an 1671. Marie Courtin, veuve de Nicolas Billard seigneur de Carrouge, fut leur fondatrice et première bienfaitrice. L'an 1649 elle donna la somme de deux mille livres de rente annuelle pour la vie des premières Religieuses de ce monastère, et pour leur établissement.

A Metz, le monastère des Célestins était bâti sous le titre de la Présentation de la très-sainte Vierge.

A Venise, la fête de la Présentation de la sainte Vierge est célébrée très-solennellement dans l'église du Saint-Sépulcre.

SAINT GÉLASE Ier,

PAPE.

Saint Gélase, Pape africain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'église d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point condamner publiquement la mémoire d'Acace.

Digitized by Google

Gélase convoqua à Rome, en 494, un Concile de soixante-dix Évêques. On y fit un catalogue des Écritures saintes, conforme à celui que l'Église catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du Concile plusieurs Pères de l'Église, parmi lesquels on compte saint Cyprien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérome et saint Prosper. Le pieux Pontife mourut le 21 novembre 496, laissant entre autres écrits un *Traité contre Eutychès et Nestorius*, que nous avons ; et des lettres qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce temps. Il avait aussi composé des hymnes, des préfaces et des oraisons pour le saint Sacrifice et pour l'administration des Sacrements. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'Eglise romaine*, qui contient toutes les Messes de l'année et les formules des Sacrements. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux Quatre-Temps. Denis le Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection romaine* de Holsténius, fait de Gélase un éloge magnifique. « Les mœurs de ce Pontife, dit un historien, honorèrent son savoir et ses talents. Il était d'une rare piété, donnait à la prière ou à de saints entretiens, avec les plus dignes Serviteurs de Dieu, tout le temps qui lui restait de ses fonctions sublimes. Élevé à la dignité la plus éminente, il la regarda comme le plus pesant fardeau, et comme une vraie servitude, qui le rendait comptable envers tout le monde. Il nourrissait tous les pauvres qu'il pouvait découvrir, vivait lui-même en pauvre, et dans la pratique des austérités les plus rigoureuses. » Saint Athanase II lui succéda.

SAINTE PRINCIPIE.

Principie, romaine d'un rang illustre, renonça toute jeune au monde et à ses vanités pour mener la vie des vierges consacrées à Jésus-Christ. Elle se mit sous la direction de sainte Marcelle. Mais en 410, Alaric, roi des Goths, s'empara de Rome ; et aussitôt Principie courut de grands dangers. Les

Digitized by Google

Goths, qui entraient partout se présentèrent dans la maison de Marcelle ; ils lui firent subir de cruels traitements, et ils voulaient enlever Principie. Marcelle aussitôt tomba à genoux devant eux et les supplia avec d'abondantes larmes de respecter sa chère fille. Les Goths se laissèrent attendrir ; ils conduisirent Marcelle et Principie dans l'église de Saint-Paul, qu'Alaric, tout barbare qu'il était, avait proclamée ainsi que celle de Saint-Pierre asiles inviolables. Sainte Marcelle mourut cette même année, par suite des secousses qu'elle avait reçues ; elle eut du moins le bonheur de mourir dans les bras de sainte Principie.

Restée seule, Principie mena une vie recluse, sur laquelle on sait très-peu. Saint Jérôme lui a écrit plusieurs lettres, et lui a donné de grands éloges.

SAINT JEAN III,

ÉVÊQUE DE RAVENNE.

Ce bon Prélat, pour le distinguer de ses prédécesseurs du nom de Jean sur le siége de Ravenne, était appelé généralement Jean de Perchiniano, sans doute du nom de sa famille ou du lieu de sa naissance. Il florissait vers la fin du VI^e^ siècle, vénéré pour ses vertus, sa bonté et son mérite. Il était doux et ami de la paix. Mais vivant dans des jours pleins de tempêtes, il ne siégea que peu d'années. Il se retira dans une solitude près d'Arezzo dans la Toscane, où il mena la vie des anachorètes. On sait que toute sa vie fut sainte et vénérée. Mais nous ignorons l'époque de sa mort. Il est fêté le 21 novembre.

SAINT PAPOUL,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Papoul, vingt-sixième Evêque de Metz, était contemporain du saint Evêque de Ravenne Jean III. Il gouverna avec succès et avec sagesse son évêché, et il fonda auprès de sa ville

Digitized by Google

un monastère où l'on suivit la Règle de saint Colomban. Ce monastère se peupla rapidement; le pieux Évêque, qui l'avait doté de la plus grande partie de son patrimoine, s'y retirait souvent pour ne vivre que devant Dieu, et dès lors on l'appela l'abbaye de Saint-Symphorien. Saint Papoul eut une mort toute sainte le 21 novembre de l'an 614.

SAINT COLOMBAN,

ABBÉ.

Colomban ou Colom, de la province de Leinster en Irlande, naquit vers le milieu du VI^e^ siècle. Il y avait alors dans ce pays un grand nombre de moines recommandables par leur savoir et leur sainteté, en sorte que l'Irlande était tout à la fois une île de Saints et le séjour des sciences ecclésiastiques. On courait en foule dans les monastères pour s'y instruire et s'y former à la piété. On avait une vénération singulière pour ceux qui les habitaient. Ils menaient une vie retirée, et joignaient à la contemplation les plus rigoureuses austérités de la pénitence; non-seulement ils évitaient les distractions qu'entraînent les affaires du siècle, mais ils fuyaient, autant qu'il leur était possible, le commerce des hommes, afin de pouvoir converser plus librement avec Dieu et avec les esprits célestes.

De tous les monastères d'Irlande, le plus célèbre était celui de Benchor, dans le comte de Down. Il avait été fondé par saint Congel, vers l'an 530; et il s'y rassembla, sous la conduite de ce Saint, un grand nombre de fervents Serviteurs de Dieu, qui, dans un corps mortel, menaient une vie véritablement angélique. Ils labouraient eux-mêmes la terre, et se livraient à d'autres travaux qu'ils savaient allier avec la prière et la contemplation. Ils s'appliquaient aussi à l'étude, et ils avaient dans saint Congel un modèle de toutes les sciences qu'ils devaient acquérir. Leur Règle était empruntée de celle de saint Basile et des moines de l'Orient.

Colomban, après avoir appris les premiers éléments des

Digitized by Google

sciences sous saint Sinellus à Cluin-Inys, se retira dans le monastère de Benchor, et y prit l'habit. Il y vécut plusieurs années dans les plus austères pratiques de la mortification. Les progrès qu'il fit dans les sciences qui avaient la Religion pour objet furent si rapides, qu'il en fut en quelque sorte regardé comme l'oracle. Il composa, étant encore fort jeune, un commentaire sur les psaumes, afin qu'en éclaircissant les difficultés qui se trouvent dans ces divins cantiques, ils pussent, lui et ses frères, les réciter avec plus de ferveur.

Animé d'un désir ardent de renoncer plus parfaitement au monde et à tous les biens qui auraient pu l'attacher à la terre, il résolut, comme Abraham, de passer dans une contrée étrangère. Il communiqua son dessein à saint Congel, en le priant de lui donner sa bénédiction, et de lui permettre de partir. Le saint Abbé fit d'abord quelques difficultés, parce qu'il craignait de perdre un Religieux d'un si rare mérite. Il acquiesça cependant à sa demande, dans la persuasion que Colomban agissait par une inspiration surnaturelle, et qu'il ne se proposait que la plus grande gloire de Dieu. Notre Saint partit de Benchor avec douze autres moines. Il était alors âgé d'environ trente ans. Il passa dans la Bretagne et de là dans la Gaule, où il arriva vers l'an 585.

Son zèle s'enflamma, quand il vit la discipline ecclésiastique méconnue : ce qui venait en partie des incursions des barbares, en partie de la négligence de quelques Evèques. Les saintes Règles de la pénitence n'étaient pas plus observées. Colomban prêcha dans tous les lieux où il passa, et la sainteté de sa vie ajouta beaucoup de force à ses instructions. Son humilité était si profonde, qu'il se mettait au-dessous de ses compagnons : ils n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme : on admirait leur modestie, leur mortification, leur douceur, leur patience et leur charité. Si quelqu'un tombait dans la plus petite faute, ils se réunissaient tous pour indiquer le moyen de la réparer. Tout était commun parmi eux. Leur exemple inspirait la piété dans tous les lieux où ils passaient.

Digitized by Google

La réputation de Colomban parvint bientôt à la cour du roi de Bourgogne. C'était Gontran, et non Sigebert, comme quelques auteurs l'ont prétendu. Il pria Colomban de se fixer dans son royaume, et lui permit de bâtir un monastère dans tel endroit qu'il voudrait. Le Saint se détermina pour le château d'Anegrai, qui n'offrait plus que des ruines, et qui était situé dans le désert de Vosge[1]. Ce fut là qu'il bâtit son premier monastère, qui n'existe plus depuis longtemps. Cette maison fut bientôt trop petite pour recevoir tous ceux qui demandaient à vivre sous la conduite du Serviteur de Dieu. Il bâtit à huit milles de là un second monastère, connu sous le nom de Luxeuil, et qui devint chef-lieu de son Ordre. Il subsiste encore aujourd'hui. Colomban fonda un troisième monastère, environ à trois milles de Luxeuil. On l'appela Fontaines, parce qu'il était situé dans un lieu où il y avait beaucoup de sources. Ce n'est plus qu'un prieuré dépendant de Luxeuil. Ces maisons avaient un Supérieur particulier, et Colomban résidait dans chacune successivement. Il faisait fréquemment à ses moines des discours ou instructions sur les devoirs de leur état, et il nous en reste seize qui sont imprimés dans la bibliothèque des Pères[2]. On y admire une grande connaissance des choses spirituelles, une piété tendre, une onction singulière et une doctrine plus qu'humaine, suivant l'expression d'un auteur contemporain[3]. En parlant du mépris du monde, le Saint s'exprime ainsi : « O vie passagère, combien d'hommes n'as-tu pas trompés, séduits, aveuglés! si je considère la rapidité de ta fuite, tu ne me parais rien : ton existence n'a guère plus de réalité qu'une ombre. Ceux qui s'attachent à toi ne te connaissent point : tu n'es véritablement connue que de ceux qui méprisent tes plaisirs : quand tu te montres, tu disparais, comme si tu n'étais qu'un fantôme. A quoi puis-je te comparer, qu'à la course légère d'un voyageur, au vol rapide d'un oiseau, à un nuage qui n'a point de consistance, à une vapeur qui se dissipe à l'instant, etc.? »

[1] Dans la Partie montagneuse de ce qu'on appelle présentement Lorraine.
[2] T. XII, p. 921. — [3] Ap. Mabil., Act. Ben., t. II, p. 80, n. 11.

Digitized by Google

Il paraît que saint Colomban n'avait pas négligé l'étude des belles-lettres dans sa jeunesse. Nous avons de lui des poésies sur des sujets de morale et de piété, qui prouvent qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait, et qu'il n'ignorait ni l'histoire profane, ni même la mythologie[1].

Mais celui de tous ses ouvrages qu'on estime le plus c'est sa *Règle*, qui est un vrai traité de la profession monastique[2]. Elle porte sur l'amour de Dieu et du prochain, dont le précepte est général ; et ce fondement soutient tout le reste de l'édifice spirituel que le Saint veut élever. Il inculque l'obéissance, la pauvreté, le désintéressement, l'humilité, la chasteté, la mortification des sens et de la volonté, le silence et la sagesse qui font discerner le bien d'avec le mal ; il fortifie les instructions qu'il donne sur les différentes vertus par des passages de l'Écriture, et par le développement des grands principes de la morale. Les moines ne mangeront que le soir, et ne vivront que d'herbes et de racines, auxquelles ils joindront un peu de pain. La nourriture sera cependant proportionnée au travail. Ils mangeront tous les jours, afin de conserver les forces dont ils ont besoin pour remplir tous leurs devoirs. Les jeûnes, les prières, les lectures, le travail sont prescrits pour chaque jour. Le nombre des psaumes et des versets qu'il faut réciter à chaque partie de l'Office est exactement marqué. Saint Colomban ajoute qu'il a reçu ces règlements de ses Pères, c'est-à-dire, des moines d'Irlande. On fléchissait les genoux à la fin de chaque psaume ; et indépendamment de la prière publique il y en avait de particulières qu'on récitait dans sa cellule. Mais le Saint recommandait surtout la prière du cœur et l'union continuelle de l'âme à Dieu[3].

La Règle de saint Colomban est suivie de son *Pénitentiel*. C'est un recueil des pénitences qu'on imposait aux moines pour

[1] Les poèmes de saint Colomban sont imprimés dans Goldast, sous le titre de *Paranæticorum veterum*, dans les *Collectanea sacra* de Patrice Fleming, et dans la bibliothèque des Pères de l'édition de Lyon.

[2] Saint Benoît d'Aniane a inséré la Règle de saint Colomban dans son recueil des Règles monastiques.

[3] Pœnit., c. XIX.

Digitized by Google

les différentes fautes où ils tombaient, quelque légères qu'elles fussent. Quiconque manquait de répondre *Amen* aux prières qui se disaient avant et après le repas, recevait six coups de fouet. On faisait subir la même pénitence à celui qui rompait le silence au réfectoire, qui souriait à l'Office, etc. On recevait cinquante coups de fouet pour avoir parlé avec humeur, ou répliqué au Supérieur. Il y avait des fautes qui étaient punies de deux cents coups de fouet ; mais on n'en donnait pas plus de vingt-cinq à la fois. On imposait une pénitence aux moines qui, après avoir fini leur tâche, ne demandaient pas de travail, ou qui faisaient quelque chose sans l'ordre du Supérieur. Outre ces pénitences, il y avait encore des jeûnes, des austérités, des humiliations extraordinaires. Lorsque les moines sortaient de la maison ou y entraient, ils demandaient la bénédiction du Supérieur, et se présentaient devant la Croix : ils faisaient le signe de la Croix sur tout ce qui servait à leur usage avant d'y toucher, et l'omission de cette pratique était punie de six coups de fouet[1]. Il y a un autre *Pénitentiel* de saint Colomban, dans lequel sont contenues les pénitences canoniques qu'il fallait imposer pour toutes sortes de péchés et toutes sortes de personnes.

La Règle du saint Abbé s'observait dans plusieurs grands monastères, et on la suit encore dans quelques-uns, conjointement avec celle de saint Benoît[2]. Dans les premiers temps de l'Institut, les moines de saint Colomban ne vivaient que d'herbes et d'écorce d'arbres. Ils furent quelquefois réduits à la nécessité la plus extrême, et Dieu vint alors à leur secours d'une manière miraculeuse. C'était la coutume de notre Saint de se préparer à la célébration des grandes fêtes, en passant quelque temps dans la plus entière solitude ; il se retirait pour cet effet dans une caverne située à quelque milles du monastère.

Saint Colomban célébrait la Pâque le quatorze de la première lune après l'équinoxe du printemps, quoique ce jour tombât

[1] Prolog. in Pœnit. — [2] Voyez Fleury, l. XXXV, n. 10, et Ceillier. t. XVII.

Digitized by Google

un dimanche, et en cela il suivait la coutume des Irlandais. Les Évêques de France l'en reprirent. Il consulta sur ce sujet le Pape saint Grégoire. Dans la lettre qu'il lui écrivit, il insista sur l'autorité de saint Anatolius, évêque de Laodicée en 280, et sur la pratique des Occidentaux, c'est-à-dire des Irlandais[1]. Cette première lettre fut suivie d'une seconde; mais saint Grégoire ne répondit ni à l'une ni à l'autre, ce qui fait présumer qu'elles ne lui parvinrent point. Vers le même temps, environ douze ans après son arrivée en France, saint Colomban écrivit aux Évêques français assemblés en Concile. Après leur avoir rappelé leurs devoirs, et leur avoir recommandé les vertus d'humilité et de charité, il les priait de permettre que chacun s'en tînt à sa propre coutume sur le temps où l'on devait célébrer la Pâque. Saint Grégoire étant mort en 604, Sabinien et Boniface III occupèrent successivement le Saint-Siége, l'un cinq mois et dix-neuf jours, l'autre huit mois et vingt-trois jours. Colomban leur écrivit comme il avait fait à saint Grégoire[2]. Mais un orage, qui s'éleva contre lui, l'obligea de sortir du royaume de Bourgogne.

Childebert, qui mourut en 596, laissa deux fils, Théodebert et Thierri. Le premier fut roi d'Austrasie, et le second, de Bourgogne; ou plutôt Brunehault, leur grand'mère, régnait sous leur nom. Thierri avait beaucoup de vénération pour saint Colomban, qui demeurait dans ses états, et il allait souvent le visiter. Le saint Abbé le reprit de ce qu'il vivait avec des concubines, et le pressa de contracter un mariage digne de lui. Le prince promit de se corriger et de suivre ce conseil. Brunehault, qui craignait qu'une reine ne lui fît perdre le crédit qu'elle avait sur son petit-fils, conçut une grande colère contre Colomban. Son ressentiment fut encore augmenté par le refus que fit le Saint de donner sa bénédiction aux enfants naturels du roi. « Ils ne peuvent, dit-il alors, hériter de la couronne; ils sont le fruit de la débauche. » Quelque temps après, Brunehault se présenta pour entrer dans le monastère

[1] Ep. 1, Bibl. Patr., Lugd., t. XII. — [2] Mabil., *Act. Ben.*, t. II, p. 21.

Digitized by Google

de Colomban ; mais il lui en refusa l'entrée, parce qu'il s'était fait une loi de ne la permettre à aucune femme, pas même aux hommes qui vivaient dans le siècle. La colère de cette princesse ne connut plus de bornes, et elle résolut de se venger[1].

Cependant le roi ne tenait point la promesse qu'il avait faite de renvoyer ses concubines. Colomban lui écrivit une lettre où il lui faisait des reproches sévères, et le menaçait de la peine de l'excommunication, s'il ne changeait pas de conduite. Brunehault profita de cette occasion pour aigrir le roi contre le Saint, et elle réussit. Colomban fut exilé d'abord à Besançon. Deux gentilshommes eurent ordre ensuite de le conduire à Nantes, et de ne le point quitter qu'il ne se fût embarqué pour l'Irlande. Ceci se passa en 610. Il paraît que ce fut de Nantes que le Saint écrivit une lettre aux moines de Luxeuil, où il les exhortait à la patience, à l'union et à la charité. Il s'embarqua, mais des vents contraires forcèrent le vaisseau de rentrer dans le port. Il se retira auprès de Clotaire II, qui régnait dans la Neustrie, et lui prédit qu'il serait maître de toute la monarchie française en moins de trois ans ; prédiction qu'il avait déjà faite sur la route, en deux ou trois occasions. Il passa par Paris et par Meaux, et vint à la cour de Théodebert, qui le reçut avec bonté.

Soutenu de la protection de ce prince, il partit avec quelques-uns de ses disciples, qui étaient venus le joindre, pour aller prêcher l'Évangile aux infidèles qui habitaient près du lac de Zurich. Il fixa sa demeure dans une solitude voisine de Zug. Les habitants du pays étaient aussi cruels qu'adonnés aux superstitions du paganisme. Colomban leur prêcha le vrai Dieu. Un jour qu'ils se préparaient à faire un sacrifice, ayant aperçu une cuve pleine de bière au milieu du peuple, il leur demanda ce qu'ils prétendaient faire. Ils lui répondirent que c'était une offrande destinée à leur dieu Wodan[2]. Colomban

[1] Ibid. p. 18, 20; Fredeg., *Chron.*, *n.* 36.

[2] M. Mallet montre, dans son introduction à l'histoire de Danemarck, p. 20, 54, etc., qu'Odin ou Wodan était un scythe qui vint des Palus-Méotides dans la Scandinavie, environ soixante-dix ans avant Jésus-Christ, et qui fut un

Digitized by Google

soufffa sur le vase, qui se brisa sur-le-champ avec grand bruit, et la bière fut entièrement répandue. Il profita de la surprise où il voyait les barbares, pour les exhorter à quitter leurs superstitions. Plusieurs se convertirent et reçurent le Baptême : d'autres qui, après avoir été baptisés, étaient retournés à l'idolâtrie, rentrèrent sous le joug de l'Évangile. Saint Gal, se livrant à son zèle, mit le feu aux temples païens et jeta dans le lac tout ce qui s'y trouva d'offrandes ; il présumait l'approbation du peuple qui annonçait des dispositions si heureuses. Mais cette action irrita tellement ceux qui persistèrent dans l'idolâtrie, qu'ils résolurent d'ôter la vie à saint Gal, et de chasser saint Colomban de leur pays, après l'avoir battu de verges. Les saints Missionnaires, informés de leur dessein, se retirèrent à Arbonne, sur le lac de Constance. Ils y furent reçus par un vertueux prêtre nommé Villemar, qui leur fit connaître une vallée agréable, située au milieu des montagnes, et où se voyaient les ruines d'une petite ville appelée *Brigantium* ; c'est aujourd'hui Bregentz. Colomban et ses compagnons trouvèrent dans ce lieu un oratoire dédié sous l'invocation de sainte Aurélie ; ils se construisirent des cellules tout autour. Le peuple au milieu duquel ils se fixaient avait eu anciennement quelque connaissance du Christianisme ; mais il était retombé dans l'idolâtrie, et il avait placé dans l'oratoire même trois images de cuivre doré, et les adorait comme les dieux tutélaires du pays. Saint Gal, qui en savait la langue, annonça Jésus-Christ, et fit un grand nombre de conversions ; il mit ensuite les idoles en pièces, et les jeta dans le lac. Colomban aspergea l'église d'eau bénite, et tournant autour avec ses disciples, en chantant des psaumes, il en fit la dédicace. Il dit la Messe sur l'autel, après y avoir fait des onctions, et placé dessous des reliques de sainte Aurélie. Le peuple montra une grande joie, et chacun retourna

grand conquérant. Sa femme se nommait Frigga ou Freia. Thor fut le plus vaillant de ses fils. Si on veut bien connaître ces trois principales divinités des Norwégiens, des Germains et des Celtes, il faut lire M. Mallet sur l'*Edda*, ou livre de la mythologie des Irlandais, qui fut écrit dans le XI^e^ siècle.

Digitized by Google

chez soi, bien résolu de ne plus adorer que le vrai Dieu.

Colomban resta près de trois ans à Bregentz et y fonda un monastère [1]. Quelques-uns de ses disciples travaillaient au jar-

[1] C'est là l'origine du célèbre monastère appelé en latin *Augia major* ou *Brigantina*, aujourd'hui Mereraw, et le plus ancien de l'Allemagne. Il est situé près de Bregentz, au diocèse de Constance. S. Colomban, qui en fut le premier fondateur en 610, y vécut trois ans avec S. Gal. S. Eustase, Sigebert, Babolen, etc. C'est présentement une abbaye de l'Ordre de S. Benoît dans la Souabe. D. Ransberg, prieur de cette maison, en a écrit les annales; il en a donné aussi une histoire abrégée depuis l'an 611, jusqu'à l'an 1728. On en trouve l'extrait dans le cinquième tome du *Gallia Christ. nova*. En 1734, le Saint-Siége accorda à cette abbaye le privilége de faire la fête de saint Colomban du rit double de première classe, avec octave. Il y a de plus une indulgence plénière pour ceux qui en visitent l'église. Voyez Légipont, *Hist. Litter. Ord. S. Ben.*, t. IV. p. 539.

Le monastère dont nous venons de parler ne doit point être confondu avec celui qui est appelé en latin *Augia dives*, et vulgairement Richenaw. Ce dernier, bâti en 724 dans une île du Rhin de ce nom, au diocèse de Constance, eut pour fondateur S. Firmin, qui en fut le premier Abbé, et qui forma cet établissement avec les libéralités et la protection de Charles Martel. Plusieurs rois de France en augmentèrent considérablement la dotation. L'empereur Charles-le-Gros y est enterré. L'abbaye ayant été unie à l'évêché de Constance en 1540, la communauté n'était plus composée que d'un prieur et de douze moines.

Deux autres monastères portent le nom d'*Augia* : 1° Meissenaw, ou Minder-Auw, en latin *Augia minor*. Il est sur la rivière de Schuff, près de Ravensberg, et fut fondé, en 1145, par Gebizon de l'illustre maison de Habsbourg; 2° Weissenaw ou *Augia alba Suevorum*, fondé dans le même temps, et sur la même rivière, à trois lieues du lac de Constance.

Ces monastères, excepté le dernier, qui appartient à l'Ordre de Cîteaux, sont de la congrégation des Bénédictins de Souabe. Les constitutions qui s'y observent avec la Règle de saint Benoît furent rédigées par Christophe Butler, abbé de Sweilfed, en 1671.

Le premier des monastères de Souabe est Kempten, en latin *Campoduna*, lequel fut fondé au milieu du VIII^e^ siècle. Il est à dix-huit lieues sud-ouest d'Augsbourg. Hildegarde, femme de Charlemagne, l'enrichit considérablement. L'abbé de ce monastère a le titre d'archimaréchal de l'empire, et avait voix à la diète impériale, après celui de Fulde.

La célèbre abbaye d'Elwang en Souabe, fondée dans le VIII^e^ siècle, fut sécularisée en 1460, et convertie en une église collégiale, dont le prévôt a voix dans la diète de Souabe, comme l'Abbé l'avait anciennement.

Les autres principales abbayes de Bénédictins, situées en Souabe, ou qui appartenaient à la Congrégation de Souabe, sont Weingarten, à une petite lieue de Ravensberg; Saint-Ulric et Sainte-Afre à Augsbourg; Fultenback, Fuessen, Degginghen, Néreisheim, au même diocèse; et dans celui de Constance, Petershausen, Sweilfeld, en latin *ad duplices aquas*, à une lieue et

Digitized by Google

din, d'autres avaient soin des arbres fruitiers, ceux-ci étaient pêcheurs, et le saint abbé faisait des filets. Pendant qu'il s'occupait de cet établissement, la guerre s'alluma entre les rois Thierri et Théodebert. Le second de ces princes fut défait. Ayant été livré à son frère par ses propres sujets, il fut envoyé à Brunehault, sa grand'mère, qui l'obligea de prendre les Grdres. On le mit à mort peu de jours après.

Colomban, voyant Thierri maître du pays où il s'était retiré, et persuadé que sa vie n'y serait point en sûreté, passa en Italie avec plusieurs de ses disciples. Saint Gal, retenu par la fièvre, ne put l'accompagner : il bâtit depuis le monastère qui porta son nom, à quelque distance de celui qu'avait fondé son bienheureux maître.

Ce fut en 613 que notre saint Abbé arriva en Italie, où Aigulfe, roi des Lombards, le reçut avec joie. Aidé de la protection de ce prince, il fonda le célèbre monastère de Bobio, dans un désert, au milieu des montagnes de l'Apennin, près de la rivière de Trébia. Il fit bâtir aussi, sous l'invocation de la sainte Vierge, un oratoire dans le voisinage duquel était une caverne, où il se retirait pendant le carême et dans d'autres temps de l'année ; il ne paraissait alors au monastère que les jours de fêtes et les dimanches.

L'affaire des *trois chapitres* ou écrits, que le cinquième Concile de Constantinople et le Pape Vigile avaient condamnés comme favorisant le nestorianisme, faisait alors beaucoup de bruit en Italie. Les Évêques d'Istrie et quelques-uns d'Afrique prirent la défense de ces écrits avec tant de chaleur qu'ils firent un schisme, en se séparant de la communion du Pape et de l'Église catholique. Les Lombards prenaient leur parti, sous prétexte que la condamnation des *trois chapitres* entraî-

demie du Danube, et à dix lieues au-dessus de Ulm; Blanheuren, Ochsenhausen, Isni, etc.

On comptait encore les monastères de Saint-Georges de Willingen, de Saint-Trutpert, ainsi appelé de son premier Abbé, qui était frère de saint Rupert de Salzbourg, lequel est honoré à Fribourg; de Saint-Pierre dans la Forêt-Noire en Brisgau, près de Fribourg; Gengenbach, dans le diocèse de Strasbourg, près du Danube, à une lieue au-dessous de Ulm.

Digitized by Google

nait celle du Concile de Chalcédoine. Ils agissaient ainsi, parce qu'ils n'étaient pas bien instruits de ce qui s'était passé, et qu'ils jugeaient d'après des relations vagues ou infidèles. Au reste, cette ignorance du véritable état de choses ne doit pas surprendre. L'Occident n'avait presque point de commerce avec l'Orient; on y entendait peu la langue grecque, et ce qui se faisait chez les Orientaux n'était connu que très-imparfaitement par la plupart de ceux qui habitaient l'Occident. Le Pape Grégoire-le-Grand toléra la conduite de ces derniers, et surtout des Lombards, dont l'erreur venait d'ignorance; il continua de communiquer avec eux, espérant que, les faits étant éclaircis, ils ne refuseraient plus de rendre hommage à la vérité. Il leur écrivait, il leur envoyait même des présents; il entreprenait une grande correspondance avec le roi Aigulfe et la reine Théodelinde, recommandables par leur zèle et leur piété, qui avaient retiré les Lombards de l'arianisme, et fondé des églises et des monastères.

Saint Colomban, qui ne connaissait l'affaire des *trois chapitres* que d'après ce que lui en avaient dit les Lombards, se déclara en faveur de ces écrits. Cédant aux sollicitations d'Aigulfe et de Théodelinde, ses protecteurs, il écrivit au Pape Boniface IV une lettre où il prenait fortement la défense des *trois chapitres*, et s'élevait contre le Pape Vigile, prétendant que ce Souverain Pontife avait condamné le Concile de Chalcédoine, et était tombé dans la même faute que Libère, qui avait souscrit une formule de foi favorable aux ariens. Sa lettre même, dit un protestant[1] prouve qu'il n'était pas bien instruit de l'affaire qu'il traitait. Elle fournit encore une preuve du zèle de Colomban pour l'honneur du Siége apostolique, et de la résolution où il était d'y rester inviolablement attaché[2]. Il persista dans les mêmes sentiments jusqu'à la

[1] Cave, *Hist. Lit.*, t. I. p. 543.

[2] Bower conclut de la lettre de saint Colomban, que les moines irlandais ne furent point désabusés par rapport aux *trois chapitres*, par la lettre que saint Grégoire-le-Grand leur écrivit sur ce sujet en 592. Mais la lettre du saint Abbé fut écrite en 613, un an avant la mort de Boniface IV, et il avait quitté l'Ir-

Digitized by Google

mort, et ne se joignit jamais aux schismatiques d'Istrie.

En France, Thierri mourut quelques mois après l'assassinat de Théodebert son frère, et eut pour successeur son fils Sigebert, encore enfant, sous le nom duquel régna Brunehault, son aïeule. Clotaire lui ayant déclaré la guerre, le fit prisonnier avec ses deux frères, et condamna Brunehault à souffrir une mort cruelle. Il devint par là maître de toute la monarchie. Se rappelant la présence de Colomban, il lui fit proposer par Eustase, abbé de Luxeuil, de revenir en France. Le Saint répondit qu'il ne pouvait quitter l'Italie, et il écrivit en même temps au roi pour l'exhorter à mener une vie plus chrétienne. Clotaire, pour lui donner une marque de son estime, accorda sa protection au monastère de Luxeuil, dont il augmenta considérablement les revenus.

Le saint Abbé, au rapport de Jonas, son historien, combattit avec autant de force que de succès les ariens qui étaient parmi les Lombards, et il composa, contre leur hérésie, un savant ouvrage, qui est perdu depuis longtemps. Il mourut à Bobio, le 21 novembre 615. Il dit, dans son poème sur Fédolius, qu'il paraît avoir écrit peu de temps avant sa mort, qu'il était dans sa dix-huitième olympiade ; conséquemment il avait alors au moins soixante-douze ans. Les Bénédictins français l'appellent, dans leur bréviaire, un des principaux Patriarches de la vie monastique, surtout en France, où la plupart des monastères suivirent sa Règle jusqu'au règne de Charlemagne. On reçut alors partout celle de saint Benoît, pour garder l'uniformité. On honore saint Colomban dans plusieurs églises de France, d'Italie, etc. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe Romain.

lande vers l'an 585. (Voyez Mabil, *Annal. Ben.*, t. II.) D. Rivet montre, par la même lettre et par le silence de toutes les parties, que saint Colomban se conformait alors au décret du Concile de Nicée sur la célébration de la Pâque, et que les moines de Luxeuil faisaient la même chose. Ceci se prouve encore par le silence des moines d'Italie, qui firent diverses objections contre la Règle du Saint dans le Concile de Mâcon, et qui n'auraient pas manqué de relever ce point, si Colomban n'eût pas célébré la Pâque de la manière prescrite par le premier Concile général. Voyez Hélyot, t. V, p. 70.

Digitized by Google

SAINT AUTBODE,

MISSIONNAIRE IRLANDAIS.

Entre les villes d'Arras et de Cambrai, on rencontre le village de Waucourt, près duquel serpente la petite rivière de Cogneul. L'église de ce lieu a pour patron saint Autbode, dont le nom s'écrit aussi quelquefois Aubode ou Obode. Molanus, Gazet et Chastelain en parlent dans leurs écrits, mais c'est surtout le docte Colvenère qui donne le plus de détails sur ce saint personnage; on regrette seulement qu'il n'ait point indiqué les sources où il a puisé.

Saint Autbode, dit-il, naquit dans l'Irlande : il quitta sa patrie dans le désir de prêcher la foi et d'étendre le règne de Jésus-Christ, et arriva vers l'an 650 aux confins de l'Artois, du Hainaut, de la Picardie et des autres pays adjacents. Là il prêcha l'Évangile avec plusieurs autres compagnons de ses courses apostoliques, et tous ensemble opérèrent de grands fruits de salut.

C'est principalement dans les environs de la ville d'Arras que ce Saint annonça la parole divine. Pour donner plus d'autorité à ses prédications, Dieu l'avait doué du don des miracles, et il en fit un grand nombre qui ont été conservés par le souvenir reconnaissant des peuples. On voit au village de Waucourt une petite fontaine qui porte son nom, et dont les eaux sont très-salutaires aux malades et aux infirmes. Aujourd'hui encore, ceux qui sont attaqués de la fièvre en boivent et sont souvent guéris par les mérites du saint patron[1].

Saint Autbode se rendit plus tard dans la ville de Laon où « il passa le reste de sa vie dans l'exercice des plus sublimes vertus, crucifiant sa chair par de grandes mortifications, répandant beaucoup de larmes pour la conversion des pécheurs, souffrant avec joie les injustes persécutions qu'on lui suscitait,

[1] Gazet parle d'un serpent qui serait tombé dans cette fontaine et que saint Autbode aurait retiré pour en purifier les eaux.

Digitized by Google

et offrant continuellement à Dieu l'hommage de ses ardentes prières. »

Cet homme d'une vie si pure et si simple s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 21e jour du mois de novembre de l'an 690, et alla recevoir dans le Ciel la récompense de sa piété, de ses travaux et de ses souffrances.

Les peintres représentent ordinairement saint Autbode sous l'habit d'un ermite, tenant d'une main un bâton et de l'autre un chapelet, pour exprimer sans doute sa qualité de Religieux missionnaire. A Waucourt, on célèbre sa fête le 22 novembre, le lendemain de la fête de sainte Ursule et de ses compagnes.

LE VÉNÉRABLE ADELBOLD,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Adelbold, évêque d'Utrecht, né à la fin du xe siècle, et issu d'une famille noble de l'évêché de Liége, se consacra dès sa jeunesse au service des autels dans la Collégiale de Saint-Ursmart, à Laubes ; mais il n'y embrassa pas l'état monastique comme quelques uns l'ont cru. Il étudia néanmoins dans le monastère sous l'Abbé Folcuin ou Hériger son successeur, et fréquenta les écoles de Liége et de Reims. Dans cette dernière il eut pour maître le célèbre Gerbert, qui fut Pape sous le nom de Sylvestre II. Ses succès dans les sciences divines et humaines furent tels que dès 996, il était rangé parmi les savants les plus célèbres de ce temps, et que sa réputation s'était étendue jusqu'à la cour de Henri II, roi de Germanie, depuis empereur, et mis ensuite au rang des Saints. Ce prince appela Adelbold auprès de lui et le fit son chancelier. L'évêché d'Utrecht étant venu à vaquer par la mort de saint Alfred, le roi y fit placer Adelbold. Ses premiers soins furent de faire réparer les Lieux saints, la plupart tombés en dégradation ; il rebâtit l'église de saint Martin, l'une des principales de sa Collégiale de Riel de Diée sous l'invocation de sainte Warburge. Il se crut obligé de prendre part à quelques expéditions guer-

Digitized by Google

rières pour défendre les biens de son église, et les préserver du pillage, usage que l'oubli de la discipline de l'Église et les mœurs guerrières de ce temps-là faisaient tolérer. Il mourut estimé et regretté, le 21 novembre 1027, après dix-neuf ans d'épiscopat.

SAINT ALBERT,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE LIÉGE, MARTYR.

Albert de Louvain, qui est déclaré Saint et qualifié Martyr dans le Martyrologe Romain, qui assigne son culte à Reims, était fils de Guillaume III comte de Louvain, et frère de Henri duc de Lorraine, c'est-à-dire du Brabant, qui avec ses dépendances s'appelait alors la basse Lorraine. Il se consacra au service de Dieu dans le Clergé de l'église de Liège, et son mérite le fit élever par degrés jusqu'au rang de premier Archidiacre. L'opinion que tout le monde avait de sa vertu, le fit élire d'un consentement général du Clergé, de la noblesse et du peuple, pour succéder à l'Évêque Raoul, mort le vingtième jour d'août de l'an 1191 au retour de son voyage qu'il avait fait à la Terre sainte. Rien n'était plus canonique que cette élection ; elle fut traversée néanmoins par Baudoin comte de Haynaut, qui vint à Liége escorté d'un grand nombre de soldats pour faire élire Albert de Reitest son cousin, qui était pareillement Archidiacre et grand prévôt de l'église, homme stupide, sans lettres et sans mérite, et qui n'avait rien qui le distinguât que la naissance. Les troupes dont il se fit suivre et qui semblaient former un corps d'armée capable d'assiéger la ville, intimidèrent tellement le peuple que sa brigue se fortifia jusqu'à devenir égale au parti de l'Évêque légitime. Albert de Reitest croyait avoir encore un autre moyen de s'élever au-dessus d'Albert de Louvain. C'était le crédit de l'empereur Henri VI dont il se flattait à cause que l'impératrice était sa nièce. Dans cette espérance il alla trouver ce prince avec des lettres de recommandation du comte Baudoin. L'Empereur ravi d'avoir un tel rival à opposer à Albert de Louvain

Digitized by Google

à qui il ne voulait pas de bien par la haine qu'il portait au duc de Lorraine son frère, le reçut avec de grands témoignages d'amitié et de bienveillance à l'extérieur, dissimulant adroitement l'aversion qu'il avait pour un sujet si indigne de l'épiscopat. De l'autre part il ne reçut point mal les députés que lui avait envoyés Albert de Louvain. Il les renvoya les uns et les autres avec de bonnes paroles, et leur donna ordre de revenir au commencement de février suivant auquel il leur promit de terminer leur différend. Cependant le comte de Horstad, que les services rendus à l'empire, faisaient tout-puissant auprès de l'empereur, présenta au prince un troisième concurrent à l'évêché de Liége. C'était son frère Lothaire prévôt de Bonne, aussi Chanoine de l'église de Liége, qui pour faciliter sa cause donna trois mille marcs à l'empereur par une simonie secrète, qui le rendait encore plus indigne de la prélature qu'il ne l'était auparavant. L'empereur ne fut pas honteux de recevoir ce prix de sa faveur, et pour surprendre moins le public, il déclara d'abord Lothaire archichancelier de l'empire au-deçà des Alpes, puis le nomma à l'évêché de Liége et se prépara à lui en donner l'investiture. Albert de Reitest ainsi trompé, puis abandonné des siens, se vit obligé de renoncer à sa brigue ; mais cédant ses prétentions à Albert de Louvain l'Évêque légitimement élu, plutôt qu'à Lothaire. Il se joignit aux principaux de l'église et de la ville pour en demander la confirmation à l'empereur, qui se rendit sourd à toutes les remontrances qu'on lui put faire sur ce sujet. Il déclara qu'il prétendait user de son droit sur les églises de l'empire, comme en avait usé son père Frédéric, et donna en vertu de cette prétention l'investiture de l'évêché de Liége à Lothaire.

Tout le Clergé de cette église y forma opposition. Albert lui-même protesta devant l'empereur contre cette injustice, et soutenant toujours que son élection était canonique, il se mit en devoir de défendre les droits et les libertés de l'Église par toutes les voies légitimes qui lui seraient ouvertes. Il en appela au Saint-Siége, et par cette action il mit l'empereur dans une

Digitized by Google

si grande colère que ce prince fit tenir les portes de la ville fermées pendant plusieurs jours. Il usa de tant de violence pour intimider les Chanoines, que plusieurs se laissèrent vaincre. Mais voyant qu'Albert était inébranlable dans sa résolution, et que ceux qui demeuraient attachés à son parti se moquaient de ses menaces, il se crut obligé de leur rendre la liberté pour ne pas se rendre odieux par des voies si tyranniques. Cependant il n'oublia rien pour ceux qui restaient du côté de l'Évêque légitime, et il y réussit de telle sorte que le duc de Lorraine même parut se relâcher, ou se rebuter des difficultés qu'il y avait à soutenir son frère.

Albert sans perdre courage prit le chemin de Rome, et malgré tous les efforts que fit l'empereur pour lui faire couper tous les passages par terre et par mer, il ne laissa pas d'y arriver par de longs détours et bien des fatigues, après s'être sauvé de ses embûches vêtu en valet et servant sur les chemins, tantôt à la cuisine et tantôt aux écuries dans les hôtelleries où il séjournait, pour tromper ceux qui avaient ordre de l'observer ou de le poursuivre. Le Pape Célestin III, ayant examiné tous ses titres confirma son élection, le fit Diacre le samedi des Quatre-Temps d'après la Pentecôte, le mit au rang des Cardinaux Diacres, et le renvoya avec des lettres de recommandation aux Archevêques de Reims et de Cologne pour avoir soin de son sacre, et à divers autres Prélats et personnes de qualité pour faire en sorte que l'autorité de l'empereur ne nuisit pas à sa possession.

Albert arriva heureusement à Reims sous la conduite du comte de Châlon-sur-Saône, et fit publier sa confirmation sans appréhender l'indignation de l'empereur. Il fut ordonné prêtre aux Quatre-Temps de septembre, puis du consentement de l'Archevêque de Cologne il fut sacré évêque le dimanche suivant veille de saint Matthieu par l'Archevêque de Reims, Guillaume, qui partit incontinent après pour le pèlerinage de saint Jacques en Galice que cette affaire avait retardé de huit jours. L'empereur irrité de voir Albert confirmé par le Saint-Siége et sacré évêque malgré lui, se rendit à Liége,

Digitized by Google

menaça le duc de Lorraine Henri de toute son indignation s'il entreprenait de protéger et maintenir son frère, et envoya des soldats dans les maisons de ceux de son parti pour les piller, et les forcer de se déclarer par le faux évêque Lothaire.

Cependant Albert restait toujours dans la ville de Reims se donnant aux exercices de piété, et attendant avec beaucoup de patience et de douceur qu'il plût à Dieu de rendre le calme à son église ou de disposer de son sort. L'empereur après avoir fait abattre plusieurs maisons de ceux qui refusaient de reconnaître le faux évêque, passa de Liége à Mastricht toujours plein de ressentiment contre Albert. Ce fut là que trois gentilshommes Allemands résolurent de le tirer de peine par la mort de celui qui en faisait le sujet. Ils en formèrent le dessein dans l'église même de Saint-Servais : et tous les moyens de leur conspiration bien concertés, ils partirent pour Reims, accompagnés de quelques cavaliers comme pour venir saluer le nouvel Évêque de Liége. Ils passèrent plusieurs jours en visites de civilité, sans que le saint homme se doutât de leur perfidie, s'accoutumant à assister à sa Messe et à manger à sa table pour mieux s'insinuer dans sa confiance et sa familiarité. Ils firent diverses tentatives d'exécution qui les rendirent suspects à tout autre qu'au saint Évêque qui leur donnait tous les jours de nouvelles marques de sa bonté. Enfin le vingt-unième jour de novembre comme ils l'accompagnaient pour aller à l'abbaye de saint Remi, ils l'attaquèrent en chemin, lui cassèrent la tête et le percèrent de treize coups mortels, dont les deux premiers lui avaient déjà ôté la vie. Ils se sauvèrent à Verdun où ne se jugeant point à couvert de ceux de Reims qui avaient envoyé les poursuivre, ils se retirèrent promptement auprès de l'empereur. Sur la manière dont ils furent reçus peu de gens doutèrent que ce prince n'eût eu part à l'assassinat, et l'on crut que s'il ne l'avait ordonné il avait au moins consenti à l'exécution.

Le corps fut rapporté avec soin dans la ville et enterré fort honorablement dans la cathédrale. Le bruit d'une mort si indigne commençant à soulever le peuple, non seulement à

Digitized by Google

Reims et à Liége, mais dans tous les pays d'alentour, alla jusqu'à Rome, où le Pape en excommunia non-seulement les auteurs, mais encore Lothaire, qui se portait pour évêque de Liége et qui s'était saisi des places et des revenus de l'évêché. Il fit peur même à l'empereur, qui pour ne pas se rendre plus odieux chassa les assassins de sa cour, apaisa les parents du défunt et fit satisfaction à sa mémoire en fondant deux chapelles dans l'église de saint Lambert de Liége pour l'expiation de ce crime. On avait toujours été fort persuadé de l'innocence de la vie d'Albert et de l'intégrité de ses mœurs; mais il semble que l'on n'avait remarqué qu'une vertu assez commune dans la plupart de ses actions. Ce fut principalement ce que l'on publia des miracles opérés à son tombeau qui fit concevoir l'opinion que l'on eut ensuite de sa grande sainteté. Le Pape Innocent III, successeur de Célestin, le qualifia de sainte mémoire écrivant au duc de Carinthie quelques années après; mais nous ne voyons pas que le Saint-Siége ait fait autre chose pour lui donner place au catalogue des Saints avant la révision qui se fit du Martyrologe Romain sous Grégoire XIII et Sixte V. On l'y a mis au 21 novembre.

Les archiducs gouverneurs des Pays-Bas, Albert et Isabelle s'employèrent auprès du roi Louis XIII pour obtenir son corps de l'Archevêque et du Chapitre de Reims. Ils en firent faire une translation fort solennelle à Bruxelles, et le firent mettre dans une châsse fort ornée où on le conserve maintenant avec beaucoup de vénération.

LE BIENHEUREUX ALBERT DE LEYDE,

MARTYR.

Entre Anvers et Bois-le-Duc, dit Arnold de Raysse, on honore la mémoire de Albert de Leyde, prêtre et martyr. Chassé de Hollande, ce Saint se retira à Cologne, où il fit son exil; rappelé dans son pays, il partit, mais en allant d'Anvers à Bois-le-Duc, il fut frappé d'une balle, par des voleurs qui lui demandaient de l'argent; Albert et ses compagnons dirent

Digitized by Google

qu'ils ne possédaient rien, mais ces infâmes bourreaux, pour se venger, leur donnèrent la mort. Si l'on ne peut appeler, Martyr, ce Bienheureux, du moins, il obtint une noble couronne pour sa grande pauvreté.

LE BIENHEUREUX ALBERT D'ARNHEIM.

Dans le couvent des moines qui se trouve auprès d'Arnheim, ville de la Gueldre, on célèbre la mort du Bienheureux Albert d'Arnheim, prieur de ce couvent, qui mena une vie exemplaire, conduisant, avec prudence et sagesse, son troupeau. Une nuit qu'il repassait dans l'amertume de son âme les années de sa vie, il s'endormit d'un léger sommeil, et entendit ces paroles : *Vitam petiit a te, et tribuisti, Domine, longitudinem dierum in sœculum, et in sœculum sœculi*[1]. Prenant espoir dans ces mots, il en ressentit une grande joie ; et raconta à un de ses Frères, ce qu'il venait d'entendre, puis sa maladie empira, et bientôt il rendit doucement son âme à Dieu, le 21 novembre[2].

LE VÉNÉRABLE JEAN D'AUDENARDE.

A Capelle, en Hainaut, on célèbre le 21 novembre selon Arnold de Raysse la mémoire du vénérable Jean d'Audenarde, moine en ce pays. Avant de venir au jour, il causa à sa mère d'intolérables douleurs, et son père vit en cela un ordre de Dieu, de lui consacrer son fils. Dès qu'il en eut fait le vœu, son épouse fut délivrée sans douleur. Dès son plus jeune âge, ses parents le confièrent à de savants Religieux pour l'instruire sur la religion et les lettres ; puis plus tard, ils le menèrent à l'abbaye de Flandre. Mais le pieux jeune homme, voyant que les moines buvaient à pleins brocs, chantaient rarement

[1] Il vous a demandé la vie, et vous lui avez accordé, Seigneur, une longue suite de jours qui s'étendra dans tous les siècles et dans l'éternité. (Psaume XX, Hébr. XXI, vers. 5.)

[2] Arnold de Raysse.

Digitized by Google

l'Office, qu'ils fréquentaient le cellier et moins souvent la chapelle, qu'ils faisaient bonne chère, abandonnaient les âmes qui leur étaient confiées, et recherchaient leur bien-être et non à plaire à Jésus-Christ, il s'enfuit en cachette, et conduit par l'Esprit-Saint, il gagna le couvent de Capelles, établi en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ses frères le voyant instruit et doué d'une grande intelligence, lui conférèrent le sacerdoce et le soin d'entretenir l'église; charge qu'il remplit avec toute la sollicitude possible, pendant 35 ans. Il mena une vie angélique, et la première fois qu'il alla à confesse, il n'avait aucune faute à avouer. Souvent il ressentait les aiguillons de la chair, mais toujours il les réprimait par ses dures pénitences. Deux jours avant la Présentation de la très-sainte Vierge, il expira, pur et sans tache. Il resta dans son Ordre pendant 50 ans, et mourut en 1481.

LE VÉNÉRABLE PRÉLAT NICOLAS SANGUIN,

ÉVÊQUE DE SENLIS, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE-DAME.

Il y a deux Ordres différents sous le nom de la Présentation de la sainte Vierge au Temple, qui ne se sont point étendus depuis leur établissement : l'un en France dans la ville de Senlis, l'autre dans la Valteline, au bourg de Morbogno. Le premier reconnaît pour fondateur Nicolas Sanguin, évêque de Senlis. Il vint au monde l'an 1580, et eut pour père Jacques Sanguin, seigneur de Livry, conseiller au parlement de Paris, qui, par son grand mérite, fut élu plusieurs fois et continué prévôt des marchands de cette capitale du royaume. Sa mère se nommait Marie du Mesnil; elle était fille du président du Mesnil.

Sa jeunesse se passa dans une vie molle et sensuelle, aimant les plaisirs, sans se mettre en peine si la vie qu'il menait était conforme aux Règles de l'Évangile. Après avoir achevé son cours de théologie, il étudia en droit et fut fait conseiller Clerc au parlement de Paris, étant déjà pourvu d'un canonicat dans

Digitized by Google

l'église métropolitaine de cette ville, sans néanmoins quitter ses premières habitudes ; mais Dieu le retira de cette vie molle, par un accident qui lui arriva lorsqu'il s'y attendait le moins. Il profita de cette disgrâce : il changea de conduite et retourna à Dieu. Cet accident fut suivi d'un autre, dont il n'échappa que par la protection de la très-sainte Vierge, à laquelle il fit un vœu qu'il observa le reste de sa vie.

Cette délivrance miraculeuse fut le motif de sa parfaite conversion ; car, renonçant dès lors à toutes les vanités du monde, il se donna tout entier à Dieu, il fit un aveu sincère de ses faiblesses par une confession générale, il entra dans le sacerdoce, et vécut depuis d'une manière si sainte et si édifiante, que le Cardinal de la Rochefoucauld, pour lors évêque de Senlis, voulant se démettre de son évêché, crut qu'il ne pouvait pas mieux faire que de s'en démettre en faveur de M. Sanguin, qu'il fit agréer par le roi Louis XIII, qui lui en accorda le brevet. Ayant obtenu ses Bulles de Rome, il fut sacré le 12 février 1623, par le Cardinal de Richelieu, dans l'église de la maison professe des PP. Jésuites. Il se sentit aussitôt rempli d'un nouvel esprit; il fortifia les bonnes intentions qu'il avait commencé de contracter, et conçut tout de nouveau une grande horreur du vice. La charité, l'humilité, la mortification et la patience, furent ses vertus favorites : elles jetèrent de profondes racines dans son cœur, et autant qu'il avait senti d'opposition pour la pratique de ces vertus, il les pratiquait en toute occasion avec autant de joie et de satisfaction.

Après s'être défait de sa charge de conseiller de la cour, il fut pourvu par le roi de celle de conseiller d'Etat. Il prit ensuite possession de son évêché, et fit son entrée publique à Senlis, le 6 avril de la même année, ayant été accompagné, selon la coutume, par les barons de Braseuses, de Raray, de Survilliers et de Pontharmé, vassaux de ce Prélat. Ses premiers soins, après avoir pris possession, furent de visiter les pauvres, d'assister les malades et de consoler les prisonniers, accompagnant de ses aumônes les instructions qu'il leur faisait, ne dédaignant point de leur rendre les services les plus vils, sans

Digitized by Google

que sa délicatesse fût blessée d'une si profonde humilité, tant sa charité était grande pour ces misérables, dont il devenait de jour en jour le père par la tendresse qu'il leur portait en toute occasion.

Son zèle ne se borna pas à ces lieux différents qu'il visitait pour consoler tant de misérables : il se fit donner une liste de ces pauvres malades qu'il avait à voir, pour les instruire, les animer, les encourager à souffrir leurs maux avec patience, les secourant selon leur besoin, les disposant à recevoir les Sacrements de l'Église, et s'appliquant sur toutes choses à les aider à bien mourir. Rien ne le rebutait : toujours d'un cœur gai et d'un air riant, il supportait sans se plaindre la mauvaise odeur des lieux qu'il était obligé de visiter, et il montrait l'exemple à ceux que leur grande délicatesse empêchait de rendre à ces pauvres malheureux les devoirs que la charité chrétienne exigeait de leur ministère.

Mais toutes ces charités ne furent que les préludes de celles qu'il exerça dans les premières années de son épiscopat. La peste s'étant fait sentir à Senlis en 1625 et 1626, il redoubla sa ferveur. Il fit connaître en cette occasion qu'il était pasteur, en exposant sa vie pour ses ouailles. Il se serait cru mercenaire s'il n'avait secouru les malades que chacun abandonnait pour éviter le mal contagieux : ainsi il les secourait, tant pour le spirituel que pour le temporel, sans que personne l'en pût détourner. Un Père Capucin ayant pris sa place, et l'ayant assuré qu'il ne les abandonnerait pas, il se retira pour subvenir à d'autres besoins, et il voulut leur procurer un lieu commode. Les Capucins, pour répondre au zèle du saint Prélat, lui cédèrent leur couvent, qui était pour lors hors de la ville, afin d'en faire l'asile pour les pestiférés. Il donna aux Capucins la maison de Saint-Lazare pour s'y établir, et il porta lui-même le Saint-Sacrement. Ce lieu a été changé depuis en hôpital par les soins du saint Évêque, qui le fonda pour le soulagement des pauvres, ayant dans le même temps établi une maison de pestiférés. Mais comme tant d'œuvres de piété ne pouvaient subsister et se soutenir que par le secours des vrais fidèles qui devaient

Digitized by Google

contribuer à une si sainte œuvre, il érigea une confrérie de dames pieuses qui devaient s'employer au soulagement des pauvres honteux.

Sa charité n'avait point de bornes pour les pauvres ; ils avaient leur temps marqué pour recevoir ses libéralités. Personne n'en était exclu, persuadé qu'il était que les revenus d'un Évêque sont le patrimoine des pauvres et qu'il n'en est que le distributeur. Lorsqu'il ne pouvait lui-même secourir les pauvres honteux, il le faisait faire par d'autres, en mettant des sommes considérables entre les mains de quelques personnes prudentes pour les leur distribuer : il entretenait même des familles entières, à qui il donnait des pensions annuelles, et il donnait aussi d'autres sommes aux curés des paroisses de son diocèse pour soulager leurs paroissiens : rien n'échappait à sa vigilance pastorale.

Des soins qui l'avaient occupé au dehors, il passait à une vie toute intérieure. Ses oraisons étaient continuelles, son union avec Dieu était parfaite. Il passait les nuits en prière et en contemplation : on l'a vu plusieurs fois passer du palais épiscopal dans son église pendant le temps que tout le monde était endormi, y demeurer en posture de pénitent, demandant à Dieu miséricorde pour ses péchés, priant le Seigneur de le remplir d'un esprit véritablement apostolique, pour gouverner le troupeau que l'Église lui avait confié : tantôt faisant l'office de médiateur entre Dieu et son peuple, il demandait miséricorde pour lui. Il n'épargnait rien pour sauver les âmes qui avaient été commises à ses soins. Il désirait de les renfermer toutes dans les entrailles de Jésus-Christ, à l'exemple de l'Apôtre. Sa vie était réglée : tout y était marqué, la prière, l'oraison, la lecture, l'occupation pour les affaires de son diocèse, les audiences publiques ; chaque chose s'y faisait en son temps.

Sa maison était comme un monastère : il y vivait en communauté avec ses ecclésiastiques ; la lecture s'y faisait pendant le repas, il la faisait lui-même à son tour, il servait les autres à table, ne dédaignant point de rendre le même service à ses domestiques de la seconde table. Il prenait soin de leur

Digitized by Google

éducation et de leur salut ; il les assemblait de temps en temps pour les instruire et leur enseigner la voie du Ciel. Il faisait tous les jours la prière avec eux et l'examen de conscience. Il leur inspirait une haute idée de la Religion et de nos saints Mystères, leur apprenant à les respecter. Il leur en montrait l'exemple par ses actions et par ses paroles, car il célébrait les saints Mystères d'une manière pleine de foi et de Religion ; il administrait les autres Sacrements avec la même piété.

Sa patience fut à l'épreuve de tout. Il n'y eut point de contradiction, de reproches et de mépris qu'il ne souffrît. Il devenait insensible aux injures lorsqu'il s'agissait d'avancer l'ouvrage du Seigneur ou de le glorifier. Il était toujours d'une humeur égale, tranquille, doux, pacifique, ne cherchant qu'à faire plaisir à ses ennemis, et leur pardonnant aisément les injures qu'il en avait reçues.

Si sa modération le portait à quitter ses propres intérêts, il n'en était pas de même à l'égard de ceux de Jésus-Christ et de son Église. Il savait les soutenir et les faire valoir. Il sut punir des hérétiques insolents qui avaient insulté aux Catholiques, et fit raser leur temple. D'un autre côté, malgré l'opposition de plusieurs personnes, il fit abolir, dans une paroisse de son diocèse, des coutumes scandaleuses, que l'on y avait introduites et qui se renouvelaient tous les ans. Il déclarait la guerre au vice, il le persécutait partout. Le salut des âmes lui était cher, et il n'oubliait rien pour ramener au bercail ceux qui en étaient sortis, soit par le vice qui les en éloignait, soit par l'erreur qu'ils avaient embrassée. On l'a vu se relever la nuit pour travailler à la conversion d'une femme hérétique qui voulait se faire instruire des vérités de la Religion catholique : il lui donna l'absolution de son hérésie, il la communia, et peu de temps après elle expira. Dieu a béni plusieurs fois le zèle de ce saint Prélat pour la conversion de ces personnes qui avaient demeuré dans l'erreur ; car plusieurs, ne pouvant tenir contre ses raisons, ont rentré de bonne foi dans le sein de l'Eglise.

Comme l'hérésie était le plus dangereux ennemi qu'il eût à craindre, il fut toujours en garde contre la nouveauté. Il ne

Digitized by Google

lui permit pas de s'introduire dans son diocèse ; fidèle à conserver le précieux dépôt que Dieu lui avait confié, il fit sucer à ses diocésains la doctrine la plus pure ; et par ses soins, loin de perdre aucune de ses brebis, il eut la consolation de voir que plusieurs qui s'étaient égarées rentrèrent dans le bercail.

Ce saint Prélat aurait souhaité que son zèle eût passé de la réforme de plusieurs monastères. Il cherchait à en établir de nouveaux dans son diocèse. Ce fut pour cela qu'il obtint des lettres patentes du roi pour établir les PP. Jésuites à Senlis ; mais la chose ne réussit pas comme il l'avait espéré. Le monastère de la Présentation, dont nous allons parler, fut le seul qu'il y établit, et il travailla conjointement avec le Cardinal de La Rochefoucauld, par ordre du roi, à la réforme de la célèbre abbaye de Saint-Denis en France.

Il était pauvre au milieu de l'abondance, n'ayant aucune attache pour les biens de la terre, vivant frugalement et étant toujours vêtu modestement. Il faisait paraître beaucoup d'humilité dans toutes ses actions, et se défiant de lui-même il ne faisait rien sans consulter des personnes éclairées. Cette même humilité lui faisait fuir toutes les grandeurs de la terre : c'est pourquoi il ne voulut point accepter les archevêchés d'Arles et d'Embrun, qui lui furent offerts, et loin d'y donner son consentement, il se démit de son évêché en faveur de Denys Sanguin, son neveu. Le roi y consentit, et il le sacra dans l'église de la maison professe des Jésuites à Paris, l'an 1652.

Ce fut pour lors que, se voyant déchargé du pesant fardeau de l'épiscopat, il redoubla sa ferveur, pour travailler tout de nouveau à son salut. Il entra dans les sentiments de la plus profonde humilité, rendant à son successeur tous les devoirs qu'il lui devait, comme à son supérieur. Il passa le reste de ses jours dans l'innocence de ses mœurs, dans l'application aux fonctions du sacerdoce qu'il exerça toujours, dans les libéralités envers les pauvres. Tout était accompagné d'une piété tendre et constante, d'une foi vive et simple. Il offrait chaque jour le redoutable Sacrifice de nos autels avec tant de recueillement et de modestie, qu'on l'eût pris pour un Ange ; et le plus sou-

Digitized by Google

vent il passait son temps à la lecture des livres les plus édifiants.

Enfin, plein de mérite, et de vertus, un mardi, 15 juillet 1653, il finit sa vie, consumée par le feu de la charité qui avait toujours embrasé son cœur. Il en donna encore des marques ce jour-là ; car il sortit de chez lui, après avoir l'Office divin, fait plusieurs heures de méditation, s'être préparé à célébrer les saints Mystères, et donné l'aumône à tous les pauvres qui se trouvèrent à sa porte. Il se rendit au Louvre pour signer une lettre de remercîment que les Evêques de France écrivaient au Pape Innocent X, au sujet de la Bulle que Sa Sainteté avait donnée contre la dotrine de Jansénius, et il tomba tout d'un coup en apoplexie lorsqu'il s'entretenait avec l'Archevêque d'Arles et les Evêques d'Evreux et de Rennes. Le dernier lui donna la dernière absolution, et depuis ce temps-là il ne donna plus aucun signe de vie.

Tel fut Nicolas Sanguin, Evêque de Senlis, instituteur de l'Ordre de la Présentation de Notre-Dame en France. Une des choses que ce saint Prélat prit le plus à cœur, pendant qu'il fut évêque, fut la conversion des âmes. Il fit la guerre au vice, comme nous avons dit, et il enseigna la vertu par ses paroles et par ses exemples ; mais comme l'ignorance est la source du mal, et qu'elle a toujours été la principale cause des désordres qui règnent dans le monde, il crut que l'éducation et l'instruction de la jeunesse, y apportant remède, feraient cesser le mal qu'on voyait se multiplier tous les jours au milieu du Christianisme.

Ainsi touché d'un désordre qu'on ne peut assez déplorer, il prit la résolution d'en arrêter le cours en formant une communauté de filles, en qualité de maîtresses charitables, qui pussent répandre cette piété si nécessaire parmi les Chrétiens. Il eut pour fin d'établir le règne de Jésus-Christ dans tous les cœurs, et de détruire le règne du péché, en établissant cette célèbre communauté qui devait procurer un si grand bien à l'Eglise. Ce ne fut pas la seule fin qu'il se proposa, il voulut établir une communauté de vierges qui, par leur institut, fussent consa-

Digitized by Google

crées à la sainte Vierge sous le titre de la Présentation au temple, afin que, par un culte digne d'elle, elle lui rendissent les honneurs qui lui sont dus.

Pour réussir dans son pieux dessein, il se servit des moyens qui lui étaient ordinaires, c'est-à-dire de la prière et de l'oraison : car il n'entreprit rien pendant sa vie qu'il n'eût auparavant consulté le Seigneur. Il en conféra avec des personnes éclairées. Le P. Etienne Guerri, de la Compagnie de Jésus, à qui il avait fait sa confession générale lorsqu'il commença de se donner à Dieu, et qui avait toujours été le dépositaire de sa conscience, le fut aussi de son dessein. Ce Père l'autorisa dans son entreprise; il l'encouragea en se joignant à lui par ses prières pour porter la chose à une heureuse fin ; et parce que le saint Religieux avait, comme lui, projeté le dessein de cet édifice, il en facilita le moyen en proposant deux filles dévotes, qu'il avait sous sa conduite, afin de commencer cet établissement.

Ces deux filles étaient Catherine Dreux et Marie de la Croix, toutes deux natives de Paris. Leur inclination était la retraite et la solitude : ainsi on les regarda comme très-propres à commencer cette œuvre de piété. L'Evêque de Senlis les envoya chercher par M. Jaulnay, curé de Saint-Hilaire, et elles arrivèrent à Senlis le samedi 28 novembre de l'an 1626, jour de l'Octave de la fête de la Présentation de Notre-Dame. Elles descendirent chez madame Boulart, qui s'estima heureuse de retirer chez elle ces deux vertueuses filles, qui ne venaient à Senlis que pour y répandre cet esprit de piété et de vertus dont elles étaient remplies.

Leur première demeure fut proche le cimetière de Saint-Rieul, en attendant qu'on pût les renfermer dans un lieu plus commode pour les établir. Elles ne laissèrent pas d'y commencer les instructions des jeunes filles, et afin d'être moins dissipées et de mieux vaquer à cet exercice, notre saint Prélat leur donna une fille, nommée Anne de Valois, pour subvenir à leurs besoins, et dans l'espérance qu'elle leur servirait de tourière lorsquelles seraient en clôture. Ses infirmités l'en empêchèrent.

Digitized by Google

Vallerie Périgaut, native de Halie, dans le Limousin, prit sa place et fut admise pour converse le 3 mars 1627.

Le lieu où elles étaient ne se trouvait pas propre au dessein du saint Prélat, qui voulait faire construire un monastère. Elisabeth le Moine, voulant se consacrer à Dieu, acheta une maison dans la rue de Meaux, dans l'intention d'en faire une donation à ces filles; mais voulant y mettre des conditions onéreuses, l'Evêque de Senlis la remboursa, et après avoir acheté la maison de ses propres deniers, il établit supérieure de cette maison Catherine Dreux, le 1er mai 1626. Ainsi elles sortirent de leur première maison pour s'établir en celle-ci, qui a beaucoup été augmentée dans la suite. Quatre jours après la prise de possession, Henriette Brunel se présenta pour être Sœur converse et fut reçue. Quelques jours après, Marie Thirement fut admise pour être religieuse du chœur, et fut suivie par Françoise Poulet. La cérémonie de recevoir ces filles se faisait ainsi : on les faisait conduire par deux ou trois dames au monastère; le grand vicaire s'y trouvait et demandait à la postulante ce qu'elle souhaitait, à quoi ayant répondu qu'elle demandait d'être admise dans la maison pour y faire l'épreuve, il lui mettait entre les mains un crucifix et un cierge, et après une courte exhortation, qui était suivie du *Veni, Creator*, il la conduisait à la porte de la maison, où la fille se mettait à genoux, recevait la bénédiction, et ensuite était introduite avec les autres. Elles furent sept mois sans être cloîtrées ; elles ne sortaient néanmoins que pour aller entendre la Messe.

Le saint instituteur se pressa de faire de cette maison un lieu régulier, afin d'y établir la clôture. Il y fit bâtir une chapelle pour y dire la Messe, un chœur pour chanter l'Office, un dortoir, un réfectoire, un parloir et un logement pour les tourières externes. Tout étant achevé, elles furent mises en clôture le 24 juin de la même année, fête de Saint-Jean-Baptiste. Le saint Prélat y célébra le même jour la première Messe dans la chapelle. Il y communia toutes les filles, et la Messe étant finie, à la vue du grand concours de peuple qui y était accouru de toutes parts, il conduisit cette sainte troupe à la

Digitized by Google

clôture de cette maison, et là, ayant aperçu les principaux magistrats de la ville, il leur déclara son dessein touchant ce nouvel établissement; il leur parla d'une manière si pathétique et si touchante, que chacun en fut charmé. Il fit voir qu'il ne cherchait que la gloire de Dieu, l'avancement du règne de Jésus-Christ, l'utilité de la ville, les avantages qu'elle retirerait de ce nouvel institut. Son cœur s'attendrit en parlant, il fondit en larmes, et il n'y eut personne qui n'en fût touché et n'en versât à son exemple. Puis, adressant la parole à ses filles, il leur dit qu'il les regardait comme des personnes qui devaient coopérer avec lui au salut des âmes par l'instruction de la jeunesse en la formant aux bonnes mœurs, lui apprenant à lire, à écrire et surtout à aimer Dieu et à le servir de bonne heure pour continuer à passer chrétiennement le reste de sa vie.

L'exhortation étant finie, la porte du monastère fut ouverte, et ces saintes filles, au nombre de six, quatre du chœur et deux converses, entrèrent dans la maison. Les noms de ces Religieuses sont Catherine Dreux, dite de la Présentation, Marie de la Croix, dite de Jésus, Marie Thirement de la Trinité, et Françoise du Saint-Sacrement. Les deux converses furent Valerie Périgaut de la Visitation et Henriette Brunel de Saint-Joseph. Il y eut encore une pensionnaire qui fut aussi religieuse quelque temps après.

Tout ce qui s'était fait jusque-là n'était qu'une ébauche de ce qui devait faire dans la suite. Il n'y avait encore aucun règlement pour leur conduite que celui que leur piété leur avait inspiré, excepté quelques maximes que leur donnait de vive voix le saint Prélat. On n'y donnait pas encore l'habit en public, mais n'ayant pas encore obtenu la Bulle de l'érection de cet Ordre, ni des lettres patentes du roi; mais il leur donna, en attendant, la Règle de saint Augustin, comme devant dans la suite combattre sous les étendards de ce saint Docteur de l'Eglise.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que M. Sanguin réussit dans cette entreprise. Les magistrats qui avaient d'abord applaudi à ce nouvel établissement furent les premiers à

Digitized by Google

s'y opposer et à se plaindre; ils soulevaient le peuple pour renverser tout ce qui avait déjà été bâti : c'est ce qui obligea ce Prélat de faire venir au plus tôt la Bulle qui confirmait ce nouvel institut, et il obtint aussi des lettres patentes qui l'autorisaient. Ainsi toutes les oppositions furent levées, et le monastère subsista dans tout son entier.

Cette Bulle, qui avait été accordée par le Pape Urbain VIII, le 4 janvier 1628, ne fut communiquée aux magistrats de la ville que le 10 juillet 1629, dans une assemblée que l'on fit des principaux bourgeois de cette ville. Ils donnèrent leur consentement à cet établissement, ce qui détermina l'Evêque de Senlis de donner commencement à l'Ordre, en donnant solennellement l'habit régulier aux six premières filles qui s'étaient enfermées dans le monastère, auxquelles s'était jointe la Sœur Louise des Anges, pour être religieuse du chœur, ce qui faisait le nombre de sept. La cérémonie de leur vêture se fit le jour de sainte Madeleine, et le deuxième jour d'août de la même année, cinq autres reçurent aussi l'habit, dont il y en avait trois du chœur et cinq converses, et en quatre mois de temps, la communauté fut composée de dix-huit religieuses.

Ce fut au mois de février de l'année 1630, que le roi Louis XIII, par ses lettres patentes, vérifiées au bailliage de Senlis le 20 mars, ordonna que la Bulle d'Urbain VIII serait reçue et exécutée selon toute sa teneur, voulant que les murs du monastère de la Présentation fussent élevés, et que les Religieuses pussent faire des acquisitions pour faire bâtir leur église et augmenter les logements du monastère. L'Evêque de Senlis fit travailler sans différer au nouveau mur de clôture; mais cette entreprise renouvela les plaintes de la ville. L'on n'épargna rien alors pour renverser les desseins du saint Prélat, tant en le menaçant, tant en intimidant les Religieuses du monastère, qu'on allait trouver à la grille pour les forcer de sortir et de se retirer ailleurs avant leur profession; mais ces menaces furent inutiles : Dieu, qui avait protégé jusqu'alors cet ouvrage, continua à le favoriser.

Digitized by Google

L'année de probation étant finie, le saint Evêque prit jour pour la cérémonie de la profession solennelle, qui se fit le jour de Sainte-Anne, 26 juillet 1630. Il la fit annoncer aux prônes des paroisses pour inviter le peuple à venir gagner l'indulgence accordée par le Pape, dans la Bulle d'érection de l'Ordre. On le menaça de nouveau, et même de mort s'il passait outre; mais il répondit, avec la fermeté digne d'un prélat des premiers siècles de l'Eglise, qu'il ne craignait rien et qu'il s'estimait heureux de verser son sang pour un si pieux dessein. Ainsi, le jour étant arrivé, il fit faire profession aux premières Religieuses de cette maison, auxquelles il avait donné l'habit le 22 juillet de l'année précédente. Les échevins voulant toujours former des oppositions, ne le purent faire que par écrit; ce qui n'empêcha pas le saint Prélat de faire faire aussi profession aux autres qui n'avaient reçu l'habit que le 2 août de la même année. (HÉLYOT.)

LA VÉNÉRABLE MARIE-ANNE RIVIER,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La Vénérable fondatrice de la Congrégation de la Présentation et du Tiers-Ordre de la Sainte-Famille, naquit à Montpézat, à la fin du règne de Louis XV, et reçut au Baptême le le nom de Marie, auquel elle ajouta celui d'Anne quand elle forma sa Congrégation. Elle annonça d'abord un tempérament robuste et vigoureux, mais une chute qu'elle fit à l'âge de seize mois affaiblit sa constitution, au point que depuis cette époque jusqu'à sa mort, elle souffrit presque toujours. Depuis cet accident, elle ne put plus se tenir debout, même avec des appuis, ni se mouvoir autrement qu'en se traînant sur le dos à l'aide de ses mains. Elle arriva ainsi à l'âge de six ans. Alors, cette pauvre enfant, déjà pleine de foi et de piété, conçut une ferme confiance d'être guérie par la protection de la sainte Vierge, sa patronne, et demanda à sa mère d'être

Digitized by Google

portée tous les matins devant une statue de Marie qui se trouvait dans une église voisine.

Sa mère n'eut garde de contrarier de si pieux sentiments, et, la prenant dans ses bras, elle la portait chaque jour devant l'image de Marie, et l'y laissait seule, assise par terre, prier à son gré. L'enfant, contente d'être aux pieds de sa Patronne, lui parlait avec la simplicité de son âge et la foi d'un âge plus avancé : *Sainte Vierge,* disait-elle, *guéris-moi, je t'en prie, guéris-moi, je t'apporterai des bouquets et des couronnes; je te ferai donner une belle robe par ma mère.* Et elle répétait ces prières enfantines pendant des heures entières. Le lendemain, il fallait la rapporter encore devant la statue de Marie, où elle recommençait la même prière, et toujours avec la même foi et la même confiance d'être guérie par la sainte Vierge.

De retour à la maison, elle se récréait gaîment avec tous les enfants du voisinage qui se rassemblaient autour d'elle. Elle les divertissait par l'enjouement de son esprit, l'hilarité de son caractère, et se faisait aimer de tous. Chaque jour ils revenaient la trouver avec un nouvel empressement, et elle, de son côté, les revoyait chaque jour avec un nouveau plaisir. Ressentant dès lors les prémices de sa vocation, elle éprouvait un grand désir de pouvoir leur faire la classe, et préoccupée de cette pensée au milieu de ses jeux, elle eût voulu savoir lire pour instruire tous ces enfants; elle s'appelait la *Mère,* et se faisait obéir en conséquence. C'était elle qui présidait à tous les amusements, et quand quelqu'une faisait une faute et n'entendait pas bien le badinage, elle la réprimandait et la corrigeait quelquefois sévèrement, sans que cependant les enfants s'en offensassent, tant elle savait dès lors, si l'on peut le dire, se faire respecter et aimer tout à la fois.

Cette idée première de sa vocation fut comme un germe qui se développa promptement. Un jour que, par oubli de sa mère, elle se trouvait délaissée au lit, dont elle était par elle-même incapable de descendre, elle conçut la pensée de consacrer sa vie à instruire l'enfance, et cette pensée, qui s'offrait

Digitized by Google

pour la première fois à son esprit, la charma : déjà il lui semblait se voir entourée d'une troupe d'enfants, auxquels elle enseignait le catéchisme, et elle était heureuse. A dater de ce moment, la vocation des écoles occupa toute son âme. Mais, pour pouvoir se dévouer irrévocablement à cette œuvre, il fallait que Dieu la guérît de son infirmité. C'est pourquoi elle continua ses instances chaque jour auprès de la sainte Vierge avec plus de ferveur encore qu'auparavant, et avec plus de confiance de réussir, puisque, si elle demandait la santé, ce n'était que pour la consacrer à la plus grande gloire de Dieu.

Enfin, le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, 1774, elle fut exaucée au moins en partie ; elle demanda les béquilles que sa mère lui avait fait faire autrefois, mais dont elle n'avait pu se servir, et à l'aide de ces appuis, elle marcha tout à coup avec facilité, et fit plusieurs fois le tour de la maison toute transportée de joie.

La jeune Rivier, quoique marchant à l'aide de béquilles, ne cessait de demander à sa chère Patronne une guérison plus complète. La très-sainte Vierge l'exauça enfin, après trois ans de prières ; et pour rendre le miracle plus éclatant, Dieu permit qu'en courant avec ses béquilles, l'enfant fît une chute qui lui rompit la cuisse, de sorte qu'on désespérait de sa guérison. Sa mère, désolée, ne trouvant point d'espoir sur la terre, s'adressa à Celle que l'Église appelle la consolation des affligés et que sa fille invoquait depuis si longtemps. Il y avait à Pradelles, petite ville du voisinage, une statue de la très-sainte Vierge en grande vénération, devant laquelle une lampe était allumée jour et nuit ; la mère affligée prit de l'huile de cette lampe, en oignit, avec foi et confiance, la partie malade du corps de sa fille, et le quinzième jour, fête de l'Assomption, l'enfant se lèva avec assurance, marcha seule et sans béquilles, et transportée de joie, se rendit à l'église pour remercier Dieu et glorifier la très-sainte Vierge.

La jeune Rivier était alors dans sa neuvième année, et pensant qu'elle n'avait recouvré l'usage de ses membres que pour

Digitized by Google

travailler à la gloire de Dieu, elle ne songea plus qu'à se donner tout entière à la piété, afin de correspondre aux vues de la Providence. Ayant souvent entendu lire la vie des Saints, elle pensait souvent à leurs grandes vertus. Les travaux des Apôtres et des hommes apostoliques provoquaient en elle un désir immense de faire aussi quelque chose pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : mais ce qui la ravissait par-dessus tout, c'était la vie des Pères du désert; elle enviait leur bonheur d'avoir vécu loin du monde, uniquement occupés de la pratique de l'Oraison et de la pénitence; elle forma le dessein de se retirer elle aussi dans un désert pour y vivre dans une plus parfaite union avec Dieu. Déjà même elle s'en était ouverte à une personne dont elle voulait faire sa compagne, lorsque sa mère, instruite du projet, lui fit défense d'y penser. Obligée de vivre dans le monde, elle ne s'en consola que par la pensée qu'elle pourrait y travailler à la gloire de Dieu en instruisant l'enfance. Elle était surtout remarquable par son amour pour les pauvres : elle ne pouvait les voir sans se sentir émue de compassion et d'un vif désir de les soulager; elle leur donnait tout ce dont elle pouvait disposer, et ne recevait jamais la moindre pièce de monnaie sans penser à l'instant à quel pauvre elle pourrait en faire l'aumône. Un jour qu'elle avait reçu de son parrain une somme un peu plus forte, elle se mit aussitôt à la recherche d'un pauvre pour la lui donner; mais n'en trouvant pas assez tôt au gré de son impatiente charité, elle demande à une femme qu'elle rencontre si elle est pauvre, et sur la réponse de celle-ci qu'elle n'est pas riche : « Eh, bien, lui dit-elle, si vous voulez cette somme, la voilà, » et elle lui donne à l'instant tout son petit trésor. Elle aimait tant les pauvres que c'était un bonheur pour elle de leur donner non-seulement tout son argent, sans jamais en rien réserver pour le plaisir ou la vanité à l'exemple des autres enfants; mais encore ses robes et ses vêtements, autant que sa mère le lui permettait : elle ne gardait que ce qu'elle avait sur le corps, et si elle avait deux jupes, elle en quittait souvent une pour vêtir une enfant pauvre. Aux aumônes, elle

Digitized by Google

aimait à joindre les bons offices : souvent on a vu cette toute petite enfant conduire par la main, dans les rues de Montpézat, une pauvre aveugle qui était le jouet des autres enfants, et la mener partout où elle voulait, sans se mettre en peine des railleries qui lui en reviendraient.

Préparée par tant de vertus et de bonnes œuvres, la jeune Rivier fit sa première communion à onze ans, et, l'année suivante on la plaça chez les Religieuses de Notre-Dame, à Pradelles, pour y faire son éducation. Elle y entra avec bonheur, car depuis longtemps elle aimait la vie des monastères. Dans cette nouvelle demeure, sa conduite édifiante, son application, ses succès, sa sagesse, son bon caractère, lui eurent bientôt gagné l'estime et l'affection de toutes les Religieuses. Au bout de peu de temps, on la jugea capable d'être maîtresse elle-même, et on lui confia les enfants de la première Communion, avec un certain nombre de grandes filles, pour leur enseigner le catéchisme et les former à la piété; elle leur apprenait à faire l'Oraison, et les animait à la vertu. Son gouvernement était si remarquable, que, malgré sa petite taille, qui l'eût fait prendre pour une enfant de sept ans, tout le pensionnat la respectait, lui obéissait, plus même quelquefois qu'aux Religieuses. On l'aimait en proportion, parce que dans les récréations on la trouvait bonne, complaisante, aimable, condescendante jusqu'à l'excès; elle se prêtait alors à tout ce qu'on voulait, n'ayant aucune volonté que celle de plaire et d'obéir à ses compagnes en tout ce qui leur était agréable; et elle profitait de cette amitié, que toutes lui témoignaient, pour les porter à la piété et les exciter à la ferveur. Après un séjour de seize mois au couvent de Pradelles, sa mère l'en retira, et la fit revenir à la maison paternelle.

Dieu qui avait de grands desseins sur la jeune Rivier, avait voulu l'y préparer par de grandes croix intérieures. Son âme était troublée; toutes ses pensées, ses paroles et ses actions devenaient pour elles des sujets d'inquiétudes. Ces peines prenaient leur source dans l'ardeur même qui la transportait de plaire à Dieu en tout, et qui lui fit croire qu'elle était obligée

Digitized by Google

de suivre toutes les bonnes pensées qui lui venaient dans l'esprit; la seule idée de faire un vœu lui paraissait un vœu, en sorte qu'ayant pensé un jour qu'il serait très-agréable à Dieu qu'en s'engageant par vœu à tout recevoir des mains de la Providence, sans rien demander, ni rien refuser, elle prit cette pensée pour l'engagement même, et se crut liée à ne demander quoi que ce fût sous peine de péché mortel. Pleine de cette idée, elle ne mangeait à table que ce qu'on lui présentait; mais si on ne lui offrait rien, elle ne mangeait rien, et comme dans la maison de sa mère l'usage était, au lieu d'offrir les plats qui étaient sur la table de laisser chacun se servir et manger à son gré, elle se levait souvent de table sans avoir rien pris, et avec une faim qui la faisait horriblement souffrir. Bientôt elle dépérit; elle devint d'une maigreur extrême, au grand chagrin de sa mère, qui n'attribuait la conduite de sa fille qu'à un dégoût maladif de toute nourriture, et était loin d'en soupçonner la vraie cause. Mais la perte de ses forces ne la faisait pas changer de résolution; elle était décidée à mourir plutôt que de manquer à son engagement prétendu, lorsque Dieu, enfin, permit qu'elle fût tirée de cet état par une femme simple et sans instruction à qui elle s'en ouvrit, et qui eut assez de sens pour lui faire comprendre son illusion et assez de prudence pour en avertir sa mère.

Au milieu de toutes ces peines d'esprit, M^lle^ Rivier ne perdit rien de toutes ses qualités aimables. Elle était toujours gaie comme si elle n'eût rien souffert, toujours affable et obligeante; sa bonne conduite et sa modestie édifiaient tout le monde, et pénétraient d'admiration et de respect tous ceux qui la voyaient. Sa louange était dans toutes les bouches, on se recommandait à ses prières, comme aux prières d'une Sainte; et cependant elle ne s'enflait point de ces témoignages d'estime : au lieu de croire le monde qui la louait, elle rentrait en elle-même pour voir ce qu'elle était devant Dieu, et y trouvait toujours de quoi s'humilier et se confondre.

M^lle^ Rivier passa trois ou quatre ans dans la maison paternelle, après quoi sa mère jugea à propos de la réplacer au

Digitized by Google

couvent de Pradelles pour y achever son éducation. Elle y resta huit mois, et pendant ce temps elle édifia, comme autrefois, toute la communauté. Comme autrefois aussi elle y fut entourée de l'estime et de la considération des Religieuses, qui lui confièrent les mêmes emplois où elle s'était rendue si utile aux pensionnaires. La paix et la joie intérieure dont elle jouissait dans cette maison, lui inspirèrent le désir de s'y fixer comme religieuse; mais la faiblesse de sa santé et le désir que ses parents avaient de la conserver, furent des obstacles insurmontables, qui, bien loin de la rebuter, ne firent au contraire que rendre plus vive son ardeur pour la vie religieuse. Ce fut dans ces dispositions qu'elle sortit du couvent de Pradelles pour revenir à Montpézat, au sein de sa famille.

A peine fut-elle de retour, qu'elle s'occupa avec ardeur des moyens d'élever une école où elle pût instruire et former à la piété l'enfance abandonnée. Elle chercha un local convenable, qui lui fut cédé par les filles du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et elle ouvrit sa classe, qui fut très-nombreuse en peu de jours; toutes les personnes de bien s'empressèrent de lui confier leurs enfants. On vit avec admiration cette jeune personne de dix-huit ans, maintenant dans son école l'ordre le plus parfait, respectée de tous les enfants, honorée des parents eux-mêmes, sur lesquels elle avait su prendre tant d'autorité, qu'ils ne lui parlaient jamais qu'avec respect.

Frappées du bien qu'elle faisait dans son école, les filles du Tiers-Ordre lui proposèrent de se charger en même temps de leur noviciat. M^lle^ Rivier qui ne savait reculer devant aucune espèce de bien, qui d'ailleurs avait de grandes obligations à ces pieuses filles pour la cession qu'elles lui avaient faite de leur maison, et qui, enfin, avait été elle-même agrégée au Tiers-Ordre, accéda volontiers à cette proposition. Sous une telle maîtresse, le noviciat prit une face nouvelle et un accroissement inespéré. Elle mettait tout en œuvre pour former à la vertu les novices confiées à ses soins.

Mais ce n'était pas encore assez pour le zèle de la jeune institutrice. Inquiète du danger auquel sont exposées les jeunes

Digitized by Google

filles du monde jusqu'à l'époque de leur mariage, elle conçut le projet de les réunir chaque jour, et d'en faire une espèce de communauté, autant que la position de chacune le permettrait. Une de ses amies, M^lle^ Chambon, lui ayant offert sa maison et sa personne pour l'exécution de ce pieux dessein, elle communiqua aussitôt sa pensée aux jeunes personnes de la paroisse ; et tel fut son ascendant sur elles, que bientôt la nouvelle communauté se trouva composée de tout ce qu'il y avait de filles vertueuses dans Montpézat. M^lle^ Rivier, heureuse de ce concours, organisa ces pieuses réunions, nomma une supérieure et une assistante, et traça les règles à suivre. Il fallait, pour être admise, faire une retraite, une confession générale ou moins extraordinaire ; on ne devait assister à aucune noce, ou à aucun baptême, sans la permission de la directrice. Dès le matin, toutes celles qui n'étaient pas empêchées par leurs parents ou leurs occupations, devaient se rendre chaque jour, avec leur ouvrage, chez M^lle^ Chambon ; là, on faisait la prière et la méditation en commun, puis commençait le travail, pendant lequel, chacune à son tour, faisait une lecture édifiante. Celles qui n'avaient que des travaux manuels compatibles avec leur séjour dans cette pieuse réunion, y demeuraient la plus grande partie de la journée ; et M^lle^ Rivier et M^lle^ Chambon les récréaient par des histoires, des cantiques, des conversations gaies et instructives à la fois. Ainsi se passait la journée dans une sainte joie ; et le soir, toutes se rassemblaient pour veiller en commun ; on disait le chapelet, on faisait la lecture et la prière, on se récréait, et quand l'heure était venue, chacune se retirait tranquillement chez soi.

Jalouses de profiter aussi des avis et des lumières de M^lle^ Rivier, les femmes vinrent à leur tour la prier de les réunir chaque dimanche pour les instruire de la religion et des devoirs de leur état ; quoique accablée d'occupations, elle s'y prêta de bonne grâce, et ses instructions furent tellement goûtées, que ces femmes mirent en elle toute leur confiance.

Digitized by Google

Qu'on juge, d'après cela, combien étaient grands les travaux de M^lle^ Rivier pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Chaque jour, elle avait à diriger sa classe, le noviciat du Tiers-Ordre, l'assemblée de ses jeunes filles, et à répondre à tous les avis qu'on lui demandait; cependant, tel était son dévouement et son ardeur pour le bien, qu'elle trouvait encore le moyen de vaquer à d'autres œuvres de zèle : elle s'occupait de tous les pauvres de la paroisse, étudiait en détail les besoins de chacun, et donnait, selon les circonstances, du linge, des habits ou de l'argent, quelquefois même une partie de son repas; elle recueillait les orphelines abandonnées, et les plaçait ensuite dans des maisons honnêtes, recevait avec bonté tous les malheureux qui se présentaient à sa porte, faisait l'aumône de tout ce qu'elle avait, et quand elle n'avait plus rien, elle empruntait pour les secourir.

A ces sollicitudes s'en joignaient d'autres bien plus graves encore. M. le Curé de Montpézat lui envoya tous les enfants de l'un et l'autre sexe, et se déchargea sur elle des soins de la préparer à la première Communion, déclarant publiquement qu'il abandonnait tout à ses soins, et que, sans autre examen ou informations, il admettrait ou rejetterait tous ceux qu'elle aurait admis ou rejetés. Elle s'acquitta de cette nouvelle charge avec son zèle ordinaire, et elle réussit parfaitement dans le but que M. le Curé s'était proposé, en la chargeant de tous ces enfants; ils écoutèrent ses instructions avec le plus grand intérêt, et la sagesse de leur conduite, leur docilité, leur retenue, ne tardèrent pas à montrer combien ils en profitaient.

Au milieu des succès dont Dieu bénissait ses travaux, M^lle^ Rivier souffrait de n'en pas faire encore assez pour répandre partout la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. Il y avait, à quelque distance de Montpézat, une grande paroisse, nommée Saint-Martin-de-Valamas, où la jeunesse, délaissée sans instruction, allait se perdant tous les jours de plus en plus, et la religion dépérissait d'une manière effrayante. Le nouveau curé de cette paroisse qui connaissait le zèle im-

Digitized by Google

mense de M^lle^ Rivier, lui proposa de venir se fixer à Saint-Martin, en lui exposant combien ce théâtre serait plus digne de son zèle, et combien la gloire de Dieu et la religion y gagneraient davantage. A un tel langage, le cœur de M^lle^ Rivier n'avait rien à opposer; elle accepta la proposition, surmonta tous les obstacles qui s'opposaient à son départ, et se rendit à Saint-Martin, où elle commença aussitôt les mêmes œuvres de zèle et de charité qui l'occupaient tout entière à Montpézat. Elle ouvrit sa classe qui fut bientôt très-nombreuse; elle se fit la mère des pauvres, leur distribuant soit son argent à mesure qu'elle le recevait de ses élèves, soit une partie de son linge ou de ses habits, et reprit, comme à Montpézat, les dimanches et fêtes ses instructions aux femmes et aux jeunes personnes. On ne saurait dire les grands biens qui furent le fruit de ces instructions; on y accourait en foule, et plus on entendait la pieuse institutrice, plus on voulait l'entendre; elle sut par son affabilité, son esprit, sa douce gaieté, s'attacher tous les cœurs.

Après vingt mois de travaux à Saint-Martin, elle crut sa mission remplie dans cette paroisse, et revint à Montpézat, où ses bonnes œuvres près de déchoir la rappelaient et nécessitaient sa présence. Là elle reprit, avec le même zèle qu'autrefois, sa classe, la direction du noviciat, ses assemblées, et toutes les saintes occupations dont nous avons parlé. Cependant au milieu de ses travaux habituels, elle ne négligeait aucune des bonnes œuvres particulières qui se présentaient. Avertie qu'il y avait à Montpézat une fille scandaleuse plongée dans la plus profonde misère, ainsi que plusieurs enfants, fruits de ses désordres, elle surmonta la répugnance naturelle que devait lui inspirer une telle compagnie, pour n'écouter que son zèle et sa charité, et recueillit dans sa propre maison cette pécheresse malheureuse, avec deux de ses petites filles qui étaient estropiées. Elle s'appliqua à l'instruire, à lui faire sentir l'horreur de sa conduite, le danger qu'elle courait de perdre son âme; et celle-ci, docile à ses leçons se convertit sincèrement, fit une confession générale et se réconcilia avec Dieu. Heu-

Digitized by Google

reuse d'un retour si consolant, Mlle Rivier pourvoyait à tous ses besoins, lui procurait du travail au dehors pour suppléer par l'argent qu'elle gagnerait à ce qu'elle ne pouvait faire elle-même, et pendant son absence, elle soignait les petits enfants, les lavait et les couchait, les tenait toujours propres et leur donnait à manger. Un si bel acte de charité trouva des critiques; mais la servante de Dieu, sans se mettre en peine des hommes, n'en continua pas moins sa bonne œuvre, toute disposée à recommencer si l'occasion s'en présentait. L'occasion, en effet, ne tarda pas; une étrangère qui passait par Montpézat était accouchée dans ce lieu, et ayant eu la barbarie d'y abandonner son enfant nouveau-né, Mlle Rivier vola au secours de cette innocente créature, lui procura une nourrice à ses propres frais, et le soigna comme une mère jusqu'à sa mort qui arriva peu après.

Cependant tant d'œuvres de zèle et de charité accablaient la pieuse institutrice, et sa santé ne pouvait plus tenir au travail pénible dont elle était surchargée; d'un autre côté, une pensée l'affligeait et lui venait continuellement à l'esprit : « Tout va bien dans cette paroisse, » se disait-elle, « mais les autres paroisses! Oh! comme elles sont abandonnées! qui y fait l'école et le catéchisme? qui y montre aux filles et aux femmes le chemin du Ciel? » A cette pensée elle eût voulu se multiplier, se répandre partout, pour travailler partout à faire connaître et aimer Dieu; et au lieu de cela, elle ne pouvait pas même suffire au travail de la seule paroisse où elle était : que faire donc? Ce fut alors qu'elle conçut la pensée de s'associer quelques personnes pieuses pour l'aider à Montpézat, et aller ensuite, quand elles seraient bien formées, ouvrir des écoles dans d'autres paroisses. Pleine de cette idée, elle accepta avec joie et sans examen la première personne qui se présenta pour cette bonne œuvre; mais l'essai fut des plus malheureux : au lieu de lui être utile, cette personne ne servait que d'exercice à sa patience, et ne lui parlait jamais que du ton le plus grossier et le plus injurieux; Mlle Rivier supporta tout avec une douceur inaltérable, et au lieu de la renvoyer, elle attendit

Digitized by Google

sans se plaindre qu'elle se retirât d'elle-même ; elle ne fut pas plus heureuse avec la seconde personne qui se présenta ; une maladie dangereuse obligea celle-ci de retourner dans sa famille ; de sorte que M^lle^ Rivier continua de porter seule le poids de ses travaux. Elle le porta courageusement, et ne craignit pas même d'y ajouter de nouvelles occupations, en acceptant la mission que lui confia alors M. le Curé de surveiller les garçons et les filles de la paroisse à qui elle avait fait faire la première Communion, afin de les maintenir dans la bonne voie, en éloignant d'eux les occasions et les compagnies dangereuses.

Peu de temps après éclata la révolution : les prêtres qui ne voulurent pas prêter serment furent persécutés et obligés de se cacher. M^lle^ Rivier, au moment des épreuves, ne fit que redoubler de zèle ; elle encourageait tout le monde, l'exhortait à se maintenir dans la foi : et à plutôt perdre la vie que de renoncer à son Dieu. Ce fut peut-être dans ces moments si critiques qu'elle fit le plus grand bien ; elle connaissait les maisons où les bons prêtres se tenaient cachés, et les appelait partout où l'on avait besoin de leur saint ministère. Ce fut dans ce temps-là qu'elle eut la douleur de perdre sa mère ; à cette croix s'en joignit une autre bien sensible à son cœur ; le gouvernement révolutionnaire s'empara de la maison des Dominicains qu'elle occupait, et la vendit comme bien national. Dès lors plus de moyen de faire la classe et d'enseigner la religion à la jeunesse. M^me^ Rivier en fut si affligée, qu'elle en fut malade pendant quelque temps.

Il y avait dans le voisinage une petite ville nommée Thueyts, dont les principaux habitants connaissaient le mérite de l'institutrice de Montpézat ; ils avaient plusieurs fois eu l'idée de l'attirer au milieu d'eux ; ils crurent que le moment était venu de réaliser leur projet, et ils envoyèrent un exprès pour aller chercher madame Rivier, qui se rendit à leurs désirs. Elle s'empressa d'ouvrir une école, et dès les premiers jours elle y mit un tel ordre, sut si bien gagner l'affection de ses élèves et l'estime des parents, que ceux-là même qui s'étaient le plus

Digitized by Google

hautement déclarés contre elle n'hésitèrent pas à lui confier leurs enfants, et devinrent ses plus chauds partisans.

Elle se concilia encore plus l'admiration de tout le monde, par sa générosité et sa force d'âme, dans une épidémie qui affligea Thueyts en 1794, et fit mourir un grand nombre de personnes. C'était, disaient les médecins, une fièvre typhoïde; sans penser au danger qu'elle courait, madame Rivier se dévoua spécialement aux soins d'une malade atteinte du fléau dévastateur, et passa plusieurs nuits auprès d'elle. Pour fruit de sa charité, elle contracta elle-même la maladie; elle en négligea d'abord les premiers symptômes, et bravant la fièvre dont elle ne soupçonnait pas encore la nature dangereuse, elle se rendit chez ses parents à Montpézat, où quelques affaires l'appelaient. A peine madame Rivier était-elle arrivée, qu'il fallut se mettre au lit. Le mal fit des progrès si rapides, si effrayants, qu'on lui administra les Sacrements des mourants. La nouvelle de sa maladie arrivée à Thueyts y répandit la consternation; on en fut affligé comme d'une grande calamité; on fit des prières et des neuvaines pour sa guérison, et, ni la distance des lieux, ni le péril de la contagion, ne purent empêcher qu'on allât souvent la visiter; on voulait même, si les médecins ne l'eussent défendu, la rapporter à Thueyts sur un matelas, afin de ne se séparer d'elle, ni jour ni nuit, et de l'entourer de tous les soins que réclamait son état. Plus affligées encore que tous les autres, ses élèves montrèrent, dans cette circonstance, une affection et un dévouement incomparables; elles allaient en troupes à Montpézat et étaient inquiètes comme de la maladie d'une mère. Enfin le Ciel la rendit à tant de vœux et de prières; et après six semaines de maladie, madame Rivier revint à Thueyts, malgré l'épidémie qui y régnait encore, et y reprit avec un grand succès ses occupations habituelles.

Il y avait bien des années que madame Rivier se sentait pressée par la grâce de fonder une communauté d'institutrices vertueuses et zélées, qui allassent dans les paroisses inspirer aux enfants et aux grandes personnes de leur sexe, les princi-

Digitized by Google

pes de la Religion si universellement oubliés dans ces jours de désordre. Elle eut aussi voulu fonder un asile pour recueillir les orphelins abandonnés, les élever chrétiennement et les placer ensuite dans des maisons vertueuses, où elles pussent pratiquer les bons enseignements qu'on leur aurait donnés. Mais, comment exécuter de si beaux projets sans aucune ressource pour subvenir aux dépenses, sans personne pour seconder l'entreprise, et dans un temps surtout où toutes les maisons religieuses venaient d'être renversées, où les plus haineuses précautions contre tout ce qui offrait l'apparence de communauté, avaient envahi presque tous les esprits? La difficulté sans doute était grande, mais elle n'arrêta pas le zèle de M^me^ Rivier, qui mit toute sa confiance dans le Seigneur; elle se rappela que douze pauvres hommes, sans naissance, ignorants, avaient conquis presque l'univers à Dieu. Pleine de ces pensées de foi, elle se choisit pour premières compagnes cinq pauvres filles très-pieuses, mais sans éducation, dont trois ne savaient rien autre chose que le catéchisme, et les deux autres ne pouvaient qu'apprendre à lire aux enfants, car elles ne savaient pas même écrire. Aucune d'elles n'avait de costume religieux, et elles conservaient toutes les vêtements grossiers de leur ancienne condition. Le monde qui juge tout avec des yeux charnels, fit beaucoup de railleries au sujet de la communauté naissante : on disait que M^me^ Rivier devait avoir perdu la tête. Mais la servante de Dieu laissait parler le monde, priait beaucoup, instruisait et formait ses compagnes, et songeait à acheter une maison pour loger sa communauté; il se présenta tant d'entraves, qu'elle fut obligée de temporiser encore.

Cependant la ferveur et la générosité de ses Sœurs la consolaient et lui donnaient chaque jour plus d'espoir. Elle eut une preuve non suspecte de la solidité de leur vertu, dans la grande disette qui termina l'année 1796. Alors elles n'avaient pour vivre que du pain fait avec du son de farine de seigle, et les restes de la table du pensionnat, qui était loin de suffire pour les nourrir, en sorte qu'elles souffraient beaucoup de la

Digitized by Google

faim. Elles étaient même réduites à aller chercher sur leurs épaules, à la montagne voisine, le bois nécessaire et quêter chez les paysans quelques poignées d'herbes pour en faire le souper de la communauté. Mais ces généreuses filles ne se laissèrent pas abattre par les croix dont la Providence les chargeait; elles souffraient, mais c'était avec joie, et leurs souffrances ne faisaient qu'accroître en elles la ferveur de l'amour. M^me^ Rivier jouissait avec bonheur de ce spectacle, sans néanmoins cesser d'implorer le secours du Ciel par des prières ferventes; et quand le pain manquait, elle allait se jeter aux pieds de la sainte Vierge, et l'appelait à son aide avec la simplicité d'un enfant qui s'adresse à sa mère. Un jour où la détresse allait toujours croissant, M^me^ Rivier recourut à sa protectrice ordinaire, et lui écrivit une lettre touchante, où après avoir exposé sa pénible situation, elle la conjurait de lui venir en aide, et protestait de son abandon entier entre ses bras maternels. Elle envoya cette lettre par une fille vertueuse à Notre-Dame de Bon-Secours, avec mission de la déposer sur son autel. La sainte Vierge sembla l'avoir entendue : quelques secours arrivèrent; mais ce qu'elle estimait bien davantage, une ancienne Religieuse du couvent de Saint-Joseph de Monistrol, femme de mérite et de piété, s'associa à la communauté naissante, dont elle admirait la ferveur et donna elle-même du crédit et de l'augmentation au pensionnat. M. Vernet, grand vicaire du diocèse et son directeur, lui permit enfin de poursuivre son œuvre sur le plan sur lequel elle l'avait conçu. Alors elle se hâta d'acheter un local convenable, dont elle prit possession le 17 novembre 1797. Le 21 du même mois, fête de la Présentation, dont la Congrégation naissante prit le nom, M^me^ Rivier et ses huit compagnes prononcèrent l'acte par lequel, sous la protection de la très-sainte Vierge, elles se consacraient à l'éducation de la jeunesse. Pour chercher des sujets propres à seconder ses vues et partager ses travaux, M^me^ Rivier fit le voyage de la ville du Puy, pour tâcher d'y gagner quelques débris de l'ancienne Congrégation de l'*Instruction-Chrétienne*, vouée, comme sa Société, à l'instruction

Digitized by Google

des enfants et des grandes personnes de leur sexe. Elle y gagna Mlle Sénicroze, qui cependant fut empêchée par son directeur de rester à Thueyts et retourna au Puy. Cette contradiction éprouvée par Mme Rivier, qui voulait faire de cette nouvelle compagne la Supérieure de l'Institut naissant, la rendit gravement malade. Dès qu'elle fut relevée de sa maladie, elle alla chercher une ancienne Religieuse du couvent de Pradelles, Mme Dubès, qui avait été sa maîtresse, qui consentit à l'accompagner et à prendre sa place; mais les Sœurs ne purent se risquer à cette substitution arrangée par l'humilité de Mme Rivier, qui fut ainsi forcée à garder la supériorité. Mme Dubès se retira, emportant une nouvelle estime pour la pieuse fondatrice. Celle-ci eut à peine repris sa position, qu'elle en sentit le poids d'une manière bien cruelle pour son cœur. Une de ses Religieuses, ennuyée de la vie de communauté, et animée du plus mauvais esprit, chercha à dégoûter les pensionnaires du couvent et à les emmener avec elle pour fonder ailleurs un autre pensionnat, leur promettant plus de bien-être et plus de liberté. Mme Rivier, avertie de ses intrigues, lui fit les reproches qu'elle méritait, mais la coupable n'en profita point et osa traiter sa Supérieure d'orgueilleuse et d'ambitieuse. Mme Rivier, après avoir consulté Dieu, chassa l'indigne Religieuse, qui alors, devenue plus furieuse, ne mit plus de bornes à sa malignité, décria ses anciennes compagnes, l'éducation et la nourriture qu'on donnait aux jeunes personnes, et ne négligea rien pour faire tomber le pensionnat. Cet orage passé, il s'en éleva un plus terrible. Le comité révolutionnaire envoya cent soldats en garnison à Tueyts, avec l'ordre de détruire le nouveau couvent et d'en disperser toutes les Religieuses. Mme Rivier pria le Seigneur, et espéra contre toute espérance, et le maire de la commune obtint grâce pour le couvent. Nouvelle persécution; on voulut, peu après, que Mme Rivier et toute la communauté, ainsi que les pensionnaires, assistassent à l'assemblée de la *Décade*, par laquelle on avait remplacé le saint jour du dimanche. Mme Rivier déclara au capitaine que ni elle, ni personne de sa mai-

Digitized by Google

son, ne se soumettraient à un pareil ordre tout à fait contraire à ses principes. Par sa prudence et le crédit de ses amis, elle parvint à dissiper ce nouvel orage. Toutes ces peines sont cruelles ; mais les plus dures pour les personnes de communautés, sont celles qui viennent de leurs associés ou de leurs disciples. Ces peines, M^me^ Rivier les éprouva de nouveau de la part de la première maîtresse même du pensionnat, c'est-à-dire la personne de laquelle elle s'y fût moins attendue, et qui par son âge, sa qualité d'ancienne Religieuse, semblait lui promettre un continuel appui. Cette dame ne pouvait souffrir les représentations qu'on lui faisait sur son excès de délicatesse ; elle se vantait aussi aux parents et aux étrangers d'être la seule capable dans la maison, et surtout elle s'était familiarisée avec les grandes pensionnaires, et spécialement avec une d'une manière scandaleuse. Il fallut retrancher le mal.

Ces deux personnes, avant de partir, cherchèrent à tout perdre et à tout désorganiser dans la maison par leurs mauvais discours ; au moment de leur départ, Thueyts se rassembla dans la rue du couvent, et de toutes parts retentirent des paroles de blâme contre la Supérieure. Plusieurs parents trompés retirèrent leurs enfants. Plus tard cette Religieuse rebelle eut beau solliciter son pardon, M^me^ Rivier montra une sage fermeté, et refusa toujours de l'admettre de nouveau. Aux peines Dieu mettait des compensations ; les enfants sortis rentrèrent, une ancienne Religieuse de Saint-Joseph remplaça celle qu'on avait éconduite. La communauté, au milieu de ces troubles, ne perdait rien de son esprit. Elle vivait sans se plaindre, dans une pauvreté extrême, faisant les œuvres de service les plus bas, en apparence, et lorsqu'en 1799 on bâtit le premier réfectoire et les premiers dortoirs, ce furent encore les Sœurs qui firent l'office de manœuvre, portant l'eau, le mortier et les pierres. A ces épreuves, disons-nous, Dieu apportait des compensations, et à celles que nous venons de mentionner nous ajouterons, comme une fortune immense pour la nouvelle société, les rapports que la fondatrice commença avec M^gr^ d'Aviau, alors administrateur du diocèse de Viviers,

Digitized by Google

et surtout avec M. l'Abbé Vernet, vicaire général, qui devint le protecteur et le supérieur de la Congrégation. Deux sujets distingués entrèrent dans l'Institut, mais la joie qu'ils apportèrent fut aussi, plus tard, modifiée par les peines qu'ils causèrent à Mme Rivier. De nouveaux membres entrèrent ; on créa un noviciat en règle. L'Évêque du diocèse et le préfet du département visitèrent et félicitèrent la maison. Mme Rivier fut de nouveau créée par le Prélat supérieure à vie, comme elle l'avait été par Mgr d'Aviau. Le premier établissement qui se fit au dehors de la maison mère fut celui de Vernoux, qui éprouva aussi et vit aplanir de graves difficultés. L'établissement de Thueyts était toujours dans la gêne, et néanmoins, il ne put laisser passer l'occasion d'une acquisition tout à fait opportune, puisqu'il s'agissait d'un domaine voisin de l'établissement, occasion qui ne se serait plus présentée si on l'eût laissé passer ; la Providence vint encore sensiblement au secours de la maison. La Supérieure nourrissait toujours l'idée de se démettre de la supériorité et chercha de nouveau, mais inutilement, à l'exécuter. Aux travaux ordinaires de l'administration de son Institut, elle joignit un nouvel apostolat en allant dans plusieurs localités, où, avec l'autorisation des curés, elle faisait une sorte de mission pour les personnes de son sexe, et cela avec le plus grand fruit. Aux épreuves extérieures dont j'ai parlé, Dieu joignit aussi, pour Mme Rivier, le mérite des épreuves intérieures, dont le poids, comme on sait, est bien plus lourd que celui des maux corporels qui l'accablaient néanmoins dans le même temps ; elle se croyait délaissée de Dieu, et destinée à éprouver toute la rigueur de ses jugements ; elle ne pouvait se distraire des plus horribles tentations de désespoir ; elle les combattait néanmoins et priait, mais la paix et le bonheur fuyaient toujours loin d'elle. Les communions ne se faisaient que par obéissance. Autres chagrins : les ennemis de la Religion prirent occasion des retraites qu'elle donnait et de ses autres œuvres de zèle pour indisposer le gouvernement contre la maison de Thueyts, et en demander la suppression. La fondatrice sut intéresser les

Digitized by Google

maires, le préfet, et assura l'existence de sa maison, qui bientôt prit le nom de maison ou communauté de la *Présentation*, à la place de celui de maison de l'*instruction* qu'elle portait auparavant. Il fut arrêté qu'on donnerait à Mme Rivier le nom de *Mère*. Ceci se passa le 20 mai 1804. La fondatrice, et c'est là le principal, au milieu de tant de travaux, ne perdait point de vue sa propre sanctification, et était soigneuse surtout de faire régulièrement la retraite annuelle, surtout dans quelque lieu de dévotion dédié à la sainte Vierge. La Providence visible pour la Congrégation naissante, fut M. l'Abbé Vernet qui, obligé à quitter le séminaire dont il était supérieur, vint se fixer à Thueyts, à la fin de l'époque de l'empire, et là rédigea des constitutions définitives ; ce qui prouve qu'on avait eu la sagesse de ne pas se hâter de donner des Règles, autres que provisoires. Demeurant dans la maison même, M. Vernet, qu'on peut regarder aussi comme fondateur, aidait Mme Rivier dans l'administration de la Communauté, et relevait le courage des Religieuses dans ces mois d'épreuves et de guerres. C'était l'époque où le retour des Bourbons allait bientôt donner à la Religion des espérances, hélas ! si illusoires ! Le 21 novembre 1814, Mme Rivier commença l'œuvre des orphelines délaissées, qui fut continuée après elle : elle en fit un des statuts de sa Congrégation. Après de nouvelles épreuves personnelles, elle eut la satisfaction d'acquérir à Bourg-Saint-Andéol un ancien couvent dont elle fit le chef-lieu de son Institut. En l'année 1819, Mgr Demons, administrateur du diocèse de Viviers, vint visiter cet établissement, continua M. Vernet dans sa charge de Supérieur de la communauté et de la Congrégation. Celui-ci donna alors une forme et une organisation définitive à la communauté, dressa le tableau des *Electrices* d'après le scrutin des *Anciennes*, fit quelque changement au costume régulier pour l'éloigner le plus possible des usages des personnes séculières. A la fin, il bénit tout le nouveau couvent, ce que l'Évêque n'avait pas eu le temps de faire. A cette cérémonie, les Sœurs portaient leur nouveau costume et les musiciens de la ville chantèrent le *Te Deum*. La Congrégation nouvelle se

Digitized by Google

fortifiait de plus en plus ; elle était consacrée à saint Régis ; Mme Rivier désira aller à la Louvesc vénérer les reliques du saint Patron, et visita, chemin faisant, plusieurs de ses établissements, et après avoir fait un petit séjour à Thueyts, elle rentra à la maison mère, où de nouveaux sujets de peine allaient bientôt se présenter. Le ministre de l'intérieur avait ordonné de soumettre les maîtresses et sous-maîtresses des pensionnats à l'inspection et à la surveillance d'un bureau de dames du monde. Le préfet de l'Ardèche annonça à Mme Rivier la ferme volonté où il était de mettre cet arrêt à exécution. On conçoit la contrariété qu'éprouva Mme Rivier de voir ses filles formées par un long noviciat, soumises à la censure de dames du monde qui, le plus souvent, n'entendent pas la tenue des écoles, pas même le gouvernement des enfants. Elle eut recours à la prière et espéra. Elle eut raison, car les préfets des départements où elle avait des établissements la rassurèrent, et l'arrêté du ministre de l'intérieur ne fut point exécuté. Ce fut dans ce temps qu'elle fit approuver par l'Évêque de Mende les Règles de la Congrégation, et qu'elle les livra à l'impression, après une expérience de vingt années. Bientôt de nouveaux établissements vinrent ajouter à sa satisfaction, mais toujours avec compensation d'amertume, tantôt d'un genre, tantôt de l'autre. Une joie sans trouble vint dans ce temps la consoler. Ce fut celle que lui causa le rétablissement du siége de Viviers. Peu de temps après, elle établit le Tiers-Ordre, dit de la *Sainte-Famille*. Une ordonnance royale du 29 mai 1830, donnée par Charles X, approuva la Congrégation de la Présentation, mais deux mois plus tard, la funeste révolution de juillet, vint la faire trembler pour la France entière, pour la Religion, pour sa Congrégation surtout. Comme je le répète à chacune de ses épreuves, Mme Rivier eut encore recours à la prière. La sainte fondatrice désirait depuis longtemps voir sa Société établie en Savoie ; elle eut cette consolation en 1832. Un saint prêtre du pays, M. Picolet, lui demanda une colonie pour la paroisse de Saint-Julien, son pays natal. Cette nouvelle communauté se forma en effet avec la permission des

Digitized by Google

deux Évêques respectifs, et depuis, d'autres établissements se formèrent dans le même pays, où elle fut aussi légalement reconnue. La Congrégation s'étendait aussi en France, mais tout l'Institut ressentit bientôt une affliction générale, lorsque des symptômes d'hydropisie se déclarèrent dans M^me^ Rivier. Sa dernière et longue maladie eut lieu en 1837, et se prolongea jusqu'à l'année suivante. Après avoir été comme toujours un modèle de patience et de résignation au milieu des souffrances, après avoir reçu souvent la sainte Eucharistie dans les sentiments de la plus grande piété, elle mourut le samedi 3 février 1838, rendant son âme à Dieu dans un sommeil paisible et sans la moindre convulsion. (BADICHE.)

LES VÉNÉRABLES PRÊTRES PIERRE THI ET ANDRÉ LAC,

CONFESSEURS DE LA FOI.

Pierre Thi, né dans le Tong-King, en 1763, de parents chrétiens convertis à la foi par nos Missionnaires, montra dès l'enfance un grand entraînement à la piété. Il reçut une éducation sainte et savante, fut élevé au sacerdoce et mena dès lors la vie d'un digne prêtre, pendant quarante-huit ans. Mais en 1839, une persécution s'éleva dans le Tong-King. Pierre Thi fut arrêté avec André Lac, autre prêtre du même pays. Les fidèles les rachetèrent, et ils les crurent à l'abri des supplices. Mais un mandarin, qu'on n'avait pas gagné, les arrêta à son tour et voulut les contraindre à marcher sur la Croix. Pierre Thi s'empara de la Croix et la pressa sur son cœur. Son compagnon l'imita. Aussitôt ils furent l'un et l'autre condamnés à mort, et ils eurent la tête tranchée en bénissant Jésus-Christ.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La très-sainte Vierge s'est plu à raconter à plusieurs Saintes, et entre autres à sainte Élisabeth de Hongrie, les vertus qu'elle pratiquait dans le temple. Une nuit que la sainte du-

Digitized by Google

chesse de Thuringe récitait la Salutation angélique, Celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut et lui dit entre autres choses : Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple... Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour absolu de Dieu, et par lequel la plénitude de la grâce descend dans l'âme ; mais, après y être descendue, elle n'y reste pas, mais s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc qui veut bien conserver la grâce d'en haut, doit savoir coordonner cet amour et cette haine dans son cœur. Je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vivrait cette Vierge très-sainte qui devait enfanter son Fils, afin que je pusse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. Élisabeth l'interrompit pour lui dire : O très-douce Dame, n'étiez-vous donc pas déjà pleine de grâce et de vertus? Mais la très-sainte Vierge lui répondit : Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misérable que tu te crois toi-même ; c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce.

« Le Seigneur, ajouta la très-sainte Vierge faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux, et qui ensuite en joue pendant qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit et tous mes sens. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent emportée jusque dans le sein de Dieu par les Anges, et là je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne me ressouvenais plus d'avoir vu le jour dans ce monde. J'étais, en outre, si familière avec Dieu et les Anges, qu'il me semblait avoir toujours vécu dans cette Cour glorieuse. Puis, quand il plaisait à Dieu le Père, les

Digitized by Google

Anges me reportaient au lieu où je m'étais mise en prières. Alors l'amour divin m'enflammait de telle sorte que j'embrassais la terre et les pierres, par affection pour leur Créateur. Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le temple ; je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures, par amour pour le Père suprême, et ceci m'arrivait sans cesse. »

Sainte Elisabeth, encouragée par la très-sainte Vierge, osa lui faire cette question : « Dites-moi, Madame, pourquoi vous aviez un si violent désir de voir la Vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu? »

La très-sainte Vierge répondit : « Un jour, pensant à ma résolution de ne jamais me séparer du Seigneur, je me levai pour lire, afin de trouver quelque chose pour fortifier mon âme. Ayant donc ouvert le livre, je tombai sur cette parole d'Isaïe : *Voici que la Vierge concevra.* Je compris que le Fils de Dieu devait choisir une Vierge pour tirer d'elle son origine, et aussitôt je résolus dans mon cœur, pour le respect et la grâce de cette Vierge, de garder la virginité, et de me donner à elle pour servante, et de la servir, et de ne jamais me séparer d'elle, quand même il faudrait avec elle parcourir tout l'univers. Or, une nuit, prosternée en oraison, je suppliais ardemment le Seigneur de vouloir bien me prolonger la vie jusqu'à ce que je pusse voir cette Vierge de mes yeux, la servir de mes mains, incliner ma tête pour la vénérer, et m'appliquer tout entière à son service. Et voilà une splendeur plus éclatante que le soleil, et du milieu de cette splendeur, j'entendis une voix me disant : Prépare-toi à enfanter mon Fils ! Et elle ajouta très-distinctement : Sache que la soumission que tu veux faire à une autre pour l'amour de moi, je veux qu'elle te soit faite par les autres ; je veux que tu sois la Mère, la Dame et la Dominatrice de mon Fils, en sorte que non-seulement tu l'aies, mais encore que tu puisses le donner à quiconque il te plaira. Il n'aura point ma grâce ni mon amour, ni la grâce et l'amour de mon Fils, quiconque ne t'aura pas confessée la Mère de mon Fils ; il n'entrera pas dans mon royaume. Tu m'as de-

Digitized by Google

mandé que je te rende agréable à cette Vierge qui doit l'enfanter, afin qu'elle ait assez de confiance pour te prêter mon Fils, et que ton affection trouve en lui sa plénitude : et moi je te dis que tu l'auras lui-même, et qu'il te sera donné par moi et non par un autre, et quiconque n'implorera pas ta ferveur, ne pourra avoir aucune consolation de mon Fils. Lorsque j'entendis ces choses, je m'évanouis de crainte et tombai la face contre terre sans pouvoir me soutenir ; mais les Anges vinrent et me fortifièrent. Dès ce moment, je m'abandonnai totalement aux louanges divines, de telle sorte que nuit et jour je ne pouvais me rassasier de louer Dieu et de lui rendre grâces [1]. »

C'est ainsi que la très-sainte Vierge devint le Temple vivant du Saint-Esprit ; l'Autel où le Fils de Dieu s'offrit en sacrifice à son Père ; le Chandelier d'or qui porta la lumière du monde ; la Table sainte en qui fut placé le Pain des Anges ; l'Autel des parfums d'où s'éleva comme l'encens la prière du Seigneur ; l'Arche d'alliance où étaient la Manne, la Verge d'Aaron et les tables de la Loi, que les Chérubins protégeaient de leurs ailes, et que recouvrait le divin Propitiatoire d'où Dieu parla à son peuple.

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

A Jérusalem, Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, dans le temple.

[1] *Histoire de sainte Élisabeth*, par le comte de Montalembert, p. 362, 3e édit.

[2] UNDECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Jerosolymis Præsentatio beatæ Dei Genitricis Virginis Mariæ in templo — Eodem die natalis beati Rufi, de quo sanctus Paulus Apostolus ad Romanos scribit. — Romæ passio sanctorum Celsi et Clementis. — Apud ostia Tiberina sanctorum Martyrum Demetrii et Honorii. — Rhemis sancti Alberti Episcopi Leodiensis et Martyris, qui pro tuenda ecclesiastica libertate necatus est. — In Hispania sanctorum Martyrum Honorii, Eutychii et Stephani. — In Pamphylia sancti Heliodori Martyris, in persecutione Aureliani sub Aetio Præside, post quem ipsi tortores, conversi ad fidem, in mare demersi sunt. — Romæ sancti Gelasii Papæ, doctrina et sanctitate conspicui. — Veronæ sancti Mauri

Digitized by Google

Le même jour, fête du Bienheureux Rufus, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains.

A Rome, martyre des saints Céleste et Clément.

A Ostie, les saints Martyrs Démètre et Honorius.

A Reims, saint Albert, évêque de Liége et martyr, qui fut tué pour la défense des libertés de l'Eglise.

En Espagne, les saints Martyrs Honorius, Eutyche et Estève.

En Pamphilie, saint Héliodore, martyr, que le président Aëtius fit périr durant la persécution d'Aurélien. Les bourreaux, s'étant convertis à la foi, furent jetés après lui dans la mer.

A Rome, saint Gélase, pape, illustre par sa science et sa sainteté.

A Vérone, saint Maur, évêque et confesseur.

Au monastère de Bobio, décès de saint Colomban, abbé, fondateur de plusieurs monastères, et père d'un grand nombre de Religieux. Après avoir brillé par ses nombreuses vertus, il mourut dans une heureuse vieillesse.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Basile, évêque d'Antioche, martyr.

Saint Mamphase, solitaire.

Saint Dicée, confesseur honoré en ce jour chez les Grecs

Saint Maur, martyr en Istrie.

Saint Zéphire, martyr avec saint Basile d'Antioche et saint Auxile et un autre.

Saint Livron, évêque d'Embrun, appelé saint Libral, à Brives-la-Gaillarde.

Martyrologe de la dernière persécution.

Eucher Astreux, curé de Balmont (diocèse d'Annecy) fut co

Episcopi et Confessoris. — In monasterio Bobiensi depositio sancti Columbæ Abbatis, qui multorum cœnobiorum fundator, plurimorum Monachorum extitit pater, multisque virtutibus clarus in senectute bona quievit.

Digitized by Google

damné par le tribunal du Mont-Blanc à la déportation pour refus de serment, et traîné à Rochefort sur le navire Les-deux-associés ; il mourut dans la traversée le 21 novembre 1794, à l'âge de 53 ans.

Psalmet Cramouzeaud, curé de Beaumont (diocèse de Limoges) ne prêta point le serment à la constitution civile du Clergé et fut condamné à mort comme émigré rentré, par le tribunal criminel de la Haute-Vienne, le 21 novembre 1793.

Antoine Libaros, né à Montauban en 1719, prêtre, religieux Cordelier du diocèse de cette ville, ne fit point de serments révolutionnaires, et ne sortit point de France lors de la loi de déportation de 1792 ; il fut mis en réclusion à Bordeaux au couvent des Carmélites, et delà transporté malade à l'hôpital Saint-André, où il mourut, le 21 novembre 1794, à 75 ans.

Ferdinand Van-der-Sloten, né à Naoust, en 1755 (diocèse d'Anvers,) prêtre belge et curé de la paroisse de Turnhout, ne fit point de serments révolutionnaires, et fut arrêté à Anvers en 1797 ; conduit à Rochefort, il fut déporté sur des plages lointaines, le 12 mars 1790, et mourut à Konanama, le 21 novembre, à 43 ans.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Cécile, vierge et martyre — Saint Philémon et sainte Appie. — Saint Barsabias, abbé, et ses compagnons, martyrs. — Saint Pragmace, évêque d'Autun.— Saint Calmel, abbé.— Le Bienheureux Richard, abbé.— Le Bienheureux Clément Caponi, Frère Prêcheur. — Le Bienheureux Jean de Pontévédré, Frère Mineur. — Le Vénérable Jean d'Avène, abbé de Ninove. — Le Vénérable Christophe de Ferrières, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE CÉCILE,

VIERGE ET MARTYRE,

Sainte Cécile, d'une des plus illustres familles de Rome, avait des parents païens ; mais elle était chrétienne. Sous des habits brochés d'or, elle portait un cilice. Le livre des Evangiles reposait continuellement sur son cœur. Elle jeûnait deux ou trois jours de la semaine. Elle avait promis de n'avoir d'autre époux que le Fils de Dieu et de demeurer vierge. En récompense, l'Ange du Seigneur, commis à sa garde, l'assura de sa protection contre quiconque oserait donner atteinte à sa pureté.

Cependant sa famille la força d'épouser Valérien, jeune patricien des plus nobles. Un chœur de musiciens chantait pendant le festin nuptial. Cécile chantait, aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unissait à celle des Anges. Elle disait au Seigneur ces paroles de David : Que mon cœur et mon corps demeurent sans tache afin que je ne sois pas confondue. C'est en mémoire de ce concert avec les Esprits célestes, que sainte Cécile est honorée comme la patronne de l'harmonie chrétienne.

Après le festin, des matrones guidèrent les pas tremblants de Cécile jusqu'aux portes de l'appartement nuptial, décoré

Digitized by Google

dans tout le luxe romain, mais rendu plus imposant encore par le silence et l'obscurité. Valérien suivait les traces de la vierge.

Lorsqu'ils furent seuls, tout à coup Cécile, remplie de la vertu d'en haut, adressa à son époux ces douces et naïves paroles : « Jeune et tendre ami, j'ai un secret à te confier; « mais jure-moi que tu sauras le respecter. » Valérien jure avec ardeur qu'il gardera le secret de Cécile, et que rien au monde ne pourra forcer sa bouche à le révéler. — « Ecoute, reprend la vierge : « J'ai pour ami un Ange de Dieu qui veille « sur mon corps avec sollicitude. S'il voit que, dans la moin- « dre chose, tu oses agir avec moi par l'entraînement d'un « amour sensuel, soudain sa fureur s'allumera contre toi, et « sous les coups de sa vengeance, tu succomberas dans la fleur « de ta brillante jeunesse. Si, au contraire, il voit que tu m'ai- « mes d'un cœur sincère et d'un amour sans tache, si tu gar- « des entière et inviolable ma virginité, il t'aimera comme il « m'aime, et te prodiguera ses faveurs. »

Troublé jusqu'au fond de son âme, le jeune homme, que la grâce maîtrise déjà à son insu, répond à la vierge : « Cécile, « si tu veux que je croie à ta parole, fais-moi voir cet Ange. « Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'Ange de Dieu, « je ferai ce à quoi tu m'exhortes ; mais si tu aimes un autre « homme, sache que je vous percerai de mon glaive l'un et « l'autre. » La vierge reprend avec une ineffable autorité : « Valérien, si tu veux suivre mes conseils, si tu consens à être « purifié dans les eaux de la fontaine qui jaillit éternellement, « si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable qui « règne dans les Cieux, ton œil pourra voir l'Ange qui veille « à ma garde. »

— « Et quel est celui qui me purifiera, afin que je voie ton « Ange? » reprit Valérien. Cécile répondit : « Il existe un « vieillard qui purifie les hommes, après quoi ils peuvent voir « l'Ange de Dieu. » — « Ce vieillard, où le trouverai-je? » dit Valérien. — « Sors de la ville par la voie Appienne, répondit « Cécile ; va jusqu'à la troisième colonne milliaire. Là, tu trou- « veras des pauvres qui demandent l'aumône à ceux qui pas-

Digitized by Google

« sent. Ces pauvres sont l'objet de ma constante sollicitude,
« et mon secret leur est connu. Quand tu seras auprès d'eux,
« tu leur donneras mon salut de bénédiction, tu leur diras :
« *Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le*
« *saint vieillard Urbain; j'ai un message secret à lui trans-*
« *mettre.* Arrivé en présence du vieillard, tu lui rendras les
« paroles que je te dis en ce moment ; il te purifiera et te revê-
« tira d'habits nouveaux et blancs. A ton retour, en entrant
« dans cette chambre où je te parle, tu verras le saint Ange
« devenu aussi ton ami, et tu obtiendras de lui tout ce que tu
« lui demanderas. »

Poussé par une force inconnue, le jeune Romain, naguère si bouillant, quitte sans effort la vierge dont les accents si doux ont changé son cœur. Il se met en marche, et, aux premiers feux du jour, il arrive près d'Urbain, ayant trouvé toutes choses comme Cécile lui avait annoncé. Il raconte au Pontife l'entretien de la chambre nuptiale, qui seule peut expliquer la présence de Valérien dans ces lieux. Le vieillard est ravi de joie ; il tombe à genoux, et levant ses bras vers le Ciel, il s'écrie les yeux pleins de larmes : « Seigneur Jésus-Christ, au-
« teur des chastes résolutions, recevez le fruit de la divine
« semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Bon Pas-
« teur, Cécile, votre servante, comme une éloquente brebis [1], a
« rempli la mission que vous lui aviez confiée. Cet époux, qu'elle
« avait reçu semblable à un lion impétueux, elle en a fait, en
« un instant, le plus doux des agneaux. Si Valérien ne croyait

[1] Hugues de Saint-Cher, commentant ces paroles d'Isaïe, *Leo et ovis simul morabuntur*, les applique ingénieusement à Sainte Cécile qui, comme une brebis paisible, habita avec Valérien figuré par le lion du Prophète. L'allusion n'est pas moins claire dans les paroles de saint Urbain. C'est ce qui rend inexplicable l'altération que ces paroles ont subie dans une des Antiennes de l'Office de sainte Cécile, où, depuis le IX^e^ siècle, on lit *apis*, au lieu d'*ovis*. Il est évident que, le texte étant modifié par cette leçon, on ne retrouve plus la suite du discours. Le Missel Ambrosien, qui a formé des paroles de saint Urbain l'Offertoire de la Messe de sainte Cécile, a conservé la leçon *ovis*, comme elle se lit dans les Actes de la Sainte, et saint Bernard a lu de même, ainsi qu'on le voit par une allusion très-remarquée, dans sa Vie de saint Malachie.

Digitized by Google

« pas déjà, il ne serait pas venu jusqu'ici. Ouvrez, Seigneur, « la porte de son cœur à vos paroles, afin qu'il reconnaisse que « vous êtes son Créateur, et qu'il renonce au démon, à ses « pompes et à ses idoles. »

Urbain pria longtemps, et Valérien était ému dans toutes les puissances de son âme. Tout à coup apparaît aux regards du jeune homme et du Pontife, un vieillard vénérable couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant à la main un livre écrit en lettres d'or. C'était le grand Paul, l'Apôtre des Gentils, la seconde colonne de l'Église Romaine. A cette vue imposante, Valérien, saisi de terreur, tombe comme mort, la face contre terre. L'auguste vieillard le relève avec bonté et lui dit : « Lis les paroles de ce livre et crois; tu mériteras d'être « purifié et de contempler l'Ange dont la très-fidèle vierge Cé- « cile t'a promis la vue. »

Valérien lève les yeux et commence à lire sans prononcer de paroles. Le passage était ainsi conçu : « *Un seul Seigneur*, « *une seule foi, un seul baptême : un seul Dieu, Père de toutes* « *choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* » Quand il eut achevé de lire, le vieillard lui dit : « Crois-tu qu'il est ainsi? » Valérien s'écria avec force : « Rien de plus vrai sous « le ciel; rien qui doive être cru plus fermement. »

Comme il achevait ces paroles, le vieillard disparut, et laissa Valérien seul avec le Pontife. Urbain ne tarda pas à conduire le jeune homme à la fontaine du salut, et quand il l'eut admis aux Mystères les plus augustes de la foi du Christ, il lui dit de retourner auprès de son épouse.

Cécile avait vaincu, et le premier trophée de sa victoire était le cœur de Valérien offert pour jamais au Sauveur des hommes. Durant l'absence de son époux, elle n'avait pas quitté la chambre nuptiale toute retentissante encore du sublime entretien de la nuit, toute embaumée du céleste parfum de la virginité. Elle avait prié sans relâche pour la consommation du grand œuvre que sa parole avait commencé, et elle attendait avec confiance le retour d'un époux qui lui serait plus cher que jamais.

Digitized by Google

Valérien, couvert encore de la tunique blanche des néophytes[1] qu'il venait à peine de revêtir, est arrivé à la porte de la chambre. Il entre, et ses regards respectueux rencontrent Cécile prosternée dans la prière, et près d'elle l'Ange du Seigneur, au visage éclatant de mille feux, aux ailes brillantes des plus riches couleurs. L'Esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lys. Il en pose une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien, et faisant entendre les accents du Ciel, il dit aux deux époux : « Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos « cœurs et par la sainteté de vos corps ; c'est du jardin du Ciel « que je vous les apporte. Ces fleurs ne se faneront jamais, « leur parfum sera toujours aussi suave ; mais personne ne « les pourra voir qu'il n'ait mérité comme vous, par sa pureté, « les complaisances du Ciel. Maintenant, ô Valérien, parce que « tu as acquiescé au désir pudique de Cécile, le Christ Fils de « Dieu m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que « tu aurais à lui adresser. »

Le jeune homme, saisi de reconnaissance, se prosterne aux pieds du divin messager, et ose ainsi exprimer son désir : « Rien en cette vie ne m'est plus doux que l'affection de mon « frère ; il serait cruel à moi, qui suis maintenant affranchi du « péril, de laisser ce frère bien-aimé en danger de se perdre. « Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule : je sup- « plie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a « délivré moi-même, et de nous rendre tous deux parfaits « dans la confession de son nom. » Alors l'Ange tournant vers Valérien un visage rayonnant de cette joie dont tressaillent au ciel les Esprits bienheureux, lorsque le pécheur revient à Dieu, lui répondit : « Parce que tu as demandé une grâce que le « Christ est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es

[1] On ne doit pas s'étonner de voir Valérien traverser Rome avec la robe blanche des néophytes. Les vêtements de cette couleur n'étaient pas rares dans cette ville, peuplée de gens de toutes les nations, et où l'on rencontrait à chaque pas des personnes appartenant à diverses sectes qui portaient habituellement des habits blancs.

Digitized by Google

« toi-même à la désirer, de même qu'il a gagné ton cœur « par Cécile sa servante, ainsi toi-même tu gagneras le cœur « de ton frère, et tous deux vous arriverez à la palme du mar- « tyre. »

L'Ange remonta aux cieux, et laissa les deux époux dans la plénitude de leur bonheur. Cécile glorifiait le Maître des cœurs qui avait déployé avec tant d'éclat les richesses de sa miséricorde; elle tressaillit à la vue des roses mêlées aux lys sur la couronne de Valérien comme sur la sienne, pour annoncer que lui aussi aurait part aux honneurs du martyre. Tiburce partagerait la palme avec son frère; mais la prédiction fortunée ne s'était pas étendue jusqu'à elle. La vierge devait donc survivre aux deux frères, et les assister dans le combat; jusque-là, le Ciel n'avait point manifesté plus avant ses décrets. Les deux époux s'épanchèrent dans un entretien que l'amour du Christ rendait semblable à un festin délicieux, et ils s'encouragèrent à mériter toujours la couronne dont l'Ange avait ceint leurs fronts. Le néophyte, rempli du feu divin qu'avaient allumé dans son cœur les mystères auxquels Urbain l'avait fait participer, savourait à longs traits cette vie nouvelle révélée tout à coup à son âme. Cécile, initiée dès l'enfance à la doctrine du salut, parlait avec l'expérience et l'autorité d'une chrétienne éprouvée.

Leur conversation sainte durait encore, lorsque Tiburce, impatient de revoir son frère, entra et vint suspendre ce colloque digne des Anges. Épouse de son frère chéri, Cécile était devenue sa sœur; Tiburce l'aborda par un baiser fraternel; mais quelle fut sa surprise de sentir émaner des cheveux de la vierge un parfum qui rappelait celui des fleurs les plus fraîches du printemps? On était dans le mois où l'hiver tempère ses rigueurs, sans permettre encore à la nature de reprendre sa vie et son éclat. « D'où vient, Cécile, cette odeur de « roses et de lys, en la saison où nous sommes? s'écrie Ti- « burce. Quand je tiendrais en ce moment dans mes mains le « plus odorant faisceau de ces fleurs, il ne répandrait pas un « parfum égal à celui que je respire. Cette merveilleuse sen-

Digitized by Google

« teur me transporte; il me semble qu'elle renouvelle tout « mon être.

« — C'est moi, ô Tiburce! répond Valérien, c'est moi qui ai « obtenu pour toi la faveur de sentir cette suave odeur; si tu « veux croire, tu mériteras même de voir les fleurs dont elle « émane. C'est alors que tu connaîtras Celui dont le sang est « vermeil comme les roses, et dont la chair est blanche comme « le lys [1]. Cécile et moi nous portons des couronnes que tes « yeux ne peuvent voir encore; les fleurs qui les composent ont « l'éclat de la pourpre, et la pureté de la neige.

« — Est-ce un songe, ô Valérien! s'écria Tiburce, ou parles- « tu selon la vérité? — Jusqu'ici, répond l'époux de Cécile, « notre vie n'a été qu'un songe; maintenant, nous sommes « dans la vérité, et il n'y a point en nous de mensonge; car « les dieux que nous adorons ne sont que des démons.

« — Comment le sais-tu? répondit Tiburce. » — Valérien répondit : « L'Ange de Dieu m'a instruit, et tu pourras voir toi- « même cet Esprit bienfaisant, si tu veux te purifier de la « souillure des idoles. — Et combien de temps, répliqua Ti- « burce, devrais-je attendre cette purification qui me rendra « digne de voir l'Ange de Dieu? — Elle sera prompte, reprit « Valérien; jure-moi seulement que tu renonces aux idoles, « et qu'il n'est qu'un seul Dieu dans les cieux. — Je ne com- « prends pas dit Tiburce, à quelle fin tu exiges de moi cette « promesse. »

Cécile avait gardé le silence pendant ce dialogue des deux frères; elle avait dû laisser la parole au néophyte, dans l'ardeur du zèle qui le pressait. D'ailleurs, il était juste que Valérien parlât le premier à Tiburce; mais la vierge, nourrie dès ses plus jeunes années dans la doctrine évangélique, possédait mieux que son époux le langage qu'il fallait tenir à un gentil pour le détacher des idoles. Empruntant donc les arguments

[1] Il est utile, sans doute, de faire observer que Valérien désigne, sous ce langage figuré, le mystère de l'Eucharistie que les premiers Chrétiens ne révélaient point aux infidèles, et qui n'était manifesté aux catéchumènes que peu de jours avant leur Baptême.

Digitized by Google

des anciens Prophètes, des apologistes chrétiens, et des Martyrs devant leurs juges, sur la vanité de ces simulacres aux pieds desquels le monde se prosternait, elle prit ainsi la parole :

« Je m'étonne, ô Tiburce ! que tu n'aies pas compris déjà « que des statues de terre, de bois, de pierre, d'airain, ou de « tout autre métal, ne sauraient être des dieux. Ces vaines « idoles sur lesquelles les araignées tendent leurs toiles, et les « oiseaux déposent leurs nids et leurs ordures [1] ; ces statues dont « la matière est tirée des entrailles de la terre par la main des « malfaiteurs condamnés aux mines, comment peut-on les es- « timer des dieux, et mettre sa foi dans de tels objets ? Dis- « moi, Tiburce, y a-t-il une différence entre un cadavre et une « idole ? Un cadavre a tous ses membres ; mais il n'a plus ni « souffle, ni voix, ni sentiment. De même l'idole a aussi tous « les membres, mais ces membres sont inhabiles à l'action, et « encore au-dessous d'un homme mort. Du moins, pendant « que l'homme jouissait de la vie, ses yeux, ses oreilles, sa « bouche, son odorat, ses pieds, ses mains, remplissaient leur « office ; mais l'idole a commencé par la mort, et demeure « dans la mort ; elle n'a jamais vécu, ni même pu vivre. »

Tiburce, frappé tout à coup de la vanité des simulacres auxquels il avait jusque-là brûlé son encens, s'écria vivement : « Oui, il en est ainsi, et qui ne les comprend pas est descendu « jusqu'à la brute. » A cette réponse, Cécile, transportée de joie, se lève et serre dans ses bras ce païen qui commence à goûter la lumière : « C'est aujourd'hui, lui dit-elle, que je te « reconnais pour mon frère. L'amour du Seigneur a fait de

[1] La première origine des *Nimbes* placés sur la tête des statues des dieux vint de la nécessité de les protéger contre les injures de l'air, et contre les insultes des oiseaux dont parle ici sainte Cécile. Plus tard, le *Nimbe* que l'on trouve déjà en Égypte et chez les Étrusques, devint, à proprement parler, un signe de vénération envers la statue que l'on en décorait ; mais Tibulle et Horace font encore allusion à l'intention vulgaire qui avait fait inventer cette sorte de coiffure. L'invective de sainte Cécile qui a motivé cette note est un nouveau trait à ajouter à tant d'autres qui constatent la haute antiquité de nos Actes.

Digitized by Google

« ton frère mon époux; le mépris que tu professes pour les « idoles fait de moi ta véritable sœur. Le moment est venu où « tu vas croire; va donc avec ton frère pour recevoir la régéné- « ration. C'est alors que tu verras les Anges, et que tu obtien- « dras le pardon de toutes tes fautes. »

Alors Tiburce, s'adressant à Valérien : « Quel est l'homme « vers lequel tu vas me conduire? — Un grand personnage, « reprend Valérien; il se nomme Urbain, vieillard en cheveux « blancs, au visage angélique, aux discours véritables et rem- « plis de sagesse. — Ne serait-ce pas, dit Tiburce, cet Urbain « que les Chrétiens appellent leur Pape? J'ai entendu dire qu'il « a déjà été condamné deux fois, et qu'il se tient retiré dans « je ne sais quels souterrains. S'il est découvert, il sera livré « aux flammes, et nous, si l'on nous trouve avec lui, nous « partagerons son sort. Ainsi, pour avoir voulu chercher une « Divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur « la terre un supplice cruel. »

Pour avoir appris à dédaigner les idoles, Tiburce n'en était pas encore à mépriser les souffrances d'ici-bas; Cécile vint à son secours. « En effet, lui dit-elle, si cette vie était la seule, « s'il n'en était pas une autre, ce serait avec raison que nous « craindrions de la perdre; mais s'il est une autre vie qui ne « finira jamais, faut-il donc redouter de perdre celle qui passe, « quand, au prix de ce sacrifice, nous nous assurons celle qui « durera toujours? »

Un tel langage était bien nouveau à un jeune homme élevé dans cette société romaine du IIIe siècle, où régnaient à la fois les plus humiliantes superstitions, une corruption de mœurs qui s'était trouvée au niveau d'Héliogabale et toutes les aber- rations d'une philosophie sceptique; il répondit donc à la vierge : « Jamais je n'ai rien entendu de semblable; y aurait- « il donc une autre vie après celle-ci? — Mais, reprit Cécile, « peut-on même appeler vie celle que nous passons en ce « monde? Jouet de toutes les douleurs du corps et de l'âme, « elle aboutit à la mort qui met fin aux plaisirs comme aux « angoisses. Quand elle est terminée, on dirait qu'elle n'a pas

Digitized by Google

« même été; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant « à la seconde vie qui succède à la première, elle a des joies « sans fin pour les justes et des supplices éternels pour les « pécheurs. — Mais, répliqua Tiburce, qui est allé dans cette « vie? qui en est revenu pour nous apprendre ce qui s'y passe? « sur quel témoignage pouvons-nous y croire? »

Alors Cécile, se levant avec la majesté d'un Apôtre, fit entendre ces imposantes paroles : « Le Créateur du Ciel et de la « terre et de tout ce qu'ils contiennent, a engendré un Fils de « sa propre substance, avant tous les êtres, et il a produit par « sa vertu divine l'Esprit saint; le Fils, afin de créer par lui « toutes choses, l'Esprit-Saint pour les vivifier. Tout ce qui « existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a crée; tout « ce qui est créé, l'Esprit saint, qui procède du Père [1], l'a « animé.

« — Comment! s'écria Tiburce, tout à l'heure tu disais, ô « Cécile! que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, qui est dans « le Ciel, et maintenant tu parles de trois Dieux! » Cécile répondit : « Il n'est qu'un seul Dieu dans sa majesté, et si tu « veux concevoir comment il existe dans une Trinité sainte, « écoute cette comparaison. Un homme possède la sagesse; par « sagesse, nous entendons le génie, la mémoire et l'intelli- « gence; le génie qui découvre les vérités, la mémoire qui les « conserve, l'intelligence qui les explore. Reconnaîtrons-nous « pour cela plusieurs sagesses dans le même homme? Si donc « un mortel possède trois facultés dans une seule sagesse, de- « vrons-nous hésiter à reconnaître une Trinité majestueuse « dans l'unique essence du Dieu tout-puissant? »

Tiburce, ébloui de l'éclat d'un si haut mystère, s'écria : « O Cécile! la langue humaine ne saurait s'élever à de si lu-

[1] Sainte Cécile parle ici deux fois du Saint-Esprit comme procédant du Père, sans dire qu'il procède aussi du Fils. Ce langage appartient à l'Église primitive qui insistait rarement sur la procession du Saint-Esprit à l'égard du Fils. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les raisons qui rendirent les confessions de l'Église moins explicites sur ce dogme, durant les premiers siècles; mais on doit voir dans les paroles de la Sainte un nouvel indice de la haute antiquité de notre récit.

Digitized by Google

« mineuses explications ; c'est l'Ange de Dieu qui parle par ta « bouche. » Tant était vive la reconnaissance du jeune homme envers cette divine lumière dont les rayons commençaient à descendre jusqu'à lui. Il n'osait plus s'adresser à la Vierge, interprète du Ciel ; mais se tournant vers son frère : « Valé- « rien, lui dit-il, je le confesse, le mystère d'un seul Dieu n'a « plus rien qui m'arrête ; je ne désire qu'une chose, c'est d'en- « tendre la suite de ce discours qui doit satisfaire à mes « doutes. — C'est à moi, Tiburce, que tu dois t'adresser, re- « prit Cécile. Ton frère, encore revêtu de la robe blanche, « n'est point en mesure de répondre à toutes tes demandes ; « mais moi, instruite dès le berceau dans la sagesse du Christ, « tu me trouveras prête sur toutes les questions qu'il te plaira « de proposer. — Eh bien ! dit Tiburce, je demande quel est « celui qui vous a fait connaître cette autre vie que vous m'an- « noncez l'un et l'autre ? »

La vierge, reprenant son discours avec un enthousiasme tout divin, continua ainsi : « Le Père a envoyé du haut des cieux sur la terre son propre Fils conçu au sein d'une vierge. Ce Fils divin, debout sur la montagne sainte, a fait entendre à haute voix ces paroles : « Peuples, venez tous à moi. » Alors sont accourus vers lui tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions. Il leur a dit à tous : « Faites pénitence pour l'igno- « rance dont vous avez été coupables ; car le règne de Dieu, « qui doit mettre fin au règne des hommes, est arrivé. Dieu « veut faire part de son royaume à ceux qui croiront, et celui « qui sera le plus saint y recevra le plus d'honneurs. Les pé- « cheurs seront tourmentés par des supplices éternels, et des « feux les dévoreront sans les consumer. Les justes seront « environnés d'une éternelle splendeur de gloire, et des délices « sans fin deviendront leur partage. Ne cherchez donc plus, « enfant des hommes, les joies fugitives de cette vie ; mais as- « surez-vous l'éternelle félicité de la vie à venir. La première « est courte, la seconde dure toujours. »

« Les peuples ne crurent pas d'abord à cet oracle, et ils di- rent aussi : « Quel est celui qui est entré dans cette vie, et en

Digitized by Google

« est revenu pour nous certifier la vérité de ce que vous « dites[1] ? » Le Fils de Dieu leur a répondu : « Si je vous fais « voir des morts que vous-mêmes avez vu ensevelir, rendus « à la vie, persisterez-vous à ne pas croire la vérité? Si vous « ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes pro- « diges. »

« Afin d'ôter tout prétexte au doute, il se rendait avec les peuples près des tombeaux, et il rappelait à la vie des morts ensevelis depuis trois et quatre jours, et exhalant déjà l'odeur des cadavres. Il marchait à pied sec sur les flots de la mer; il commandait aux vents, il apaisait les tempêtes. Aux aveugles il rendait la vue, aux muets la parole, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux boiteux et aux paralytiques; il délivrait les possédés, il mettait en fuite les démons.

« Mais les impies s'irritèrent de ces prodiges; car les peuples les quittaient pour s'attacher à sa suite, et jetaient leurs vêtements sous ses pas, en criant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Des hommes appelés Pharisiens, jaloux de ses triomphes, le livrèrent au gouverneur Pilate, disant qu'il était un magicien et un homme couvert de crimes. Ils excitèrent une sédition tumultueuse, au milieu de laquelle ils le crucifièrent. Lui, connaissant que sa mort devait opérer le salut du monde, se laissa prendre, insulter, fouetter et mettre à mort. Il savait que sa Passion seule pouvait enchaî-

[1] Il est aisé de voir que la forme oratoire du discours de sainte Cécile présente l'énoncé des faits évangéliques sur un ton de généralité qui n'est pas littéralement conforme aux récits du Nouveau-Testament. Le Christ ne s'est pas adressé immédiatement au genre humain, mais seulement à la nation juive. Toutefois, on doit convenir qu'en parlant aux Juifs dans ces discours que les évangélistes devaient nous transmettre, c'était à tous les hommes qu'il parlait, puisqu'il était venu pour tous, et que sa loi devait être prêchée à tous. Tiburce n'aurait pas saisi l'enseignement que Cécile voulait lui donner, si elle eût pris une forme moins générale. Ainsi, les Juifs, comme corps de nation, n'ont point fait au Sauveur l'objection que la Vierge rapporte ici, mais les hommes de la gentilité auxquels s'adressèrent les Apôtres l'ont faite souvent. Encore est-il vrai que chez les Juifs, au temps de la venue du Messie, le matérialisme avait fait des progrès considérables. La secte des Sadducéens, en particulier, professait le plus grossier sensualisme, et le nombre des Juifs *charnels* l'emportait sur celui des Juifs *spirituels*.

Digitized by Google

ner le démon, et retenir dans les ardeurs de leurs supplices les esprits immondes.

« Il fut donc chargé de chaînes, Celui qui n'a point commis le péché, afin que le genre humain fût affranchi des liens du péché. Il fut maudit, celui qui est béni à jamais, afin que nous fussions arrachés à la malédiction. Il souffrit d'être le jouet des méchants, afin de nous enlever à l'illusion des démons dont nous étions le jouet nous-mêmes. Il reçut sur sur sa tête une couronne d'épines, pour nous soustraire à la peine capitale que les épines de nos péchés avaient méritée. Il laissa porter le fiel à sa bouche, pour rétablir dans l'homme le sens du goût que le premier père avait faussé, au jour où la mort entra dans le monde. Il fut abreuvé de vinaigre, pour attirer en lui toute l'âcreté dont notre sang était brûlé, voulant boire lui-même le calice que nous avions mérité. Il fut dépouillé, pour couvrir d'un vêtement éclatant de blancheur la nudité produite chez nos premiers ancêtres par la perfidie du serpent. Il fut attaché au bois de sa Passion, pour enlever la prévarication qui était venue par le bois. Il laissa la mort approcher de lui, afin qu'elle fût renversée dans la lutte, et que celle qui avait régné par le serpent devint la captive du Christ, avec le serpent lui-même.

« Enfin, lorsque les éléments contemplèrent leur Créateur élevé sur la croix, un tremblement d'horreur les saisit : la terre s'ébranla, les rochers se fendirent, le soleil épouvanté s'obscurcit, et un voile lugubre couvrit le monde. Un nuage sanglant intercepta les pâles rayons de la lune, et les étoiles s'enfuirent du Ciel. Gémissante comme d'un enfantement, la terre rendit les corps de plusieurs Saints qui sortirent de leurs sépulcres, pour attester que le Sauveur était descendu aux enfers, qu'il avait arraché le septre au démon, et que, en mourant, il avait dompté la mort, désormais enchaînée et soumise sous les pieds de ceux qui croiraient en lui.

« Voilà pourquoi nous nous réjouissons lorsque nous sommes maltraités pour son nom, pourquoi nous trouvons notre gloire dans les persécutions. Il en doit être ainsi, puisque nous

Digitized by Google

savons que notre vie caduque et misérable fait place à cette vie éternelle que le Fils de Dieu ressuscité d'entre les morts a promise à ses Apôtres qui l'ont vu monter au Ciel. Le témoimoignage de trois personnes suffit pour asseoir la conviction d'un homme sage ; mais le Christ ressuscité ne s'est pas montré seulement à ses Disciples qu'il avait choisis au nombre de douze ; il s'est fait voir à plus de cinq cents personnes, et n'a pas voulu laisser le plus léger prétexte au doute sur un si étonnant prodige. Ses Disciples, envoyés par lui pour prêcher toutes ces merveilles dans le monde entier, ont appuyé leur prédication sur les plus évidents miracles. Ils ont, en son nom, guéri toutes les maladies, mis en fuite les démons, et rendu la vie aux morts.

« Maintenant, ô Tiburce ! je pense n'avoir rien omis pour satisfaire à ta demande ; vois donc s'il n'est pas à propos de mépriser du fond de son cœur cette vie présente, et de rechercher avec ardeur et courage celle qui doit la suivre. Celui qui a foi dans le Fils de Dieu et qui s'attache à ses commandements, ne sera pas même touché par la mort, quand il déposera ce corps périssable ; mais il sera reçu par les saints Anges, et conduit dans l'heureuse région du Paradis. Mais la mort s'unit au démon pour enchaîner les hommes par mille distractions, et préoccupe leur imprudence d'une foule de nécessités qu'elle leur suggère. Tantôt c'est un malheur à venir qui les intimide, tantôt un gain à saisir qui les captive ; c'est la beauté sensuelle qui les charme, c'est l'intempérance qui les entraîne ; enfin, par tous genres d'appâts, la mort fait en sorte que, pour leur malheur, ils ne songent qu'à la vie présente, afin que leurs âmes, à la sortie des corps, soient trouvées entièrement nues, et n'ayant sur elles que le poids de leur péchés. Je le sens, ô Tiburce ! je n'ai fait que toucher quelques points d'un si vaste sujet ; si tu veux m'entendre davantage, je suis prête. »

Mais le jeune païen avait tout compris, et le discours rapide de Cécile renouvelait son âme tout entière. Ses larmes coulaient avec abondance, et il éclatait en sanglots. Son âme en-

Digitized by Google

core neuve n'avait point cette écorce impénétrable que le vice forme et entretient chez les hommes blasés par les plaisirs ou par la cupidité. « Oh ! si jamais, s'écria-t-il en se jetant aux « pieds de Cécile, mon cœur et ma pensée s'attachent à la vie « présente, je consens à ne pas jouir de celle qui doit lui suc- « céder. Que les insensés recueillent, s'il leur convient, les « avantages du temps; jusqu'à cette heure, j'ai vécu sans but, « je ne veux plus qu'il en soit ainsi. »

Après cette promesse faite entre les mains de la vierge dont le cœur d'apôtre tressaillait de bonheur, Tiburce se tourna vers Valérien : « Frère chéri, lui dit-il, prends pitié de moi. Plus « de délais : tout retard m'effraie, et je ne puis plus supporter « le poids qui m'accable. Conduis-moi de suite devant l'homme « de Dieu, je t'en supplie, afin qu'il me purifie et me rende « participant de cette vie dont le désir me consume. »

Deux jours à peine s'étaient écoulées depuis ces noces dont l'approche avait causé tant d'alarmes à Cécile, et déjà la virginité chrétienne, toujours féconde dans les âmes, avait produit de si glorieux fruits. La femme fidèle, comme parle l'Apôtre, avait sanctifié le mari infidèle, et celui-ci, par le mérite de sa foi, avait obtenu l'âme de son frère.

Valérien et Tiburce prirent congé de Cécile, dont la présence en cette maison, naguère encore païenne, avait été le gage de tant de faveurs, et ils partirent en hâte pour se rendre auprès d'Urbain. Qu'elle était belle aux yeux des Anges cette marche des deux frères se dirigeant sur la voie Appienne, l'un couvert encore des habits blancs de son baptême, et l'autre haletant comme le cerf après l'eau de la fontaine ! Arrivés aux pieds du Pontife, ils racontèrent ce qui s'était passé depuis le retour du néophyte auprès de son épouse, et le vieillard rendit grâces au Seigneur, qui avait ménagé de si doux triomphes à sa fidèle servante. Il reçut Tiburce avec allégresse, et le jeune homme descendit bientôt dans la piscine du salut, d'où il remonta purifié, allégé, et respirant avec délices l'air pur de cette douvelle vie, qu'il avait si ardemment ambitionnée.

Digitized by Google

Valérien acheva le nombre de sept jours durant le cours desquels il devait porter les habits blancs, et revint auprès de Cécile. Le Pontife retint Tiburce les sept jours entiers, et, par l'onction de l'Esprit Saint, il le consacra soldat du Christ. Le jeune homme était transformé; les palmes et les couronnes symboliques qu'il avait vues gravées sur les tombeaux des Martyrs, excitaient en lui une ardeur inconnue, et peut-être quelque divin pressentiment l'avertissait déjà que le jour n'était pas loin ou sa dépouille mortelle et celle de Valérien, ensevelies par les mains de Cécile, viendraient reposer sous ces arceaux funèbres qui avaient couvert le mystère de sa régénération. En attendant ce dénoûment glorieux, les Anges de Dieu se montraient à lui continuellement, et il conversait avec eux. S'il témoignait un désir au Ciel, ces aimables messagers s'empresseraient de l'obtenir pour celui qu'ils regardaient déjà comme leur frère.

Cécile et Valérien admiraient les merveilles de la grâce divine dans le cœur de Tiburce, et les liens qui unissaient les trois amis devenaient de jour en jour plus doux et plus étroits. L'influence de cette maison sainte se faisait sentir dans Rome, et les Chrétiens se réjouissaient de l'honneur qui revenait à leur croyance des grands exemples de vertu donnés par cette famille patricienne. Les deux frères se distinguèrent surtout par leur piété envers les Martyrs, qu'ils ensevelissaient avec le plus précieux parfums, en même temps qu'ils subvenaient, par d'abondantes aumônes, et par toutes les œuvres de la miséricorde, aux familles chrétiennes que la perte de leurs chefs ou de leurs principaux membres avait laissées dépourvues des ressources nécessaires à la vie.

Les deux frères ne tardèrent pas à être dénoncés au préfet Almachius, et pour leurs largesses envers des personnes viles, et pour l'infraction qu'ils osaient faire à la défense d'inhumer les corps des Martyrs. Ils furent donc arrêtés l'un et l'autre et conduits devant le tribunal d'Almachius. Le préfet n'avait pas l'intention de sévir contre ces deux patriciens qu'il avait fait mander à sa barre; il voulait simplement les intimider, et ob-

Digitized by Google

tenir une satisfaction pour la violation publique qu'ils avaient osé faire de ses ordres.

« Comment ! leur dit-il, vous, les rejetons d'une si noble fa-
« mille, pouvez-vous avoir dégénéré de votre sang jusqu'à
« vous associer à la plus superstitieuse des sectes ? J'apprends
« que vous dissipez votre fortune en profusions sur des gens
« de condition infime, et que vous descendez jusqu'à ensevelir
« avec toutes sortes d'honneurs des misérables qui ont été
« punis pour leurs crimes. En faut-il conclure qu'ils sont vos
« complices, et que c'est là le motif qui vous porte à leur
« donner une sépulture d'honneur? » On voyait aisément à ce langage du préfet qu'il avait agi sans ordres du prince dans les violences exercées contre les Chrétiens ; il n'invoquait aucun édit, et préférait imputer à des crimes imaginaires la mort cruelle que tant de fidèles avaient soufferte par l'effet de ses sentences.

Le plus jeune des deux frères prit la parole. « Plût au Ciel !
« s'écria Tiburce, qu'ils daignassent nous admettre au nombre
« de leurs serviteurs, ceux que tu appelles nos complices ! Ils
« ont eu le bonheur de mépriser ce qui paraît être quelque
« chose, et cependant n'est rien ; en mourant ils ont obtenu ce
« qui ne paraît pas encore, et qui néanmoins est la seule réa-
« lité. Puissions-nous imiter leur vie sainte, et marcher un
« jour sur leurs traces ! »

Almachius, déconcerté par la fermeté de cette réponse, chercha un incident pour rompre le discours du jeune homme. Il crut l'avoir trouvé en relevant la ressemblance frappante qui existait entre les deux frères. « Dis-moi, Tiburce, quel est
« le plus âgé de vous deux ? » Telle fut la question du juge. Tiburce répondit : « Ni mon frère n'est plus âgé que moi, ni
« moi plus jeune que lui ; le Dieu unique, saint et éternel,
« nous a rendus tous deux égaux par sa grâce.

« — Eh bien, dit Almachius, dis-moi ce que c'est que ce qui
« paraît être quelque chose, et n'est rien. — Tout ce qui est
« en ce monde, repartit vivement Tiburce, tout ce qui entraîne
« les âmes dans la mort éternelle à laquelle aboutissent les fé-

Digitized by Google

« lécités du temps. — Maintenant, dis-moi, reprit Almachius, « qu'est-ce qui ne paraît pas encore, et est néanmoins la seule « réalité? — C'est dit, Tiburce, la vie future pour les justes, « et le supplice à venir pour les injustes. L'un et l'autre ap- « prochent, et par une triste dissimulation, nous détournons « les yeux de notre cœur, afin de ne pas voir cet inévitable « avenir. Les yeux de notre corps s'arrêtent aux objets du « temps, et mentant à notre propre conscience, nous osons « employer pour flétrir ce qui est bien les termes qui ne con- « viennent qu'au mal, et décorer le mal lui-même par les qua- « lifications qui servent à désigner le bien. »

Almachius interrompit le jeune homme : « Je suis sûr, dit-il, « que tu ne parles pas selon ton esprit. — Tu dis vrai, reprit « Tiburce, je ne parle pas selon l'esprit que j'avais lorsque « j'étais du siècle, mais selon l'Esprit de Celui que j'ai reçu au « plus intime de mon âge, le Seigneur Jésus-Christ. — Mais « sais-tu même ce que tu dis? » repartit le Préfet, contrarié d'entendre sortir de la bouche du jeune homme ce Nom sacré qui attestait la profession du Christianisme dans celui qui le proférait avec tant d'amour. — « Et toi, dit Tiburce, sais-tu ce « que tu demandes? — Jeune homme, répondit Almachius, il « y a de l'exaltation chez toi. » — Tiburce répondit : « J'ai « appris, je sais, je crois que tout ce que j'ai dit est réel. — « Mais je ne le comprends pas, répartit le préfet, et je ne sau- « rais entrer dans cet ordre d'idées. — C'est, dit le jeune « homme, empruntant les paroles de l'Apôtre, c'est que l'homme « animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de « Dieu [1]; mais l'homme spirituel juge toutes choses, et n'est « jugé lui-même par personne [2]. »

Almachius sourit avec dépit, dissimulant l'injure qu'il venait de recevoir, et ne voulant pas laisser le jeune homme se compromettre davantage, il le fit écarter, et ordonna de faire avancer Valérien.

« Valérien, dit le préfet, la tête de ton frère n'est pas saine :

[1] Cor. II. 14. — [2] Cor. II. 13.

Digitized by Google

toi, tu sauras me donner une réponse sensée. — Il est un médecin unique, répondit Valérien, qui a daigné prendre soin de la tête de mon frère et de la mienne : c'est le Christ, fils du Dieu vivant. — Allons, dit Almachius, parle-moi sagement. — Ton oreille est faussée, répondit Valérien ; tu ne saurais entendre notre langage. »

Le préfet se contint, et refusant toujours d'accepter la confession spontanée du christianisme que les deux frères aspiraient à faire devant son tribunal, il essaya l'apologie du sensualisme païen auquel les César étaient redevables de la soumission passive que leur prêtait l'empire. « C'est vous-même, « dit-il, qui êtes dans l'erreur, et plus que personne. Vous « laissez les choses nécessaires et utiles, pour suivre des fo- « lies. Vous dédaignez les plaisirs, vous repoussez le bonheur, « vous méprisez tout ce qui fait le charme de la vie ; en un « mot, vous n'avez d'attrait que pour ce qui est contraire au « bien-être et opposé aux délices. »

Valérien répondit avec calme : « J'ai vu, au temps de l'hiver, des hommes traverser la campagne, au milieu des jeux et des ris, et se livrant à tous les plaisirs. En même temps, j'apercevais dans les champs plusieurs villageois qui remuaient la terre avec ardeur, plantaient la vigne et écussonnaient des roses sur les églantiers ; d'autres greffaient des arbres fruitiers, ou écartaient avec le fer les arbustes qui pouvaient nuire à leurs plantations ; tous enfin se livraient avec vigueur aux travaux de la culture.

« Les hommes de plaisir ayant considéré ces villageois, se mirent à tourner en dérision leurs travaux pénibles, et ils disaient : « Misérables que vous êtes, laissez ces labeurs super- « flus ; venez vous réjouir avec nous, et partager nos amuse- « ments et nos transports. Pourquoi se fatiguer ainsi dans de « si rudes travaux ? pourquoi user le temps de la vie à des « occupations si tristes ? » Ils accompagnaient ces paroles d'éclats de rire, de battements de mains, et d'insultantes provocations.

« A la saison des pluies et de la froidure succédèrent les

Digitized by Google

jours sereins, et voilà que les campagnes cultivées par tant d'efforts, s'étaient couvertes de feuillages touffus, les buissons étalaient leurs roses fleuries, la grappe descendait en festons le long du sarment, et aux arbres pendaient de toutes parts des fruits délicieux. Ces villageois, dont les fatigues avaient paru insensées, étaient dans l'allégresse ; mais les frivoles habitants de la ville qui s'étaient vantés d'être les plus sages, se trouvèrent dans une affreuse disette, et regrettant, mais trop tard, leur molle oisiveté, ils se lamentèrent bientôt, et se disaient entre eux : « Voilà pourtant ceux que nous poursuivions « de nos railleries. Les travaux auxquels ils se livraient nous « semblaient une honte ; « leur genre de vie nous faisait hor- « reur, tant il nous paraissait misérable. Leurs personnes « nous semblaient viles et leur société sans honneur. Le fait « cependant a prouvé qu'ils étaient sages, en même temps « qu'il démontre combien nous fûmes malheureux, vains et « insensés. Nous n'avons pas travaillé ; loin de venir à leur « aide, du sein de nos délices nous les avons bafoués, et les « voilà maintenant environnés de fleurs et couronnés de « gloire. »

C'est ainsi que le jeune patricien, dont le caractère grave et doux formait un si aimable contraste avec le naturel impétueux de son frère, imitait le langage de Salomon, et flétrissait les vanités du monde au sein même de la plus vaine et de la plus voluptueuse des cités. Almachius avait écouté jusqu'au bout le discours de Valérien ; reprenant à son tour la parole, il lui dit : « Tu as parlé avec éloquence, je le reconnais ; mais « je ne vois pas que tu aies répondu à mon interrogation. — « Laisse-moi achever, reprit Valerien. Tu nous as traités de « fous et d'insensés, sous le prétexte que nous répandons nos « richesses dans le sein des pauvres, que nous donnons l'hos- « pitalité aux étrangers, que nous secourons les veuves et les « orphelins, enfin que nous recueillons le corps des Martyrs, « et leur faisons d'honorables sépultures. Selon toi, notre folie « consiste en ce que nous refusons de nous plonger dans les « voluptés, en ce que nous dédaignons de nous prévaloir aux

Digitized by Google

« yeux du peuple des avantages de notre naissance. Un temps « viendra où nous recueillerons le fruit de nos privations. « Nous nous réjouirons alors; mais ils pleureront, ceux qui « tressaillent maintenant dans leurs plaisirs. Le temps présent « nous est donné pour semer; or ceux qui sèment dans la joie « en cette vie, recueilleront dans l'autre le deuil et les gémisse- « ments, tandis que ceux qui sèment aujourd'hui des larmes « passagères moissonneront dans l'avenir une allégresse sans « fin.

« — Ainsi, répliqua le préfet, nous et nos invincibles prin- « ces, nous aurons pour partage un deuil éternel, tandis que « vous, vous posséderez à jamais la vraie félicité? — Et qui « êtes-vous donc, vous et vos princes? s'écria Valérien. Vous « n'êtes que des hommes, nés au jour marqué, pour mourir « quand l'heure est venue. Encore aurez-vous à rendre à Dieu « un compte rigoureux de la souveraine puissance qu'il a pla- « cée dans vos mains. »

L'interrogatoire avait dépassé le but que le préfet s'était proposé. En voulant soutenir les actes de sa tyrannie contre les fidèles, il avait amené une complication inattendue. Deux patriciens s'étaient présentés à sa barre, et bientôt, par l'imprudence du juge, des paroles offensantes pour la dignité impériale étaient sorties de leur bouche; la profession du Christianisme était flagrante dans les deux frères; elle avait retenti jusque dans le sanctuaire des lois. Almachius songea à sortir de cette situation difficile, en faisant à Tiburce et à Valérien une proposition qui, s'ils l'acceptaient, allait tout aussitôt les mettre hors de cause. Il leur dit donc : « Assez de discours « inutiles; plus de ces longueurs qui font perdre le temps. « Offrez des libations aux dieux, et vous vous retirerez sans « avoir à subir aucune peine. »

Il ne s'agissait ni de brûler de l'encens aux idoles, ni de prendre part à un sacrifice; une simple libation, à peine aperçue des assistants, dégageait les deux frères de toutes poursuites, et mettait à couvert la dignité du magistrat. Valérie et Tiburce répondirent à la fois : « Tous les jours nous offrons nos sa-

Digitized by Google

« crifices à Dieu, mais non pas aux dieux, — Qel est le Dieu, « demanda le Préfet, auquel vous rendez ainsi vos homma- « ges? » Les deux frères répondirent : « Y en a-t-il donc un « autre, que tu nous fais une pareille question à propos de « Dieu? En est-il donc plus d'un?— Ce Dieu unique dont vous « parlez, répliqua Almachius, dites-moi du moins son nom.— « Le nom de Dieu, dit Valérien, tu ne le saurais découvrir, « quand bien même tu aurais des ailes, et si haut que tu « pusses voler. — Ainsi, répondit le préfet, Jupiter, ce n'est « pas le nom d'un Dieu? — Tu te trompes, Almachius, dit « Valérien ; Jupiter, c'est le nom d'un corrupteur, d'un liber- « tin. Vos propres écrivains nous le donnent pour un homicide, « un personnage rempli de tous les vices, et tu l'appelles un « Dieu! Je m'étonne de cette hardiesse ; car le nom de Dieu « ne saurait convenir qu'à l'être qui n'a rien de commun avec « le péché, et qui possède toutes les vertus. — Ainsi, reprit « Almachius, l'univers entier est dans l'erreur ; ton frère et « toi vous êtes les seuls à connaître le vrai Dieu ! »

A ces paroles du préfet, une noble et sainte fierté s'émut au cœur de Valérien, et, proclamant devant ce magistrat superbe les immenses progrès de la foi chrétienne, que Tertullien avait naguère dénoncés au Sénat romain, dans son Apologétique, il dit : « Ne te fais pas illusion, Almachius ; les Chrétiens, ceux « qui ont embrassé cette doctrine sainte, ne peuvent déjà « plus se compter dans l'empire. C'est vous qui formez bien- « tôt la minorité ; vous êtes ces planches qui flottent sur la « mer après un naufrage, et qui n'ont plus d'autre destination « que d'être mises au feu. »

Almachius, irrité de la généreuse audace de Valérien, commanda qu'il fût battu de verges ; il hésitait encore à prononcer contre lui la peine de mort. Les licteurs dépouillèrent aussitôt le jeune homme, et sa joie de souffrir pour le nom de Jésus-Christ éclata par ces courageuses paroles : « Voici « donc arrivée l'heure que j'attendais avec tant d'ardeur ; « voici le jour qui m'est plus doux que toutes les fêtes du « monde. » Pendant qu'on frappait cruellement l'époux de

Digitized by Google

Cécile, la voix d'un héraut faisait retentir ces paroles : « Gar-« dez-vous de blasphémer les dieux et les déesses [1]. » En même temps, et à travers le bruit des coups de verges, on entendait la voix énergique de Valérien, qui s'adressait à la multitude : « Citoyens de Rome, s'écriait-il, que le spectacle de ces tour-« ments ne vous empêche pas de confesser la vérité. Soyez « fermes dans votre foi ; croyez au Seigneur, qui seul est « saint. Détruisez les dieux de bois et de pierre auxquels Alma-« chius brûle son encens ; réduisez-les en poudre, et sachez « que ceux qui les adorent seront punis par les supplices éter-« nels. »

Durant cette exécution, les passions s'agitaient avec violence au sein du tribunal. Quelle serait la fin de cette cause, que le préfet avait amenée avec tant d'imprudence? Au lieu de deux jeunes gens qu'il n'avait voulu qu'intimider, il avait en face deux Chrétiens, dignes, par leur mâle courage, d'être comparés aux plus héroïques Martyrs qu'il avait récemment envoyés à la mort. Laisserait-il se retirer, après un châtiment passager, ces hommes qui avaient insulté les divinités de l'empire et défié le magistrat sur son siége, ou sévirait-il contre eux jusqu'à la peine capitale? Un conseil perfide, qui faisait appel à sa cupidité, fixa les incertitudes d'Almachius. Tarquinius, son assesseur, lui dit en particulier : « Condamnez-les à mort ; « l'occasion est favorable. Si vous mettez du retard, ils conti-« nueront de distribuer leurs richesses aux pauvres, et quand « ils auront été enfin punis de la peine capitale, vous ne trou-« verez plus rien. »

[1] Deos, Deasque blasphemare noli. *Ibid.* Cette proclamation par la voix du crieur public, au moment où l'on châtiait les coupables, est prescrite dans le Code et dans les Pandectes, où elle est appuyée sur un édit de Gordien et sur une sentence d'Ulpien, l'un et l'autre du IIIe siècle. Les exemples en sont assez fréquents dans les auteurs anciens. Spartien, dans l'*Histoire Auguste*, rapporte les paroles prononcées pendant que l'on battait de verges un malheureux plébéien qui avait osé embrasser Sévère, proconsul d'Afrique : *Legatum populi Romani homo plebeius temere amplecti noli.* Sous l'empire d'Alexandre Sévère, nous trouvons, dans Lampridius, un intrigant de cour châtié par ordre de l'empereur, pendant que le héraut criait ces paroles : *Fumo punitur qui vendidit fumum.*

Digitized by Google

Almachius comprit ce langage. Ses intérêts pouvaient être communs avec ceux du fisc; il résolut donc de ne pas laisser échapper la proie. Les deux frères furent de nouveau amenés devant lui; Valérien, le corps ensanglanté par les verges, et Tiburce, saintement jaloux que son frère lui eût été préféré dans l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ. La sentence fut immédiatement rendue; elle était commune aux deux jeunes patriciens, et portait qu'ils seraient conduits au *Pagus Triopius*, sur la Voie Appienne, vers la quatrième colonne militaire [1]. Au bord de la route, s'élevait un temple de Jupiter, qui servait comme d'entrée au *Pagus*. Valérien et Tiburce seraient invités à brûler de l'encens devant l'idole, et, s'ils refusaient de le faire, ils auraient la tête tranchée.

C'en était fait : les deux frères, entraînés par la soldatesque, se mettaient en marche pour le lieu de leur martyre. Ils allaient s'éloigner de Rome, sans qu'il eût été donné à Valérien de revoir un instant son épouse, à Tiburce, de prendre congé de sa sœur, tant était rapide le mouvement qui les emportait l'un et l'autre vers la patrie des Anges. Cécile n'avait pas été présente à l'interrogatoire des deux Confesseurs; mais l'ardeur de ses prières les avait assistés devant le juge, et ils s'étaient montrés digne d'elle et de leur Baptême. Dieu, cepen-

[1] Selon la loi des 12 tables, les exécutions avaient lieu hors de la ville, et non dans l'intérieur des murs. Les exemples de l'application de cette loi sont fréquents dans les auteurs anciens et dans les Actes des Martyrs. Cet usage était aussi observé chez les Juifs, et saint Paul, dans l'Épître aux Hébreux, XIII. 11-14, remarque que le Sauveur des hommes a été crucifié hors des portes de la ville, et il explique le mystère que présente cette circonstance de la Passion. Nous ne faisons aucune difficulté d'affirmer que le *Pagus* où furent conduits nos Martyrs était situé sur la Voie Appienne. Leur sépulture sur cette Voie nous donne droit de le conclure. Les Martyrs de Rome étaient généralement ensevelis dans les Cryptes de la Voie même sur laquelle ils avaient souffert; les fidèles qui leur donnaient la sépulture ayant alors moins de risques à courir que s'il leur eût fallu faire un plus long trajet. Nous désignons le *Pagus Triopius* comme le théâtre du martyre de Valérien et de Tiburce, parce que ce *Pagus* désigné par une de ses inscriptions comme situé au troisième mille, commençait en effet près de la troisième borne, quoiqu'il s'étendit sur le quatrième mille.

Digitized by Google

dant, qui avait voulu que la vierge survécût à leur départ pour le Ciel, ménageait à ce moment même, une entrevue pleine de consolation pour les trois amis.

Maxime, greffier d'Almachius, avait été choisi pour accompagner les Martyrs au lieu de l'épreuve. C'était à lui de rendre compte au préfet de l'issue de ce drame redoutable. Il devait ramener libres Tiburce et Valérien, s'ils sacrifiaient aux dieux, ou constater leur exécution, s'ils persistaient dans la profession du Christianisme. A la vue de ces deux jeunes patriciens qui marchaient d'un pas si léger vers le supplice, et s'entretenaient ensemble avec une joie tranquille et une ineffable tendresse, Maxime ne put retenir ses larmes, et leur adressant la parole : « O noble et brillante fleur de la jeunesse romaine! « ô frères unis par un amour si tendre! vous vous obstinez « donc dans le mépris des dieux, et, au moment de perdre « toutes choses, vous courez à la mort comme à un festin! »

Tiburce lui répondit : « Si nous n'étions pas assurés que la « vie qui doit succéder à celle-ci durera toujours, penses-tu « donc que nous montrerions tant d'allégresse à cette heure? « — Et quelle peut-être cette autre vie? dit Maxime. — « Comme le corps est recouvert par les vêtements, reprit « Tiburce, ainsi l'âme est revêtue du corps, et de même que « l'on dépouille le corps de ses vêtements, ainsi en sera-t-il de « l'âme à l'égard du corps. Le corps, dont l'origine grossière « est la terre, sera rendu à la terre; il sera réduit en pous- « sière pour ressusciter, comme le phénix [1], à la lumière qui « doit se lever. Quant à l'âme, si elle est pure, elle sera trans- « portée dans les délices du Paradis, pour y attendre, au « sein des plus enivrantes félicités, la résurrection de son corps. »

Ce discours inattendu fit une vive impression sur Maxime;

[1] Les anciens, comme l'on sait, admettaient l'existence de cet oiseau fabuleux, et les premiers Chrétiens y virent un symbole de la résurrection des corps. Saint Tiburce parle ici comme saint Clément de Rome *(Epist. ad Corinthios*, I. n° 25), Tertullien *(De resurrectione carnis*, cap. XII), saint Ambroise *(Hexaemeron*, lib. V, cap. XXIII), saint Cyrille de Jérusalem *(Catech.* XVIII, cap. XXIII), saint Épiphane. *(Ancorat.* cap. LXXXV).

Digitized by Google

c'était la première fois qu'il entendait un langage opposé au matérialisme dans lequel l'ignorance païenne avait plongé sa vie tout entière. Il fit un mouvement vers cette lumière nouvelle qui se révélait à lui : « Si j'avais la certitude de cette vie « future dont tu me parles, répondit-il à Tiburce, je sens que « moi aussi je serais disposé à mépriser la vie présente. » Alors Valérien, plein d'une sainte ardeur que lui communiquait l'Esprit divin, s'adressa ainsi à Maxime : « Puisqu'il ne « te faut plus que la preuve de la vérité que nous t'avons « annoncée, reçois la promesse que je te fais en ce moment. « A l'heure où le Seigneur va nous faire la grâce de déposer « le vêtement de notre corps pour la confession de son nom, « il daignera t'ouvrir les yeux, afin que tu voies la gloire « dans laquelle nous entrerons. Une seule condition est mise « à cette faveur, c'est que tu te repentes de tes erreurs pas- « sées. — J'accepte, dit Maxime, et je me dévoue aux foudres « du Ciel, si dès l'heure même je ne confesse pas le Dieu « unique qui fait succéder une autre vie à celle-ci. C'est « maintenant à vous de tenir votre promesse, et de m'en faire « voir l'effet. »

Par cette réponse, Maxime offrait déjà son nom à la milice de Jésus-Christ ; mais les deux frères ne voulurent pas quitter la terre avant qu'il n'eût obtenu, sous leurs yeux, le bienfait de la régénération. Ils lui dirent donc : « Persuade aux gens « qui doivent nous immoler de nous conduire à ta maison ; « ils nous y garderont à vue. Ce n'est que le retard d'un jour. « Nous ferons venir celui qui doit te purifier, et dès cette « nuit, tu verras déjà ce que nous t'avons promis. » Maxime ne balança pas un instant. Tous les calculs de la vie présente, ses craintes et ses espérances, n'étaient déjà plus rien à ses yeux. Il conduisit à sa maison les Martyrs avec l'escorte qui les accompagnait, et tout aussitôt, Valérien et Tiburce commencèrent à lui expliquer la doctrine chrétienne. La famille du greffier, les soldats eux-mêmes, assistaient à la prédication des deux Apôtres : tous divinement frappés de leur langage si vrai et si solennel, voulurent croire en Jésus-Christ.

Digitized by Google

Cécile avait été avertie de ce qui se passait par un message de Valérien. Ses ferventes prières avaient sans doute contribué à obtenir une si grande effusion de grâces ; mais il fallait consommer l'œuvre divine dans ces hommes si rapidement conquis à la foi du Christ. Cécile disposa toutes choses avec zèle et sagesse, et, quand la nuit fut arrivée, elle entra dans la maison de Maxime, suivie de plusieurs prêtres qu'elle amenait avec elle.

Le langage des Anges pourrait seul rendre la douceur de l'entrevue que la bonté de Dieu avait préparée pour les deux époux, sur la route de leur patrie céleste. Les roses prophétiques de la couronne de Valérien allaient bientôt s'épanouir au soleil de l'éternité ; celles qui ornaient le front de Cécile devaient, quelques jours encore, exhaler leur parfum sur la terre. Il dut leur être doux de repasser ensemble la suite des desseins de Dieu sur eux, et les voies que sa grâce leur avait fait parcourir, depuis l'entretien mystérieux de la chambre nuptiale, jusqu'à ce moment où déjà Valérien n'avait plus qu'à saisir la palme. Tiburce, le favori des Anges, la conquête de Cécile, mêlait sans doute à ces colloques suprêmes toute l'effusion de son âme tendre et dévouée.

Mais les deux frères, mais la vierge, ne perdaient pas de vue cette moisson fortunée qui avait surgi tout à coup sur le chemin du martyre ; le moment pressait de la recueillir pour les greniers du Père céleste. Sous les yeux de Cécile, de son époux et de son frère, au milieu des vives actions de grâces qu'ils rendaient au Seigneur, Maxime et sa famille, tous les soldats, professèrent solennellement la foi chrétienne, et les prêtres répandirent sur leurs têtes l'eau qui purifie et qui renouvelle les cœurs. Cette maison du greffier d'Almachius était devenue un temple, et tous ceux qui l'habitaient, durant ces heures dérobées au Ciel, n'avaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme.

Cependant la nuit avait achevé son cours, et l'aurore paraissait au Ciel. C'était le Jour du martyre pour Valérien et pour Tiburce, le XVIII des Calendes de Mai. Un silence solennel mit

Digitized by Google

fin aux transports que la foi faisait naître dans ces cœurs unanimes. La voix de Cécile le rompit tout à coup, donnant par ces paroles du grand Paul le signal du départ : « Allons, « s'écria-t-elle, soldats du Christ, rejetez les œuvres de té- « nèbres, et revêtez-vous des armes de la lumière. Vous avez « achevé votre course, vous avez conservé la foi. Marchez à la « couronne de vie que vous donnera le juste Juge, à vous et à « tous ceux qui aiment son avènement. »

La troupe héroïque se mit en marche aux accents inspirés de la vierge dont la puissance surhumaine dominait encore cette scène sublime. Les deux confesseurs étaient conduits par le nouveau Chrétien Maxime, escortés par des soldats dont le front était encore humide de la rosée baptismale. Les Actes ne nous disent pas si la vierge suivit son époux et son frère jusqu'au lieu du triomphe. Peut-être demeura-t-elle dans Rome pour y attendre l'heure qui devait la réunir à ces deux âmes si chères; peut-être aussi voulut-elle accompagner les confesseurs jusqu'au moment où leurs âmes s'envoleraient au Ciel. Que pouvait craindre Cécile sur la terre, elle qui, pour la garde de sa virginité, avait bravé le courroux d'un époux païen, et qui, dans peu de jours, défierait sur son tribunal le formidable représentant de la puissance romaine?

Les Martyrs et leur pieuse escorte s'acheminèrent vers la Voie Appienne. Le long des tombeaux qui la bordaient, leur marche se dirigeait vers le *Pagus Triopius*. Le souvenir de Pierre rencontrant, en ces mêmes lieux le Sauveur chargé de sa croix, redoubla le courage des deux frères. A droite et à gauche, les Cryptes étendaient silencieusement leurs vastes et profondes galeries, et les Martyrs purent saluer en passant le lit de leur glorieux repos. Le vallon mystérieux où dormaient les saints Apôtres attira sans doute leurs regards et leur pensée, en ce moment où ils s'apprêtaient à les rejoindre dans l'éternelle félicité. En face était la retraite d'Urbain, au sein de laquelle ils avaient puisé naguère l'immortelle espérance à laquelle ils sacrifiaient aujourd'hui si généreusement les joies de la vie présente. Vers le sommet de la dernière colline, ils pas-

Digitized by Google

sèrent près du tombeau de Mètella, et Valérien put y lire le nom de Cécile, de cette épouse que le Ciel lui avait donnée, et à laquelle il devait bien plus que le bonheur d'ici-bas. Il la devançait de quelques jours seulement, et bientôt leurs deux âmes seraient unies pour jamais dans leur unique patrie. Les fureurs d'Almachius faisaient assez pressentir que l'heure approchait pour la noble vierge. Le seul désir de Valérien devait être désormais de reposer près d'elle, sous les voûtes de la cité des Martyrs, loin du faste profane de leurs aïeux.

On arriva au *Pagus*. Il était appelé *hospitalier* sur l'une des inscriptions d'Annia Regilla; mais aux Chrétiens, il n'avait alors à offrir que le glaive ou l'apostasie. Les prêtres de Jupiter attendaient avec l'encens. Tiburce et Valérien furent invités à rendre leurs hommages à la fausse divinité; ils refusèrent, se mirent à genoux et tendirent le cou aux bourreaux. Les soldats chrétiens ne pouvant tirer le glaive sur des Martyrs, d'autres bras s'offrirent, et ces deux têtes glorieuses reçurent du même coup la mort et la couronne de vie. A ce moment, le Ciel s'ouvrit aux yeux de Maxime, et il entrevit un instant la félicité des Saints.

Le zèle des fidèles parvint à soustraire les corps des deux héros, et Cécile fut mise en possession de ces chères et saintes dépouilles. Elle ensevelit elle-même les corps de son époux et de son frère, et rien ne manqua à cette sépulture chrétienne, ni les larmes d'adieu et d'espérance, ni les parfums, ni la pierre triomphale sur laquelle les fidèles aimaient à graver la palme et la couronne, symbole de la plus éclatante victoire. Le cimetière de Prétextat, sur la gauche de la Voie Appienne, après le deuxième mille, reçut les deux Martyrs. Non loin de leurs tombes, la vierge couronnée viendrait bientôt reposer elle-même et entrelacer sa palme à celle de son époux.

Les heureux témoins du martyre de Valérien et de Tiburce étaient rentrés dans Rome, pleins d'admiration pour le courage de ceux qui avaient été leurs initiateurs aux secrets de la vie éternelle, et tous aspiraient à les suivre au plus tôt. Maxime surtout se sentait brûler d'un feu divin, et il ne cessait de re-

Digitized by Google

péter qu'il avait entrevu l'aurore du jour éternel. « Au mo-
« ment même où le glaive frappait les Martyrs, disait-il, en
« l'affirmant avec serment, j'ai vu les Anges de Dieu resplen-
« dissants comme des soleils. J'ai vu l'âme de Valérien et celle
« de Tiburce sortir de leurs corps, semblables à de jeunes
« épouses parées pour la fête nuptiale. Les Anges les rece-
« vaient dans leurs bras, et les portaient au Ciel sur leurs
« ailes. » En disant ces paroles, il versait des larmes de joie et de désir. Beaucoup de païens se convertirent après l'avoir entendu ; ils renoncèrent aux idoles, et se soumirent, avec une foi sincère, au Dieu unique, créateur de toutes choses.

La conversion du greffier Maxime parvint aux oreilles d'Almachius; il fut d'autant plus irrité que cette défection courageuse avait eu de nombreux imitateurs, non-seulement dans la famille de Maxime, mais encore au dehors. Le sort de cet officier de la justice romaine fut bientôt fixé. Il n'eut pas la tête tranchée comme les deux patriciens ; le préfet ordonna qu'il fût assommé avec des fouets armés de balles de plomb, ce qui était le supplice des personnes d'un rang inférieur.

Le Martyr rendit généreusement à Dieu l'âme dont Valérien et Tiburce lui avaient révélé le prix et les destinées. Cécile voulut elle-même l'ensevelir de ses mains. Elle lui choisit un sépulcre près de ceux où reposaient son époux et son frère, et par une recherche touchante, l'emblème qu'elle fit graver sur la pierre du tombeau, fut celui du Phénix, en souvenir de l'allusion que Tiburce avait empruntée de cet oiseau merveilleux, pour donner à Maxime l'idée de la résurrection de nos corps.

Cependant Amalchius faisait appliquer la sentence de confiscation qui, selon la loi romaine, avait été la suite de l'exécution des deux patriciens. Par ses ordres on recherchait les biens qui formaient leur apanage, l'argent et les meubles précieux qu'ils avaient laissés en quittant la vie. Mais la prévoyante et charitable épouse de Valérien avait prévenu les exactions du fisc en distribuant aux pauvres tout ce qui restait de cette riche succession. A la veille du départ pour son uni-

Digitized by Google

que patrie, la Vierge envoyait devant elle tous ses trésors.

Cécile était trop connue dans Rome par la noblesse de sa condition ; la mort de son mari et celle de son frère avaient eu trop d'éclat, et la profession qu'elle faisait du Christianisme était devenue trop publique pour que le préfet de Rome pût s'abstenir longtemps d'exiger de sa part une satisfaction envers les dieux de l'empire. Toutefois, Almachius montra d'abord quelque hésitation. Il eût désiré s'arrêter enfin dans la voie cruelle où ses passions l'avaient entraîné et ne pas se couvrir encore du sang de cette jeune dame dont la vertu, la pudeur et les grâces faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Désirant, autant qu'il lui serait possible, éviter l'éclat d'un procès qui pourrait finir d'une manière tragique, et qui compromettrait de plus en plus la responsabilité d'un magistrat agissant dans l'absence de l'empereur, et sans ordres exprès, il envoya des officiers de justice au domicile de la vierge pour lui proposer de sacrifier aux idoles, espérant obtenir, sans démonstration publique, un résultat suffisant pour mettre son honneur de juge à couvert.

Les gens d'Almachius se transportèrent à la demeure de Cécile, et lui présentèrent la proposition du préfet. La vierge démêla aisément l'émotion que leur causa d'abord sa contenance pleine de douceur et de dignité. Le respect, la déférence, l'embarras d'avoir à remplir près d'elle une telle mission, paraissaient dans leurs paroles et jusque dans leur attitude.

Cécile leur répondit avec un calme céleste : « Concitoyens « et frères, écoutez-moi. Vous êtes les officiers de votre ma- « gistrat, et, au fond de vos cœurs, vous avez horreur de sa « conduite impie. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de « souffrir tous les tourments pour confesser Jésus-Christ ; car « je n'ai jamais eu la moindre attache à cette vie. Mais je « vous plains, vous qui me paraissez encore dans l'âge de la « jeunesse, du malheur que vous avez d'être ainsi aux ordres « d'un juge rempli d'injustice. » A ce discours, les officiers d'Almachius ne purent retenir leurs larmes, et ils se lamen-

Digitized by Google

taient de voir une jeune patricienne si noble, si belle et si sage, courir à la mort avec un tel empressement ; ils la suppliaient de ne pas permettre que tant de charmes et tant de gloire devinssent la proie du trépas.

La vierge les interrompit par ces paroles : « Mourir pour le « Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler ; « c'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or ; échanger « une demeure étroite et vile contre un palais magnifique ; « offrir une chose périssable et recevoir en retour un bien « immortel. Si aujourd'hui quelqu'un mettait à votre dispo- « sition des pièces d'or, à la seule condition de lui donner en « retour autant de pièces d'une vile monnaie de même poids, « ne vous montreriez-vous pas empressés pour un échange si « avantageux? N'engageriez-vous pas vos parents, vos alliés, « vos amis, à prendre part comme vous à cette bonne fortune? « Ceux qui voudraient vous en détourner, en viendraient-ils « jusqu'aux larmes, vous les réputeriez fous et mal avisés. Ce- « pendant, tout votre empressement n'aurait abouti qu'à vous « procurer un métal précieux, mais terrestre, en échange « d'un autre métal plus grossier, et à poids égal. Jésus-Christ, « notre Dieu, ne se contente pas de donner ainsi poids pour « poids ; mais ce qu'on lui offre, il le rend au centuple, en « ajoutant encore la vie éternelle. »

Subjugués par ce discours, les assistants ne pouvaient plus contenir leur émotion. Dans le transport de son zèle d'Apôtre, Cécile monte sur un marbre qui se trouvait près d'elle, et d'une voix inspirée, elle s'écrie : « Croyez-vous ce que je viens de vous dire? » Tous répondirent à la fois : « Oui, nous « croyons que le Fils de Dieu, qui possède une telle Servante, « est le Dieu véritable. — Allez donc, reprit Cécile, et dites « au malheureux Almachius que je demande un délai ; qu'il « veuille bien retarder un peu mon martyre. Dans cet inter- « valle, vous reviendrez ici, et vous y trouverez Celui qui vous « rendra participants de la vie éternelle. « Les officiers d'Al- machius, déjà chrétiens dans le cœur, portèrent au préfet la réclamation de Cécile, et, par une disposition secrète de la

Digitized by Google

divine Providence, Almachius s'abstint de donner l'ordre d'amener immédiatement la Vierge devant son tribunal.

Incontinent le Pontife Urbain reçut un message de Cécile qui l'instruisit de son prochain martyre, et des nouvelles conquêtes qui se préparaient pour la foi de Jésus-Christ. Non-seulement les officiers d'Almachius, mais un grand nombre d'autres personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, principalement de la Région transtybérine, avaient ressenti l'ébranlement de la grâce divine, et aspiraient au Baptême.

Urbain voulut venir lui-même recueillir une si riche moisson, et bénir une dernière fois la vierge héroïque qui, dans peu de jours, tendrait du haut des Cieux sa palme au saint vieillard. La présence du Pontife fut une vive consolation pour Cécile. Le Baptême fut célébré avec splendeur, et plus de quatre cents personnes reçurent la grâce de la régénération. Un des néophytes était Gordien, noble personnage, auquel Cécile, profitant de ses dernières heures, et voulant éviter les atteintes du fisc, céda tous ses droits sur sa maison, afin que désormais elle servît aux assemblées chrétiennes, et accrût, sous le nom de ce patricien, le nombre des Titres de Rome.

Urbain fixa sa demeure, malgré les périls, sous le toit de Cécile, et cette maison fut, pendant quelques jours, le centre d'où partaient les rayons de la grâce que le Seigneur répandait dans Rome, pour l'avancement de l'Eglise et la destruction de l'empire de Satan.

Enfin, Cécile reçut l'ordre formel de comparaître au tribunal d'Almachius. La vierge, toute éclatante de mérites, parut avec assurance devant le juge qui l'appelait à confesser sa foi. Elle se trouvait en face de l'homme dont les mains étaient teintes du sang de son époux et de son frère, au milieu d'un prétoire où l'on voyait de toutes parts les images impures et sacriléges des faux dieux ; mais la fiancée du Christ, qui tenait le monde sous ses pieds, n'avait jamais paru plus imposante par la dignité et par l'ineffable modestie de sa contenance. Ravie en

Digitized by Google

Celui qui possédait tout son cœur, et qui l'appelait enfin aux noces de l'éternité, ses regards ne s'abaissaient sur la terre qu'avec un dédain sublime. Elle allait ouvrir la bouche pour répondre ; mais sa parole ne serait qu'une protestation contre cette force brute qui cherchait à arrêter les âmes dans leur essor vers le bien infini. Sa mission d'Apôtre était accomplie ; les Martyrs qu'elle avait formés l'avaient précédée au Ciel ; d'autres la suivraient bientôt ; il ne lui restait plus qu'à rendre le dernier témoignage dont le prix était la palme.

Almachius frémit à la vue d'une victime si douce et si fière, et feignant de ne pas reconnaître la fille des Cæcilius, il osa ouvrir ainsi l'interrogatoire :

— « Jeune fille, quel est ton nom?

— « Devant les hommes, je m'appelle Cécile, répondit la « vierge ; mais Chrétienne est mon plus beau nom.

— « Quelle est ta condition?

— « Citoyenne de Rome ; de race illustre et noble.

— « C'est sur ta Religion que je t'interroge ; nous connais- « sons la noblesse de ta famille.

— « Ton interrogation n'était donc pas exacte, puisqu'elle « exigeait deux réponses.

— « D'où te vient cette assurance devant moi?

— « D'une conscience pure et d'une foi sincère.

— « Ignores-tu donc quel est mon pouvoir?

— « Et toi ignores-tu quel est mon fiancé?

— « Quel est-il?

— « Le Seigneur Jésus-Christ.

— « Tu étais l'épouse de Valérien : voilà ce que je sais. »

La vierge ne devait pas exposer les mystères du Ciel à des oreilles profanes ; elle ne releva donc pas les paroles d'Almachius, mais revenant sur la manière insolente avec laquelle il avait vanté son pouvoir : « Préfet, lui dit-elle, tu parlais tout à « l'heure de ta puissance ; tu n'en as pas même l'idée ; mais si « tu m'interrogeais sur cette matière, je pourrais te montrer « la vérité avec évidence.

Digitized by Google

— « Eh bien ! parle, reprit Almachius, j'aimerai à t'entendre.

— « Tu n'écoutes guère que les choses qui te sont agréa-
« bles, dit Cécile ; écoute cependant : La puissance de l'homme
« est semblable à une outre remplie de vent. Qu'une simple
« aiguille vienne à percer l'outre, soudain elle s'affaisse, et
« tout ce qu'elle avait de consistance a disparu.

— « Tu as commencé par l'injure, répondit le préfet, et tu
« continues sur le même ton.

— « Il y a injure, reprit la Vierge, quand on allègue des
« choses qui n'ont pas de fondement. Démontre que j'ai dit
« une fausseté, alors je conviendrai de l'injure : autrement le
« reproche que tu me fais est calomnieux. »

Almachius changea de discours : « Ne sais-tu pas, dit-il à
« Cécile, que nos maîtres les invincibles empereurs ont ordon-
« né que ceux qui ne voudront pas nier qu'ils sont chrétiens
« soient punis, et que ceux qui consentiront à le nier soient
« acquittés. »

Cécile répondit : « Vos empereurs sont dans l'erreur, tout
« aussi bien que Ton Excellence. La loi dont tu t'appuies
« prouve une seule chose, c'est que vous êtes cruels, et nous
« innocents. En effet, si le nom de Chrétien était un crime, ce
« serait à nous de le nier, et à vous de nous obliger par les
« tourments à le confesser.

— « Mais, dit le préfet, c'est dans leur clémence que les
« empereurs ont statué cette disposition ; ils ont voulu vous
« assurer un moyen de sauver votre vie. »

La Vierge répondit : « Est-il une conduite plus impie et plus
« funeste aux innocents que la vôtre? Vous employez les
« tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la nature de
« leur délit, le lieu, le temps, les complices; s'agit-il de nous,
« tout notre crime est dans notre nom, et il nous suffit de
« renier ce Nom pour trouver grâce devant vous. Mais nous
« connaissons toute la grandeur de ce Nom sacré, et nous ne
« pouvons pas le renier. Mieux vaut mourir pour être heu-
« reux, que vivre pour être misérables. Vous voudriez entendre
« de notre bouche un mensonge ; mais en proclamant la vérité,

Digitized by Google

« nous vous infligeons une plus cruelle torture que celles que « vous nous faites subir.

— « Finissons-en, dit Almachius ; choisis l'un de ces deux « partis : ou sacrifie aux dieux, ou nie simplement que tu sois « chrétienne, et tu te retireras en paix. »

A cette proposition, un sourire de compassion parut sur les lèvres de Cécile : « Quelle humiliante situation pour un magis- « trat ! dit-elle ; il veut que je renie le titre qui témoigne de « mon innocence, et que je me rende coupable d'un men- « songe. Il consent à m'épargner ; mais c'est pour se montrer « plus cruel encore. Si tu admets l'accusation, que signifient « ces efforts pour me contraindre à nier ce dont on me « charge ? Si ton intention est de m'absoudre, que n'ordonnes- « tu du moins l'enquête ?

— « Mais voici les accusateurs, reprit Almachius ; ils dépo- « sent que tu es chrétienne. Nie-le seulement, et toute l'accu- « sation est mise à néant ; mais si tu persistes à ne pas vou- « loir nier, tu reconnaîtras ta folie quand tu auras à subir la « sentence. »

Cécile répondit : « L'accusation est mon triomphe, le sup- « plice sera ma victoire. Ne me taxe pas de folie ; fais-toi « plutôt ce reproche, pour avoir pu croire que tu me ferais « renier le Christ.

— « Malheureuse femme, dit Almachius, ignores-tu donc « que le pouvoir de vie et de mort est déposé entre mes mains « par l'autorité des invincibles princes ? Comment oses-tu me « parler avec cet orgueil ?

— « Autre chose est l'orgueil, autre chose la fermeté, reprit « la vierge : j'ai parlé avec fermeté, non pas avec orgueil ; car « nous avons ce vice en horreur. Si tu ne craignais pas d'en- « tendre encore une vérité, je te montrerais que ce que tu « viens de dire est faux.

— « Voyons, dit le préfet, qu'ai-je dit de faux ?

— « Tu as prononcé une fausseté, répondit Cécile, quand « tu as dit que tes princes t'avaient conféré le pouvoir de vie « et de mort.

Digitized by Google

— « J'ai menti en disant cela ? répliqua Almachius étonné.

— « Oui, dit la vierge, et si tu me l'ordonnes, je te prouve-« rai que tu as menti contre l'évidence même.

— « Explique-toi, reprit le préfet déconcerté.

— « N'as-tu pas dit, répliqua Cécile, que tes princes t'ont « conféré le pouvoir de vie et de mort? Tu sais bien cepen-« dant que tu n'as que le seul pouvoir de mort. Tu peux ôter « la vie à ceux qui en jouissent, j'en conviens ; mais tu ne « saurais la rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes « empereurs ont fait de toi un ministre de mort, mais rien de « plus ; si tu ajoutes autre chose, tu mens, et sans aucun « avantage. »

Le préfet, dissimulant la honte de cet affront, lui dit avec une modération feinte : « Laisse là cette audace, et sacrifie « aux dieux. » En prononçant ces paroles, il désignait les statues qui remplissaient le prétoire.

Cécile répondit : « Il me paraît que tn as perdu l'usage de « tes yeux. Les dieux dont tu me parles, moi et tous ceux qui « ont la vue saine, nous ne voyons en eux que des pierres, de « l'airain, ou du plomb.

— « J'ai méprisé en philosophe tes injures, quand elles « n'avaient que moi pour but, dit Almachius; mais l'injure « contre les dieux, je ne la supporterai pas.

— « Depuis que tu as ouvert la bouche, reprit la vierge, « avec une ironie sévère, tu n'as pas dit une parole dont je « n'aie fait voir l'injustice ou la déraison ; maintenant, afin « que rien n'y manque, te voilà convaincu d'avoir perdu la « vne. Tu appelles des dieux ces objets que nous voyons tous « n'être que des pierres, et des pierres inutiles. Palpe-les plu-« tôt toi-même, tu sentiras ce qu'il en est. Pouquoi t'exposer « ainsi à la risée du peuple? Tout le monde sait que Dieu est « au Ciel. Ces statues de pierre feraient plus de service, si on « les jetait dans une fournaise pour les convertir en chaux. « Elles s'usent dans leur oisiveté, et sont incapables de se « défendre des flammes, ou de t'en retirer toi-même. Le

Digitized by Google

« Christ seul peut sauver de la mort, et délivrer du feu l'homme « coupable. »

Ce furent les dernières paroles de Cécile devant le juge. La Vierge avait vengé, dans ses énergiques réponses, la dignité humaine que l'idolâtrie et la tyrannie païenne avait si indignement violée ; elle avait flétri le matérialisme grossier qui depuis si longtemps asservissait ce monde racheté du sang d'un Dieu ; elle n'avait plus qu'à subir le trépas glorieux qu'elle avait conquis.

Almachius, de son côté, avait à rendre la sentence contre celle qui était venue braver en face les faisceaux de la justice, la religion des dieux et jusqu'à la majesté de l'Empire. Toutefois, malgré son courroux pour les affronts qu'il avait reçus, il répugnait à ordonner l'exécution publique de cette jeune femme qui joignait à tant de grâces le don d'attirer à elle tous les nobles cœurs. Il craignait d'ailleurs les reproches de l'empereur, à son retour ; car un si odieux spectacle donné au sein de Rome pouvait exciter les murmures des patriciens. Alexandre apprendrait que les insultes dont les empereurs et les dieux avaient été l'objet n'étaient que le résultat des imprudences du préfet qui, sans mandat impérial, avait voulu sévir contre les Chrétiens. Les violences injustes exercées envers les fidèles de la classe du peuple avaient bientôt amené à sa barre jusqu'aux brillants chevaliers de la noblesse romaine, jusqu'à la fille des Cæcilius. Almachius porterait peut-être la peine de n'avoir pas su comprendre le lien sacré qui unissait tous les Disciples du Christ, dans lequel, comme parle l'Apôtre, il n'est plus ni Scythe, ni Romain, ni homme libre, ni esclave [1] ; mais un seul corps qui est l'Église, vivant d'une même vie et croyant d'une même foi.

Le préfet ordonna que l'on reconduisît Cécile à sa maison, afin qu'elle y reçût la mort sans éclat et sans tumulte. Les ordres d'Almachius portaient qu'elle serait enfermée dans la salle des bains de son palais, que les Romains appelaient le

[1] Col. III. 11.

Digitized by Google

caldarium[1]. On allumerait un feu violent et continu dans l'hypocauste, et la vierge laissée sans air, sous la voûte ardente, aspirerait la mort avec la vapeur embrasée, sans qu'il fût besoin de faire venir un licteur pour l'immoler.

Ce lâche expédient n'obtint pas son effet. Cécile, entrée avec joie dans le lieu de son martyre, y passa tout le reste du jour et la nuit suivante, sans que l'atmosphère enflammée qu'elle respirait eût seulement fait distiller de ses membres la plus légère moiteur. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit les trois enfants dans la fournaise de Babylone, tempérait délicieusement les feux de cet ardent séjour, et l'on pouvait dire de la vierge ce que plus tard saint Léon le Grand a dit de l'intrépide Archidiacre Laurent, que le feu de l'amour qui le consumait au dedans, ôtait toute sa force au feu matériel qui

[1] Les bains, chez les Romains, étaient divisés en plusieurs salles. La première était le *frigidarium*, où l'on prenait les bains froids; la seconde, appelée *tepidarium*, offrait une eau tiède aux baigneurs; la troisième, désignée par le nom de *caldarium* ou *calidarium*, ou encore *sudatorium*, servait pour les bains à vapeur. Des réservoirs d'eau bouillante faisaient monter des tourbillons de vapeur dans cette salle, et un fourneau, appelé *laconicum*, dont les flammes circulaient au moyen de tuyaux conducteurs, sous le pavé et jusque dans l'épaisseur des murs, élevait encore cette température brûlante. La voûte, ordinairement revêtue en stuc et de forme hémisphérique, était fermée par un bouclier d'airain qui se manœuvrait à l'aide d'une chaîne, et servait de soupape, quand l'intensité de la chaleur devenait trop suffocante. On peut voir la description du *caldarium* dans Vitruve, lib. V, cap. x, et dans les divers auteurs qui ont traité des bains des anciens.

Le supplice auquel Almachius condamna sainte Cécile n'est point sans exemple dans l'histoire. Cette manière de donner la mort sans répandre le sang fut employée par Constantin lorsqu'il fit périr l'impératrice Fausta. Zozime *(hist.* lib. II) rapporte que cette princesse fut enfermée, par ordre de l'Empereur, dans une salle de bain que l'on avait chauffée outre mesure, et qu'on l'en retira morte.

Nous trouvons à Rome un autre exemple d'un martyre infligé avec des circonstances analogues à celui de sainte Cécile, par un magistrat qui ne voulait pas non plus prendre sur lui l'odieux d'une exécution publique. C'est celui des deux frères saint Jean et saint Paul, sous Julien l'Apostat. On sait que ce prince n'avait pas voulu publier d'édits contre les Chrétiens, préférant un autre système de persécution plus dangereux et plus efficace. Les deux patriciens, après avoir confessé la Foi devant le préfet de Rome, Terentianus, furent reconduits, par ses ordres, à leur maison, où on leur trancha la tête en secret, après quoi ils y furent ensevelis par les exécuteurs

Digitized by Google

l'environnait au dehors. En vain les ministres de la cruauté d'Almachius attisaient l'incendie par le bois qu'ils jetaient sans cesse sur le brasier : en vain un souffle dévorant s'échappait continuellement par les bouches de chaleur, et versait dans l'étroite enceinte les bouillantes vapeurs du bassin ; Cécile était invulnérable, et attendait avec calme qu'il plût à l'Époux divin de lui ouvrir une autre route pour monter jusqu'à lui.

Ce prodige rapporté à Almachius ruina l'espoir qu'il avait conçu de ne pas en venir jusqu'à verser le sang d'une dame romaine. Il sentit qu'il ne lui était plus possible de s'arrêter dans la voie funeste où il était engagé. Un licteur reçut l'ordre d'aller trancher la tête de Cécile, dans ce lieu même où elle se jouait de la mort. Le bourreau se présenta armé de l'instrument du supplice. La vierge le vit entrer avec allégresse, comme celui qui venait lui apporter la couronne nuptiale. Elle s'offrit au martyre avec l'empressement qu'on pouvait attendre de celle qui, jusqu'alors, avait triomphé de tout ce qui effraye et de tout ce qui séduit la nature humaine.

Le licteur brandit son glaive avec vigueur, mais son bras mal assuré n'a pu, après trois ~~jours~~, abattre entièrement la tête de Cécile, Il laisse étendue à terre et baignée dans son sang, la vierge sur laquelle la mort semble craindre d'exercer son empire, et il se retire avec terreur. Une loi défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de la frapper davantage.

Les portes de la salle du bain étaient demeurées ouvertes, après le départ du licteur ; la foule des Chrétiens qui attendait au dehors la consommation du sacrifice, s'y précipite avec respect. Un spectacle sublime et lamentable s'offre à leurs regards : Cécile, aux prises avec le trépas, et souriant encore à ces pauvres qu'elle aimait, à ces néophytes auxquels sa parole avait ouvert le chemin de la véritable vie. On s'empresse de recueillir sur des linges le sang virginal qui s'échappe de ses blessures mortelles, tous lui prodiguèrent les marques de leur vénération et de leur amour. D'un instant à l'autre ils s'attendent à voir s'exhaler cette âme si pure, brisant les faibles et

Digitized by Google

derniers liens qui la retiennent encore. La couronne est suspendue au-dessus de la tête de Cécile ; elle n'a plus qu'à étendre la main pour la saisir, et cependant elle parle. Les fidèles ignoraient encore le délai qu'elle avait sollicité et obtenu.

Durant trois jours entiers, ils environnèrent sa couche sanglante, continuellement suspendus entre l'espoir et la crainte, mais pleins de respect pour les mystérieuses volontés du Seigneur sur sa Servante. La voix de Cécile ne cessait de les exhorter à demeurer fermes dans la foi. De temps en temps, la vierge faisait approcher les pauvres ; elle leur prodiguait les marques les plus touchantes de son affection, et veillait à ce qu'on leur partageât ce qui pouvait lui rester encore. Les gens du fisc ne s'étaient pas présentés ; ils savaient que la victime avait été manquée par l'exécuteur, et d'ailleurs cette maison ensanglantée devait paraître aussi redoutable aux païens qu'elle semblait auguste aux fidèles, qui la vénéraient comme la glorieuse arène où Cécile avait conquis la couronne.

Il y eut un moment où le flot du peuple s'écoula. La vierge mourante allait recevoir la visite d'Urbain, qui, depuis quelque jours, comme nous l'avons dit, abritait son exil dans la maison de Cécile. Jusqu'à cette heure désirée, la prudence n'avait pas permis au vieillard d'approcher de la Martyre qui l'attendait avec ardeur pour monter au Ciel. Cécile voulait recevoir les bénédictions du Père des fidèles, et consigner entre ses mains le seul héritage qu'elle laissât après elle. Le Pontife entra dans la salle du bain, et ses regards attendris aperçurent sa fille bien-aimée étendue comme l'agneau du sacrifice sur l'autel inondé de son sang.

Cécile tourna vers lui ses regards pleins de douceur et de consolation. « Père, lui dit-elle, j'ai demandé au Seigneur ce « délai de trois jours, pour remettre aux mains de Votre Béa« titude [1] mon dernier trésor ; ce sont les pauvres que je nour-

[1] Sur l'antiquité de ce titre donné au Pontife Romain, on peut voir les exemples qu'en donnent les lettres adressées au Pape, de l'Orient et de l'Occident, dans tout le cours du IVe siècle. Un tel accord, dès cette époque, montre que cet usage remontait à des temps antérieurs. On peut voir entre autres la

Digitized by Google

« rissais ; et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi « cette maison que j'habitais, afin qu'elle soit par vous consa- « crée comme Église, et qu'elle devienne un temple au Sei- « gneur à jamais. »

Après ces paroles, la vierge se recueillit en elle-même, et ne songea plus qu'à la félicité de l'Épouse qui va se rendre auprès de son Époux. Elle remercia le Christ de ce qu'il avait daigné l'associer à la gloire de ses athlètes, et réunir sur sa tête les roses du martyre aux lis de la virginité. Les Cieux s'ouvraient déjà à son œil mourant, et une dernière défaillance annonça les approches du trépas. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis avec modestie. Au moment suprême, ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre : et comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir qu'elle envoyait au divin objet de son unique amour, elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme se détacha doucement de son corps.

Une si grande Martyre ne pouvait être ensevelie que par les mains les plus augustes. Urbain, aidé du ministère des Diacres, présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas aux vêtements de la vierge, plus riches encore par la pourpre du martyre dont ils étaient couverts que par l'or dont ils étaient tissus : on respecta jusqu'à l'attitude qu'elle gardait au moment où elle avait expiré. Le corps, réduit par la souffrance, fut déposé dans un cercueil formé de planches de cyprès, et l'on plaça aux pieds les linges et les voiles dans lesquels les fidèles avaient recueilli le sang de la vierge.

La nuit suivante, le précieux dépôt fut porté sur la Voie Appienne, au cimetière de Calixte, avant le troisième mille. Valérien, Tiburce et Maxime reposaient à peu de distance ; mais l'entrée à leurs tombeaux était sur la gauche de la voie Appienne. Afin d'honorer l'apostolat que Cécile avait exercé, Urbain voulut qu'elle eût sa sépulture dans l'enceinte que Calixte avait

lettre des Orientaux à saint Jules, celle de saint Athanase et des Évêques d'Égypte au même Pontife, celles de saint Jérôme et celle d'Aurelius de Carthage à saint Damase, etc.

Digitized by Google

préparée pour les Pontifes, et où il avait déposé le corps de Zéphyrin, son prédécesseur. Cette distinction si méritée, mais insolite, jointe à la disposition qui avait fait choisir pour ensevelir la vierge le lieu où le cimetière de Calixte tendait vers celui de Prétextat, afin de rapprocher, autant qu'il était possible, les tombeaux des deux époux, fut cause que, dans la suite, on perdit la trace du sépulcre de Cécile, jusqu'au jour où il se révéla, par un effet de la bonté divine, et rendit à l'Église romaine un trésor qu'elle avait cru ravi à ses Cryptes sacrées par des maius étrangères.

(Dom Guéranger, *Histoire de sainte Cécile.*)

SAINT PHILÉMON ET SAINTE APPIE.

Saint Philémon était un riche bourgeois de Colosses en Phrygie. Il avait été converti, soit par saint Paul, quand cet Apôtre prêcha à Éphèse, soit par Epaphras, disciple de saint Paul, lequel annonça le premier l'Évangile dans la ville de Colosses. Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans la vertu ; sa maison devint comme une église par la piété de ceux qui la composaient, et par les exercices de religion qui s'y faisaient. Il paraît que c'était là que se tenait l'assemblée des fidèles.

Onésime, esclave de Philémon, ne profita point des bons exemples qu'il avait sous les yeux ; il en vint même jusqu'à voler son maître : après quoi il s'enfuit à Rome. Dieu permit qu'il trouvât dans cette ville saint Paul, qui y était prisonnier pour la première fois. L'Apôtre, qui se faisait tout à tous, dans la vue de gagner tous les hommes à Jésus-Christ, le reçut avec la tendresse d'un père, et fit paraître à son égard d'autant plus de compassion, que ses plaies étaient plus profondes. Il le convertit et le baptisa. Il eût bien voulu le garder avec lui, parce qu'il lui aurait été utile dans la circonstance où il se trouvait ; mais il ne crut pas devoir le faire sans le consentement de celui auquel il appartenait. Il aurait d'ailleurs privé Philémon du mérite d'une bonne œuvre qu'il attendait de sa

Digitized by Google

part. Il renvoya donc Onésime avec une lettre pour Philémon.

Rien de plus tendre, de plus persuasif, de plus noble, de plus apostolique que cette épître. Saint Paul prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ, pour toucher plus efficacement le cœur de Philémon, et pour le rendre plus favorable à sa prière. Il joint à lui Timothée, qui était bien connu de Philémon. Il appelle ce dernier son bien-aimé, son coopérateur dans les travaux de l'apostolat. Quant à Appie, femme de Philémon, l'Apôtre l'appelle sa chère sœur, à cause de sa foi et de sa vertu. Il intéresse aussi au succès de sa demande toute l'église de Colosses, Archippe, qui la gouvernait pour Epaphras, alors prisonnier à Rome, et l'église domestique, ou les fidèles de la maison de Philémon. Il leur souhaite la grâce et la paix, ce qui était sa salutation ordinaire. L'éloge qu'il fait de Philémon est digne d'un Saint. Il loue sa foi, sa charité, sa libéralité pour tous les fidèles; il lui témoigne son affection, en l'assurant qu'il se souvient toujours de lui, et qu'il le recommande à Dieu dans toutes ses prières. Il lui donne le titre de frère, et lui dit qu'il a été le consolateur et le bienfaiteur de tous les saints qui se sont trouvés dans l'affliction.

Enfin, il en vient au point qu'il se proposait. S'il parle avec autorité, c'est en même temps avec modestie. Comme apôtre, dit-il à Philémon, il pourrait lui commander au nom de Jésus-Christ : mais il se contente de le prier par ses travaux, son âge, ses chaînes. Celui pour lequel il intercède, il le porte dans son cœur; c'est son fils, il l'a engendré dans ses chaînes. Il adoucit par ses expressions l'énormité du crime d'Onésime, et fait valoir les services qu'il lui a rendus. Il offre, en dédommagement du vol de l'esclave, les obligations que lui a le maître. Il conclut sa lettre par le conjurer au nom de cette fraternité qui les unissait en Jésus-Christ.

Une telle recommandation ne pouvait manquer d'avoir son effet. Philémon accorda la liberté à Onésime, lui pardonna son crime, et le renvoya à Rome pour servir saint Paul. L'Apôtre en fit un digne coopérateur dans l'Évangile.

Digitized by Google

Les Latins et les Grecs honorent en ce jour, ou le jour suivant saint Philémon et sainte Appie. Quelques Grecs disent que saint Philémon souffrit le martyre.

SAINT BARSABIAS,

ABBÉ, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS [1].

En 342, dans le temps que saint Milles cueillait la palme du martyre, on dénonça au préteur de la ville d'Astahara, Barsabias, abbé d'un monastère en Perse, qui avait dix moines sous sa conduite. « Cet homme, disaient les délateurs, en a entraîné un grand nombre dans l'erreur. C'est un magicien, qui veut substituer ses pratiques à la religion des mages. » Le préteur se le fit donc amener, lui et ses disciples, chargés de chaînes. On leur fit souffrir tout ce que les tortures ont de plus horrible ; on leur broya les genoux, on leur cassa les jambes, on leur coupa les bras, le nez et les oreilles, et on les frappa rudement sur le visage et sur les yeux.

Le juge féroce, furieux de voir que les Martyrs non-seulement n'avaient pas succombé à ses affreux tourments, et n'avaient pas renié leur Dieu, mais qu'ils n'avaient pas même changé de visage, ordonna de les conduire hors de la ville, et de les mettre à mort. Ils furent traînés au lieu du supplice, suivis d'une multitude immense, et au milieu des soldats et des bourreaux ils ne cessèrent de chanter des hymnes et des cantiques.

Comme on commençait l'exécution, un mage qui sortait de la ville avec son épouse, ses deux enfants, et plusieurs domestiques, vint à passer non loin de là. Apercevant le peuple attroupé, il fit arrêter sa suite, pour aller voir ce qui se passait. Il s'avance à cheval, précédé d'un serviteur, fend la presse, et pénètre tout près des Martyrs. Le saint abbé faisait entendre des chants pleins de douceur et d'harmonie, et non-

[1] Ces saints Martyrs sont complétement inconnus à l'Église grecq ⁊ et à l'Église latine. On ne les trouve mentionnés dans aucun Martyrologe, mais seulement dans les manuscrits syriaques traduits par Assémani.

Digitized by Google

seulement il encourageait ses compagnons à mourir, mais encore il les prenait par la main, et les présentait lui-même au bourreau. Ce spectacle frappait d'admiration le mage; mais Dieu lui ayant alors ouvert les yeux, il vit une chose plus merveilleuse encore : une croix lumineuse brillait sur le front de chacun des Martyrs immolés. A cette vue, le mage soudainement converti, saute à bas de son cheval, change d'habits avec le serviteur qui l'avait suivi, et s'approchant de Barsabias, lui raconte à l'oreille ce qu'il vient de voir, et ajoute : « Votre Dieu, sans doute, a voulu me choisir pour rendre aussi témoignage à votre foi. Je le confesse, ce Dieu, j'y crois de toute mon âme. » Et il mourut avec ces Martyrs.

SAINT PRAGMACE,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Saint Pragmace est reconnu communément pour le successeur immédiat de saint Euphrone, évêque d'Autun. Parmi les lettres de saint Sidoine Apollinaire, il en est une adressée à l'évêque Pragmace. Il est probable en effet, que ce Saint qui avait eu des relations suivies avec Euphrone, entretint une correspondance avec son successeur. Les Évêques du royaume de Bourgogne ayant été convoqués en concile à Epaône, près Vienne, le 6 septembre 417, y promulguèrent quarante Canons très-utiles à la discipline de l'Église. Ces Canons furent souscrits le 24 septembre, par vingt-quatre Évêques, parmi lesquels on distingue saint Grégoire de Langres, ancien comte d'Autun, saint Silvestre de Châlons et saint Pragmace.

Notre Saint eut la douleur de voir sa ville épiscopale assiégée et reduite en cendres par les fils de Clovis, Thierry et Clodomir, en guerre avec Sigismond, roi de Bourgogne. Il ne survécut pas longtemps à ce désastre et fut inhumé dans l'église de Saint-Etienne, à Saint-Pierre Létrier. On conservait à Saint-Andoche un reliquaire qui renfermait un os d'un bras de saint Pragmace.

Digitized by Google

SAINT CALMEL,

ABBÉ DE MANZAC.

Saint Calmel (Calmélius), illustre par sa naissance et ses richesses, voulant satisfaire sa dévotion, fit le pèlerinage de Rome. Le Seigneur, qui avait des vues sur lui, le conduisit au monastère de Lérins, où il passa quelques jours, Il fut si édifié de la régularité des Religieux, qu'il en demanda à son retour plusieurs pour établir une abbaye qu'il fonda dans le Veley, et à laquelle il donna son nom. Cette maison fut appelée plus tard Moustier-saint-Chaffre. Mais peu content d'avoir doté l'église de ce premier établissement, il en fonda un second en Auvergne, qu'il nomma Manzac, et où il se fit lui-même Religieux. Il vécut dans ce monastère jusqu'à sa mort, foulant aux pieds toutes les distinctions, et donnant l'exemple de la plus parfaite abnégation de soi-même. On croit qu'il mourut au commencement du VIII^e^ siècle. Le Martyrologe gallican en fait mention le 22 novembre.

LE BIENHEUREUX RICHARD,

ABBÉ.

Simon I^er^, duc de Lorraine, ayant fondé le monastère de Sainte-Marie-aux-Bois, de l'Ordre de Prémontré, dans la première moitié du XII^e^ siècle, lui donna pour premier abbé le Bienheureux Richard, élève du célèbre Raoul de Laon. L'élève et le maître avaient embrassé l'Ordre de Prémontré, fondé par saint Norbert ; et l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois fut dirigée sous cette Règle. Le Bienheureux Richard gouverna cette abbaye un peu plus de trente ans et s'en alla à Dieu le 22 novembre 1155.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX CLÉMENT CAPONI,

FRÈRE PRÊCHEUR.

La naissance illustre de ce serviteur de Marie, ne l'empêcha pas, lorsqu'il fut Religieux dans l'Ordre de Saint-Dominique, de remplir l'office de Frère Convers, et d'imiter la vie pauvre de Marie. Il employa donc toute sa vie aux travaux les plus pénibles, mais il travaillait avec tant de joie que son cœur et ses pensées étaient toujours tournées vers Dieu et vers la très-sainte Vierge, dans laquelle il avait mis toute sa confiance. Il mérita ainsi que la Mère des miséricordes le protégeât d'une manière toute particulière et qu'elle lui donnât elle-même de célestes instructions. Un jour, Clément plus occupé qu'à l'ordinaire n'avait pas eu le temps de faire ses dévotions habituelles. Lorsque l'heure du repas commun arriva, au lieu d'aller à table avec les autres, il se mit à genoux devant une pieuse image de la sainte Vierge qui était en grande vénération dans son monastère; mais Marie lui parla et lui dit qu'il n'avait pas choisi un temps opportun pour prier; que l'obéissance valait mieux que la prière, et qu'il aurait pu attendre après le dîner pour se livrer à ses exercices religieux, elle ajouta qu'il ne pouvait lui rendre un hommage plus agréable ainsi qu'à son divin Fils que de se conformer en tout aux heures et aux règlements de la communauté. De cette manière elle instruisit Clément de l'esprit qui doit présider à une véritable dévotion. (MUZARELLI).

Ce Saint vécut saintement, et mourut, désireux de voir Marie et son divin Fils, le 22 novembre.

LE BIENHEUREUX JEAN DE PONTÉ-VÉDRÉ,

FRÈRE MINEUR.

Né à Ponté-Védré, en Galice, au xv^e^ siècle, le bienheureux Jean embrassa l'Ordre de Saint-François, dans la province de Saint-Jacques, qu'il quitta dans la suite, pour s'affilier à celle

Digitized by Google

de Saint-Gabriel, où la réforme s'était établie. Le désir d'une vie plus mortifiée le porta à ce changement.

Les austérités auxquelles il se livra, le firent regarder comme un modèle de pénitence : sa dévotion tendre et affectueuse envers l'auguste Sacrement de nos autels et envers la sainte Vierge, lui mérita des grâces particulières ; et il était tellement embrasé de charité envers le prochain, que dans quelque lieu qu'il passât, il ne manquait jamais de s'informer s'il n'y avait personne qui voulut se confesser. Dès qu'il s'agissait du salut des âmes, rien n'était capable de l'arrêter, quelque peine ou quelque danger qu'il y eût à craindre.

Avant que le roi d'Espagne se fût rendu maître de Grenade, Jean avait sollicité la permission d'aller prêcher la Foi aux Maures ; et, l'espoir du martyre lui étant ôté, il s'était appliqué avec un zèle infatigable à la sanctification des Chrétiens.

Il avait contracté la pieuse habitude de se confesser avant de prendre ses repas ; « parce qu'il est raisonnable, *disait-il,* de « donner quelque nourriture à l'âme, avant que de prendre « celle du corps. »

Ce saint Religieux, qui s'était aussi distingué par sa profonde humilité, et par la ferveur qu'il apportait dans l'Oraison, parvint à un si haut degré de perfection, qu'il fut favorisé du don des miracles, et que les fidèles avaient la plus grande confiance dans ses prières.

Comblé de bonnes œuvres, il mourut au couvent de Notre-Dame-des-Anges, dans la province religieuse de Saint-Gabriel, le vingt-deuxième jour de novembre 1514 ; et c'est-là qu'il repose.

LE VÉNÉRABLE JEAN D'AVÈNE,

ABBÉ DE NINOVE.

A Ninove, on célèbre la mémoire de Jean d'Avène, trente-troisième abbé de ce monastère, homme d'une piété exemplaire, et d'une charité sans bornes, il enseignait les enfants des pauvres, ou les plaçait dans des écoles. Il géra l'abbaye

Digitized by Google

pendant vingt-quatre ans, et désirant le repos, il la laissa ensuite de Parceuse ; voyant la mort approcher, il pria ses frères de chanter l'office de sainte Cécile qu'il avait toujours invoquée, et pendant les chants des hymnes sacrées, il rendit son âme à Dieu le 22 novembre 1571.

LE VÉNÉRABLE CHRISTOPHE DE FERRIÉRÈS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Christophe de Ferriérès, né en 1580 à Torrès-Vedras dans le Portugal, entra à seize ans dans la Compagnie de Jésus et s'y fit remarquer par un grand entraînement à la vie des Missionnaires. Il comprenait cet adage pieux que celui qui amène des âmes à Dieu sauve la sienne. A l'âge de vingt-neuf ans, on l'admit au nombre des Pères qui allaient porter la Foi dans le Japon où ils espéraient éteindre un culte absurde. Il y eut le bonheur, par de généreux travaux, d'amener à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes qu'il éclaira. Il fut dénoncé en 1633, après vingt-quatre ans de travaux, mais de conquêtes, lorsqu'il fut arrêté et condamné à mort, s'il n'abandonnait pas sa foi. Pour l'y contraindre, on le mit à la torture, qui était atroce. Il la subit pendant quatre heures. Mais alors, épuisé, il succomba en implorant la miséricorde divine.

Aussitôt qu'il put se reconnaître, il se recommanda à la très-sainte Vierge et à saint Ignace de Loyola, leur promettant de réparer avec leur aide le scandale qu'il avait donné aux serviteurs de Dieu. Il s'éloigna de la contrée où il avait défailli et travailla en d'autres lieux à réparer sa perte par de nouvelles conquêtes, avec l'espoir de reconquérir la palme des Martyrs fidèles. Dieu lui accorda dix-neuf ans de réparations, et arrêté de nouveau en 1652, à l'âge de soixante-douze ans, il se vit une seconde fois livré aux bourreaux. Il souffrit avec joie des supplices cruels et s'en alla à Dieu le 22 novembre de cette même année 1652.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

C'est à la protection toute-puissante de la très-sainte Vierge que l'Église Romaine dût de conserver le corps de sainte Cécile, longtemps cherché dans les catacombes par les Lombards, comme sainte Cécile l'apprit au Pape Pascal dans une vision.

Dès le v^e^ siècle une église avait été bâtie à Rome sur le lieu de son martyre. Cette église renversée dans les invasions des barbares, fut relevée plus tard ; au vii^e^ siècle on y célébrait les saints Mystères. Mais construite rapidement, elle menaçait ruine deux siècles plus tard. En 821 le saint Pape Pascal I^er^ se proposant de la réédifier plus grandement, fit faire des fouilles pour retrouver le corps de la Sainte. D'abord ces recherches n'eurent aucun résultat ; et on prétendit que les saintes reliques que l'on cherchait avaient été enlevées avec d'autres par Astolphe, roi des Lombards. Pascal allait renoncer à ses recherches, lorsqu'un matin qu'il assistait à l'Office divin dans la basilique de Saint-Pierre où l'on psalmodiait les Laudes, « un assoupissement, produit par la fatigue des « veilles saintes, vint le saisir sur le siége où il présidait dans « la majesté apostolique... Son œil fermé aux objets exté- « rieurs, est soudain frappé d'une apparition lumineuse. Une « jeune vierge de grande beauté et parée comme les épouses « du Christ est devant lui. Elle lance sur le Pontife un regard « pénétrant et lui dit :

— Nous avons des actions de grâces à vous rendre, mais avez-vous donc abandonné sans sujet et sur de faux bruits les tentatives que vous faisiez pour me retrouver. Vous étiez cependant si près de moi que nous aurions pu discourir ensemble.

— Qui êtes-vous donc, dit le Pontife ému, vous qui me parlez si hardiment?

— Si vous voulez savoir mon nom, répondit la vierge, je m'appelle Cécile, servante du Christ.

Digitized by Google

« Pascal, qui savait que les apparitions ne sont pas toujours un indice de la volonté du Ciel, repartit :

— Mais comment pourrions-nous croire, à vos paroles? C'est un bruit répandu depuis longtemps que le corps de cette sainte Martyre a été enlevé par les Lombards.

— Il est vrai, répondit la vierge, qu'ils m'ont cherchée longtemps avec insistance, mais la faveur de ma puissante dame, la Mère de Dieu, toujours Vierge, m'a protégée. Elle n'a pas permis que l'on m'emportât au loin, et je suis restée au lieu où j'ai toujours reposé. Vous aviez commencé des recherches ; continuez-les ; car il a plu au Dieu tout-puissant, pour l'amour et pour l'honneur duquel j'ai souffert, de me révéler à vous. Vous lèverez donc mon corps avec les autres corps saints qui sont près de moi, et vous nous déposerez dans le sanctuaire que vous avez fait restaurer.

« Après ces paroles, la vision disparut.

« Le Pontife frappé de cet avertissement surnaturel, fit reprendre incontinent les fouilles dans le cimetière de Pretextat. Il fallut diriger les recherches sur les tombeaux étagés les uns au-dessus des autres, dans toute la hauteur des parois de la vaste crypte. Au point d'intersection de deux sentiers s'offrait un angle dont la saillie avait été adoucie pour recevoir plusieurs tombeaux superposés. Par les ordres de Pascal, un de ces tombeaux est ouvert ; c'était celui-là même qui avait été l'objet de tant de recherches et de travaux. Cécile y reposait dans son arche de cyprès. Elle était encore revêtue de la robe brodée d'or avec laquelle le saint Pape Urbain l'avait ensevelie ; et les linges qui avaient servi à essuyer le sang de ses blessures étaient roulés ensemble et déposés à ses pieds.

Pascal atteste, dans son diplôme[1], avoir touché de ses propres mains les restes augustes de la fille de Cæcilius.

[1] Où tous ces faits sont relatés; ils sont traduits par le R. P. Dom Guéranger, dans sa belle et savante histoire de sainte Cécile.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sainte Cécile, vierge et martyre, qui attira à Jésus-Christ Valérien, son fiancé, et Tiburce, frère de celui-ci, et les encouragea au martyre. Après qu'ils l'eurent souffert, Almaque, préfet de la ville, l'ayant fait arrêter et jeter dans le feu, dont elle surmonta la violence, la fit périr par le glaive, du temps de l'empereur Marc-Aurèle-Sévère-Alexandre.

A Colosse en Phrygie, saint Philémon et sainte Appie, disciples de saint Paul, lesquels, sous l'empereur Néron, ayant été arrêtés tandis que les autres s'enfuyaient lorque les gentils envahirent l'église où étaient les fidèles, le jour de la fête de Diane, furent fouettés, par l'ordre du président Artoclès, puis enterrés jusqu'à la ceinture, et accablés de pierres.

A Rome, saint Maur, martyr, qui, étant venu d'Afrique visiter le tombeau des saints Apôtres, fut martyrisé sous Célérin, préfet de la ville du temps de l'empereur Numérien.

A Antioche de Pisidie, saint Marc et saint Etienne, martyrisés sous l'empereur Dioclétien.

A Autun, saint Pragmace, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Ciste, martyr en Éthiopie.

[1] DECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Romæ sanctæ Cæciliæ Virginis et Martyris, quæ sponsum suum Valerianum, et fratrem ejus Tiburtium ad credendum in Christum perduxit, et ad martyrium incitavit. Hanc Almachius Urbis Præfectus post eorum martyrium teneri, atque illustri passione post ignem superatum gladio fecit consummari, tempore Marci Aurelii Severi Alexandri Imperatoris. — Colossis in Phrygia sanctorum Philemonis et Apphiæ sancti Pauli discipulorum, qui sub Nerone Imperatore, cum Gentiles in die festo Dianæ invasissent Ecclesiam, ceteris fugientibus tenti, jussu Artoclis Præsidis verberibus cæsi, et in foveam usque ad renes inclusi, lapidibus opprimuntur. — Item Romæ sancti Mauri Martyris, qui ex Africa veniens ad sepulchra Apostolorum, sub Numeriano Imperatore et Celerino Urbis Præfecto agonizavit. — Antiochiæ Pisidiæ passio sanctorum Marci et Stephani sub Diocletiano Imperatore. — Augustoduni sancti Pragmatii Episcopi et Confessoris.

Digitized by Google

Saint Sabinien, troisième abbé de Saint-Chaffre.

Sainte Marême (mederasma) honorée au diocèse de Soissons.

La Bienheureuse Tygride, vierge et abbesse en Espagne.

Saint Vérocien, martyr à Césarée en Cappadoce.

Saint Zet, martyr, honoré chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Monin, prêtre dans la paroisse de Chaux au diocèse de Besançon, ayant refusé le serment schismatique, fut mis en réclusion à Dijon et mourut dans cette geole d'humiliation et de souffrance, le 22 novembre 1793.

Guillaume Billiche, prêtre Récollet d'Apremont au diocèse de Verdun pour refus de serment condamné à la déportation, mort dans le transport le 22 novembre 1794, à 37 ans.

Dominique Espagnol, clerc tonsuré au diocèse de Conserans. arrêté en 1793, pour refus de serment condamné à la déportation, transporté pour cela à Bordeaux, enfermé au fort du Hâ, de là à l'hôpital Saint-André où il mourut le 22 novembre 1794, à 46 ans.

Pierre Fraisse, chanoine de Saint-Dizier à Lyon, arrêté après le siége de cette ville en 1793, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort comme prêtre refractaire, exécuté le 22 novembre 1793, à l'âge de 63 ans.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Clément, Pape et martyr. — Translation du chef de saint Clément, Pape et martyr. — Saint Clément premier Évêque de Metz. — Saint Amphiloque, évêque d'Icone. — Saint Daniel, évêque de Bangor. — Saint Grégoire, évêque de Girgenti. — Sainte Wulfetrude, abbesse. — Saint Trond. — Saint Sarre, curé de Lambres. — Saint Phallier. — Saint Gobert, cistercien. — Le Bienheureux Salomon. — Le Bienheureux Zégher, Frère Prêcheur. — La Bienheureuse Marguerite de Savoie, du Tiers-Ordre de saint Dominique. — Le Vénérable Wolferd Michael, et ses compagnons, Confesseur de la Foi. — La Vénérable Mère Aymer de la Chevalerie, fondatrice de la Congrégation des SS. Cœurs de Jésus et de Marie. — Le Vénérable Père Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et de l'Adoration perpétuelle du très-Saint-Sacrement. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CLÉMENT,

PAPE ET MARTYR.

Saint Clément, fils de Faustin, était romain de naissance, mais juif d'extraction ; du moins il se dit lui-même de la race de Jacob. Il fut converti à la foi par saint Pierre et saint Paul. Son attachement à ces Apôtres fut si constant, et il les assista dans leur ministère avec tant de zèle, que saint Jérôme et d'autres Pères lui donnent le titre d'*homme apostolique*. Saint Clément d'Alexandrie l'appelle *Apôtre*. C'était suivant Rufin, *presqu'un Apôtre*.

Quelques auteurs prétendent que sa conversion ne doit être attribuée qu'à saint Pierre, qu'il trouva à Césarée avec saint Barnabé. Quoi qu'il en soit, il suivit saint Paul à Philippes, en 62, et y partagea les souffrances de cet Apôtre. Nous apprenons de saint Chrysostôme, qu'il fut en plusieurs occasions, ainsi que saint Luc et saint Timothée, le compagnon des voyages, des travaux et des dangers de saint Paul. Cet Apôtre l'ap-

Digitized by Google

pelle son coopérateur, et le met au nombre de ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie ; privilége bien supérieur au pouvoir de commander aux démons.

Saint Clément suivit saint Paul à Rome. Il y entendit aussi prêcher saint Pierre, et il fut instruit à son école, au rapport de saint Irénée et du Pape Zozime. Tertullien dit que saint Pierre l'ordonna évêque. Quelques-uns entendent par-là qu'il fut fait évêque des nations, pour aller prêcher l'Évangile en différentes contrées. D'autres pensent avec saint Épiphane, que saint Pierre le fit son Vicaire à Rome, et qu'il lui conféra le caractère épiscopal, afin qu'il pût le remplacer lorsque ses fréquentes missions l'obligeraient de s'absenter. D'autres enfin croient qu'il pût être d'abord évêque de l'église des juifs qui étaient à Rome.

Saint Pierre et saint Paul ayant terminé leur vie par le martyre, saint Lin fut mis sur le siége de Rome, et gouverna l'Église pendant onze ans. Saint Clément lui succéda. Il siégea suivant le calendrier de Libère, neuf ans, onze mois et vingt jours, après lesquels on croit qu'il abdiqua le Souverain Pontificat pour se livrer entièrement à la conversion des idolâtres.

Il y eut de son temps, parmi les fidèles de Corinthe, une division qu'il appelle lui-même *impie et détestable*, et qui ressemblait à celle que saint Paul avait apaisée dans la même église. Il se forma un parti qui se révolta contre des prêtres saints et irréprochables, et on vint jusqu'à les déposer. Clément leur écrivit une lettre, au nom de l'Église de Rome, et il paraît que ce fut en 96, peu de temps après la mort de Domitien[1]. On

[1] Voyez Patricius Junius, *Annot. in ep. Clem.* ; Cotelier, p. 82; Ceillier, etc. Cependant Dodwel, *Append. ad c.* VI, *Dissert. ad Pearson* p. 319; Cave, *Histoire Lit.*, t. I, p. 28; Wake, *pag.* 12, 13, etc.; Grabe, *in Spicil.*, p. 245, etc., pensent que saint Clément écrivit cette lettre pendant la vacance du siége de Rome, après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, et que ce fut pour cela qu'il écrivit au nom de l'Église romaine. Ils ajoutent, pour appuyer leur opinion, que le Saint au commencement de sa lettre, c. I, parle de troubles qui paraissent avoir rapport à la persécution de Néron, qu'il donne comme récent le martyre de saint Pierre et de saint Paul, c. V; qu'il fait mention, c. XL, du service lévitique dans le temple des Juifs, comme subsistant encore, et qui fut aboli en 76. Enfin, continuent-ils, il est dit dans la même lettre,

Digitized by Google

faisait, dans les premiers temps du Christianisme, une estime singulière de cette lettre, et Eusèbe[1] la qualifie d'ouvrage admirable. On la mettait immédiatement après les livres canoniques de l'Écriture-Sainte, et on la lisait dans les églises[2].

Saint Clément au commencement de sa lettre, se sert des expressions les plus propres à lui concilier la bienveillance des Corinthiens. Il leur rappelle l'édification que donnait leur conduite lorsqu'ils aimaient mieux obéir que gouverner, donner que recevoir ; lorsque, contents de l'état où la Providence les avait placés, ils écoutaient avec soin la parole de Dieu, et que, brûlants de zèle pour faire le bien, les dons du Saint-Esprit se répandaient sur eux avec plénitnde. Il témoigne la douleur qu'il ressent de ce qu'ils ont abandonné la crainte du Seigneur, pour se livrer à l'orgueil, à la jalousie, au schisme, et il les exhorte de la manière la plus pathétique à quitter ces vices, parce que ceux qui en sont infectés n'appartiennent point à Jésus-Christ, ce divin Sauveur ne s'étant pas montré avec faste sur la terre, mais avec humilité. Il leur met devant les yeux la douceur et la patience du Créateur envers les êtres qu'il a tirés du néant; la docilité de ces mêmes êtres à sa volonté; la soumission avec laquelle les Cieux, la terre, l'océan et les mondes qui sont au-delà[3] exécutent les ordres du souverain Seigneur. Si nous considérons, dit-il, combien Dieu est proche de nous, et qu'aucune de nos pensées ne lui est cachée, nous devons éviter de faire ce qui est contraire à sa volonté, et honorer ceux qu'il a placés au-dessus de nous. Nous devons modérer notre langue, et l'assujetir par l'amour du silence. « Élevez vos enfants dans ces sentiments; ayez soin de leur apprendre

c. XLIX, que Fortunat, qui vint apporter à Rome la nouvelle du schisme, était un ancien disciple du temps de saint Paul, I *Cor.* XV, 16.

[1] *Hist.*, l. III, c. XVI. Voyez saint Irénée, *ap. Euseb.*, l. V, c. VI; saint Jérôme, *in Catal.*, c. XV; Photius, *cod.* 126.

[2] On trouve cette lettre dans l'ancien manuscrit de la Bible, dit Alexandrin, que Cyrille Lucar envoya à Jacques Ier, roi d'Angleterre. Patricius Junius, garde de la bibliothèque de ce prince, la fit imprimer à Oxford en 1633.

[3] Les anciens appelaient nouveaux mondes les Iles Britanniques et les autres lieux séparés de leur continent par de grandes distances et de vastes mers.

Digitized by Google

quel est le pouvoir de l'humilité et de la charité auprès de Dieu, et quelle est l'excellence de la crainte du Seigneur. » Ce qui suit semble montrer que quelques Corinthiens avaient de la peine à croire la résurrection. Le Saint montre qu'elle est facile à la toute-puissance divine ; ce qu'il éclaircit par divers exemples tirés de la nature. Il cite la résurrection du phénix en Arabie, qui est reconnue depuis longtemps pour fabuleuse : mais on la croyait alors sans en excepter même les plus beaux génies. Il était donc permis de faire usage de cette opinion, pour donner plus de jour à un raisonnement. Au reste, quelle qu'ait la façon de penser de saint Clément sur ce sujet, il n'est point assez important pour qu'on s'y arrête. Le Saint veut qu'on évite la paresse et la négligence, parce qu'il n'y a que celui qui travaille qui ait droit de vivre. « Nous devons donc faire avec zèle toutes sortes de bonnes œuvres, car le Créateur et le Seigneur de toutes choses se plaît dans ses propres ouvrages. »

La dernière partie de la lettre de saint Clément contient une exhortation pathétique à l'humilité, à la paix et à la charité. « Que chacun, dit-il, garde l'ordre et le rang où il a été placé par le don de Dieu ; que celui qui est fort prenne soin du faible ; que le faible respecte le fort ; que le riche assiste le pauvre, et que le pauvre bénisse Dieu de ce qu'il veut bien pourvoir à ses besoins. Que l'homme sage fasse paraître sa sagesse, non en paroles, mais en bonnes œuvres. Que celui qui est humble ne parle jamais de lui-même et ne fasse point montre de ses actions... Que celui qui est chaste n'en conçoive point d'orgueil, sachant que ce n'est pas de lui-même qu'il a le don de continence. Les grands ne peuvent subsister sans les petits, ni les petits sans les grands... Dans le corps humain la tête ne peut rien sans les pieds, ni les pieds sans la tête. Le corps ne peut se passer du service des plus petits membres. » Ainsi le saint Pape enseigne que ceux qui occupent les dernières places dans l'Eglise peuvent être les plus agréables à Dieu[1]. Il rappelle

[1] Epictète, philosophe païen, fortifie la vérité de cette maxime par un exem-

Digitized by Google

aux Pasteurs et aux Supérieurs qu'ils doivent être dans le tremblement et l'humilité, et ne se proposer que la gloire de Dieu. « Prions, dit-il, pour tous ceux qui sont divisés, afin qu'obtenant la modération et l'humilité, ils se soumettent, non à nous, mais à la volonté de Dieu [1]. »

Fortunat, dont parle saint Paul [2] était venu de Corinthe à Rome, pour informer le Saint Siége de la malheureuse division des Corinthiens. Saint Clément le renvoya avec quatre autres personnes, qui étaient chargées de revenir promptement. « Hâtez-vous, mandait-il aux Corinthiens, de les faire repartir, afin que nous apprenions plus tôt que le schisme a cessé parmi vous ; que vous jouissez de cette paix que nous désirons tant, que nous demandons sans cesse par nos prières, et que nous puissions nous réjouir du rétablissement du bon ordre. »

Nous avons un long fragment d'une seconde Épître de saint Clément aux Corinthiens. Il paraît par le témoignage de saint Denys de Corinthe [3], que les anciens Pères ne l'estimaient pas moins que la première, et qu'on la lisait également dans plusieurs églises [4].

L'auteur y exhortait les fidèles à mépriser le monde avec ses faux plaisirs, à ne point perdre de vue les biens qui accompagnent la pratique de l'Évangile, à aimer la vertu et à rechercher cette paix que doivent suivre des délices ineffables dans une autre vie. Il montre que le fondement de la vie chrétienne porte sur la mortification des passions.

Il y a deux autres Epîtres de saint Clément, adressées aux eunuques spirituels, ou aux vierges, et qui ont été découvertes depuis peu [5]. C'est d'elles que parle saint Jérôme, quand il

ple tiré d'une pièce de théâtre. On n'examine point qui est-ce qui fait le rôle de prince ou de mendiant; on ne considère que la manière dont l'acteur joue, et on applaudit à celui qui a le mieux joué son personnage.

[1] N. 56. — [2] I Cor. XVI, 15. — [3] Ap. Eus., l. IV. c. XXIII.

[4] Ce fragment a été aussi trouvé dans le manuscrit Alexandrin de la Bible.

[5] M. Jacques Wetstein les trouva dans un manuscrit syriaque du Nouveau Testament, en 1752. Il les fit imprimer avec une version latine, la même année, et réimprimer en 1757. On en donna une traduction française, accompagnée de notes critiques, laquelle parut en 1763. La version latine de

Digitized by Google

dit[1] de certaines lettres de notre saint Pape : « Dans les Epîtres que Clément, successeur de l'Apôtre Pierre, écrivit (aux vierges), le discours presque entier roule sur l'excellence de la virginité[2]. » Ces lettres ne sont point indignes de celui dont elles portent le nom. On y trouve l'explication des conseils que donne le grand Apôtre sur le célibat et la virginité ; cet état y est fortement recommandé, sans préjudice toutefois de l'honneur dû au mariage, qui doit aussi être regardé comme un état saint. Saint Clément insiste encore sur la nécessité d'éviter toute familiarité entre les personnes de différent sexe, et toutes les occasions capables de porter à l'incontinence[3].

M. Wetstein est jointe à cette traduction, qui a pour auteur Étienne-François Boistard de Prémagny, avocat et ancien subtitut en la cour des aides de Normandie, ancien échevin de la ville de Rouen, secrétaire de l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts, et juge en celle de l'Immaculée-Conception de la même ville. Voyez les *Annonc. de la prov. de Norm., an.* 1766, *n.* 9, 35 *et* 36.

[1] L. I, adv. Jovinian., c. VII, p. 327.

[2] Ce texte de saint Jérôme a donné de l'humeur au docteur Cave. Il accuse le saint Docteur de vouloir faire passer pour des lettres entières une ou deux périodes de la première épître de S. Clément, dans lesquelles se trouve l'éloge de la virginité. *Hist. Lit.*, t. I, p. 29, *ed. noviss.* Cette accusation a été répétée par le docteur Grabe, *Spicil.*, *sect.* 1, p. 262; mais ces deux savants ne l'auraient pas formée, s'ils avaient connu les deux lettres découvertes depuis peu et que saint Jérôme avait en vue dans le passage dont il s'agit.

Henri Venema, luthérien d'Allemagne, a attaqué l'authenticité de ces deux lettres ; mais il a été refuté par M. Wetstein. Voyez les actes de Leipsick, janvier 1756.

M. Wetstein reconnaît que saint Clément n'a point pensé comme Luther sur le célibat : « mais, dit ce savant protestant, on n'a point prouvé que le Pape ait eu tort de penser ainsi. Qu'un homme en effet se prive lui-même de ce dont il pourrait jouir légitimement, et cela pour se livrer plus parfaitement et plus librement au soin de l'Église, on ne voit pas pourquoi il n'aurait point à espérer une grande récompense dans la vie future. » Voyez les actes de Leipsick, *loc. cit.*

[3] Nous avons plusieurs ouvrages qui sont faussement attribués à saint Clément. Tels sont, 1° les *Recognitions* qui parurent vers le milieu du second siècle, et dont Origène fait mention. On y trouve le récit d'un prétendu voyage et de prétendues conférences de saint Pierre. Les ébionites y insérèrent leurs ouvrages.

2° Dix-neuf homélies appelées *Clémentines*, publiées par Cotelier, sous le titre de *Fausses Clémentines*. L'imposteur avait de l'esprit et de l'érudition.

3° Les *Canons Apostoliques*. Ce recueil fut fait dans le troisième siècle,

Digitized by Google

La persécution de Domitien donna lieu à saint Clément de faire éclater sa patience et sa sagesse. Les fidèles respirèrent sous Nerva, mais son règne fut très-court. La tempête recommença sous Trajan, qui, dès son avènement au trône impérial, refusa aux Chrétiens la liberté de tenir des assemblées. Il alluma le feu de la troisième persécution générale, l'an 100 de Jésus-Christ : ce fut alors que saint Clément témoigna pour Jésus-Christ. Voici ce que rapportent ses Actes que le savant Allatius croit être presque contemporains :

Lorsque Mamertinus était préfet de la ville de Rome, il s'éleva une sédition dans le peuple romain sur la personne de Clément ; et dans le trouble qui s'ensuivit, les uns disaient : « Quel mal a-t-il donc fait ? ou plutôt quel est le bien qu'il n'ait entrepris ? En effet, les malades, quels qu'ils soient, qui reçoivent sa visite, recouvrent la santé ; quiconque l'aborde accable de tristesse, s'en retourne le cœur joyeux ; en un mot, il fait du bien à tout le monde. » Les autres, poussés par l'esprit du diable s'écriaient : « C'est par l'art de la magie qu'il fait tout cela, détruisant ainsi le culte de nos dieux. Car il nie la divinité de Jupiter ; Hercule, notre protecteur, il l'appelle un esprit immonde ; la sainte déesse Vénus, une prostituée ; et quant à la grande déesse Vesta, il soutient faussement qu'elle a été consumée par le feu. Et c'est aussi de cette manière qu'il note d'infamie la très-sainte Minerve ; pareillement Diane, Mercure, Saturne et Mars ; enfin il couvre d'opprobres tous les noms de nos dieux et leurs temples. Il faut donc, ou qu'il sacrifie à nos dieux, ou qu'il disparaisse du nombre des vivants. »

Mamertinus, préfet de la ville, ne pouvant tolérer cette sédi-

d'après les différents Conciles qui s'étaient tenus en Afrique par les rebaptisants. Voyez Bévéridge, *in can. Eccl.* ; Grabe, *in Spicil.*, t. I, p. 290 ; Nourry, *in Appar.*, t. I ; Cotelier, *Patres apostoloci*, et surtout Fontanini, *Hist. Lit. Aquil.*, l. V, c. x, p. 324.

4° Les *Constitutions Apostoliques*, qui sont presque du même temps que les *Canons Apostoliques*. Elles sont citées par saint Épiphane. *hær.* 45, 85 ; mais elles ont été falsifiées depuis ce temps-là. C'est un recueil de règlements des premiers siècles, où l'auteur emprunte quelquefois le personnage des Apôtres. La liturgie qui s'y trouve est une des plus anciennes que l'on connaisse. Voyez Ceillier, t. XIII, p. 643.

Digitized by Google

tion, donna ordre d'amener devant lui le Bienheureux Clément. Lorsqu'il l'eut envisagé, il lui dit d'abord : « Je sais que tu es de noble race, ainsi que nous l'atteste le peuple romain. Mais tu as embrassé l'erreur, rendant un culte à je ne sais quel Christ, sans honorer les dieux qu'on vénère dans les temples. Il faut donc que tu renonces à toute vaine superstition, et que tu honores les dieux. »

Le Bienheureux Clément répondit : « Je désirerais que Ton Excellence, dans sa sagesse, voulût bien écouter ma défense, et considérer que, si je suis accusé, ce n'est point à cause de la sédition de ces insensés ; mais pour la doctrine que je prêche. Car si, semblables à une meute de chiens, ils aboient contre nous et nous mettent en pièces, ils ne peuvent du moins empêcher que nous ne soyons des hommes raisonnables ; quant à eux, ils sont toujours des êtres sans raison. En effet, il est notoire qu'une sédition a constamment pour auteurs des gens ignorants, ce qui fait qu'on ne peut avec sûreté en embrasser le parti, et qu'elle demeure dépourvue de tout caractère de justice et de vérité. Que le silence se rétablisse, ce repos qui donne à un homme jouissant de sa raison la facilité de se consulter et d'examiner en lui-même ce qui est de son salut; dans cet état, il pourra trouver le Dieu véritable, et dignement lui engager sa foi. »

Publius Tarquitianus envoya sur ceci à l'empereur Trajan un rapport dans lequel il s'exprimait ainsi sur la personne du Bienheureux Clément : « Le peuple ne cesse d'assaillir ce Clément de cris séditieux ; mais on ne saurait alléguer de témoignage digne de créance contre sa conduite. » L'empereur Trajan répondit qu'il fallait, ou qu'il consentît à sacrifier, ou qu'il fût relégué au-delà du Pont-Euxin, dans une ville déserte de la Chersonèse.

La sentence ayant ainsi été portée par Trajan, Mamertinus cherchait en lui-même par quels moyens Clément pourrait offrir un exil volontaire. Mais le Bienheureux Clément s'efforçait, au contraire de convertir à la foi du Christ l'esprit de son juge lui-même ; et de lui persuader qu'il préférait l'exil, loin

Digitized by Google

de le craindre. Le Seigneur donna une telle grâce aux paroles de Clément, que le préfet Mamertinus lui dit, avec larmes : « Le Dieu que tu adores sincèrement te portera secours en cet exil auquel tu es condamné. » Et il fit appareiller un navire, qu'il pourvut de tout le nécessaire, et il le laissa partir. Le navire était très-chargé; car des hommes religieux, et en grand nombre, suivirent le Bienheureux Clément.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur exil, Clément trouva là plus de deux mille Chrétiens, depuis longtemps condamnés par sentence juridique, et occupés à travailler le marbre. Dès qu'ils aperçurent le saint et célèbre Évêque Clément, ils s'approchèrent tous de lui avec des gémissements et des pleurs, et lui dirent : « Priez pour nous, saint Pontife, afin que nous devenions digne des promesses de Jésus-Christ. » Clément, ayant appris qu'ils avaient été déportés pour leur foi en Dieu, répondit : « Ce n'est point sans raison que le Seigneur m'a conduit en ces lieux : c'est afin que, prenant part à vos souffrances, je pusse vous apporter des consolations et vous donner l'exemple de la patience. ·

Or il apprit d'eux-mêmes qu'ils étaient contraints d'apporter l'eau sur leurs épaules d'une distance de six milles. Le Saint leur dit donc, en les exhortant : « Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il ouvre une veine d'eau aux Confesseurs de sa foi; et que Celui qui, par la main de Moïse, a frappé la pierre dans le désert du Sinaï, et en a fait couler les eaux en abondance, fasse aujourd'hui jaillir pour nous une source vive dont nous jouissions pour nos besoins. » Et lorsque la prière fut achevée, le Bienheurenx Clément, autour de lui, vit sur une colline un Agneau debout, qui leva le pied droit, comme pour lui indiquer le lieu qu'il cherchait. Le Bienheureux Pape leur dit : « Creusez en cet endroit. » Les Chrétiens ayant donc creusé tout autour du lieu où l'Agneau avait apparu, mais qui fut laissé intact, le Saint prit un petit sarcloir et en frappa légèrement la place qui était sous le pied de l'Agneau : et soudain il en jaillit une très-belle source et avec une telle affluence, que, se répandant avec impétuosité, elle forma un

Digitized by Google

ruisseau. Alors le Saint, aux acclamations de tous, dit le verset du psaume : « L'abondance des eaux réjouit la cité de Dieu. »

Le bruit de ce prodige s'étant répandu, toute la province accourut ; et ceux qui venaient entendre les enseignements du Bienheureux Clément, se convertissaient tous au Seigneur, au point qu'il y eut des jours auxquels cinq cents et plus reçurent le Baptême. Dans l'espace d'une année, les fidèles bâtirent en ce lieu soixante-cinq églises, et toutes les idoles furent brisées, tous les temples des pays circonvoisins furent détruits, tous les bois sacrés environnants, jusqu'à la distance de trois cents milles, furent abattus et coupés jusqu'au niveau du terrain.

Des faits si merveilleux excitèrent une telle émotion, que la nouvelle en parvint aux oreilles de Trajan, qui apprit ainsi que le peuple des Chrétiens s'était accru jusqu'à une multitude innombrable. On envoya donc sur les lieux le préfet Aufidianus. Il fit d'abord périr un grand nombre de Chrétiens par divers genres de supplices. Mais voyant qu'ils s'offraient tous avec joie au martyre, il épargna la multitude et ne réserva que le bienheureux Clément, espérant le contraindre à sacrifier. Mais, le voyant si ferme dans la foi au Seigneur, et craignant de ne pouvoir jamais lui faire changer de sentiment, il dit à ses satellites : « Qu'on le mène au milieu de la mer, qu'on lui attache une ancre au cou, et qu'on le précipite au fond, de peur que les Chrétiens ne l'honorent comme un Dieu. »

Cet ordre ayant été exécuté, toute la multitude des Chrétiens se rendit au rivage, avec des cris et des lamentations. Alors, les disciples du saint Martyr, Cornelius et Phœbus, leur dirent : « Prions tous ensemble, afin que le Seigneur daigne nous montrer les reliques de son Martyr. » Pendant que le peuple priait, la mer se retira sur elle-même à la distance de trois milles. Et le peuple s'étant avancé sur le terrain laissé à sec, on trouva un édifice ayant la forme d'un temple de marbre, préparé par Dieu même, où dans un tombeau de

Digitized by Google

pierre reposait le corps du Bienheureux Clément, disciple de l'Apôtre saint Pierre. L'ancre avec laquelle il avait été submergé était placée près de lui. Ses disciples furent avertis par une révélation de ne point enlever le corps; l'oracle céleste ajouta que désormais, tous les ans, le jour du combat du saint Martyr, la mer se retirerait pendant sept jours, et qu'on y pourrait marcher à pied sec. Ce qu'il a plu au Seigneur d'accomplir jusqu'à ce jour pour la gloire de son nom.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

Saint Clément est mis au nombre des Martyrs dans l'ancien Canon de la Messe de l'Église romaine. Il y avait à Rome, dans le VIII^e^ siècle, une célèbre église de saint Clément, qui était un des titres ou paroisses de la ville. René, légat de saint Léon au faux concile d'Ephèse, était prêtre du titre de notre Saint. Il n'y avait dans ce temps-là que les Martyrs qui donnaient des titres aux églises[1].

L'empereur Louis-le-Débonnaire ayant fondé, en 872, l'abbaye de Cava dans l'Abruzze, à quatre milles de Salerne, l'enrichit de reliques de saint Clément, Pape et Martyr, que le Pape Adrien lui avait envoyées, et elles y sont encore aujourd'hui. L'ancienne église de Saint-Clément qui est à Rome, et dans laquelle saint Grégoire-le-Grand prêcha plusieurs de ses homélies, conserve toujours une partie des reliques de ce Saint. Quoique Clément XI l'ait fait réparer, on n'a point touché à l'ancienne structure, qui est celle des premières églises des Chrétiens.

[1] On lit dans Eusèbe que saint Clément sortit de cette vie la troisième année de Trajan, de Jésus-Christ 100. Cette façon de s'exprimer a fait conclure à quelques auteurs que la mort du saint Pape avait été naturelle. Mais saint Clément, *ep. ad Cor.*, *n.* 6, dit, en parlant de saint Paul, qu'*il sortit de ce monde*. On ne doute cependant pas du martyre de l'Apôtre. On objecte encore que saint Télesphore est le seul des Papes qui ont siégé avant saint Éleuthère, auquel saint Irénée, l. III. c. III, donne le titre de martyr. Ce doit être une omission, quoiqu'on n'en sache pas la cause, puisqu'il y a eu d'autres Papes martyrs que saint Télesphore. Saint Irénée fait mention de l'épître de saint Clément aux Corinthiens, et ne dit rien de celles de saint Ignace, qu'il cite cependant quelquefois. Est-on en droit de conclure de là que le saint Évêque d'Antioche n'a écrit aucune lettre?

Digitized by Google

Il y avait des reliques de saint Clément dans les églises de Saint-Marcel, de Saint-Séverin et du Val-de-Grâce à Paris : mais il n'est pas bien certain que ces différentes reliques soient du saint Pape de ce nom. Quoi qu'il en soit, notre Saint est l'ancien titulaire de Saint-Marcel, et second patron de l'église paroissiale de Saint-Séverin.

Saint Clément fait consister l'esprit du Christianisme dans un parfait détachement des choses créées. « Nous devons, dit-il, regarder les choses de ce monde comme indignes de nous, et ne pas les désirer... Le siècle présent et le siècle à venir sont ennemis. Nous ne pouvons les aimer tous les deux. Il faut donc opter, puisque nous ne pouvons nous attacher à l'un sans renoncer à l'autre. Soyons convaincus qu'il vaut beaucoup mieux haïr les choses présentes, qui sont méprisables, de peu de durée et corruptibles, et rechercher les biens à venir, qui sont vrais, solides et nullement sujets à la corruption... Ayons du courage, sachant que nous sommes appelés à combattre... Courons dans la lice pour remporter une couronne immortelle... Voici ce que dit Jésus-Christ : Conservez vos corps purs et vos âmes sans tache, afin que vous puissiez parvenir à la vie éternelle. » (GODESCARD.)

TRANSLATION DU CHEF DE SAINT CÉLMENT,

PAPE ET MARTYR.

Le Chef de saint Clément, Pape et Martyr, honoré en ce jour, a été transféré de l'abbaye de Cluny dans la cathédrale d'Autun, au commencement de ce siècle. Il avait été apporté en 1206, de la ville de Rose, dans le Levant, à Cluny, par Dalmace de Sercy et Ponce de la Bussière. Les circonstances de cette translation méritent d'être rapportées. C'est Dalmace de Sercy lui-même qui en a écrit la relation[1].

Retenu à Constantinople par les vents contraires, il était profondément affligé de ne pouvoir continuer sa route jusqu'à

[1] Biblioth. Cluniac, col. 1481 et suiv. Notice du Rituel d'Autun.

Digitized by Google

Jérusalem, après tant de fatigues sur terre et sur mer. Il pria ardemment le Seigneur de lui inspirer ce qu'il avait à faire pour exécuter une chose égale à l'accomplissement de son vœu. Il résolut d'emporter dans son pays quelques reliques. Il communiqua sa pensée aux deux Cardinaux présents à Constantinople, qui l'approuvèrent, mais l'avertirent qu'il ne devait point acheter ces reliques, parce que les lois de l'Église défendaient ce trafic.

Le chevalier, afin de faire une découverte de quelque valeur, resta à Constantinople jusqu'au dimanche des Rameaux de l'année suivante. Alors, un saint prêtre nommé Marcel, né dans le territoire de Châlon-sur-Saône, lui apprit que, dans une célèbre abbaye de la ville, on conservait la tête de saint Clément[1]. Il s'y rendit donc avec Marcel et un Religieux de l'Ordre de Citeaux. Il demanda à voir tous les trésors de cette église, et pendant qu'il discutait à dessein avec celui qui les montrait, le prêtre s'approcha non sans effroi, de la châsse dans laquelle se trouvait cette tête et en enleva avec précaution la mâchoire et les dents, parce qu'il n'osa pas prendre la chef entier ; tous les deux s'en allèrent lentement. « Eh bien, lui dit le chevalier, comment cela s'est-il passé? » — « Je suis content de ma part. » — « Vous n'avez donc pas toute la tête? » Le prêtre ayant répondu qu'il n'en avait qu'une partie, le chevalier irrité lui dit : « Ce n'est rien que cela; mais allez toujours avec ce que vous avez; moi et mon compagnon, nous verrons ce qui reste à faire. » Le chevalier frappa de nouveau à la porte du couvent. » J'ai oublié chez vous mon gant, dit-il au portier, il faut que je le cherche. » Le chevalier conversa avec le moine à la porte, pendant que Dalmatius se glissa dans l'église auprès de la châsse derrière l'autel, et remercia Dieu de lui faire reconnaître la tête de saint Clément par la mâchoire qui lui manquait, car il y avait

[1] M. Hurter, qui rapporte cette translation dans l'Hist. d'Innocent III, t. II. p. 144, dit que le chef de S. Clément fut pris, en 1204, dans une église de Constantinople nommée Rose; mais il y a dans le texte de la relation, *In eadem civitate quæ latine interpretatur Rosa.*

Digitized by Google

encore une autre tête à côté. Il sortit à la hâte du couvent et monta à cheval; les moines, s'étant aperçus de ce qui était arrivé, le poursuivirent en poussant des cris. Le chevalier remit la tête à son compagnon, lui dit de se sauver promptement, arrêta son cheval, écarta ses vêtements, montra aux moines qu'il n'avait rien sur lui et les appela menteurs.

Il se rendit alors sans retard dans son hôtellerie, plaça avec un joyeux effroi la tête vénérée dans sa chapelle et resta toute la semaine chez lui. Le samedi de Pâques, il vint de nouveau avec son compagnon, en habit de pèlerin, dans l'église de ce couvent; la dévotion était le prétexte, l'autre chef était le but. Mais les moines soupçonneux leur permirent à peine de baiser les reliques et avaient pendant tout le temps les yeux fixés sur les mains des deux etrangers. « Pourquoi êtes-vous si méfiants? leur demanda le chevalier — Hélas! il y a très-peu de jours, on nous a volé la relique la plus précieuse, la tête de saint Clément, répondirent les moines. » Tous les deux furent pleins de joie d'acquérir la certitude qu'ils possédaient la véritable tête.

Le jour de Pâques, Dalmatius voulant s'en assurer encore, envoya dans le couvent un Latin qui connaissait la langue grecque. « Un chevalier de mon peuple, dit-il aux moines, désire acheter des reliques pour de l'or, de l'argent, des maisons ou des revenus. » L'abbé lui répondit avec humeur : « Nous ne pouvons rien céder, on nous a volé tout récemment la tête de saint Clément. » Quelques Vénitiens entendirent ce colloque et dirent au messager : « Tu es peut-être un des voleurs! » Car l'abbaye était située dans le quartier vénitien. Le messager protesta qu'il ne savait rien de tout cela, mais il ne s'arrêta pas plus longtemps. Pour être encore plus sûr de l'authenticité de sa relique, Dalmatius s'informa auprès d'un Syrien, ancien Chanoine de l'église du Saint-Sépulcre, qui demeurait depuis quinze ans à Constantinople, et connaissait exactement tout ce qui concernait les églises, si on ne pourrait pas trouver dans cette ville quelques reliques de saint Clément. Celui-ci lui donna les renseignements suivants :

Digitized by Google

« Un empereur a apporté, il y a de longues années, la tête de ce Saint dans la capitale ; mais j'ignore l'église dans laquelle elle est conservée. »

Dalmatius et ses compagnons, heureux d'avoir levé tous les doutes sur l'authenticité de leur trésor, firent vœu d'en faire don à l'église de Cluny dans le cas où, avec la grâce de Dieu, ils parviendraient à la transporter au-delà des mers, et s'embarquèrent. Ils attribuèrent à la jalousie du démon un ouragan terrible qui brisa les mâts et les voiles, et pendant lequel l'équipage, en danger de périr, se sauva dans les canots ; ils conçurent encore une plus profonde vénération pour leur saint trésor, lorsqu'ils virent le calme suivre aussitôt leurs prières et leurs larmes répandues devant cette relique. Et avec quelle piété, avec quelle confiance dans l'intercession de saint Clément auprès du Juge futur des vivants et des morts, avec quelles démonstrations de joie, les heureux Religieux de l'Ordre de Cluny transportèrent cette tête dans l'église de cette abbaye[1] ! (PEGUEGNOT.)

SAINT CLÉMENT,

PREMIER ÉVÊQUE DE METZ.

La tradition nous apprend que plusieurs Disciples de saint Pierre sont venus, envoyés par lui, apporter la foi en France ; et ceux qui l'ont contestée l'ont fait sans preuves sérieuses. Ainsi, on croit depuis les temps reculés que saint Lin, disciple de saint Pierre, a prêché la foi dans Besançon et qu'ensuite rentré à Rome, il est devenu le premier successeur de saint Pierre ; on croit pareillement à Metz que saint Clément, premier évêque de cette ville, était, comme saint Lin, disciple de saint Pierre. Il convertit dans cette contrée un grand nombre d'idolâtres et il mourut à Metz, où on honore une partie de ses reliques dans la cathédrale.

On releva son corps de terre en 1090, avec beaucoup de

[1] On faisait à Cluny la fête de cette translation ou réception du chef de S. Clément le 27 juillet.

Digitized by Google

solennité; le monastère de Saint-Félix, qui était dans le voisinage prit depuis lors le nom de monastère de Saint-Clément.

Le saint patron de Metz est honoré le 23 novembre.

SAINT AMPHILOQUE,

ÉVÊQUE D'ICONE.

Amphiloque, célèbre dans l'Église au IVe siècle, était originaire de Cappadoce. Il étudia la rhétorique et le droit. Il plaida depuis avec succès et se fit estimer par sa grande probité. Plus tard il exerça les fonctions de juge; il se lia étroitement avec saint Grégoire de Nazianze, qui lui avait recommandé les affaires de plusieurs de ses amis. Sur ses avis il résolut de quitter le palais pour aller servir Dieu dans la retraite. Il choisit pour sa demeure une solitude, où, sans négliger les soins qu'il devait à un père infirme et fort âgé, il s'occupait de la prière et de l'étude. Il cultivait aussi un jardin, car on voit qu'il en envoyait des fruits et des légumes à saint Grégoire, qui, de son côté, le fournissait de blé, parce qu'il n'en croissait pas dans son canton.

Amphiloque était aussi étroitement uni à saint Basile; et, quand il le vit élevé sur le siége de Césarée, il fût allé vivre avec lui, sans deux obstacles : le premier était le besoin continuel que son père avait de sa présence; l'autre, la crainte que son ami ne voulût l'engager dans le ministère ecclésiastique.

Mais Dieu, qui l'y appelait, le conduisit à la dignité qu'il redoutait, par des voies contre lesquelles il ne s'avisa pas de se précautionner. Il ne pensait à rien moins qu'à l'épiscopat, lorsque la Providence l'attira à Icone, dans un temps où le siége de cette ville était vacant. Le peuple et le Clergé l'élurent tout d'une voix pour le remplir. Étonné de cet événement, Amphiloque ne pensait qu'à fuir pour éviter le fardeau qu'on voulait lui imposer; Dieu lui ôta les moyens d'exécuter son dessein, et il fut obligé de prendre soin d'un peuple qui le

Digitized by Google

souhaitait si ardemment. Encouragé par les lettres de saint Basile, il se livra tout entier aux besoins de son diocèse et de l'Église universelle.

L'an 381, il se trouva au second Concile œcuménique assemblé à Constantinople par les soins de Théodose, pour tâcher de rétablir l'unité de la foi catholique en Orient. Deux ans après, cet empereur, qui travaillait sérieusement à la paix de l'Église, crut qu'il parviendrait à terminer les disputes en assemblant encore à Constantinople les chefs des différents partis qui divisaient l'Église. Il les convoqua pour le mois de juin de l'an 383 : presque tous répondirent à son appel.

Avant l'ouverture de l'assemblée, Amphiloque fit dans le palais de l'empereur une action d'éclat. Les Ariens, quoique privés de leurs églises à Constantinople, y étaient en grand nombre et avaient de puissants protecteurs à la cour de Théodose. Amphiloque vint trouver l'empereur, pour obtenir de lui qu'il fût défendu aux ennemis de la divinité de Jésus-Christ de tenir des conciliabules en quelque endroit que ce fût. Deux ans auparavant, Théodose avait fait des lois pour les défendre dans les villes ; il trouva qu'il était trop dur de les défendre aussi à la campagne, et refusa d'abord la demande d'Amphiloque. Le saint Évêque, sans se rebuter, revint au palais quelques jours après, pour saluer l'empereur. Il lui rendit les respects ordinaires, comme faisaient les Évêques ses confrères ; mais il n'en rendit aucun au jeune Arcade, nouvellement associé à l'empire, quoique ce prince fût auprès de son père, et que les autres Évêques fissent les cérémonies accoutumées en pareille occasion : Théodose crut qu'il n'y pensait pas et l'avertit de saluer son fils. Amphiloque s'approcha d'Arcade, lui fit quelques caresses, mais seulement du bout du doigt, comme il aurait pu faire à un enfant ordinaire, et se contenta de lui souhaiter le bonjour. Le père lui ayant fait entendre qu'on devait avoir pour son fils le respect dû à la dignité royale, puisqu'il était déclaré auguste : — Seigneur, lui dit Amphiloque, c'est assez que je sois acquitté de ce qui est dû à l'empereur, sans qu'il soit nécessaire d'honorer encore

Digitized by Google

son fils — Irrité de l'injure qu'il croyait être faite à Arcade, Théodose commanda qu'on renvoyât l'Évêque de son palais. On le poussait déjà pour le faire sortir, lorsque, se tournant vers l'empereur, il lui dit d'un ton de voix fort élevé : — Vous ne pouvez souffrir qu'on méprise votre fils ; vous vous emportez même contre ceux qui ne rendent pas à son rang ce qui lui est dû : ne doutez donc pas que Dieu n'ait en horreur ceux qui refusent de rendre à son Fils unique les mêmes honneurs qu'à lui.

Théodose comprit aussitôt les raisons de la conduite d'Amphiloque, et, pour marquer combien ce trait d'esprit faisait impression sur lui, il fit, en la présence de toute sa cour, des excuses au saint Évêque, et porta une loi qui défendait aux hérétiques de tenir des assemblées dans les lieux publics ou dans les maisons particulières.

Amphiloque employa le reste de ses jours à instruire son peuple et à combattre les hérétiques par ses prédications et par ses écrits. On croit qu'il mourut vers l'an 395.

SAINT DANIEL,

ÉVÊQUE DE BANGOR.

On doit se former une haute idée de la sainteté de Daniel, d'après la vénération singulière que les églises de la Grande-Bretagne avaient pour sa mémoire. Il florissait au commencement du VI^e^ siècle. En 516, il fonda un collége ou monastère, près du canal de la mer qui sépare l'île d'Anglesey du pays de Galles. Peu de temps après, une ville fut bâtie en cet endroit par le roi Mailgo, qui avait fourni aux frais du tombeau de saint David. On l'appela, suivant Ussérius, Bancor ou Bangor, à cause de la beauté du chœur du monastère. Saint Daniel, premier Évêque de ce lieu, fut sacré par saint Dubice. Il assista au Concile de Brévi, mourut en 545, et fut enterré dans l'île de Berdsey. La cathédrale de Bangor est dédiée sous l'invocation de saint Daniel. Le Nève n'a pu découvrir les noms d'aucun Evêque de cette ville jusqu'au XII^e^ siècle.

Digitized by Google

SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE GIRGENTI.

Le Martyrologe Romain fait mention de ce saint Évêque le 23 novembre. Son histoire est peu connue, et les faits qu'on raconte de lui sont trop peu authentiques, pour les rapporter ici. Nous dirons simplement qu'il était né près d'Agrigente, nommée aujourd'hui Girgenti, en Sicile, de parents fort distingués par leurs richesses et leur vertu ; qu'il fit, jeune encore, un pèlerinage dans les saints lieux et qu'il y embrassa la vie religieuse ; mais que le désir de revoir sa patrie, l'ayant ramené à Girgenti, il fut d'une voix unanime élu pour succéder à l'Évêque de cette ville, qui mourut peu de temps après son retour. Saint Grégoire-le-Grand, qui occupait à cette époque la Chaire de Saint-Pierre, avait une estime particulière pour l'Évêque d'Agrigente, et il le défendit avec zèle contre les calomnies auxquelles il fut en butte par suite de la jalousie de deux mauvais prêtres qui avaient aspiré à monter à sa place sur le siége épiscopal de cette ville.

SAINTE WULFETRUDE,

ABBESSE DE NIVELLE.

Nous honorons aujourd'hui la mémoire d'une grande Sainte, mais dont la vie est peu connue. Demandons à Dieu son obscurité ici-bas, et sa gloire dans les Cieux.

Wulfetrude était nièce de l'illustre sainte Gertrude ; elle fut élevée, par sa tante, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et fut mise, de bonne heure, sous sa conduite dans le monastère de Nivelle. Son humilité, sa douceur, son ardente piété, son amour pour les mortifications et la pénitence, la firent choisir, après la mort de sainte Gertrude, pour lui succéder dans la dignité d'Abbesse. Elle conserva, dans cet emploi imposant, la même modestie et la même candeur, et mourut,

Digitized by Google

en 669, après une vie pleine de mérites, au milieu des vierges pures dont elle était le guide et le modèle.

SAINT TROND,

Il y avait encore beaucoup d'idolâtres dans le territoire de la Hesbaye (entre le pays de Liége et le Brabant), lorsque saint Trond illustra ce pays par l'éclat de ses vertus. Né dans ces contrées, élevé à Metz par le pieux Évêque Cléodulphe, il partageait son temps entre l'étude, les œuvres de charité, la récitation des psaumes, la méditation de la loi du Seigneur, et d'autres exercices de piété. Ayant été ordonné prêtre, il retourna dans sa patrie, d'où il extirpa les restes de l'idolâtrie par ses prédications. Il fit bâtir un monastère dans un de ses domaines, non-seulement pour en faire une retraite destinée à des solitaires, mais encore une école où la jeunesse pût se former tout à la fois aux sciences et à la piété. Ce monastère a donné naissance à une ville connue depuis sous le nom de Saint-Trond. Le Saint mourut en 693. Il ne paraît pas qu'il ait embrassé l'état monastique, comme quelques auteurs l'ont cru.

SAINT SARRE,

CURÉ DE LAMBRES.

On sait peu de choses de ce Saint, qui est honoré dans le pays où il a reçu le jour. Il naquit au village de Lambres près de Douai, de parents riches et puissants. Un privilége très-ancien, donné par Radulphe, évêque d'Arras en 1213, confirme cette opinion dans ce qu'il dit des terres et des propriétés de saint Sarre, que les échevins et les habitants de Sabres avaient divisées sous la foi du serment.

Il parait qu'étant encore jeune il témoigna à ses parents le désir de se consacrer au service de Dieu et foula généreusement aux pieds tous les biens et les plaisirs du siècle pour entrer dans la cléricature. Ordonné prêtre dans la suite, il fut

Digitized by Google

attaché à l'église de Notre-Dame à Cambrai, et plus tard, ce semble, à la paroisse même de Lambres, en qualité de Pasteur.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu : quelques-uns supposent que ce fut au VI^e^ siècle, parce que, disent-ils, le corps de Sigebert, roi d'Austrasie, assassiné à Vitri, près de Douai, fut transporté au village de Lambres qui avait déjà peut-être saint Sarre pour patron. On voit facilement combien cette raison est faible et hasardée. D'autres supposent qu'il vivait au XI^e^ siècle, mais leur opinion est également fausse, puisque ses reliques furent transportées, en 1025, de l'église de Notre-Dame de Cambrai, dans celle de Saint-André du Cateau, et que Balderic, auteur de la chronique de Cambrai et d'Arras, qui vivait à cette époque, ne fait pas mention de lui. Nous préférons suivre le sentiment des savants auteurs des Actes des Saints de Belgique, et supposer que saint Sarre vivait au VII^e^ siècle, époque si féconde en Saints dans ce pays. Cette opinion, sans preuves positives en sa faveur, mais aussi sans raison qui la contredise directement, parait être la plus probable.

Depuis le moment où Gérard de Florines, évêque de Cambrai, eut transporté dans son monastère de Saint-André, au Cateau, les reliques de saint Sarre, les Religieux le regardèrent comme un de leurs principaux patrons : ils célébraient sa fête solennellement le 24 novembre, et non le 23 comme à Cambrai, à Lambres, à Vred, à Estrées et à Courchelettes, toutes paroisses du diocèse actuel de Cambrai. Cet Office était tiré en entier du Commun des Confesseurs non Pontifes.

Il est très-douteux que les reliques de Saint Sarre aient été conservées au Cateau : tout porte à croire qu'elles ont péri en 1133, quand Gérard Maufilastre incendia la ville. Cette opinion parait d'autant plus fondée, qu'en 1631, Paul Boudot, évêque d'Arras, donna, du consentement du Pasteur et des habitants de Lambres, à Antoine de Montmorency, abbé du monastère de Saint-André, une partie de son chef conservé de temps immémorial dans ce village.

Digitized by Google

Saint Sarre est représenté de différentes manières dans les tableaux : à Lambres, on le voit sous un habit d'ermite, avec un scapulaire, et portant dans la main droite un instrument tranchant ; peut-être veut-on exprimer de cette manière que, comme les Apôtres, il travailla de ses mains pour vivre, et faire l'aumône aux pauvres. Dans l'abbaye de Saint-André, il était représenté revêtu des habits sacerdotaux et tenant un livre en main.

SAINT PHALIER.

Saint Phalètre ou Phalier, naquit à Limoges en Aquitaine de parents pieux et illustres ; pendant sa jeunesse, il ne faisait aucune action puérile, préférant les œuvres de piété aux jeux et au plaisir. Son père, voyant sa dévotion, jugea convenable de le faire instruire dans les lettres et les sciences ; mais le jeune homme ne s'adonnait pas moins à l'oraison qu'à l'étude, s'appliquant à mériter la faveur d'entrer dans les Ordres. Il devint Diacre, et pratiqua une pauvreté exemplaire, et se priva plutôt des vêtements et de la nourriture pour la donner à ceux qui en avaient besoin. Sa piété et ses vertus se répandirent bientôt dans tout le pays, et le Saint craignant que sa renommée n'attirât les populations, résolut d'aller en pèlerinage à Jérusalem et à Rome.

De retour en France, il resta pendant quatre ans dans le pays d'Agen, puis se rendit auprès de l'Évêque de Clermont qui lui conféra le sacerdoce. Averti par une voix du Ciel d'aller se fixer dans un endroit solitaire et sauvage situé sur les confins du pays de Bourges, et nommé Chabris, pour y attendre son dernier jour, le Saint, conduit par un Ange, se rendit à ce pays, et y ayant construit une maison et une chapelle, il vécut dans l'abstinence et la prière avec plusieurs de ses compagnons.

Apprenant à des avertissements du Ciel que sa mort approchait, le Saint ordonna à ses compagnons de l'enterrer dans

Digitized by Google

sa cabane, et leur fit quelques exhortations ; puis il expira doucement, le 23 novembre, âgé de 60 ans.

SAINT GOBERT,

CISTERCIEN.

Le Bienheureux Gobert était un Frère Convers de l'Ordre de Cîteaux.

Après sa mort, arrivée le 23 novembre, les Religieux, selon l'habitude, portèrent ses restes à l'église. Or tandis qu'ils récitaient l'Office auprès du défunt, celui-ci se lève tout à coup du cercueil, et revenu à la vie, frappe d'étonnement et de crainte tous ceux qui l'entouraient. Interrogé sur la cause du miracle, il répondit qu'aussitôt après sa mort, il avait été conduit par des Anges dans un jardin très-agréable où il avait trouvé la très-sainte Vierge, auprès de laquelle était un siége magnifique sur lequel il lui fut ordonné de s'asseoir ; mais qu'à peine il commençait à goûter ces délices et à se réjouir de se trouver à une si belle place en présence de Marie, il lui fut ordonné de reprendre ses dépouilles mortelles. Le pieux serviteur de Marie se plaignit modestement de ce qu'on le privât aussi vite de la présence de sa Souveraine ; mais il lui fut répondu qu'il devait se consoler parce que bientôt il goûterait cette douce félicité. Gobert cessa donc de se plaindre et protesta ensuite aux autres Religieux qu'en cet état il n'avait pas de plus grand désir que de voir s'accomplir en lui la volonté de Dieu. La très-sainte Vierge voulut pour peu de temps priver ce Religieux de sa présence, afin qu'il pût enflammer la dévotion des autres envers elle, et gagner pour lui-même une place encore plus belle dans le Paradis[1].

LE BIENHEUREUX SALOMON.

Salomon naquit en Bretagne, et fut disciple de Robert d'Arbrissel. Après l'avoir secondé, il se retira dans la forêt de Ni-

[1] Muzzarelli, 23 nov.

Digitized by Google

doiseau, il fonda une abbaye et créa six monastères, où fleurit la piété. Il mena une vie si cachée, qu'il n'est guère connu que par l'éloge qu'en fait le Martyrologe de Nidoiseau. Il l'offre comme un astre brillant dans l'Église, par les lumières de la science et par l'éclat des vertus. Il mourut le 23 novembre vers 1120.

LE BIENHEUREUX ZÉGHER,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Parmi les pauvres Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique qui vinrent se fixer dans la Flandre, on remarque surtout le Bienheureux Zégher. Il fit son séjour habituel à Lille, et plusieurs auteurs pensent même qu'il était né dans ce pays, où il opéra beaucoup de fruit par ses prédications et ses vertus. Un jour qu'évangélisant la ville d'Ypres, il s'était mis à prier dans l'église pour le salut de ce peuple, il aperçut, au milieu de la foule qui l'environnait, une jeune personne habillée d'une manière mondaine et propre à donner mauvaise opinion de sa vertu. Par une révélation qu'il eut en ce moment, le Bienheureux connut que cette personne, qui se nommait Marguerite, deviendrait un jour célèbre par sa sainteté. Il l'appela donc, lui parla avec force et onction et lui inspira un généreux mépris du monde et de ses vanités passagères. En peu de temps un grand changement s'opéra dans toute la conduite de Marguerite d'Ypres, et elle ne tarda pas à réaliser les espérances que le Bienheureux Zégher avait conçues sur elle.

Cet homme d'une éminente sainteté, rigide observateur de sa Règle, s'efforçait d'avancer lui-même chaque jour dans les vertus qu'il prêchait aux autres. Fidèle à l'esprit de son Institut, il reprenait avec force et véhémence les vices et les crimes des pécheurs, et ranimait par ses exhortations les âmes tièdes ou pusillanimes. Sa parole, qui partait d'un cœur brûlant de l'amour de Dieu, était aussi chaleureuse et persuasive que simple et attrayante. On ne cite point de miracles qu'il ait opérés,

Digitized by Google

à moins qu'on ne regarde comme tel ce que rapporte Hyacinthe Choquet dans ses *Fastes Belges des Saints de l'Ordre de Saint-Dominique*. Une femme, dit-il, affligée d'une tumeur au bras, qui la faisait souffrir beaucoup, vint un jour trouver le Bienheureux Zégher, lui demanda en grâce de la secourir, ou au moins de lui donner un conseil. Celui-ci, plein de confiance en Dieu et dans les mérites de sa fille spirituelle, morte peu de temps auparavant en odeur de sainteté, dit à cette femme : « Allez au tombeau de la Vénérable Marguerite, dites-lui de m'obéir, comme elle le faisait autrefois quand elle vivait et de prier Dieu qu'il vous guérisse. » Cette femme, docile au conseil du Bienheureux, se rendit aussitôt au tombeau de Marguerite, y adressa sa prière, et au même instant, en présence de toutes les personnes qui l'environnaient, elle se trouva guérie. Ce fait est attesté par Thomas de Cantimpré, historien de la vie de la Bienheureuse Marguerite. Cet auteur ajoute encore que des personnes, en faveur de qui le Bienheureux Zégher avait prié pendant leur absence, en avaient ressenti les effets dans le même moment. Un jour que Marguerite d'Ypres, continue-t-il, entrait dans l'église, elle se sentit tout-à-coup remplie d'une joie si extraordinaire, que jamais, disait-elle, elle n'en avait éprouvé une aussi grande, si ce n'est dans des extases. Ayant demandé elle-même au Seigneur quelle pouvait être la cause d'une allégresse et d'une consolation si subites, elle sut qu'à cette heure même, son père spirituel Zégher célébrait pour elle les divins Mystères, et lorsque plus tard elle eut occasion de le voir, elle lui fit connaître ce qui s'était passé et reconnut la vérité de cette révélation.

Tout le monde cherchait avec empressement l'occasion d'aborder le Bienheureux Zégher. La comtesse de Flandre, Jeanne, l'Évêque de Cambrai et d'autres grands seigneurs l'appelaient souvent auprès d'eux, tant pour s'édifier de ses vertus, que pour recevoir de sa bouche des conseils salutaires. Son nom s'est conservé longtemps dans le souvenir des peuples à qui il prêcha la parole sainte, et il n'a pas peu contribué par ses vertus et ses bonnes œuvres à la propagation de son Ordre

Digitized by Google

dans ces contrées. L'année de sa mort n'est pas connue.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La Bienheureuse Marguerite de Savoie, née d'une race depuis longtemps illustre, vint au monde vers l'an 380. Elle montra dès l'âge le plus tendre un grand éloignement pour les plaisirs et les vanités du monde; si elle eut été libre de suivre son attrait elle eut préféré la solitude du cloître à tout l'éclat des grandeurs humaines. mais pour se conformer à la volonté de ses augustes parents, elle épousa Théodore, marquis de Montferrat. Ce seigneur étant mort peu après son mariage, sa jeune veuve, à la suite de plusieurs entretiens spirituels qu'elle eut avec saint Vincent Ferrier, se décida à prendre l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique, dans l'association dite des Sœurs de la Pénitence, et après y avoir fait son noviciat elle prononça ses vœux. Philippe, duc de Milan, s'étant présenté pour l'épouser en secondes noces, muni d'une dispense du Souverain Pontife qui la relevait de ses vœux, elle refusa de rompre les engagements sacrés qu'elle avait pris envers Dieu. Elle fit de ses appartements une retraite qu'elle ne quittait que pour se livrer au dehors à toutes sortes de bonnes œuvres, et surtout au soulagement des pauvres et des malades. Elle les soignait de ses propres mains, les consolait, les instruisait et leur rendait les services les plus rebutants. Mais les rapports fréquents qu'elle était obligée d'entretenir avec les personnes du siècle lui inspirèrent la résolution de se renfermer dans une maison religieuse. Elle fit donc construire à Albe, dans le Montferrat, un monastère tant pour elle que pour les personnes de son sexe qui voudraient se consacrer à Dieu, sous la conduite des Religieux de Saint-Dominique. Dès qu'elle eut prononcé ses vœux solennels de religion, elle se livra avec une nouvelle ardeur à la pratique de la piété. Sa fidélité aux prescriptions de la Règle était telle, qu'elle ne s'en écarta jamais, pas même dans les choses les plus légères, et son obéissance, qui allait

Digitized by Google

jusqu'au scrupule, faisait l'admiration de toute la communauté. Loin que sa haute naissance lui inspirât des sentiments de fierté ou des airs de hauteur, rien n'égalait sa modestie et son humilité : à la voir se livrer de préférence aux travaux les plus vils de la maison, on l'eut prise plutôt pour une pauvre servante que pour une illustre princesse. Ses habillements et ses meubles n'offraient rien qui pouvait rappeler son ancien rang dans le monde. Dans une vision ou Notre Seigneur lui apparut, il lui donna le choix entre trois épreuves, la calomnie, la persécution ou la maladie, et Marguerite accepta les trois choses ensembles, avec un admirable dévouement qui fut récompensé par des faveurs extraordinaires. Très-souvent, pendant ses oraisons, elle était ravie en extase, et elle obtenait dans la prière tout ce qu'elle demandait. Ainsi sa nièce, Amédée, étant affligée d'une maladie dont les médecins désespéraient, elle lui rendit la santé en priant pour elle; ainsi encore un pauvre laboureur, dont le champ avait été ravagé par la grêle, obtint par son entremise une abondante récolte. La Bienheureuse Marguerite mourut dans sa quatre-vingt-sixième année, l'an 1467. Les miracles qu'elle avait opérés pendant sa vie et après sa mort déterminèrent Clément X à permettre qu'on célébrât sa fête dans l'Ordre de Saint-Dominique (le 23 novembre).

LE VÉNÉRABLE WOLPHERD MICHAEL ET SES COMPAGNONS,

CONFESSEURS DE LA FOI.

A Amsterdam, on célèbre le martyre du Vénérable Wolpherd Michaël et de ses quarante Compagnons, martyrs, qui, après avoir rempli dans la République divers charges et emplois, protégeant ainsi la foi catholique, souffrit enfin le martyre pour la foi catholique et sa fidélité au roi, dans la ville d'Amsterdam. Le prince d'Orange, par l'audace et le concours des centurions Herman Helling et Nicolas Ruychauëre, occupa traîtreusement la ville, et jeta ses troupes au milieu des rues

Digitized by Google

et des faubourgs. Wolpherd, qui avait l'autorité et le pouvoir, engagea les citoyens à la résistance, et courut à leur tête, le premier au danger; leur troupe vaillante repoussa l'ennemi, mais bientôt ils revinrent à la charge plus nombreux, plus terribles. La suite de Michaël recule, sauf quarante plus vaillant que les autres; mais le nombre écrase la vertu, et le Saint, frappé au côté et au visage, vit ses défenseurs tomber à ses pieds; un dernier effort fit reculer l'ennemi, mais le Bienheureux n'avait plus que peu d'heures à vivre. Il expira le 23 novembre 1577; quarante de ses compagnons moururent le même jour, victimes de leur dévouement et de leur fidélité !

Au jugement de l'Eglise ils ne sont pas regardés comme martyrs, parce qu'ils tombèrent en combattant, mais on peut les compter au nombre des Saints, car d'après les paroles de saint Paul aux Hébreux : ceux qui par la foi ont mis en fuite les armées des étrangers (XI, 34) méritent les plus grands hommages.

LA VÉNÉRABLE MÈRE AYMER DE LA CHEVALLERIE,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS COEURS DE JÉSUS ET DE MARIE.

Henriette Aymer de la Chevallerie, naquit au château de la Chevallerie, en Poitou, le 26 août 1767. Sa famille, illustre entre celles que le Poitou compte au nombre de ses plus anciennes maisons, est originaire des environs de Saint-Maixent, et a fourni une longue série de services militaires, depuis Aymer de Mortagne, tué en défendant la ville de Poitiers sous le règne de Charles VI. Elle était même titrée du titre de marquis pour les honneurs de la cour. Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir reçu une éducation conforme à sa naissance, M^lle^ de la Chevallerie, que nous appellerons désormais M^me^ Henriette, ait obtenu dès 1778 l'honneur, alors fort recherché, d'être admise comme chanoinesse de l'Ordre religieux, militaire et souverain de Malte.

Les principes que M^me^ Henriette avait puisés au sein de sa famille la guidèrent dans la voie sûre aux jours de révolution

Digitized by Google

qui firent surgir pour tant d'autres de dangereux écueils : elle resta fidèle à son culte et à sa foi. Elle eut bientôt l'honneur d'être emprisonnée avec sa mère (1794). Son crime, c'était d'avoir caché un prêtre, crime punissable alors, et que le code sanglant des apôtres de la tolérance religieuse permettait de réprimer par la peine de mort. M^me^ Henriette ne dut son salut qu'aux soins touchants qu'elle prodigua dans sa prison à une malheureuse femme repoussée par toutes ses compagnes d'infortune. Délivrée de ses fers, la prisonnière sauva, par les habiles lenteurs qu'elle sut ménager, la vie de sa bienfaitrice et celle de sa mère. En effet, avant que les difficultés soulevées eussent été aplanies, Robespierre porta lui-même sa tête sur l'échafaud, et la chute de cette tête coupable fut le signal du salut de M^me^ Henriette, de sa mère et de tant d'autres victimes promises au bourreau.

Cependant le séjour de la prison, la pensée d'un danger permanent et la nécessité de se tenir toujours prête à comparaître devant le juge du Ciel, qui devait prononcer après les juges de la terre une plus redoutable sentence, tout avait développé chez la captive une tendance innée déjà vers les idées religieuses. Lors donc qu'elle fut libre, elle s'empressa de se faire affilier (mai 1795) à une association de pieuses dames de Poitiers, que la pratique des bonnes œuvres avait réunies, et qui, au milieu des persécutions dignes des siècles de Néron et de Domitien, donnaient ainsi l'exemple de la ferveur des temps primitifs.

Au mois de mars 1797, elle manifesta à son directeur le projet de l'œuvre qu'elle préparait depuis longtemps par une vie plus retirée, et elle fit à cet effet l'acquisition d'une maison dite la *Grand'Maison*, située rue des Hautes-Treilles, à Poitiers.

Parmi les dames associées, quelques-unes avaient le désir de s'isoler d'un monde dont les soins exigeaient d'elles moins de sacrifices; on les appela *les Solitaires;* et comme M^me^ Henriette se distinguait entre elles par sa fervente piété, elles la choisirent pour marcher à leur tête (juillet 1797).

Digitized by Google

Après le 18 fructidor, la réaction politique fut pour elle un motif de plus de se dérober aux regards d'un monde qui pouvait encore redevenir persécuteur, et que ses tendances poussaient trop naturellement au mal pour qu'il ne s'y laissât pas aller. La Grand'Maison devint alors un asile pieux, retiré loin du bruit et des événements toujours plus menaçants.

Bientôt la piété de la nouvelle Supérieure lui valut les suffrages des associées de l'extérieur, et le nom de *bonne Mère* qu'elle reçut, et qu'elle garda toujours depuis, témoigna du respect qu'elle inspirait déjà par une incontestable vertu.

Dès 1800, la société intérieure de la Grand'Maison reçut une organisation spéciale, et sous cette forme elle fut approuvée par les vicaires généraux du diocèse de Poitiers, qui, le 17 octobre, confirmèrent l'élection de M^me^ Henriette comme Supérieure générale à perpétuité de son Institut.

M^me^ Henriette, mue par cette pensée que Dieu, ayant été surtout outragé pendant les fureurs révolutionnaires dans le sacrement auguste de nos autels, réclamait une réparation éclatante par une adoration plus profonde et qui fût de tous les instants, voua sa nouvelle société à l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement et aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Mais, persuadée qu'une vie purement contemplative ne paraîtrait pas devoir suffisamment rendre au monde les services que la société actuelle, dans son ignorance des choses d'ordre purement divin, demande à un plus grand nombre d'établissements religieux, elle voulut que sa fondation frappât les yeux par son utilité en apparrence plus positive, et par conséquent plus en harmonie avec un siècle qui se dit positif avant tout. Elle appela donc sa Congrégation à propager les bienfaits de l'éducation, dont les orages révolutionnaires avaient privé une génération tout entière.

La première obligation du nouvel établissement, après celle de la sainte prière et de l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement, fut donc d'instruire la jeunesse, et plus spécialement la jeunesse des classes pauvres; mais, pour assurer irré-

Digitized by Google

vocablement l'enseignement gratuit de ces classes déshéritées des biens du monde, Mme Henriette songea qu'elle devait faire de son Institut une Congrégation enseignante à laquelle les enfants des riches pussent venir apporter des moyens d'existence en échange des bienfaits inappréciables d'une éducation solide et religieuse.

L'œuvre ainsi comprise, ses développements ainsi assurés par le concours intéressé des classes riches, grandit bientôt malgré les difficultés sérieuses qui l'assaillirent, comme nous l'allons dire à propos du Père Coudrin. C'était en effet ce digne prêtre dont les conseils avaient guidé la fondatrice du nouvel Institut dès son début dans une carrière difficile et hérissée d'écueils.

Un appui sur lequel on ne pouvait compter se présenta bientôt. Ce fut Mgr de Chabot, oncle de Mme Henriette, qui, peu après sa nomination à l'évêché de Mende, invita sa nièce à le suivre et nomma M. Coudrin son grand vicaire.

Une deuxième maison fut fondée à Mende (1802) et une troisième à Cahors (1803).

Après la démission de Mgr l'Evêque de Mende, Mme Henriette suivit ce protecteur de l'œuvre à Paris (septembre 1804), où elle prit à bail pour vingt-neuf années les bâtiments de Picpus, qu'un esprit d'expiation avait élevés aux cendres des victimes révolutionnaires. Elle y fixa le centre de ses établissements religieux.

Une impulsion nouvelle fut le résultat de cette centralisation; des maisons furent établies à Laval 1804-1805), au Mans (3 juin 1805) et à Séez (30 mai 1807).

La possession d'une statue miraculeuse de la sainte Vierge fut pour l'établissement de Picpus, ainsi que nous l'avons dit, une source de prospérité qui ne fit qu'augmenter avec la confiance des fidèles.

Mais bientôt Mme Henriette eut l'occasion de montrer toute l'énergie de son caractère. Napoléon, qui avait voulu se faire de la religion un instrument politique, avait essayé de briser le Chef de l'Eglise le jour où ce Chef, pénétré de ses devoirs,

Digitized by Google

s'était refusé de sanctionner des mesures anti-catholiques. Le noble vieillard avait reçu des chaînes de celui-là même sur le front duquel il était venu poser la couronne impériale; tout tremblait sous la main de fer du despote. Mme Henriette ne recula point, dans ces graves circonstances, devant une manifestation qui avait assurément alors ses dangers; elle ordonna dans toutes les maisons de son Institut la récitation des sept psaumes de la pénitence à toutes les heures de la nuit, pour obtenir la délivrance du chef visible de l'Eglise.

On sait comment la puissance du vainqueur des rois fut vaincue par la patiente résignation du pauvre et faible vieillard. Ce vieillard était le seul représentant, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, voilà le secret de son triomphe.

Plus tard l'empereur fut encore vaincu, mais par les puissances européennes conjurées contre lui; Paris fut assiégé; les armées innombrables des alliés l'investirent; Picpus, ce pieux asile de la retraite, touchait presque au champ de bataille; mais ses exercices intérieurs ne furent jamais troublés, et le flot des armées étrangères s'écoula sans que l'établissement eût souffert. Les prières ardentes de la fondatrice ne furent pas sans influence sur un résultat aussi prodigieux qu'inattendu.

La Restauration ne fit rien pour l'œuvre de Mme Henriette, et cette pieuse femme ne demanda rien pour elle, ne voulant point ajouter un prétexte de déclamations aux visionnaires qui croyaient trouver, ou plutôt feignaient de trouver partout le parti prêtre et les Congrégations. Elle dut déplorer plus tard cette honorable réserve.

Son Institut n'obtint donc pas les droits d'une Congrégation reconnue par la loi, et Mme Henriette préféra, comme l'a si bien dit l'auteur auquel nous empruntons les éléments de ce récit, « laisser ses compagnes trouver dans leur conscience la loi de « leurs obligations, sans qu'elle leur fût imposée par des liens « légaux. »

Mais si elle dédaigna l'approbation civile, qui fait toujours payer du reste sa protection officielle, Mme Henriette s'empressa

Digitized by Google

au contraire de réclamer celle du Chef de l'Eglise, qui l'accorda par un décret apostolique du 10 janvier 1817 et par une Bulle datée du 17 novembre suivant.

Dix établissements nouveaux furent formés : à Sarlat (juillet 1815), à Rennes (octobre 1818), à Tours (octobre 1819), à Troyes (décembre 1820), à Mortagne (août 1821), à Vincennes près Paris (septembre 1824), à Sainte-Maure (octobre 1826), à Alençon (janvier 1828), à Rouen (mars 1829), à Yvetot (juillet 1829).

Tontes ces fondations témoignaient du zèle et de l'activité de la Supérieure générale, lorsque celle-ci fut frappée, le 4 octobre 1829, d'une apoplexie foudroyante qui paralysa tous ses membres, mais qui laissa comme par miracle à sa tête et à son cœur toute leur énergie.

Pendant les funestes journées de juillet 1830 et de février 1831, la maison de Picpus et sa digne Supérieure échappèrent miraculeusement aux forcénés qui avaient brisé à coups de hache les portes de l'établissement et qui menaçaient de leurs armes de pauvres filles sans défense.

M^me^ Henriette, quoique clouée sur son lit de douleurs, songeait toujours à la propagation de son œuvre. Ce fut peu de jours avant de dire un dernier adieu à ses compagnes fidèles qu'elle désigna celles qui devaient composer la nouvelle maison fondée à Châteaudun (1834), et le 23 novembre suivant elle succomba.

Depuis le mois de juin 1800 jusqu'au mois d'octobre 1829, c'est-à-dire pendant plus de 29 ans de son existence, M^me^ Henriette n'avait pas eu de lit, et pendant les courtes heures qu'elle accordait au sommeil, elle restait assise sur une chaise; les légumes les plus communs, pris en très-petite quantité, étaient sa seule nourriture. Malgré ces rudes austérités, elle était partout où sa présence était nécessaire, et la direction d'une immense administration ne l'empêchait pas de remplacer pendant de longues heures de la nuit les Religieuses qui succombaient de fatigues aux pieds des autels.

Voici du reste l'opinion qui nous est transmise sur le compte

Digitized by Google

de cette sainte femme par l'une de ses compagnes les plus distinguées : « Notre révérende Mère, dit-elle, avait la tête froide, l'esprit sain et une imagination prompte qui lui rendait facile la compréhension des choses abstraites, mais qui était dégagée de ce tumulte d'idées, de ce goût pour le merveilleux que l'on reproche ordinairement aux femmes ; elle avait une longue habitude de souffrir sans chercher à trouver de consolations dans les créatures. Son invincible opposition à découvrir les secrets de son âme avec Dieu lui avait ménagé des peines extraordinaires en ce monde. » (CH. DE CHERGÉ).

LE VÉNÉRABLE PÈRE COUDRIN,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS-COEURS DE JÉSUS ET DE MARIE ET DE L'ADORATION PERPÉTUELLE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Pierre-Joseph Coudrin naquit le 1er mars 1768 à Coussay-les-Bois, diocèse de Poitiers (aujourd'hui de l'arrondissement de Châtellerault, département de la Vienne.) Sa famille, vénérée dans la contrée pour ses vertus, était de celles qui, contentes de l'humble sort que leur avait fait la Providence, vivaient alors heureuses en cultivant le modeste héritage de leurs pères et en donnant l'exemple d'un profond respect pour les choses saintes uni à la stricte observation des lois et des préceptes de la Religion.

Son père se nommait Abraham Coudrin, sa mère Marie Riom. Celle-ci était sœur de M. l'Abbé Riom, vicaire de Saint-Fèle de Maillé, qui eut plus tard l'honneur de mourir pour sa foi sur les vaisseaux de la déportation inventée par un gouvernement persécuteur et sanguinaire.

Ce saint prêtre se chargea de donner à son neveu les premiers soins qu'exigeait son éducation, et il confia la direction de sa conscience à M. Fournet, alors curé de Saint-Pierre de Maillé, qui depuis fut le fondateur de l'Institut vénérable des filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André[1]. Ainsi le maître

[1] Voir la vie du vénérable Fondateur.

Digitized by Google

et l'élève dans la science de la vie religieuse devaient, après une laborieuse carrière, léguer au monde chacun une famille nombreuse vouée à la prière et aux pieuses pratiques de la perfection chrétienne.

M. Coudrin sut mettre à profit les enseignements et les exemples qu'il puisait près des guides sûrs que lui avait donnés la Providence, et, après avoir reçu de son oncle les premiers éléments de la science, il alla continuer ses études au collége de Châtellerault. Ses succès y furent marqués, et, ce qui n'étonnera personne, à cause des principes solides qu'il avait reçus avant de quitter la maison paternelle, ces succès ne lui firent point oublier une vocation presque innée pour l'état ecclésiastique.

Il vint à Poitiers faire sa philosophie, qu'il termina à la fin de 1786, étant âgé de 18 ans. Trop jeune pour entrer au séminaire, il parut assez prudent et assez grave néanmoins pour qu'un magistrat respectable du présidial de Poitiers lui confiât l'éducation de ses enfants, et bientôt après la direction matérielle de sa maison.

Depuis trois ans il remplissait ce rôle, qui n'eût pas été peut-être sans danger pour une vocation moins sûre que la sienne, lorsque, résolu à donner suite aux premières inspirations de la grâce, il se présenta pour subir les épreuves auxquelles étaient alors astreints les sujets qui désiraient entrer au grand séminaire. Après des examens qui lui firent honneur, il fut admis et s'attira, par sa pieuse régularité, l'estime et l'amitié de ses directeurs et de ses condisciples.

Lorsqu'il s'agit d'entrer dans les Ordres sacrés, une difficulté sérieuse et toute matérielle parut devoir lui fermer l'accès de cette carrière. On exigeait alors des jeunes aspirants au sacerdoce, comme on l'a exigé depuis, dans d'autres temps, de ceux qui se destinaient à la magistrature, qu'ils justifiassent de la possession d'un titre de rente. Il semblait que ce titre, en constatant que le sujet était au-dessus du besoin et n'aurait point à se préoccuper du soin matériel de son existence suffisamment assurée d'avance, fût pour le prêtre une garantie de

Digitized by Google

dignité, et aussi pour la société ecclésiastique une preuve que la vocation et non pas le calcul avait présidé au choix du saint état. Un procès malheureux, qui avait compromis pour un temps la fortune paternelle de M. Coudrin, mit obstacle à la production du titre de rente exigé. Néanmoins, et par une exception honorable pour le jeune séminariste, il en fut dispensé et reçut le sous-diaconat, puis plus tard le diaconat.

On était alors aux mauvais jours de la révolution suscitée contre la vieille société, et surtout contre le Catholicisme ; la persécution qui atteignait ses ministres dispersa les élèves du grand séminaire de Poitiers, et M. Coudrin, pour recevoir l'ordre de la prêtrise, fut obligé de se rendre à Paris, où se trouvait encore M. de Bonnal, évêque de Clermont. La cérémonie eut lieu le 1er mars 1792, dans la bibliothèque du séminaire des Irlandais. Les prières de la consécration durent être dites à voix basses, car tout près de là, dans la chapelle même du pieux établissement, les démocrates tenaient leurs clubs sanguinaires, et une indiscrétion, un acte d'imprudence pouvaient entraîner la mort du consécrateur et du consacré.

Revêtu du saint caractère qui en faisait un soldat de Jésus-Christ au moment même où le nom de Jésus-Christ était proscrit, M. Coudrin revint à Coussay-les-Bois ; il y seconda le curé légitime, qu'il remplaça même après l'expulsion de celui-ci jusqu'au moment où l'arrivée d'un pasteur intrus lui fournit l'occasion publique de protester contre lui, et d'exposer par cet acte de courage une vie qu'il dut soustraire à la fureur des impies.

Pour ne pas perdre de vue ses brebis fidèles, M. Coudrin, qui avait reçu de M. de Bruneval, administrateur du diocèse de Poitiers, les pouvoirs les plus étendus, se cacha dans le château de la Motte-d'Usseau, près Châtelleraud, appartenant à Mme de Viard, qui devint plus tard Supérieure générale de l'Ordre fondé par M. Coudrin.

Les craintes de recherches devenant plus sérieuses, le fugitif dut se soustraire même aux regards des habitants et des

Digitized by Google

domestiques, et, pour y parvenir sans donner de soupçons, il se réfugia dans une sorte de grenier dépendant d'un bâtiment isolé, où il pouvait à peine se tenir debout et faire quelques pas. Des perquisitions furent faites néanmoins; mais il échappa d'une façon merveilleuse au moment même où les recherches allaient être couronnées de succès.

Ce fut au milieu des pratiques pieuses et surtout des méditations profondes auxquelles se prêtaient si bien et sa situation et l'état de son esprit, que M. Coudrin conçut comme un vague projet de l'œuvre qu'il réalisa plus tard. Du haut de son grenier, dominant une vaste campagne, il aperçut, un jour de nombreux ouvriers qui se livraient aux travaux des champs : c'était au mois de septembre. Des femmes mêlées aux hommes payaient à la terre le tribut commun de leurs sueurs. A cette vue, l'imagination du Confesseur de la foi s'exalta puissamment et lui fit comprendre que ces hommes n'étaient autres que des ouvriers évangéliques auxquels il donnerait un jour naissance, et qui recevraient des mains des Religieuses d'un Ordre nouveau le concours énergique rendu nécessaire pour les besoins d'une société minée dans ses fondements par l'impiété.

L'inaction parut dès lors impossible à M. Coudrin ; il abandonna sa retraite, et, faisant d'avance le sacrifice de sa vie, il dirigea ses courses apostoliques vers les paroisses voisines de Poitiers. Au milieu de ses saintes imprudences, il était difficile qu'il ne fût pas découvert ; un gendarme reconnut le prêtre sous l'habit du laïque déguisé ; mais la noble franchise et le courage du Confesseur touchèrent le cœur du soldat, qui, loin de le livrer au bourreau, lui offrit un asile et attribua plus tard à cet acte de piété rare la protection providentielle qui le couvrit et le rendit sain et sauf à sa famille, alors que presque tous ses camarades avaient succombé dans des campagnes meurtrières.

Les infatigables courses auxquelles se livrait M. Coudrin, au travers de mille dangers, donnèrent lieu à des scènes dont le récit serait plein d'intérêt si nous pouvions les raconter

Digitized by Google

toutes ; bornons-nous à en redire quelques-unes. Un jour, aux environs de Migné, M. Coudrin, fatigué par la marche et couvert d'habits pauvres, est invité à monter dans une charrette que conduisait un partisan des idées révolutionnaires. Refuser, c'était faire naître des soupçons ; il accepte. Mais la blancheur de ses mains contrastant avec son costume d'ouvrier, le conducteur défiant lui en fait l'observation, et lui demande le nom du maître sous lequel il travaille. « Il s'appelle *Rabbi*, » répond M. Coudrin. — « Je ne le connais pas, » réplique le paysan. — « Je vous plains bien, » répond à son tour avec calme le Serviteur de Dieu ; et, trompé par son ignorance, l'incrédule dépose bientôt le précieux fardeau qu'il eût sans doute livré s'il l'eût connu pour ce qu'il était.

Plus tard, dans un chemin peu frayé, M. Coudrin rencontre un de ses anciens condisciples du séminaire, devenu prêtre assermenté ; ils se reconnaissent ; le père du transfuge veut arrêter le prêtre fidèle ; mais son fils s'y oppose, malgré les reproches sanglants que lui adressait la vue seule du pasteur du vrai troupeau, et, cette fois encore M. Coudrin est sauvé.

Après avoir déposé dans plusieurs paroisses les germes de foi que les persécutions semblaient rendre plus féconds, M. Coudrin se hasarda, au péril de sa vie, à pénétrer dans la ville de Poitiers, où l'appelaient de grands besoins religieux. Il se fit alors appeler *Marche-à-terre ;* mais ce surnom ne le protégeant bientôt plus suffisamment, parce que son zèle le mettait trop en relief, il dut y substituer celui de *Jérôme*.

De ces deux noms cependant, le premier est resté le plus historique, et il nous souvient que dans notre jeunesse, alors que nous recevions des pieux disciples de M. Coudrin les soins qu'ils donnaient à l'enfance, c'était le seul qui eût cours, et encore bien qu'un quart de siècle nous séparât à peine des tristes événements dont il rappelait le cruel souvenir, il était pour nous sans signification.

Au milieu des actes de zèle et de dévouement que M. Cou-

Digitized by Google

drin n'épargnait ni par crainte de la mort ni par calcul pour le soin de sa santé, il fut souvent sur le point de tomber dans des embûches et d'être pris ; mais la Providence, qui veillait sur lui, le préserva toujours, et par des voies souvent merveilleuses, contre les recherches les plus actives et contre les conséquences terribles qu'etles auraient nécessairement entraînées. Il poussa même le mépris de la mort jusqu'à pénétrer dans les prisons pour y offrir aux malheureuses victimes de ces temps d'anarchie les secours de son ministère et les consolations saintes de la Religion. Nous aimons à dire qu'il ne fut pas le seul à payer le tribut de sa courageuse charité, et, parmi les hommes qui s'honoraient alors en honorant le sacerdoce poitevin, nous ne pouvons oublier M^gr^ Soyer, que la religieuse Vendée vit plus tard s'asseoir sur le Siége épiscopal de Luçon.

Ce fut au milieu de ces travaux et des peines qui furent pendant longtemps sa seule récompense que M. Coudrin songea sérieusement à réaliser le projet d'association pieuse dont il avait entrevu le germe du haut de son réduit hospitalier du château de la Motte. Une réunion de dames chrétiennes lui fournit le premier noyau de la Société qui se voua dès l'origine à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Mais des difficultés surgirent blentôt ; elles avaient pour cause, outre la réserve qu'exigeait encore la rigueur des temps, l'impossibilité d'établir un lien religieux entre les associés et le principe d'obéissance qui constitue surtout l'essence d'une Congrégation. Le zèle et la persévérance de M. Coudrin eussent échoué peut-être contre cet écueil, s'il n'eût été providentiellement secondé par une sainte fille appelée comme lui à l'accomplissement des desseins du Seigneur.

Ce fut alors en effet que M^lle^ Henriette Aymer de la Chevallerie, dont nous avons cité la vie et les vertus, entra dans l'association, après avoir été refusée une première fois. Sa piété éminente et son entière soumission à la direction que lui imprimait M. Coudrin en firent bientôt après un instrument sûr de l'œuvre méditée, et lorsque, avec les fonds personnels

Digitized by Google

dont elle pouvait disposer, on eût acquis, dans la rue des Hautes-Treilles à Poitiers, le logement appelé alors comme aujourd'hui *la Grand'Maison*, on put dire que, n'étant plus soumise aux vicissitudes qu'entraîne l'incertitude même de la stabilité, l'œuvre était consommée.

D'accord sur tous les points avec son saint directeur, M^lle^ Henriette l'aida à surmonter des difficultés sur lesquelles nous donnerons des détails en disant l'immense part qu'elle prit au succès, et elle fut bientôt mise à la tête de l'Institut, dont le but était d'assurer la vénération des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement et l'instruction gratuite des jeunes filles.

Les bases de cet Institut ainsi jetées d'une main ferme, et les constitutions approuvées par l'autorité compétente (17 octobre 1800), on le vit s'étendre, se développer par des moyens si faibles, que la main de Dieu s'y manifestait d'une façon incontestable, et bientôt il compta plusieurs maisons répandues sur le sol français.

Le concordat venait de signaler la paix donnée à l'Église de Jésus-Christ, et il était permis à ses enfants d'espérer de longs jours de bonheur pour elle qui avait tant souffert. Les Confesseurs de la foi étaient rappelés au sein de leur patrie, les anciens Évêques retrouvaient sinon leurs siéges, du moins les honneurs dus à leur caractère et à leur inébranlable fermeté. L'un deux, oncle de M^lle^ Henriette de la Chevallerie, vint alors à Poitiers et apprit à connaître M. Coudrin : C'était Monseigneur de Chabot, ancien Évêque de Saint-Claude. Nommé évêque de Mende, il crut ne pouvoir trouver mieux que chez M. Coudrin les vertus qu'exigeait le titre de grand vicaire, et il se l'attacha en cette qualité. Le séjour de Mende fut pour l'Évêque et pour son grand vicaire marqué par de douces consolations mélangées de cruelles amertumes : la vie de l'homme, la vie des Saints surtout est composée de ces alternatives nécessaires pour rappeler à la pensée ce qu'un bonheur trop constant pourrait faire oublier. Parmi ses joies pieuses, M. Coudrin put compter la fondation d'une maison de son Institut à

Digitized by Google

Mende, laquelle, après de bien humbles débuts, devint bientôt florissante et féconde.

Monseigneur de Chabot, ayant cru devoir laisser au temps le soin de calmer de fâcheuses impressions produites dans son diocèse par les actes violents du pouvoir à son égard, était venu à Paris avec son grand vicaire en 1804. M. Coudrin mit à la disposition du Clergé de la capitale les talents naturels qu'il avait déjà montrés pour la prédication, et les succès les plus éclatants couronnèrent ses pieuses intentions et ses généreux efforts. Son ministère comblé de bénédictions reçut une glorieuse sanction de l'honneur qui fut fait au Prédicateur de donner le sermon au jour solennel où le saint Père le Pape Pie VII vint officier pontificalement à Saint-Roch : c'était le 30 décembre 1804. M. Coudrin fut en cette occasion le digne interprète du Clergé français près du Chef suprême de l'Église, et il ne fut point au-dessous de la noble mission qui lui était confiée.

Les difficultés existant entre le gouvernement et Monseigneur de Chabot n'ayant point été levées, les ministres et l'empereur lui-même tentèrent d'obtenir du Prélat une demi-satisfaction en lui demandant de sacrifier son grand vicaire ; mais le digne Évêque, n'ayant rien à reprocher à M. Coudrin, refusa noblement cette lâche concession, et préféra résigner son propre titre. Il donna en 1805 sa démission, et se retira près de son ancien grand vicaire. Ce fut alors que l'Institut des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie fut établi à Picpus, dans les bâtiments d'une ancienne communauté dont les jardins avaient reçu pendant la terreur les dépouilles mortelles de plus de 1,300 victimes immolées aux fureurs révolutionnaires. Une chapelle expiatoire avait été dès 1800 élevée à la mémoire de ces Martyrs du devoir. M. Coudrin, en achetant ces terrains consacrés par le sang, y joignit quelques acquisitions voisines, et y fonda un collége et un séminaire qui devinrent bientôt le siége principal de la Congrégation.

Les maisons du Mans et de Séez furent établies peu après, et ce fut pour obtenir quelques dames de l'Institut que Monsei-

Digitized by Google

gneur de Bois-Chollet, évêque de Séez, renoua avec M. Coudrin les liens d'une ancienne amitié en lui envoyant en mai 1805 des lettres de grand vicaire.

Ce fut alors que M. de Coudrin reçut de la piété d'une sainte dame (Mme Coipel) le don de la statue miraculeuse de *Notre-Dame de la paix*, qui après avoir appartenu pendant de nombreuses générations à la famille de Joyeuse, avait échappé, au travers d'une succession de fortunes diverses, aux profanations révolutionnaires, et venait recevoir dans le saint asile de Picpus les honneurs publics dont elle était digne. La renommée de ce précieux monument de la piété de nos Pères augmenta encore l'importance de l'établissement de Picpus, dont le collége et le séminaire, malgré les embarras du fondateur et la pénurie des ressources, fournirent bientôt au sacerdoce et à la société des membres capables d'honorer l'un et de servir l'autre. Pendant que la maison mère prenait ces développements, de nouvelles maisons se fondaient en diverses provinces et y jetaient les semences fécondes d'une bonne éducation. Les années de malheur, de disette et de guerre se passèrent sans que Picpus, réduit pourtant quelquefois à manquer de pain, souffrit des maux que pouvait entraîner cette situation précaire ; l'invasion étrangère respecta sa clôture. La Restauration, qui devait plus tard lui porter un coup bien cruel, parut lui être favorable en permettant, sous un régime à ses débuts plus bienveillants pour l'Eglise, que la Congrégation nouvelle fournît un de ses membres (le P. Hilarion) pour accompagner à Rome, en qualité de théologien, le Prélat qui devait représenter la France près du Saint-Siége.

Ce choix avait quelque chose de providentiel, car, lorsque M. Coudrin soumit à l'approbation du Pontife suprême les constitutions de son Ordre, le Père Hilarion, qui avait pris part aux difficiles épreuves des premiers temps de la fondation, put fournir tous les renseignements, éclaircir les doutes. Aussi, après un mûr examen, après avoir consulté les Prélats qui possédaient dans leurs diocèses des maisons de la Congrégation et en avoir reçu les plus honorables témoignages de satisfac-

Digitized by Google

tion, le saint Père accordait-il, le 10 janvier 1817, la Bulle portant autorisation de la société de Picpus et de ses constitutions.

Au moment où l'Institut recevait du Chef de l'Eglise ce témoignage de haute estime qui paraissait devoir assurer ses développements, il semblait au contraire menacé de défections fâcheuses provoquées par des mesures qui n'avaient pourtant rien que de très-naturel et de très-honorable pour le fondateur.

Parmi ces mesures, on a cité la part que l'affection de M. Coudrin avait faite aux sujets d'origine irlandaise ; mais depuis que la charité de M. Coudrin avait offert un asile aux jeunes gens appartenant à cet terre catholique, et qui ne trouvaient plus en France l'hospitalité qu'elle leur donnait autrefois, le nombre des pieux lévites de l'Irlande augmentait chaque année à Picpus. Il était donc juste de faire aux sujets qu'elle fournissait une part plus large, et cette part était justifiée, puisque l'épiscopat d'Irlande lui-même devait bientôt se féliciter d'avoir emprunté l'un de ses membres (Monseigneur Higgins) aux élèves de Picpus.

Pendant que l'Institut éprouvait ces tiraillements intérieurs contre lesquels les tristes imperfections de notre nature ne peuvent défendre les meilleures institutions, il faisait en la personne de Monseigneur de Chabot, son protecteur, mort le 22 avril 1819, une perte bien sensible.

Ce fut au mois de septembre suivant que se tint, conformément aux statuts approuvés par le Saint-Siége, le premier Chapitre général, dont une déclaration solennelle et unanime nomma M. Coudrin Supérieur général à perpétuité de la Congrégation.

Le 24 octobre 1819, la maison de Saint-Martin de Tours fut fondée. En 1820, Monseigeur de Boulogne, évêque de Troyes, Prélat rendu célèbre par son talent et par la résistance courageuse qu'il avait opposée aux entreprises de Napoléon contre la liberté de l'Eglise, appela près de lui M. Coudrin, qu'il nomma son grand vicaire, et le chargea de faire, avec quelques-

Digitized by Google

uns des prêtres de Picpus, des missions dans son diocèse. Pendant 10 ans, leur ministère fut comblé de bénédictions, et l'éloquent Evêque de Boulogne leur donna souvent des témoignages de la satisfaction que lui causaient leur zèle et leurs succès.

M. Coudrin était déjà grand vicaire de l'Archevêque de Tours, et le séminaire de cette ville, ainsi que celui de Boulogne, étaient dirigés par des prêtres de la Congrégation de Picpus.

Après la mort de Mgr de Boulogne, M. Coudrin fit un voyage à Rome, d'où il revint le 8 août 1325, le cœur plein des bénédictions qu'un fils respectueux et soumis de l'Église puise toujours au sein du Père commun des fidèles. Le fondateur et l'œuvre avaient été appréciés, et la Propagande avait demandé à M. Coudrin des Missionnaires de son Institut pour les îles Sandwich. Ces nouveaux soldats du Christ furent rapidement organisés, et au commencement de 1826, ils partirent sous la conduite de M. Alexis Bachelot, nommé vicaire apostolique. Tout avait été préparé par les soins et aux frais de la Congrégation.

Plus tard, en 1832, c'était encore parmi les prêtres de Picpus que le Pape Grégoire XVI choisissait un Évêque de Babylone, Mgr Bonamie, qui fut quelques années plus tard le successeur de M. Coudrin.

Le fondateur avait été confirmé par le successeur de Mgr de Boulogne dans son titre de grand vicaire: mais ayant été appelé en la même qualité près de S. E. le Cardinal prince de Croï, auquel ses doubles fonctions de grand Aumônier et d'Archevêque de Rouen faisaient désirer vivement un aide sur lequel il pût compter pour l'administration de son diocèse, il se rendit au vœu de l'éminent Prélat (1825). La maison de Picpus fournit des Missionnaires à ce nouveau champ ouvert au zèle apostolique de ses membres, et des prêtres au grand séminaire, dont la direction lui fut confiée.

Ce fut alors que les fatales ordonnances de 1828, arrachées à la faiblesse d'un roi vraiment pieux, et qui ne sauvèrent rien de ce qu'on espérait sauver par elles, vinrent fermer les

Digitized by Google

établissements d'instruction nombreux et florissants que l'Institut de Picpus avait ouverts aux familles religieuses et aux pauvres, et qu'il ne pouvait plus tenir en présence de l'université triomphante, parce qu'il était lui-même une Congrégation non approuvée par l'état. Ce fut une source d'amers chagrins pour M. Coudrin, qui, s'il eut plus tard la consolation d'entrevoir l'aurore d'une plus généreuse liberté, ne put pas du moins voir briller le jour des complètes satisfactions. Celles-ci, du reste, ne seront peut-être jamais en France garanties contre de déplorables retours.

En 1829, le Cardinal de Croï, appelé à prendre part aux travaux du conclave réuni pour nommer le successeur de Léon XII, emmena avec lui son grand vicaire en qualité de conclaviste. M. Coudrin, déjà apprécié à Rome lors de son premier voyage, reçut des témoignages non équivoques des sentiments dont il était l'objet, et le Pape nouvellement élu, Pie VIII, de sainte mémoire, voulant lui donner une preuve de l'intérêt personnel qu'il prenait à l'institut de Picpus, accorda la faveur d'un autel privilégié dans toutes les maisons de la Congrégation, et honora le fondateur lui-même du titre de Prélat (18 septembre 1829).

Les jours mauvais s'étaient levés pour la France et la Religion. Pendant les journées de juillet 1830, qu'une appréciation plus juste et plus saine des choses n'oserait plus aujourd'hui appeler glorieuses, mais déplorables, la communauté de Picpus reçut la visite des émeutiers, qui venaient y chercher les armes qu'on disait être déposées dans cet arsenal du despotisme. Nuls excès regrettables ne souillèrent les mains du peuple vainqueur de la royauté; mais plus tard, lors du sac de Saint-Germain-l'Auxerrois, de l'archevêché et de Conflans, Picpus eut à subir de tristes déprédations. Les habitants de ces lieux dévastés se dispersèrent, et plusieurs allèrent chercher un refuge au sein des maisons de l'Ordre et près de M. Coudrin, dont la place était marquée près de son Archevêque privé de son titre de cour par la révolution triomphante, mais demeuré fidèle et dévoué au peuple rouennais.

Digitized by Google

Peu à peu néanmoins les anciens hôtes de Picpus regagnaient sans bruit leur demeure saccagée ; mais ils ne purent y reparaître publiquement qu'au moment où Mgr de Quélen, proscrit lui aussi comme ami du pouvoir tombé, vint offrir à ses brebis égarées et punies par l'horrible fléau du choléra-morbus les soins, le dévouement du bon Pasteur et les secours charitables de ses pieux coopérateurs.

Ce fut peu après que, sur la demande du Souverain Pontife de nouveaux Missionnaires furent envoyés par M. Coudrin dans l'Océanie méridionale, et que Mgr Etienne Rouchouse, l'un deux, sacré à Rome évêque de Nilopolis, fut chargé de gouverner toute la Polynésie orientale (22 décembre 1833). Plus tard, ce digne ministre de Dieu périssait englouti par les flots avec les Missionnaires et les Religieuses qu'il était venu chercher en France et qu'il conduisait dans l'Océanie[1].

Le 7 novembre 1833, M. Coudrin, sentant que ses forces l'abandonnaient, avait quitté la ville de Rouen pour se retirer à Picpus, où il voulait mourir ; mais, avant que Dieu lui donnât la récompense de ses longs travaux, il devait le faire passer encore par de rudes épreuves semées de douces consolations.

Au nombre de ces dernières, nous devons signaler la fondation d'un établissement à Châteaudun (11 novembre 1834), et surtout celle de Coussay-les-Bois (5 janvier 1835), aux lieux mêmes où M. Coudrin avait vu le jour, aux lieux qu'il avait édifiés par ses vertus, et qui gardaient le souvenir de la piété de son vieux père et des membres de sa famille justement honorée. Nous ne pouvons oublier de dire aussi le bonheur

[1] Telle était du moins l'opinion reçue sur la disparition du *Marie-Joseph* et des vénérables passagers qui le montaient, lorsque tout récemment la découverte d'un anneau épiscopal entre les mains d'un naturel de l'Océanie a provoqué une enquête de laquelle il semblerait résulter que le *Marie-Joseph* existe ; qu'il a dû être débarrassé de ses passagers, dans un but facile à expliquer, et que, tombés au pouvoir de quelque tribu sauvage, les malheureux ont péri misérablement. Les déclarations du possesseur de l'anneau épiscopal autorisent à croire que Mgr Rouchouse a subi le sort de ses compagnons, et qu'il a été dévoré comme eux.

Digitized by Google

qu'il éprouva en voyant le vertueux M. Gossin confier aux prêtres de Picpus l'enseignement des pauvres, dont s'occupe l'œuvre de Saint-François-Régis, cette œuvre sociale et réparatrice, dont le but est de réhabiliter la famille en faisant disparaître les unions illégitimes et en faisant bénir par la Religion les époux qui avaient repoussé sa bénédiction.

Au moment où il fournissait les moyens d'évangéliser les pauvres de la capitale du royaume de France, M. Coudrin n'oubliait pas la terre lointaine sur laquelle ses enfants avaient planté la Croix du Christ, et le 25 octobre 1836, il avait la consolation de faire embarquer de nouveaux Apôtres pour les missions de l'Océanie. — Moins d'un mois après, un établissement de son Ordre était fondé à Laverpillère (20 novembre 1836) : c'était le dernier auquel il dut mettre la main.

En effet, la mort de M^me^ Henriette Aymer de la Chevallerie, sa noble et sainte coopératrice (23 novembre 1834), celle de l'une des plus anciennes associées, celle de M^me^ Charles Coudrin, sa belle-sœur, suivie le lendemain par sa fille Henriette (24 août 1856), avaient préparé M. Coudrin par de bien amères douleurs au sacrifice d'une vie douée tout entière au service du Seigneur. Après avoir fait une visite à Coussay-les-Bois, lieu de sa naissance, où s'élevait un établissement cher à son cœur, après avoir accordé quelques heures à celui de Châteaudun, M. Coudrin revint à Paris et put recevoir, le premier jour de l'an 1837, le renouvellement des vœux des cent quarante-cinq Religieuses de Picpus et les résolutions de seize novices. Le 8 février, une profession eut encore lieu. Peu après, une maladie mortelle, cachée sous les apparences d'une légère indisposition, le frappa au commencement du carême. Malgré les recommandations de son médecin, il voulut adresser, selon la coutume, la parole à ses filles chéries à la Messe de chaque dimanche ; mais un pressentiment secret semblait l'avertir que l'heure était proche. Au troisième dimanche de carême, sa voix affaiblie faisait entendre ces paroles prophétiques : « Cette sainte quarantaine est bien avancée ; néan-

Digitized by Google

« moins nous ne serons pas tous à la Pâque... Non, nous n'y « serons pas tous ; peut-être moi le premier. » Il disait vrai. Le quatrième vendredi du carême, il prêcha pour un exercice en l'honneur de la Passion ; ses forces l'abandonnaient chaque jour. Le dimanche de la Passion, il ne put célébrer le saint Sacrifice ; le mal empirant avec rapidité, il reçut, le Vendredi-Saint, les Sacrements de l'Église avec la sérénité d'une âme prête à paraître devant son Juge, et le 27 mars 1837 il rendit le dernier soupir au milieu des larmes et des regrets de la communauté, qui perdait en lui un père, un modèle.

Après avoir été exposé pendant deux jours, il fut enterré à côté de M^gr de Chabot et de M^me Aymer de la Chevallerie, dans le caveau creusé dans le cimetière de Picpus. M^gr de Janson voulut, en célébrant lui-même la triste solennité des funérailles, donner au Serviteur de Dieu un témoignage de sa profonde vénération pour lui.

Ainsi mourut, à l'âge de 69 ans et 27 jours, M. Pierre-Joseph Coudrin, en religion Frère Marie-Joseph, fondateur et premier Supérieur général de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du très-saint Sacrement de l'Autel.

La vie de M. Coudrin s'est écoulée humble et pure, sans que les vertus douces qui faisaient le fond du caractère de cet homme de bien aient produit de ces effets extraordinaires qui étonnent les contemporains d'abord, et laissent aux générations suivantes un long souvenir ; mais cette vie fut pleine d'œuvres qui ne sauraient avoir moins de mérite aux yeux de Dieu, et il suffit de se reporter au récit bien imparfait que nous venons de faire des travaux modestes de ce prêtre dévoué, pour qu'aux yeux même du monde il occupe parmi les Serviteurs de Dieu la place dont il est digne. (CH. DE CHERGÉ.)

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTREE-DAME DE PÉRIBLETTE.

Notre-Dame de Périblette ou Périblepte était une église de Constantinople située près du Bosphore. Ce fut d'abord un monastère ; elle devint ensuite l'église nationale des Arméniens. L'empereur, disent les historiens grecs, y venaient le 21 novembre pour y assister à l'Office de la Présentation ou de *l'entrée de la très-sainte Vierge dans le Temple*. C'est de cette église que fut apporté à Cluny le chef de saint Clément, et que furent tirées les reliques de saint Paul ermite que l'on vénère à Saint-Julien de Venise.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Clément, Pape, le troisième qui fut élevé au pontificat après l'Apôtre saint Pierre. Ce Saint, ayant été banni dans la Chersonèse, durant la persécution de Trajan, et ensuite précipité dans la mer avec une ancre qu'on lui avait attachée au cou, reçut la couronne du martyre. Son corps, transporté à Rome sous le pontificat de Nicolas Ier, fut placé

1 NONO KALENDAS NOVEMBRIS.

Natalis sancti Clementis Papæ, qui tertius post beatum Petrum Apostolum Pontificatum tenuit, et in persecutione Trajani apud Chersonesum relegatus, ibi alligata ad collum ejus anchora in mare præcipitatus, martyrio coronatur : cujus corpus Nicolao primo Pontifice Romam translatum, in Ecclesia, quæ ejus nomine antea fuerat extructa, honorifice reconditum est. — Romæ sanctæ Felicitatis, matris septem filiorum Martyrum, quæ post eos, jubente Marco Antonino Imperatore, decollata est pro Christo. — Emeritæ in Hispania sanctæ Lucretiæ Virginis et Martyris, quæ in persecutione Diocletiani sub Daciano Præside martyrium consummavit. — Cysici in Hellesponto sancti Sisinii Martyris, qui in eadem persecutione post multa tormenta gladio cæsus est. — Ieonii in Lycaonia sancti Amphilochii Episcopi, qui sanctorum Basilii et Gregorii Nazianzeni in eremo socius, et in Episcopatu collega, post multa certamina pro catholica fide suscepta sanctitate et doctrina clarus quievit in pace. — Agrigenti depositio sancti Gregorii Episcopi. — In oppido Hasbaniæ sancti Trudonis Presbyteri et Confessoris. — Mantuæ beati Joannis Boni, Ordinis Eremitarum sancti Augustini, cujus præclaram vitam sanctus Antoninus scripsit.

Digitized by Google

avec honneur dans l'église qu'on avait, avant ce temps, bâtie sous son nom.

A Rome, sainte Félicité, mère de sept enfants martyrs : elle fut décapitée après eux, pour Jésus-Christ, par l'ordre de l'empereur Marc-Antonin.

A Mérida en Espagne, sainte Lucrèce, vierge, qui, durant la persécution de Dioclétien, accomplit son martyre sous le président Dacien.

A Cyzique dans l'Hellespont, saint Sisinne, martyr, qui, après plusieurs tourments multipliés, eut la tête tranchée durant la même persécution.

A Icône en Lycaonie, saint Amphiloque, évêque, qui, ayant été dans le désert compagnon de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, fut depuis leur collègue dans l'épiscopat. Il brilla beaucoup par sa science et par la sainteté de sa vie, et, après avoir livré plusieurs combats pour la foi catholique, il mourut en paix.

A Girgenti en Sicile, décès de saint Grégoire, évêque.

Au pays d'Hasbain, saint Trond, prêtre et confesseur.

A Mantoue, le Bienheureux Jean le Bon, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin. Sa vie édifiante a été écrite par saint Antonin.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Gabrajoannès et saint Tech-Haverjat, honorés aux confins de l'Égypte et de l'Éthiopie.

La Bienheureuse Adèle, mère de saint Trond.

Saint Laman, honoré comme martyr à Lons-le-Saulnier.

Sainte Rachilde, vierge, recluse, honorée à Saint-Gall en Suisse.

Saint Isquyrion, évêque et confesseur.

Saint Spé, évêque de Spolète.

Saint Urbain, confesseur, honoré à Guicti, dans le royaume de Naples.

Saint Guion, abbé de Casaure.

Digitized by Google

Saint Servant, martyr.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph-Marie Morel, né dans la paroisse de Carfautain, près Dol, en 1713, prêtre de ce diocèse, et vicaire de Lafrenaye, refusa le serment de 1791, passa dans l'île de Jersey lors de la loi de la déportation, à la fin d'août 1793, et rentra en France en novembre de la même année; il fut arrêté et massacré par des furieux à Baguer-Pican, le 23 novembre 1794.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Jean de la Croix, premier Carme déchaussé. — Saint Chrysogone, martyr. — Sainte Firmine, vierge et martyre. — Saint Romain, prêtre à Blaye. — Saint Portien ou Pourçain, abbé. — Saint Renan, Évêque. — Saint Severin, solitaire près de Paris. — Saint Bieuzi, martyr. — Saint Houardon, évêque de Lyon. — Sainte Flore, vierge et martyre. — Le Bienheureux Antoine Scozecti, Frère Mineur. — Le Bienheureux Didace de Solorzano, Frère Mineur. — Le Bienheureux Jacques de Danemark, Frère Mineur. — Le Bienheureux Pierre de Catorcéto, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN DE LA CROIX,

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ.

Saint Jean, dont la famille portait le nom d'Yepez, était le plus jeune des enfants de Gonzalès d'Yepez. Il naquit en 1542 à Fontibère, près d'Avila dans la vieille Castille. Sa mère lui inspira de bonne heure une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge : aussi mérita-t-il d'être délivré de plusieurs dangers, par une protection visible de Celle qu'il invoquait avec tant de ferveur.

Sa mère, devenue veuve resta sans secours, chargée de trois enfants en bas âge ; elle se retira avec eux à Médina. Jean fut envoyé au collége pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Peu de temps après, l'administrateur de l'hôpital, qui avait été témoin de son extraordinaire piété, le prit avec lui, dans la vue de l'employer au servir des malades. Jean s'acquitta de cet emploi avec un zèle beaucoup au-dessus de son âge : sa charité éclatait surtout dans les exhortations qu'il faisait aux malades, pour leur inspirer les sentiments dont ils devaient être pénétrés. Il pratiquait en se-

Digitized by Google

cret des austérités incroyables, et continuait en même temps ses études dans le collége des jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année, il prit l'habit chez les Carmes à Médina, et ce fut sa dévotion pour la sainte Vierge qui le détermina de préférence pour cet Ordre religieux. Jamais novice ne montra plus de soumission, d'humilité, de ferveur et d'amour de la Croix. Son zèle, loin de diminuer après le noviciat ne cessa de prendre de nouveaux accroissements. Ayant été envoyé à Salamanque pour faire sa théologie, il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires. Il voulut loger dans une cellule étroite et obscure qui était au fond du dortoir. Un ais creusé, qui ressemblait à un cercueil, lui servait de lit. Il portait un cilice si rude, que le moindre mouvement mettait son corps tout en sang. Ses jeûnes et ses autres mortifications avaient quelque chose d'incroyable. Tels furent les moyens qu'il employa pour mourir au monde et à lui-même. Mais en même temps l'exercice continuel de la prière, auquel il se livrait dans le silence et la retraite, faisait prendre l'essor à son âme. La maxime fondamentale de perfection dont il faisait la règle de sa conduite, et qu'il établit depuis dans ses écrits, était que celui qui veut être parfait, doit commencer par faire toutes ses actions en union avec celles de Jésus-Christ, désirant de l'imiter et de se revêtir de son esprit. Il doit, en second lieu, mortifier ses sens en toutes choses, et leur refuser tout ce qui ne peut point être rapporté à la gloire de Dieu. Il aurait voulu n'être que Frère Convers : mais ses Supérieurs refusèrent d'y consentir.

Son cours de théologie, qu'il avait fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avait alors vingt-cinq ans. Il se prepara à la célébration de sa première Messe par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières et par de longues méditations sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'imprimer dans son cœur les plaies précieuses du Sauveur, et d'unir, au sacrifice de l'Homme-Dieu, celui de sa volonté, de ses actions et de toute sa personne. Les grâces qu'il reçut de cette première célébration des saints Mystères, augmentè-

Digitized by Google

rent encore en lui l'amour de la solitude. Il délibéra sur la pensée qui lui était venue d'entrer dans l'Ordre des Chartreux.

Sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Médina-del-Campo. Ce qu'elle avait entendu dire de notre saint Religieux lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'avait appelé à se sanctifier dans l'Ordre de Notre-Dame du Carmel; qu'elle était autorisée par le général à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devait être le premier instrument que le Ciel emploierait à cet important ouvrage. Peu de temps après, elle fonda son premier monastère d'hommes dans une maison pauvre du village de Durvelle. Jean de la Croix s'y retira. Deux mois s'étaient à peine écoulés, que quelques autres Religieux vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession, le premier dimanche de l'Avent, en 1568. Telle fut l'origine des Carmes déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V, et confirmé en 1580, par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers Carmes réformés étaient portés si loin, que sainte Thérèse crut nécessaire de leur prescrire une mitigation. L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Sainte Thérèse fut obligée de fonder trois autres monastères, le premier à Pastrane, le second à Manrèse et le troisième à Alcala. Elle transféra celui de Durvelle à Manrèse.

L'exemple et les exhortations de Jean inspiraient aux autres Religieux l'esprit de retraite, d'humilité et de mortification. Son amour pour la Croix éclatait dans toutes ses actions, et il l'augmentait tous les jours, en méditant sur les souffrances de Jésus-Christ. Il travaillait sans cesse à former en lui une ressemblance parfaite avec Jésus-Christ crucifié. Pour purifier entièrement son cœur, Dieu le fit passer par les plus rigoureuses épreuves tant intérieures qu'extérieures; et c'est la conduite qu'il tient ordinairement à l'égard des âmes qu'il destine à une sainteté éminente, et qu'il veut combler de grâces extraordinaires.

Digitized by Google

Le Saint, après avoir goûté les douceurs de la contemplation, se vit privé de toute dévotion sensible. Cette sécheresse spirituelle fut suivie du trouble intérieur de l'âme, de scrupules, et du dégoût des exercices de piété, que le serviteur de Dieu n'abandonna cependant jamais. En même temps, les démons l'assaillirent par les plus violentes tentations, et les hommes le persécutèrent par la calomnie : mais les scrupules et la désolation intérieure furent les plus terribles de toutes ses peines. Il semblait au Saint voir l'enfer ouvert et prêt à l'engloutir. On trouve dans son livre intitulé, *la Nuit obscure*, une description admirable des angoisses que cet état fait éprouver. Elles sont connues plus ou moins des âmes contemplatives ; cette épreuve a coutume de précéder la communication des grâces spéciales que Dieu leur accorde. Ce fut par là que Jean de la Croix parvint à ce dénûment, à cette pauvreté d'esprit, à ce renoncement à toutes les affections terrestres, à cette entière conformité à la volonté de Dieu, qui est fondée sur la destruction de la volonté propre, à cette patience héroïque, à cette courageuse persévérance. Les rayons de la lumière divine percèrent enfin les ténèbres dont le saint Religieux était environné, et il se trouva comme transporté dans un paradis de délices. Mais de nouvelles ténèbres succédèrent aux premières ; les peines intérieures et les tentations qui les accompagnèrent, furent si violentes que Dieu parut avoir abandonné son serviteur, et être devenu insensible à ses soupirs et à ses larmes. Il tomba dans une tristesse si profonde, qu'il serait mort de douleur si la grâce ne l'eût soutenu. Le calme revint et fut suivi de consolations. Jean de la Croix sentit alors plus jamais l'avantage des souffrances et surtout des épreuves intérieures ; il comprit combien elles servaient à purifier l'âme de ses imperfections ; toujours recueilli, parce qu'il était toujours en la présence de Dieu, son cœur brûlait du feu de la divine charité : il était enflammé d'un ardent désir d'imiter Jésus souffrant, de porter sa croix, de partager ses humiliations, de servir le prochain pour l'amour de lui ; rien ne lui paraissait devoir résister à son courage ; il jouis-

Digitized by Google

sait d'une paix inaltérable, et souvent il était élevé dans les transports d'amour à l'union divine, ce qui est le plus sublime degré de la contemplation. Quelquefois les douceurs de cet amour faisaient sur son âme une impression si vive, qu'elle était comme plongée dans un torrent de délices, sans cesser cependant d'éprouver la peine qu'il appelle la blessure de l'amour. Il explique ceci lui-même, en disant qu'il paraît à l'âme dans cet état, qu'elle est blessée par des traits de feu qui la laissent se consumer tout entière d'amour ; et elle est si enflammée, qu'il lui semble qu'elle sort d'elle-même, et qu'elle commence à devenir une nouvelle créature.

La vie de Jean de la Croix offre une vicissitude continuelle de croix et de privations, de visites et de faveurs célestes. Jamais il n'en reçut d'extraordinaire qu'elle n'eût été précédée de quelque grande tribulation. Telle est au reste la conduite que tient la Providence à l'égard de ceux qui doivent parvenir à une éminente sainteté. Dieu, par les visites sensibles de sa grâce, excite une âme à courir dans les voies de son amour, comme il perfectionne sa vertu par les tribulations. C'est ainsi que le diamant reçoit son lustre et son éclat du marteau et du ciseau de celui qui le travaille.

Sainte Thérèse se servit utilement de Jean de la Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissait. Elle éprouvait de grandes difficultés de la part du couvent d'Avila, où elle avait fait sa première profession. L'Évêque de cette ville crut qu'il était nécessaire qu'elle en fût Prieure, du moins pour retrancher les fréquentes visites des séculiers. Il y envoya Jean de la Croix, et l'en fit Directeur en 1576. Il eut bientôt engagé les Religieuses à renoncer au parloir, et à corriger tous les abus que doit proscrire une vie de retraite et de pénitence. Il prêchait avec tant d'onction qu'on venait de toutes parts l'entendre avec empressement. Plusieurs personnes du monde lui confièrent la direction de leur conscience.

Mais Dieu l'affligea par de nouvelles peines, en permettant qu'il trouvât des persécuteurs dans ses propres frères. Les an-

Digitized by Google

ciens Carmes s'opposaient à la réforme ; et quoiqu'elle eût été entreprise par sainte Thérèse de l'agrément et avec l'approbation du général, ils la traitaient de rébellion contre l'Ordre. Aussi, dans leur chapitre tenu à Placentia, condamnèrent-ils Jean de la Croix comme un fugitif et un apostat. Des officiers de justice, venus de leur part, l'enlevèrent tumultueusement du couvent, et le traînèrent en prison. Mais connaissant la vénération dont le peuple d'Avila était pénétré pour lui, ils le firent conduire à Tolède, où il fut renfermé dans une cellule, qui ne recevait le jour que par une ouverture très-étroite. Pendant les neuf mois qu'il y resta, on lui donna pour nourriture que du pain, de l'eau et quelques petits poissons. Il recouvra cependant la liberté par le crédit de sainte Thérèse, et par une protection visible de la Mère de Dieu. Il fut favorisé, durant sa captivité, des plus abondantes consolations du Ciel, ce qui lui faisait dire depuis : « Ne soyez point étonné si je montre tant d'amour pour les souffrances : Dieu m'a donné une haute idée de leur mérite et de leur valeur, lorsque j'étais en prison à Tolède. »

A peine eut-il été mis en liberté, qu'il fut établi Supérieur du petit couvent du Calvaire, situé dans un désert. En 1579, il fonda celui de Baeza. Deux ans après, on lui confia la conduite du couvent de Grenade. On l'élut, en 1585, vicaire provincial d'Andalousie, et premier définiteur de l'Ordre, en 1588. Ce fut dans le même temps qu'il fonda le couvent de Ségovie. Les divers emplois qu'il exerça ne lui firent jamais rien diminuer de ses austérités. Il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit, et passait le reste en prière devant le Saint-Sacrement. On ne se lassait point d'admirer son humilité, son amour pour l'abjection, sa ferveur et son zèle dans tous ses exercices, et un désir insatiable de souffrir. « Nous voyons, disait-il ordinairement, par l'exemple de Jésus-Christ et des Martyrs, que souffrir pour Dieu est le caractère distinctif de l'amour divin. Les persécutions sont des moyens pour parvenir à la connaissance du mystère de la Croix, une condition nécessaire pour comprendre la sagesse de Dieu et son

Digitized by Google

amour. » Ayant un jour entendu Jésus-Christ lui demander quelle récompense il désirait de ses travaux : « Seigneur, répondit-il, je n'en veux point d'autre que de souffrir et d'être méprisé pour votre amour. » Le nom seul de Croix le fit tomber en extase en présence de la Mère Anne de Jésus. Il y avait trois choses qu'il demandait souvent à Dieu : la première, de ne passer aucun jour de sa vie sans souffrir quelque chose ; la troisième, de finir sa vie dans l'humiliation, la disgrâce et le mépris. La vue seule seule d'un Crucifix suffisait pour lui donner des ravissements d'amour, et le faire fondre en larmes. La Passion du Sauveur était le sujet ordinaire de ses méditations, et il recommande fortement cette pratique dans ses écrits. Sa confiance en Dieu lui fit donner plusieurs fois aux pauvres ce qui lui était nécessaire à lui-même, et il en fut récompensé par des grâces miraculeuses. Il appelait cette confiance en Dieu, le patrimoine des pauvres, et surtout des personnes religieuses. Le feu de l'amour divin brûlait tellement son cœur, que ses paroles en embrasaient ceux qui l'écoutaient. Tout absorbé en Dieu, il fallait qu'il se fît violence pour s'entretenir d'affaires temporelles, et quelquefois il était incapable de le faire lorsqu'il venait de prier. Alors il s'écriait, comme hors de lui-même : « Prenons l'essor, élevons-nous en haut ; que faisons-nous ici, mes chers frères? Allons à la vie éternelle. » Son amour pour Dieu se manifestait en certaines occasions par des traits de lumière qui éclataient sur son visage. Une personne de distinction en fut un jour si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution de quitter le monde pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Une dame qui se confessait à lui, éprouva la même impression pour la même cause; elle renonça tout à coup aux parures mondaines, et se consacra à Dieu dans la retraite, au grand étonnement de toute la ville de Ségovie. Son cœur était comme une immense fournaise d'amour, qu'il ne pouvait contenir en lui-même, et qui éclatait au-dehors par des signes extérieurs dont il n'était pas le maître. On admirait pas moins son amour pour le prochain, surtout pour les pauvres, les malades et les pécheurs ; il était

Digitized by Google

rempli d'affection et de tendresse pour ses ennemis, et il leur rendait toujours le bien pour le mal; il était rigide observateur de la pauvreté, afin de se préserver de tout attachement aux choses terrestres. Tout l'ameublement de sa cellule consistait en une image de papier, une Croix faite de jonc et un lit très-grossier. Il choisissait le bréviaire et l'habit les plus usés. Le profond sentiment pour la religion, dont il était pénétré, lui inspirait un respect extrême pour tout ce qui appartenait au culte divin. Par le même motif, il tâchait de sanctifier toutes ses actions. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit en prière, et souvent devant le Saint-Sacrement. Enfin il pratiquait la vraie dévotion dont il a lui-même tracé le caractère, en disant qu'elle est humble et ennemie de l'éclat; qu'elle aime le silence et fuit l'activité; qu'elle se défait de tout attachement; qu'elle hait la singularité ou la présomption; qu'elle se défie d'elle-même; qu'elle suit avec ardeur les Règles saintes et communes. L'expérience dans les choses spirituelles, et plus encore la lumière du Saint-Esprit, lui avaient communiqué le don de discerner les esprits, et il n'aurait pas été facile de lui en imposer sur ce qui venait ou ne venait pas de Dieu. Il découvrit plus d'une fois que de prétendues visions sur lesquelles on l'avait consulté, n'étaient que des illusions.

Dans le Chapitre de l'Ordre, tenu à Madrid en 1591, Jean de la Croix dit avec liberté son avis contre les abus que quelques-uns des chefs toléraient ou voulaient introduire. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller les mauvaises dispositions où l'on était à son égard. On le dépouilla de tous les emplois qu'il avait dans l'Ordre. Le Saint se vit avec joie réduit à l'état de simple Religieux. Il se retira dans le couvent de Pegnuela, situé dans les montagnes de Sierra-Moréna, et fort solitaire.

Il plut à Dieu de consommer la vertu de son Serviteur par une seconde épreuve qui lui vint encore de la part de ses propres frères. Jean de la Croix regardait comme un bonheur son exil à Pegnuela. Il excusait les auteurs de sa disgrâce, et

Digitized by Google

il empêchait ses amis d'écrire au Père vicaire-général, pour lui faire connaître les injustices dont il était la victime. Il avait pour principaux ennemis deux Religieux de l'Ordre qui avaient un grand crédit, et qui étaient d'autant plus redoutables qu'ils cachaient leurs mauvaises dispositions sous l'apparence du zèle. Enflés d'orgueil à cause de leur savoir et des applaudissements qu'ils s'attiraient par leurs sermons, ils avaient secoué le joug de la Règle, et ne remplissaient plus leurs devoirs. Jean de la Croix, étant provincial d'Andalousie, les reprit souvent de ce désordre. Voyant l'inutilité de ses représentations, il usa de son autorité ; il leur défendit de prêcher et de sortir de leur couvent. Mais au lieu de se soumettre avec docilité, ils conçurent une haine implacable contre leur Supérieur. Ils regardèrent le traitement qu'ils subissaient à juste titre comme l'effet de l'injustice. Ils se plaignirent hautement des entraves qu'on mettait à leur zèle, affectant d'ignorer que Dieu ne bénit les fonctions du saint ministère qu'autant qu'elles sont accompagnées de la défiance de soi-même et d'une humilité profonde. Cette présomption les précipita dans d'autres excès plus criminels encore, et qu'ils tâchaient de pallier sous le nom de vertu.

Un d'entre eux, profitant de la disgrâce actuelle du Saint, publia dans toute la province qu'il avait des raisons suffisantes pour le faire chasser de l'Ordre, et il peignait sa conduite sous les couleurs les plus odieuses. Jean de la Croix ne répondit autre chose aux accusations intentées contre lui, sinon qu'il souffrirait avec joie les peines qu'on lui infligerait. On l'abandonna bientôt. Tous craignaient de paraître avoir quelque commerce avec lui, pour ne pas être enveloppés dans la même disgrâce. Il n'avait d'autre consolation que la prière, où il puisait les grâces qui lui faisaient supporter ses souffrances avec patience et même avec joie. La vérité cependant se fit jour, et l'innocence triompha. Le Saint, pendant cette épreuve, reçut du Ciel les faveurs les plus signalées, il comprit, par sa propre expérience, qu'une âme qui sert Dieu est toujours dans la joie, et qu'elle ne cesse de chanter, avec une nouvelle

Digitized by Google

ardeur et un nouveau plaisir, de nouveaux cantiques d'amour et de jubilation[1].

Il se livra tout entier dans sa retraite à la pratique des austérités et à l'exercice de la contemplation. Enfin il tomba malade, et il ne put longtemps cacher son état. Comme il ne trouvait point de secours à Pegnuela, son provincial lui proposa de quitter cette maison, et lui laissa la liberté de se retirer soit à Baëza, soit à Ubéda. Il semblait naturel qu'il choisît le couvent de Baëza, et parce qu'il y aurait été fort commodément, et parce que le Prieur était son ami intime. Il préféra cependant celui d'Ubéda qui était pauvre, et que gouvernait un des deux Religieux dont nous avons parlé. Ce fut l'amour des souffrances qui détermina son choix. La fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avait à une jambe, et qui fut bientôt accompagnée d'ulcères. Il fallut en venir à des opérations douloureuses qu'il supporta sans se plaindre et même sans pousser un soupir. La fièvre d'ailleurs ne lui permettait pas de goûter un moment de repos. Au fort de ses peines, il baisait son Crucifix et le pressait sur son cœur. Le Prieur, oubliant à son égard tout sentiment d'humanité, le traitait de la manière la plus indigne : il défendait aux autres Religieux d'aller le voir. Il changea l'infirmier, parce qu'il le servait avec charité ; il le renferma dans une petite cellule, et ne lui parlait que pour l'accabler de reproches outrageants. Il ne lui fournissait que ce qui était absolument nécessaire pour ne pas mourir, et lui refusait les adoucissements qu'on lui envoyait du dehors. Jean de la Croix souffrit ce barbare traitement avec joie. Pour perfectionner son sacrifice, Dieu l'abandonna quelque temps à cet état de désolation intérieure qu'il avait autrefois éprouvé; mais son amour et sa patience n'en devinrent que plus héroïques.

Le provincial étant venu au couvent d'Ubéda, apprit avec indignation ce qui se passait. Il fit ouvrir la porte de la cellule

[1] S. Jean de la Croix, *Vive flamme d'amour, p.* 523.

Digitized by Google

où était le Serviteur de Dieu, en disant qu'un pareil modèle de vertus ne devait pas seulement être connu de ses Frères, mais du monde entier. Le Prieur d'Ubéda reconnut l'indignité de sa conduite, demanda pardon au Saint, reçut avec docilité ses instructions, et ne cessa de déplorer depuis ses égarements passés.

Quant à Jean de la Croix, nous ne pouvons mieux peindre ce qu'il éprouva dans ses derniers moments, qu'en rapportant ce qu'il dit de la mort d'un Saint[1]. « Le parfait amour de Dieu rend la mort agréable, et y fait trouver les plus grandes douceurs. Ceux qui aiment ainsi meurent avec de brûlantes ardeurs, et quittent ce monde avec un vol impétueux, par la véhémence du désir qu'ils ont de se réunir à leur Bien-Aimé. Les fleuves d'amour qui sont dans leur cœur sont prêts à se déborder pour entrer dans l'océan d'amour. Ils sont si vastes et si tranquilles, qu'ils paraissent être alors des mers calmes. L'âme est inondée d'un torrent de délices, à l'approche du moment où elle va jouir de la pleine possession de Dieu. Sur le point d'être affranchie de la prison du corps presque entièrement brisé, il lui semble qu'elle contemple déjà la gloire céleste, et que tout ce qui est en elle se transforme en amour. » Deux heures avant sa mort, notre Saint récita tout haut le psaume *Miserere* avec ses Frères. Il se fit lire ensuite une partie du livre du Cantique des Cantiques; et, pendant cette lecture, il ressentait les plus vifs transports de joie. A la fin il s'écria : *Gloire à Dieu!* puis, pressant le Crucifix sur son cœur, il dit *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, et expira tranquillement, le 14 décembre 1591, à l'âge de 49 ans après en avoir passé 28 dans la vie religieuse.

Sainte Thérèse dit, en parlant de lui dans ses lettres et dans ses autres ouvrages, qu'il était saint, même avant d'avoir embrassé la réforme; que c'était une des âmes les plus pures de l'Église; que Dieu lui avait communiqué de grands trésors de lumière, et que son entendement fut rempli de la science des Saints.

[1] Vive flamme d'amour, p. 506.

Digitized by Google

Dieu le glorifia, après sa mort, par plusieurs miracles, dont un fut opéré en 1705, sur une Religieuse de l'Annonciade à Neuf-Château en Lorraine. Cette fille était attaquée d'une paralysie. Elle fit à saint Jean de la Croix une neuvaine, à la fin de laquelle elle fut guérie. L'Évêque de Toul constata juridiquement la vérité de ce miracle.

Le Serviteur de Dieu fut canonisé par Benoît XIII, en 1726, et sa fête fut fixée au 24 de novembre dans le Bréviaire romain. Son corps se garde à Ségovie.

(GODESCARD.)

Nous avons de saint Jean de la Croix plusieurs traités mystiques : 1° De la nuit obscure; 2° De la montée du Carmel; 3° Cantique du divin amour entre l'âme et Jésus-Christ, son Époux; 4° La vive flamme d'amour; 5° Poésies sacrées, conseils spirituels et lettres spirituelles : le tout écrit originairement en espagnol.

Ce qu'il y a de plus difficile à comprendre dans ces œuvres, ce sont les deux livres *de la Nuit obscure*. Voici quel nous en paraît être le fond. L'homme de la chair, l'homme plongé tout entier dans la vie animale, un ivrogne, par exemple, ne conçoit rien au-dessus du boire et du manger, rien au-dessus du corps et de ce qui le flatte. Tout ce qui est intellectuel, science, poésie, beautés morales, lui est folie. L'homme de la raison ou le philosophe, plongé tout entier dans la nature, ne conçoit rien au-dessus des idées natureiles, rien au-dessus de la raison humaine. Tout ce qui est surnaturel, divin, la foi, la grâce, lui est folie. Il est au Chrétien ce que l'ivrogne est au philosophe. Mais l'homme de la chair a beau méconnaître ou nier l'ordre intellectuel, cet ordre n'en existe pas moins. De même l'homme de la nature a beau méconnaître ou nier l'ordre surnaturel, l'ordre de la grâce, cet ordre n'en existe pas moins. Pour s'élever à l'ordre intellectuel, l'homme de la chair est obligé de mourir en quelque sorte à soi-même, pour entrer dans une nouvelle existence, dans un monde nouveau qui lui paraît d'abord une nuit obscure, non pas que les ténèbres y soient réelles, mais parce que ses yeux ne sont pas

Digitized by Google

habitués à une si grande lumière. Pour s'élever à l'ordre surnaturel, à l'ordre de la grâce et de la foi, l'homme de la nature est obligé de mourir en quelque sorte à soi-même, pour entrer dans une existence nouvelle, dans un nouveau monde, qu'il n'avait pas même soupçonné, qui lui paraît d'abord une nuit obscure, non pas que les ténèbres y soient réelles, mais parce que ses yeux ne sont pas habitués à une si grande lumière. Ce sont là les nuits obscures de saint Jean de la Croix. L'homme de la chair, en devenant l'homme de la foi, ne cesse pas d'être l'homme de la raison humaine, mais il devient de plus l'homme de la raison divine.

Voici une belle parole de saint Thomas : La grâce ne détruit point la nature, mais elle la présuppose et la perfectionne[1]. Ainsi la grâce, en soumettant la raison à la foi, ne détruit point la raison, mais la présuppose; elle ne l'abaisse point, elle l'élève au contraire au-dessus d'elle-même. Pour se soumettre immédiatement à qui est égal ou inférieur à soi, il faut s'abaisser ; mais pour se soumettre immédiatement à qui est infiniment au-dessus de soi, à Dieu tel qu'il est en son essence, il faut s'élever infiniment. Ainsi la grâce de la foi élève la raison infiniment au-dessus d'elle-même. Pareillement, qui soumet ses sens à la raison ne les détruit point, mais les présuppose; il ne les dégrade point, il les élève au contraire, il les perfectionne, il les spiritualise, il rend leur ministère plus profitable. Le grand point est d'établir la subordination entre les sens et la raison, entre la raison et la foi. Il ne faut captiver que ce qu'il y a de rebelle et d'hostile en nous, qu'on appelle le vieil homme, la nature corrompue ou simplement la nature. Il est bon de savoir au juste le sens véritable de ces expressions, afin de garder en tout la discrétion et la mesure convenables. Au fond, il ne s'agit que de subordonner les sens à la raison, et la raison à la grâce ou à la foi. Quand Jésus-Christ dit : Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il se renonce soi-même[2], il entend principale-

[1] *Summa*, 1, *q*. 1, *a*. 8, *ad* 2; *q*. 2, *a*. 2, *ad* 1. — [2] Matth., 16, 24.

Digitized by Google

ment ce nous-même qui est rebelle et corrompu. En un sens aussi, il faut nous renoncer tout entiers, afin de nous donner tout entiers à Jésus-Christ et nous recevoir ensuite nous-mêmes de lui, tels qu'il voudra bien nous réformer par sa grâce.

Ainsi, dans tout ce que Dieu fait, soit nature, soit grâce, tout se tient, tout se lie, tout ne fait qu'un grand ensemble: la grâce ne détruit point la nature, mais la présuppose et la perfectionne. (ROHRBACHER.)

SAINT CHRYSOGONE,

MARTYR.

Saint Chrysogone, si célèbre par son zèle pour la foi de Jésus-Christ, et dont l'Église fait mémoire au Canon de la Messe, était originaire de Rome. La généreuse profession qu'il faisait publiquement du Christianisme le fit enfermer dans les prisons; ce fut là qu'il vit sainte Anastasie, qui allait consoler les confesseurs et leur procurait les soulagements dont ils avaient besoin. Il ne s'occupait lui-même qu'à soutenir les fidèles retenus dans les fers pour l'amour de Jésus-Christ; et il mérita la profonde estime de sainte Anastasie. Cette illustre Romaine avait pour époux un païen de mauvaises mœurs. Dès qu'il s'aperçut que sa femme était chrétienne, il la retint prisonnière dans sa maison et la traita avec des duretés inouïes. La Sainte écrivit à Chrysogone, pour lui faire connaître ses peines. Il l'anima par les exhortations les plus pathétiques à soutenir courageusement ces épreuves et lui en prédit la fin prochaine.

En prison alors depuis deux ans, Chrysogone n'avait cessé de gagner des âmes à Jésus-Christ et d'affermir les prisonniers ses compagnons. Dioclétien, apprenant qu'il gagnait plus de Chrétiens à la foi que ses édits n'en faisaient périr, le fit citer devant lui à Aquilée, le pressa d'adorer ses idoles, et lui promit la préfecture de Rome, s'il obéissait. Mais le voyant insensible à la séduction, il le condamna à avoir la tête tranchée

Digitized by Google

dans un désert, afin que les fidèles ne pussent recueillir ses reliques; et le Serviteur de Jésus-Christ fut mis à mort le 24 novembre 303. Mais Dieu permit qu'un saint prêtre, nommé Zoïle, découvrît ses précieuses dépouilles, qu'il conserva précieusement. Sainte Anastasie, redevenue libre, alla les honorer à Aquilée; et peu de temps après elle reçut elle-même la couronne du martyre.

SAINTE FIRMINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Firmine, vierge et martyre à Amelia, en Ombrie, était fille, disent quelques auteurs, de Calpurnius préfet de Rome. Ce fut elle qui convertit saint Olympiade, homme d'un très-haut rang et d'une grande noblesse. Elle fut arrêtée avec lui pendant la persécution de Dioclétien, et après plusieurs horribles tortures, elle fut suspendue en l'air et brûlée avec des torches.

L'Église honore la mémoire de cette sainte vierge et martyre, le 24 novembre.

SAINT ROMAIN,

PRÊTRE A BLAYE.

Saint Grégoire de Tours nous cite, dans son livre *de Gloria Confessorum*, un saint prêtre, nommé Romain, qui se sanctifia à Blaye, dans le diocèse de Bordeaux, principalement par son immense charité. Il est depuis cette époque le patron des mariniers, qui l'invoquent au moment du naufrage. Le saint historien que nous citons nous apprend qu'il a lui-même ressenti les effets de l'intercession du Bienheureux Romain. On pourrait croire, d'après cela, que saint Romain a exercé sa charité pendant sa vie envers les naufragés surtout, ayant habité les bords d'un grand fleuve, où les malheurs de ce genre sont assez fréquents. Romain termina sa bienheureuse carrière en 382. Son nom est inscrit dans les anciens Martyrologes.

Digitized by Google

SAINT PORTIEN OU POURÇAIN,

ABBÉ.

Saint Portien, vulgairement appelé saint Pourçain passa les premières années de sa jeunesse dans l'esclavage. Ayant depuis obtenu sa liberté, il prit l'habit dans un monastère voisin de la demeure de son maître. Ses éminentes vertus lui en firent donner le gouvernement après la mort de l'Abbé. Son amour pour la pénitence éclata dans les austérités extraordinaires qu'il pratiquait. Thierri, roi d'Austrasie, porta le ravage dans l'Auvergne en 520. Saint Pourçain alla le trouver pour lui demander la liberté des prisonniers. Le prince le reçut avec respect, et acquiesça à sa demande.

Le Serviteur de Dieu mourut fort âgé, vers l'an 405, et sa sainteté fut attestée par divers miracles, au rapport de saint Grégoire de Tours. Son monastère prit son nom, et donna naissance à la ville de Saint-Pourçain en Auvergne au diocèse de Clermont. Ce monastère ne subsiste plus depuis longtemps. Il n'y a plus qu'un prieuré, soumis à l'abbaye de Tournus en Bourgogne.

On garde une partie des reliques du saint Abbé dans l'église de Saint-Martin à Laigle en Normandie; le reste est dans l'église qui porte le nom du Saint en Auvergne. Notre Saint est nommé en ce jour dans le Martyrologe Romain.

SAINT RENAN,

ÉVÊQUE.

Saint Renan ou Cianam, premier évêque de Duleck, en Irlande, avait été disciple de saint Martin de Tours, peut-être en même temps que saint Patrick. Ils furent ensuite élevés l'un et l'autre à l'épiscopat, et saint Renan fit bâtir en pierres sa cathédrale; ce qui fit donner à la ville où il avait fixé son siége le nom de Damleag, c'est-à-dire maison de pierres, parce que les autres églises de l'île n'étaient alors qu'en bois. Saint

Digitized by Google

Renan mourut dans un âge avancé, vingt ans après saint Patrick, vers 489.

Il ne faut pas le confondre avec saint Kennain, évêque et confesseur en Irlande, qui vécut un siècle plus tard, et qui est honoré, comme saint Renan, le 24 novembre.

SAINT SÉVERIN,

SOLITAIRE PRÈS DE PARIS.

Saint Séverin, dont il est ici question, vint, du temps du roi Childebert, se fixer dans un des faubourgs de Paris pour s'y livrer dans une petite cellule à la contemplation des choses célestes et à la pratique des austérités de la pénitence. Il paraît qu'il avait choisi de préférence ce lieu, parce qu'il lui retraçait encore le souvenir des vertus d'un autre Saint anachorète qui y avait passé quelque temps, saint Séverin d'Agaune, que Clovis avait fait venir de son monastère et dont il avait reçu la santé. On s'étonnerait de voir un homme, soupirant après la retraite, fixer son séjour auprès d'une ville, capitale d'un grand royaume, et on pourrait croire qu'un pareil endroit est incompatible avec la tranquillité que demande un genre de vie aussi austère, si on ne savait pas que le Chrétien peut partout trouver Dieu, et que dans tous les lieux il peut construire une solitude dans son cœur.

Ce fervent anachorète gagna l'estime et la confiance des Parisiens, au point que le jeune Clodoald, appelé depuis saint Cloud, fils de Clodomir, roi d'Orléans, alla se réfugier auprès de lui, pour se soustraire à la mort, comme il a été rapporté dans sa vie. Séverin reçut le prince infortuné avec une bonté paternelle, et lui fit oublier dans sa société la perfidie des hommes. Les habitants de Paris et des environs allèrent souvent consulter le saint homme dans leurs peines et leurs afflictions, et le quittèrent toujours soulagés et résignés à la volonté de Dieu.

Voilà tout ce que l'histoire nous a transmis de ce vénérable Solitaire; car les actes de sa vie sont perdus. Son corps fut

Digitized by Google

enterré dans le lieu de sa retraite, et transféré plus tard à la cathédrale de Paris. Sa précieuse mort arriva vers l'an 540.

SAINT BIEUZI,

MARTYR.

Bieuzi, né dans la Grande-Bretagne, vint, dans l'Armorique, en 527, avec saint Gildas-le-Sage, son maître, et demeura après lui dans son ermitage de Blavet.

Ses vertus jetèrent tant d'éclat que tous les habitants du canton le demandèrent pour pasteur.

Il guérissait de la rage. Appelé un jour de fête à traiter la meute d'un seigneur voisin, il ne voulut pas, pour une cause pareille, priver son peuple du service divin. Cet homme furieux du retard, accourut à l'église, et de son épée frappa rudement à la tête le saint Prêtre qui achevait le Sacrifice.

On ajoute que Bieuzi, modèle de patience et de piété, finit tranquillement la messe et adressa une exhortation touchante à ses paroissiens; mais il succomba bientôt à sa cruelle blessure.

SAINT HOUARDON,

ÉVÊQUE DE LÉON.

Saint Houardon monta sur le siége de Léon en 635; pendant les quinze années de son épiscopat il fit l'édification et le bonheur de son troupeau. C'est ainsi qu'il soutint l'éclat d'un siége qu'avaient illustré saint Paul Aurélien, saint Jouan, saint Cétomerin, saint Berdoc, saint Goulven et saint Tenenan, auquel il succéda. Il désigna pour son successeur saint Gouezenon, abbé de Langoueznon et chanoine de Léon, et mourut en 650.

On honore la mémoire de saint Houardon et des autres Evêques de Léon, le 24 novembre.

Digitized by Google

SAINTE FLORE,

VIERGE ET MARTYRE.

Flore naquit en Espagne, près de Cordoue, d'une mère chrétienne et d'un père mahométan, venus de Séville pour leurs affaires. Ayant perdu son père lorsqu'elle était encore enfant, sa mère put l'élever dans la vraie Religion. Dieu, qui parlait à son cœur, lui fit regarder la vertu comme le seul bien solide et digne de ses désirs. Dès l'enfance elle jeûnait le carême et donnait secrètement aux pauvres la plus grande part de ce qu'elle recevait pour son dîner. Elle se rendait aussi de temps en temps aux assemblées de ceux qui professaient comme elle la religion chrétienne; mais elle n'osait y venir aussi souvent qu'elle le désirait, parce qu'elle craignait son frère, qui était mahométan et qui observait toutes ses démarches.

Cependant, sa foi devenant plus vive, elle quitta la maison, à l'insu de sa mère, et se retira avec une sœur qu'elle avait chez de saintes Religieuses. Son frère, ignorant le lieu où elles s'étaient réfugiées, s'en vengea sur les Chrétiens. Le roi et le magistrat de Cordoue s'étaient déclarés contre eux; la persécution commençait à s'allumer en plusieurs endroits : cet homme profita de la conjecture pour faire emprisonner quelques Clercs et persécuter les Religieuses.

Flore, apprenant toutes ces vexations, dont elle croyait être la cause, ne voulut pas que l'Eglise souffrît pour elle. Après s'être offerte au Seigneur comme une victime prête à s'immoler pour le salut des siens, elle revint à la maison de sa mère, et dit à son frère : — Me voilà, puisque vous me cherchez : je suis chrétienne et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ. — Ayant vainement essayé de la pervertir par les flatteries, son frère la mena devant le cadi ou juge du lieu, et dit : — Ma jeune sœur que voici observait comme moi notre religion; mais les Chrétiens l'ont séduite. — Le cadi demanda à Flore si l'accusation était vraie. — Je suis Chrétienne, dit-elle, et je l'ai toujours été.

Digitized by Google

Le juge irrité la fit prendre par les soldats, en on lui donna tant de coups de fouet, particulièrement sur la tête, que le crâne en fut découvert. Après quoi, son frère fut chargé de la faire instruire dans la religion de Mahomet et de la ramener plus tard. Pour exécuter ces ordres, le frère mit sa sœur entre les mains de deux femmes adroites et artificieuses, et ne lui laissa pas la liberté de voir des Chrétiens. Mais Dieu fit trouver à Flore les moyens de s'échapper pendant la nuit. Elle passa par-dessus la muraille, gagna la rue, et se retira avant le jour, chez une femme fidèle ; puis elle sortit de Cordoue et alla à Ossaria, près Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Elle eut le bonheur d'y voir saint Euloge de Cordoue, qui la fortifia dans ses saintes résolutions et l'encouragea au martyre.

Flore se repentait déjà d'avoir fui : elle s'accusait de lâcheté et se demandait si elle ne devait pas retourner à Cordoue, pour confesser de nouveau Jésus-Christ devant les infidèles. Cette pensée se changea bientôt ; elle revint à Cordoue, où elle alla prier publiquement dans l'église du saint Martyr Aciscle. Elle y trouva Marie, sœur du diacre Valabonse, qui avait reçu depuis peu la couronne du Martyre. Ces deux vierges, remplies de zèle pour la foi, convinrent de se présenter elles-mêmes devant le cadi. Elles furent renfermées dans un cachot obscur, où l'on ne laissait entrer que des femmes impies et corrompues. Saint Euloge, qui était alors en prison, leur envoya son *Exhortation au martyre*. Le cadi leur fit subir un nouvel interrogatoire et les condamna à perdre la tête ; la sentence fut exécutée le 24 novembre 851. Ces deux Saintes sont nommées dans le Martyrologe romain.

LE BIENHEUREUX ANTOINE SCOZECTI,

FRÈRE-MINEUR.

Amantea, ville de la Calabre citérieure, sur la Méditerranée, vit naître le bienheureux Antoine Scozecti. Il embrassa, étant

Digitized by Google

encore fort jeune, la Règle de saint François, dans la famille des Conventuels.

Etant à étudier la Théologie à Venise, son professeur périt malheureusement, par les suites d'une propriété contraire aux constitutions du bienheureux Patriarche, et qui n'a pu se légitimer depuis que par les décrets du Saint-Siége : cet événement le détermina à passer dans la famille de l'Observance.

Ses heureuses dispositions, fortifiées par de bons exemples, lui firent faire de rapides progrès dans la science des Saints : et on le regarda bientôt comme un modèle de la perfection religieuse.

Son occupation ordinaire était d'aller prêcher dans les bourgs et dans les villages; et sa réputation de sainteté, confirmée par des miracles, attirait un grand concours d'auditeurs à ses sermons. La pureté de sa doctrine, ses mœurs exemplaires et l'onction qu'il mettait dans ses discours, eurent tant d'attraits pour les Italiens, qu'il ramena dans le bon chemin plusieurs pécheurs endurcis.

Antoine de Scozecti était dans un âge avancé, lorsqu'il tomba malade au bourg de Saint-Innocent. Ses concitoyens avertis du danger où il était, vinrent le chercher et l'emmenèrent au couvent de Saint-Bernardin, où il mourut dans d'admirables sentiments de piété et d'espérance pour l'autre vie, le vingt-quatrième jour de novembre 1470. Sa mort fut suivie de plusieurs miracles qui ont été recueillis; mais dans le détail desquels nous n'entrerons pas.

LE BIENHEUREUX DIDACE DE SOLORZANO,

FRÈRE-MINEUR.

Le bienheureux Didace de Solorzano, naquit à Anistrosa, dans la vieille Castille. Nous ne savons ni le temps de sa naissance, ni celui de sa profession dans l'Ordre de Saint-François.

Les infirmités continuelles dont il fut affligé, ne lui permi-

Digitized by Google

rent pas de suivre son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes; mais elles firent éclater sa patience et sa résignation aux ordres de la divine Providence. Ne pouvant vaquer aux fonctions extérieures de son état, il se consacra entièrement à la prière et à la méditation. Il parvint par ce moyen à un éminent degré de vertu, et fut honoré du don de lire dans l'avenir.

Plusieurs de ses prédictions ayant été vérifiées par l'événement, les habitants d'Anistrosa, qui d'ailleurs ont reçu plusieurs faveurs du Ciel par l'efficace de ses prières, le considèrent comme un Saint et le vénèrent sur ce pied-là. Il fallait, au reste, qu'il jouît d'une grande réputation, puisqu'à sa mort, arrivée au couvent de Tauro, le vingt-quatrième jour de novembre 1470, la foule qui survint pour le voir, et pour assister à ses funérailles, fut si nombreuse, qu'on fut obligé de les différer pendant plusieurs jours. On l'inhuma à côté du maître-autel, et sa tombe continue d'être fréquentée par les fidèles, qui ont beaucoup de confiance en son intercession.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE DANEMARCK,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Jacques était issu de la maison royale de Danemarck. Il s'était appliqué de bonne heure aux langues latine, grecque et hébraïque, dont il avait acquis une connaissance fort étendue : enrichi de ces utiles talents, il embrassa l'Ordre de Saint-François dans sa patrie ; mais de crainte qu'on ne le soupçonnât de favoriser par son silence l'hérésie de Luther, qui commençait à s'introduire dans le Danemarck, il quitta son pays, ses parents et ses amis, et se retira en Espagne, où l'empereur Charles-Quint le reçut avec de grandes marques d'amitié.

Dans la suite, animé du désir de faire propager la Foi, il passa dans les Indes Occidentales, où en arrivant il s'appliqua à étudier la langue, qu'il apprit assez facilement. Alors il prê-

Digitized by Google

cha, et contribua beaucoup par ses sermons à affermir les Chrétiens de ces contrées dans leur croyance, et à faire embrasser la Religion à un grand nombre d'idolâtres. On observe qu'il fut le premier prêtre qui administra le Sacrement de l'Eucharistie dans ce pays.

Jacques se distingua principalement par sa profonde humilité, par sa douceur et par sa prudence consommée, qui attirait les Indiens des endroits les plus éloignés de son séjour, pour le consulter dans leurs peines.

Sa foi était si parfaite, qu'il guérit plusieurs malades par le signe de la Croix. Étant gardien du couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, à Tarequat, il eut révélation de la mort de Charles-Quint, qui arriva en Espagne, l'an 1558, et l'annonça à l'heure même à ses Frères, en leur ordonnant de faire un service pour le repos de son âme. Il mourut à Tarquenat, chargé d'années, comblé de bonnes œuvres et en réputation de sainteté, vers l'an 1585, le 24 novembre.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CATORCÉTO,

FRÈRE MINEUR,

Le Bienheureux Pierre naquit à Catorcéto, lieu du territoire de Fano, au duché d'Urbin, dans l'état ecclésiastique. Ayant embrassé l'Ordre de Saint-François, il ne se contenta pas des austérités que lui imposait sa Règle, et demanda à ses Supérieurs la permission de se retirer dans un ermitage appelé de Saint-Jacques, situé près de Matellica, que des Religieux avaient abandonné à cause de la position désavantageuse, et de l'air âpre qu'on y respirait.

Pierre-de-Catorcéto eut pour compagnon dans cette retraite un pieux ecclésiastique du Tiers-Ordre de Saint-François, qui avait nom Pacifique, et y mena la vie la plus austère, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau. Malgré cette abstinence rigoureuse, Pierre arriva à un âge très-avancé.

L'oraison de ce pieux Religieux était presque continuelle, et il la faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'il ver-

Digitized by Google

sait des larmes abondantes, qui lui causèrent enfin la perte de la vue. C'est la seule infirmité dont il fut affligé, et il la supporta avec la plus parfaite résignation.

Pierre, par un effet de son zèle pour la perfection, crut devoir imiter la réforme du Bienheureux Baschi, dont nous parlerons dans la suite, et qui fut l'auteur de la Congrégation des Capucins ; il suivit au moins dans la manière de s'habiller ; mais ce fut sans sortir de l'obédience de son Provincial.

Quand il sentit approcher sa fin, il demanda et reçut les Sacrements de l'Eglise avec des sentiments dignes de l'éminente piété dont il avait toujours fait profession. On rapporte que dans cette circonstance, il fut honoré d'une apparition de la Sainte Vierge ; puis rendit peu après son âme à Dieu, le vingt-quatrième jour de novembre 1527, dans l'ermitage de Saint-Jacques, et sa mémoire est en vénération dans les lieux d'alentour.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LA GARDE PRÈS DE BOLOGNE.

Auprès de Bologne en Italie, on honore une sainte image de Notre-Dame, dite de la Garde, dont de graves auteurs rapportent ainsi l'histoire :

« Au temps ou Manuel Comnène était empereur d'Orient et Frédéric Barberousse d'Occident, il y avait dans la Grèce un pieux solitaire, lequel étant allé à Constantinople vit dans l'église de Sainte-Sophie, parmi plusieurs beaux tableaux, une image de Notre-Dame, haute de trois pieds, au bas de laquelle ces paroles étaient écrites :

« Ce tableau, qui a été peint par saint Luc, doit être porté à « l'église qui est sur le mont de la Garde et mis sur l'autel de « cette église. »

« Le solitaire étonné se demandait où pouvait être ce lieu de la Garde à qui l'auguste image était destinée. Il s'informa auprès des surveillants de l'Eglise et des prêtres de Sainte-Sophie qui lui dirent seulement que cette image avait toujours été très-vénérée, que son inscription était ancienne, mais qu'ils

Digitized by Google

n'avaient jamais pu savoir où était le mont de la Garde. Après plusieurs entretiens où le solitaire se fit connaître, il dit enfin que, si on voulait lui confier la sainte image il irait jusqu'au bout du monde pour découvrir le lieu désigné. Les prêtres lui confièrent ce trésor ; et Sigonius, évêque alors de Boulogne, ajoute qu'une révélation engagea l'ermite à s'en aller en Italie où il apprendrait ce qu'il désirait savoir. Il vint d'abord à Rome, pensant que là plutôt qu'ailleurs on pourrait l'éclairer. Dieu qui dispose toutes choses à l'exécution de sa volonté, fit qu'en entrant dans l'église de Saint-Pierre, il rencontra un bolonais nommé Pascipo Véro, de qui il apprit où était le mont de la Garde ; il lui offrit même de l'y conduire et de le mener à l'église qui est au haut de la montagne. Ils se mirent donc en chemin et arrivèrent à Bologne, où Pascipo Véro consulta le Clergé et le sénat. La sainte Vierge fut portée en grande solennité au lieu qui lui était destiné ; et aussitôt des miracles, dont Bzovius a rapporté quelques-uns, en firent un pèlerinage continuellement fréquenté par une multitude de Chrétiens. L'Eglise qui jusque-là avait été consacrée à saint Luc, s'appela dès lors Notre-Dame de la Garde.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Saint Jean de la Croix, confesseur, dont le décès et rapporté le 14 décembre.

[1] OCTAVO KALENDAS NOVEMBRIS.

Sancti Joannis a Cruce Confessoris, cujus natalis memoria decimonono Kalendas Januarii recensetur. — Eodem die natalis sancti Chrysogoni Martyris, qui post longa vincula et carceres pro constantissima Christi confessione toleratos, jubente Diocletiano, Aquilejam perductus, ibidem capite cæsus, et in mare projectus, martyrium consummavit. — Romæ sancti Crescentiani Martyris, qui in passione beati Marcelli Papæ legitur. — Ameriæ in Umbria sanctæ Firminæ Virginis et Martyris, quæ in persecutione Diocletiani varie cruciata, demum suspensa, et lampadibus ardentibus adusta, spiritum reddidit. — Apud Corinthum sancti Alexandri Martyris, qui sub Juliano Apostata et Sallustio Præside pro Christi fide certavit usque ad mortem. — Cordubæ sanctarum Virginum et Martyrum Floræ et Mariæ, quæ post diuturnos carceres in persecutione Arabica gladio interemptæ sunt. — Perusiæ sancti Felicis.

Digitized by Google

La fête de saint Chrysogone, qui, retenu longtemps dans les fers et dans les prisons, pour avoir constamment confessé Jésus-Christ, fut ensuite, par l'ordre de l'empereur Dioclétien, mené à Aquilée, où, ayant été décapité et jeté dans la mer, il accomplit glorieusement son martyre.

A Rome, saint Crescentien, martyr, mentionné dans les Actes du martyre du Pape saint Marcel.

A Amélia en Ombrie, sainte Firmine, vierge et martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, ayant été, après diverses tortures, suspendue en l'air et brûlée avec des flambeaux allumés, rendit l'esprit.

A Corinthe, saint Alexandre, martyr, qui combattit jusqu'à la mort pour la foi de Jésus-Christ, sous Julien l'Apostat et le président Salluste.

A Cordoue, les saintes vierges et martyres Flore et Marie, qui, après une longue prison, eurent la tête tranchée, durant la persécution des Arabes.

A Pérouse, sainte Félicissime, martyre.

A Milan, saint Protais, évêque, qui défendit avec ardeur la cause de saint Athanase dans le Concile de Sardique, devant l'empereur Constance, et qui, après avoir beaucoup travaillé pour le bien de la Religion, et en particulier pour son Église, passa au repos de Jésus-Christ.

A Blaye, saint Romain, prêtre. Les éclatants miracles qu'il a opérés font reconnaître sa sainteté.

En Auvergne, saint Pourçain, abbé, qui brilla par ses miracles, du temps du roi Thierri.

Additions des autres Martyrologes.

Translation des reliques de sainte Rustique à Clermont.

simi Martyris. — Mediolani sancti Protasii Episcopi, qui apud Constantem Imperatorem in Concilio Sardicensi causam Athanasii defendit, ac pro Ecclesia sibi commissa, et pro religione multis perfunctus laboribus, migravit ad Dominum. — In castro Blavio sancti Romani Presbyteri, cujus sanctitatis præconium miraculorum gloria declarat. — In territorio Arvernensi sancti Portiani Abbatis, qui sub Theodorico Rege miraculis claruit.

Digitized by Google

Saint Audence, confesseur.

Saint Carion, anachorète en Orient, honoré chez les Grecs.

Translation des reliques de saint Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez.

Saint Juste, évêque de Jérusalem.

Saint Lican, abbé, l'un des neuf principaux propagateurs de la foi en Ethiopie.

Saint Liolin, évêque de Padoue, honoré près de Sanzano en Toscane.

Saint Marin, solitaire en Savoie, au premier tiers du huitième siècle.

Saint Protais, reclus.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Boutoutes, curé de Braize, près de Saint-Amand (diocèse de Bourges), né à Murat-le-Vicomte (diocèse de Saint-Flour), fut condamné à la déportation maritime, pour refus de serment, en 1793, par le département de l'Allier, et fut conduit à Rochefort, à cet effet; il mourut dans la nuit du 24 au 25 novembre 1794, à l'âge de 53 ans.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Catherine, vierge et martyre. — Saint Moïse et saint Maxime, prêtres de Rome, et leurs compagnons, martyrs — Saint Mercure, martyr de Césarée. — Saint Livier, martyr. — Saint Réole, évêque de Reims. — Saint Alnot, martyr. — Saint Fintan, Bénédictin. — Les Vénérables Jean Rixtel et Adrien Tisserand, Confesseur de la Foi. — Le Vénérable Père Olivier Manare, de la Compagnie de Jésus. — Le Bienheureux François de Gonzague, archevêque de Mantoue. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE CATHERINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sous le règne de l'impie Maximin, l'empire romain était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et on s'y livrait avec une ardeur sacrilége au culte des démons. Ce tyran, qui résidait à Alexandrie, lança un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets de sacrifier aux idoles. Voici la teneur de cet édit, qui fut publié dans toutes les provinces : « L'empereur Maximin, à tous ceux qui vivent sous sa domination, salut. Comme nous avons jugé que c'était pour nous un devoir de leur témoigner notre gratitude en leur offrant des sacrifices. Joignez-vous donc tous à nous, afin que nous puissions montrer d'une manière plus éclatante notre piété envers eux. Sachez aussi que quiconque méprisera cet édit pour s'attacher à une autre religion par nous prohibée, encourra la vengeance de nos grands dieux, et que nous les punirons aussi sévèrement que le mérite un tel crime. »

A peine ces lettres eurent-elles été publiées, que l'on vit accourir de tous côtés des troupes innombrables de gens effrayés par les menaces de l'empereur; ceux-ci amenaient des taureaux pour les sacrifier, ceux-là des agneaux. Quel-

Digitized by Google

ques uns n'apportaient que de petits oiseaux; car il avait été réglé que chacun contribuerait selon ses moyens. Les riches amenaient des victimes plus considérables, tandis que celles des pauvres étaient moindres; mais nul n'était exempt de fournir quelque chose pour les apprêts du sacrifice. L'empereur leur donnait l'exemple de la magnificence, en offrant cent trente taureaux. Il fut rempli de joie en voyant le concours des peuples qui affluaient de toutes parts, et résolut de ne pas attendre davantage, mais de se rendre immédiatement au temple pour accomplir la sacrifice. Aussitôt une troupe innombrable de tout âge et de tout sexe, le peuple, le sénat, les magistrats, tous accourent avec leurs offrandes, en sorte que les rues de la ville étaient trop étroites et l'enceinte du temple trop resserrée. Les cris des animaux qu'on égorgeait retentissaient de toutes parts, et l'air était obscurci par la fumée des holocaustes.

Au milieu de tout ce tumulte, une vierge chrétienne, nommée Catherine, jeune, belle, et de race royale, qui avait lu toutes nos Écritures et aussi toutes celles des païens, demeurait alors à Alexandrie, dans le palais de sa famille. Elle ne voulait avoir d'autre époux que le Christ : elle lui gardait la beauté de son âme, et pour lui seul son cœur était rempli d'amour. Voyant donc avec quelle ardeur ces païens couraient à leur perte, elle en fut touchée; et se sentant animée d'un saint zèle pour venger l'honneur de Dieu, elle résolut de rendre un hommage public à notre foi sainte, en s'efforçant d'arracher au naufrage cette foule de gens aveuglés. Se faisant donc accompagner par quelques serviteurs, elle partit pour le temple où toute cette multitude était réunie et prenait part au sacrifice. Dès qu'elle parut sur le seuil, tous les regards se fixèrent sur elle; car sa beauté extérieure était une vive image de la beauté intérieure de son âme. Elle annonça qu'elle avait quelque chose à faire savoir au prince. Aussitôt les officiers de l'empereur l'avertirent qu'une jeune fille demandait à lui parler. Sur l'ordre de Maximin, on la fit approcher sans retard. Dans le temps même où le cruel tyran était occupé aux

Digitized by Google

rites sacriléges, elle se présenta courageusement devant lui, et ouvrant modestement ses lèvres pures, elle fit entendre ces nobles et courageuses paroles :

« C'était à toi, ô empereur, de voir par toi-même dans quelle erreur tu es tombé en offrant des sacrifices à des statues d'hommes mortels, comme s'ils étaient véritablement des dieux; tu pouvais par ta seule raison et sans l'aide de personne en venir à mépriser cette folie, à quitter ce culte honteux. Mais parce que, aveuglé par le démon, tu refuses de voir la vérité, tu devrais au moins écouter la parole de Diodore, un de vos sages, et apprendre de lui qui sont les dieux que vous adorez : alors peut-être diminuerait en toi cette habitude d'irréflexion qui te laisse faire des choses si déraisonnables; et tu ne rendrais pas les honneurs divins à des hommes qui ont misérablement passé par la mort. Diodore dit que vos dieux ont été des hommes, à qui leurs inventions utiles, ou leurs belles actions, ont fait décerner l'immortalité. Il les désigne par leurs noms, indiquant de plus les pays et les villes où ils régnèrent, et ajoutant que la reconnaissance trop peu éclairée des autres hommes fut l'uuique source de leur divinité. Ainsi, ceux qui aux anciens jours s'étaient distingués par leur courage, leur affabilité, ou par toute autre vertu digne d'être louée et conservée dans la mémoire des peuples, furent d'abord honorés par des statues que leur élevèrent leurs contemporains, puis vint une autre génération d'hommes qui, dénaturant la pensée de leurs ancêtres, changèrent ce témoignage de la reconnaissance publique en un culte superstitieux. Aux statues, ils ajoutèrent des autels devant lesquels ils se prosternèrent; de là les réjouissances, les fêtes, les sacrifices, en l'honneur de ces hommes qui, malgré la gloire de leurs actions célèbres, furent soumis comme les autres aux infirmités et à la mort. Un autre de vos sages, Plutarque de Chéronée, montre aussi la folie de ceux qui adorent des idoles muettes et insensibles. Tu devrais, ô empereur, te laisser persuader par ces témoignages; car ce sont vos propres auteurs qui parlent ainsi, et en les écoutant, tu ne pourrais encourir le

Digitized by Google

reproche de suivre une doctrine étrangère. Laisse-toi donc convaincre, et ne cherche pas davantage à séduire cette foule ignorante ; car en continuant de se livrer à l'idolâtrie, ils tomberont au fond de l'abîme, et toi-même tu subiras une peine éternelle pour tes crimes. Reconnais le seul vrai Dieu qui t'a donné non-seulement l'empire, mais aussi l'existence. Quoiqu'il fût Dieu tout-puissant et immortel, il s'est fait homme pour nous ; il a voulu subir le supplice de la croix, afin de nous arracher à la mort que nous avions méritée par notre désobéissance, et nous donner ainsi le salut ; car il est notre Sauveur véritable, et il reçoit avec bonté et miséricorde ceux qui se repentent d'avoir péché. »

A ce discours, Maximin fut saisi d'une si grande colère que le sang reflua vers son cœur, et que la parole lui manqua. Cependant, quand il fut un peu plus maître de lui-même, il sentit que les arguments de la vierge étaient trop forts pour qu'il pût y répondre. « Femme, lui dit-il, laisse-nous achever en paix le sacrifice ; plus tard, si tu as quelque chose à dire, on t'écoutera. » Le sacrifice s'acheva donc sans autre incident ; mais aussitôt après qu'il fut terminé, l'empereur fit appeler Catherine et se mit à l'interroger.

« Qui es-tu, lui demanda-t-il d'abord, et où as-tu appris toutes les choses que tu nous a dites ? — O prince, répondit la vierge, ignores-tu donc qui je suis ? Je suis la fille de l'empereur qui a régné avant toi. Je m'appelle Catherine. J'ai étudié la rhétorique, la philosophie, la géométrie et les autres sciences ; mais comptant tout cela pour rien, j'ai souhaité d'être fiancée à l'Époux immortel, au Christ qui a dit par son Prophète : Je confondrai la sagesse des sages, je réprouverai la prudence des prudents. »

L'empereur ne put s'empêcher d'admirer ce discours ; et jetant les yeux plus attentivement sur Catherine, il crut voir une de ses déesses sous la forme d'une mortelle. Se laissant aller à cette pensée, il lui adressa quelques paroles en y faisant allusion. « Tu penses juste, ô empereur, répondit la vierge, mais non pas dans le sens que tu crois. Les démons

Digitized by Google

que vous adorez vous séduisent en vous apparaissant sous des formes fantastiques, pour vous porter au péché et faire naître dans vos cœurs de coupables passions. Pour moi, quelle que soit ma beauté, je ne suis qu'un peu de poussière et de boue, mais façonnée par la main toute puissante de Dieu ; oui, j'ai quelque chose de divin, puisque j'ai été faite par lui et à son image. Il n'y a donc ici qu'une seule chose digne d'admiration : c'est la sagesse de l'ouvrier qui a mis en œuvre une matière si vile et si grossière. » L'empereur s'irrita de cette réponse. « Garde-toi, dit-il, de blasphémer contre nos dieux, qui eux aussi jouissent de la gloire et de l'immortalité. — Bientôt, répondit Catherine, si tu veux que nous en fassions l'expérience, tu verras quels sont tes dieux et quel est le mien ; car il suffit de prononcer son nom, de retracer le signe de sa Croix pour qu'aussitôt les démons soient mis en fuite. »

L'empereur se sentit embarrassé par la sainte liberté de la vierge et par le défi formel qu'elle venait de lui porter. Il craignit qu'en s'engageant plus avant dans cette affaire, il ne pût en sortir ensuite sans quelque honte pour lui et pour ses dieux. Il prit donc le parti de ne pas continuer, donnant pour prétexte qu'il n'était pas convenable à sa dignité de disputer avec une femme. « Je ferai venir, lui dit-il, des philosophes et des orateurs qui réfuteront amplement tout ce que tu as avancé ; afin que voyant à ton tour la vanité de tes opinions, tu reviennes à notre croyance, et que tu trouves enfin le bien véritable. » Il ordonna donc qu'on la conduisît en prison, et fit aussitôt publier partout la lettre suivante : « L'empereur Maximin, à tous ceux qui vivent sous son empire, salut. Vous tous qui honorez les Muses et cultivez les sciences auxquelles préside le très-sage Mercure, accourez près de nous pour fermer la bouche à une jeune fille qui, sortant de je ne sais où, et faisant paraître une érudition fort grande, a osé blasphémer contre nos dieux et traiter de fables leurs histoires. Par là, vous soutiendrez l'honneur de notre antique philosophie ; vous montrerez en même temps votre éloquence et votre habileté ;

Digitized by Google

enfin vous recevrez de notre générosité les récompenses dont vous vous serez rendus dignes. »

Ces lettres ayant été promptement publiées dans tout l'empire, on vit bientôt arriver cinquante philosophes choisis parmi les plus célèbres, renommés entre tous par leur pénétration d'esprit et leur éloquence. Maximin, pour les animer et les exciter davantage, les fit venir près de lui, les traita avec une grande familiarité, et leur dit : « Nos lettres vous ont fait savoir le motif pour lequel nous vous avons appelés : préparez-vous donc soigneusement, afin d'attaquer Catherine avec toutes les ressources de votre éloquence, la considérant, non comme une femme ordinaire, mais comme un adversaire puissant et digne de soutenir vos plus vives attaques. Si vous êtes vainqueurs dans cette lutte, il vous en reviendra une grande gloire ; si, au contraire, vous avez le dessous, ce sera pour vous un grand déshonneur, et vous serez l'objet de la risée publique. N'allez pas croire, à cause de son sexe, qu'elle soit facile à vaincre ; j'ai éprouvé par ma propre expérience combien est grande la force de ses raisonnements et l'habileté de ses discours ; et je crois que Platon lui-même, pour illustre qu'il soit, devrait lui céder la première place. Préparez-vous donc, en un mot, comme si vous aviez à combattre ce grand maître en personne ; car il vaut mieux avoir en face un adversaire faible quand on l'avait cru fort, que de le trouver dans la lutte plus fort qu'on ne le croyait avant le combat. »

Un de ces philosophes, qui paraissait tenir le premier rang parmi eux, répondit : « Je crois sur ta parole, ô empereur, que tout cela est vrai, et que cette femme a une intelligence et une éloquence peu communes parmi les personnes de son sexe ; néanmoins comment peut-il se faire qu'elle ose se mesurer avec des orateurs ? Comment une femme peut-elle connaître les règles de la rhétorique ? Tu n'as qu'à la faire venir quand il te plaira, et tu verras bientôt quelle sera la fin de tout ceci. » L'empereur fut rempli de joie à ces paroles, croyant sottement que cette langue intempérante et audacieuse pourrait vaincre l'esprit de sagesse et de modération

Digitized by Google

qui parlait par la bouche de Catherine. Il ordonna donc qu'on la fît venir; et tout aussitôt une grande foule se réunit pour assister à cette dispute.

Or, avant que les gardes envoyés pour amener Catherine fussent arrivés à la prison, l'Ange du Seigneur apparut à la vierge et lui dit : « Sois sans crainte ; car outre la science que tu as acquise par l'étude, tu auras avec toi la sagesse de Dieu qui t'assistera. Tu persuaderas tous ces philosophes de la vérité de la foi ; bien plus, tu gagneras encore à Dieu beaucoup d'autres âmes, et tu recevras enfin la couronne du martyre. » A ces mots l'Ange disparut. Les soldats qui avaient été envoyés pour amener Catherine la conduisirent au tribunal de l'empereur ; et aussitôt ce fameux orateur que nous avons déjà vu prendre la parole, regardant la Sainte avec mépris, lui dit : « C'est donc toi qui fais si peu de cas de nos dieux et qui oses leur faire injure ? » Catherine répondit avec douceur, mais sans crainte : « Oui, c'est moi qui ai parlé contre vos dieux, non pas avec l'insolence que tu me reproches faussement, mais avec modération, et surtout avec raison. » L'orateur reprit : « Puisque les grands poëtes ont chanté les louanges des dieux, comment oses-tu les contredire, toi qui, comme on le prétend, n'est pas absolument étrangère à la littérature, et qui as acquis par là une certaine réputation de sagesse? Catherine répondit modestement : « La sagesse qui est en moi est un don de mon Dieu qui est lui-même la sagesse et la vie ; le craindre et observer ses commandements, voilà le principe de la véritable sagesse. Au contraire, les histoires de vos dieux sont ridicules et pleines de fables ; et quoi que j'aie pu dire, je conviens que je ne leur ai pas encore témoigné assez de mépris. Cependant je consens à entendre les témoignages des poëtes que tu peux alléguer en faveur de ces puissantes divinités. — Eh bien, dit l'orateur, voici d'abord le sage Homère qui, s'adressant à Jupiter, lui parle ainsi : « Jupiter très-glorieux, très-grand, et vous tous, dieux immortels. » Ensuite, le célèbre Orphée, dans sa Théogonie, rend grâces à Apollon en ces termes : « O roi, fils de Latone,

Digitized by Google

qui lances au loin tes flèches ; puissant Phébus, toi dont l'œil voit tout ce qui existe, toi qui commandes aux mortels et aux immortels ; ô soleil, qui t'élèves dans les espaces du Ciel porté sur tes ailes plus resplendissantes que l'or. » Voilà comment les plus illustres des poëtes traitent les dieux ; voilà comment ils les honorent en reconnaissant leur puissance. Cesse donc de rendre hommage au Crucifié ; car tu ne trouves aucun des anciens sages qui ait parlé de lui, ou qui l'ait appelé Dieu. »

Catherine répliqua : « Je conviens que tes citations sont exactes, et je me garderai bien de les contester. Mais elles ne sont pas complètes, et il faut y ajouter quelque chose. Homère, que tu as justement appelé le plus grand des poëtes, revient en un autre endroit sur l'histoire de ce père des dieux, le puissant Jupiter. Il le charge d'une quantité de crimes et d'actions déraisonnables : il l'appelle menteur, fripon, pervers, séducteur ; ailleurs, il rapporte cette histoire absurde où il est dit que Junon, Neptune et Minerve avaient fait un complot pour le charger de chaînes ; en sorte que si Thétis ne lui eût dénoncé leur perfidie, vous enssiez vu le père des dieux et des hommes lié et garrotté, et étendu sur le dos pour servir de jouet à des femmes. Tu as aussi parlé d'Orphée ; mais, dans ce même livre de la Théogonie que tu as cité, il nous apprend quelle estime on doit faire de tous ces dieux. Ils ne peuvent, dit-il, ni prévoir le mal qui menace les hommes, ni l'écarter quand il est près de tomber sur eux. J'ajouterai le témoignagé de Sophocle que tu as oublié de nommer, bien qu'il soit aussi païen. » N'est-ce pas Sophocle qui dit : « Un seul Dieu a fait le ciel et la terre, les flots azurés des mers et les vents impétueux ; mais nous, remplis de ténèbres et d'inconstance, nous avons besoin de jouets pour nous amuser ; nous fabriquons des dieux taillés dans le bois ou la pierre, enrichis d'or et de peinture ; nous leur offrons des sacrifices, et nous croyons par là donner des marques d'une grande piété. » Elle cita ensuite la Sibylle parlant de la bonté de Dieu envers les hommes : « Il viendra, dit-elle, sur cette terre aride et desséchée, et, sans rien perdre de sa gloire, il se fera chair. Par les forces

Digitized by Google

inépuisables de sa divinité, il guérira les blessures irrémédiables. Mais l'envie s'emparera du peuple incrédule : il sera crucifié comme s'il avait fait quelque crime digne de mort, et il souffrira sans se plaindre. » Mais voici bien un autre sage, et qui ne peut être soupçonné de mensonge : c'est Apollon lui-même. Voici comment il parle, laissant de côté son obscurité accoutumée, et rendant malgré lui témoignage à la vérité : « Un être céleste me contraint de parler : c'est la lumière unique qui brille d'une triple splendeur. Celui qui a souffert est Dieu : néanmoins, ce n'est pas la divinité qui a souffert en lui ; car il est tout à la fois revêtu d'un corps mortel et exempt de corruption. Voici donc que Dieu s'est fait homme : il souffre tout, comme les autres hommes ; il supporte les blasphèmes. le supplice de la croix, la sépulture. On l'a vu pendant sa vie mortelle répandre des larmes, lui qui avait rassasié cinq mille hommes avec quelques pains ; car vouloir et pouvoir sont une même chose pour Dieu, et le Christ est mon Dieu ; il a été étendu sur le bois, il est mort ; et après être sorti glorieux du sépulcre, il est monté au plus haut des Cieux. »

« Tel est, ô philosophe, l'oracle rendu par Apollon ton dieu. Quant à nous, voici ce que nous croyons touchant le Christ : il n'a pas eu de commencement ; Fils de Dieu, il est coéternel à son Père ; il est le principe, la racine et la source de tout bien. Après avoir tiré du néant ce monde visible et tout ce qu'il renferme, il a créé le genre humain pour peupler la terre, et il a pris soin de nous ouvrir la voie du salut. Mais voyant que notre ennemi nous avait supplantés, et que nous avions perdu le fondement du salut, c'est-à-dire l'obéissance, il a reconstitué ce fondement, en venant, sous une chair mortelle, accomplir la volonté de son Père. Il a vécu parmi les hommes pour les instruire, les avertir et les corriger ; il est mort pour eux ; mais il a ressuscité le troisième jour, et après être monté aux Cieux, il a envoyé le Saint-Esprit à ses Apôtres, afin qu'ils allassent partout rendre la vie à nos âmes, nous arracher à l'erreur, et nous ramener vers le souverain Maître

Digitized by Google

de toutes choses. Il faut donc que nous aussi nous subissions courageusement toutes les adversités, afin que devenant semblables au Christ dans la mort, nous soyons participants de sa gloire et de son royaume dans la résurrection. Écoute à ton tour ses douces paroles : » Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui souffrez ; et je vous soulagerai. » Reconnais la bonté de Dieu, ou si tu ne veux te rendre qu'à l'autorité de tes poètes et de tes sages, rappelle-toi leurs paroles que je t'ai citées, puisque ceux mêmes qui étaient plongés dans les ténèbres ont été contraints par la sagesse divine de rendre hommage à la vérité. »

L'orateur demeura tout surpris, et il ne put trouver un seul mot : sa langue semblait paralysée par l'étonnement. L'empereur voyant son embarras, se tourna vers les autres philosophes pour les inviter à entrer en lice à leur tour. Mais ils répondirent : « Nous ne pouvons, ô empereur, rien opposer à ce que vient de dire cette jeune fille, surtout quand nous voyons le plus habile d'entre nous vaincu par elle. » Alors Maximin rempli de fureur commanda qu'on allumât un grand bûcher au milieu de la ville, et qu'on y précipitât ces philosophes qui n'avaient pas su faire triompher la cause des dieux. Ayant entendu leur sentence, ils se jetèrent aux pieds de Catherine, la priant avec ardeur d'obtenir de son Dieu le pardon des fautes qu'ils avaient commises par ignorance, afin qu'ils devinssent dignes de recevoir le Baptême et le don du Saint-Esprit, et d'être réunis au Christ dans sa gloire.

Catherine leur répondit : « Vous êtes heureux d'abandonner les ténèbres pour venir à la lumière, et de quitter un roi terrestre et mortel pour suivre le Roi des Cieux dont la gloire ne passera jamais. Le feu dont ces impies vous ont menacés vous tiendra lieu de Baptême et vous fera monter aux Cieux. Il vous purifiera de vos taches et de vos souillures, et vous rendra dignes de paraître en présence du Roi de gloire. » Tous, remplis de joie, s'offrirent alors aux soldats, qui les jetèrent au milieu des flammes. Ils obtinrent ainsi la victoire, le dix-septième jour de novembre. Le soir quelques hommes pieux

Digitized by Google

étant venus pour recueillir leurs reliques, trouvèrent les corps sains et entiers : pas un cheveu de leur tête n'avait été consumé. C'est ainsi que Dieu fit connaître qu'il les avait admis dans sa gloire.

Cependant l'empereur essayait de gagner sainte Catherine par ses promesses. « Crois-moi, belle jeune fille, lui disait-il, j'ai pour toi l'affection d'un père. Sacrifie à Mercure et aux Muses, de qui tu as reçu l'éloquence et la science ; je partagerai avec toi mon empire, je te ferai asseoir sur le trône. — Je suis chrétienne et épouse du Christ, je ne veux avoir d'autre époux que lui, répondit la vierge. Je préfère la couronne du martyre au diadème impérial. » Maximin, feignant d'être touché de compassion pour elle, ajouta : « Ne me force pas à te punir d'une manière infamante pour ton rang et ta naissance. » Elle répondit : « Fais ce que tu voudras. Par une souffrance légère et momentanée que tu me feras subir, j'acquerrai une gloire véritable et immortelle ; tu me donneras occasion d'amener une grande multitude à la lumière de la Foi ; en sorte que même plusieurs de ceux qui habitent ton palais viendront à ma suite, quand ils me verront monter vers le Christ dans les splendeurs du triomphe. »

Maximin au comble de la fureur ordonna qu'on dépouillât Catherine de la robe de pourpre dont elle était vêtue, selon l'usage des princesses du sang impérial, et commanda qu'on la frappât cruellement avec des nerfs de bœuf. On accomplit cet ordre barbare ; pendant deux heures entières elle eut à supporter sans relâche une grêle de coups ; et comme on la frappait tantôt sur le dos et tantôt sur la poitrine, son corps virginal était tout baigné dans des flots de sang. Beaucoup de ceux qui étaient présents fondaient en larmes ; mais elle soutenait cet affreux supplice avec tant de fermeté et de courage, qu'on eût dit que son corps était de pierre, si le sang qui ruisselait de toutes parts n'eût fait voir au contraire combien il était facile à déchirer. Ce ne fut qu'après avoir joui longtemps de cet horrible spectacle, que le féroce empereur donna enfin l'ordre de la reconduire en prison, et de la garder

Digitized by Google

pendant douze jours, voulant examiner dans cet intervalle quel supplice il choisirait pour lui arracher la vie. Les satellites reportèrent donc la vierge dans la prison, en attendant le jour où l'empereur devait l'appeler de nouveau à son tribunal.

Or, il arriva que l'impératrice, épouse de Maximin, apprit tout ce qui s'était passé, et se sentant remplie d'admiration pour la vertu et la science de Catherine, non moins que de compassion pour les tourments qu'elle avait soufferts, elle désira la voir et s'entretenir avec elle. Ce désir s'enflammant de plus en plus, elle était très-affligée de ne pouvoir trouver aucun moyen de le satisfaire. Comme donc un jour Porphyrion, général en chef de l'armée, homme brave et habile dans l'art de la guerre, vint faire visite à l'impératrice, elle lui dit qu'elle voulait lui confier un secret, après lui avoir auparavant fait promettre de ne le révéler à personne. Elle lui découvrit alors le désir qu'elle avait de voir la vierge captive, sans que personne le sût. Porphyrion lui répondit : « Madame, je ferai tout ce que vous voudrez : tenez-vous prête pour ce soir. » Le soir, en effet, Porphyrion vint en secret chercher l'impératrice avec une escorte de soldats choisis et fidèles ; et ayant gagné à prix d'or les gardes de la prison, ils pénétrèrent jusque dans le cachot où l'on avait jeté Catherine. L'impératrice fut si touchée de la grâce et de la beauté répandues sur le visage de la noble vierge, qu'elle tomba aussitôt à ses pieds en versant des larmes de joie, et dit : « C'est maintenant que je suis vraiment impératrice, puisqu'il m'est donné de voir mes plus chers désirs accomplis, et de jouir d'un spectacle si désiré. Il y a longtemps, ô bienheureuse servante de Dieu, que je désirais contempler ton visage et entendre les paroles de ta bouche ; à cette heure, je quitterais joyeusement et le trône et la vie, puisque j'ai pu arriver au comble de mes désirs. Si maintenant la mort vient se présenter à moi, je ne la trouverai plus amère ; mes vœux sont accomplis. Je me réjouis en voyant la splendeur qui t'éclaire : heureuse es-tu d'avoir été fidèle au Christ, puisque tu reçois de lui tant de grâces et de dons inestimables ! »

Digitized by Google

Catherine répondit : « Toi aussi, ô princesse, tu es heureuse ; car je vois les Anges soutenir au-dessus de ta tête une couronne plus belle que le diadème impérial. Dans trois jours elle te sera donnée, quand, après avoir triomphé du supplice qui t'attend, tu seras devenue digne de régner avec le souverain Roi. » — Mais, répondit l'impératrice, je suis peu courageuse et je crains les tourments ; je redoute surtout l'empereur, parce qu'il est sanguinaire et qu'il se joue de la vie des hommes, ajoutant les outrages les plus insupportables aux plus cruelles tortures. » — « Aie confiance, lui dit sainte Catherine ; avec le Christ tu ne sentiras plus cette crainte excessive des supplices, et pour quelques instants de souffrances, tu acquerreras l'immortalité bienheureuse. » A ces paroles, Porphyrion, qui jusque-là avait gardé le silence, dit « Que me donnera le Christ si je crois en lui? Car je sens aussi le désir de combattre pour sa gloire. » Catherine lui dit : « N'as-tu jamais lu ou entendu lire les Écritures des Chrétiens? » — « Non, répondit Porphyrion ; dès mes premières années j'ai vécu dans les camps, et les travaux de la guerre ne m'ont jamais laissé le temps de songer à autre chose. » La vierge reprit : « Aucune langue ne saurait exprimer ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Les biens qu'il prépare à ses serviteurs sont si grands et si excellents, qu'aucune parole humaine ne saurait en donnor une juste idée. » Porphyrion fut rempli de joie à cette nouvelle, et il crut au Christ avec deux cents de ses soldats. Après avoir dit adieu à Catherine et fait promettre aux gardes de la prison qu'ils ne révéleraient rien de ce qui s'était passé, ils se retirèrent avant le jour. La sainte Martyre, restée seule, ressentit d'une manière admirable les effets de la bonté paternelle de Dieu ; car, pendant les douze jours qu'on la retint captive [1], une colombe venue du Ciel apporta de la nourriture. Le Christ lui-même daigna lui apparaître environné d'une gloire immense ; il lui dit : « Ne crains rien, je suis avec « toi. Tu vaincras les tourments ; et après m'avoir acquis de

[1] Elle avait donc été arrêtée le 12 ou le 13 novembre.

Digitized by Google

« nombreux serviteurs par ton courage, tu viendras recevoir « la récompense que je t'ai préparée. »

Le jour qui suivit cette apparition, Maximin s'assit sur son tribunal et ordonna d'amener Catherine. La vierge se présenta avec ce calme que le Christ entretenait dans son âme. Son visage brillait d'une clarté qui remplit Maximin d'effroi. Comme elle repoussait de nouveau ses offres, un officier du palais proposa de faire construire une machine composée de quatre roues armées en tous sens de pointes aiguës et de lames tranchantes, pour lui faire passer sur le corps. L'empereur y consentit. Quand la machine fut faite, il essaya encore des caresses; mais voyant qu'il ne gagnait rien, il ordonna d'attacher sur les roues la glorieuse Martyre, et de leur imprimer un mouvement si violent, que son corps fut broyé en un instant. Mais la vierge fut délivrée par un Ange qui, descendant du Ciel, la préserva de tout mal, tandis que les roues, lancées impétueusement par une force invisible, mirent en pièces plusieurs idolâtres; en sorte que, du milieu de la foule, surprise et épouvantée, s'éleva ce cri : « Il est grand le Dieu des Chré« tiens ! » Maximin n'en fut point touché; et il allait dans son audacieuse fureur essayer d'un autre supplice, lorsque l'impératrice, sortant du palais, vint le trouver, et le prenant à part, lui dit : « Cesse, je t'en supplie, de tourmenter cette servante du vrai Dieu, sur laquelle tes supplices ne peuvent rien. Ne peux-tu donc comprendre que tu perds ton temps et ta peine, en voulant te mesurer avec le Dieu vivant? »

La colère de Maximin fut alors à son comble; car il comprit que jusque dans sa maison la foi véritable avait acquis des disciples; il cessa donc pour un instant de s'occuper de Catherine, et tourna toute sa rage contre sa propre épouse. Il lui fit couper les seins avec des circonstances que la barbarie la plus raffinée pouvait seule inventer. Mais sa vengeance ne se trouvant pas satisfaite par cet acte de férocité, quand il vit que l'impératrice respirait encore, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. La princesse ayant entendu cette sentence, l'accepta avec résignation, comme elle avait souffert les autres tortures, et

Digitized by Google

se tournant vers Catherine, elle lui dit : « Prie pour moi. » La vierge répondit : « Va en paix : tu régneras à jamais avec le « Christ. » Aussitôt les bourreaux saisirent la généreuse princesse, et lui tranchèrent la tête ; c'était le vingt-troisième jour de novembre. Porphyrion, voyant ce qui s'était passé, et avec quel courage l'impératrice avait souffert la mort, s'avança devant le tribunal de l'empereur, et lui dit sans crainte : « Moi aussi je suis Chrétien, et tous ceux qui m'accompagnent sont pareillement soldats du Christ. » Maximin fut accablé à ce coup, et jetant un grand soupir, il dit tout bas : « Malheur à moi ! j'ai perdu le capitaine le plus brave de mon armée. » Puis, s'adressant aux soldats : « Dites-moi, s'écria-t-il avec colère, pourquoi voulez-vous abandonner les dieux que vos pères ont adorés ? » Ils ne répondirent rien ; mais Porphyrion, parlant pour eux, dit : « Pourquoi laisses-tu de côté la tête pour aller interroger les pieds ? C'est à moi qu'il faut parler. — Tu es leur tête ? repartit l'empereur, Eh bien ! ils souffriront la peine qu'ils méritent pour s'être laissés conduire par une tête si perverse. » Et, ne trouvant rien autre chose à ajouter, il prononça sur-le-champ la sentence. On les emmena donc hors la ville ; et ils y subirent la mort, le vingt-quatrième jour de novembre. C'est ainsi que fut réalisée la prédiction que Catherine avait faite à l'empereur : « J'amènerai à la foi du Christ plusieurs de ceux qui habitent ton palais. »

Alors le tyran, revenant à la vierge, prononça contre elle la sentence de mort. Les soldats la saisirent et l'emmenèrent hors de la ville, au milieu d'une grande foule composée surtout de femmes nobles et illustres qui déploraient à haute voix la cruauté exercée contre une vierge innocente. Mais la généreuse Martyre du Christ, sans laisser paraître aucun trouble, demanda seulement qu'on lui donnât le temps de faire sa prière ; les soldats ne crurent pas pouvoir lui refuser cette demande. Levant donc les mains et les yeux vers le Ciel, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, je vous rends grâces de ce que vous avez daigné affermir mes pieds sur le roc inébranlable de la foi, et diriger mes pas dans la voie du salut.

Digitized by Google

Maintenant, étendez vos bras qui ont été blessés pour moi sur la croix, et recevez mon âme que je sacrifie pour vous et pour rendre gloire à votre saint Nom. Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes chair et sang, et ne permettez pas que nos perfides accusateurs me reprochent devant votre tribunal les fautes que j'ai commises par ignorance; mais lavez mon âme dans le sang que je vais répandre pour vous. Ne permettez pas que ce corps qui a été déchiré pour votre amour, reste au pouvoir de ceux qui me haïssent; et puisque votre providence a formé nos cœurs pour vous connaître, abaissez, Seigneur, vos regars sur ce peuple qui m'entoure, et amenez-le à la connaissance de la vérité. Enfin, pour tous ceux qui adresseront leurs prières par mon entremise à votre infinie miséricorde, daignez leur accorder les grâces qu'ils demandent, afin que votre saint nom soit à jamais béni.» Ayant terminé sa prière, elle commanda aux soldats d'accomplir les ordres de l'empereur; et l'un d'eux, tirant son glaive, lui abattit la tête d'un seul coup. C'était le vingt-cinquième jour de novembre.

Or tout aussitôt Dieu honora la sainte Martyre par de glorieux miracles. Ceux qui étaient présents virent couler de sa blessure du lait au lieu de sang; et les Anges prenant son glorieux corps l'emportèrent sur la montagne sainte du Sinaï, afin que, par ces prodiges, fut exaltée la majesté unique du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à qui soit tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. Amen.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

SAINT MOISE ET SAINT MAXIME,

PRÊTRES DE ROME.

ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS.

Moïse était regardé sous le Pontificat de saint Fabien comme le principal ornement du Clergé de Rome : Maxime le suivait de près. Tous deux étaient prêtres et honoraient leur ministère par la sainteté de leur vie et par le zèle qu'ils avaient pour

Digitized by Google

avancer la gloire de Jésus-Christ et le salut des fidèles. La persécution que l'empereur Dèce excita contre l'Église sur la fin de l'an 249 fut une occasion que Dieu leur présenta pour lui prouver leur fidélité et leur constance. Ils furent pris et renfermés dans la prison après la mort du Pape saint Fabien, qui avait été martyrisé le 20 de janvier suivant. On arrêta encore beaucoup d'autres personnes qui furent les compagnons de leurs souffrances et de leur confession. Du nombre de ces prisonniers furent Nicostrate l'un des premiers Diacres, dont la vie néanmoins répondit mal à la sainteté de sa profession; Rufin aussi diacre qui tint dignement son rang parmi les saints Confesseurs; saint Célérin dont nous avons parlé au troisième jour de février; Urbain, Sidoine, Macaire surnommé aussi Célérin, Calphurne, Augende, et plusieurs saintes femmes, parmi lesquelles étaient deux sœurs de Macaire. Ces Confesseurs, qui avaient saint Moïse à leur tête, soutinrent comme ils le devaient les premiers efforts de la guerre que l'on déclarait à Jésus-Christ, et repoussèrent l'ennemi avec un courage, qui ne contribua pas peu à fortifier les fidèles de la ville dans la Foi. On les laissa longtemps dans la prison sans leur faire souffrir autre chose que les incommodités de leur état. C'est ce qui paraît par la lettre qu'ils écrivirent en commun à saint Cyprien évêque de Carthage en Afrique, pour répondre à celle qu'il leur avait écrite vers le milieu de l'été. Mais leur foi fut éprouvée bientôt après par les tourments. Maxime et Urbain remportèrent deux fois la gloire d'une généreuse confession. Macaire-Célérin se distingua aussi par le courage avec lequel il souffrit les plus rigoureux suppllices, et la faiblesse de son corps semblait se fortifier par la force de sa foi. Ils furent tous sollicités souvent, et pressés même de sortir de la prison pendant l'espace d'une année entière. Mais ils refusèrent tous constamment de le faire aux conditions qu'on leur proposait qui étaient de sacrifier. C'est ce qui fit dire à saint Cyprien dans la lettre qu'il leur écrivit sur la fin de l'année 250 qu'ils avaient confessé Jésus-Christ autant de fois qu'ils avaient refusé de sortir de la prison.

Digitized by Google

On voit par cette lettre et par la précédente qu'il y avait une très-grande union de cœurs et d'esprits entre nos saints Confesseurs et saint Cyprien. Ce saint Évêque ne souffrait pas moins qu'eux de l'état où on les avait réduits, et il y paraissait encore plus sensible. Il ne se contentait pas de les assister auprès de Dieu, par ses prières particulières, il en faisait faire encore de publiques dans son église, et offrait pour eux des sacrifices avec son peuple. Les Confesseurs romains de leur côté répondaient à cette affection : ils s'intéressaient à tout ce qui regardait son bien et celui de son église, et ne laissaient passer aucune occasion de le servir autant que leurs chaînes pouvaient le permettre. Ils en donnèrent des marques dans l'affaire de ceux qui étaient tombés durant la persécution, c'est-à-dire, qui avaient apostasié, par la crainte des tourments et des autres peines portées dans l'édit de Dèce. Les tombés voulant revenir à l'Église, demandaient avec beaucoup d'instance d'être établis promptement dans la Communion des fidèles. Les Confesseurs de Carthage, c'est-à-dire ceux qui avaient souffert la prison ou les tourments pour la foi durant la persécution, attendris par leurs prières et leurs larmes, intercédaient fortement pour eux, et ruinaient la discipline de la pénitence par une fausse douceur pour ces pécheurs. Saint Moïse, saint Maxime et les autres Confesseurs de Rome voulant prévenir cet inconvénient, leur écrivirent une lettre très-forte, pour leur remontrer le préjudice que leur conduite apportait à la discipline de l'Eglise et au salut des particuliers. Saint Cyprien les en remercia par une lettre, à laquelle nos saints Confesseurs répondirent par une autre, qui sont celles dont nous avons déjà parlé, et que nous avons remarqué avoir été écrites vers le milieu de l'été de l'an 250.

Le Clergé de Rome prit part aussi à cette affaire. Il était toujours sans chef depuis la mort du Pape saint Fabien, et gouvernait l'Église Romaine en commun, pendant la vacance du siége. Il en écrivit en corps à saint Cyprien, et lui fit un beau remercîment sur le sujet de sa lettre aux confesseurs, par une autre lettre que ceux-ci signèrent dans leur prison,

Digitized by Google

et qui était très-importante pour l'Église. Saint Cyprien écrivit encore plus d'une fois depuis à nos Saints confesseurs pendant le cours de leur détention. Il ne fut pas le seul qui contribua par ses écrits à les exciter à la patience et à la persévérance. L'on vit paraître vers le même temps, c'est-à-dire sur la fin de l'année 250 un traité de la louange du Martyre, adressé à Moïse, à Maxime, et aux autres confesseurs. L'auteur n'est point connu : mais il a mérité de passer pour saint Cyprien même, et l'ouvrage se trouve encore parmi ceux de ce Père.

Nos saints Confesseurs furent mis hors de prison l'année suivante : mais tous ne firent pas un aussi bon usage de leur liberté, qu'ils avaient fait de leurs chaînes. Quelques-uns d'eux se laissèrent surprendre aux discours artificieux de Novat, prêtre de l'Église de Carthage venu à Rome pour causer du trouble dans le Clergé. Cet homme était le promoteur, ou pour mieux dire le principal auteur du schisme formé par Novatien, prêtre de l'Église de Rome contre saint Corneille, qui avait été élu Pape après une vacance de près d'un an et demi. Après avoir traversé son élection, il fallut colorer le schisme, et alléguer des prétextes de séparation. Novatien ne manqua point de former diverses accusations contre Corneille, et elles se réduisirent à la fin à la trop grande facilité qu'il lui attribuait pour la réception des pécheurs à la pénitence. Novat se chargea de les persuader aux Confesseurs et de les attirer à son parti. On compte Maxime, Nicostrate, Urbain, Sidoine, et Macaire entre ceux qu'il vint à bout de débaucher et de faire tomber dans le schisme. Saint Moïse demeura ferme contre leurs sollicitations, et parla fortement pour l'unité de l'Église, et sépara de sa communion Novatien et cinq autres prêtres qui avaient fait schisme avec lui. Le même esprit qui lui avait fait soutenir avec tant de courage les attaques des païens, lui donna encore les lumières et la force nécessaires pour découvrir et repousser toures les fourberies de Novat. Cependant la persécution se continuait à Rome en l'absence de l'empereur Dèce. Saint Moïse fut repris et remis de nouveau à l'épreuve des

Digitized by Google

tourments pour la foi de Jésus-Christ. Il finit sa confession par une mort glorieuse, et passa ainsi de la qualité de Confesseur qu'il avait portée à la tête des autres à celle de martyr de Jésus-Christ. Il souffrit vers la fin de l'année 251, et la constance qu'il fit paraître dans ses dernières heures, fut encore un nouveau sujet d'admiration, comme l'a témoigné le Pape saint Corneille. Son nom ne paraît pas dans les anciens calendriers, sacramentaires, ou Martyrologes, et l'on ne voit pas qu'on ait parlé de lui établir un culte avant la fin du XVI^e^ siècle. Sa fête est marquée au 25 de novembre dans le Martyrologe romain moderne : c'est à peu près le temps auquel Tillemont croit qu'on peut placer sa mort, avant celle de l'empereur Dèce, ou du moins avant qu'on en eût apporté la nouvelle à Rome.

Dieu permit que les autres Confesseurs sans en demeurer aux premiers pas qu'ils avaient faits dans le schisme, se laissassent aller jusqu'au précipice. Mais ce fut pour faire éclater davantage sa miséricorde à leur égard et la puissance de la grâce qu'il leur donna pour les retirer de l'abîme. A l'instigation de Novat, ce brouillon qui mettait les Églises de Rome et de Carthage en combustion, ils écrivirent des lettres de communion à Novatien, qui se servit de leur autorité pour prendre la qualité d'Évêque de Rome contre saint Corneille. Ils consentirent qu'il reçût l'imposition des mains, et contribuèrent ainsi à former le premier des Antipapes contre l'unité de l'Église. Pour autoriser davantage une si scandaleuse entreprise, on fit courir des lettres pleines de médisance et de calomnie sous leur nom. Ces excès ne contribuèrent pas peu dans la suite à leur faire ouvrir les yeux sur leur égarement. Ils désavouèrent ces lettres, protestant qu'on les avait surpris, et n'accusèrent que la faiblesse qu'ils avaient eue de les signer, sans savoir ce qu'elles portaient. Cependant ils ne laissaient pas de demeurer dans le schisme, comme si Novat et Novatien eussent jeté un charme sur leurs esprits. Ils reçurent de saint Denis d'Alexandrie et de saint Cyprien des lettres pressantes par lesquelles ces deux grands Prélats tâchaient de

Digitized by Google

les retirer du danger où ils étaient de se perdre, et le dernier leur envoya d'autres écrits encore, et surtout son traité de l'unité de l'Église, afin qu'ils pussent s'éclaircir et se désabuser. Enfin Novat étant sorti de Rome, ils revinrent de l'enchantement où il les avait tenus : et se trouvant délivrés de ses intrigues, ils demandèrent à rentrer dans l'Église et dans la Communion de Corneille. Ils reconnurent la malice, les parjures et la duplicité de Novatien. Maxime, Urbain, Sidoine, et Macaire après avoir fait assurer le Pape Corneille de leurs bonnes dispositions, vinrent trouver les prêtres du Clergé catholique, qui leur demandèrent raison de toute leur conduite. Ils reconnurent toutes les fautes qu'ils avaient faites dans ce mauvais engagement ; et sur les justes reproches qu'on leur en fit, ils prièrent qu'on n'en parlât plus, et qu'on effaçât la mémoire de tout ce qu'ils avaient fait en faveur du schisme. Corneille fit aussitôt assembler le Clergé de Rome, pour résoudre d'un commun consentement ce qu'il y aurait à faire à cet égard : et cinq Évêques se trouvèrent à l'assemblée. Les Confesseurs vinrent s'y présenter avec beaucoup de fidèles, qui s'étaient joints à eux dans le schisme de Novatien, et qui souhaitaient de rentrer avec eux. Ils demandèrent avec grande instance l'abolition de tout le passé. C'est une grâce qu'on leur accorda avec d'autant plus de joie et de promptitude, que l'Église se trouvait plus intéressée à leur réunion. On en fit part au peuple qui accourut en foule, pour en rendre publiquement grâces à Dieu. Chacun embrassait les Confesseurs revenus du schisme, comme s'ils n'eussent fait que sortir de la prison où ils avaient été auparavant pour la foi. Le Pape saint Corneille dans la lettre qu'il écrivit à saint Cyprien sur l'heureux retour des Confesseurs, a rapporté mot à mot l'acte par lequel ils le reconnaissaient pour l'unique Évêque de l'Église Romaine, et renonçaient à la Communion de Novatien, qu'ils appelèrent schismatique et hérétique. Saint Cyprien lui déclara dans sa réponse, que le retour des Confesseurs avait causé une joie extrême dans l'Afrique, tant à cause des Confesseurs qui recouvraient par leur pénitence la

Digitized by Google

gloire de leur confession qu'ils avaient perdue dans le schisme, que parce que leur autorité était d'une importance très-grande pour la ruine de tout parti schismatique. Ce saint Évêque et saint Denys d'Alexandrie félicitèrent aussitôt les Confesseurs de leur retour par des lettres de congratulation qu'ils leur en écrivirent. Saint Corneille après leur avoir accordé la paix et la Communion de l'Église, et après avoir remis toutes choses au jugement et à la puissance de Dieu, selon ses termes, rétablit Maxime dans sa dignité et ses fonctions de prêtre. Comme il n'est parlé que d'une simple réception pour Urbain, Sidoine, et Macaire, cela fait juger qu'ils n'étaient que de condition laïque. On ne sait ce que devinrent depuis ces trois derniers : on n'est guère plus assuré de ce qui arriva au prêtre Maxime. Quelques-uns estiment qne c'est saint Maxime prêtre et martyr, qui est marqué au quatorzième jour de novembre dans le Martyrologe Romain, où l'on dit qu'il souffrit sous Valérien, et qu'il fut enterré auprès de saint Sixte.

SAINT MERCURE,

MARTYR DE CÉSARÉE.

Le nom de saint Mercure est célèbre parmi les Martyrs, qui honorent l'église de Cappadoce par l'effusion de leur sang, durant les persécutions que les empereurs païens firent à la Religion chrétienne : mais son histoire a été corrompue ou falsifiée par tant de fables, qu'on ne peut plus s'assurer de pouvoir y découvrir la vérité. Nous nous contenterons seulement de dire qu'il était fils d'un officier d'armée, qui était de la Scythie, au-deçà du Danube, province de l'empire romain ; qu'il suivit lui-même la profession des armes ; qu'il s'y éleva par des degrés et des emplois jusqu'au commandement des troupes, et qu'il y acquit de la réputation. Il fut accusé de Christianisme devant l'empereur Dèce, et couronné par le martyre à Césarée en Cappadoce, suivant l'ordre qu'il donna de le dépouiller de ses charges, et de lui faire son procès. Quelques-uns mettent sa mort à l'an 250 ou 251 du vivant de Dèce ; on

Digitized by Google

pourrait douter néanmoins s'il n'aurait pas plutôt souffert sous l'empereur Valérien, vers l'an 259.

Les Grecs honorent sa mémoire le 25 novembre, quoiqu'on voit son nom au 24 dans quelques-uns de leurs ménologes. Sa fête était chez eux fort célèbre, avant qu'on y eût la connaissance de sainte Catherine ; et on lui avait destiné le principal Office du jour, où il ne tient plus que le second rang, depuis le IX^e^ ou X^e^ siècle. Ils y rapportent de lui des choses fort extraordinaires, mais que leur autorité ne nous empêche pas de regarder comme des fables. Nons nous contenterons d'en alléguer une qui a beaucoup contribué à l'éclat de son culte dans tout l'Orient. C'est une vision que l'on attribue à saint Basile-le-Grand, lorsqu'il n'était encore que prêtre. Si l'on en croit Jean Malela d'Antioche, qui vivait à la fin du VI^e^ siècle, la chronique pascale, qui est l'ouvrage de plusieurs auteurs anciens, dont le dernier peut avoir vécu au commencement du VII^e^ siècle, saint Basile vit en songe les Cieux ouverts la nuit même que mourut l'empereur Julien dit l'Apostat. Jésus-Christ lui parut assis sur un trône, et saint Mercure debout auprès de lui vêtu d'une cuirasse. Il lui sembla entendre Jésus-Christ qui commandait à saint Mercure d'aller tuer Julien l'ennemi des Chrétiens. A cet ordre Mercure disparut de devant ses yeux : et peu de temps après, il le vit paraître de nouveau, et rapporter à Jésus-Christ en criant que Julien était tué selon les ordres qu'il lui en avait donnés. Ce fait, quoiqu'accompagné de deux circonstances fausses qui font que Basile aurait été évêque alors, et que Julien aurait été tué la nuit, et quoique très-suspect par le silence de saint Basile même, et de saint Grégoire de Nazianze qui n'a rien omis de ce qui pouvait regarder l'apostat, à la gloire de Jésus-Christ; ce fait, dis-je, rapporté de cette manière, paraît encore moins extraordinaire que comme le racontent saint Jean de Damas et l'inconnu qui a fait une vie de saint Basile, sous le nom de saint Amphiloque, deux auteurs postérieurs à la chronique pascale. Les Russes ou Moscovites qui suivent le rit des Grecs, ont aussi leur saint Mercure, à qui ils attri-

Digitized by Google

buent une défaite des Tartares aussi miraculeuse que celle de Sennachérib et des Assyriens faite par l'Ange du Seigneur. Mais on ne dit point en quel jour on y célèbre sa fête. L'Eglise latine a connu et honoré autrefois des Martyrs du nom de Mercure, mais nous ne voyons pas que celui de Cappadoce ait été du nombre. Il semble qu'on n'ait commencé à le voir dans le Martyrologe Romain que vers la fin du XVI^e^ siècle, quoiqu'il ne laissât point d'être connu en Occident longtemps auparavant, comme on le voit par Pierre Natale, et par une légende latine plus ancienne que Métaphraste.

SAINT LIVIER,

MARTYR.

Saint Livier était au VI^e^ siècle un pieux solitaire retiré du monde dans une humble maisonnette, entre Dieuze et Marsal en cette partie de la Lorraine qui fait le département de la Meurthe. Il était de tous révéré, mais dans une invasion les Huns ravagèrent cette contrée et massacrèrent l'humble Livier. On bâtit une chapelle sur le lieu ou reposaient ses reliques.

SAINT RÉOLE,

ÉVÊQUE DE REIMS.

Saint Réole, successeur de saint Nivard sur le siége de Reims, assista à la Dédicace de la belle église que saint Amand, dit d'Herbanges, avait fait bâtir à Elnon, en l'honneur de saint Paul. Il signa de même le testament de ce Prélat. Réole avait été engagé dans le mariage avant son épiscopat, et avait épousé la nièce de saint Nivard. Une fille qu'il avait eue de cette union se fit religieuse au monastère de Notre-Dame de Soissons, et Réole donna, en sa considération, plusieurs terres à cette abbaye. Il fit bâtir avec l'agrément d'Ebroïn, le monastère d'Orbais, et tira les Religieux qu'il y plaça de celui de Rebais. Ce saint Pontife marcha sur les traces de ses glorieux prédécesseurs, et mérita par là d'être admis au nombre des Saints. Sa fête se

Digitized by Google

célébrait avec grande solennité à Orbais, où reposaient ses reliques. Sa bienheureuse mort arriva après l'an 680.

SAINT ALNOTH,

MARTYR.

Alnoth, vers la fin du VII^e^ siècle, menait chez les Anglais une vie d'ermite reclus. Comme beaucoup de Chrétiens, dans son voisinage venaient le consulter dans leurs embarras et dans leurs doutes et qu'ils lui apportaient du pain et quelques fruits, des voleurs, croyant que les aumônes qu'on lui faisait devaient lui donner quelque aisance, l'assasinèrent une nuit. Ils ne trouvèrent dans son humble ermitage qu'un peu d'eau dans une cruche.

Ce meurtre eut lieu près de Bugbroc dans le comté de Northampton. Saint Alnoth est honoré le 25 novembre.

SAINT FINTAN,

BÉNÉDICTIN.

Fintan, naquit en Irlande, d'une famille illustre, vers l'an 800, et fut exposé dans sa jeunesse à des revers de fortune qu'il supporta avec courage et résignation. Fait prisonnier par les Normands, dans une de leurs descentes sur les côtes irlandaises, il fut vendu comme esclave ; mais s'étant échappé, il se sauva en Écosse, où il passa deux ans chez un Évêque du pays. Il se rendit ensuite à Rome, pour y visiter les tombeaux des saints Apôtres, et c'est dans cette ville qu'il prit la résolution de passer le reste de ses jours dans la solitude. Il alla prendre l'habit religieux dans le monastère de Rhénau, en Suisse ou la discipline commençait à s'affaiblir. Son arrivée y ramena la régularité ; son exemple fit naître une sainte émulation parmi les Frères qui s'appliquaient à imiter ses vertus. Il donnait aux pauvres la plus grande partie de sa nourriture, et passait les nuits presque entières à l'église dans les délices de la prière. Sur la fin de sa vie il obtint de ses Supérieurs la

Digitized by Google

permission de se retirer dans une cellule isolée afin de n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu seul. Il y mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 25 novembre 878.

LES VÉNÉRABLES JEAN RIXTEL, ET ADRIEN TISSERAND, MARTYRS.

Les Bienheureux Jean Rixtel et Adrien Tisserand étaient deux pieux moines Hiéronimites qui florissaient dans les Pays-Bas lorsque Guillaume de Nassau déserta la foi pour appuyer le protestantisme ; ils furent arrêtés comme catholiques en 1572, année célèbre par la guerre que les protestants firent à Dieu et à l'Eglise. Ils furent sommés de renier le catholicisme. Le plus féroce des persécuteurs le comte de Lumey leur ordonna sous peine de mort d'apostasier et comme après d'affreuses tortures ils confessaient généreusement la foi de l'Église, leur martyre fut couronné par une mort cruelle qui leur ouvrit les Cieux, le 25 novembre de l'année 1572.

LE VÉNÉRABLE PÈRE OLIVIER MANARE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le Père Olivier Manare, l'un des membres les plus célèbres de la Compagnie de Jésus à son origine, naquit à Quincy, en Artois dans l'année 1523. Ses parents, qui étaient très-religieux l'avaient consacré à Dieu même avant sa naissance, et les heureuses dispositions que le jeune enfant manifesta dès ses premières années, montrèrent que le Seigneur avait exaucé leur prière. Quand il fut en âge d'étudier on l'envoya à Louvain, et c'est dans cette ville qu'il eut occasion d'entendre le Père Strada. Il fut tellement frappé des discours de ce Jésuite et de la sainteté de sa conduite, qu'il demanda à être admis dans la Compagnie ; mais sa trop grande jeunesse ne permit pas de se rendre à ses désirs. Quand il eut terminé son cours de philosophie, le jeune Olivier Manare se rendit à Paris pour y achever ses études. C'est dans cette ville qu'il eut occasion de con-

Digitized by Google

naître le Père Mercurian, depuis général de la Compagnie de Jésus, et de faire sous sa conduite les exercices spirituels de Saint Ignace. Après quelques jours d'indécision, le vertueux jeune homme résolut de se consacrer entièrement à Dieu et d'embrasser le nouvel Institut, qui produisait déjà des disciples si parfaits. Peu de temps après sa réception dans la Société, il se rendit à Rome auprès de saint Ignace, qui le nomma d'abord recteur du collége romain. De là Olivier Manare alla à Lorette, par l'ordre de ses Supérieurs, pour y fonder un collége de la Compagnie et en prendre la direction. Les commencements de ce nouvel établissement furent pénibles, et plus d'une fois les Religieux se virent réduits à une fâcheuse extrémité, faute de ressources. Le digne Jésuite ne se départit jamais de la confiance entière qu'il avait dans la Providence, et il ressentit plus d'une fois les effets de sa protection spéciale. Au moment où l'on croyait que ses frères allaient être privés de toute nourriture, les petites provisions de la communauté semblaient se multiplier sous la main de ceux qui étaient chargés de les distribuer.

Un souvenir également cher se rattache au séjour que fit le Père Olivier Manare à Lorette. C'est dans cette ville, en effet, qu'il établit les prières des quarante heures durant le carnaval, pour détourner le peuple d'assister à une comédie infâme que l'on devait jouer ces jours-là. Ces pieux exercices se sont depuis lors répandus dans tout l'univers catholique, et on sait quels fruits de salut ils ont de tout temps opérés. Envoyé plus tard en France en qualité de provincial, le Père Olivier Manare révéla aux magistrats de Paris un complot formé par les huguenots et qui ne tendait à rien moins qu'à incendier la ville. Les rapports qu'il fit furent reconnus pour véritables, et la ville fut sauvée, grâce aux mesures énergiques que l'on déploya aussitôt. Au carême de l'année 1571, le Père Olivier Manare se rendit à Verdun pour réveiller la foi dans ces contrées, que leur proximité avec l'Allemagne exposait à de plus grands dangers de la perdre. « Par une ingénieuse adresse, il chargeait les enfants du rôle de missonnaires. Formés en Con-

Digitized by Google

grégation, ils se partageaient les divers quartiers de la ville : ils devaient empêcher, par leurs prières ou par leurs remontrances, les disputes et les blasphèmes. Partout ils recrutaient pieusement pour le tribunal de la Pénitence; et il n'était pas rare de voir ces jeunes gens rentrer au collége, conduisant chacun sous la garde de sa charité, cinquante ou soixante individus de tout âge, ouvriers ou soldats, qu'ils présentaient au confessionnal. »

Après la mort d'Everard Mercurian, général de la Compagnie, Olivier Manare, qui remplissait alors les fonctions d'assistant des provinces du Nord, fut créé vicaire-général de l'Ordre, et annonça la quatrième Congrégation pour le 7 février 1581. Il est très-vraisemblable qu'il aurait été nommé général de l'Ordre, si une parole, prononcée dans l'abandon d'une conversation intime, et dans laquelle, contre sa pensée, on pouvait voir un espoir de remplir un jour cette charge, n'avait été rappelée. La grande délicatesse de l'humble Jésuite le porta alors à renoncer aux droits que lui conférait son titre de Profès. Dans un âge plus avancé, il se retira au noviciat de Tournai, où il édifia toute la communauté par ses admirables vertus, et mourut en odeur de sainteté, l'an 1615, dans la quatre-vingt-douzième année de son âge.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE GONZAGUE,

ARCHEVÊQUE DE MANTOUE.

François de Gonzague, issu des princes de ce nom, en Italie, où il naquit vers 1546, et dont la mère s'appelait Emilie, eut pour frères, Pyrrhus, seigneur de la ville de Saint-Martin, dans le Mantouan; Scipion, patriarche de Jérusalem; Jules César, qui mourut et fut enterré à Tours, lorsqu'il combattait pour le roi très-chrétien, contre les calvinistes révoltés.

Étant encore fort jeune, François de Gonzague quitta sa patrie, et passa en Espagne, où frappé des désordres qui règnent dans le monde, et voulant les réparer autant qu'il était en lui, il se consacra à la pénitence. Il embrassa donc

Digitized by Google

l'Ordre de Saint-François à Alcala, ville d'Espagne, le 16 mai 1562, au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus.

Son noviciat fini, il fit ses études sous Didace de Stunica, religieux savant et rempli de piété, qui charmé des belles dispositions de son élève, prit plaisir à les cultiver.

Gonzague n'avait pris l'habit religieux que pour vivre dans la retraite, et s'appliquer uniquement à la contemplation des grandeurs de Dieu ; mais la Providence voulut que ses talents et ses vertus ne concourussent pas moins au salut des autres, qu'à sa propre sanctification : ainsi dès que ses études furent achevées, il revint en Italie, où il fut élu définiteur de la province de Saint-Antoine, et ensuite Provincial.

Le Chapitre-général des Franciscains, retenu à Paris en l'an 1579, convaincu de la prudence et de la sagacité de François de Gonzague, crut ne pouvoir placer à la tête de l'Ordre un sujet plus capable que lui de le gouverner ; et l'unanimité lui déféra la dignité de Général. Il dirigea ce corps vaste et nombreux, selon les principes de la charité ; et, prenant pour guide le saint fondateur, dont il tenait la place, il mit toute son application à corriger les abus que les malheurs des temps avaient introduits dans l'Ordre, et à y faire refleurir l'exacte discipline. Le relâchement ayant jeté d'assez profondes racines, il crut que, pour rétablir des devoirs oubliés ou méconnus, il ne suffisait pas d'en recommander la pratique ; il les consigna dans de nouveaux Statuts, que leur adoption générale érigea en lois de l'Institut : et pour échauffer la ferveur par les exemples de piété et de pénitence, qu'offraient les temps précédents, il composa les *Annales* de l'Ordre[1] : Ouvrage qui mérita les suffrages des Pontifes, des corps religieux et de la communauté des fidèles, et d'où, ainsi que de son Continuateur, nous avons tiré la plupart des matériaux dont nous nous sommes servi.

Quoique notre Religieux remplit les devoirs de sa charge avec une exactitude qui ne lui laisait rien échapper, il trouva

[1] In-fol. 4 vol.

Digitized by Google

néanmoins le temps nécessaire à la composition de plusieurs ouvrages qu'il publia, et qui portent tous l'empreinte de sa piété et de son amour pour la Règle qu'il avait embrassée.

Le Pape Sixte-Quint, bon juge du mérite, surtout en matière de gouvernement, éleva, pour l'utilité de l'Église, François de Gonzague à l'évêché de Cafala, en Sicile. Clément VII pour de semblables motifs le fit passer du Siége de Cafala à celui de Pavie, et en 1593 le nomma à l'archevêché de Mantoue.

Il a gouverné ce dernier diocèse pendant vingt-sept ans, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer qu'un homme livré au genre de vie le plus austère, et accablé de tant de travaux, ait pu fournir une aussi longue carrière que la sienne; car outre les soins de l'épiscopat, et les longs ouvrages qu'il a composés, il fut encore chargé de deux grandes légations auprès de Henri IV, roi de Foi de France, et de Philippe II roi d'Espagne, pour les engager à terminer une guerre qui ruinait leurs sujets; et il parvint à réconcilier ces deux princes.

Enfin comblé de mérites et de bonnes œuvres, également chéri des peuples et des grands, François de Gonzague mourut en l'an 1620, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il fut enterré au milieu du chœur de l'église cathédrale de Mantoue, et nous apprenons par un ouvrage imprimé à Naples, par Dominique Roncalioli, en 1626, que l'on poursuivit dès-lors la béatification de cet excellent Prélat.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Lorsque sainte Catherine était encore enfant, elle fut conduite par sa mère auprès d'un bon ermite qui lui donna une image de la très-sainte Vierge serrant entre ses bras l'Enfant Jésus, et qui l'exhorta à prier avec ferveur devant cette image. Il lui promit que par cette dévotion, elle éprouverait les meilleurs effets d'une sainte piété. Un jour donc que Catherine était en prières devant l'image qui lui avait été

Digitized by Google

donnée, elle vit que Marie priait son divin Fils de la prendre pour épouse. Mais Jésus refusa en disant que Catherine n'avait pas le visage aussi beau qu'il l'aurait désiré : un tel refus plongea dans la tristesse et, ne sachant à quoi en attribuer la cause, elle raconta la vision qu'elle avait eue à sa mère, qui la conduisit auprès de l'ermite pour lui demander ses conseils. Le Serviteur de Dieu répondit à Catherine que le déplaisir de Jésus venait de ce qu'elle n'avait pas reçu le Baptême qui purifie l'âme des souillures du péché et la rend agréable aux yeux de Dieu, et il conseilla à la mère de faire instruire la jeune fille dans les mystères de la foi chrétienne et de lui faire donner le saint Baptême. Catherine devint donc chrétienne et de retour devant sa pieuse image, elle vit que Marie l'offrait de nouveau pour épouse à son divin Fils; alors Jésus mit au doigt de Catherine un précieux anneau en signe de l'alliance qu'il contractait avec elle par l'intercession de sa très-sainte Mère.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Fête de sainte Catherine, vierge et martyre, qui fut mise en prison à Alexandrie, sous l'empereur Maximin, pour avoir confessé la foi chrétienne, et ensuite déchirée très-longtemps avec des scorpions. A la fin elle consomma son martyre en

[1] SEPTIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Natalis sanctæ Catharinæ Virginis et Martyris, quæ ob fidei Christianæ confessionem Alexandriæ sub Maximino Imperatore in carcerem trusa, et postmodum scorpionibus diutissime cæsa, tandem capitis obtruncatione martyrium complevit : cujus corpus in montem Sinai ab Angelis mirabiliter delatum, ibidem frequenti Christianorum concursu pia veneratione colitur. — Romæ sancti Moysis Presbyteri et Martyris, quem cum aliis detentum in carcere sanctus Cyprianus per litteras sæpe est consolatus. Is cum non tantum adversus Gentiles, sed etiam adversus schismaticos et hæreticos Novatianos infracto animo stetisset, demum (ut sanctus Cornelius Papa testatur) in persecutione Decii eximio et admirabili martyrio decoratus est. — Antiochiæ sancti Erasmi Martyris. — Cæsareæ in Cappadocia passio sancti Mercurii militis, qui custodientis se Angeli patrocinio et barbaros vicit, et Decii sævitiam superavit, multisque auctus tormentorum trophæis, martyrio coronatus migravit in cœlum. — In Æmilia Italiæ provincia sanctæ Jucundæ Virginis.

Digitized by Google

ayant la tête tranchée. Son corps, transporté miraculeusement par les Anges sur le mont Sinaï, y reçoit une pieuse vénération du concours nombreux des Chrétiens.

A Rome, saint Moyse, prêtre et martyr, que saint Cyprien consola souvent par ses lettres, lorsqu'il était détenu en prison avec d'autres. Ce Saint, s'étant opposé avec un courage intrépide, non-seulement aux gentils, mais encore aux novatiens schismatiques et hérétiques, reçut à la fin, comme l'atteste le Pape saint Corneille, l'honneur d'un éclatant et admirable martyre dans la persécution de Dèce.

A Antioche, saint Erasme, martyr.

A Césarée en Cappadoce, martyre de saint Mercure, soldat, qui, par la protection de son Ange Gardien, vainquit les barbares, et surmonta la cruauté de Dèce. Décoré du triomple sur plusieurs tourments, il s'envola au Ciel, couronné par le martyre.

En Emilie, province d'Italie, sainte Juconde, vierge.

Martyrologe de la dernière persécution.

Saint Barbary (Barbarinus), abbé dans la Haute Marche, honoré à Aubusson.

Saint Elan, abbé en Languedoc au VII^e^ siècle, honoré à Lavaur.

Saint Flavien, évêque de Verceil au VI^e^ siècle.

Saint Prosper, confesseur.

Saint Toussaint, prêtre et religieux Bénédictin.

Le Bienheureux Alain de la Roche, religieux Dominicain, grand propagateur du Saint Rosaire, mort en 1475, honoré en Bretagne.

Additions des autres Martyrologes.

Jacques Barthe, prêtre du diocèse d'Albi, pour refus du serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du Tarn, guillotiné, avec le

Digitized by Google

généreux Chrétien chez qui il s'était réfugié, le 25 novembre 1794 à l'âge de 34 ans.

François Cambon, prêtre né à Cahors, pour refus de serment, condamné à la déportation, conduit à Bordeaux, là, tombé malade dans le fort du Hâ transporté à l'hôpital Saint-André où il mourut le 25 novembre 1794 à l'âge de 36 ans.

André Puech, prêtre du diocèse de Rodez, pour la même cause condamné conduit à Bordeaux et mort à l'hôpital de Saint-André, le 25 novembre 1794, à l'âge de 34 ans.

Charles Bos, prêtre du Cantal, condamné aussi à la déportation, emmené à Bordeaux et mort là dans l'hôpital Saint-André, le 25 novembre 1794, à l'âge de 49 ans.

Chaillot (prénoms inconnus) chanoine de Nevers, arrêté comme réfractaire, emmené à Brest et mort là à l'hôpital Saint-Louis, le 25 novembre 1794.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Pierre, évêque d'Alexandrie. martyr. — Saint Amateur, premier évêque d'Autun. — Saint Just, prêtre en Limousin. — Saint Sirice, Pape. — Saint Jacques l'Hypêtre. — Sainte Magnence, vierge. — Saint Basle, ermite. — Saint Alype le Stylite. — Saint Martin, moine de Corbie. — Saint Nicon, métanoïte. — Saint Conrad, évêque de Constance. — Le miracle de sainte Geneviève des Ardents. — Saint Gontard, abbé de Jumièges. — Saint Ponce, abbé de Sise. — Saint Silvestre Gozzolini, fondateur des Silvestrins. — Sainte Delphine, du Tiers-Ordre de saint François. — Saint Léonard de Port-Maurice Frère Mineur de l'Étroite-Observance. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE, MARTYR.

Saint Thomas, évêque d'Alexandrie, étant mort vers l'an 300, eut pour successeur saint Pierre premier du nom, qu'il avait élevé lui-même dès l'enfance. Le nouvel Évêque gouverna son troupeau douze ans et ordonna cinquante-cinq Évêques pour divers lieux. Les trois premières années de son épiscopat furent tranquilles; mais les autres, troublées par la persécution, se terminèrent par le martyre.

C'étaient les terribles persécutions de Dioclétien, de Galère, de Maximin Daïa. Il y eut une infinité de Martyrs; cependant les fidèles n'eurent pas tous la même constance : plusieurs cédèrent aux tourments. Il s'agissait de la relever. Pierre d'Alexandrie donna là-dessus des Règles d'une discrétion compatissante. C'était vers la quatrième Pâque, depuis le commencement de la persécution. Parmi ceux qui étaient tombés, les uns avaient souffert la prison et la torture, et n'étaient tombés que par faiblesse; quelques-uns en étaient dans le

Digitized by Google

deuil depuis trois ans. Le bon Pasteur déclare qu'il suffit de leur ordonner encore quarante jours de jeûne. D'autres, ayant souffert la prison, s'étaient laissé vaincre sans combat; une année de pénitence leur suffira, outre le temps qu'ils ont déjà fait. Ceux qui, sans avoir rien souffert, ont été entraînés par la crainte et viennent à pénitence, il faut leur proposer la parabole du figuier stérile; et s'ils montrent de dignes fruits de pénitence pendant un an, ils pourront être secourus. Quant aux impénitents désespérés, il faut leur rappeler l'histoire du figuier maudit. D'autres, pour ne pas sacrifier eux-mêmes aux idoles, avaient envoyé des païens à leur place, donné ou pris des billets, ou bien employé d'autres stratagèmes; ils ajouteront six mois à la pénitence qu'ils ont déjà faite. D'autres avaient envoyé à leur place des esclaves Chrétiens : les esclaves feront un an, et les maîtres trois ans de pénitence. Ceux qui, après leur chute, sont revenus au combat, se déclarant chrétiens, et ont souffert la prison et les tourments, il est juste de les consoler et de communiquer avec eux en tout, et pour la paix, et pour la participation du Corps et du Sang; car si tous ceux qui sont tombés eussent fait de même, ils auraient témoigné une parfaite conversion. Quant à ceux qui se sont présentés en étourdis au combat, quoiqu'ils n'aient pas observé les règles de la prudence, dès qu'ils ne sont pas tombés, il ne faut pas laisser de communiquer avec eux. Les clercs qui ont quitté leur poste pour aller se présenter eux-mêmes, dès qu'ils sont tombés, ne doivent pas rentrer dans leur ministère : la Communion leur suffit. Les fidèles qui, dans la première chaleur de la persécution, en voyant la constance des Martyrs, la chute de quelques-uns, se sont déclarés eux-mêmes, et ont faibli après de longs tourments, ceux-là sont plus dignes de compassion. Ceux qui ont donné de l'argent pour se délivrer tout à fait de la vexation des méchants, sont exempts de reproche. Ils ont souffert de la perte de leurs biens pour éviter la perte de leur âme : ce que d'autres plus intéressés n'ont pas fait. On ne peut accuser non plus ceux qui se sont retirés, en quittant tout; comme si les autres

Digitized by Google

avaient été pris pour eux. Si l'on a fait violence à quelques-uns ; si on leur a mis un bâillon dans la bouche ; s'ils ont souffert constamment qu'on leur brûlât les mains, en les traînant aux sacrifices profanes, comme m'ont écrit de leur prison les bienheureux Martyrs qui sont en Libye, et d'autres de nos coopérateurs, ils doivent être comptés entre les confesseurs et même entre les ministres sacrés, puisqu'ils ne pouvaient plus parler ni se remuer, pour résister à la violence, et qu'ils n'ont point consenti aux crimes des persécuteurs. Tels sont les Canons ou Règles de saint Pierre d'Alexandrie : ce qu'il y prescrit même de plus sévère, il l'adoucit par des sentiments et des paroles de charité [1].

Lui-même avait eu et avait encore beaucoup à souffrir de la part des idolâtres, qui le regardaient comme le chef des Chrétiens en Égypte. Pour se soustraire à la rage des persécuteurs il se réfugiait d'un lieu dans un autre ; il se cacha successivement en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine, dans les îles de la mer. Au milieu de ces calamités, il ne cessait nuit et jour d'écrire à son troupeau, pour le confirmer dans la foi et dans l'unité du Christ. A la persécution des païens se joignait la séduction des schismatiques. Mélèce, évêque de Lycopolis, ayant été convaincu de plusieurs crimes, en particulier d'avoir sacrifié aux idoles, fut déposé par Pierre dans un Concile. Bien loin de se soumettre et de faire pénitence, il commença un schisme qui divisa toute l'Égypte. Il y donna pour prétexte que Pierre, dans la réconciliation des apostats, usait de trop d'indulgence. Le saint Évêque d'Alexandrie avait donc à prémunir les fidèles et contre le schisme et contre l'apostasie. Il était dans des anxiétés continuelles, particulièrement pour trois Évêques, Philéus, Hésychius et Théodore, détenus pour la foi dans les prisons, avec plus de six cent soixante Chrétiens. D'un côté, les païens leur faisaient endurer divers supplices ; de l'autre, Mélèce travaillait à les séduire. Pierre craignait donc beaucoup et ne cessait d'écrire aux trois Évêques et aux

[1] Labbe, t. I.

Digitized by Google

autres Confesseurs pour les exhorter à la persévérance. Il ne fut hors d'inquiétude que quand il apprit que tous avaient remporté la palme du martyre. Tel était saint Pierre d'Alexandrie. Nous apprenons ces détails des *Actes sincères* de son martyre, découverts et publiés récemment par le Cardinal Maï [1].

La persécution redoubla vers la fin de Maximin Daïa. Plusieurs Chrétiens souffrirent le martyre à Alexandrie : en particulier trois prêtres et quatre Évêques, dont l'un fut Pierre, évêque d'Alexandrie même. Toute sa vie, il souffrit persécution, non-seulement de la part des idolâtres, mais encore des Méléciens schismatiques. Arius, qui, à la prière des Évêques l'ordonna Diacre. Mais le saint Évêque ayant excommunié les Méléciens, pour arrêter leur séduction, Arius, qui voyait en eux ses amis et ses fauteurs, en témoigna une grande tristesse. Pierre, l'ayant appris, l'excommunia lui-même. Quelque temps après, une paix de quelques jours fut accordée à l'Église. Le saint Pasteur reparut au milieu de son troupeau, et le nourrit de la parole divine. Les fidèles s'assemblaient fréquemment aux tombeaux des Martyrs, et la multitude des croyants augmentait de jour en jour. L'ennemi de Dieu et des hommes ne put l'endurer tranquillement. On rapporta donc à Maximin Daïa que l'Évêque d'Alexandrie était le chef et le porte-étendard de la Chrétienté. Aussitôt il envoya cinq tribuns aux généraux, avec des troupes, qui arrêtèrent à l'improviste le saint Pontife et le mirent en prison. A cette nouvelle une multitude incroyable de fidèles, particulièrement de moines et de vierges, vint assiéger les portes de la prison, sans autres armes que leurs pleurs et leur affection pour leur père et leur pasteur. Cette multitude veillait à ce qu'aucun païen ne pût entrer. Elle n'avait qu'une pensée, ne formait qu'un seul vœu, c'était de mourir, plutôt que de voir faire le moindre mal à son saint Évêque. Les tribuns ayant fait leur rapport, Maximin ordonna de couper la tête au vénérable Patriarche. Le

[1] *Spicilegium romanum*, Romæ. 1840, t. II, p. 671-693.

Digitized by Google

bruit s'en étant répandu, tous les Chrétiens sans exception commencèrent à garder les environs de la prison, au milieu des larmes et des gémissements, et n'y laissaient entrer aucun païen. Les tribuns, ne voyant pas d'autre moyen d'exécuter leur commission, résolurent de faire marcher contre cette masse de peuple toutes les troupes en armes et de tuer tout ce qui ferait résistance.

Cependant Arius, qui était excommunié, craignait qu'après la mort du Saint, personne ne voulût ou ne pût le réconcilier. Il alla donc trouver les principaux du Clergé, et les supplia d'intercéder pour lui auprès de l'Archevêque. Ils y consentirent, entrèrent dans la prison, et, après la prière accoutumée, prosternés à terre, ils baisèrent les mains du Pontife, les arrosèrent de leurs larmes, et le supplièrent, en vue de son prochain martyre, d'user d'indulgence envers Arius et de pardonner à ses regrets. L'homme de Dieu les repoussa avec indignation, et s'écria, les mains levées au Ciel : Vous osez me supplier pour Arius ! Et en ce monde et en l'autre, Arius restera séparé à jamais de la gloire du Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur ! Tous les assistants furent consternés, et soupçonnèrent quelque inspiration divine dans cette sentence. Effectivement, prenant à part les deux plus anciens prêtres, Achillas et Alexandre, le Saint leur dit : Ne me regardez pas comme inhumain ou trop sévère. La fourberie cachée d'Arius surpasse toute iniquité et toute impiété. Ce que je dis n'est pas de moi. Cette nuit même, au moment où j'adressais à Dieu mes prières, parut près de moi un Enfant d'une douzaine d'années, d'un visage si resplendissant que je n'en pouvais supporter l'éclat et que toute la prison en était illuminée. Il était vêtu d'une tunique de lin, mais déchirée de haut en bas, et il en tenait les deux lambeaux pour s'en couvrir la poitrine. Lorsque la surprise me permit de parler, je lui demandai : Seigneur, qui est-ce qui vous a déchiré ce vêtement ? Il repondit : C'est Arius qui m'a déchiré ; mais gardez-vous de le recevoir à la communion : car demain on viendra intercéder pour lui. Au contraire, recommandez aux prêtres Achil-

Digitized by Google

las et Alexandre qui gouverneront mon Église après votre passage, de ne jamais le recevoir. Pour vous, vous consommerez promptement votre martyre.

Le saint Évêque ayant dit ces choses et d'autres aux prêtres Achillas et Alexandre, il se mit en prière avec eux. La prière finie, ils lui baisèrent les mains et les pieds, pleurant et sanglottant de la parole qu'il leur avait dite : que c'était la dernière fois qu'ils le verraient en ce monde. Ils revinrent ensuite tous les trois vers les autres ecclésiastiques : Pierre leur adressa des paroles de consolation et les renvoya tous en paix. Le bruit se répandit bientôt qu'Arius avait été excommunié d'après une intervention divine.

De son côté, informé de la résolution que les tribuns avaient prise de ne pas épargner le peuple qui veillait à la porte de sa prison, saint Pierre leur fit dire secrètement de venir pendant la nuit sur le côté opposé, et d'y percer le mur au signal qu'il leur donnerait lui-même. Les tribuns reçurent la proposition avec joie, se trouvèrent au rendez-vous sans aucune troupe, firent pratiquer une ouverture dans la muraille, et vers le pointe du jour, emmenèrent l'Évêque pour le décapiter sur la place même où saint Marc avait couronné son martyre. Pierre, avec la permission des officiers, fit une prière fervente sur le tombeau du Saint, et demanda à Dieu que l'effusion de son sang mit fin à la persécution de son peuple. Survinrent de la campagne un vieillard et une vierge très-âgée, portant au marché, l'un quatre peaux, l'autre deux draps à vendre. Ils étaient Chrétiens l'un et l'autre. L'Evêque s'étant fait connaître à eux, les pria de rester, leur fit étendre par terre les peaux et les draps, s'y mit à genoux, pria quelque temps, ôta son huméral de dessus ses épaules, et présentant la tête aux officiers, leur dit : Faites promptement ce que vous avez à faire. Les officiers, saisis de respect, se regardaient l'un l'autre, mais nul n'osait avancer. A la fin ils fixèrent une somme pour celui qui serait l'exécuteur, et l'un d'eux trancha la tête au saint Pontife, le septième des calendes de décembre, la douzième année de son pontificat. Le peuple, qui veillait à la

Digitized by Google

porte de la prison, ayant appris ce qui s'était passé, accourut sur le lieu de l'exécution, recueillit le sang dans des linges, transporta le corps en triomphe dans l'église de la bienheureuse vierge Marie que le Saint avait bâtie lui-même dans un faubourg, plaça ce corps sur le trone épiscopal au milieu des flambeaux et des parfums, jusqu'à ce qu'il fût déposé dans le tombeau, où des miracles ne cessaient encore de s'opérer, au temps où furent écrits les Actes que nous citons [1].

(ROHRBACHER.)

SAINT AMATEUR,

PREMIER ÉVÊQUE D'AUTUN.

Tous les catalogues des Évèques d'Autun, et la tradition constante de cette Église, témoignent que saint Amateur en fut le premier Evêque. Il naquit à Autun d'une famille sénatoriale, dont le nom était à cette époque très-connu à Lyon. Appelé à recueillir l'héritage de nos premiers Apôtres, il se montra constamment digne de cette périlleuse et sainte mission, par sa patience, ses travaux et son zèle pour la prédication. Saint Andoche avait été frappé par la persécution, et toutes les brebis de son bercail dispersées ; notre saint Evêque non content de les ramener sous la houlette du divin Pasteur, en accrut le nombre, et gagna à Jésus-Christ presque toute la contrée. Il érigea une église, ordonna des prêtres, affermit les fidèles dans la foi, les consola dans leurs épreuves. Après avoir cultivé diligemment la vigne du Seigneur, il mourut en paix, et fut inhumé dans le polyandre d'Autun, dans la suite une chapelle fut dédiée en son honneur.

Un historien d'Autun, qui écrivait au commencement du XVII^e^ siècle, ajoute. « Ses reliques sont encore aujourd'hui religieusement gardées dans un tombeau de marbre, fort laborieusement travaillé et cimenté. Sur iceluy, les Chrétiens érigèrent une chapelle qui contient seulement autant d'espace

[1] S. Petri Alexandrini Passio. *Spicilegium romanum*, t. III.

Digitized by Google

qu'il en fallait pour enfermer le corps et pour un petit autel sur lequel on célèbre encore de présent et ordinairement la messe. »

SAINT JUST,

PRÊTRE EN LIMOUSIN.

Just, né en Limousin, de parents païens, montra dès son enfance une grande douceur et un cœur porté à la piété. Mais ce qui fait dire qu'il était appelé de Dieu, c'est qu'il ne comprit rien au culte des idoles et qu'il fut entraîné à Dieu, que plusieurs de ses voisins adoraient. Il perdit de bonne heure ses parents et alors il demanda le Baptême. Aussitôt qu'il l'eut reçu il mena autant qu'il le put la vie chrétienne. Il arriva ainsi à l'âge de vingt ans, et alors sachant les merveilles qu'on racontait de saint Hilaire, il se rendit à Poitiers où il eut le bonheur d'être admis parmi les disciples de ce grand et saint Docteur. Lorsqu'il eut vingt-cinq ans, saint Hilaire le fit prêtre, et alors Just alla avec Hilaire à Limoges, son pays, vénérer les reliques de saint Martial; il assista à la bienheureuse mort de saint Hilaire; après quoi il fit avec un frère qu'il avait et qui se modelait sur lui le pèlerinage de Rome. Puis il s'en revint en France où il s'en alla à Dieu, le 26 novembre de l'an 370. Ses funérailles furent honorées de miracles. Il reçut un culte dans le Poitou et dans le Limousin. On l'honore le 26 novembre.

SAINT SIRICE,

PAPE.

Sirice, né Romain, succéda au saint Pape Damase vers la fin de l'année 384. Son élection fut unanime. On a de lui plusieurs épîtres intéressantes, une entre autres adressée à Himère, évêque de Tarragonne, où il répond à diverses questions importantes et qui est placée parmi les épîtres décrétales des Souverains Pontifes. Il tint à Rome, en 387, un Con-

Digitized by Google

cile où se réunirent quatre-vingts Evêques. Dans cette grande assemblée la continence fut strictement ordonnée aux prêtres. Dans un autre Concile, il condamna Jovinien qui attaquait odieusement la virginité de l'auguste Mère de Dieu; et il écrivit aux Pères du Concile qui se tenait alors à Milan, d'expulser de cette ville Jovinien et ses sectateurs.

Après avoir dignement siégé sur la chaire de Saint-Pierre, saint Sirice sortit de ce monde pour un monde meilleur, le 26 novembre 398.

Il est cité dans le Martyrologe de saint Jérôme et dans plusieurs autres.

SAINT JACQUES L'HYPÈTRE.

Jacques l'Hypètre ou le dépouillé, disciple de saint Maron, l'illustre Anachorète de qui il avait reçu son premier cilice, se retira en Syrie, sur une montagne voisine de la ville de Cyr, il y mena une vie austère, ne se nourrissant que de lentilles trempées dans de l'eau. Dieu le favorisa du don des miracles; et Théodoret qui le connut et l'admira a raconté qu'il consola une pauvre mère désolée en lui ressuscitant son enfant que la mort venait de frapper.

Ce solitaire vénéré mourut saintement au milieu du v^e^ siècle.

SAINTE MAGNENCE,

VIERGE.

Sainte Magnence, que l'on révère surtout avec beaucoup de dévotion dans le diocèse d'Autun, fut instruite dans les mystères de la religion Chrétienne, par saint Germain, évêque d'Auxerre. Elle profita dignement des leçons d'un si saint maître, et répondit, de toutes ses forces, aux grâces insignes que Dieu daigna lui accorder.

Elle avait consacré sa virginité à Jésus-Christ; et, empressée de servir l'auguste vieillard à qui elle devait sa foi, elle

Digitized by Google

suivait saint Germain dans ses voyages, autant pour entendre la parole divine qu'il annonçait, que pour l'assister dans ses besoins.

Lorsque saint Germain mourut, elle suivit son corps qu'on rapportait d'Italie en France ; et, Dieu voulant récompenser ses vertus, en la réunissant à son père spirituel, elle mourut elle-même peu de temps après, pleine de mérites devant le Seigneur, qui fit éclater sa sainteté par de grands miracles.

Ses reliques étaient honorées à Autun.

SAINT BASLE,

ERMITE.

Saint Basole, vulgairement appelé Basle, naquit au VI^e^ siècle, dans le Limousin. Il trouva dans sa famille une noblesse ancienne et des biens considérables pour la soutenir ; mais ce qui lui fut plus utile, il y apprit à servir Dieu dès sa plus tendre enfance. La grâce lui ayant fait comprendre la vanité des richesses de ce monde, il résolut d'abandonner ce qu'il possédait et ce qu'il pouvait espérer de la succession de ses parents ; il se décida à sortir de la maison paternelle, à s'éloigner même de son pays, et à se priver de tout ce qui pouvait lui en rappeler un souvenir trop séduisant.

La ville de Reims fut le lieu qu'il choisit pour le lieu de sa première retraite. Il en connaissait l'Archevêque Egdius, qui avait demeuré chez ses parents ; il savait quelles étaient sa prudence et sa sagesse, et il espérait recevoir de lui les avis dont il avait besoin pour ne point s'égarer dans la nouvelle route qu'il voulait prendre. Le Prélat le reçut fort bien, et, comme Basle lui témoigna qu'il voulait mener une vie solitaire, il lui donna toute liberté de choisir dans son diocèse un lieu qui fût propre à son dessein. Basle agit prudemment et selon les plus sages maximes de la profession religieuse ; car, au lieu de se réduire d'abord à une solitude, il alla pratiquer l'obéissance dans l'intérieur du cloître.

Digitized by Google

Le monastère où il se retira fut celui de Verzy, dans le diocèse de Reims. L'auteur de sa vie rapporte qu'il n'avait d'autre occupation que de s'entretenir avec Dieu dans la prière, où de l'écouter dans la lecture et la méditation de l'Écriture-Sainte.

Après avoir pratiqué pendant quelque temps les devoirs de la vie commune ou cénobitique, il voulut imiter les célèbres solitaires de l'Orient et de l'Égypte. Dans ce dessein il quitta le monastère de Verzy, pour passer le reste de ses jours dans un endroit écarté, et l'on dit qu'il y resta quarante ans. Il y eut beaucoup à combattre contre l'ennemi du salut du genre humain ; il employa sans cese contre lui le jeûne et la prière. Dieu l'appela à la gloire éternelle vers l'an 640.

SAINT ALYPE LE STYLITE.

Vers la fin du VI^e^ ou au commencement du VII^e^ siècle naquit à Andrinoples, bourg de la Patagonie, saint Alype, que les auteurs nomment le Stylite ou le Lyonite. Il fit en peu de temps de rapides progrès dans la piété et dans les sciences, sous la conduite de l'Évêque du lieu, qui l'aggrégea parmi les enfants qui servaient aux saints autels. Après avoir reçu les Ordres sacrés il quitta Andrinople pour se retirer dans la solitude, mais voulant éviter le trop grand concours du peuple, Alype se fit construire une colonne, sur laquelle, à l'exemple de saint Siméon, il résolut de passer le reste de ses jours. Là exposé aux injures de l'air, et à toutes les rigueurs des saisons, il s'exerçait à macérer son corps, par les plus grandes austérités. Le peuple, qui entourait jour et nuit, sa colonne, trouvait dans ses exhortations et ses conseils un soulagement à ses maux. Notre Saint aurait terminé sa carrière sur cette colonne, s'il n'eût été contraint d'en descendre pour se mettre à la tête d'un grand nombre de personnes qui le conjuraient de leur enseigner les voies du salut. Il établit donc plusieurs communautés de l'un et de l'autre sexe qu'il gouverna toujours très-sagement. On ignore le jour et l'année de sa mort. Son

Digitized by Google

culte est célébré chez les Grecs qui en font la fête, le 29 novembre.

SAINT MARTIN,

MOINE DE CORBIE.

Saint Martin, moine de Corbie aux commencements du VIII^e^ siècle, avait une si grande réputation de sainteté et d'indulgence, que Charles-Martel, ayant été obligé de faire contribuer les seigneurs féodaux, les Évêques et les monastères dotés pour l'expédition célèbre qui expulsa de la France envahie les hordes des Sarrasins, sentant sa conscience troublée par les clameurs qu'on élevait contre lui, quoiqu'il eut sauvé sa patrie, voulut se confesser à saint Martin de Corbie, qui lui imposa les pénitences convenables et qu'il lui ouvrit les voies du salut. Saint Martin de Corbie mourut en 736. On l'honore le 26 novembre.

SAINT NICON MÉTANOITE.

Ce saint Nicon est surnommé *Métanoïte*, parce qu'il avait toujours à la bouche ce mot qui signifie en Grec : *Faites pénitence*. Il naquit dans le Pont d'une famille illustre. Dès qu'il fut dans l'âge où l'on choisit un genre de vie, pénétré de l'amour de Dieu et du mépris du monde et de ses vanités, il s'enfuit de la maison paternelle et se retira au monastère de la Pierre d'Or aux confins du pont et de la Paphlagonie. Il demeura douze ans dans cette maison de prières, pratiquant en perfection la vie monastique. Alors son abbé, qui l'admirait sans le lui dire, comprenant que Dieu l'appelait à la conversion des égarés, l'envoya en Orient où il produisit de grands fruits particulièrement chez les arméniens qu'il délivra de plusieurs erreurs. Un peu plus tard il passa dans l'île de Crète. Là, ayant, selon sa coutume, commencé ses prédications par sa formule ordinaire : *Faites pénitence*, il vit les habitants révoltés contre cette manière de prêcher ; et ils l'auraient maltraité, s'il n'eût

Digitized by Google

changé de méthode. Dès lors ils le regardèrent comme un homme envoyé de Dieu. Ils embrassèrent la foi et reçurent tous le Baptême.

Il séjourna deux ans chez les Crètois ; après quoi il gagna le Péloponèse où il fit beaucoup de conversions, surtout à Lacédémone. Il mourut vers l'an 998 et on l'honore le 26 de novembre.

SAINT CONRAD,

ÉVÊQUE DE CONSTANCE.

Conrad devint par sa sainteté le plus bel ornement de l'illustre maison des Guelfes d'Allemagne, qui a produit tant de princes célèbres par leurs exploits militaires. Quelques auteurs donnent à cette maison l'origine la plus ancienne. Elle prit le nom de Guelfe, sous le règne de Charlemagne. Conrad, abbé d'Ursperg, qui en a donné la généalogie, loue la piété des princes et des princesses qui en sortirent, ainsi que leur attachement religieux au Saint-Siége. Guelfe I^er^, fils d'Isenbart, comte d'Altorff, épousa Irmentrude, belle-sœur de Charlemagne, et fondatrice de l'abbaye des Bénédictins d'Altorff. Judith, fille de Guelfe I^er^, fut mariée à Louis le Débonnaire, et elle est fameuse dans l'histoire des troubles qui arrivèrent alors. Deux de ses frères devinrent ducs de Bavière. Conrad-Rudolfe et Henri son fils, furent successivement comtes d'Altorff. Ce dernier fonda le monastère d'Altonmunster. Il laissa deux fils, Conrad dont nous donnons la vie, et Rudolphe qui fut le quatrième comte d'Altorff.

Conrad annonça dès son enfance qu'il serait un Saint. On l'envoya à la célèbre école qui florissait à Constance, sous la conduite de l'Évêque de cette ville. Plein de mépris pour les choses du monde, il se livra au service de Dieu avec une ardeur extraordinaire. Son sérieux décelait la profonde impression que la pensée de l'éternité faisait sur son âme ; il n'était cependant ni triste, ni mélancolique. Sa gaieté était la suite de cette paix intérieure que les événements de la vie ne trou-

Digitized by Google

blent jamais. La simplicité chrétienne relevait toutes ses actions; son humilité et sa piété donnaient à toute sa conduite un certain air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, et qui est bien supérieure à celui que donnent les grandeurs humaines. Ceux qui approchaient de lui se sentaient pénétrés d'un respect mêlé de confiance et d'affection, tant son affabilité et sa charité avaient de charmes.

Peu de temps après qu'il eut été ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale de Constance; c'était la première dignité de cette église. L'Évêque nommé Noting, étant mort eut 34, on l'élut d'une voix unanime pour le remplacer; mais il fallut un temps considérable pour le déterminer à son élection. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, qui avait contribué principalement à le faire élever à l'épiscopat, le visitait souvent pour s'entretenir avec lui. L'amitié qui les unissait tous deux était si tendre et si sainte qu'ils semblaient n'avoir qu'une âme.

Conrad ne voulait plus posséder que Dieu dans ce monde; il échangea ses biens avec son frère, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, et qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. Il avait fait bâtir auparavant, dans la ville, trois églises sous l'invocation de saint Maurice, de saint Paul et de saint Jean l'Evangéliste.

Les croisades ayant rendu fréquents dans ce siècle les voyages de Jérusalem, l'Évêque de Constance visita trois fois les Lieux saints; et ces voyages devinrent pour lui de vrais pèlerinages par les sentiments de pénitence et de piété qui les lui firent entreprendre.

Il évitait le commerce du monde, autant qu'il lui était possible, il le regardait comme une perte de temps, et comme l'ennemi de cet esprit de recueillement qui doit caractériser un homme destiné à exercer tous les jours les plus augustes fonctions. On ne pourrait exprimer jusqu'où il portait le respect pour l'adorable Sacrement de l'autel. Les pauvres trouvaient en lui uu père et un consolateur. Son zèle pour l'instruction de son troupeau était infatigable; il n'y avait aucune partie de son devoir qu'il ne remplît avec la plus parfaite exactitude.

Digitized by Google

Il mourut en 976, après 42 ans d'épiscopat, et fut enterré dans l'église de Saint-Maurice. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles, dont on trouve l'histoire dans la chronique de Constance. Le Pape Calixte II le canonisa vers l'an 1120.

Saint Conrad est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

LE MIRACLE

DE SAINTE GENEVIÈVE DES ARDENTS.

Les habitants de Paris ont souvent obtenu des grâces signalées par l'intercession de leur patronne sainte Geneviève. Celle dont il est ici question est la guérison miraculeuse d'une terrible maladie, appelée *le feu sacré* ou *les ardents*, guérison qui repose sur des témoignages si authentiques que la plus soupçonneuse incrédulité ne pourra la révoquer en doute.

La cruelle maladie des ardents affligea la France et particulièrement le territoire de Paris sous le règne de Louis VI, dit le Gros. Ceux qui en étaient atteints souffraient des douleurs horribles, et se sentaient consumés par un feu intérieur. Étienne évêque de Paris indiqua des jeûnes et des prières pour apaiser la colère de Dieu. Cependant le mal croissait tous les jours, et les malades venaient en si grand nombre à la cathédrale implorer l'intercession de la Mère de Dieu, qu'à peine les Chanoines pouvaient-ils y faire l'Office, qui souvent même fut interrompu. Alors la désolation fut à con comble. En vain les médecins mirent-ils tout en œuvre pour trouver des remèdes propres à arrêter cet horrible fléau. L'Évêque se souvint que sainte Geneviève avait souvent délivré la ville de Paris des calamités dont elle avait été affligée. Animé d'une vive confiance dans la protection de cette Sainte, il se rendit à l'abbaye de Sainte-Geneviève. assembla les Chanoines au Chapitre, et leur communiqua le dessein qu'il avait de faire faire une procession générale, à laquelle on porterait la châsse de la sainte Patronne de Paris. Les Chanoines furent tous de son avis, et le jour de la procession fut fixé. L'Évêque ordonna que

Digitized by Google

ce jour on jeûnerait dans toute l'étendue de son diocèse.

Le jour désiré étant arrivé, la châsse de la Bienheureuse vierge fut descendue du lieu où elle était, et les Chanoines de l'abbaye restèrent prosternés en prières devant les reliques, jusqu'à ce que l'Évêque y arrivât à la tête de son Clergé. Le Prélat se présenta bientôt, suivi d'une foule de peuples innombrable. On se mit alors en marche ; mais la foule retarda la procession qui pouvait à peine passer par les rues. On avait fait porter tous les malades dans la cathédrale. L'Évêque les fit compter et il s'en trouva trois cents. Au moment où la châsse de sainte Geneviève entra dans cette église, les malades ressentirent les effets de la puissante intercession de celle dont les reliques paraissaient ; car ils furent tous délivrés du mal, à l'exception de trois qui n'avaient point de confiance. La maladie cessa dans tout le royaume.

A la vue d'un miracle si évident, le peuple poussa des cris de reconnaissance, ce qui causa bientôt une telle confusion, que le Clergé ne put contenir son élan ni chanter les hymnes qu'on allait entonner en l'honneur de la Sainte. Les fidèles ne purent douter qu'une guérison si subite ne fût une faveur spéciale accordée au crédit dont jouissait Geneviève auprès du Seigneur, et ils demandèrent unanimement de retenir la châsse de la Sainte dans la cathédrale même. Mais les Chanoines ne voulurent pas consentir à abandonner ainsi les reliques de leur bienheureuse Patronne, ils s'en retournèrent de suite à leur église ; mais quelque diligence qu'ils fissent, ils n'y arrivèrent qu'à la nuit, tant il leur était difficile de regagner le monastère, à cause de l'immense foule qui obstruait de nouveau tous les passages, heureuse de témoigner sa reconnaissance à sa bienfaitrice.

Le Pape Innocent II vint à Paris peu de temps après. Ayant lui-même reconnu la certitude du miracle dont nous venons de parler, il ordonna qu'on en célébrât tous les ans la mémoire le 26 novembre, et pour en perpétuer encore mieux le souvenir, on bâtit une petite église, dite *Sainte-Geneviève des Ardents*. Cette église avait été construite à l'emplacement où était située la

Digitized by Google

maison de sainte Geneviève et où elle mourut. On l'a démolie en 1747, pour y bâtir l'hôpital des Enfants-Trouvés. L'historien qui nous a fait la relation de ce fait extraordinaire est digne de foi, il dit : « Que personne ne doute de ce que nous écrivons; car nous ne rapportons pas ce que nous avons appris, mais ce que nous avons vu. » Et d'ailleurs, comment aurait-il voulu et pu en imposer, puisqu'il racontait une chose passée sous les yeux d'une ville célèbre où il aurait été facilement réfuté s'il eût osé publier une fable. De plus les historiens profanes aussi bien que les ecclésiastiques ont rapporté ce miracle comme un fait certain et qui excluait toute espèce de doute.

Depuis cette époque, la châsse de sainte Geneviève fut portée dans les calamités publiques en procession solennelle, avec celles qui renfermaient les reliques de saint Marcel, saint Lucain, sainte Aure. Pendant cette cérémonie, les Chanoines de Sainte-Geneviève marchaient pieds nus, à la droite de la châsse, tandis que les Chanoines de Notre-Dame marchaient à gauche. L'abbé de Sainte-Geneviève avait de même la droite sur l'Évêque de Paris.

SAINT GONTARD,

ABBÉ DE JUMIÈGES.

Gontard, né à Sotteville près de Rouen, dans le XI^e^ siècle, se donna à Dieu de bonne heure et alla prendre l'habit à l'abbaye de Fontenelle. Sa piété, et son intelligence le firent élever bientôt à la dignité de Prieur, il fut élu un peu plus tard abbé de Jumièges avec l'approbation de Guillaume le conquérant, devenu roi d'Angleterre et demeuré duc de Normandie en 1094, il se rendit au Concile de Clermont présidé par le Pape Urbain II; et deux ans après, lorsque Guillaume le conquérant vit venir sa mort, il voulut être assisté dans son dernier moment par le saint abbé Gontard.

Gontard mourut à son tour peu après, car on lit qu'il s'en alla à Dieu avant le commencement du XII^e^ siècle.

Digitized by Google

SAINT PONCE,

ABBÉ DE SISE.

Saint Ponce descendait de la famille des princes de Faucigni en Savoie, et fut élevé avec un très-grand soin. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il se consacra à Dieu dans l'abbaye d'Abondance en Chablais, où venaient de s'établir des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. Il devint en peu de temps un véritable disciple de saint Augustin, et ses vertus firent une telle impression sur ses confrères, qu'il fut un de ceux qu'on choisit pour travailler aux Règles de cette communauté naissante. Bientôt le nombre des disciples qui se présentèrent dans cette solitude fut si grand, que l'on fut obligé de construire une nouvelle maison.

Ce fut celle de Sise, dans une profonde vallée. Ponce, devint le premier abbé de cet établissement, et le gouverna jusqu'à la mort de Bernard, abbé d'Abondance, auquel il succéda. Après plusieurs années d'une sainte administration, il retourna à Sise, et y attendit l'heure du Seigneur. Il y mourut plein de mérites le 26 novembre 1778, Il s'est fait beaucoup de miracles à son tombeau. Saint François de Sales visitant l'abbaye de Sise, en 1620, ouvrit le tombeau de saint Ponce, et en tira quelques ossements dont Dieu s'est servi pour opérer plusieurs guérisons.

SAINT SILVESTRE GOZZOLINI,

FONDATEUR DES SILVESTRINS.

Saint Silvestre Gozzolini était natif d'Osimo dans la Marche d'Ancône, et vint au monde en 1177. Son père se nommait *Ghislerio,* de la noble famille des Gozzolini, et avait épousé une femme qui ne lui cédait en rien pour la noblesse. Ils eurent un grand soin de son éducation, et connurent dès son enfance ce qu'il serait un jour, car il n'avait rien de puéril, et sem-

Digitized by Google

blait posséder toutes les vertus avant même que sa raison fût formée. Après avoir fait ses premières études en son pays, il fut envoyé à Bologne et à Padoue pour y apprendre la jurisprudence; mais, s'apercevant que cela lui faisait insensiblement perdre le goût de la véritable piété et l'engageait dans les affaires du monde dont il ne voulait point se mêler, il abandonna cette étude pour ne plus s'appliquer qu'à celle de la théologie et à la lecture de l'Écriture sainte. Il partageait tellement son temps entre l'étude et la prière, que l'une succédait à l'autre, sans prendre aucune part aux divertissements et aux plaisirs qui faisaient l'occupation la plus ordinaire de ceux de son âge. Ayant fini ses études de théologie, il retourna dans son pays, où il éprouva les effets de la colère de son père qui, mécontent de ce qu'il avait quitté la jurisprudence, qu'il regardait comme la voie qui le pouvait conduire sûrement aux honneurs et aux dignités de ce monde, fut pendant dix ans sans vouloir lui parler. Silvestre supporta cette disgrâce avec beaucoup de patience, sans jamais perdre le respect qu'il devait à son père. Ayant été pourvu d'un canonicat dans l'église d'Osimo, et promu aux Ordres sacrés, il s'adonna plus que jamais aux exercices de l'oraison et de la contemplation, et s'animant d'un saint zèle pour le salut de son prochain, il s'appliqua à la prédication pour gagner des âmes à Dieu. Son zèle lui attira la disgrâce de son Évêque qui menait une vie peu exemplaire : car ayant pris la liberté de lui représenter avec beaucoup de respect le scandale qu'il causait à ses ouailles, ce Prélat, loin de profiter des bons avis qu'il lui donnait, devint son persécuteur, et le menaça de l'interdire et de le chasser de son église.

Silvestre, se voyant en butte à la persécution, médita sa retraite. Ce qui le détermina entièrement à quitter le monde fut le spectacle affreux qu'il vit du cadavre d'un de ses parents, qui avait passé pour le plus bel homme de son temps, et qui était tout couvert de vers et de pourriture. Il se retira secrètement de la ville, n'ayant communiqué son dessein qu'à un homme, nommé André, qui, non content de l'approuver,

Digitized by Google

voulut encore l'accompagner une partie du chemin qu'il fit. Silvestre, après avoir pris congé de son ami, alla se cacher en un désert éloigné de trente milles de la ville d'Osimo, dans le voisinage d'une terre qui appartenait à un gentilhomme nommé Conrad. Ce fut en 1227, Silvestre étant alors âgé de quarante ans. Il y vécut dans une pauvreté extrême et dans des austérités extraordinaires. Ayant été découvert par les habitants du bourg voisin de son ermitage, qui en donnèrent avis à Conrad leur seigneur, ce gentilhomme vint le voir et le reconnut, pour l'avoir vu souvent à la cour du gouverneur de la Marche d'Ancône, où il sollicitait une affaire qui regardait le Chapitre d'Osimo. Il ne voulut pas le souffrir dans cet affreux désert, et le conduisit dans un autre qui paraissait plus commode et plus agréable, où il lui envoyait tous les jours de quoi manger; mais le Saint n'y fit pas un long séjour, à cause que ce lieu était trop humide. Un bon prêtre lui en indiqua un autre plus solitaire et plus commode pour le genre de vie qu'il voulait embrasser. Ce lieu s'appelait *la Grotta Fucile;* le Saint s'y établit et y bâtit dans la suite un monastère de son Ordre qui subsiste encore aujourd'hui. Il fit dans ce lieu une grande pénitence, ne mangeant le plus souvent que des herbes crues, ne buvant que de l'eau, dormant sur la terre nue et manquant de toutes choses nécessaires à la vie. Mais il ne put être si bien caché dans cette solitude qu'il n'y fût visité d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y en eut qui lui conseillèrent de se déterminer à un genre de vie. Il pria instamment le Seigneur de lui faire connaître sa volonté. L'historien de sa Vie dit que tous les fondateurs d'Ordre lui apparurent, chacun tenant en main sa Règle et ses constitutions, le priant de les recevoir et de se revêtir de leur habit, et qu'il préféra saint Benoît aux autres comme plus appropriée au but qu'il se proposait. Alors saint Silvestre, voyant que quelques personnes l'étaient venu trouver pour vivre sous sa conduite, bâtit un monastère sur le mont Fano, éloigné de deux milles de Fabriano, dans la Marche d'Ancône, l'an 1231, et jeta les fondements de son Ordre, qui prit d'abord

Digitized by Google

le nom de *Monte-Fano*. Il donna à ses disciples la Règle de saint Benoît, qu'il leur fit observer dans toute sa rigueur, y ajoutant même beaucoup d'autres austérités. Il leur prescrivit sur toutes choses une pauvreté extrême.

L'Ordre de Saint-Silvestre croissant de jour en jour par le nombre des Religieux qui y entraient et des monastères que le Saint fondait en plusieurs lieux, causa de la jalousie à quelques personnes qui ne cessaient de le décrier sur ce qu'il n'était point approuvé du Saint-Siége, et qui sous ce prétexte s'emparaient des biens qu'on lui avait donnés. Le Saint, pour remédier à ces inconvénients, eut recours à l'autorité du Pape Innocent IV, qui approuva cet Ordre par sa Bulle du 27 juin de l'an 1247. Baillet marque, dans la vie de ce Saint, qu'il alla pour cet effet à Rome trouver le Pape, qui lui accorda l'approbation de son Ordre avec beaucoup de témoignages de bienveillance, par un Bref de l'an 1248, et qu'il ne quitta cette ville qu'après avoir jeté les fondements d'un nouveau monastère de sa Congrégation, sur un fonds que lui donnèrent l'Archiprêtre et les Chanoines de Saint-Pierre. Je ne sais sur quoi cet auteur appuie son sentiment : car il est certain qu'en 1248 Innocent IV était en France, où il s'était réfugié dès l'an 1244, pour éviter les persécutions de l'empereur Frédéric II, et il y demeura jusqu'à la mort de cet empereur, qui arriva en 1250. Il ne retourna même à Rome qu'en 1252, ayant séjourné longtemps à Pérouse après être sorti de France. Nous ajoutons que la Bulle de ce Pape qui confirma l'Ordre des Silvestrins est datée de Lyon du 27 juin de l'année 1247, et de la cinquième de son Pontificat, ce qui nous fait connaître encore une autre erreur de Baillet, qui met cette Bulle en 1248. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire cette Bulle, qui se trouve dans le premier tome du Bullaire romain, à la fin des constitutions des Silvestrins, et dans Ascagne Tamburin, dans son Traité du droit des Abbés réguliers (Tom. II, dist. XXIV, quest. 4). Quoique ce dernier ait transcrit tout au long cette Bulle, et qu'elle soit aussi datée de l'an 1247, il ne laissa pas néanmoins de dire qu'Innocent IV approuva cet Ordre en 1258; mais c'est

Digitized by Google

sans doute une faute d'impression, qui a cependant fait tomber dans l'erreur le P. le Mège, dans la Vie de saint Benoît, le P. Bonanni, dans son Catalogue des Ordres religieux, et quelques autres, qui ont dit la même chose après lui, ne faisant pas attention que ce Pontife était mort dès l'an 1254. Enfin Silvestre Maurolic, qui a été suivi par Schoonebeck, dit que cet Ordre fut fondé par saint Silvestre en 1269. Cependant saint Silvestre était mort dès l'an 1267, et son Ordre avait été approuvé dès l'an 1247.

Quant au monastère que Baillet dit que saint Silvestre bâtit à Rome sur un fonds que lui donnèrent les Chanoines de Saint-Pierre, il est vrai qu'ils accordèrent à ce Saint l'église de Saint-Jacques *in Settimania* ou de la Longara, qui avait été bâtie par le Pape Léon IV, et unie à ce Chapitre par Innocent III; mais comme ils n'avaient pas cette église en toute propriété, ils acceptèrent en 1568 l'offre qui leur fut faite de l'église paroissiale de Saint-Etienne *in Cacco,* qui, outre un beau monastère qu'ils y ont fait bâtir, est plus grande, plus belle et plus riche que celle de Saint-Jacques de la Settimania, qu'ils abandonnèrent la même année, et que les Chanoines de Saint-Pierre accordèrent en 1620 aux Religieux pénitents du Tiers-Ordre de Saint-François, aux mêmes conditions qu'ils l'avaient donnée aux Silvestrins, c'est-à-dire en leur payant tous les ans soixante écus de redevance, ou de canon, pour parler selon les termes d'Italie. Mais les Religieux pénitents quittèrent ce lieu en 1630, qu'Urbain VIII les transféra au monastère de Notre-Dame des Miracles, qui avait été occupé par les Religieux Conventuels réformés, et l'église de Saint-Jacques *de la Settimania* fut donnée aux Religieuses pénitentes ou converties réformées, moyennant la même somme de soixante écus romains par an qu'elles ont toujours payée jusqu'à présent au Chapitre de Saint-Pierre.

Les autres monastères que saint Silvestre fonda furent ceux de Grotta Fucile, de Saint-Bonfils de Cingoli, de Saint-Marc de Ripalta, de Saint-Jean de Sassoferrato, de Saint-Benoît de Fabriano, de Saint-Barthélemy, de la Serra de San-Quirico, de

Digitized by Google

Saint-Pierre du Mont-Osimo, de Saint-Benoît de Pérouse, de Saint-Marc de Sambuco, de Saint-Thomas de Jessi, et un monastère de Religieuses près de la Serra de San-Quirico. Dieu l'honora pendant sa vie de plusieurs miracles qui se firent par son intercession, et après avoir travaillé avec beaucoup de zèle pour faire avancer ses disciples dans la perfection de l'état qu'ils avaient embrassé, il mourut, comblé de grâces et de mérites, le 26 novembre 1267, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et fut enterré dans l'église de Fano, qui a pris, aussi bien que sa Congrégation, le nom de ce Saint fondateur, après que les miracles qui continuèrent à son tombeau eurent obligé les Souverains Pontifes de lui donner le titre de Saint. Ils accordèrent aux Religieux de son Ordre d'en faire la fête. Les habitants de Fabriano l'ont pris pour patron. L'Évêque de Camerino ordonna que sa fête serait chômée dans son diocèse : ce qui fut encore observé dans celui d'Osimo; enfin le Pape Clément VIII voulut que son nom fût inséré dans le Martyrologe romain. (HÉLYOT.)

SAINTE DELPHINE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Delphine vint au monde en l'an 1284. Elle était en bas-âge, lorsqu'elle perdit ses père et mère, gens illustres par leur piété et par leur naissance; et on l'envoya à la cour du comte de Provence, pour y être élevée selon son rang. Elle y devint bientôt l'exemple de ses compagnes; et elle montrait tant de modestie dans le maintien, de retenue dans les discours, et d'obéissance dans ce qu'on lui prescrivait, qu'elle s'attira l'estime générale. Fuyant avec grand soin les divertissements de son âge, elle donnait tous ses moments de loisir à des exercices de piété. Elle y trouvait des délices dont le monde ne lui offrait rien d'approchant; ce qui lui fit prendre la résolution de consacrer à Dieu sa virginité.

Ses parents qui ignoraient ce vœu, la marièrent au comte

Digitized by Google

d'Arian [1], lorsqu'elle n'avait encore que douze ans. Elle craignait que sa résistance ne parût un mépris de leur autorité, et n'osa révéler l'engagement qu'elle avait pris avec Dieu. Le soir même des noces, elle s'expliqua librement avec son mari, qui charmé de sa résolution, en prit une semblable; et cette heureuse conformité de sentiments contribua à leur bonheur mutuel.

Pour s'attacher d'une manière plus particulière à Dieu, le comte d'Arian et sa femme s'engagèrent dans le Tiers-Ordre de Saint-François, ce qui servit à régler leur piété et à les guider dans le chemin de la perfection. Outre l'Observance étroite de l'Institut, Delphine se livra tout entière aux pratiques de la pénitence : revêtue de la haire et du cilice, elle passait les jours et les nuits en prière; et pour éloigner d'elle tout ce qui pouvait donner atteinte à son vœu, elle affaiblissait son corps par un jeûne habituel.

Charmée de l'esprit et des vertus de notre Bienheureuse, la reine de Sicile l'appela auprès d'elle, pour lui confier l'éducation de la duchesse de Calabre, sa fille. Elle était à sa cour, quand elle apprit la mort du comte d'Arian, avec qui elle avait passé vingt-huit années dans la plus parfaite union. Dieu, pour la consoler, permit qu'elle vît l'âme de ce cher époux s'envoler au Ciel, rayonnante de lumière. Après ce signe éclatant de la bonté de Dieu elle voulut, loin du grand monde, ne plus vivre que pour penser à l'éternité : elle se retira donc dans son château de Cabrières, où elle travailla avec ardeur à se perfectionner. Elle renouvela alors le vœu qu'elle avait fait de sa virginité, crainte de succomber aux sollicitations de ceux qui pourraient lui conseiller un second mariage.

Quoique dans un état libre, la comtesse d'Arian vivait comme une Religieuse : ses exercices spirituels étaient réglés; et fuyant avec soin tout ce qui pouvait donner un air d'affectation à sa dévotion, elle ne laissait cependant échapper aucune occasion de faire de bonnes œuvres. Le Pape Clément V,

[1] Voyez au 27 septembre, la vie de saint Elzéar.

Digitized by Google

qui demeurait à Avignon, sur le bruit de la sainteté de Delphine, voulut la voir et l'entendre : elle le satisfit et la conversation qu'ils eurent ensemble, ne fit qu'augmenter la haute idée qu'il s'était faite de cette pieuse femme.

Sur ces entrefaites, Delphine alla à Naples pour consoler la reine Sancie qui venait de perdre son mari. Elle donna à cette princesse des conseils qui la conduisirent à quitter le trône et à embrasser la Règle de Sainte-Claire, dans laquelle elle finit ses jours en odeur de sainteté. Notre Bienheureuse resta auprès d'elle jusqu'à sa mort, et après lui avoir fermé les yeux, elle revint à Apt, où elle se retira dans un monastère du même Ordre, pour se préparer à paraître devant Dieu. Au bout de peu de temps, elle fut attaquée d'une maladie qu'elle jugea devoir la conduire au tombeau. Après avoir rempli avec édification tous les devoirs d'une parfaite Chrétienne, elle passa à la vie éternelle, le vingt-sixième novembre 1360, en la quatre-vingtième année de son âge.

Suivant sa dernière volonté, on l'enterra dans l'église des Religieux de Saint-François d'Apt, auprès du tombeau de son mari. Le Pape Urbain V délégua l'Archevêque d'Aix et les Évêques de Vaison et de Sisteron, pour constater les miracles qui s'opéraient par son intercession. Innocent XII, en 1693, a permis à l'Ordre de Saint François d'en faire l'Office.

On célèbre la fête de la Bienheureuse Delphine, le 26 novembre.

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE,

FRÈRE-MINEUR DE L'ÉTROITE OBSERVANCE.

« Personne ne saurait, sans hérésie, mettre en doute la sainteté non interrompue de l'Église que Jésus-Christ a tant aimée, qu'il s'est livré lui-même pour sa sanctification. Ce n'est pas seulement dans ses premiers âges qu'elle a brillé de l'éclat de la vertu et qu'elle a ainsi attiré et converti les nations; nous la voyons encore dans ces derniers temps glorifiée par la sainteté de ses enfants, entre lesquels nous avons connu nous-

Digitized by Google

mêmes, dans notre jeunesse, Léonard de Port-Maurice, dont le souvenir nous remplit de consolation et de joie.» Ainsi s'exprime le Pape Pie VI au commencement de son décret pour la béatification du vénérable Léonard.

Paul-Jérôme de Casa-Nuova, né le 20 décembre 1676, de parents honnêtes et pieux, à Port-Maurice, dans le diocèse d'Albenga, sur la côte de Gênes, montra dès son enfance une inclination pour la piété qui semblait annoncer sa sainteté future, et qui devint toujours plus remarquable, à mesure qu'il avançait en âge. Appelé à Rome dès l'âge de dix ans, par un de ses oncles qui y demeurait, il fut élevé par les jésuites au collége romain, où n'étant inférieur à aucun de ses condisciples en talent, il les surpassa tous, par la pureté de ses mœurs, par son austérité, son mépris de lui-même et son amour des choses saintes. Il paraissait faire revivre saint Louis de Gonzague. Sa vertu lui procura l'avantage d'être admis dans la petite Congrégation formée dans l'oratoire du Père Caravita, et composée de douze jeunes gens, choisis parmi les plus fervents et les plus zélés, dont la pratique était de faire le catéchisme dans les églises et d'aller les jours de fête chercher dans la ville les gens oisifs pour les conduire aux prédications. Ses études étant finies, il se sentit de la vocation pour l'état religieux, et il entra, après de mûres réflexions, au couvent de Saint-Bonaventure des Mineurs observantins réformés. Il y prononça ses vœux sous le nom de Léonard de Port-Maurice, sous lequel il est plus connu.

Ce n'était pas sans de grands obstacles, du côté de ses parents et de ses amis, que Léonard avait pu exécuter son pieux dessein. Aussi lorsqu'il se vit enfin parvenu au but qu'il souhaitait si vivement d'atteindre, il sentit tout son bonheur et chercha à répondre, par sa fidélité, à la grâce qu'il avait reçue. Il employa le temps de son noviciat et celui qui suivit immédiatement sa profession à l'étude approfondie des obligations de son état, à la lecture des livres spirituels et à l'exercice de l'oraison. Sa régularité faisait l'admiration de ses frères. Il disait quelquefois : « Si pendant que nous sommes jeunes nous fai-

Digitized by Google

sons peu de cas de petites choses, lorsque nous serons avancés en âge et que nous aurons plus de liberté, nous nous permettrons de manquer aux points les plus importants. Sa conduite servait d'exemple, et par ses discours il animait les autres Religieux à la pratique de la vertu. » Nous pouvons, avec le secours de la grâce, leur disait-il, non-seulement être bons, mais même devenir des Saints. »

Léonard, ayant été ordonné prêtre, fut appliqué aux missions; mais ses forces corporelles ne répondant pas à l'ardeur de son zèle, il tomba dangereusement malade et fut obligé, pendant cinq ans, de borner ses soins à la sanctification de son âme. C'est à cette époque qu'étant allé dans son pays natal, il fit connaître dans cette contrée le pieux exercice du chemin de la Croix, dévotion aujourd'hui si répandue et que les Souverains Pontifes ont favorisée, en y attachant de grandes indulgences. Le saint Religieux s'étant rétabli, par l'assistance spéciale de la Vierge, travailla de nouveau à la sanctification des âmes, mais avec tant de zèle, que l'on s'étonnait qu'il pût supporter de telles fatigues, lui qui semblait devoir être exténué par les jeûnes, les veilles et les austérités auxquels il se livrait. Les missions nombreuses qu'il donna, l'obligèrent à parcourir une grande partie de l'Italie; il travailla d'abord longtemps en Toscane, puis il fut appelé à Rome et dans les campagnes environnantes, envoyé ensuite à Gêne et en Corse, et enfin il revint encore dans les états de l'Église.

Partout il ramenait les pécheurs à Dieu; il affermissait les bons dans la piété et excitait les Saints à une nouvelle ferveur. A Rome, les personnes du plus haut rang couraient entendre ses sermons, entre autres l'illustre Lambertini, qui fut depuis élevé sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Benoît XIV, et qui ne parlait de Léonard de Port-Maurice qu'avec la plus grande estime.

Mais en prêchant aux autres, le zélé missionnaire ne négligeait pas son propre salut; il se renfermait souvent dans une solitude, où il vivait pour Dieu seul. Il avait une haute estime pour le livre des Exercices de saint Ignace; et afin d'en étendre

Digitized by Google

l'usage, il obtint de Cosme III, grand duc de Toscane et admirateur de ses vertus, une maison dans les environs de Florence, où il assemblait souvent les fidèles qui désiraient s'occuper plus particulièrement, dans le recueillement et le silence, de leurs intérêts spirituels. Ils y suivaient, sous sa direction, les exercices de la retraite selon la méthode prescrite par ce grand Saint.

Plusieurs confréries durent leur établissement à Léonard de Port Maurice; il en institua une dans l'église de Saint-Théodore à Rome, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Les noms de Jésus et de Marie étaient souvent dans sa bouche; afin d'y rappeler l'attention, il voulait qu'on les inscrivît dans des endroits exposés aux yeux du public. Il recommandait fortement la pratique de la méditation sur la Passion du Sauveur, et, pour la propager, il fit élever à Rome, dans l'amphithéâtre de Vespasien, connu sous le nom de Colysée, de petites chapelles dans lesquelles sont représentées toutes les souffrances du Sauveur, depuis sa prière au jardin des Olives jusqu'à sa mort sur le Calvaire. En plusieurs villes il institua aussi l'adoration perpétuelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement.

Enfin, après avoir, pendant quarante-quatre ans, continué ces utiles travaux, accablé de fatigues, il retourna pour la dernière fois à Rome, dans son couvent de Saint-Bonaventure, et y fit une sainte mort, qui le mit en possession des récompenses éternelles le 26 novembre 1751. Lorsque Benoît XIV, qui gouvernait alors l'Église apprit son trépas, il dit : « Nous avons beaucoup perdu, mais nous avons gagné un protecteur dans le Ciel. » De nombreux miracles ont été opérés par l'interçession de ce saint Religieux, dont la mémoire est en vénération à Rome. Pie VI, qui l'avait personnellement connu, et qui le révérait, promulgua, le 14 juin 1796, le décret de sa béatification. Il fut canonisé par Pie IX.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Paris, miracle ou guérison des Ardents dans l'église de Notre-Dame, l'an 1129.

Dans cette maladie des Ardents qui affligeait Paris, l'an 1129, on eut recours à l'intercession de la très-sainte Vierge et de sainte Geneviève, patronne de Paris; on porta ses reliques en procession à Notre-Dame, comme on a coutume de faire dans les calamités publiques. Les malades qui étaient en foule dans la cathédrale, après avoir invoqué l'intercession de la très-sainte Vierge et de sainte Geneviève, furent tous guéris, à l'exception de trois, dont l'incrédulité était notoire. Ce miracle arriva sur le pontificat d'Etienne de Senlis, évêque de Paris. En 1130, le Pape ordonna de célébrer une fête le 26 novembre de chaque année pour conserver la mémoire de ce miracle.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Alexandrie, fête de saint Pierre, Évêque de cette ville, lequel, orné de toutes les vertus, fut décapité par ordre de Galère-Maximien. Dans la même persécution souffrirent aussi, à Alexandrie, les saints Martyrs Fauste, prêtre, Dide et Am-

[1] SEXTO KALENDAS NOVEMBRIS.

Alexandriæ natalis sancti Petri ejusdem urbis Episcopi, qui cum esset omnibus virtutibus exornatus, Galerii Maximiani præcepto capite obtruncatur. — Passi sunt etiam Alexandriæ in eadem persecutione sancti Martyres Faustus Presbyter, Didius et Ammonius; itemque Phileas, Hesychius, Pachomius et Theodorus Episcopi Ægyptii, cum aliis sexcentis sexaginta, quos persecutionis gladius evexit ad cœlos. — Nicomediæ sancti Marcelli Presbyteri, qui Constantii tempore ab Arianis e rupe præcipitatus, Martyr occubuit. — Patavii sancti Bellini Episcopi et Martyris. — Romæ sancti Siricii Papæ et Confessoris, doctrina, pietate, et religionis zelo præclari, qui varios damnavit hæreticos, et disciplinam ecclesiasticam saluberrimis decretis instauravit. — Augustoduni sancti Amatoris Episcopi. — Constantiæ sancti Conradi Episcopi. — Apud Fabrianum in Piceno beati Silvestri Abbatis, Institutoris Congregationis Monachorum Silvestrinorum. — In territorio Rhemensi natalis sancti Basoli Confessoris. — Hadrianopoli in Paphlagonia sancti Styliani Anachoretæ, miraculis clari. — In Armenia sancti Niconis Monachi.

Digitized by Google

mone, et aussi saint Philéas, saint Hésyque, saint Pacôme et saint Théodore, évêque d'Egypte, avec six cent soixante autres, que le glaive de la persécution conduisit au Ciel.

A Nicomédie, saint Marcel, prêtre, qui, au temps de Constance, mourut martyr, ayant été précipité du haut d'un rocher par les Ariens.

A Padoue, saint Bellin, évêque et martyr.

A Autun, saint Amateur, évêque.

A Constance, saint Conrad, évêque.

A Fabriano, en la Marche d'Ancône, le Bienheureux Silvestre, abbé, fondateur de la Congrégation des moines Silvestrins.

Au territoire de Reims, fête de saint Bâle, confesseur.

A Adrianopolis en Paphlagonie, saint Stylien, anachorète, illustre par ses miracles.

En Arménie, saint Nicon, moine.

Additions des autres Martyrologes.

La Fête de tous les Saints de l'Ordre de Saint-François.

Saint Audence, confesseur.

Sainte Victorine, vierge et martyre, en Afrique.

Saint Théodore, évêque en Egypte, martyr dans la persécution de Maximin II.

Saint Eutyche et ses Compagnons, martyrs à Agen.

Saint Sébaud, évêque de Trèves, au VII^e^ siècle.

Saint Philéas, évêque en Egypte, martyr sous Galère.

Martyrologe de la dernière persécution.

Adrien Pégeot, prêtre, religieux Capucin à Dole, ayant refusé le serment schismatique, arrêté comme prêtre réfractaire, et condamné à mort par le tribunal criminel du Douls, siégeant

Digitized by Google

à Besançon, exécuté le 26 novembre 1794, à l'âge de 33 ans.

Joseph Reyne, prêtre desservant à Mairesses, au diocèse de Sisteron, et André Reyne, curé de Salon, au diocèse d'Arles, ayant refusé le serment, arrêtés comme réfractaires, emprisonnés à Marseille, condamnés à mort, exécutés le 26 novembre 1793.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Jacques l'Intercis, martyr en Perse. — Saint Maharsapor, martyr en Perse. — Saint Valérien, évêque d'Aquilée. — Saint Secondin, évêque. — Saint Maxime, évêque de Riez. — Saint Maxime, évêque d'Avignon. — Saint Maxime de Wismes — Saint Pynufe, abbé. — Saint Romain de Cilicie. — Saint Eusice ou Ysis. — Saint Tanguy et sainte Haude. — Saint Achaire, évêque de Tournai et de Noyon. — Sainte Bilhilde, abbesse. — Saint Virgile, évêque de Salzbourg. — Saint Goustan, frère convers. — Les onze Martyrs du Japon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JACQUES L'INTERCIS[1],

MARTYR EN PERSE.

Le martyre de saint Jacques fut consommé en 421, la seconde année du règne de Vararanne V, roi des Perses. Saint Jacques était né dans la ville royale de Beth-Lapeta, d'une famille illustre : à la noblesse du sang il joignit celle de la vertu et de la piété. A l'exemple de sa famille, il embrassa le Christianisme, et épousa une femme chrétienne. Cependant, attaché à la cour du roi de Perse, il s'y éleva aux premiers honneurs, et y jouit de la plus haute considération. Isdegerdès en fit son favori, et le combla de toutes sortes de faveurs. Aussi Jacques, pour répondre aux bontés du roi, ne craignit-il pas d'abjurer la foi chrétienne. Sa mère et sa femme apprirent avec douleur son apostasie, et lui envoyèrent au camp où il se trouvait alors, la lettre suivante : « On nous annonce que la faveur d'un roi de la terre, et l'amour des richesses périssables de ce siècle, vous ont fait abandonner le Dieu éternel. Nous vous faisons une seule question, daignez

[1] On l'a ainsi surnommé parce qu'il fut coupé en morceaux.

Digitized by Google

nous répondre. Où est-il maintenant ce roi, pour qui vous avez fait un si grand sacrifice? Il est mort, comme le dernier des hommes, et il est tombé en poussière : qu'en pouvez-vous attendre maintenant, et est-ce lui qui vous offrira un refuge contre l'éternel supplice? Si vous persévérez dans votre apostasie, vous tomberez comme lui entre les mains du Dieu vengeur; et quant à nous, nous nous retirons de vous, comme vous vous êtes retiré de Dieu, nous ne voulons avoir rien de commun avec un apostat. C'en est fait, nous n'existons plus pour vous. »

Cette lettre fit une impression profonde sur le courtisan; elle lui ouvrit les yeux, il rentra sérieusement en lui-même, et se dit : « Voilà ma femme qui s'était donnée à moi par les serments les plus sacrés, voilà ma mère qui m'abandonne : que fera Dieu à qui j'ayais aussi donné ma foi, et que j'ai honteusement abandonné? Au dernier jour comment soutiendrai-je la vue de ce Juge suprême, de ce vengeur inexorable? Et même ici-bas, sa justice ne peut-elle pas m'atteindre et me frapper? » Plein de ces pensées, il rentre dans sa tente, il y trouve une Bible, il l'ouvre. Pendant qu'il lit, peu à peu la lumière se fait dans son âme, la grâce divine touche son cœur; le voilà soudain changé en un autre homme. Son âme engourdie, comme rappelée du tombeau par une voix puissante, se réveille : le remords l'agite et le déchire, il s'adresse à lui-même ces paroles : « Ame brisée, chair frémissante, écoutez. Ma mère qui m'a porté dans son sein, mon épouse compagne de ma jeunesse, sont affligées et indignées de ma lâche action; tout ce qu'il y a d'hommes sages et sensés dans ma famille sont plongés dans le deuil par mon apostasie; que sera-ce donc au dernier jour, quand je paraîtrai devant Celui qui nous ressuscitera tous pour nous juger, pour récompenser les justes, et punir les coupables! Qui sera mon refuge, à moi qui suis parjure? Mon refuge! ah! je sais où il est! La porte par laquelle je suis sorti, je puis y rentrer : je ne cesserai d'y frapper qu'elle ne s'ouvre. »

Ces accents du remords et du repentir avaient été entendus

Digitized by Google

des tentes voisines; on avait vu Jacques s'arrêter en lisant la Bible, se parler à lui-même, comme un homme qu'une profonde émotion agite. Ses ennemis, les courtisans en ont toujours, se hâtèrent d'aller dire au roi que Jacques paraissait regretter amèrement d'avoir changé de religion. Le prince irrité le fait appeler sur-le-champ, et lui parle ainsi : « Dis-moi, Jacques, est-ce que tu es toujours Nazaréen? » — « Oui, je le suis, répondit Jacques. » — « Hier, reprit le roi, tu étais mage. » — « Nullement, répliqua Jacques. » — « Comment, dit le roi; n'est-ce pas pour cele même que tu as reçu du roi mon père tant de faveurs? » — « Où est-il maintenant, répondit Jacques, ce roi dont vous me rappelez les bienfaits? » Cette réponse exaspéra le roi, et comme il était manifeste que Jacques abandonnait la religion des Perses, il se mit à chercher dans son esprit, par quel supplice il allait le lui faire expier. « Si tu persévères, lui dit-il, ce sera trop peu de ta tête pour un tel forfait. » — « Les menaces, répondit Jacques, sont inutiles, essayez plutôt les supplices, si bon vous semble; tout ce que vous pourriez me dire pour me persuader ne fera pas plus sur moi que le vent qui souffle contre un roc immobile. » — Le roi : « Déjà, sous mes prédécesseurs, les sectateurs de ta religion ont essayé de professer et de répandre leurs erreurs; tu sais qu'on les a traités comme des rebelles, et que ceux qui résistèrent perdirent la vie dans les plus affreux supplices. » — Le Martyr : « Mon plus grand désir, c'est *que je meure de la mort des justes, et que ma fin ressemble à leur fin!* » — Le roi : « Apprends au moins à obéir et à respecter les édits des rois. » — Le Martyr : « La mort des justes n'est pas une mort: c'est un court et léger sommeil. » — Le roi : « Voilà comme les Nazaréens t'ont séduit, ils t'ont dit que la mort n'était pas la mort, mais le sommeil; cependant les puissants, les rois eux-mêmes redoutent la mort. » — Le Martyr : « Les puissants et les rois et les contempteurs de Dieu craignent la mort, je ne m'en étonne pas; ils ont conscience de leurs crimes. Aussi les saintes Lettres disent-elles : *L'impie est mort, et son espérance avec*

Digitized by Google

lui; l'espérance des impies périra. » — Le roi : « Ainsi donc, vous nous traitez d'impies, vous qui n'adorez ni le soleil, ni la lune, ni l'eau, ces émanations divines. » — Le Martyr : « Loin de moi la pensée de vous accuser, ô roi : car à ceux qu'il a jugés dignes de souffrir pour lui, le Christ, auteur de nos saintes Lettres, a dit : *L'heure vient, où ceux qui tueront quelqu'un d'entre vous croiront rendre gloire à Dieu.* »

Le roi, furieux, consulta les magistrats et les mages sur le genre de mort qu'il lui ferait subir. Ils lui conseillèrent de le couper en morceaux. On le traîna aussitôt au supplice. Toute la ville, toute l'armée suivit le Martyr. Les Chrétiens en apprenant l'affreuse sentence portée contre lui, se jetèrent la face contre terre, et fondant en larmes, firent à Dieu cette prière : « O Seigneur, ô Dieu fort, qui donnez la force aux faibles, et la santé aux malades, ô vous, qui ravivez les infirmes et les mourants, qui sauvez ceux qui périssent, venez en aide à votre Serviteur, et faites-le sortir vainqueur de cet affreux combat. Pour votre gloire, Seigneur, qu'il triomphe, ô Christ, Prince des vainqueurs, Roi des Martyrs! »

Pendant qu'on le conduisait au supplice. il pria les soldats de s'arrêter un moment, « afin, disait-il, que je me rende propice le Dieu ponr qui je vais souffrir. « Les soldats s'arrêtèrent, et le Martyr se tournant vers l'orient, fléchit le genou, et les yeux de l'âme fixés sur Celui qui habite dans les Cieux, il fit cette prière : « Recevez, Seigneur, les prières de votre humble Serviteur; donnez la force et le courage au fils de votre Servante, qui vous invoque à cette heure; placez-moi comme un signe sous les yeux de ceux qui vous aiment, qui ont souffert, et qui souffrent encore persécution pour votre nom; et quand j'aurai vaincu par votre grâce toute-puissante, et que j'aurai reçu la couronne des élus, *que mes ennemis le voient et soient confondus, parce que vous avez été, Seigneur, ma consolation et ma force.* »

Alors les soldats le saisirent et lui étendirent violemment les bras; mais touchés de sa jeunesse, de son air noble et gracieux, ils l'engagèrent à faire semblant de se soumettre pour

Digitized by Google

éviter une si horrible mort. Dans la foule beaucoup versaient des larmes. « Ne pleurez pas sur moi, dit le Martyr, ce supplice me donnera la vie; mais pleurez sur vous, que les charmes trompeurs de ce monde conduisent à la mort. » Puis il dit aux bourreaux : « Qu'attendez-vous? Voici mes mains. » On lui coupa le pouce de la main droite. En le voyant tomber, il dit : « Recevez, Seigneur Jésus, ce rameau qui vient de tomber de l'arbre. L'arbre lui-même tombera bientôt en poussière, mais au printemps il reverdira et se couronnera de feuillage. » Le juge qui présidait à l'exécution, ému jusqu'aux larmes, supplia le Martyr de se laisser fléchir. « C'est bien assez, lui disait-il; cette plaie peut encore se guérir; mais, je vous en conjure, ne laissez pas mutiler tout entier ce corps si tendre et si beau. Mettez-vous d'abord hors de péril; ensuite, vous êtes riches, vous donnerez aux pauvres, et assurerez par vos aumônes le salut de votre âme. » — « Mais quoi! lui répondait le Martyr, n'avez-vous jamais considéré ce qui advient à la vigne? Purgée de son bois inutile, elle reste engourdie tout l'hiver; mais au soleil du printemps, la sève circule et fait fleurir une riche végétation. S'il en est ainsi d'une plante fragile, l'homme, planté dans la vigne du Seigneur, et cultivé par la main même de l'Ouvrier céleste, ne doit-il pas aussi germer et s'épanouir? Alors, on lui coupa l'index, et quand il fut coupé, le Martyr s'écria : « *Mon cœur se réjouit dans le Seigneur, et mon âme tressaille en Dieu son salut.* » Et il ajouta : « Recevez, Seigneur, cet autre rameau de l'arbre que vous avez planté. » Et, la joie l'emportant sur la douleur, son visage parut tout rayonnant, comme s'il eût entrevu déjà la gloire céleste. Cependant, les bourreaux lui coupèrent encore un autre doigt, et il s'écria dans un saint transport : « Avec les trois enfants dans la fournaise, *je vous confesserai, Seigneur, de tout mon cœur*, et au milieu de vos Martyrs, *je chanterai des hymnes à votre nom, ô Très-Haut.* » Quand on lui eut coupé le quatrième doigt, il s'écria : « Parmi les douze Patriarches fils de Jacob, c'est sur le quatrième que se reposa la bénédiction qui promettait et prophétisait le Christ : c'est

Digitized by Google

pourquoi j'offre encore ce quatrième rameau de mon corps à Celui qui par sa bénédiction a été le salut de tous les peuples. » Au cinquième doigt qu'on lui coupa il dit : « Ces cinq doigts, cette main, seront de beaux fruits à présenter à celui qui a planté l'arbre que vous taillez. »

Avant de passer à sa main gauche, les juges le pressèrent de nouveau, et lui demandèrent : « A quoi allez-vous vous résoudre. Vous pouvez encore sauver votre vie, si vous voulez vous soumettre au roi ; car, combien qui vivent robustes et vigoureux, mutilés comme vous l'êtes. Si vous n'avez pitié de vous-même, vous allez voir tous vos membres tomber sous vos yeux les uns après les autres, et ce sera pour ainsi dire à chaque fois une nouvelle mort. » Le Martyr leur fit cette réponse : « Lorsqu'on tond les brebis, on ne leur enlève pas d'abord toute leur laine, on leur en laisse la moitié : ainsi dois-je rendre grâce à Dieu qui me met au nombre de ses brebis, et qui m'offre aux ciseaux de ceux qui me tondent, comme il offrit à ceux qui l'attachèrent sur la croix l'Agneau divin, pour qui je meurs de cette mort cruelle. »

On se mit donc à lui couper les doigts de la main gauche, on commença par le doigt auriculaire : le Martyr, les yeux levés au Ciel, disait avec une constance magnanime : « Je suis bien petit devant vous, ô grand Dieu, qui vous êtes fait petit pour nous, et qui nous avez élevés jusqu'à vous par la vertu de votre sacrifice. C'est avec joie, ô Dieu, c'est avec bonheur que je vous remets mon âme, et, aussi mon corps; je sais que vous le rendrez un jour immortel et glorieux, à la vie. » Alors on lui coupa l'annulaire, et transporté d'un plus brûlant amour, il s'écria : « Pour une septième louange, ô Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit! » Et quand tomba le huitième doigt, il dit : « C'est le huitième jour que l'enfant hébreu est circoncis et distingué des infidèles; eh bien, moi aussi, par la pureté de mon cœur, je me sépare de ces incirconcis et de ces impies; car *mon âme a soif de vous seul, ô mon Dieu! quand pourrai-je voir votre face?* » Au neuvième, il dit : « C'est à la neuvième lune que mon Sauveur est mort sur la Croix pour

Digitized by Google

mes péchés : je lui offre donc avec bonheur ce neuvième doigt de ma main. » Au dixième enfin, saisi d'un plus vif transport, il s'écria : « Par la lettre iod[1] sont multipliés les mille et les myriades, de même par le nom sacré de Jésus[2] le monde entier a été sauvé. Je chanterai donc des hymnes en son nom sur la harpe à dix cordes, comme dit le Psalmiste, et les cordes de ma harpe seront mes doigts eux-mêmes mutilés pour mon Sauveur. » Ayant dit cela, le Martyr entonna d'une voix douce un chant pieux.

Alors les juges renouvelèrent leurs instances auprès de lui, lui faisant entendre que ses plaies n'étaient pas mortelles, qu'il était temps encore de sauver sa vie. « Pourquoi cette cruauté contre vous-même? pourquoi renoncer à la douce lumière du jour? La vie pour vous est si riante. Vous avez avec l'opulence tous les plaisirs. A la bonne heure si, désormais privé de vos mains, et incapable de pourvoir à vos besoins, vous deviez vivre dans la misère ; mais avec une fortune aussi belle, la vie sera toujours pour vous honorable et douce. Ne pensez plus à votre épouse : depuis longtemps vous viviez séparés, elle dans la province des Huzites et vous à Babylone. Songez donc qu'il suffit d'un mot pour vous sauver ou pour vous perdre. »

Le Martyr, les regardant d'un air sévère, leur répondit : « Vous croyez, après que j'ai mis la main à la charrue, que je vais regarder en arrière, et me rendre indigne du royaume des Cieux? Vous croyez que je vais préférer ou mon épouse ou ma mère au Dieu qui a dit ces paroles : *Quiconque perdra sa vie pour moi la trouvera;* et encore : *Quiconque laissera son père, et sa mère, et ses frères, je lui donnerai la vie et le repos éternel.* Cessez donc de me presser, et faites votre œuvre ; je serais désolé que vous en adoucissiez tant soit peu les rigueurs. » Voyant donc qu'il était inflexible, les juges ordonnèrent aux bourreaux de poursuivre. Ceux-ci lui saisissent le

[1] C'est la dixième lettre de l'alphabet des langues sémitiques, et sa valeur numérique est 10.

[2] La lettre *iod* est l'initiale du nom de Jésus.

Digitized by Google

pied droit et en coupent le gros doigt, tandis que le Martyr s'écriait : « Grâces à vous, Seigneur, qui vous êtes revêtu de notre humanité, et qui, sur la Croix, percé de la lance, avez teint vos pieds du sang et de l'eau qui sortirent de votre côté. Je suis heureux de livrer comme vous au fer des bourreaux ce corps qui est la prison de mon âme ; je suis heureux de voir couler pour vous mon sang. » On lui coupa ensuite un autre doigt, et il s'écria : « Ce jour est le plus beau de mes jours ! Auparavant, engagé dans les liens du siècle, esclave des richesses et des plaisirs, j'étais faible et lâche dans le service de Dieu, et mon âme, emportée par mille soins divers, ne pouvait plus se retrouver en sa présence et s'entretenir avec lui. Maintenant, dégagé de mes entraves, et les yeux fixés sur le siècle à venir, j'y marche avec constance ; aussi, heureux et triomphant, j'ai chanté, tout le temps de mon supplice, d'une voix qui n'a pu affaiblir la douleur, des hymnes à Celui qui m'a jugé digne de souffrir pour lui. » On lui coupe alors un troisième doigt et on le lui présente, et il s'écrie en souriant : « Le grain de blé, jeté dans la terre, germe et retrouve au printemps les grains semés avec lui : ainsi, au jour suprême de la résurrection des corps, ce doigt se retrouvera avec les autres. » Au quatrième, le Martyr, se parlant à lui-même : « Mon âme, dit-il, pourquoi es-tu triste et tremblante ? *Espère en Dieu, car je le confesserai encore, ce Dieu, mon Sauveur.* » Au cinquième, il dit : « Grâces à vous, Seigneur, qui m'avez choisi pour un martyre inouï jusqu'à présent, et qui me donnez la force de le souffrir. » Les bourreaux passent ensuite au pied gauche, et commencent par couper le petit doigt : « Ce doigt, dit le Martyr, ne sera plus désormais appelé petit, puisqu'il est offert au Seigneur comme le plus grand ; et si le moindre cheveu de notre tête ne périt pas, ce doigt non plus ne peut périr. » A l'autre doigt, il cria aux bourreaux : « Allons, courage, abattez cette maison qui tombe en ruines, afin que Dieu m'en rebâtisse une plus belle. » Au troisième, il dit : « Vous savez bien que plus on pousse une roue, plus elle tourne, et cela sans douleur. » Au quatrième, il fit à Dieu

Digitized by Google

cette prière : « Secourez-moi, mon Dieu, parce que j'ai confiance en vous. » Au cinquième, enfin, comme éveillé d'un profond sommeil, il s'écria : « Jugez-moi, Seigneur, et vengez-moi de ce peuple barbare : voilà la vingtième mort que j'endure, et ces loups altérés de sang s'acharnent encore sur moi. »

La foule, témoin de cette exécution horrible, poussa un cri, et les jeunes gens demandaient aux vieillards s'ils avaient jamais rien vu de pareil, tant de barbarie d'un côté, tant de courage de l'autre. Le Martyr activait lui-même les bourreaux : « Ne vous arrêtez pas, leur criait-il ; vous avez abattu les branches de l'arbre, attaquez maintenant le tronc. Pour moi, mon cœur tressaille dans le Seigneur, et mon âme invoque le Dieu soutien des humbles. » Les bourreaux, tout frémissants de rage, s'arment de nouveau du fer et lui coupent le pied droit, et le Martyr s'écrie tout triomphant : « Chaque membre que vous faites tomber, je l'offre en sacrifice au Roi du Ciel. » Ils lui coupent ensuite le pied gauche, et lui s'écrie : « *Exaucez-moi, Seigneur, parce que vous êtes bon, et que votre miséricorde est grande, pour tous ceux qui vous invoquent.* » Puis on lui coupe la main droite, et le Martyr exalte encore la bonté de Dieu. « Votre miséricorde, Seigneur, s'est multipliée sur moi ; délivrez-moi des abîmes de l'enfer. » La main gauche est coupée à son tour, et le Martyr s'écrie : « Vos merveilles, Seigneur, éclatent sur la mort. » Alors on s'attaqua à ses bras. En tendant le bras droit, il s'écria : « *Je louerai le Seigneur sans cesse ; tant que je vivrai, je chanterai des hymnes à son nom : sa louange me sera douce, je me réjouirai dans le Seigneur.* » Ensuite il présenta le bras gauche, et dit : *Ma tête s'élèvera au-dessus des ennemis qui m'ont environné : le Seigneur est ma force, ma gloire et mon salut.* » Restaient encore les jambes : les bourreaux aussitôt lui coupèrent la droite à la jointure du genou. A ce coup, le Martyr parut ressentir une douleur extrême ; il poussa un cri et invoqua le Sauveur : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, secourez-moi, délivrez-moi, *je suis en proie aux douleurs de la mort.* » — « Nous vous l'a-

Digitized by Google

viens bien dit, reprirent les bourreaux, que vous alliez souffrir d'affreux supplices. » — « Dieu, répondit le Martyr, a permis le cri involontaire qui vient de m'échapper, pour que vous ne pensiez pas que je n'ai qu'une apparence de corps. Au reste, je suis prêt à endurer pour l'amour de Dieu des tourments plus grands encore. Ne croyez pas que j'aie souffert pendant que vous m'avez torturé : la pensée de mon Sauveur, son saint amour qui embrasait mon cœur, dominaient tout sentiment. Achevez donc, et hâtez-vous. » Mais les bourreaux fatigués s'arrêtaient ; le Martyr, au contraire, rayonnait de plus de joie et d'amour. Les bourreaux enfin à grand'peine lui coupèrent l'autre jambe : alors le Martyr parut semblable à un pin odorant dont il ne reste plus que la cime. Il gisait mutilé sur la terre, n'ayant plus que la moitié de lui-même. Après un moment de silence, on l'entendit prononcer à haute voix cette prière : « Mon Dieu, me voilà par terre, au milieu de mes membres semés de toutes parts : je n'ai plus mes doigts, pour les joindre en suppliant ; je n'ai plus mes mains, pour les élever vers vous ; je n'ai plus mes pieds, ni mes jambes, ni mes bras ; je ressemble à une maison en ruines dont il ne reste plus que les murs. O Seigneur ! que votre colère s'arrête sur moi, et qu'elle se détourne de votre peuple : donnez à ce peuple persécuté, dispersé par les tyrans, la paix et le repos ; rassemblez-le des confins de l'univers. Alors, moi, le dernier de vos serviteurs, je vous louerai, je vous bénirai avec tous les Martyrs et tous les Confesseurs de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du midi, Vous, votre Fils et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. » Comme il disait Amen, on lui coupa la tête.

Saint Jacques fut martyrisé le 27 novembre de l'an 421. Les Chrétiens offrirent aux gardes, pour racheter son corps, une somme considérable, qui fut refusée. Mais le soir, les gardes s'étant retirés, ils cherchèrent ses membres, semés de toutes parts. Ils en trouvèrent vingt-huit, qu'ils mirent dans une urne avec le tronc ; et ils recueillirent, comme ils purent, tout le sang qui avait coulé pendant ce supplice. Mais ce sang

Digitized by Google

fut consumé par une flamme qui tomba du Ciel pendant qu'ils chantaient le Psaume *Miserere*, et qui colora les membres du Martyr d'une teinte de pourpre et de rose. Effrayés de ce prodige, ils se hâtèrent d'inhumer les saintes reliques.

(L'Abbé Lagrange.)

SAINT MAHARSAPOR,

MARTYR EN PERSE.

C'est la seconde année de Vararanne, roi des Perses, que le Bienheureux Maharsapor souffrit le martyre. Il était d'une des plus illustres familles de Perse, mais encore moins distingué par sa naissance que par la pureté de sa foi, qu'il sut préserver également des superstitions païennes et de l'hérésie. Il menait donc tranquillement au port du salut sa barque chargée de richesses : l'ennemi du genre humain en fut jaloux, et résolut sa perte. Il suscita des hommes pervers qui l'attirèrent perfidement chez des ennemis déclarés du nom chrétien : ceux-ci le dénoncèrent. Aussitôt le roi le fit jeter dans un affreux cachot, espérant triompher de sa constance par les privations et les souffrances de la prison. Ce fut en vain, Maharsapor fut inébranlable. La persécution n'était pas encore déclarée, quand Maharsapor souffrait ces tourments et faisait cette confession généreuse.

Quand elle eut embrasé toutes les provinces de l'empire, il fut un des premiers qui tombèrent entre les mains des soldats : dans son ardeur pour le martyre, il avait prévenu ses nombreux accusateurs, et était venu plusieurs fois se livrer lui-même aux satellites du tyran. Enfin, il fut arrêté et cruellement traité par Hormisdavare, le bourreau du Martyr Narsès, et de son compagnon Sabucatas, avec qui Maharsapor avait été pris. Pendant trois ans on essaya sur lui les plus affreux supplices : rien ne put vaincre sa constance. Quand on l'amena devant le juge pour prononcer enfin sa sentence, le juge ne put le reconnaître, tant les tourments qu'il avait soufferts, et le long séjour dans la prison l'avaient défiguré. « Sais-tu, lui

Digitized by Google

dit le juge, que tout ce que tu as souffert jusqu'à présent n'est rien auprès de ce que je puis te faire souffrir encore ? Mais je puis aussi te combler, si tu veux, des plus grands bienfaits ; l'un et l'autre sont en mon pouvoir. »

Le Martyr lui répondit : « Tes menaces ne m'effraient pas, puisque les supplices seront mon salut et ma gloire. Ce que je regrette, c'est d'être condamné par un homme d'une aussi basse extraction que toi, tandis que j'aurais dû avoir pour juges mes pairs en noblesse. Cependant, exécute les ordres qu'on t'a donnés, car tu es esclave, et tu as un maître ; pour moi, le Maître que je sers, et pour qui je souffre, est aux Cieux, et je ne reconnais pas d'autre maître sur la terre. Je ne résiste pas aux ordres du roi, quand ils sont justes ; mais quand le roi commande le mal, l'obéissance serait un crime. Une telle constance en face des supplices et de la mort irrita le juge, et il commanda de jeter immédiatement le Martyr dans une fosse profonde et d'en fermer l'entrée. Il ordonna aussi d'y mettre des gardes pour empêcher qu'on ne lui donnât de la nourriture.

Sur-le-champ les soldats l'entraînent, le garrottent, et le jettent dans une fosse profonde et ténébreuse, persuadés que bientôt il mourrait de faim. Il y resta depuis le mois d'août, jusqu'au 16 des ides d'octobre. Le tyran alors ordonna aux soldats d'aller voir ce qu'il était devenu. Ceux-ci ayant ouvert l'entrée de la fosse, aperçurent au fond le Martyr à genoux et environné d'une brillante lumière ; ils furent frappés de terreur ; ils crurent que dans les profondeurs de la caverne, un dragon terrible, et dont les yeux lançaient la flamme, veillait sur le Martyr, et lui sauvait la vie : ils n'avaient pas vu que le Saint était mort, dans l'attitude de la prière : enfin, ils s'en aperçurent, et allèrent l'annoncer au juge.

Ce fut au mois d'octobre, un samedi, qu'on apprit que le glorieux Martyr avait remporté la couronne [1].

[1] Les Actes de ce Martyr ont été complétement inconnus à l'Église grecque et à l'Église latine.

Digitized by Google

SAINT VALÉRIEN,

ÉVÊQUE D'AQUILÉE.

Valérien fut un des plus illustres Prélats du IVe siècle. Il signale son zèle pour la Foi en s'opposant de toutes ses forces aux progrès de l'hérésie Arienne dans la Lombardie, et sa capacité par le grand nombre de personnages vertueux et savants dont il sut enrichir son église. Il présida l'an 381, au Concile d'Aquilée, assemblé contre les Macédoniens, et dont néanmoins saint Ambroise fut regardé comme le chef, à cause de sa grande réputation. Saint Valérien nous est peu connu d'ailleurs. On croit qu'il mourut vers l'an 389. Sa fête est marquée au 27 novembre.

SAINT SECONDIN,

ÉVÊQUE.

Secondin, ou Schenalle et Usaile, naquit au pays d'Aginense, en 384, de Restitute et de sainte Liémanie.

Disciple de saint Patrick, il mérita le tite de très-savant et très-saint. Il suivit cet Apôtre et le seconda puissamment. Ordonné évêque de Domnach-Sechnaild, il y demeurait, quand Patrice n'avait pas besoin de lui. Sa capacité et sa sagesse lui avaient mérité l'honneur d'être coadjuteur du Pontife, et il le remplaça pendant les deux derniers voyages du Primat à Rome.

Il approuva que son oncle lui refusât un char pour le donner à saint Fièche, parce que ce collègue dans l'épiscopat, accablé d'infirmités et exténué d'austérités, en avait besoin pour visiter son diocèse. Il aurait voulu que saint Patrick eût accepté tout ce qu'on lui offrait, afin d'entretenir une foule de Serviteurs de Dieu. Mais, sur la réponse de l'Ange d'Armagh, que, s'il acceptait tout, il ne resterait rien à donner à leurs successeurs, Secondin admit cette réserve.

Il écrivit la vie de son oncle. Il lui dit qu'il voulait louer un

Digitized by Google

Saint vivant, qu'il ne nomma pas. Saint Patrick répondit qu'il était louable d'exalter les héros de la Religion. Mais que, pour éviter toute vanité, il valait mieux pour les louer, attendre qu'ils eussent quitté l'exil; que, si cependant il tenait à son projet, il devait se hâter; car des Évêques d'Irlande, il serait le premier à mourir. Secondin célébra les vertus, les bienfaits, la puissance de Patrick. La prophétie se réalisa : peu de jours après, le poète élu s'endormit dans le Seigneur, le 27 novembre 459. Il fut inhumé dans sa cathédrale; et, par ses nombreux miracles, il montra qu'il vivait avec l'Éternel. Son hymne fut un bienfait de plus. Son chant opéra des conversions et des prodiges innombrables.

SAINT MAXIME,

ÉVÊQUE DE RIEZ.

Saint Maxime naquit à Decomer en Provence, appelé présentement Château-Redon, près de Digne. Ses parents, recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la pratique de la vertu et dans l'horreur du vice. Il apprit dès son enfance à mortifier ses passions, et se rendit le maître de tous ses penchants. Sa vertu se perfectionnait à mesure qu'il avançait en âge. Un extérieur intéressant, une douceur inaltérable de caractère, une âme généreuse, une extrême affabilité le firent estimer de tous ceux qui le connaissaient; mais il veillait en même temps sur lui-même pour se prémunir contre les dangers qu'entraîne le commerce du monde. Il menait une vie retirée dans la maison de son père; il consacrait la plus grande partie de son temps à la prière, à des lectures et à des études sérieuses. Le désir des choses célestes fit sur son esprit et sur son cœur une impression si vive, qu'il foula aux pieds tous les avantages que lui promettait sa naissance, et prit la résolution de vivre dans une continence perpétuelle. Il passa de la sorte quelques années dans le monde, sans se laisser conduire par ses maximes. A la fin il rompit les chaînes qui l'y retenaient; et, après avoir distribué ses biens aux pauvres, il se

Digitized by Google

retira dans le monastère de Lérins, gouverné par saint Honorat. Ce saint Abbé ayant été élu archevêque d'Arles en 436, Maxime fut chargé de la conduite du monastère. Nous apprenons de saint Sidoine, que cette maison parut acquérir un nouveau lustre sous son second Abbé, et que les Religieux s'apercevaient à peine de la sévérité de la Règle, tant ils obéissaient avec zèle et avec joie. Le don des miracles dont Maxime fut favorisé, et la réputation que sa sainteté lui avait faite, attirèrent à Lérins une foule prodigieuse de peuple. L'Abbé quitta le monastère, et alla passer quelque temps dans une forêt de l'île, malgré la rigueur de la saison où l'on était alors. Il paraît que la principale raison de sa retraite fut la connaissance qu'il eut qu'on voulait le faire évêque de Fréjus. Croyant n'avoir plus rien à craindre, il reparut à Lérins.

Mais Dieu le destinait au gouvernement de son Église. Il y avait environ sept ans qu'il était abbé de Lérins, lorsqu'on l'élut pour remplir le siége de Riez en Provence. A peine eut-il été informé de son élection, qu'il prit la fuite. On trouva le moyen de le découvrir, et on le força d'accepter l'épiscopat. Les habitants de Riez, d'où sa famille était originaire le regardèrent comme un citoyen de leur ville. Ils le reçurent en même temps comme un Ange envoyé du Ciel, à cause de son éminente sainteté[1].

[1] Saint Maxime eut pour successeur à Lérins, puis à Riez, Fauste, breton de naissance. Mais était-il de l'Armorique qu'on a depuis appelée Bretagne, ou de l'Ile de la Grande-Bretagne? C'est ce que nous ne savons pas. Il prit l'habit à Lérins, vers l'an 420, et on lui confia le gouvernement en 433 ou 434. Il fut le troisième Abbé de ce monastère. On l'éleva sur le Siége de Riez après la mort de saint Maxime, entre les années 454 et 462. Il eut beaucoup de part à ce qui se fit par rapport à Lucide, prêtre de Provence, qui tomba dans le prédestinationisme, en niant la coopération du libre arbitre avec la grâce. Il tâcha de le détromper dans des lettres qu'il lui écrivit, et dans les conférences qu'il eut avec lui. Mais voyant l'inutilité de ses efforts, il le dénonça au Concile d'Arles que Léonce, évêque de cette ville, assembla entre les années 461 et 484. Lucide y rétracta solennellement ses erreurs en présence de trente évêques qui composaient l'assemblée, et parmi lesquels on comptait saint Euphrone d'Autun, saint Patient de Lyon, saint Mamert de Vienne et Fauste de Riez. Il renouvela cette rétraction et y fit même des additions dans

Digitized by Google

Maxime continua de porter le cilice et d'observer la Règle monastique, autant que les fonctions épiscopales pouvaient le lui permettre. Il conserva le même amour de la pauvreté, le même esprit de pénitence et de prière, la même indifférence pour le monde, la même humilité ; mais sa patience et sa charité eurent plus d'exercice que dans le cloître, parce qu'il était chargé d'un peuple nombreux qu'il fallait conduire au Ciel.

Il nous reste encore quelques-uns de ses sermons. Trois ou quatre de ceux qui ont été publiés sous le nom d'Eusèbe d'Émèse, lui appartiennent. Le premier, qui se trouve parmi ceux de Fauste de Riez, passe également pour être de lui.

un Concile qui se tint à Lyon sous saint Patient, quelque temps après. Elle a été publiée par Canisius, *Lect. Ant.*, t. I, p. 352, et dans la collection des Conciles de Labbe, t. IV, p. 1041, 1044. On la met communément vers l'an 477. Il ne paraît pas qu'on puisse révoquer en doute l'existence des deux Conciles dont nous venons de parler, quoiqu'ils ne soient connus que par les lettres de Fauste. Ces lettres furent publiques dans le temps, et Fauste ne se serait pas exposé à un démenti général. Il parle surtout du Concile d'Arles dans une lettre à l'Évêque Léonce qui y présida, *Bibl. Patr.*, t. VIII, p. 524.

Nous avons de Fauste des lettres, des sermons et des traités polémiques contre les ariens et les prédestinatiens. Il est aussi auteur de plusieurs homélies qui ont été imprimées sous le nom d'Eusèbe d'Émèse. Voyez Martène, *Anecd.*, t. V, p. 57, 60, et t. VII. p. 118, *Bibl. Patr.*, t. VI, p. 629; Stilting, § 16, p. 711.

Fauste, dans sa lettre au Diacre Gratus, le reprend de plusieurs erreurs dans lesquelles il était tombé, et surtout par rapport à l'incarnation et à la maternité divine de la sainte Vierge. Il loue, sur les points qu'il défendait, les écrits de saint Augustin : mais en même temps il dit que plusieurs savants (ce qu'il entend des semi-pélagiens) les blâmaient en plusieurs autres choses.

La lettre à Lucide contre le prédestinatinoisme contient elle-même des erreurs, et le semi-pélagianisme y est enseigné; il l'est plus clairement et plus fréquemment dans les deux livres, *sur la grâce et sur le libre arbitre*. Tillemont, Ceillier, etc., disent même que ces deux livres ont pour objet spécial d'établir cette hérésie contre saint Augustin. On pourrait assurer cependant que Fauste s'y proposait principalement d'y réfuter Lucide. Voyez les passages extraits par Noris et par les théologiens qui ont écrit l'histoire des semi-pélagiens, ou qui ont réfuté leurs erreurs. Voyez aussi Ceillier, t. XV, p. 171; Rivet, *Hist. Lit. de la Fr.*, t. II, p. 385, *ad pag.* 619, et l'avertissement qui est à la tête du tome III.

Les ouvrages de Fauste furent censurés avec ceux de Cassien par le Pape Gélase.

Digitized by Google

Saint Maxime assista au Concile de Riez en 439, au premier d'Orange en 441, et à celui d'Arles en 454. Il mourut le 27 novembre, quelque temps avant l'année 462. Son corps se garde dans la cathédrale de Riez, dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Maxime.

SAINT MAXIME,

ÉVÊQUE D'AVIGNON.

Maxime florissait sur le siége d'Avignon au VII^e^ siècle. On place sa mort au 27 novembre de l'an 656, mais son histoire est peu connue. Ce qu'on sait de lui, c'est qu'il mena une vie sainte et que la bonté de Dieu l'honora de plusieurs miracles. On garde ses reliques à Avignon dans une châsse d'argent à l'église de Notre-Dame des Doms.

SAINT MAXIME DE WISMES.

On vénère ce Saint dans le Nord de la France comme évêque et confesseur. On croit qu'il était né à Wismes en Artois, et qu'il brilla par sa sainteté dans l'ancien diocèse de Térouanne. Il est honoré comme patron à Bologne sur mer. On vénère à Abbeville dans l'église de saint Wulfran une partie de ses reliques, à Yves on conserva sa tête. Ces reliques furent découvertes en 953. Mais on ignore sa vie et son époque. On l'appelle Mans, Mauxe, Masse et Maxe en diverses contrées.

SAINT PYNUFE,

ABBÉ.

L'humilité de l'Abbé Pynufe fut si prodigieuse, que Cassien, qui en avait déjà parlé dans ses institutions comme d'un exemple admirable, n'a pas fait difficulté de le répéter au commencement de sa vingtième conférence, où il le fait parler de la fin de la pénitence. « Quoique j'en aie dit quelque chose, dit-il, dans mon quatrième livre des institutions, je ferais

Digitized by Google

néanmoins tort au lecteur, si pour éviter de l'ennuyer, je le privais d'une connaissance qui lui sera si utile. » Voici donc en substance ce qu'il en rapporte. L'Abbé Pynufe était prêtre et supérieur d'un célèbre monastère en Égypte, près de Panephyse, où il y avait une communauté nombreuse. Il s'était rendu si respectable à toute la province par ses vertus extraordinaires, et ses miracles lui avaient acquis une si grande gloire, que craignant d'avoir déjà reçu, par les louanges des hommes, la récompense de ses travaux, il fut saisi d'une vive crainte de perdre les biens célestes ; et dans cette appréhension il se détermina à quitter secrètement son monastère pour se retirer dans quelque autre où il pût s'exercer dans les pratiques d'humilité sans être connu. Il se déroba donc et il se retira au fond de la Thébaïde. Il n'y voulut point vivre en anachorète, comme il aurait pu facilement ; mais il aima mieux entrer dans le célèbre monastère de Tabenne pour y être mieux caché, et pour s'assujettir, selon ses désirs, au joug de l'obéissance.

Il quitta l'habit qu'il portait, sous lequel on aurait pu le connaître, et en prit un séculier avec lequel il se présenta à la porte du monastère. On l'y laissa plusieurs jours, répandant beaucoup de larmes et se prosternant aux pieds de tous ceux qui entraient ou qui en sortaient, pour obtenir la grâce d'y être reçu. Mais bien loin d'y acquiescer, on l'éprouva, selon l'usage, par des rebuts humiliants. On lui dit qu'il n'était qu'un hypocrite, et qu'il ne venait que pour assurer sa vieillesse et pour avoir du pain, après avoir passé ses premières années à satisfaire ses plaisirs dans le siècle. Enfin on l'accabla de mépris, qu'il souffrit pourtant avec une humilité et une patience héroïque. Sa persévérance fit qu'après plusieurs délais on l'admit dans le monastère, mais on ne le regarda que comme un vieillard qui n'était plus bon à rien, et on l'employa au jardin sous la discipline d'un autre Religieux beaucoup plus jeune que lui.

Il s'acquitta de ce devoir avec une humilité prodigieuse : non-seulement il faisait tout ce que ce jardinier ou son emploi

Digitized by Google

exigeait de lui, mais même durant la nuit il se levait en cachette pour faire d'autres ouvrages fort pénibles, et que tous les Frères regardaient comme très-rebutants, quoique d'ailleurs nécessaires ; de sorte que la communauté était étrangement surprise le matin, quand elle voyait tous ces ouvrages achevés, sans connaître qui les avait faits.

Il persévéra trois ans dans ces exercices pendant lesquels les Religieux de son monastère le cherchaient de tous côtés ; et il fut enfin reconnu par un Religieux qui vint d'Égypte à Tabenne. D'abord le changement de ses habits et le vil emploi où il le voyait occupé lui firent craindre de se tromper ; car il le voyait toujours courbé, sarclant la terre, et portant lui-même sur ses épaules le fumier qu'il y répandait pour engraisser les herbes. Mais ce Frère, après l'avoir longtemps observé, s'approcha enfin de plus près, et le reconnaissant mieux aux traits de son visage et au son de sa voix, il ne lui resta plus de doute, et il se jeta à ses pieds pour lui témoigner son respect.

Tous les Religieux qui virent cette action furent extrêmement surpris de le voir rendre tant d'honneur à un homme qu'ils regardaient comme un novice, et qui ne tenait que le dernier rang parmi eux ; mais ils le furent bien davantage lorsqu'ils apprirent qu'il était le célèbre Abbé Pynufe, dont la réputation avait volé jusque chez eux, et lui avait acquis de leur part une vénération et une estime particulière. Ils vinrent tous lui demander pardon de leur ignorance, et de ce qu'ils l'avaient tenu si longtemps à son âge parmi les jeunes Frères.

Ce saint homme se voyant ainsi découvert, fut percé jusqu'au fond de l'âme d'une douleur qui lui fit répandre des larmes avec abondance. Il attribua cet événement à la malignité du démon, qui lui enviait les avantages de son état, et il déplorait son malheur en ce que, disait-il, il n'avait pas mérité d'y finir sa vie. Ce fut dans ces sentiments de douleur qu'il fut conduit à son monastère par les Frères même de Tabenne, qui lui témoignèrent toute sorte de vénération.

Digitized by Google

Ses Religieux le reçurent avec une joie inexprimable, et la crainte qu'ils eurent qu'il ne leur échappât une seconde fois, fit qu'ils le veillèrent avec un soin particulier; mais ce fut inutilement. Quelque temps après le même désir d'un état humble le reprit encore avec plus d'ardeur : il profita du silence et des ténèbres de la nuit, et s'enfuit de nouveau, non plus dans les déserts voisins, mais dans les terres les plus éloignées ; car il s'embarqua dans un vaisseau qui partait pour la Palestine, où il crut qu'il ne serait plus découvert ; et étant arrivé au monastère où Cassien et Germain demeuraient, et qui n'était pas loin de l'étable de Bethléem où Jésus-Christ était né, on le reçut comme un novice, et on le logea dans une même cellule avec ces deux Religieux.

Il y demeura encore quelque temps inconnu ; mais il vérifia bientôt après, dit Cassien, la parole du Fils de Dieu, qui dit qu'une ville située sur une montagne ne peut être cachée ; car quelques solitaires d'Égypte, qui par dévotion étaient allés visiter les Lieux saints, le reconnurent encore, et le ramenèrent comme en triomphe à son monastère, où il fut contraint malgré son humilité d'en reprendre le gouvernement pour toujours.

Voilà ce que Cassien nous a appris de l'Abbé Pynufe, qu'il fait parler dans ses conférences. Il ne manqua pas de l'aller visiter avec l'Abbé Germain dans son monastère; car ils désiraient de le revoir avec un grand empressement. « Nous trouvâmes, dit Cassien, un homme qui nous reçut avec une affection qui ne se peut exprimer. Il nous regarda comme ses anciens compagnons de demeure et de cellule, et voulut en échange nous loger dans la sienne, qui était dans le coin le plus reculé du jardin. Ce fut là, continue-t-il, qu'il dit toutes ces belles Règles si sublimes, dont il instruisit en pleine assemblée un jeune Frère, qui s'engageait à la Règle du monastère ; et la perfection du renoncement qu'il y proposa nous parut si excellente, mais en même temps si difficile, que nous ne pûmes jamais nous persuader que notre bassesse y pût atteindre. Dans cet abattement nous allâmes retrouver ce

Digitized by Google

saint vieillard, à qui nous ne pûmes cacher notre inquiétude. Il en voulut savoir la cause ; et l'Abbé Germain fondant en larmes lui dit : Vous nous avez ouvert les yeux, mon père, pour nous faire voir de grandes choses, mais plus vous nous avez fait connaître la grandeur de notre profession, plus nous avons désespéré de nous-mêmes dans l'impuissance d'y arriver.

L'Abbé Pynufe leur répondit : « Votre humilité me ravit, et je sens un plaisir extrême à vous entendre parler de la sorte. Je me souviens fort bien de ce que je remarquai en vous autrefois, lorsque je demeurais dans votre cellule. Je me réjouis que vous receviez si bien ce que nous, qui sommes les derniers des Chrétiens, vous représentons par nos discours, et que vous l'exécutiez mieux par vos actions que nous ne pouvons l'exprimer par nos paroles. Mais comme j'estime beaucoup cette disposition où je vous vois, de vouloir paraître aussi ignorant dans la conduite des Saints, que si vous n'aviez pas encore commencé à vivre en Religieux, je vous expliquerai ici et en peu de mots, quelle est la fin et le but de la pénitence, comme vous le désirez ; car cette ancienne amitié dont Dieu nous a unis, m'oblige en quelque sorte à vous obéir aux dépens même de mon ignorance, et au-delà de ce que je puis. »

Après ce prélude, Cassien fait entrer l'Abbé Pynufe en matière sur la perfection de la pénitence, et il dit qu'elle consiste à ne plus commettre les péchés dont nous nous repentons, et que la marque d'une pleine satisfaction et du pardon qu'on en a reçu, est de chasser de notre cœur toute l'affection et l'attache à ces péchés ; ce qu'il explique par quelques passages des Écritures. Il montre ensuite différents moyens que la grâce de Dieu nous a laissés pour effacer nos fautes, et que personne ne doit désespérer d'en obtenir le pardon après tant de moyens que nous avons de les réparer. « Car, dit-il, outre la grâce du Baptême et le précieux don du martyre, il y a plusieurs fruits de pénitence par lesquels on obtient l'entière expiation de ses crimes. » On n'a pas promis le salut seulement à cette simple pénitence dont saint Pierre a dit : *Faites*

Digitized by Google

pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés, la charité a encore cette même force ; *elle couvre* dit le même Apôtre, *la multitude des péchés*. L'aumône aussi est un excellent remède à nos plaies. Les larmes lavent la souillure de nos fautes. Dieu accorde l'abolition des crimes à l'humble confession qu'on en fait. L'affliction du cœur et du corps fervent aussi pour l'obtenir. Dieu pardonne encore les péchés à cause des prières que lui font les Saints. Quelquefois c'est aussi la miséricorde et la foi qui nous font mériter ce pardon. Le salut et la conversion de ceux à qui nous avons servi par nos avis et nos prédications, attirent aussi la miséricorde de Dieu sur nous. La facilité que nous témoignons à pardonner les fautes que l'on commet contre nous, fait que Dieu nous pardonne celles que nous avons commises contre lui. Après cela, mes enfants, n'admirez-vous pas combien Dieu nous a ouvert d'entrées à sa miséricorde, afin que pas un de ceux qui désirent de se sauver ne se laisse aller à la défiance et à l'abattement, en voyant combien de remèdes il lui offre pour acquérir la santé et la véritable vie? C'est là en substance ce qu'il y a de principal dans la conférence de l'Abbé Pynufe, et nous ne savons rien de plus de sa vie.

SAINT ROMAIN DE CILICIE.

Dès que le Seigneur eut inspiré à saint Romain le désir de se consacrer à son service, il quitta Rome qui était son pays, et vint se retirer près d'Antioche sur une montagne, où il se renferma dans une petite cellule qu'il ne quitta jamais, et où il mourut dans une extrême vieillesse. Jamais il n'alluma de feu, ni de lampe pour s'éclairer. Sa nourriture consistait en un peu de pain, de sel et d'eau ; il avait des cheveux épars et semblables à ceux de saint Théodose; il était chargé de grosses chaînes ; et les vertus de modestie et de simplicité brillaient avec tant d'éclat sur son visage, qu'il inspirait du respect à ceux qui le regardaient. Il satisfaisait toutes les personnes qui le venaient voir pour être soulagées de leurs

Digitized by Google

maladies, ou consolées dans leurs peines : il leur recommandait surtout la charité mutuelle, et leur recommençait toujours comme saint Jean, le précepte de s'aimer les uns les autres. Un seul de ses regards a souvent suffi pour changer le cœur de ceux qui le voyaient. On admirait dans ce saint vieillard, de quelle manière les travaux de la pénitence l'avaient affaibli : la pesanteur des chaînes qui l'accablaient, et le peu de nourriture dont il se soutenait ; et ce spectacle seul était capable d'encourager les faibles, et de reprocher aux âmes tièdes leur lâcheté. La pénitence, dit saint Jean Climaque, est un jugement perpétuel qu'on prononce contre soi-même ; c'est l'état d'une âme toute occupée du soin de se purifier ; c'est un continuel renoncement de l'esprit aux aises du corps, une souffrance volontaire de toutes sortes de peines et de travaux ; une rigoureuse mortification de la sensualité sur toutes choses, et un remords de l'âme fortement touchée du vif sentiment de sa misère.

SAINT EUSICE OU YSIS[1].

Le goût de la retraite conduisit aux bords du Cher cet Eusice, originaire du Berry. La solitude qu'il se choisit était horriblement inculte : il y construisit, de ses mains, une petite cabane, avec des branches d'arbres, pour y mener une vie très-mortifiée et très-dure : couvert d'un cilice, il se nourrissait d'herbes, de pain d'orge et d'eau, couchait par terre, se livrait assidûment à la prière et à la contemplation. Childebert, partant pour l'Espagne, vint le trouver dans son ermitage ; lors de cette entrevue, le roi lui offrit une somme séduisante ; mais Eusice la refusa noblement. « Pourquoi, dit-il, me donner cet or dont je n'ai nul besoin ? Remettez-le plutôt à des personnes de confiance qui pourront le distribuer aux pauvres. Quant à moi, il me suffit d'implorer la miséricorde du Seigneur pour mes péchés. » En terminant son allocution,

[1] Eusitius.

Digitized by Google

Eusice prédisait la prochaine victoire des Francs sur les Visigoths. Au retour de cette glorieuse expédition, Childebert témoigna, par des libéralités, acceptées cette fois, sa gratitude envers le saint anachorète dont les vœux et les prières avaient contribué au succès rapide de ses armes. Elle fut, d'après la légende, l'origine du monastère et de la ville de Selles ou Celles, dont le nom paraît, en effet, rappeler l'humble demeure du vénéré patron *(Cella sancti Eusitii)*. Eusice y mourut saintement vers l'année 542, et fut inhumé dans ce même lieu. Childebert fit élever une basilique sur son tombeau et en son honneur, pour accomplir un vœu solennel, comme aussi pour reconnaître la protection spéciale du saint Abbé. L'église actuelle, bâtie sur les ruines de la première, a conservé le même patron ; elle possède toujours ses reliques, déclarées vénérables à différentes époques, et une dernière fois en 1842. Saint Eusice est honoré le 27 novembre.

SAINT TANGUY ET SAINTE HAUDE.

Ces enfants de Florence et de Galon, nés vers 525, au château de Tremazau, commune de Landunvez, furent maltraités par une Anglaise, Pélagienne, qui épousa en seconde noces leur père, puissant seigneur léonnais. Tanguy, du consentement de son père, fut plusieurs années à la cour de Childebert, où se trouvait Judual légitime héritier du trône de Bretagne.

La marâtre tourna toute sa fureur contre sa belle-fille détruisit l'oratoire de la Sainte, congédia ses servantes, la condamna elle-même aux plus vils emplois et l'y retenait appliquée, pour l'empêcher d'assister au saint Sacrifice. Haude restait patiente et soumise. Travaillant tout le jour, elle priait une grande partie de la nuit. Elle fréquenta les Sacrements, autant qu'il lui fut possible, et fit vœu de virginité.

Privée par sa belle-mère de tout autre moyen de soulager les pauvres, elle leur donnait la meilleure part de ses aliments,

Digitized by Google

La pélagienne la surprit dans ses bonnes œuvres, la frappa inhumainement, foula aux pieds la nourriture destinée aux malheureux et la jeta aux chiens.

Galon voulait marier sa pieuse fille, pour la soustraire à ces indignes traitements. La jeune vierge pria le Ciel de la délivrer de ce nouvel embarras, et il permit que la marâtre, craignant que cet établissement ne diminuât la fortune de son mari, plaçât la Sainte dans une campagne, à deux lieues du toit paternel.

Haude passa deux ans dans cette solitude, où rien ne la détournait de ses exercices de piété.

Tanguy de retour, demanda sa sœur. La belle-mère la calomnie, jusqu'à dire qu'on l'a éloignée, parce qu'elle a manqué à l'honneur. Le jeune homme trompé, court la trouver ; et, comme à sa vue, elle fuit par modestie, ne le reconnaissant pas, il la blesse dangereusement. On la croyait morte, quand elle reparut chez son père, et y causa une ravissante surprise. La marâtre, devenue un objet d'horreur, périt misérablement.

Haude consola son frère repentant, et munie, des derniers Sacrements, mourut vers 545.

Tanguy se retira dans une vaste forêt, voisine de la maison de Coatelez, dans la paroisse de Ledrenec, à une lieue de Lesneven, et y pleura son funeste emportement.

Saint Paul, évêque de Léon, visita souvent le saint ermite.

Attirés par sa réputation de sainteté, plusieurs fidèles se mirent sous sa conduite, et donnèrent naissance au couvent de Gerbert, à trois lieues de Morlaix.

Le saint pénitent y mourut vers 572. Ce monastère fut remplacé par l'abbaye de Relec. Le Saint fut enterré dans l'abbaye de saint Mathieu de Léon.

Digitized by Google

SAINT ACHAIRE,

ÉVÊQUE DE TOURNAI ET DE NOYON.

La famille et la patrie de saint Achaire sont entièrement inconnues : c'est dans le monastère de Luxeuil en Bourgogne, qu'on le rencontre, et c'est après s'y être formé, sous la conduite de saint Eustase, à la pratique de toutes les vertus religieuses, qu'il fut appelé à occuper les siéges réunis de Tournai et de Noyon, à la mort de l'Évêque Ebrulphe. Ce choix indique assez « que sa parfaite piété et sa grande science seules lui méritèrent l'insigne honneur de l'épiscopat. »

Toute la suite de sa vie, trop peu connue malheureusement, révèle en lui l'homme de Dieu, animé du zèle de sa gloire et du salut des âmes. Pour atteindre ce noble but, il usa sagement de tous les moyens que la divine Providence mettait en son pouvoir, ou qu'il recherchait avec une continuelle sollicitude.

Surtout il s'appliqua à réunir autour de sa personne un grand nombre d'ouvriers apostoliques pour évangéliser les peuplades encore païennes de ses deux vastes diocèses. C'est auprès de lui que saint Amand travailla longtemps sur les rives de l'Escaut; il semble même à quelques hagiographes que saint Achaire lui avait confié d'une manière spéciale la direction de l'église de Tournai, pendant qu'il résidait dans celle de Noyon, où le retenaient souvent des affaires importantes.

Aimé et vénéré des rois Clotaire II et Dagobert I qui admiraient son éminente vertu, saint Achaire obtint de ces princes plusieurs priviléges en faveur de son troupeau, et des aumônes pour les pauvres et les malheureux. Il demanda à Dagobert des lettres qui permissent à saint Amand de se présenter avec moins de danger au milieu des sauvages habitants du nord de la Flandre et du Brabant : un peu plus tard il obtint également que l'église de Térouane, où la foi s'était

Digitized by Google

comme éteinte depuis longtemps, fut confiée à saint Omer, qu'il désigna lui-même pour ce poste difficile et important. Ces quelques traits, recueillis dans les Actes de plusieurs autres Saints, font bien regretter que l'on ne connaisse pas ceux de saint Achaire. Il mérite incontestablement de prendre rang parmi les Évêques qui ont le plus contribué, au VII^e^ siècle, à la propagation de l'Évangile dans nos provinces.

L'époque de sa mort est incertaine : plusieurs auteurs la placent à l'an 639, d'autres à 647 ou 648. Il fut enterré dans l'église de saint Pierre et de saint Paul, appelée aujourd'hui Sainte-Godeberte, auprès de Noyon : sa fête se célèbre le 27 novembre. C'est à tort qu'on a supposé que saint Achaire avait fait une translation des reliques de saint Munlbole ou Mumbole : cette cérémonie n'eut lieu que cent-quatre-vingt-dix ans plus tard, alors qu'Halitgaire était évêque de Cambrai et Aichar ou Achar évêque de de Tournai, et de Noyon. Il est probable que la similitude des deux noms aura été cause de cette erreur.

SAINTE BILHILDE,

ABBESSE.

Bilhilde naquit en 625 à Hocheim sur le Mein, d'une famille illustre du pays, qui avait depuis longtemps embrassé le Christianisme, malgré les ténèbres du paganisme qui l'enveloppaient encore presque tout entier. Elle fut élevée à Wurtzbourg, chez une tante qui eut soin de lui inculquer tous les principes et de lui faire contracter toutes les habitudes conformes à la Foi chrétienne. Aussi cette sainte fille conçut-elle de bonne heure un ardent amour pour la chasteté, et ce ne fut qu'avec regret qu'elle consentit à prendre un époux, sur la demande expresse de ses parents. Mais Dieu lui rendit bientôt la liberté par la mort prématurée de son mari ; et dès lors elle ne songea plus qu'à se donner entièrement à Jésus-Christ. Elle vendit tous ses biens pour les donner aux pauvres et fonda à Mayence un monastère où elle passa le reste de sa vie dans la pratique

Digitized by Google

de toutes les vertus. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait quelle fut presque aussitôt après honorée d'un culte public, lequel n'a pas cessé de lui être rendu par les peuples du pays.

SAINT VIRGILE,

ÉVÊQUE DE SALTZBOURG.

Saint Virgile naquit en Irlande de parents nobles et vertueux, qui le firent instruire avec soin dans les lettres. Il s'y rendit si habile qu'on le faisait passer dans son siècle pour l'un des plus savants de sa nation. Mais les progrès qu'il fit dans la vertu furent encore beaucoup plus remarquables. Il était honnête, officieux et plein de modération. C'est ce qui le mit à couvert de l'envie, et qui lui gagna les cœurs de tous ceux avec lesquels il eut à vivre. Il quitta son pays pour passer en France du temps que Charles-Martel gouvernait l'état sous la qualité qu'étant déjà prêtre son dessein était d'y chercher de l'emploi pour consacrer ses services à l'Église. La moisson de l'Évangile était alors ouverte en Allemagne, où la réputation et l'exemple de saint Corbinien, de saint Pirmin, de saint Boniface et de quelques autres Missionnaires apostoliques attiraient beaucoup d'ouvriers. Virgile y alla aussi accompagner d'un autre prêtre de son pays nommé *Sidoine*, et ils travaillèrent tous deux à la propagation de la Foi dans la Bavière du temps du duc Odilon qui soutint leurs travaux par son autorité. Il semble que ce Sidoine compagnon des missions de Virgile soit le même que celui qui fut abbé de Richenow, monastère du diocèse de Constance, bâti par saint Pirmin. Il fut ensuite évêque de cette ville, et il est inutile de dissimuler que ce fut lui qui persécuta si cruellement saint Othmar abbé de saint Gal, et qui après l'avoir fait condamner injustement dans un Concile d'Évêques, comme coupable d'adultère par une lâche complaisance pour deux seigneurs laïques du pays, que ce Saint avait mécontentés, fut cause qu'il mourut dans son exil; comme nous l'avons rapporté au 16 de ce mois. Virgile

Digitized by Google

de son côté fut fait abbé du monastère de Saint-Pierre, que saint Rupert avait bâti 25 ou 30 ans auparavant dans la ville de Juvave, qu'on a depuis appelée Saltzbourg, où il avait transporté son siége épiscopal. Peu de temps après que Virgile eut été mis en possession de l'abbaye de Saint-Pierre, un aumônier du duc de Bavière, Odilon obtint de ce prince par manière de bénéfice le petit monastère de Saint-Maximilien, qui avait été bâti par le même saint Rupert, puis ruiné par les Esclavons. Virgile prétendit que c'était un prieuré (pour parler selon nos manières) dépendant de son abbaye, et que sa ruine n'avait point anéanti son droit. Pour le justifier il fit dresser une information qui fut souscrite par les disciples même de saint Rupert : et le procès en fut si long qu'il ne fut terminé que plusieurs années après son élévation à l'épiscopat.

La conduite qu'il eut du monastère de saint Pierre de Saltzbourg, ne l'empêcha point de continuer les missions évangéliques dans la Bavière avec le prêtre Sidoine. Ils y trouvèrent beaucoup de personnes, qui avaient été baptisées par un prêtre qui ne sachant pas la langue latine prononçait mal les paroles qui servent à la forme du sacrement. Ce défaut fit mettre en question, si ces Chrétiens étaient bien baptisés. Boniface qui était alors le chef de toutes les missions d'Allemagne crut d'abord qu'il fallait les baptiser de nouveau. Mais Virgile et Sidoine ne furent pas de ce sentiment ; et ils écrivirent au Pape Zacharie pour le prier de résoudre cette difficulté. Ce Pape en donna la décision dans une lettre à saint Boniface, marquant qu'il ne fallait point rebaptiser ces personnes, puisque l'intention du Ministre avait été bonne. Saint Boniface acquiesça aussitôt à ce jugement du Saint-Siége, mais il en resta entre lui et Virgile des semences de je ne sais quelle espèce de jalousie, qui dégénéra en quelque sorte d'animosité, et qui parut les refroidir, non dans l'ouvrage du Seigneur qu'ils poursuivirent chacun de leur côté avec la même ardeur, mais dans l'union que la charité devait former entre eux. On dit qu'un an ou deux après cette contestation Virgile alla à Rome, et qu'à son retour il se vanta que le Pape l'avait renvoyé en Bavière pour

Digitized by Google

succéder au premier des quatre Évêques du pays ordonnés par saint Boniface lorsqu'il viendrait à manquer. De là quelques envieux que son mérite lui avait déjà procurés, prirent pied pour le charger de diverses accusations, et pour ruiner sa réputation. Ils publièrent que Virgile tâchait de faire naître de la division entre le duc Odilon, et saint Boniface, et qu'il débitait des erreurs, enseignant que sous la terre il y avait un autre monde, et d'autres hommes qui étaient éclairés du soleil et de la lune comme nous, ou même d'un autre soleil et d'une autre lune que nous. Saint Boniface un peu trop facile à écouter ces bruits, se plaignit de Virgile à Zacharie par l'entremise de saint Burcard évêque de Wurtzbourg son disciple, qu'il envoyait à Rome. Ce bon Pape sans vouloir approfondir les sujets de son chagrin loua son zèle, et lui marqua que si Virgile soutenait quelque doctrine contraire à la foi, il pouvait le retrancher de la Communion de l'Église et le priver des fonctions du sacerdoce : mais que cependant il écrirait sur ce sujet au duc Odilon, afin que si on le jugeait nécessaire on obligeât Virgile de venir à Rome, pour y rendre compte de ses actions et de sa croyance. Il adressa aussi un bref à Virgile et à Sidoine, les avertissant avec menaces de rentrer dans leur devoir s'ils s'en étaient écartés. Nous ne voyons pas que l'on ait poussé cette affaire trop loin, il est à croire que ce fut la mort du duc de Bavière, qui la fit demeurer. La postérité a cru faire justice à la mémoire de saint Virgile de tenir pour faux les bruits désavantageux que l'on avait répandus de lui : elle n'a pu même se persuader qu'il ait été mal jusqu'à la fin dans l'esprit de saint Boniface, quoiqu'elle n'ait point de preuve sensible de leur réconciliation. Pour ce qui regarde l'erreur, qu'on lui imputait de supposer un autre monde, c'est-à-dire d'autres hommes sous la terre, on peut juger qu'il y avait de l'ignorance dans la malice de ceux qui la lui attribuaient. Virgile, plus savant que le vulgaire de ces temps-là, avait dit sans doute, soit dans ses prédications, soit dans ses entretiens, que la terre était ronde et qu'il y avait des antipodes, c'est-à-dire des hommes dont les pieds semblaient opposés aux nôtres dans les terres

Digitized by Google

inconnues. C'était toute son hérésie : et dès lors il était dangéreux de paraître plus éclairé ou plus habile que les autres.

Cependant Pépin maire du palais fut mis sur le trône, et saint Boniface peu de temps après l'avoir sacré, se démit de l'évêché de Mayence. Virgile travaillant toujours avec son activité ordinaire à la conversion des infidèles ou des pécheurs, crut que la protection du jeune duc de Bavière Thaffilon fils et successeur d'Odilon, ne suffirait pas pour appuyer son ouvrage. Il résolut de de venir demander celle du nouveau roi Pépin, qu'il devait saluer d'ailleurs et complimenter sur son avènement à la couronne. Il l'alla trouver à Quierzi sur Oise, où ce prince avait célébré la fête de Pâques, et il s'y trouva presque en même temps que le Pape Etienne III qui était venu en France implorer l'assistance du roi contre les Lombards. Pépin voyant que Virgile n'avait pas moins de piété que d'esprit et de savoir, le retint auprès de lui pendant l'espace de près de deux ans pour profiter de ses entretiens : et il semble qu'il ne le laissa retourner en Bavière, que lorsque le duc Thaffilon vint à Compiègne promettre fidélité au roi et au royaume. Quelques années après, Pépin crut avoir occasion de donner des marques publiques de l'estime qu'il faisait de Virgile. Car l'église de Saltzbourg étant demeurée quelque temps vacante par la mort de l'Évêque Jean, qui avait été aussi abbé de saint Pierre dans cette ville, ce prince nomma Virgile pour remplir sa place, et l'obligea de se rendre à ce choix. Ceci arriva vers l'an 764, cinq ou six ans après la mort de Sidoine, qui avait été évêque de Constance, et qui s'était fort oublié depuis qu'il avait été élevé à cette dignité. Virgile gouverna l'église de Saltzbourg près de deux ans sans se faire sacrer, se contentant d'avoir avec lui un Évêque irlandais nommé Dolde, qui conférait le Sacrement de la Confirmation et celui des Ordres sacrés. On n'a point su quel avait été le motif de cette conduite : mais enfin sur les instances que lui en firent les Évêques de sa province et son peuple, il reçut le caractère épiscopal l'an 766, et réunit toutes les fonctions de sa charge, qu'il exerça avec beaucoup de vigilance et d'application à ses devoirs. Il fit

Digitized by Google

paraître en toutes rencontres beaucoup de fermeté pour maintenir les droits de son Église, et en même temps la discipline prescrite par les Canons : ce qui était accompagné de tant de désintéressement, que l'on jugeait aisément qu'il n'y avait que le zèle qu'il sentait pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa maison qui le faisait agir.

La charité pastorale qui animait Virgile, ne se terminait pas aux bornes du diocèse de Saltzbourg. Elle s'étendit encore principalement sur les Esclavons, qui occupaient une grande partie du pays d'entre le Danube, et la mer Adriatique. Le duc Chetimar, qui commandait à ceux qui habitaient la Carinthie, ayant reçu le Baptême ne voulut plus se conduire que par ses conseils : et le Saint avait soin de lui envoyer des prêtres de son monastère de saint Pierre, et de son séminaire pour l'instruction de ses peuples. Il alla lui-même achever la conversion de ceux qui étaient restés dans les ténèbres de l'idolâtrie : et voyant que Dieu bénissait ses travaux il passa jusqu'au pays des Huns, sur les bords de la Drave pour y porter la lumière de l'Évangéliste. Chetimar pénétré des sentiments qu'il avait de souveraineté de Dieu voulait faire à la face de l'Église un acte de religion par lequel il se reconnaissait son esclave. Il alla lui offrir sa tête sur l'autel de saint Pierre de Saltzbourg par un genre de dévouement dont on trouve encore quelques exemples dans l'histoire de ces siècles : et l'on prétend qu'il fut non seulement approuvé, mais conduit même dans cette cérémonie par celui que l'Évêque Virgile lui avait donné pour directeur. Tous les ans il y envoyait une offrande pour renouveler ces témoignages. Après la mort de Chetimar le duc Watung son successeur et l'héritier de sa piété, reçut avec la même bienveillance les prédicateurs et les autres ministres que Virgile lui envoya. Ce qui a fait passer ce Prélat pour l'Apôtre de la Carinthie. Il y avait environ quatorze ans, qu'il gouvernait l'église de Saltzbourg, lorsque voulant faire un dernier effort pour abolir les restes de l'idolâtrie il entreprit de visiter tous les endroits de son diocèse, et les autres lieux où il avait déjà fait connaître Jésus-Christ avec plus d'exacti-

Digitized by Google

tude que jamais. Il était déjà aux extrémités de l'Esclavonie, lorsqu'il se vit obligé par sa mauvaise santé de revenir à Saltzbourg où il mourut peu de jours après. Cette mort arriva l'an 780, le 27 de novembre, qui est le jour que l'on a marqué pour sa fête dans le Martyrologe des Bénédictins. Son corps fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre, où la suite des temps le fit oublier jusqu'à ce qu'il fut découvert l'an 1181, lorsqu'on fit rebâtir ce monastère que les guerres avaient ruiné pendant le schisme. Sur le bruit de quelques miracles que l'on dit qui se firent en ce temps et encore depuis cette invention de son corps, il fut mis au nombre des Saints par le Pape Grégoire IX.

SAINT GOUSTAN,

FRÈRE CONVERS.

Saint Félix né vers la fin du x^e^ siècle, dans l'évêché de Cornouailles, en Bretagne, avait renoncé à une grande fortune, et s'était retiré dans l'île d'Ouëssant pour s'y consacrer à la vie spirituelle. Il eut le bonheur d'y gagner à Dieu un jeune homme nommé Gulstan ou Goustan, qui courait auparavant la mer avec les pirates, et qui apprit de Félix à veiller, à prier, à pratiquer une abstinence sévère. — Félix étant devenu plus tard abbé de Saint-Gildas de Rhys, en Bretagne, Gulstan vint l'y rejoindre, et continua à se montrer d'une telle ferveur, que même dans un âge décrépit, à peine donnait-il trois heures au repos, soit l'hiver, soit l'été. Dieu fit par son moyen beaucoup de miracles qui rendirent son nom célèbre. Il mourut le 26 ou le 27 novembre 1039 ou 1040, à Beauvais en Poitou, où il était allé pour les affaires de son abbaye, et ce fut dans une maison des moines de Saint-Pierre de Maillezais. Les moines de Saint-Filbert, voyant les nombreuses offrandes qu'on apportait autour de son corps, l'enlevèrent à ceux de Maillezais; mais Vital, qui avait succédé en 1037 à saint Félix réclama auprès d'Isambert II, évêque de Poitiers, les restes de saint Gulstan, autrefois moine de son abbaye, et obtint qu'ils lui fussent rendus.

Digitized by Google

L'Eglise de Luçon fait la fête de saint Gulstan le 27 novembre; mais de mémoire d'homme, quoiqu'en aient pu dire quelques hagiographes, son nom et son culte étaient inconnus à Maillezais avant 1854, époque à laquelle a été publié le propre du diocèse de Luçon pour être joint au bréviaire romain [1].

LES ONZE MARTYRS DU JAPON.

En 1619 le gouverneur de Nangasaki, nommé Gonrocu, fit arrêter onze Chrétiens que l'on présumait avoir eu connaissance du lieu où se cachaient plusieurs Religieux martyrisés le 18 novembre. Mais qu'ils le sussent ou non, Dieu donna à leur mort un bien haut degré de mérite. Car Gonrocu ayant promis de laisser la vie, et même de rendre les biens déjà saisis par le fisc, à ceux qui renieraient la foi, sur douze qu'ils étaient, il ne s'en trouva qu'un seul, nouveau Judas, qui apostasia. Les onze autres firent remettre au provincial de la Compagnie de Jésus, qui leur avait envoyé un prêtre pour les assister, la promesse écrite de rester fidèles à Dieu quelle que fût la mort qui les attendait. Il ne faillirent pas à cet engagement. Tous vêtus en habit de fête, le visage rayonnant de courage et d'allégresse, accompagnés d'une multitude de fidèles, ils se rendirent au lieu du supplice qui était toujours le même pour les Chrétiens et qu'on appelait à cause de cela le lieu saint des Martyrs. On les décapita l'un après l'autre au milieu des chants des enfants et des larmes des Chrétiens.

Le plus illustre d'entre eux par sa naissance comme par ses vertus, était Thomas Cotenda Kiumi, fils de D, Jérôme Kiumi, autrefois seigneur de deux îles et proche parent du roi de Firando. Les Pères de la Compagnie de Jésus le baptisèrent huit jours après sa naissance. Il fut élevé dans le séminaire avec d'autres jeunes gens nobles. Dès le début de la persécu-

[1] Saints du Poitou, par M. de Chergé.

Digitized by Google

tion, afin de se maintenir dans la fidélité au service de Dieu, il fit volontairement le sacrifice de ses parents et de ses amis fort nombreux, s'éloigna de sa patrie avec son père, et vint mener une vie privée à Nangasaki. Là pendant vingt années d'exil, il fut un modèle de toutes les vertus. Il jeûnait et prenait la discipline trois fois la semaine, il portait sur sa chair un rude cilice, il passait souvent la nuit entière au pied du Saint-Sacrement. Son cœur brûlait du désir du martyre et, quand il en eut la certitude, il éclata en transports incroyables d'allégresse. Seulement il regrettait de mourir d'un simple coup de sabre, il aurait voulu être brûlé à petit feu. Il reçut la glorieuse couronne du martyre à l'âge de quarante et un ans.

Antoine Kimura, jeune homme de vingt-trois ans, parent du Frère Léonard Kimura de la Compagnie de Jésus, dont nous avons déjà parlé, mérite aussi une mention spéciale. On essaya plusieurs fois de lui faire abjurer la foi. « Je renoncerais plutôt, répondit-il, à l'empire du Japon. » Lorsqu'il fut dans l'enceinte où on devait lui couper la tête, il demanda aux bourreaux quel était l'endroit exact où Léonard, son parent, était mort ; ils le lui montrèrent. Alors Antoine s'agenouilla, inclina son front sur ce lieu sacré, lui donna mille baisers en l'arrosant en même temps des plus douces larmes. Puis il se releva et présenta son cou au bourreau.

Les autres furent Mathias Nacano, Romain Matévoca et Mathias Cozaca, habitants d'Omura ; Jean Motaiana et Alexis Nacamura, du royaume de Figen ; Léon Nacanisci d'Amanguki, âgé de quarante-trois ans, Barthélemy Xeki d'Usuki du royaume de Bungo, Jean Ivananga de Civiga, vieillard sexagénaire, et Michel Takescita de Nangasaki, jeune homme de vingt-cinq ans qui était dans la chrétienté en grande réputation par sa pureté virginale, par la douceur et l'aménité de son caractère[1].

Ils eurent la tête coupée le mercredi 27 novembre 1619 et furent béatifiés par Pie IX en 1867. (BOÉRO.)

[1] Bartoli, lib. IV, n° 18. — *Lett. ann.*

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE L'AGENOUILLADE.

C'est le nom que l'on donne à un rocher basaltique sur les bords du golfe du Lion, (appelé improprement le golfe de Lyon, car il est assez loin de la ville qui porte ce nom). Au XIII^e^ siècle, la mer furieuse, comme elle l'est souvent dans ce golfe, menaçait de reprendre le sol où s'épanouit la ville d'Agde. Un pieux solitaire, dans cettte tempête suppliait Marie de venir en aide à la contrée. Elle vint, mit un genou sur le roc et aussitôt la mer se calma. Marie était remontée dans les Cieux; mais elle avait laissé sur le rocher l'empreinte de son genou. On y éleva une colonne et on enferma le monument dans une chapelle, appelée la chapelle de l'Agenouillade.

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

A Antioche, saint Basilée, évêque, saint Auxile et saint Saturnin, martyrs.

[1] QUINTO KALENDAS NOVEMBRIS.

Antiochiæ sanctorum Martyrum Basilei Episcopi, Auxilii, et Saturnini. — In Persia sancti Jacobi intercisi, Martyris conspicui, qui tempore Theodosii Junioris, cum in gratiam Isdegerdis Regis Christum negasset, et propterea mater ejus et uxor ab ipsius se consuetudine subtraxissent, in se reversus, pro Christi confessione Regem adiit, a quo irato condemnatus membratim jussus est concidi, et capite obtruncari : quo tempore innumeri alii Martyres ibidem passi sunt.—Sebaste in Armenia sanctorum martyrum Hirenarchi, Acacii Presbyteri,ac septem mulierum; quarum constantia Hirenarchus commotus, ad Christum conversus, sub Diocletiano Imperatore et Maximo Præside una cum Acacio securi percutitur. — In Gallæcia apud Cæam fluvium sanctorum Facundi et Primitivi, qui sub Attico Præside passi sunt. — Aquilejæ sancti Valeriani Episcopi. — Apud Regium in Gallia sancti Maximi Episcopi et Confessoris, qui a primæva ætate omni gratia virtutum præditus, primum Lirinensis cœnobii pater, deinde Regiensis Ecclesiæ Episcopus, signis et prodigiis inclytus extitit. — Salisburgi in Norico sancti Virgilii Episcopi, et Carinthiorum Apostoli, a Gregorio Nono Pontifice Maximo Sanctis adscripti. — Apud Indos Persis finitimos sanctorum Barlaam et Josaphat, quorum actus mirandos sanctus Joannes Damascenus conscripsit. — Lutetiæ Parisiorum depositio sancti Severini Monachi et Solitarii.

Digitized by Google

En Perse, saint Jacques l'Intercis, Martyr illustre, qui, au temps de Théodose le Jeune, ayant renié Jésus-Christ par complaisance pour le roi Isdegerde, et ayant vu à cause de cela s'éloigner de sa compagnie sa mère et son épouse, rentra en lui-même, et alla trouver le roi pour confesser Jésus-Christ. Le roi irrité, lui fit couper les membres l'un après l'autre et trancher la tête. Au même temps, une quantité innombrable d'autres Martyrs souffrirent dans le même lieu.

A Sébaste en Arménie, saint Hirenarque, saint Acace, prêtre, et sept femmes, martyrs. La constance de celles-ci convertit Hirenarque à Jésus-Christ, et il fut frappé de la hache en même temps que Acace, sous l'empereur Dioclétien et le président Maxime.

En Galicie, sur la rivière de Cée, saint Facond et saint Primitif, qui furent martyrisés, sous le président Attique.

A Aquilée, saint Valérien évêque.

A Riez en France, saint Maxime évêque et confesseur, doué dès son enfance de toutes sortes de vertus ; d'abord supérieur du monastère de Lérins, et ensuite évêque de l'église de Riez, où il brilla par des prodiges et des miracles.

Dans les Indes, sur les frontières de la Perse, saint Barlaam et saint Josaphat, dont les actions admirables ont été écrites par saint Jean Damascène.

A Paris, inhumation de saint Séverin, moine et solitaire.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Geoffroy, évêque de Saint-Malo au VIII^e^ siècle.

Saint Ammone, prêtre d'Alexandrie, martyr sous Maximien II.

Saint Lavier, martyr, honoré au royaume de Naples.

Saint Basile, évêque d'Antioche.

Le Bienheureux Apollinaire, abbé du mont Cassin, estimé par l'empereur Louis le Débonnaire.

Saint Marcel et ses deux fils Facond et Primitif, martyrs en Gallicie,

Digitized by Google

Saint Livrai ou Livrau, évêque d'Embrun au VIIIe siècle.

Saint Sisinne, diacre, fut arrêté et emprisonné pour la foi. Il convertit Apronien son geôlier, qui reçut le Baptême. Les agents de Dioclétien lui firent trancher la tête. Apronien le suivit quelques jours après.

Sainte More, martyre à Benhor en Ethiopie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Sébastien Hunot, vicaire à Bresnon au diocèse de Sens pour refus de serment condamné à la déportation, embarqué à Rochefort, mort dans le navire, le 27 novembre 1794, enterré près du fort Vaseux sur les bords de la Charente, à l'âge de 38 ans.

Jean Picard, prêtre du diocèse de Trèves, pour la même cause, emmené à Rochefort, embarqué avec le précédent, mort comme lui le 27 novembre, enterré avec lui près du fort Vaseux le même jour, à l'âge de 64 ans.

Vadier (prénoms inconnus), curé de la paroisse d'Huban au diocèse de Nevers, pour refus de serment, emprisonné à Nevers, conduit de là à Nantes, puis à Brest pour la déportation, après une longue prison porté malade à l'hôpital Saint-Louis, mort à cet hôpital le 27 novembre 1794 à l'âge de 54 ans.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Étienne d'Auxence, martyr. — Saint Sosthène, disciple de saint Paul. — Saint Papinien, saint Mansuet et d'autres Évêques leurs compagnons, martyrs sous les Vandales. — Saint Grégoire III, Pape. — Sainte Quiéta. — Le Bienheureux Girard, abbé de Fontenelle, martyr. — Le Vénérable Casimir de Pologne, abbé de Cluny. — Saint Jacques de la Marche, Frère Mineur. — Le Bienheureux Guillaume, abbé de Cîteaux. — Le Bienheureux Venance Nagnès, Frère Mineur. — Le Bienheureux Pierre d'Alfaro, Frère Mineur. — Le Vénérable Edmond Campian, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ÉTIENNE D'AUXENCE,

MARTYR.

Saint Étienne était né à Constantinople, en 714, et avait été consacré à Dieu dès le sein de sa mère. Ses parents étaient riches, mais surtout recommandables par leur vertu. Ils choisirent pour leurs fils les maîtres les plus habiles, et lui inspirèrent dès l'enfance la plus tendre piété. On lui donna une connaissance parfaite de la foi catholique. Durant la persécution de Léon l'Isaurien contre les saintes Images, les parents d'Étienne prirent la fuite comme plusieurs autres. Mais avant leur départ, ils voulurent mettre en sûreté la foi de leur fils, qui avait alors quinze ans : ils le placèrent dans le monastère de Saint-Auxence. L'Abbé lui donna l'habit, et, l'année suivante, l'admit à la profession. Étienne montra une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Son père étant mort quelque temps après, il fut obligé de faire un voyage à Constantinople. Il vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il avait deux sœurs, dont l'une était religieuse à Constantinople ; il emmena l'autre en Bithynie avec

Digitized by Google

sa mère, et les mit toutes deux dans un monastère. Rentré dans sa solitude, il s'occupa principalement à méditer l'Écriture-Sainte, avec les commentaires de saint Chrysostôme.

Après la mort de Jean, abbé du monastère, Étienne fut unanimement choisi pour lui succéder, quoiqu'il n'eût que trente ans. Ce monastère n'était autre chose qu'un amas de petites cellules éparses ça et là sur la montagne, une des plus hautes de la province. Étienne, comme son prédécesseur, habita dans une cellule fort étroite, sur le sommet de la montagne. Il y sanctifiait par la prière le travail des mains, qui consistait à copier des livres et à faire des filets. Par ce travail, il gagnait de quoi subsister. Il fournissait encore à quelques besoins du monastère et des pauvres. Une peau de brebis faisait tout son vêtement, et il portait continuellement une ceinture de fer. Le nombre de ses disciples devint bientôt très-considérable. Une veuve de qualité, qui changea le nom qu'elle portait dans le monde en celui d'Anne, se mit aussi sous sa conduite, et il lui fit prendre le voile dans un monastère de filles qui était au bas de la montagne. Quelques années après, Etienne se fit substituer Marin dans le gouvernement de la communauté, afin de mener une vie encore plus solitaire et plus pénitente. Il se retira dans une autre cellule écartée et beaucoup plus étroite que celle qu'il avait habitée jusque-là. Il pouvait à peine s'y tenir debout ou couché. Il avait quarante-deux ans quand il s'enferma dans cette espèce de tombeau. Tel était saint Etienne, surnommé le Jeune ou du mont Saint-Auxence.

L'empereur Copronyme voyait l'empire attaqué d'un côté par les Sarrasins, et de l'autre par les Bulgares. Dans cette situation, le bon sens le plus vulgaire lui conseillait de ne pas troubler l'empire même par des divisions religieuses. Il fit tout le contraire. Vainqueur ou vaincu dans la guerre incessante contre les Bulgares et les Sarrasins, il en devenait toujours plus furieux envers les Catholiques. Ainsi, ayant été battu l'an 760 par les Bulgares, de telle sorte qu'il revint à Constantinople sans armes ni bagages, il publia, l'année

Digitized by Google

suivante, contre les Images des Saints, un second édit plus menaçant que le premier, et qui jeta l'alarme dans tout l'Orient. Les Catholiques fuyaient ; les villes restaient désertes ; les prisons étaient remplies, non plus de malfaiteurs, mais de Confesseurs.

Non content des cruautés qu'il faisait exercer dans la ville et dans les provinces, il voulut présider lui-même aux supplices et voir couler le sang. Il se fit dresser un tribunal dans la basilique de Saint-Mamas, aux portes de Constantinople. Là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, il se fit amener les Catholiques prisonniers. A leur arrivée, tout se met en mouvement pour les tourmenter : on flagelle les uns, on arrache aux autres les yeux et la langue, on coupe à quelques-uns les pieds et les mains ; spectacle horrible pour tout autre que pour l'empereur et ses courtisans.

Copronyme, ayant entendu parler de saint Étienne d'Auxence, chargea le patrice Calliste de l'aller voir et d'employer tous les moyens possibles pour le gagner. Ses efforts furent inutiles, et il s'en retourna d'autant plus confus qu'il s'était flatté de réussir. Copronyme, outré des réponses d'Étienne, renvoya Calliste avec une troupe de soldats pour le tirer de sa cellule sur la montagne et le garder au monastère d'en bas, en attendant ce que l'empereur en ferait. Les soldats tirèrent le saint homme de son étroite cellule, et furent obligés de le porter ; car, à force d'être dans ce tombeau, ses jambes étaient pliées, et il ne pouvait ni les dresser ni les remuer ; ajoutez-y la faiblesse causée par son extrême abstinence. Les soldats, surpris de ce spectacle et touchés de compassion, le prirent à deux, lui faisant mettre les mains sur leurs épaules, et lui tenant les genoux. Ils le portèrent au cimetière de Saint-Auxence, où ils l'enfermèrent avec ses moines ; et, s'étant assis à la porte, ils attendaient les ordres de l'empereur. Cependant saint Étienne chantait avec ses moines une prière qui commence : Nous adorons, Seigneur, votre sainte Image, et ensuite une autre qui dit : J'ai rencontré les voleurs de mes pensées qui m'ont dépouillé. Il vou-

Digitized by Google

lait marquer qu'on l'avait tiré de sa retraite et de sa contemplation. Mais les soldats qui l'entendaient, branlaient la tête et disaient l'un à l'autre : Hélas ! ces moines que l'on maltraite ainsi sans sujet, ont bien raison de nous appeler des voleurs. Saint Étienne et ceux qui l'accompagnaient demeurèrent ainsi enfermés sans manger pendant six jours ; le septième, l'empereur envoya un autre officier qui remit le saint homme dans sa cellule ; car il était obligé de partir pour la guerre contre les Bulgares, en 763. Les soldats, avant de se retirer, se recommandèrent aux prières de saint Étienne. Copronyme ayant interrogé et tourmenté le saint homme une autre fois, l'exila dans l'île de Proconnèse. Étienne fit faire une petite cage en forme de colonne, où il s'enferma pour continuer ses austérités, la quarante-neuvième année de son âge, c'est-à-dire l'an 763.

Bientôt l'on entendit parler de ses miracles. Un aveugle vint le trouver et le pria de le guérir. Après s'en être défendu avec beaucoup d'humilité, Étienne dit : Avez-vous la foi ? Révérez l'Image de Jésus-Christ, de sa Mère et des Saints ? Croyez-vous en Dieu, qui guérit même par les Images, comme il arriva à la conversion de sainte Marie Égyptienne ? Je crois, répondit l'aveugle, et je révère. Saint Étienne ajouta : Au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui a guéri l'aveugle, en qui tu crois, que tu vénères en son Image, regarde le soleil sans obstacle ! Aussitôt les yeux de l'aveugle furent ouverts, et il s'en alla louant Dieu et transporté de joie. Une femme de Cyzique lui amena son fils agité du démon depuis près de neuf ans. Il pria pour lui de dedans sa cage, et, l'appelant par son nom, lui fit vénérer l'Image de Jésus-Christ ; après quoi il le renvoya guéri. Une femme noble d'Héraclée en Thrace, affligée depuis sept ans d'une perte de sang, vint trouver saint Étienne, qui, après avoir prié, fit sur elle le signe de la Croix et lui fit vénérer l'Image de Jésus-Christ. Elle se sentit parfaitement guérie au bout de trois jours. Il fit plusieurs autres miracles, principalement à l'égard de ceux qui se trouvaient en péril sur la mer. Car quand il la voyait agitée, il

Digitized by Google

mettait ses Religieux en prière ; et souvent, après la tempête, on voyait les voyageurs venir le remercier et dire que dans le péril ils l'avaient vu qui conduisait leur vaisseau.

La seconde année de son exil, l'an 764, il perdit sa mère et sa sœur, qui la suivit sept jours après, comme elle lui avait prédit. Vers le même temps, un soldat nommé Étienne, qui servait dans le corps des Arméniens en Thrace, étant perclus de la moitié du corps et courbé, vint à Proconnèse trouver le Saint, qui, lui ayant fait vénérer l'Image de Jésus-Christ et celle de la très-sainte Vierge, le renvoya guéri et redressé. Ses camarades lui demandèrent comment la chose s'était passée ; et quand il leur eut dit qu'il avait vénéré ces Images, ils lui dirent en fureur : Misérable, tu as idolâtré ! et ils le dénoncèrent au gouverneur de Thrace, qui l'envoya promptement à l'empereur. Copronyme lui demanda s'il persistait dans l'idolâtrie. Le soldat se mit à genoux et dit anathème, comme ayant été séduit ; et Copronyme le fit aussitôt centurion. Mais comme il retournait chez lui, son cheval le jeta par terre et le foula aux pieds, en sorte qu'il en mourut. L'empereur prit occasion de ce qui était arrivé au soldat, pour rappeler promptement saint Étienne, disant que, même dans son exil, il ne cessait d'enseigner au peuple l'idolâtrie.

Il le fit donc ramener à Constantinople et mettre dans une prison les fers aux mains et les entraves aux pieds. Quelques jours après, il l'interrogea en particulier sur une terrasse ; il était assis entre deux de ses principaux officiers, auxquels il dit : Voilà l'homme qui me calomnie. Le Saint regardait à terre sans rien répondre. L'empereur regardant d'un air farouche, ajouta : Tu ne me réponds rien, misérable. — Seigneur, dit Étienne, si vous êtes résolu à me condamner, envoyez-moi au supplice ; mais si vous voulez m'interroger, modérez votre colère. — Pourquoi me traites-tu d'hérétique, reprit l'empereur ? — C'est que vous ôtez des églises les Images que nos pères ont vénérées de tout temps. — Impie, dit l'empereur, ne les appelle pas des images, mais des idoles. — Les Chrétiens, répondit Étienne, ne révèrent pas la ma-

Digitized by Google

tière, mais le Seigneur ou les Saints qu'elle représente ; tandis que vous n'avez pas horreur de traiter l'Image de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère comme des idoles d'Apollon et de Diane, de les fouler aux pieds et de les brûler. — Esprit obtus, dit l'empereur, est-ce qu'en le faisant, nous foulons aux pieds Jésus-Christ même? A Dieu ne plaise !

Alors saint Etienne tirant de son sein une pièce de monnaie qu'il avait apportée exprès, dit à l'empereur : « Seigneur, de qui est cette image? » L'empereur surpris répondit : « Elle est des empereurs. » Et en effet c'était son image et celle de son fils. « Serai-je puni, si je la foule aux pieds? — Assurément, s'écrièrent les deux officiers, puisqu'elle porte l'image de nos princes invincibles. Le Saint répondit avec un grand soupir : « Quel sera donc le supplice de celui qui foule aux pieds et livre aux flammes l'Image de Jésus-Christ et de sa Mère? Anssitôt, dit Rohrbacher, il jeta la pièce de monnaie et marcha dessus. Ceux qui accompagnaient l'empereur se jetèrent sur lui comme des bêtes féroces, voulant le précipiter de la terrasse en bas ; mais, l'empereur les en empêcha et l'envoya, lié par le cou et les mains derrière le dos, à la prison du prétoire, afin de le faire juger selon les lois, pour avoir foulé aux pieds l'image de l'empereur.

En entrant dans cette prison, saint Etienne prédit que ce serait sa dernière demeure. Il eut la consolation d'y trouver trois cent quarante-deux moines de divers pays, qui avaient souffert pour la même cause. Les uns avaient les yeux crevés, les autres le nez ou les mains coupés. Quelques-uns avaient été mutilés des oreilles ; d'autres montraient les marques des coups de fouet qui les avaient déchirés ; d'autres, leurs têtes rasées par les iconoclastes ; la plupart avaient la barbe enduite de poix et brûlée. Etienne, voyant les traces des diverses souffrances qu'avaient endurées ces saints Confesseurs, rendait grâce à Dieu, qui leur avait donné la patience, et s'affligeait de n'avoir encore souffert rien de semblable. Pour eux, ils le regardaient comme leur Pasteur et leur maître, écoutaient ses instructions et lui découvraient leur intérieur. La

Digitized by Google

prison du prétoire devint un monastère où tout l'Office se faisait régulièrement. Les gardes et tous ceux qui avaient entendu parler du Saint, l'admiraient et le regardaient comme un Ange sur la terre.

Un des guichetiers dit un jour à sa femme : « Cette folie de l'empereur nous fera périr ; car le moine Étienne d'Auxence, qui est maintenant en prison, m'a paru comme un dieu. » La femme lui fit questions sur questions, et tira de lui toute la manière de vie du saint homme. Puis, à son insu, elle entra dans la prison, se jeta aux pieds du Saint, et lui dit : Ne me rejetez pas, mon Père, toute indigne que je suis ; souffrez que je vous apporte ce qui vous est nécessaire ; n'ayez pas horreur de mes péchés ; j'espère que Dieu me récompensera de ce petit service. » Saint Étienne pria pour elle, mais il refusa de rien recevoir. Et, comme elle le pressait, il déclara qu'il n'avait jamais communiqué avec les hérétiques ; car il la croyait iconoclaste. Alors elle se jeta par terre et cria : « Dieu me garde, mon Père, de jamais déshonorer l'image de Jésus-Christ, de sa Mère ou des Saints ! Je sais quelle sera la punition de ceux qui osent le faire. Notre saint Père Germain les mettait au rang de ceux qui crièrent : Crucifiez-le ! Je vous demande seulement de ne point me découvrir à mon mari et aux autres gardes. » Ayant ainsi parlé, elle retourna à sa chambre, ouvrit un coffre fermé à clef où elle cachait trois images, une de la très-sainte Vierge, tenant son Fils entre ses bras, une de saint Pierre et une de saint Paul ; et, les ayant vénérées en présence de saint Étienne, elle les lui donna en disant : Mettez-les devant vous, mon Père, pendant vos prières, afin que vous vous y souveniez de cette pauvre pécheresse. » Il consentit alors à sa demande ; et depuis elle lui apporta tous les samedis et les dimanches environ six onces de pain et trois carafes d'eau ; car ce fut toute sa nourriture pendant les onze mois qu'il passa dans le prétoire.

Un jour qu'il était assis avec les autres moines, on vint à parler des cruautés exercées pendant cette persécution ; et Antoine de Crète raconta le martyre de l'abbé Paul en ces

Digitized by Google

termes : il fut pris par le gouverneur de l'île, Théophane, surnommé Lardotyre, qui avait fait mettre à terre, d'un côté, l'Image de Jésus-Christ en Croix ; et de l'autre, l'instrument du supplice que l'on nomme catapulte. Alors il lui dit : « Paul, tu as à choisir des deux, ou de marcher sur l'image, ou d'aller au supplice. « Paul répondit : A Dieu ne plaise, Seigneur Jésus, que je marche sur votre image ! » Et se penchant à terre, il la baisa respectueusement. Le gouverneur, en colère, le fit dépouiller et étendre sur la catapulte, où les bourreaux l'ayant serré entre deux planches depuis le cou jusqu'aux talons, et lui ayant déchiré les côtés avec des peignes de fer, le pendirent la tête en bas et allumèrent autour un grand feu dont il fut consumé.

A ce récit, tous les Pères fondaient en larmes. Mais à peine Antoine eut-il fini, que le vieillard Théostéricte, prêtre du monastère de Félicite, qui avait le nez coupé et la barbe brûlée avec de la poix et de la naphte, s'avança et dit : « On ne peut rapporter sans gémir la cruauté du gouverneur d'Asie, que l'on appelle Lachanodracon. Saint Étienne lui dit : Parlez, mon Père ; vous nous encouragerez, si Dieu veut que nous souffrions aussi. » Théostérictè reprit ainsi : « Le soir du Jeudi-Saint, comme on célébrait le Sacrifice non sanglant, ce gouverneur entra, par ordre du tyran, avec une multitude de soldats, fit cesser l'Office, prit trente-huit moines choisis, qu'il attacha à des pièces de bois par le cou et par les mains. Quant aux autres, il en fit déchirer à coups de fouet ; à d'autres, il fit couper le nez, poisser et brûler la barbe : je suis de ce nombre. Non content de cela, il brûla le monastère depuis l'écurie jusqu'aux églises, réduisant tout en cendres. Il emmena les trente-huit qu'il avait pris, les enferma dans un vieux bain près d'Ephèse, dont il boucha l'entrée, puis il fit miner la montagne attenante, qui les enterra vivants. »

Les moines prièrent ensuite saint Etienne de leur dire à son tour quelques paroles de consolation, et il leur proposa pour exemple Pierre le reclus de Blaquernes, qui expira sous les coups de nerf de bœuf, en présence de l'empereur ; et

Digitized by Google

Jean, abbé du monastère de Monagrie, que l'empereur fit enfermer dans un sac et jeter au fond de la mer avec une grosse pierre, pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds l'Image de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère.

Saint Étienne sachant le temps de sa mort, appela la femme qui lui apportait à manger et lui dit : « Je veux passer ces quarante jours en retraite et en prière, dans l'abstinence. Cessez donc de m'apporter du pain et de l'eau; car je sais que ma vie finira bientôt. » Pendant ce temps, il ne cessa d'animer les moines prisonniers à ne point se décourager dans la persécution; en sorte que plusieurs personnes pieuses de la ville se couvraient de haillons pour entrer dans la prison du prétoire, recevoir la bénédiction et les instructions du Saint. Le trente-huitième jour au matin, après la prière de prime, il appela la femme qui l'avait servi et lui dit en présence des moines : « Venez, bénite femme! Dieu vous rende au centuple le bien que vous m'avez fait! Reprenez vos images; qu'elles vous servent de protection pendant la vie présente, et de preuve de votre fidélité dans la future. » Puis, il dit avec un grand soupir : « Demain je partirai d'ici pour aller à un autre monde et à un autre juge. » La femme, pénétrée de douleur, prit ses images et les emporta enveloppées dans un linge, de peur des iconoclastes.

Cependant l'empereur Copronyme célébrait la fête païenne des brumales, en l'honneur de Bacchus, nommé par les anciens Romains, Brumus, et cette fête se faisait le vingt-quatrième de novembre. L'empereur, assis dans une galerie avec ses courtisans, jouait de la lyre et faisait des libations profanes. Quelqu'un vint lui dire que le chef des abominables, Étienne d'Auxence, avait changé le prétoire en monastère, où l'on passait les nuits en psalmodie. « Et tous les habitants de Constantinople, ajouta-t-il, courent après lui pour apprendre à idolâtrer. » L'empereur, outré de colère, appela un officier de ses gardes et lui commanda d'emmener le Saint hors de la ville, de l'autre côté de la mer, au lieu où avait été l'église de Sainte-Maure, martyre, mais qu'il avait abat-

Digitized by Google

tue et changée en une place pour les exécutions à mort. Il sortit ensuite. Sur la place du Mille un de ses courtisans qui survint lui dit : « Voilà que je viens encore aujourd'hui de rencontrer l'ennemi de la vérité. Étienne d'Auxence, que l'on menait pour être puni par le glaive ! L'empereur lui dit : « Et qu'y a-t-il de plus doux pour Étienne que d'avoir la tête coupée? Mais il n'aura pas ce qu'il désire. Il sera puni d'une mort plus difficile. D'ailleurs, l'impératrice ne nous en voudrait-elle pas, si nous terminions le jour de sa fête par une exécution? » Aussitôt il commanda qu'on ramenât en prison saint Étienne.

Le lendemain, il appela deux frères constitués en dignités, bien faits de corps et d'esprit, que, depuis, par jalousie, il fit mourir. Les ayant donc reçus au milieu d'un splendide festin, il leur dit : Allez au prétoire, et dites de ma part à Étienne d'Auxence : Vous voyez combien j'ai soin de vous; je vous ai tiré des portes de la mort. Au moins, en cette extrémité, ayez de la complaisance pour moi. Je sais, ajouta-t-il, je sais sa dureté, il me dira des injures. Alors donnez-lui tant de coups sur le visage et sur le dos, qu'il expire quand vous sortirez. Les deux frères étant arrivés au prétoire, répétèrent au saint homme les paroles de l'empereur; mais voyant qu'il n'en était que plus ferme dans sa foi, ils lui baisèrent les pieds et reçurent sa bénédiction. Etant de retour, ils dirent à l'empereur : Comme nous l'avons trouvé opiniâtre, nous l'avons déchiré de coups. Il est étendu sans voix, et nous assurons qu'il ne vivra pas jusqu'à demain. L'empereur fit un grand éclat de rire et continua son festin.

Le matin, saint Étienne dit adieu aux moines, se recommanda à leurs prières, et se fit ôter le scapulaire, l'écharpe et la ceinture. Il voulait quitter aussi la cuculle; mais ils lui dirent qu'il devait mourir avec l'habit monastique. Il répondit : Les athlètes se dépouillent quand ils vont combattre; il n'est pas juste que ce saint habit soit déshonoré par le peuple insolent. Il ne garda donc que la tunique de peau, et, assis avec eux, il les entretenait de Dieu. L'empereur ayant appris

Digitized by Google

que les deux frères l'avaient trompé, se leva sur les huit heures, et courant au vestibule du palais, se mit à crier : « A moi! au secours! tout le monde m'abandonne! Qu'ai-je à faire des abominables? Et comme ses courtisans venaient pour manger avec lui et continuer la fête, il leur dit : « Je ne suis plus votre empereur; vous en avez un autre dont vous baisez les pieds et dont vous demandez la bénédiction! Personne ne prend mon parti pour le faire mourir et me mettre l'esprit en repos! Comme ils lui demandaient qui était donc cet autre empereur, il leur dit : « C'est Étienne d'Auxence, le chef des abominables. »

A peine l'eut-il nommé, que cette troupe sortit en fureur, faisant un bruit effroyable, et courut à la prison, où ils criaient aux gardes : « Donnez-nous Étienne d'Auxence! » Il s'avança hardiment, et leur dit : « Je suis celui que vous cherchez. » Aussitôt ils le jetèrent par terre, attachèrent des cordes aux fers qu'il avait aux pieds et le traînèrent dans la rue, le frappant sur la tête et par tout le corps à coups de pied, à coups de pierre et à coups de bâton. En sortant de la première porte du prétoire, comme il rencontra l'oratoire de Saint-Théodore, il s'appuya des mains contre terre, et, levant un peu la tête, il tourna les yeux vers le Ciel, pour dire au saint Martyr le dernier adieu. Un des persécuteurs, nommé Philomathe, s'écria : « Voyez cet abominable, qui veut mourir comme un Martyr! » Il courut à des pompes d'incendie, et, tirant un grand piston de bois, il en frappa le Saint sur la tête et le tua sur-le-champ. Philomathe tomba aussitôt, grinçant des dents et agité du démon, qui le tourmenta jusqu'à la mort.

On continua de traîner le corps de saint Etienne, en sorte que ses doigts tombaient, ses côtes se brisaient, son sang arrosait le pavé. On lui jeta contre le ventre une grosse pierre, qui l'ouvrit en deux; ses intestins sortaient et traînaient par terre. On le frappait, tout mort qu'il était; les femmes mêmes s'en mêlaient, et les enfants que l'on faisait sortir des écoles, par ordre de l'empereur, pour courir après avec des pierres. Enfin ils jetèrent le corps dans la fosse du Pélagium, et

Digitized by Google

allèrent raconter à l'empereur leur exploit. Il les reçut avec joie, et, s'étant mis à table avec eux, il riait aux éclats en leur entendant raconter les circonstances de cette mort, qui arriva le 28 novembre 767, jour auquel l'Église honore saint Étienne d'Auxence. (ROHRBACHER.)

SAINT SOSTHÈNE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

L'Église honore en ce jour celui des disciples de l'Apôtre saint Paul, dont le nom se trouve à la tête de la première Épître aux Corinthiens, comme d'un associé de la mission évangélique, qui l'aurait écrite avec lui. Mais en quelques endroits il est pris pour Sosthène, qui avait été auparavant disciple de Jésus-Christ, l'un des septante-deux, selon ce que l'on en croyait du temps d'Eusèbe : en d'autres on le faisait passer pour Sosthène, qui avait été chef de la synagogue des Juifs, dans la ville de Corinthe en Achaïe. Celui-ci avait succédé sans doute à Crispe que saint Paul avait converti avec toute sa maison. Les Juifs de la ville, irrités du progrès que l'Évangile faisait sur les circoncis par le ministère de cet Apôtre, se saisirent de lui, et le traînèrent au tribunal de Gallion, proconsul d'Achaïe, devant lequel ils l'accusèrent de corrompre ou d'empêcher le culte de Dieu prescrit par la loi qu'ils suivaient. Gallion qui avait le naturel extrêmement doux, fit retirer ses accusateurs, disant qu'il ne se mêlait point des contestations qu'ils pouvaient avoir sur leur religion et leur doctrine. Les Juifs qui n'étaient pas contents d'une telle modération, se jetèrent sur Sosthène, chef ou prince de leur synagogue, soit qu'il ne leur parût point assez ardent pour défendre les intérêts communs, soit qu'il fût soupçonné d'être déjà Chrétien, et de favoriser l'accusé. Ils le battirent devant le tribunal même du proconsul, qui fit connaître qu'il ne s'en souciait guère. Le texte de l'Écriture ne dit pas positivement par qui Sosthène fut battu. C'est ce qui a fait croire à beaucoup de Pères de l'Église et d'interprètes que ce fut par les Grecs plutôt

Digitized by Google

que par les Juifs. Quelques-uns estiment que les Grecs, c'est-à-dire des païens qui pouvaient avoir quelque considération pour saint Paul, voyant que les Juifs n'avaient pas été bien reçus du proconsul, voulurent pour leur insulter encore battre le chef de leur synagogue. Mais il n'y a point d'apparence à ce que d'autres disent que Gallion ayant commandé aux Juifs de se retirer, les officiers donnèrent quelques coups à Sosthène pour l'obliger lui et les autres à s'en aller plus promptement.

La première Épître aux Corinthiens ne fut écrite que trois ans après cet événement : c'est ce qui a fait juger aux interprètes que Sosthène, dont il est parlé au commencement de cette épître, pourrait bien être le chef de la Synagogue des Juifs, qui fut converti peu de temps après, s'il ne l'était dès lors, et qui se mit sans doute à la suite de saint Paul, plutôt que le Disciple de Jésus-Christ dont nous n'avons point d'autre connaissance, que celle qu'Eusèbe nous en donne. Les Grecs font la fête le 8 de décembre, et lui donnent le titre d'Apôtre, comme à l'un des septante-deux Disciples. Ils le qualifient aussi premier Évêque de Colophon, en Asie, et semblent le mettre encore au rang des Martyrs, comme saint Apollon, qui vint travailler à Corinthe après saint Paul. Les Latins honorent sa mémoire depuis le IX^e^ siècle au plus tard, comme il paraît par les Martyrologes d'Adon et d'Usuard. Le premier a marqué sa fête au 18 de novembre, où il le qualifie disciple des Apôtres, et au 11 de juin, où il l'appelle disciple de saint Paul. Le Martyrologe romain met aussi sa fête au 28 novembre, marquant qu'il s'agit de celui qui avait été chef de la synagogue à Corinthe.

SAINT PAPINIEN, SAINT MANSUET ET D'AUTRES ÉVÊQUES, LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS SOUS LES VANDALES.

Quoiqu'il semble que Genséric, roi des Vandales, n'ait commencé qu'en l'année 437 la cruelle persécution qu'il fit à

Digitized by Google

l'Église catholique, on ne peut nier qu'il n'ait fait beaucoup de Martyrs avant ce temps, depuis son passage d'Espagne en Afrique, où il était entré avec une armée de près de 80,000 hommes, tant maîtres que valets. Ces barbares ayant trouvé le pays dans l'abondance de toutes choses, pillèrent, saccagèrent, et mirent à feu et à sang les provinces qui obéissaient à l'empire, sous prétexte de venir au secours du comte Boniface qui s'était révolté contre l'empereur Valentinien III. Il n'y eut aucun lieu qui fût exempt de leur cruauté : mais comme ils étaient Ariens de profession, ils firent éclater principalement leur fureur contre les églises, les monastères et les cimetières. Ils firent mourir beaucoup de saints Évêques et d'excellents Prêtres, par divers supplices, afin de leur faire donner ce qu'ils pouvaient avoir d'or et d'argent qui leur appartenait ou à leurs églises. S'ils s'apercevaient que les tourments qu'ils leur faisaient souffrir les portassent à donner promptement ce qu'ils avaient, ils leur en faisaient souffrir encore de plus cruels, s'imaginant qu'ils n'en donnaient qu'une partie. Entre les grands Prélats qu'ils firent mourir; on remarqua principalement saint Papinien, que d'autres appellent saint *Pampine* et saint *Papyre*, évêque d'une ville que l'on n'a point nommée, mais que l'on croit être celle de Vite, en Byzacène, et saint Mansuet, évêque d'Urci, qui furent brûlés avec des lames de fer toutes rouges. Ce dernier n'étant point mort lors de ce supplice, fut réservé pour être jeté depuis dans un feu qu'on alluma aux portes de la ville de Furnes; ce que d'autres entendent de l'une des portes de la ville de Carthage que l'on appelait ainsi, parce que son chemin conduisait à Furnes.

L'Eglise honore la mémoire de ces deux saints Evêques le 28 de novembre, comme de deux Martyrs de la foi Catholique, qu'ils avaient courageusement défendue contre les Vandales, qui usaient de toute leur cruauté pour faire recevoir l'hérésie Arienne dans les lieux qu'ils occupaient. Usuard en a fait mention au même jour dans son Martyrologe : Adon avant lui en a usé de même dans le sien où il a ajouté la mémoire de

Digitized by Google

plusieurs autres saints Évêques qu'il nomme *Quodvultdeus* ou *Queveutdieu, Valérien, Urbain, Crescent, Habetdeum, Eustache, Crescone, Crescentien, Hortolan* et *Florentien*. Mais sans les qualifier martyrs comme nos deux Saints, il se contente de les regarder comme des Confesseurs qui sont morts dans l'exil qu'ils avaient souffert pour la défense de la vérité orthodoxe. C'est ce qui a été suivi dans le Martyrologe romain, d'où l'on a ôté Quodvultdeus, évêque de Carthage, parce qu'on a eu dessein d'en parler à part au jour de sa fête qui est le 26 d'octobre : ce que l'on aurait pu faire aussi de Valérien dont on fait mention au 15 de décembre.

Les autres Confesseurs dont parle Adon ne furent chassés de leurs siéges qu'après la prise de Carthage. Saint Victor, évêque de Vite, auteur de l'histoire de cette persécution et témoin de ce qu'il y rapporte, témoigne qu'*Urbain* était évêque de Girbe en Numidie ; *Crescent* de la ville d'Aquitaine ou Equitane, qui comme métropolitain avait sous lui vingt-six Évêques ; *Habetdeum,* de Theudale, qu'Adon a confondu avec Crescent ; *Eustrate,* de Suffète, qu'Adon appelle Eustache ; *Vincent,* de Sabrate et *Crescone* d'Oëe, tous deux de la province de Tripoli : il leur joint *Félix,* d'Adrumet en Byzacéne, dont tout le crime était d'avoir reçu chez lui un Religieux, nommé Jean, qui était venu d'outre-mer.

Hortolan ou *Hortulan,* qui était évêque de Benèfe, dans la Byzacène, et *Florentien* qui l'était de Midile, dans la Numidie, parurent principalement sur la fin du règne de Hunéric, fils et successeur de Genséric. Ils furent de la fameuse conférence de Carthage que ce prince fit tenir au mois de février de l'an 484. Pendant qu'ils y étaient on leur fit signer l'édit qui les privait de leurs églises et qui les dépouillait de leurs biens. Ils furent chassés même de Carthage, mais avant que d'en sortir ils se joignirent avec les autres à saint Eugène, évêque de la ville pour représenter au roi l'injustice qu'on leur faisait. Le prince au lieu de les écouter les fit maltraiter par ses gardes, et les fit aller ensuite au temple de mémoire pour y recevoir ses derniers ordres. Quand ils y furent il leur fit présenter un

Digitized by Google

papier plié avec promesse de les rétablir dans leurs églises et dans leurs biens, s'ils voulaient jurer qu'ils exécuteraient ce que contenait l'écrit. Hortulan et Florentien prenant la parole pour tous les autres, dirent aux officiers qui leur faisaient la proposition : « Sommes-nous donc des bêtes pour jurer ce qui « est dans un écrit sans savoir ce qu'il contient ? » On leur en fit aussitôt la lecture. Il portait ordre de jurer qu'ils souhaitaient qu'après la mort du roi Hunéric, son fils Hildéric lui succédât à la couronne. Ceux des Évêques qui n'apercevaient point la malice de leur adversaire, sous ces paroles crurent pouvoir faire ce serment : les autres plus avisés furent d'un avis contraire, et pour s'excuser ils dirent que Jésus-Christ avait défendu de jurer pour quoi que ce fût. On fit aussitôt séparer ceux des Évêques qui avaient cru pouvoir faire un tel serment d'avec les autres, et on leur dit de la part du roi que parce que contre la défense de l'Évangile ils étaient prêts de jurer, on les privait de leurs églises et on les bannissait en des terres éloignées où ils travailleraient à la charrue. On déclara aux autres que comme ils ne refusaient de jurer que parce qu'ils ne souhaitaient pas que le fils du roi régnât après lui, on les exilait dans l'île de Corse où on leur ferait couper du bois pour les vaisseaux de sa majesté.

SAINT GRÉGOIRE III,

PAPE.

Grégoire III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II, en 731, cent-cinq jours après la mort de ce Pontife. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de tifs reproches de ce qu'il persistait à soutenir les iconoclastes ; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un Concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques.

Les Lombards faisaient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains ; le Pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses Légats envoyés à ce prince lui promirent, de la part du saint Pontife, que s'il le

Digitized by Google

secourait, il se soumettrait à sa domination, et le reconnaîtrait pour consul et patrice de Rome, vu que l'empereur (c'était Léon l'Isaurien) abandonnait l'Italie et cessait de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, et n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité.

C'était de la part des princes et du peuple romain, que Grégoire envoyait cette légation à Charles-Martel. Cette légation, qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur et la renvoya avec des présents ; mais il était trop occupé en France contre les Sarrasins pour aller se battre en Italie contre les Lombards.

Grégoire III mourut peu de temps après, en 741, regardé comme un Pontife magnifique et charitable. C'est le premier Pape qui gouverna, en souverain, l'exarcat de Ravenne ; non par aucune donation expresse, mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avaient laissé, et le consentement de fait qu'on donnait à l'aliénation d'une puissance qu'on ne veut ni conserver ni réclamer.

Son Pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des Papes.

On a de lui sept lettres dans les collections des Conciles, du Père Labbe. Saint Grégoire III est nommé, le 28 novembre, au Martyrologe romain.

SAINTE QUIÉTA.

On sait très-peu de choses sur sainte Quiéta. Elle avait épousé un Chrétien qui s'appelait Hilaire, à qui on donne le titre de sénateur, mais qui, par ses grandes vertus, a mérité le titre incomparable de Saint. Saint Grégoire de Tours dit que ces deux saints époux étaient l'honneur du mariage et les purs modèles des gens mariés. Il ajoute que leur vie sans tache fut terminée par une bienheureuse mort. On les enterra à Dijon,

Digitized by Google

auprès de saint Bénigne, et Dieu signala leur tombeau par divers miracles.

LE BIENHEUREUX GIRARD,

ABBÉ DE FONTENELLE, MARTYR.

Girard était un saint moine de Lagny, qui ne désirait que le bonheur de vivre en paix dans son monastère, mais outre sa sainteté on connaissait son mérite et Richard II, duc de Normandie qui sut l'apprécier le tira de Lagny et le fit abbé de Fontenelle. Saint Girard savait que Fontenelle avait des plaies. Il se dévoua pour les guérir. Bientôt on le trouva sévère, quoiqu'il n'exigeât que ce que prescrivait la Règle, et aux premiers jours du XI^e^ siècle, un de ses moines dont les mœurs n'étaient pas pures l'assassina.

Le corps du saint abbé disparut : on l'avait enterré en cachette et on ne le retrouva qu'en 1672 dans des fouilles qui se firent ; une inscription indiquait son nom et sa dignité. On l'honore le 28 novembre, jour de l'an 1672 où son corps fut découvert.

LE VÉNÉRABLE CASIMIR DE POLOGNE,

ABBÉ DE CLUNY.

Casimir, roi de Pologne, fils de Miceslas II ayant été chassé du trône après la mort de son père, en 1034, par la révolte des seigneurs polonais, se retira en France, étudia à Paris, et, renonçant généreusement à ses droits, il embrassa la vie monastique à Cluny, sous le nom de Charles, qu'il prit pour n'être point connu. Ce prince soutint avec ferveur une démarche si éclatante, paraissant oublier ce qu'il avait été dans le monde, pour s'occuper uniquement de sa sanctification. Après quelques années d'épreuves, saint Odilon le fit promouvoir au diaconat.

Cependant les Polonais, las des guerres civiles qui désolaient leur pays, tinrent une diète à Guesne où ils convinrent de

Digitized by Google

rappeler Casimir à la couronne ; et comme on ignorait en quel lieu il s'était retiré, on envoya dans toutes les provinces des ambassadeurs pour le chercher et le ramener en Pologne. Les envoyés trouvèrent en Allemagne la reine Riksa, mère de Casimir. Elle leur apprit que le prince s'était fait moine à Cluny. Cette nouvelle surprit les seigneurs polonais, sans les rebuter. Ils allèrent à Cluny l'an 1041, et se jetèrent aux pieds de Casimir.

Après lui avoir demandé pardon, ils le conjurèrent avec larmes, au nom de la nation, de revenir les gouverner, pour sauver son peuple opprimé par autant de tyrans qu'il y avait de seigneurs en Pologne. Casimir fut agréablement surpris de cette ambassade ; mais, après avoir remercié les députés de leur démarche, il leur répondit qu'il ne pouvait rompre ses engagements avec Dieu, qu'il avait résolu de lui rester à jamais fidèle, qu'une couronne exposée à la rébellion et à l'ingratitude n'avait plus d'attraits pour lui, et qu'il ne voulait travailler qu'à en mériter une immortelle.

Les envoyés ne pouvant rien gagner sur lui s'adressèrent à l'abbé de Cluny, saint Odilon qui les renvoya au Pape. Ils allèrent donc à Rome, où ils firent valoir tous les avantages que l'état et la religion devaient se promettre en Pologne du rétablissement de Casimir. Benoît IX lui accorda la dispense de ses vœux et lui permit même de se marier.

Casimir moins sensible à l'état du trône qu'à l'amour que lui témoignaient les Polonais quitta l'habit monastique et retourna en Pologne où il fut reçu avec une joie que la difficulté de l'obtenir avait augmentée. Il épousa la fille de Jarolas, prince de Russie. En mémoire de son ancien état, il créa et dota en Pologne plusieurs couvents qu'il peupla de Religieux de Cluny. Il persévéra lui-même jusqu'à sa mort, dans la pratique de toutes les vertus religieuses ; et ses sujets pour reconnaître la grâce qu'ils avaient obtenue du Souverain Pontife s'engagèrent à payer un écu au Saint-Siége et à couper leurs cheveux en forme de couronne, symbole de la tonsure monastique.

Digitized by Google

SAINT JACQUES DE LA MARCHE,

FRÈRE MINEUR.

Ce Saint eut pour patrie la petite ville de Montbrandon, dans la Marche d'Ancône[1], province de l'état ecclésiastique en Italie. Ses parents étaient d'une condition médiocre, mais fort vertueux; ils l'élevèrent dans de grands sentiments de religion. Un prêtre du voisinage lui enseigna les éléments de la langue latine, et il était encore très-jeune lorsqu'on l'envoya à l'université de Pérouse. Il y fit de si rapides progrès dans les lettres, qu'un gentilhomme de Florence crut devoir lui confier l'éducation de son fils. Ce gentilhomme s'applaudissait tous les jours du choix qu'il avait fait. Frappé de la vertu et de la prudence de notre Saint, il lui proposa de l'accompagner à Florence, et il lui procura un poste considérable dans cette république.

Jacques de La Marche, pour se préserver des dangers qu'on court dans le monde, vivait dans le recueillement et la prière. Il trouvait tant de charmes dans cette sainte pratique, qu'il résolut d'embrasser un genre de vie plus parfait. Ayant eu occasion de passer près d'Assise, il alla faire sa prière dans l'église de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule. La ferveur des Religieux de Saint-François qu'il y vit, l'édifia tellement et fit sur son âme une impression si vive, qu'il leur demanda l'habit. Les Frères acquiescèrent à sa demande, et l'envoyèrent faire son noviciat dans le couvent dit des Prisons, près d'Assise. Il y jeta les fondements de cette éminente sainteté à laquelle il parvint dans la suite, et qui ne se démentit jamais. Son noviciat achevé, il revint au couvent de la Portioncule. Il ne laissa, pendant quarante ans, passer aucun jour sans prendre la discipline. Toujours il portait ou un rude cilice, ou une ceinture de fer armée de pointes. Il ne dormait que trois heures chaque nuit, et il employait le reste à la prière et à la méditation. Il s'interdit l'usage de la viande, et il mangeait si peu qu'on ne concevait pas comment il pouvait vivre.

[1] L'ancien *Picenum*.

Digitized by Google

Tous les jours il disait la Messe, et il le faisait avec une dévotion admirable. Son amour pour la pauvreté allait si loin, que c'était pour lui un sujet de joie que de manquer du nécessaire. Les habits les plus grossiers et les plus usés étaient ceux qu'il portait de préférence. Il sut durant toute sa vie conserver une inviolable pureté ; il ne conversait avec aucune femme, que quand la nécessité ou la charité l'exigeait. Son obéissance n'était pas moins digne d'admiration ; elle était prompte et entière dans les moindres choses. Son zèle pour le salut des âmes paraissait n'avoir point de bornes ; tous les jours il instruisait le peuple ou les Religieux de son Ordre. Ses discours étaient simples ; mais pleins de force et d'onction.

Un sermon, qu'il prêcha à Milan, fit entrer dans la carrière laborieuse de la pénitence trente-six femmes débauchées. Ayant été élu archevêque de cette ville, il prit la fuite. On l'eut bientôt rejoint : mais il obtint à force de prières qu'on le laisserait exercer les fonctions de simple missionnaire. Il accompagna saint Jean de Capistran dans quelques-unes de ses missions en Allemagne, en Bohème et en Hongrie ; et il fut envoyé trois fois dans ce royaume par les Papes Eugène IV, Nicolas V, et Calixte III. Le don des miracles ajouta un nouveau lustre à sa sainteté ; il en opéra plusieurs à Venise et en d'autres lieux. Il rendit la santé au duc de Calabre et au roi de Naples, attaqués de maladies dangereuses.

Il s'éleva alors une grande dispute entre les Franciscains et les Dominicains. Il s'agissait de savoir si le sang de Jésus-Christ, qui fut séparé de son corps durant sa Passion, était toujours resté hypostatiquement uni au Verbe. Le Saint fut déféré à l'inquisition, comme ayant soutenu la négative ; mais il sortit de cette affaire avec honneur. Il mourut dans le couvent de la Trinité, près de Naples, le 28 novembre 1479, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son corps se garde à Naples dans l'église de Notre-Dame-la-Neuve, et la châsse qui le renferme est dans une chapelle de son nom. Il fut béatifié par Urbain VIII, et canonisé en 1729 par Benoît XIII, qui avait été témoin oculaire d'un miracle opéré par son intercession.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX GUILLAUME,

ABBÉ DE CITEAUX.

On honorait en ce jour, à Cîteaux, la mémoire du Bienheureux Guillaume, quatorzième Abbé général de l'Ordre. Élu en 1184, il fut, l'année suivante, l'un des commissaires chargés par le Saint-Siége de rétablir la paix dans les maisons de l'Ordre de Grandmont. Les Frères Lais de Grandmont ayant déposé leur Prieur et les Religieux Clercs, ceux-ci, au nombre de deux cents selon les uns, et de cinq cents selon d'autres, reçurent une généreuse hospitalité dans les monastères, et principalement à Cîteaux, où l'abbé Guillaume pourvut à tous leurs besoins.

Il fit avec Maynard, abbé de Pontigny, des règlements pour l'Ordre religieux et militaire de Calatrava, qui dépendait de Cîteaux. Sous son gouvernement, l'abbaye éprouva la munificence de Hugues II, duc de Bourgogne, de Gauthier de Sombernon et de Hugues de Vergy. Enfin, le Pape Célestin III confirma tous les priviléges de l'Ordre en 1192, année de la mort de Guillaume.

On honore la mémoire de ce Saint le 28 novembre.

LE BIENHEUREUX VENANCE NAGNÈS,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Venance Nagnès naquit à Fabriano, ville de l'État de l'Église, dans la Marche-d'Ancône, vers 1434. Ayant fait profession de la Règle de saint-François, à l'âge de vingt ans, il devint le compagnon fidèle de saint Jacques de la Marche, et forma un recueil des merveilles que ce grand Serviteur de Dieu avait opérées. Il lui avait été fort attaché pendant sa vie, et ne voulant pas le quitter, même après sa mort, il était continuellement auprès de son tombeau. Les Supérieurs de Venance, pour satisfaire à l'amitié qu'il portait à saint

Digitized by Google

Jacques, le destinèrent à la garde de ses reliques; et il remplit cet emploi pendant trente années.

Le roi de Naples, sa cour et tout le peuple de ce pays, avaient ce vertueux Religieux en grande vénération, à cause de l'abondance des grâces dont Dieu le favorisait ; car lorsqu'il faisait toucher aux malades les reliques du Bienheureux, dont il était le gardien, il invoquait sur eux le saint Nom de Jésus, et mettait tant de ferveur et d'onction dans ses prières, que plusieurs obtenaient subitement leur guérison.

Après avoir passé cinquante-deux ans en religion, dans la pratique des bonnes œuvres, et surtout dans l'exercice d'une charité compatissante, qui lui causait les plus vives sollicitudes pour les pauvres et les affligés, qu'il secourait de tout son pouvoir, Venance Nagnès mourut en odeur de sainteté à Naples, dans le cours de l'année 1506, au couvent de Sainte-Marie-la-Neuve. Il était dans la soixante-douzième année de son âge, et le peuple s'étant rendu en foule auprès de son corps, pour l'honorer, ses habits furent mis en morceaux, que l'on garde comme des reliques que leur vertu rend précieuses.

FÉROT.

LE BIENHEUREUX PIERRE D'ALFARO,

FRÈRE MINEUR.

Le temps et le lieu de la naissance du Bienheureux Pierre d'Alpharo ne nous sont point connus; on ignore aussi l'époque de sa profession; mais nous apprenons qu'il fut élu premier Custode de la Custodie de saint Grégoire, dans les Indes. Plein de zèle pour l'accroissement de la Religion, il s'était embarqué avec plusieurs Religieux de Saint-François sur des vaisseaux espagnols qui les portèrent aux îles Philippines, en l'an 1576.

Ils trouvèrent dans ces contrées plusieurs indigènes baptisés par d'autres Missionnaires, mais qui pour la plupart étaient revenus à leurs anciennes croyances. Le courage et la résignation ne manquaient pas à ces saints Religieux et ils se mirent à l'œuvre avec ardeur; leurs prédications produisirent quel-

Digitized by Google

ques effets, et ils virent avec bonheur quelques âmes revenir à Dieu ; pour assurer la perpétuité de la Foi dans ce pays, Pierre et ses compagnons bâtirent plusieurs églises, et firent différents établissements, dont les nouveaux Chrétiens tirèrent de grands avantages dans la suite.

Des commencements si heureux donnèrent à Pierre un nouveau courage. Après qu'il eut réglé tout ce qu'il convenait de faire aux Philippines, il résolut de pénétrer dans la Chine. Jean-Baptiste de Pesaro, Augustin de Tordesilla, et Sébastien de Becotia, tous trois prêtres de son Ordre, l'accompagnèrent dans ce voyage. Ils s'embarquèrent, et, après huit jours de navigation, ils vinrent mouiller dans un port de la Chine en 1579. Ils prêchèrent dès leur arrivée dans cet empire, et, après avoir annoncé la parole de Dieu à Canton, à Xanche, ils vinrent à Macao, où, du consentement de Melchior Ariès, qui en était évêque, et du sénat portugais, qui y résidait, ils bâtirent une église. Il paraît qu'elle fut achevée et consacrée au mois de novembre de la même année 1579. La vie édifiante, et le désintéressement des Missionnaires, leur concilia la vénération d'un grand nombre de Chinois, et plusieurs abandonnèrent leurs erreurs, pour embrasser la Foi de Jésus-Christ.

Les conversions multipliées, dues aux soins et aux prières de notre Bienheureux, ne suffisant pas à l'excès de son zèle, il quitta Macao, bien résolu d'aller annoncer l'Evangile dans autant de lieux de ce vaste empire, qu'il pourrait en parcourir ; mais s'étant mis en chemin il tomba malade de fatigue, et rendit l'âme à Dieu, un second jour d'avril, dans un lieu dont on ne nous a point conservé le nom. L'année de sa mort n'est pas marquée dans les Annales ; mais nous y voyons que peu après, la Custodie de Saint-Grégoire, qui s'était fort accrue par sa vigilance et par la réputation de sainteté dont il jouissait, fut érigée en province monastique : or, cette érection se fit le 15 novembre 1580, par le Pape Sixte-Quint ; ainsi l'on peut présumer que la mort du Bienheureux d'Alfaro arriva cette même année 1586, vers le 28 novembre.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE EDMOND CAMPIAN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Edmond Campian né à Londres en 1540, étudia à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, et prit le diaconat selon le rit de la religion anglicane. Il embrassa ensuite la Religion catholique, et entra dans la Compagnie de Jésus à Rome, en 1573. Il s'y distingua bientôt par sa piété et par son savoir. Après divers voyages, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, où il mourut pour la Foi catholique le 28 novembre 1581, sous le règne d'Elisabeth. Le Jésuite Paul Rombino a donné l'histoire de sa vie et de son martyre.

On a du Vénérable Père Campian une *chronique universelle;* une *Histoire d'Irlande*, un *Traité contre les protestants d'Angleterre;* une *Histoire du divorce de Henri VIII* dans l'*Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, par Harpsfeld, et d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connaître que son martyre, quoiqu'ils prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres et dans la théologie.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Indulgences et priviléges accordés à l'Ordre du Mont-Carmel, l'an 1476.

Ce fut le Pape Sixte IV qui accorda en ce jour ces indulgences et priviléges à l'Ordre du Mont-Carmel, par une Bulle qui commence par ces mots : *Dum attenta meditatione pensamus quæ Virgo venustissima.* Cette Bulle en date de 1476 renferme plusieurs constitutions des autres Papes ; c'est pourquoi on a coutume de la nommer la grande Mer des Carmes : *Mare magnum.*

On honore aujourd'hui un grand Serviteur de Marie, saint Jacques de la Marche, à qui la très-sainte Vierge accorda les grâces les plus signalées. Nous en raconterons seulement quelques-unes :

Digitized by Google

Ce fervent Religieux de l'Ordre des Mineurs se trouva une fois attaqué d'une fièvre lente à laquelle il était près de succomber. Dans cet état, il se rendit à la sainte Maison de Lorette, où pendant qu'il célébrait avec dévotion la Messe pour obtenir sa guérison, la très-sainte Vierge lui apparut et lui dit de demander à Dieu quelqu'autre grâce parce que celle-là lui avait déjà été accordée. Une autre fois, il se rendit encore à la même église, afin d'y prier pour le salut de son âme, car il avait éprouvé souvent de fortes tentations contre la pureté, et il obtint encore, en célébrant la Messe dans la sainte chapelle et par l'intercession de la très-sainte Vierge, d'être délivré de ces tentations. Un scélérat avait conçu le dessein d'ôter la vie au Bienheureux ; il se tint à cet effet près d'une petite chapelle de la très-sainte Vierge devant laquelle Jacques devait passer. Perdant qu'il l'attendait, il vit que l'image de Marie le regardait d'un œil terrible et menaçant, et ensuite il lui entendit prononcer ces mots : « Pourquoi restes-tu en ce lieu, homme injuste ? auras-tu le courage de donner la mort à mon serviteur ? » A ces paroles le malheureux tomba évanoui ; et quelques instants après Jacques passa devant cet homme qui vu l'état où il se trouvait, ne put lui faire aucun mal. Saint Jacques avait coutume de réciter la Salutation Angélique chaque fois qu'il passait devant une Image de la très-sainte Vierge, et il engageait les autres à adopter cette pieuse pratique ; il mourut enfin en invoquant les noms de Jésus et de Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Ruf, que Dioclétien fit martyr de Jésus-Christ avec toute sa famille.

1 QUARTO KALENDAS NOVEMBRIS.

Romæ sancti Rufi, quem cum omni familia sua Diocletianus Christi Martyrem fecit. — Apud Corinthum natalis sancti Sosthenis discipuli beati Pauli Apostoli, cujus mentionem facit idem Apostolus Corinthiis scribens. Hic ex principe Synagogæ conversus ad Christum, ante Gallionem Proconsulem acriter verberatus, præclaro initio fidei suæ primordia consecravit. — In Africa

Digitized by Google

A Corinthe, saint Sosthènes, disciple de l'Apôtre saint Paul, dont le même Apôtre fait mention, écrivant aux Corinthiens. Ce Saint, étant chef d'une synagogue, et s'étant converti à Jésus-Christ, fut frappé cruellement en présence du proconsul Galion, et consacra par une brillante initiative les prémices de sa foi.

En Afrique, saint Papinien et saint Mansuet, évêque, martyrs, qui, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Genséric, terminèrent leur glorieux combat en ayant tout le corps brûlé avec des lames de fer embrâsées, pour la défense de la foi catholique. Dans le même temps, d'autres saints Évêques, Valérien, Urbain, Crescent, Eustache, Cresconius, Crescentien, Félix, Hortulan et Florentien, condamnés à l'exil y achevèrent le cours de leur vie.

A Constantinople, saint Étienne le Jeune, saint Pierre, saint André et trois cent trente-neuf moines, leurs compagnons, qui, sous Constantin Copronyme, ayant été tourmentés par divers supplices pour le culte des saintes Images, confirmèrent, par l'effusion de leur sang, la vérité catholique.

A Rome, le bienheureux Grégoire, pape, troisième du nom, qui s'en alla au Ciel, illustre par sa sainteté et ses mérites.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Colman, ermite breton dans la forêt de Scisey.

sanctorum Martyrum Papiniani et Mansueti Episcoporum, qui tempore Wandalicæ persecutionis sub Genserico Rege Ariano pro fidei catholicæ defensione candentibus ferri laminis toto corpore adusti, gloriosum agonem consummarunt. Quo etiam tempore alii sancti Episcopi, Valerianus, Urbanus, Crescens, Eustachius, Cresconius, Crescentianus, Felix, Hortulanus et Florentianus damnati exilio, cursum vitæ suæ impleverunt. — Constantinopoli sanctorum Martyrum Stephani junioris, Basilii, Petri, Andreæ, et Sociorum trecentorum et trigintanovem Monachorum, qui sub Constantino Copronymo pro sanctarum Imaginum cultu variis excruciati suppliciis, veritatem catholicam effuso sanguine confirmarunt. — Romæ beati Gregorii Papæ tertii, qui sanctitate meritisque præclarus migravit in cœlum. — Neapoli depositio sancti Jacobi Piceni Confessoris, Ordinis Minorum, vitæ asperitate, apostolica prædicatione, ac pluribus pro re christiana obitis legationibus præclarus, quem Benedictus Decimustertius Pontifex Maximus Sanctorum fastis adjunxit.

Digitized by Google

Saint Acace, compagnon de saint Hirénarque, honoré le 27 novembre.

Saint Clair, confesseur, honoré à Tours.

Saint Philippe, évêque de Vienne en Dauphiné. Il présida le sixième Concile de Paris et mourut vers l'an 530.

Saint Pierre, moiné de Constantinople, martyr avec saint Étienne le Jeune.

Saint Théodule et saint Trophime, martyrs avec plusieurs autres.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Baptiste Huot, né près de Baume-les-Dames au diocèse de Besançon, vicaire près de Clairval, ayant refusé le serment schismatique, arrêté en 1793, conduit à Besançon, condamné à mort comme prêtre réfractaire et, comme la guillotine n'était pas alors à Besançon, fusillé avec un autre prêtre le 28 novembre 1793.

Julien Alexis Lebail, prêtre à Sulniac, diocèse de Vannes, quitta la France pour éviter le serment schismatique, y rentra en 1797, fut arrêté, envoyé à Rochefort pour la déportation, déporté, et mourut au désert de Sinnamary le 28 novembre 1790, à l'âge de 43 ans.

Jean Baptiste Tramonteil, prêtre du diocèse de Limoge refusa le serment schismatique et resta dans sa paroisse saint Pardoux-les-Vaux. Arrêté en 1794 conduit à Rochefort, embarqué pour la déportation, mort en route dans le navire le 28 novembre 1794 à l'âge de 55 ans, enterré au fort Vazeux sur les bords de la Charente.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Saturnin, évêque de Toulouse, martyr. — Saint Saturnin et saint Sisinnius, martyrs à Rome. — Sainte Stratonice, vierge et martyre. — Saint Siffrein, évêque de Carpentras. — Les sept martyres de Sébaste. — Saint Mahanès, martyr en Perse. — Saint Brandon, abbé en Irlande. — Saint Radbod, évêque d'Utrecht. — Le Bienheureux Alvare Pélage, évêque de Selve. — La Vénérable Rosade, martyre. — Le Vénérable Père Louis Félici, de la Compagnie de Jésus, fondateur de l'Union des Prêtres de Saint-Paul. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. - Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SATURNIN,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, MARTYR.

Quant à la première introduction du Christianisme dans les Gaules, l'ancienne tradition est, que le Christianisme fut prêché dans la Gaule méridionale par saint Lazare, premier Évêque de Marseille; par ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine; et par saint Maximin, un des soixante-douze Disciples, premier Évêque d'Aix; que, sous l'empereur Claude, saint Pierre envoya dans les Gaules, accompagnés d'autres Missionnaires, les sept Évêques suivants : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges, Austremoine de Clermont, Gatien de Tours et Valère de Trèves; que le Pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, envoya Denys l'Aréopagite, premier Évêque de Paris.

D'un autre côté, saint Epiphane dit de saint Luc qu'il prêcha en Dalmatie, en Gaule, en Italie, mais principalement en Gaule. Le même Père dit encore que Crescent, disciple de saint Paul, vint prêcher dans la Gaule, et que c'est une erreur d'appliquer à la Galatie ce que dit l'Apôtre à cet égard dans sa

Digitized by Google

seconde Épître à Timothée. Saint Isidore de Séville compte encore l'Apôtre saint Philippe parmi ceux qui prêchèrent l'Évangile dans les Gaules. Aussi, dès l'année 190, saint Irénée de Lyon prouvait-il la vérité de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les églises du monde, parmi lesquelles il met les églises établies chez les Celtes ou Gaulois. Quelques années après Tertullien disait aux Juifs que les diverses nations des Gaules s'étaient soumises au Christ avec le reste de l'univers. Les diverses nations des Gaules sont les quatre provinces en lesquelles Auguste les avait divisées : Narbonne, Lyon, Belgique, Aquitaine. Telle est l'ancienne tradition, et du pays et d'ailleurs, sur la première introduction du Christianisme dans les Gaules.

Un savant ecclésiastique de nos jours a montré que cette ancienne tradition est la véritable, et qu'elle est appuyée de bonnes preuves. Il cite entre autre un ancien manuscrit, autrefois à l'église d'Arles, dans lequel sont recueillies les lettres des Papes aux Archevêques de cette métropole, depuis le Pape Zozime jusqu'à saint Grégoire le Grand. Or, immédiatement après les lettres du Pape Pélage à Sapaudus, qui mourut en 586, et avant celles de saint Grégoire à Virgile, on lit ce titre peint en vermillon : *Des sept personnages envoyés par saint Pierre dans les Gaules, pour y prêcher la foi;* et ensuite les paroles suivantes : *Sous l'empereur Claude, l'Apôtre Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher la foi de la Trinité aux gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières : Ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère: enfin plusieurs autres que le bienheureux Apôtre leur avait donnés pour compagnons.* Saint Raban Maur, évêque de Mayence, dans sa vie de Marie-Madeleine, parle également de Trophime d'Arles, de Paul de Narbonne, de Martial de Limoges, de Saturnin de Toulouse, de Valère de Trèves, comme envoyés au temps même des Apôtres.

Saint Saturnin assemblait son troupeau dans une petite église. Pour y aller de sa demeure, il passait devant le capitole ou l'hôtel de ville, qui était en même temps le principal

Digitized by Google

temple des idoles. C'était dans ce temple que se rendaient les oracles : mais la présence du Saint, qui passait par là, rendit les démons muets. Les prêtres des idoles, persuadés que le silence de leurs dieux n'avait point d'autre cause, épièrent le moment où Saturnin passait, se saisirent de sa personne et le conduisirent dans le temple, en lui déclarant qu'il fallait, ou qu'il sacrifiât aux idoles pour réparer son impiété prétendue, ou qu'il l'expiât dans son sang. « Que me proposez-vous, répondit le Saint avec une généreuse liberté? J'adore un seul Dieu, et je suis prêt à lui offrir un sacrifice de louange. Vos dieux ne sont que des démons ; ils sont plus jaloux du sacrifice de vos âmes que de celui de vos victimes. « Pourrai-je les craindre, eux que je vois trembler devant un Chrétien? » Cette réponse excita la fureur des idolâtres. Il firent souffrir au Saint toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer.

Enfin ils l'attachèrent par les pieds à un taureau qu'on avait amené pour le sacrifice. L'animal, qu'on avait irrité, traîna le Martyr avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle sauter de la tête, et les entrailles sortir de son corps. Mais son âme affranchie de ses liens s'envola dans le royaume de paix et de gloire. Le taureau continuant de le traîner, ses membres se détachèrent, et les rues furent teintes de son sang. La corde s'étant rompue, le tronc du Saint resta dans la plaine qui était hors des portes de la ville. Deux femmes chrétiennes ramassèrent ce qu'elles purent retrouver de son corps ; puis, l'ayant renfermé dans une bière, elles le mirent dans une fosse profonde pour le dérober plus sûrement aux insultes des païens. Les reliques de saint Saturnin restèrent en cet état jusqu'au règne de Constantin le Grand.

Hilaire, alors évêque de Toulouse, fit bâtir une petite chapelle sur le corps de son saint prédécesseur. Sylvius, évêque de la même ville, vers la fin du IV^e^ siècle, jeta les fondements d'une église magnifique en l'honneur du saint Martyr. Exupère son successeur l'acheva, en fit la dédicace, et y transféra les reliques du saint Apôtre de Toulouse. Ce pieux trésor s'y garde encore avec vénération. (ROHRBACHER.)

Digitized by Google

SAINT SATURNIN ET SAINT SISINNIUS,

MARTYRS A ROME.

Le culte de saint Saturnin martyrisé à Rome du temps de l'empereur Dioclétien, n'est guère moins célèbre que celui de saint Saturnin de Toulouse : on peut dire même qu'il est de plus grande étendue dans l'Église, puisque l'on fait commémoration de lui, partout où se dit le bréviaire romain. C'était un vieillard qui fut condamné pour la foi de Jésus-Christ à tirer du sable, et à l'apporter à Rome : et il était assisté dans ce rude travail par saint Sisinnius diacre de l'église de Rome, condamné à la même peine. Ce tourment parut trop lent aux ennemis de la Religion chrétienne, qui les persécutaient et qui ne pouvaient les voir vivre si longtemps. On les remit en prison l'un et l'autre, on leur fit souffrir divers supplices pour tâcher de les faire retourner à l'idolâtrie : et lorsque leur juge vit qu'il y perdait son temps et son crédit, il leur fit trancher la tête. Un Chrétien, nommé Thrason, retira leurs corps secrètement, et alla les enterrer dans un champ qu'il avait sur le chemin du Sel. Le culte de saint Saturnin paraît avoir commencé aussitôt après son martyre. Le calendrier romain dressé vers le milieu du IV^e^ siècle, le marque seul, sans faire mention de Sisinnius au 29 de novembre, et met sa déposition au cimetière de Thrason, qui faisait partie de celui de Priscille, et qui a été aussi appelé du nom de saint Saturnin. On voit aussi sa fête marquée au 29 novembre, dans les anciens Martyrologes du nom de saint Jérôme, dans celui de Bede, qui y joint saint Sisinnius, dans ceux du IX^e^ siècle, et généralement tous les suivants. Dans le sacrementaire du Pape Gélase, saint Saturnin a un office au vingt-neuvième de novembre, qui lui est commun ave les saints Martyrs Chrysanthe, Maur, et Darie, où néanmoins saint Chrysanthe est nommé seul avec saint Saturnin. Dans celui de saint Grégoire le Grand, il en a un autre qui lui est tout particulier, c'est-à-dire, qu'il n'y est fait mention que de lui seul. C'est ce qui se

Digitized by Google

voit aussi dans le calendrier romain du VIII^e^ siécle publié par Fronteau, où il a une Messe séparée de celle de la vigile de saint André, de même que dans ces anciens sacramentaires. Maintenant on se contente d'une simple commémoration du Martyr dans l'Office de la vigile. L'église de saint Saturnin à Rome bâtie sur son tombeau dès le IV^e^ siècle, fut rebâtie vers l'an 528, par le Pape Félix III, parce qu'elle avait été brûlée. On a eu soin de la rétablir de temps en temps et de l'entretenir toujours depuis jusqu'à la fin du XII^e^ siècle. Mais personne ne s'étant mis en devoir de la rebâtir après sa dernière destruction, l'on en tira le corps du Saint, et on le transporta, dit-on, dans l'église de Saint-Jean-Saint-Paul, hors le chef qui fut mis dans celle de Saint-Pierre aux lions.

Les Minimes de Paris semblent avoir une prétention semblable. Le Père Giry s'en défie néanmoins, et avoue que le corps qu'ils ont sous le nom de saint Saturnin n'a point été tiré du cimetière de Trason sur le chemin du Sel, mais de celui de Calliste, lorsque le Pape Urbain VIII le donna à Jules Mazarin depuis cardinal et ministre en France. Le Cardinal fit présent de la relique à la femme du S^r^ Particelli dit d'Emeri surintendant des finances, qui la donna aux Minimes. Elle fut déposée dans la chapelle de saint Michel de l'église de la place Royale, le 26 août de l'an 1641, après que la visite de la châsse et des ossements eût été faite par l'Archevêque Jean-François de Gondi. La fête de cette réception se célebrait ci-devant aux Minimes le 29 novembre : maintenant elle se fait le dimanche après le 26 août.

Pour ce qui regarde le corps de saint Sisinnius, le compagnon du martyre de saint Saturnin de Rome, on tient qu'il fut mis dans l'église de Saint-Martin des Monts à Rome ou du titre d'Equice par le Pape Sergius II dont le Pontificat commença l'an 844. Les Religieuses du Charme de l'Ordre de Fontevraut dans le diocèse de Soissons, prétendaient en avoir un ossement considérable, et gardaient les titres qui font foi de la manière dont cette relique leur a été envoyée.

L'on voit dans le recueil de Gruter une inscription de vers

Digitized by Google

attribués au Pape Damase qu'on dit avoir été mise sur le tombeau de saint Saturnin. On lit que l'officier Gratien qui avait fait déchirer les membres au Saint, et avait déchargé sur lui toute sa furie et tout son fiel, sans pouvoir venir à bout de le faire renoncer à la foi de Jésus-Christ, fut vaincu lui-même par la vertu desprières du Martyr et qu'il embrassa la véritable Religion.

SAINTE STRATONICE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sous l'empire de l'impie et féroce Maximien, une multitude de Chrétiens furent immolés à Cysique, en Orient. Une foule immense s'était pressée à la suite des Martyrs pour assister à leur trépas. La fille du préfet de la ville, Stratonice, accompagnée de ses nombreuses esclaves, avait suivi la foule et s'était placée sur le haut des murailles pour assister à ce spectacle de sang.

Quand elle vit les Chrétiens courir à la mort et présenter avec allégresse leur tête à la hache des bourreaux, Stratonice fut frappée de cette grandeur d'âme : cela lui sembla tenir du prodige ; elle s'écria : « Quelle espèce d'hommes est-ce ici? Qui donc est ce Christ invoqué par eux? » Un jeune Chrétien l'entendant ainsi parler lui dit : « Ce Christ est le Fils du vrai Dieu, descendu du Ciel, et fait homme pour notre salut ; ces hommes et ces femmes sacrifient avec bonheur cette vie mortelle, parce que leurs âmes s'envolent au Ciel, pour une vie heureuse qui n'aura point de fin. » La jeune patricienne reprit : « Et qui me montrera cette vie bienheureuse qu'on mène au Ciel? » — « Si vous croyez en Jésus-Christ, répliqua le jeune Chrétien, il fera briller sa lumière divine en votre âme, et il vous dévoilera la majesté de sa gloire céleste. »

Stratonice invoqua le Seigneur; l'Esprit-Saint descendit en elle ; regardant le Ciel et marquant son front du signe de la Croix, elle s'écria : « Jésus, Dieu des Chrétiens, ouvrez mes

Digitized by Google

yeux à votre lumière, et faites briller en moi les rayons de votre vérité. » Alors elle vit le Ciel s'ouvrir, et une lumière en descendre en forme de colonne, sur les corps des Martyrs, et elle s'écria : « Seigneur Jésus, donnez-moi de sortir de la vie comme eux ! »

Le vieil Apollone, son père, apprenant ceci, fut saisi d'une immense douleur ; il courut au lieu où sa fille était prosternée, et la relevant, il lui criait : « Ma fille, quel délire s'est emparé de toi? Tu déshonores notre famille. » — « Non, non, répond-elle, je veux au contraire nous préserver d'une éternelle ignominie. » On l'enleva de force et on la reconduisit à la demeure paternelle. Mais elle passa toute la nuit en prières, et, au sein des ténèbres, une lueur éclatante vint illuminer sa chambre ; tout à coup lui apparut un être surhumain, dont le visage brillait comme l'éclair : « Stratonice, s'écria-t-il, prends courage ; méprise les ennemis du Christ, brave les tourments qu'ils te vont préparer et tu seras couronnée d'un bonheur parfait dans la société des Saints. » A ces mots, la vision disparut, et la vierge se sentit enflammée d'une merveilleuse ardeur à défendre sa foi.

Le jour brillait à peine ; son vieux père accourt tout en larmes : « Ma fille, lui dit-il, n'accable pas ma vieillesse d'un amer chagrin. » Stratonice lui répond : « Mon père, abjurez le culte des faux dieux, adorez avec moi le Dieu véritable, et vous serez plein de joie. » — « Tu crois donc, dit le père, qu'il est sage de mépriser les dieux qu'adorent nos empereurs pour adorer un homme qui est mort sur une Croix? » — « Oui, mon père, il est juste d'adorer le Christ, immolé pour notre salut ! » Le malheureux vieillard, à ces mots, déchire ses vêtements, et tout frémissant de colère et de douleur, court chez le président Jules, pour lui faire part de son infortune.

« Je ne puis vraiment te permettre, dit le président au préfet, de souffrir que ta fille abandonne les dieux de la patrie, pour se mêler aux superstitions des Chrétiens. » — « Ta colère contre moi serait injuste, repart le préfet ; je ne méprise point les dieux adorés de nos princes. » — « Pourquoi

Digitized by Google

ta fille les renie-t-elle? » — « Je te le jure, je l'ai ignoré jusqu'à ce jour. » — « Si ta fille ne dépose son opiniâtreté, je l'y contraindrai par les tourments. » Jules proposa sept jours à Apollone pour changer le cœur de sa fille ; mais il n'en put rien obtenir.

« Stratonice, lui dit le président, en la fixant d'un air terrible, quelle n'est pas ta folie? Tu vas te prosterner dans le sang de ces misérables, condamnés aux derniers supplices? » — « C'est par ce sang des Martyrs, dit-elle, que Dieu est réconcilié avec les hommes. » — « Tu as le délire, Stratonice : tu insultes nos dieux ; tu méprises nos empereurs ; tu déshonores ton vieux père. » — « Mon véritable père est au Ciel. » Jules se tournant vers Apollone, lui dit : « Vois-tu l'insolence de ta fille? » Puis, s'adressant de nouveau à la jeune vierge : « Allons, dépose ton audace, où je te fais déchirer le corps par les fouets, de manière à inspirer à tous une terreur salutaire. » — « Courage, président ; tu tiens mon corps sous ta puissance, mais mon âme est aux mains de mon Dieu. »

Le président ordonna de l'étendre sur le chevalet, et de la frapper avec des verges et des branches épineuses. Les farouches licteurs la battirent avec une telle violence que le sang coulait de tout son corps, déchiré par cette horrible flagellation. « Veux-tu obéir maintenant? » lui dit le juge. » Que m'importent tes tourments? » répondit la courageuse et intrépide victime. Le président la fit jeter en prison, avec défense de lui donner une goutte d'eau, qui ne se refuse point même à des scélérats.

Deux jours après, mêmes interrogatoires, mêmes réponses, et même supplice. « Et quelle est maintenant ta résolution? » dit le juge. « Elle n'a pas changé, et j'y persisterai jusqu'à la fin de ma vie. » Transporté de fureur, le président ordonne de suspendre la Servante du Christ, et d'allumer au-dessous d'elle une masse de soufre, afin de la suffoquer. La vapeur empestée du soufre monte à son visage, mais changée en un parfum des plus suaves. Le président ressentit un moment d'effroi ;

Digitized by Google

mais bientôt il s'écria : « Qu'on brûle cette impie avec des lames rougies au feu ! » Les lames ardentes se refroidirent au contact de sa chair virginale. Alors le juge fit battre à coups de verges l'intrépide Martyre, jusqu'à ce qu'elle tombât mourante, et il la fit rejeter dans un cachot, toujours avec défense de lui donner même une goutte d'eau fraîche.

La vierge, demeura ainsi trois jours, étendue dans sa prison comme une souche immobile : tous ses membres étaient engourdis par la souffrance ! Elle ne prit aucune espèce de nourriture. Enfin un Ange descendit du Ciel, lui rendit ses forces, étancha sa soif et lui enleva toutes ses douleurs ; puis il lui dit : « Ma sœur, ne crains rien ; les impies te réservent encore bien des tourments, mais ce combat leur procurera autant de honte qu'il t'apportera de gloire. » Cette apparition la combla d'une joie ineffable.

Après quatre jours, Stratonice fut de nouveau mise en face de son juge. « Dis-moi, s'écrie celui-ci, stupéfait de la voir en pleine santé, dis-moi, quel médecin t'a guérie? » Stratonice le regarde et se prend à rire. « Effrontée, dit le juge, de quoi ris-tu ? » — « Je ris de toi, de ta déraison. Et, si je t'indique ce médecin, que lui feras-tu ? » — Je le livrerai aux flammes. » — « Eh bien ! ce médecin, c'est le Christ ; élève-toi contre lui, homme de néant. C'est lui qui te prépare les immenses brasiers allumés par sa colère. » Cette hardiesse de langage mit le président en une fureur indicible ; il fit suspendre sa victime, et lui déchirer tout le corps avec des ongles de fer, sans qu'une plainte sortît de sa bouche, sans qu'elle poussât un gémissement. Après quoi elle fut rejetée dans sa prison.

Deux jours plus tard elle fut conduite en un temple d'idoles, pour y sacrifier. Quand elle fut entrée, elle leva les yeux vers les idoles, et s'écria : « Dites-nous, ô dieux, si nous devons vous adorer ou vous mépriser. Mais vous ne répondez point : vous êtes des dieux muets et sourds. » — « Est-ce ainsi qu'on adore les dieux? » dit le président. On la fit sortir aussitôt du temple, et on l'étendit encore une fois sur le chevalet, où on lui déchira les membres, en la frappant violemment avec des

Digitized by Google

lanières toutes fraîches. Puis elle demeura cinq jours entiers enchaînée dans sa prison, sans le moindre soulagement.

Le président imagina enfin de condamner sa victime à être jetée dans une fosse où se trouvaient des cadavres en putréfaction, et d'où s'exhalait une odeur d'une insupportable fétidité. « Stratonice, lui dit-il, tu vas être jetée au milieu d'une fosse pleine de pourriture ; nous verrons si ton Christ pourra t'en arracher. » — « Tu défies mon Dieu, s'écrie Stratonice ; eh bien ! j'espère qu'il me viendra en aide. » La condamnation s'exécuta, et le Christ exauça la foi de sa Servante fidèle. Durant sept jours, la vierge, au sein de cette fosse en putréfaction, respira une odeur céleste et un parfum délicieux, qui la guérit de toutes ses plaies. Quand le juge apprit cette merveille, il se mit à trembler, et dans son étonnement il lui échappa ce mot : « Je n'ai plus d'armes contre une telle ennemie ! »

Cependant cet homme féroce redoutait la colère des empereurs. Il prit le parti d'écrire à Maximien, qui lui fit répondre de livrer cette fille impie au glaive du bourreau. Le juge déclara donc à l'accusée que, par ordre de l'empereur, sa tête allait tomber sous le glaive. « Exécute l'ordre de l'empereur, dit Stratonice, et donne-moi ainsi la couronne que m'ont value tes tourments. » Le monstre n'était pas rassasié de l'horreur des supplices ; il soumit encore l'intrépide vierge à de nouvelles tortures, avant de la livrer à la mort. Il y perdit son temps et sa peine. Arrivée enfin au champ du martyre, Stratonice, à genoux et les yeux vers le Ciel, s'écria : « Seigneur Jésus, pardonnez-moi mes péchés ; j'ai soumis avec joie mon cœur aux tourments pour votre amour ; avez pitié de moi dans votre miséricorde, et recevez-moi dans votre bienheureux séjour. » Quand elle aperçut le glaive étincelant sur sa tête, elle dit : « Seigneur, recevez mon âme ! » et tomba sous le coup.

Un jeune homme, son fiancé, appelé Séleucus, à qui elle avait communiqué sa foi et inspiré son ardeur et son courage, endura les mêmes supplices, et reçut avec elle la même cou-

Digitized by Google

ronne. Le peuple se précipita autour de leurs corps, recueillit leur sang, et vénéra d'enthousiasme leurs reliques sacrées, qui furent embaumées d'aromates, enveloppées dans la soie, et déposées dans le même tombeau. (CHAPIA.)

SAINT SIFFREIN,

ÉVÊQUE DE CARPENTRAS.

L'étranger qui arriverait dans la vieille et gracieuse capitale du comté Venaissin un soir du 26 ou du 27 novembre, et que la curiosité, à défaut de tout autre sentiment, conduirait dans son ancienne cathédrale, l'un des plus beaux monuments de l'art ogival dans le midi, y serait témoin d'un spectacle dont ne semblait plus susceptible notre siècle si positif, si froid en apparence, pour tout ce qui touche à la Religion : il verrait la vaste enceinte de l'Église suffisant à peine à contenir des milliers de fidèles respectueux et attentifs, la nef et surtout le sanctuaire splendidement illuminés, un Clergé nombreux et paré des plus beaux ornements célébrant l'Office divin : s'il est sensible aux charmes de la bonne musique, il y entendrait avec ravissement un chœur choisi et un orchestre d'élite exécutant des chants qu'on n'entend nulle part ailleurs, des chants qui rentrent dans les saines traditions de la grande musique religieuse et rappellent à s'y méprendre la facture large et grandiose de Haëndel ou semblent empruntés à une Messe de Rinck ou à un chœur de Méhul[1] : enfin, présidant à toute cette fête, notre étranger verrait se dresser au-devant du sanctuaire, sur un autel resplendissant de lumières et de fleurs la statue d'un Évêque richement décorée dans le goût du Moyen-Age, tenant d'une main la crosse pastorale, de l'autre bénissant le peuple qui s'incline à ses pieds et chante ses louanges. Ajoutons que notre étranger aurait besoin d'une grande prudence s'il voulait demander à un enfant de Carpentras quel

[1] Tel est le jugement que portent les connaisseurs du *Beatus vir* de Boudou et de l'hymne de Papet qui, avec le *Dixit* de Labaide, composent depuis près de deux siècles les chants traditionnels de la Saint-Siffrein.

Digitized by Google

est l'objet de cette fête, car celui-ci ne peut souçonner qu'on ne connaît pas dans le monde entier le grand saint Siffrein, évêque et patron de sa ville natale.

C'est que depuis treize siècles et plus le nom de saint Siffrein est inséparable du nom de Carpentras. Presque toutes les anciennes villes épiscopales du midi, (et Dieu sait si les évêchés étaient multipliés dans notre région) ont pour patron un de leurs Evêques, et les peuples restés foncièrement chrétiens malgré les apparences contraires, n'ont pu se déshabituer encore du souvenir familier de leurs anciens pasteurs. Transmise sans interruption de père en fils depuis des siècles, la tradition nous a conservé le souvenir des lieux où passèrent nos saints Evêques, des églises qu'ils construisirent, où ils instruisaient leur peuple, où ils aimaient à prier : en passant par les chemins de nos plaines ou les sentiers de nos collines, nous pouvons retrouver la trace de leurs pas : nous respirons l'air qu'ils ont respiré, nous sommes les descendants de ceux qui les ont vus, de ceux qu'ils ont amenés, peut-être à la vraie foi, régénérés dans les eaux du saint Baptême, instruits par les paroles de salut qui découlaient de leurs lèvres, visités, guéris, peut-être dans leurs infirmités. Une Eglise, c'est une, famille qui se perpétue, à travers les âges, sans solution de continuité : le saint Evêque qui, après sa mort, en est devenu le Patron ne cesse pas de veiller sur elle du haut du Ciel : on l'invoque, et bien des fois des grâces précieuses sont accordées dont on se croit redevable à son intercession : sa tombe, au-dessus de laquelle s'élève une église, devient glorieuse par les miracles qui s'y opèrent et l'empressement des populations à la visiter : au sein de la mort le bienheureux Patron est toujours vivant : nous sommes donc toujours son peuple et les brebis de son troupeau[1]. C'est ce sentiment, sans contestation possible, qui seul peut expliquer comment, en dépit de toutes les révolutions, reste populaire le culte des Saints locaux ; sans sortir de

[1] Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus (Psal. XCIV, 6).

Digitized by Google

l'étroit rayon qui nous entoure, c'est ce qui nous explique la dévotion de Tarascon pour sainte Marthe, d'Avignon pour saint Agricol, de Cavaillon pour saint Véran, de Vaison pour saint Quenin, de Carpentras et de Vénasque pour saint Siffrein.

Nous venons de nommer Vénasque : nous ne tarderons pas à voir que cette vieille cité, devenue aujourd'hui un humble village, a le droit, aussi bien que Carpentras, de revendiquer saint Siffrein comme lui appartenant en propre.

La vie de saint Siffrein n'a pas été écrite par le burin inflexible de l'histoire : la plupart de ceux qui ont retracé avant nous le récit des actions et le tableau des vertus du saint Evêque de Carpentras se bornant, trop souvent, à copier leurs devanciers ou se contentant d'une érudition de seconde main, ont commis diverses inexactitudes. Plusieurs points se rattachant à cette vie exigeraient de sérieuses dissertations historiques, soit pour contrôler, soit pour confirmer ce qui a été regardé comme établi jusqu'à aujourd'hui. Le cadre que nous nous sommes tracé et le but que nous nous proposons ne comportent ni ces développements, ni ces discussions : nous voulons faire une œuvre de piété et d'édification, plutôt qu'une œuvre de critique historique. Mais tout en évitant la discussion qui est du domaine aride de la science, nous tenons à faire une œuvre sérieuse, nous devrons donc, de temps à autre, relever sommairement quelques légères fautes échappées à nos devanciers.

Deux documents ont servi de thème à ceux qui ont traité avant nous de la vie du saint Patron de Carpentras. Ce sont les deux notices qu'a publiées le patient collectionneur des archives et monuments écrits ou traditionnels de l'abbaye de Lérins : Vincent Barralis dans le tome II (page 130 et suivantes) de son ouvrage intitulé *Chronologia Sanctorum et aliorum virorum illustriam sacræ insulæ Lerinensis*[1].

Ces deux notices ont été textuellement reproduites par

[1] 2 vol. in-4°. — Lyon 1613.

Digitized by Google

Surius dans ses vies des Saints au 27 novembre (édition de 1618). Barralis, et Surius après lui, se contentent de nous dire que ces deux pièces sont extraites de très-anciens manuscrits de l'abbaye de Lérins : mais ni Barralis ni Surius ne nous fournissent la moindre donnée sur l'âge ou sur les auteurs de ces deux pièces. Dans la riche collection de la bibliothèque d'Inguimbert à Carpentras, nous avons eu la bonne fortune de trouver un bréviaire à l'usage de cette église, écrit dans le courant du XIII^e^ siècle, et renfermant l'Office qu'on célébrait à cette époque dans notre église cathédrale en l'honneur du saint Evêque : cet Office complétement inédit, à notre connaissance, est écrit selon le bon goût liturgique du Moyen-Age, c'est-à-dire que sous forme d'hymnes, antiennes, versets ou répons, il renferme toute la vie du Saint ; c'est donc un précieux document qui nous a permis d'appuyer, en les contrôlant, les monuments originaires de Lérins. De plus les leçons de cet Office étant évidemment empruntées à la première des vies publiées par Barralis, nous sont une garantie certaine, s'il en était besoin, que cet auteur n'a point supposé la vie qu'il nous assure avoir tirée d'un manuscrit ancien, puisque dès le XIII^e^ siècle le texte de cette vie servit de leçons liturgiques dans l'église de Carpentras. Ajoutons enfin que les leçons du troisième nocturne, dans ce vieil Office de saint Siffrein, nous donnent le récit d'un miracle qui ne se retrouve ni dans Barralis, ni dans Surius, ni dans aucun auteur postérieur.

Pour en finir avec cette question des sources, à laquelle nous ne reviendrons plus, mais dont l'importance n'échappera à personne, nous dirons qu'à notre avis, la seconde des notices publiées par Barralis est de beaucoup plus ancienne que la première. Elle a pour titre : *Discours en la fête de saint Siffrein, évêque de Carpentras et moine de l'île sacrée de Lérins*[1]. La fête de notre Saint se célébrait à Lérins le 29 novembre : ce document est probablement un vrai discours prononcé, nous ne savons en quelle année, et dont sans doute lecture

[1] *Sermo in celebritatis die S. Siffredi..... ex mss. vetust. codice ejusdem monasterii.*

Digitized by Google

devait être faite chaque année dans l'Office du Saint au jour de sa fête. L'auteur avoue qu'il a écrit d'après des témoins dignes de foi, et sur la relation d'écrivains antérieurs[1] : dans une circonstance, il adresse directement la parole à son Abbé. Nous ne nous exposons donc pas beaucoup, en affirmant que l'auteur de ce panégyrique est un moine de la célèbre abbaye qui compte saint Siffrein parmi ses plus illustres enfants.

L'examen attentif de ce document nous permet également d'en assigner approximativement la date. Nous remarquons en effet que bien qu'écrit en prose, comme il convient à un discours, il renferme en divers endroits tantôt des vers latins, de vrais alexandrins que Vigile n'eut pas avoués, sans doute, mais qui appartiennent encore aux bonnes traditions de la prosodie latine; tantôt au contraire des vers dont l'unique caractère est la rime jointe à une cadence plus ou moins prononcée, mais qui se rapproche beaucoup plus de nos prosodies modernes que de la versification latine. Or, il y a là un élément sérieux permettant de fixer approximativement une date à cet ouvrage. Si la rime fut le caractère à peu près dominant des légendes de Saints écrites pendant les x^e^ et xi^e^ siècles, son apparition timide et le mélange des vers rimés et d'alexandrins que nous constatons dans cet ouvrage, nous permettent de lui assigner une date antérieure même à cette époque : ajoutons que le style obscur et diffus de ce document vient confirmer cette première donnée, et se rapporte assez bien avec l'état de la littérature pendant les viii^e^ et ix^e^ siècles. Si maintenant nous nous rappelons que l'auteur affirme s'être servi de documents antérieurs, nous comprendrons que ces documents primitifs nous rapprochent beaucoup d'une époque contemporaine à notre Saint lui-même.

L'autre document publié par Barralis et Surius est évidemment postérieur à celui dont nous venons de parler[2]. On n'y remarque plus ce mélange de prose, d'alexandrins et de vers

[1] *Nec differam votis cultorum propalare quæ fide proborum testium ac scriptorum relatione notuere mihi.*

[2] Il a pour titre : *De S. Siffredo, episcopo Carpentoractensi, alias Vendas-*

Digitized by Google

rimés : le style en est plus ferme et plus clair ; quant au fond même de l'ouvrage, c'est évidemment un abrégé de celui que nous venons de signaler : même marche de récit, mêmes événements, parfois expressions complètement identiques ; c'est une copie réduite des deux tiers. C'est ce document, avons-nous dit, dont nous retrouvons plusieurs fragments dans le bréviaire manuscrit de Carpentras du XIII^e^ siècle : le bréviaire de Cavaillon imprimé à Avignon en 1513 et le bréviaire d'Apt imprimé à Lyon en 1532 en reproduisent également quelques passages à l'Office de saint Siffrein. Un document commun à trois églises différentes, est-il besoin de le faire remarquer? porte d'incontestables preuves d'authenticité et de véracité[1]. La vie de notre Bienheureux que nous allons donner d'après ces sources, ne repose donc pas sur une tradition populaire, vague, incertaine et souvent contradictoire : elle repose sur des monuments dont tout esprit impartial ne peut récuser l'autotorité. Sans doute ces documents ne remplaceront jamais les récits contemporains : ils seront forcément incomplets, fautifs peut-être en quelques points, ainsi que nous le remarquerons, mais en somme, comme le dit M. Mary-Lafon pour plusieurs légendes semblables à celle de saint Siffrein, le récit du moine anonyme de Lérins nous retrace assez exactement la physionomie du saint Evêque que nous voulons étudier[2].

Siffrein[3] naquit un peu avant la fin du V^e^ siècle, probablement vers 488 ou 490. Quelques auteurs voyant une construc-

censi, ex monacho sacræ insulæ Lerinensis, ex mss. pervetusti codicis dicti monasterii.

[1] Fornery (1675-1756), érudit estimé et sérieux, auteur d'une *Histoire ecclésiastique et religieuse du comté Venaissin et de la ville d'Avignon,* restée manuscrite, nous apprend que de son temps on avait découvert dans les archives de l'évêché de Carpentras un manuscrit contenant la vie de saint Siffrein, écrite en latin et conforme dans le fond à celle que Barralis a insérée dans sa chronique, extraite des archives de Lérins, par le moine dom Michel de la Mirandole, par ordre du P. Hilaire, d'Antibes, abbé de ce monastère. Hilaire Giraudy, ou d'Antibes, était Abbé régulier de Lérins en 1599.

[2] *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France,* tom. II, pag. 153.

[3] En latin *Siffredus, Sisfredus, Suffredus, Syffredus, Suffrenus.*

Digitized by Google

tion germanique dans son nom de *Siffredus*, qu'on faisait dériver de *Sigefridus*, l'ont cru originaire du nord de la France, et ont traduit par Champagne la *Campania* du vieux chroniqueur. Il est vrai que Grégoire de Tours désigne déjà par le mot *Campania* le pays connu depuis lors sous le nom de Champagne[1]. Néanmoins le contexte des chroniques de Lérins ne permet pas d'adopter cette interprétation : il y est dit que le père de saint Siffrein, originaire de la Campanie, avait été élevé à Albano, ville dont il possédait la moitié par droit de succession. Or, disent les doctes auteurs de la *monographie* de saint Siffrein, *en Champagne, nous ne connaissons pas de ville qui s'appelle Albano*[2]. De plus en racontant le voyage de saint Siffrein et de son père lorsqu'ils se rendirent à Lérins, le chroniqueur entre dans d'assez longs détails sur la mer qu'ils eurent à traverser, le vent favorable qui les poussa au port etc.[3]. Il est aussi difficile d'admettre que tous ces détails soient pure métaphore que de supposer qu'il s'agit uniquement de peindre la traversée du petit bras de mer qui sépare l'île de Lérins des côtes de Provence. Nous sommes donc en droit de nous en tenir à l'opinion ancienne et commune qui fait notre Saint d'origine italienne, soit qu'il y ait vu le jour dans les plaines délicieuses de la Campanie, comme l'insinue son ancien Office[4], soit qu'il faille lui assigner pour patrie les fraîches collines d'Albano, où son père paraît avoir fait sa résidence habituelle. Du reste ce détail importe peu à l'histoire.

Ni les chroniques de Lérins, ni l'ancien Office de Carpentras

[1] *Dictionnaire des noms propres de la langue latine*, par Quicherat, *verbo Campania.*

[2] *Monographie de l'église cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras*, par MM. Andréali, professeur d'histoire, et Lambert, architecte, pag. 16.

[3] *Iter admovit, trucique pelago carbasa librans, prospero usus flamine venti, ad præoptatum properat portum. Rate relicta anchora fixa cum unico nato se duxit ad claustra...* Surius, Sermo in celebritatis die sancti Siffredi, cap. III) : Nous désignerons ce document sous le nom de deuxième chronique, parce qu'il occupe la seconde place dans Barralis et Surius, quoique antérieur au premier, comme nous l'avons remarqué.

[4] *Christi miles Syffredus, — Campaniæ finibus — Extitit oriundus.*

Digitized by Google

ne nous apprennent le nom du père de notre Saint. Dans son Martyrologe gallican[1], du Saussay le nomme *Albanus*, sans indiquer sur quoi il fonde cette opinion. Fornery et après lui les auteurs de la *Monographie de saint Siffrein*, sans citer non plus leur auteur, donnent à ce vénérable personnage le nom d'*Ergastulus*. Fornery, auteur grave, aurait-il trouvé ce nom dans la vie manuscrite de notre Saint qu'il affirme avoir été découverte dans les archives de l'évêché de Carpentras, ainsi que nous avons dit plus haut? Nous pouvons le supposer, sans que rien nous l'indique au juste. Détail peu important encore : ne suffit-il pas à la gloire de cet homme d'avoir été le père d'un tel fils, et de l'avoir devancé dans le chemin de la perfection chrétienne et religieuse, comme nous allons le voir? Qu'importe que son nom soit un objet de discussion parmi les hommes s'il est écrit au livre de vie comme tout permet de le croire?

Ce qui est plus certain, c'est qu'il appartenait à une de ces vieilles et nobles familles romaines qui, au v^e^ siècle, tout en professant la foi chrétienne, avaient conservé les grandes traditions des patriciens. Le séjour de la capitale du monde, la grande Babylone de l'Apocalypse, n'avait point corrompu son cœur : né dans les plaines de la molle Capoue, de bonne heure il s'était retiré à Albano, l'*Alba longa* des anciens romains, au milieu des vastes propriétés de sa famille [2].

Quelques années plus tard, le noble patricien, cédant aux conseils de ses proches, demanda et obtint en mariage une jeune fille dont la noblesse ne le cédait en rien à la sienne[3]. Dieu ne nous a pas fait connaître non plus le nom de cette

[1] *Martyrologium gallicanum die* 27a *novembris.*

[2] *Hic namque miles Romanorum nobilium prosapia natus, sed intra civitatem Albanum alitus sumpsit corporis incrementum* (2^e^ chronique). La première ajoute... *civitatem Albanum quæ sibi jure hæreditario media debebatur propinquitatis successione.* Bien que nommé *miles* dans la chronique, rien ne prouve qu'il ait été en réalité un homme de guerre : ce mot peut désigner simplement un homme de condition noble et libre.

[3] *Non disparem stemmate, impellentibus proximis, sortitus uxorem* (2^e^ chronique).

Digitized by Google

femme qui devait être la mère d'un grand Saint, et de cette union naquit bientôt Siffrein, le futur Evêque de Vénasque et de Carpentras, celui qui devait donner un nouveau lustre à l'éclat dont jouissait déjà sa famille[1].

Quelles vertus étaient pratiquées sous le toit qu'abritait le jeune Siffrein, nous pouvons le conjecturer sans peine d'après ce que le vieux chroniqueur nous apprend du chef de cette famille. A peine Dieu eut-il béni son union par la naissance d'un fils, que le père conçut le généreux projet d'abandonner le monde pour se retirer dans une solitude. Les historiens contemporains ont maintes fois décrit ce grand mouvement qui, en ces siècles tourmentés, poussait au désert un si grand nombre d'âmes. Que de fois ne vit-on pas les héritiers des grandes familles romaines, comme les fils des leudes francs ou germains, s'arracher à toutes les douceurs de la vie, aux étreintes mêmes d'une épouse ou d'un enfant pour se retirer dans ces monastères célèbres qui depuis deux siècles avaient jailli du sol de la chrétienté! De l'Orient, berceau de vie monastique, ce souffle providentiel n'avait pas tardé à passer sur l'Italie, la Gaule, la Germanie et les Espagnes, et de toutes parts s'étaient levées ces légions de moines qui, tout en mortifiant leur chair, en étudiant et en priant, s'occupaient avec persévérance, à l'ombre de la Croix, à refaire sur des bases nouvelles cet édifice du vieux monde qui venait de s'écrouler sous les coups des barbares. Ce dégoût des biens de la terre, cette aspiration vers les choses du Ciel qui enfantait les moines se fit sentir de bonne heure au cœur du père de notre bienheureux Evêque[2]. Mais l'obligation de mettre ordre à la riche succession de sa famille, les embarras que lui suscitèrent ses proches et les soins de la première éducation de son jeune fils, l'obligèrent pendant quelque temps à différer l'exécution de son généreux dessein : ces retards qui, pour les âmes

[1] *Suam satis claram honestavit prosapiam* (Vetus officium S. Siffredi).

[2] *Occulta Dei operatione sumens humanam probus, paucis deliberavit cum ea temporum cultibus occupari... Ille cui jam præsentia fastidio erant, et vivere Christus...*

Digitized by Google

faibles, sont si funestes à une vraie vocation, ne firent qu'affermir le père de Siffrein dans sa résolution. Ni les vaines flatteries du monde, ni les caresses de son épouse, ni les plaintes affectueuses de ses proches, ni la séduction des honneurs auxquels la noblesse de sa famille lui permettait de prétendre ne purent ébranler cette âme généreuse : en attendant l'heure marquée par les desseins de Dieu, il mûrissait dans le silence de son cœur le dessein que la grâce lui avait inspiré[1].

Parmi les monastères célèbres qui, en ce temps-là, attiraient l'attention du monde chrétien tout entier, et provoquaient même bien souvent l'admiration et le respect des barbares, aucun, peut être de plus illustre que le monastère de Lérins. Laissons à un maître de la langue française et de l'hagiologie contemporaine le soin de nous dire ce que c'était que Lérins[2]. « Le marin, le soldat, le voyageur qui sort de la rade de Marseille ou de Toulon pour cingler vers Gènes, en longeant les côtes de la Provence, passe non loin de deux ou trois îlots pittoresques mais rocailleux, arides, surmontés d'un vieux donjon, de quelques ruines, et ça et là d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne. Et cependant, il est un de ces îlots qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'archipel héllénique : c'est Lérins.

« En 410 un homme y débarque et y reste. Il s'appelle Honorat..... Les serpents lui cèdent la place. Les disciples lui viennent en foule. Il s'y forme une communauté de moines austères et d'infatigables ouvriers. L'île change bientôt de face : le désert devient un paradis..... L'occident n'a plus rien à envier à l'orient, et bientôt cette retraite, destinée,

[1] *Surda aure adulantium verba sub nulla reparans, non jugalis molli amplexu, non affinium quereloso affectu, non honoris coruptibilis ambienda possessione, a concepta spe quam intra præcordiorum claustrum matura jam deliberatione signaverat revelli quivit* (2e chron.)

[2] M. de Montalembert : *Les Moines d'Occident* : tom. I, pag. 231 et seq.

Digitized by Google

dans la pensée de son fondateur, a renouveler sur les côtes de la Provence les austérités de la Thébaïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, un foyer de science et de vertu, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths, enfin une pépinière d'Évêques et de Saints qui répandaient sur toute la Gaule la science de l'Évangile et la gloire de Lérins. »

Nous aurions trop à faire si nous voulions rapporter tous les éloges que donnent à l'île sainte ceux qui ont vécu aux temps de sa splendeur, ou les vieux chroniqueurs qui plusieurs siècles après nous en retracent les gloires. L'auteur anonyme du panégyrique de saint Siffrein auquel nous empruntons les détails de cette histoire, ne peut s'empêcher lui-même de consacrer une page émue pour redire ce que fut son île bien-aimée, entourée de tout côté par les falaises tempêtueuses de la grande mer, inaccessible à la rame[1] et sanctifia plus tard par le doux et courageux Honorat, à la suite duquel vinrent se ranger bientôt tant d'illustres moines[2].

La vertu d'attraction que Lérins exerçait non-seulement sur les pays circonvoisins, mais jusque dans les provinces les plus éloignées, se fit sentir jusqu'au cœur du père de saint Siffrein : il se disposa donc à accomplir son sacrifice, pour se donner tout à Dieu. Ce vertueux père s'ouvrit-il de ce dessein à son jeune fils, ou celui-ci sut-il deviner ce que méditait son père? Nous ne savons. Toujours est-il que Siffrein déclara à Ergastulus qu'il était prêt à le suivre dans la solitude où il voulait se retirer. Ces deux grandes âmes étaient faites pour se comprendre : Ergastulus n'opposa aucune résistance ; et tous deux ayant mis ordre à leurs affaires, quittèrent secrètement leur riche demeure, et se rendant au port le plus voisin cinglèrent

[1] *Quem locum maris magni procellosis omni de parte septum marginibus, nullatenus remis callis semita adire quempiam fas est* (2e chronique).

[2] *Vir Domini amabilis Honoratus et honorandus fidei fisus auxilio ad omnium inibi virtutum exercitia promovetur... Prævius ductor multorum fortium extitit monachorum* (Ibid).

Digitized by Google

vers les côtes de Provence[1]. Quelques auteurs ont écrit que la mère de Siffrein était déjà morte : rien ne l'indique dans la vieille chronique, tout semble même insinuer le contraire. Nous avons vu plus haut que pour obéir à la voix de Dieu, le père de notre Saint ne se laisse pas séduire par les caresses de son épouse : ce départ clandestin du père et du fils laisse également supposer que le sacrifice fut complet, et qu'ils abandonnèrent non-seulement des biens et des richesses périssables, mais ce qu'ils avaient de plus cher au monde, l'un une épouse et l'autre une mère. Ces sacrifices, d'ailleurs, n'étaient point rares en ces âges héroïques : l'histoire des Saints en fournit bien des exemples.

La navigation fut heureuse, dit le vieux chroniqueur : sous le souffle d'un vent favorable les voyageurs abordent à l'île sainte, jettent l'ancre, laissent leur embarcation et vont trouver l'Abbé du monastère. Le père de Siffrein ouvre son cœur au vénérable moine qui gouvernait alors cette célèbre communauté, lui fait part du désir qu'il a conçu depuis longtemps de se consacrer au service de Dieu par les austérités de la vie monacale, et le supplie humblement de vouloir bien lui permettre de déposer à ses pieds les insignes de la milice du siècle pour se revêtir de la livrée des serviteurs de Jésus-Christ[2]. L'Abbé agrée avec empressement la demande du noble étranger, le revêt de l'habit austère des moines et l'admet aux exercices de sa fervente communauté. Trop jeune pour s'astreindre à toutes les austérités du cloître, Siffrein est appliqué aux études si florissantes alors dans le monastère de Lérins[3].

[1] *Clandestinam nanciscitur horam, et cum unico sibi Siffredo, omnibus expeditus curarum negotiis, iter admovit* (Ibid.)

[2] *Rate relicta — anchora fixa — cum unico nato se duxit ad claustra — Quæritque prælatum — abbatem beatum — pandit secretum — jam olim conceptum; — precatur ut cito ducat ad affectum, etc.* Nous n'avons pas besoin de faire remarquer cette cadence et ces rimes qui reviennent régulièrement : nous avons dit plus haut la valeur de cette remarque pour l'âge de ce document.

[3] *Miles synaxis officia... filius que illius eruditionis sacræ studiis annectendus subditur pædogogo ad plenum litteras edacendus.*

Digitized by Google

Jusqu'à ce moment nous n'avons pas donné de date précise, et nous n'avons pas nommé le saint moine qui gouvernait alors l'abbaye de Lérins. La date approximative que nous avons donnée de la naissance de notre Saint, 488 ou 490, se trouve même en contradiction avec la plupart des auteurs qui le font naître vers l'an 500. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas? Il y a dans cette vie plusieurs points obscurs que nous n'osons nous flatter d'avoir éclaircis, mais qui, faute d'avoir été pris en considération, ont entraîné dans l'erreur plusieurs de nos devanciers. Il n'y a pas jusqu'à nos documents les plus primitifs, jusqu'aux deux chroniques de Lérins et à l'office de Carpentras, qui nous offrent un problème assez difficile à résoudre. Tous les historiens de saint Siffrein, jusqu'au propre du diocèse d'Avignon de 1856, s'accordent à dire que notre Saint et son père arrivèrent à Lérins pendant que saint Césaire, plus tard archevêque d'Arles, en était abbé. Ainsi disent entre autres Saussay et Fornery, auteurs sérieux pourtant. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que les chroniques de Lérins et l'Office de Carpentras disent la même chose. Il est néanmoins bien certain que saint Césaire n'a jamais été abbé de Lérins : les historiens de sa vie, qui furent ses contemporains, nous ont fait très-exactement le récit de ses premières années jusqu'à son épiscopat. Né à Châlon-sur-Saône en 470, Césaire se fit moine à Lérins en 490 : fut nommé quelques années plus tard cellerier du monastère : mais les murmures de quelques Frères obligèrent bientôt le vénérable abbé Porcaire a décharger saint Césaire du soin temporel de la maison. Ses austérités et ses abstinences ayant ébranlé sa santé, son Supérieur l'envoya à Arles pour se soigner : c'est là que l'Archevêque saint Éone l'ayant connu, l'attacha à son Clergé en l'ordonnant diacre, puis lui confia le soin de réformer un monastère de Religieux situé de l'autre côté du Rhône dans un des faubourgs de la ville métropolitaine. Césaire gouvernait cette maison en qualité d'Abbé quand saint Éone étant mort, les suffrages du Clergé et du peuple allèrent le chercher dans son monastère pour l'élever sur le siége qu'avaient déjà honoré le fondateur

Digitized by Google

de Lérins et saint Hilaire son successeur et dont Césaire devint à son tour une des gloires les plus pures. C'était environ l'an 501 de Jésus-Christ[1].

C'est à nous à faire accorder les chroniques de saint Siffrein avec ces données irréfragables de l'histoire. Toujours est-il que la plus légère teinture de la vie de saint Césaire ou le coup-d'œil le plus rapide jeté sur la liste des Abbés de Lérins publiée par divers auteurs, entre autres par le *Gallia Christiana,* auraient dû empêcher les rédacteurs des vies modernes ou des Offices récents de saint Siffrein de commettre une telle faute. Quant à nous, devons-nous supposer que le premier adorateur de la chronique de notre Saint écrivant d'après des notes remontant, peut-être à des âges déjà éloignés aura mal lu le nom de l'Abbé et pris Porcaire pour Césaire? Ce ne serait pas improbable. Ou bien le premier rédacteur de la légende aura-t-il voulu se contenter de dire que lorsque saint Siffrein et son père abordèrent à Lérins, saint Césaire occupait un emploi important dans le monastère et eut à s'occuper tout spécialement de former le jeune Siffrein à la vertu et aux sciences? C'est plus probable encore : un chroniqueur postérieur aura fait du cellerier de Lérins et du maître de Siffrein un Abbé du célèbre monastère. L'histoire nous offre tous les jours des exemples pareils. Ce qu'il y a de plus étrange c'est que Vincent Barralis, en insérant ces vieilles chroniques dans son grand ouvrage, ne relève ni par une observation ni par une note l'erreur manifeste des deux chroniqueurs[2].

Mais si ce détail a été négligé par les historiens il est difficile de mettre en doute que saint Siffrein ait connu saint Césaire à Lérins. Nous verrons par la suite le saint Archevêque d'Arles jouer un rôle trop important dans la vie de saint Sif-

[1] Voici les *Acta Sanctorum Augusti*, die 27a, Gallia christiana, tom. I, p. 535. Mabillon, Annales Benedict., t. I. Dom Ceillier, t. XVI, p. 226 : tous les historiens de l'église d'Arles, etc.

[2] Le premier s'exprime ainsi : *Quo in loco pastor præerat egregius sacerque Christi Cæsarius famulus, qui postea Arelatæ episcopus extitit.* Le second *: Sub venerabili atque nobilissimo tunc patre Cæsario... Non distulit Cæsarius militem neophytum sancto mancipare collegio etc.*

Digitized by Google

frein, pour qu'il nous soit permis d'en douter. C'est ce qui nous oblige à fixer la naissance de notre Saint au plus tard vers les années 488 ou 490, et à le faire arriver à Lérins environ sept ou huit ans après, dix ans tout ou plus, vers 497 ou 498, pour qu'il ait eu le temps d'y connaître saint Césaire qui, élevé sur le siége d'Arles vers 501 ou 502, avait dû quitter l'île sainte un peu avant la fin du v[e] siècle. Tout ceci nous donne à comprendre que notre Saint était encore fort jeune lorsque, suivant les traces de son admirable père, il renonça à toutes les séductions du monde pour venir embrasser les austérités de la vie religieuse à l'ombre des cloîtres de Lérins[1].

Nous demandons pardon à nos lecteurs de ces détails un peu arides : mais ce point si important de la vie de notre Saint a été traité jusqu'ici d'une manière si incomplète qu'il nous a paru mériter une discussion approfondie. Revenons-en à nos vieilles chroniques et au récit des actions et des vertus de Siffrein et de son père.

Tandis que celui-ci édifiait les plus fervents par la promptitude de son obéissance et par son assiduité au travail[2] le jeune Siffrein dans toute la fleur de son premier printemps[3] s'appliquait avec succès à l'acquisition des sciences humaines. Bientôt, tels furent ses progrès dans la grammaire, la dialectique et le rhétorique qu'il dépassa tous ses émules au point de devenir l'émule même de son maître. Mais l'application que donnait son esprit à l'acquisition de la science ne dessécha pas, comme il arrive trop souvent, le goût de la piété dans le cœur de Siffrein[4] Sa tendre compassion pour ceux qui souffraient commença dès lors à se manifester avec éclat. Apprenait-il que son frère était malade il accourait en toute hâte

[1] *Hic adhærens genitori — comes individuus — omnibus renunciavit — pompis mundialibus — Optat ut efficiatur — Lirinensis monachus* (Vetus offic. S. Siffredi).

[2] *Obedientiæ servitutem sibi prompto deposcit amore, et avidus provisor exercet injunctum competens utilibus opus* (2[e] chron.)

[3] *In primævo vernantis infantiæ flore* (Vetus officium S. Siffredi).

[4] *... Ut merito secundus a magistro prædicaretur, magis vero ac magis in Domino proficiens...*

Digitized by Google

pour le visiter et le consoler. Dieu ne tarda pas à manifester combien cette charité lui était agréable ; bien souvent quand le jeune moine s'éloignait de la couche du malade qu'il venait de visiter, celui-ci, guéri subitement, se levait pour glorifier le Seigeur toujours admirable dans ses Saints[1]. Les progrès merveilleux que Siffrein faisait de jour en jour et surtout les prodiges éclatants que Dieu opérait déjà par son moyen ne tardèrent pas à attirer l'attention de ses frères : il fallait être doué d'une vertu peu commune pour pouvoir provoquer les regards au milieu de cette assemblée de Saints.

Quelques années s'écoulèrent ainsi : le père de Siffrein qui l'avait précédé dans les voies de la perfection, devait aussi recevoir le premier la récompense de son généreux sacrifice. Il eut la joie avant sa mort d'être le témoin des prodiges de vertu qui éclataient dans les œuvres de son fils, il vit son front orné déjà de l'auréole du thaumatuge et mérita enfin que le Seigneur vînt arracher son âme à la prison de la vie présente pour lui donner place dans les demeures du Ciel : il mourut le sept des calendes d'août (26 juillet)[2]. Douce et sainte figure que la gloire de son fils a un peu éclipsée peut-être, mais qui n'en brille pas moins d'un pur éclat à l'aurore de cette sainte vie.

Le vieux chroniqueur n'a pas cru devoir nous dire quelle fut la douleur de Siffrein et quelle fut sa résignation à la volonté de Dieu. Pouvons-nous douter de l'une comme de l'autre? Siffrein était Saint, donc il s'est résigné : mais la sainteté n'étouffe pas la nature : nous le verrons bientôt pleurer à la mort d'un des Clercs de son Eglise : le cœur d'un Saint connaît toutes les tendresses et compatit à toutes les douleurs.

Cependant Dieu manifestait de plus en plus en dehors la gloire de son Serviteur. Il lui donna surtout un pouvoir merveilleux

[1] *Visitatione ægrotantium fratrum sollicitus, cum ad eos visendos ingrediebatur, extemplo fugatis febrium vexationibus, a lectis ægritudinum incolumes solvebantur* (2e chron.)

[2] *... Genitor ipsius... de ergastulo vitæ præsentis assumitur, et..... septimo Calendas Augusti in cœlestibus collocatur lætus, et omnimodis geniti profectibus exultans* (Ibidem). Quelques auteurs ont voulu dire que cette mort arriva l'an 520 : rien ne le prouve.

Digitized by Google

pour chasser les démons des corps des possédés. Nous n'avons pas à examiner ici la question des possessions ou obsessions diaboliques : nos lecteurs sont chrétiens ; ils croient à l'Évangile : mais nous devons au moins remarquer en passant combien étaient fréquentes à cette époque, les possessions diaboliques : presque tous nos Saints, en particulier saint Véran, saint Siffrein et sainte Rusticule reçurent du Ciel le pouvoir admirable de dompter les esprits mauvais. Le nom du jeune moine de Lérins qui délivrait les possédés par la puissance de sa prière, ne tarda pas à se répandre au loin : de tout côté on accourait à l'île sainte pour conduire aux pieds de Siffrein les malheureux énergumènes. Le Saint récitait sur eux l'Oraison dominicale et commandait en maître au démon qui ne pouvait jamais lui résister [1].

Le bruit de ces miracles se répandant de proche en proche remplit bientôt la Gaule tout entière : Églises et abbayes se proposaient déjà de demander les unes pour évêque les autres pour abbé l'humble moine que Dieu prenait plaisir à glorifier sur la terre. D'ailleurs depuis un siècle Lérins était le séminaire des Evêques Gaulois : il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs Eglises semblaient se disputer d'avance la joie de posséder un tel pasteur [2].

De toutes ces Eglises qui couvraient le sol de la Gaule et sur toutes nos provinces méridionales c'était la plus humble, peut-être la plus pauvre, la plus inconnue que Dieu destinait d'abord à notre Saint. Qu'on n'attende pas de nous en ce moment, une nouvelle édition des discussions interminables qu'a suscitées la question de l'évêché de Venasque. L'histoire d'accord avec l'archéologie a démontré avec assez de certitude la coexistence des évêchés de Vénasque et de Carpentras pour que nous puissions regarder ce point comme à peu près établi.

[1] ... *Divino septus auxilio, tam audax ad spirituum nequam effectus est propulsionem, ut ad se undecumque exhibitos, data super herili oratione, a sedibus exturbaret...* (2e chron.)

[2] *Galliarum siquidem honorandi gradus, votis sibi in animis alligaverant, ejus fama commoti, ut si suo quisque privaretur pastore, hunc festina petitione poscendum* (Ibid.)

Digitized by Google

A elle seule la vie de saint Siffrein offrirait un problème insoluble si l'on admet pas que pendant qu'il siégeait à Vénasque, d'autres Evêques parfaitement historiques, Julien, Principius et Clématius siégeaient à Carpentras. Nous ne croyons donc pas devoir revenir autrement que par une simple note sur une question suffisamment traitée, et nous continuons notre récit[1].

En ce temps-là, l'Evêque de la vieille cité de Vénasque, le pieux Castissimus[2] étant mort, le Clergé et le peuple de cette ville résolurent d'un commun accord de demander pour pasteur

[1] Au siècle dernier la question de la simultanéité des évêchés de Venasque et de Carpentras fut l'objet de vives discussions entre savants. Les *Mémoires de Trévoux* qui faisaient autorité, comme chacun sait, y revinrent à diverses reprises (avril 1724, novembre et décembre 1742, janvier 1743). Le docte historien du comté Venaissin, Fornery, qui soutenait l'affirmation dans la Revue de Trévoux, a résumé cette longue discussion dans son histoire manuscrite qui se trouve à la bibliothèque de Carpentras (pag. 314-340). M. l'Abbé Ricard, le pieux historien de saint Siffrein, a de nouveau réédité les preuves de Fornery, dans sa *Vie de saint Siffrein* (pag. 40-59. Au siècle dernier les auteurs avaient assez généralement adopté l'affirmative : tels sont les auteurs du *Gallia christiana*, au moins jusqu'à un certain point, Le Cointe, Bouche, Nanguier, les deux Suarez, Giberti, le marquis de Cambis-Velleron, etc. : cette opinion trouva néanmoins de rudes contradicteurs dans l'Abbé de Saint-Véran, le P. Eusèbe Didier et le P. Justin. De nos jours la polémique a recommencé : M. Jules Comtet, dans un article publié en 1844 par la *Revue archéologique*, et réédité dans son *Dictionnaire géographique des communes de Vaucluse*, a repris la thèse de l'Abbé de Saint-Véran et du P. Justin. Il est facile ce procédé qui consiste à tout nier et à traiter de mensongères ou de naïves les assertions des auteurs qui vous contredisent : c'est ce qui a fait le succès des partisans de la négative dans la question qui nous occupe. Nous devons ajouter que cette opinion est loin d'être partagée par tout le monde : les doctes auteurs de la *Monographie de saint Siffrein* résument le jugement prononcé par la critique moderne en reconnaissant que « suivant l'opinion la plus vraisemblable, les deux évêchés de Carpentras et de Venasque eurent dans l'origine chacun un évêque particulier. »

[2] Venasque, en latin *Venasca*, *Vendasca* ou *Vendansca :* on y a trouvé des preuves évidentes du séjour des Romains, médailles, tombeaux, etc. : nous ne voulons pas nous prononcer sur la question débattue entre archéologues de l'ancien temple de Venasque. Le premier évêque connu de cette petite ville est saint Firmus, martyrisé vers l'an 266 en même temps que saint Valentin de Carpentras, saint Privat de Mende, saint Amace d'Avignon et autres. Les autres évêques de Venasque qui précédèrent saint Siffrein furent Publius, Macilius, Vivianus, Claudius, Superventor, Leodegarius, saint Didier et Castissimus.

Digitized by Google

le moine Siffrein dont la réputation de doctrine de sainteté et de miracles était parvenue jusqu'à eux[1]. Les députés du Clergé et du peuple de Vénasque se rendent donc à Arles auprès de saint Césaire qui, en sa qualité de métropolitain, devait confirmer l'élection du nouvel Evêque et lui conférer l'onction qui fait les prêtres et les Pontifes. L'illustre Archevêque n'avait pas perdu le souvenir du jeune enfant qu'il avait vu à Lérins vingt ans auparavant, et il n'est pas douteux que le bruit des vertus et des miracles du disciple n'eut depuis longtemps réjoui le cœur du maître : il approuva donc de grand cœur le choix que venaient de faire les habitants de Vénasque[2].

Mais ce qui devait être plus difficile à obtenir, c'était le consentement du nouvel élu. L'humilité a toujours été la vertu des Saints, et les honneurs sont souvent l'écueil de la vertu. Lorsque les députés de Vénasque arrivèrent à Lérins demandant leur évêque, à la première nouvelle que Siffrein reçut du choix des électeurs et de la confirmation qu'en avait faite le métropolitain, il voulut décliner le retoudable fardeau de l'épiscopat. Il n'avait, disait-il ni assez de vertu, ni assez d'expérience, ni assez de savoir pour être digne de s'asseoir dans l'assemblée des Pontifes[3]. Mais les supplications des députés de Vénasque, l'ordre formel de son abbé qui était pour lors Honorat II, et surtout la volonté clairement imprimée du Vénérable Césaire triomphèrent enfin des résistances de l'humble moine. Il se laissa conduire à Arles pour y recevoir des mains de son ancien maître, de son métropolitain d'aujourd'hui, l'onction

[1] *Vendacenses tunc pastore — desolati populi — Conqueruntur aggregati — ut subdantur alteri — ne sine ductore lapsi — videantur comprimi* (Vetus officium S. Siffredi).

[2] *Ad Aleratis festinantes mœnia — Ante Cæsarii provolvuntur genua — Petunt Syffredum : ad sua suffragia — Concessit præsul motus querimonia* — (Ibid.)

[3] *Syffredus hoc ut comperit — Ne fiat secum distulit — Et nititur aufugere — Quos se videt eligere* (Ibid). Nous pourrions citer également le texte des chroniques de Lérins; mais on comprendra sans peine le motif qui nous engage à apporter de préférence le témoignage si naïf du vieil office de saint Siffrein, complétement inédit. Pourquoi nous a-t-on privés de ces simples et délicieuses formules liturgiques ?

Digitized by Google

pontificale. Siffrein était pour lors âgé de trente ans[1].

Avec quel serrement de cœur le jeune Evêque dut faire ses adieux à cette île sainte, à ce port de la Religion si propice à tout le monde, comme disait un de ses plus illustres enfants[2], à cette pépinière de Saints, à ce séminaire de la Gaule qui avait fourni et devait donner encore tant d'Evêques aux contrées que la Providence l'appelait à évangéliser[3]!

Arrivé à Arles, Siffrein se prépara sous la direction de saint Césaire, à recevoir les saints Ordres; car la discipline de l'époque n'admettait pas habituellement les moines aux fonctions du diaconat ou du sacerdoce à moins qu'ils ne fussent agrégés au service d'une Église. Enfin arriva le jour de la consécration épiscopale : après la cérémonie, le nouveau Pontife se dispose d'après l'usage à célébrer les saints Mystères. Une foule nombreuse remplissait la basilique : quand fut venu le moment de donner la paix au peuple, le jeune Évêque se voit en présence d'un aveugle qui veut à son tour recevoir le baiser de

[1] Les deux chroniques de Lérins, les anciens bréviaires de Carpentras, d'Apt et de Cavaillon sont unanimes pour assigner à notre Saint l'âge de trente ans à l'époque de son élévation à l'épiscopat. Malgré la meilleure volonté du monde il nous est impossible de suivre un des historiens qui nous ont précédé, et qui traduit *triginta* par quarante. Ceci nous oblige à placer la mort de Castissimus et le commencement de l'épiscopat de saint Siffrein, non en 530, comme on l'a dit généralement, mais aux environs de 520, en admettant un écart probable de deux ou trois ans dans l'âge de notre Saint.

[2] *Portum religionis cunctis semper fidissimum (Vincent. Lerinensis Commonitorium).*

[3] Lérins a donné à nos églises qui composent actuellement le diocèse d'Avignon, saint Agricol d'Avignon, saint Eutrope II d'Orange, et peut-être saint Quenin de Vaison, etc. Quelques auteurs ont soutenu que saint Siffrein avait été contemporain, à Lérins, de ces deux derniers évêques : c'est bien difficile à soutenir pour saint Eutrope, qui vivait près d'un siècle auparavant, et peu probable même pour saint Quenin : mais rien ne prouve que saint Siffrein ait exercé les fonctions de maître des novices dans la célèbre abbaye. *(Acta Sanctorum Februarii. die* 15a *de sancto Quinidio),*

Plus que tout autre le diocèse d'Avignon se réjouit de la résurrection de Lérins : il devait beaucoup à l'île sainte : il lui rend avec générosité. On sait en effet que les Cisterciens qui font revivre sous ces vieux cloîtres les traditions de saint Honorat viennent de l'abbaye de Sénanque, et que le révérendissime Père dom Marie-Bernard Barnouin, premier abbé du nouveau Lérins, est un enfant du diocèse d'Avignon.

Digitized by Google

paix des lèvres du Pontife. Siffrein regarde l'infortuné avec compassion, et ne se contentant pas de lui donner le baiser ordinaire de la paix, il imprime sur ces yeux privés de la douce lumière du jour le signe tout-puissant et bien-aimé de la Croix. Aussitôt ces yeux s'ouvrent, l'ombre s'évanouit, l'aveugle voit[1]. Les assistants s'empressent pour féliciter l'heureux objet de ce miracle, et tous d'une voix font retentir la basilique de leurs acclamations. « Gloire à vous, ô Christ, s'écrie la foule, louange et triomphe à jamais, vous qui opérez de tels prodiges en faveur de vos Serviteurs[2].

Les Clercs et le peuple de Vénasque étaient accourus en grand nombre à l'ordination de leur nouveau pasteur : ce miracle éclatant fut pour eux d'un heureux présage : le voyage d'Arles à Vénasque ne fut qu'un triomphe. L'Evêque de son côté épanchait son âme dans le cœur de ses ouailles et s'attirait d'unanimes bénédictions.

Ce que fut, pendant son épiscopat, l'homme aimé de Dieu, dit le vieux chroniqueur personne ne saurait le dire, car il n'avait pas l'habitude de confier à d'autres les secrètes opérations de la grâce de Dieu dans son cœur. Les seuls détails que nous puissions en connaître, ajoute-t-il, ce sont les œuvres qu'il entreprit pour le bien de son peuple et les miracles sans nombre que Dieu opéra par son moyen. Assidu à prêcher à son peuple la parole de vie, il dispensa sans ménagement les trésors de science qu'il avait acquis dans la célèbre école de Lérins : plein de zèle pour la maison de Dieu, il fit construire à Vénasque une église en l'honneur de la sainte Mère de Dieu et une basilique ornée avec magnificence et de dimensions considérables qu'il dédia à saint Jean Baptiste, le Précurseur de Jésus-Christ[3].

[1] Cumque ut moris est pacem omnibus afferret, præsto quidam aderat cœcus... quem intuetur pontifex novus et cœco adstanti, ore porrecto, ejusque ocellis posito signo procul amato, cujus olim negata lux nova surgit (2e chronique).

[2] Gloria tibi Christe, sit laus jubilatio semper
Qui famulis propriis miracula talia præstes. (Ibid.)

[3] S'il faut en croire la tradition, saint Siffrein aurait bâti, en outre, en

Digitized by Google

Un jour une pauvre veuve arrive de Marseille, conduisant au saint Evêque son fils que le démon tourmentait horriblement : comme autrefois la chananéenne elle se jette aux pieds du Pontife, en le priant de venir à son secours. Mais, par la bouche du possédé, l'esprit mauvais se met à crier : « O Siffrein que t'ai-je fait ? Pourquoi me persécutes-tu ? Que viens-tu chercher dans ce qui est à moi ? Tu m'as déjà banni de l'île où j'habitais, et tu cherches encore à me chasser de ce corps que je possède depuis si longtemps ? C'est une injustice : ce ne sont pas là les ordres de ton Maître, car il ordonne de respecter le bien d'autrui [1].

A ces mots de l'esprit mauvais, l'homme de Dieu pousse un profond soupir, tombe à genoux et prononce cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui, avec Dieu votre Père et le Saint-Esprit, avez créé toutes choses, vous qui, d'après la volonté de votre Père, êtes devenu le Rédempteur du genre humain, écoutez un pécheur qui crie vers vous ; dans votre miséricorde, exaucez votre Serviteur, et que l'antique ennemi ne se réjouisse pas de posséder les brebis que vous avez rachetées au prix de votre sang ! » Ayant dit ces paroles, le thau-

l'honneur de la Sainte-Trinité, une église dont quelques-uns croient voir encore des vestiges au sommet de la montagne. Quant au sanctuaire qu'il dédia à la sainte Vierge, nous penchons à croire, avec bien d'autres, qu'il fut construit au fond de la vallée, sur les bords de la Nesque, où il a été remplacé plus tard par la chapelle, depuis longtemps miraculeuse de Notre-Dame de Vie, où se rendent, aujourd'hui encore, de nombreux pèlerinages. De la basilique de Saint-Jean-Baptiste il reste au moins le baptistère, monument fort remarquable, suffisamment conservé pour qu'il soit digne d'une restauration complète, et portant tous les caractères du VIe siècle. Ce baptistère était-il attenant à l'église, en était-il séparé ? Nous ne saurions le dire. Nous croyons du moins devoir repousser l'opinion qui en fait un temple païen, dédié à Vénus, protectrice de Venasque, et plus tard utilisé pour le culte chrétien. La seule chose admissible serait qu'on eut fait servir à l'ornementation de ce joli baptistère certains détails de sculpture, des chapiteaux, par exemple, provenant d'un temple païen, primitivement élevé sous l'inspiration romaine. La dissemblance des motifs et du ciseau, dans quelques parties de l'édifice, semblent légitimer cette supposition qui ne change rien à l'ensemble de la construction.

1 *Non sunt ita tui quæ des mihi jussa magistri.*
Ille aliena vetat semper præsumere quemquam (2e chr.)

Digitized by Google

maturge touche la main du jeune homme, ajoutant : Esprit mauvais, retire-toi de cette créature de Dieu, retire-toi, fourbe dissipateur, auteur de tous les crimes. Ce n'est pas pour toi que le Seigneur a daigné fabriquer la nature humaine, c'est pour lui, c'est à lui qu'est dû le service de l'homme » Et voilà qu'aussitôt l'ancien serpent se retire du corps du possédé, en poussant des hurlements, et le jeune homme, rendu à la santé, s'assied en présence de sa mère [1].

Une autre fois un homme dont tous les membres contractés étaient impropres à aucun usage, et qui ne jouissait même pas de l'usage de sa raison, est apporté au saint Evêque. L'homme de Dieu le considère avec compassion, le garde trois jours pendant lesquels il lui fait des onctions avec l'huile sainte, et le renvoie chez lui sain d'esprit et de corps.

« Siffrein aimait son peuple ; il aimait surtout ses prêtres et les jeunes lévites qui le servaient à l'autel. Parmi eux, il en était un que ce bon père chérissait d'une plus cordiale affection : il l'aimait, comme le Sauveur aimait saint Jean, à cause de sa plus grande innocence. Or un jour, le bien-aimé disciple tombe malade [2]. Sur le point de rendre le dernier soupir, il indique comme il peut, par gestes, le désir qu'il éprouve de recevoir encore une fois la visite de son Evêque et de son maître. On court en toute hâte annoncer au saint Pontife que le jeune lévite va mourir. L'homme de Dieu, apprenant à quelle extrémité se trouve son cher disciple, se met aussitôt en prière. La prière fut longue, et pendant ce temps là le jeune homme mourut. A cette vue, les assistants s'en vont en larmes, rapporter

[1] Nous n'avons pas besoin de dire que le récit précédent et ceux qui suivent sont traduits littéralement de la seconde chronique de Lérins : la première et le bréviaire de Carpentras donnant de ces récits des résumés exacts : les citations seraient inutiles. Bornons-nous à celle-ci, dans laquelle on reconnaîtra facilement quatre alexandrins :

Non pro te Dominus dignatur condere carnem :
Sed potius pro se quo juste serviat illi.
Absque more serpens ululans recessit ab illo
Et juvenis unus præsente matre resedit.

[2] *Revue des Bibliothèques paroissiales... d'Avignon*, 10 décembre 1850.

Digitized by Google

au Prélat la mort de leur frère et le prient de vouloir bien assister, aux moins, aux funérailles du défunt. A cette nouvelle le Bienheureux Père, les yeux pleins de larmes, accourt à l'église de Saint-Jean-Baptiste qu'il avait construite lui-même, il se prosterne la face contre terre, priant avec ferveur : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, vous dont la main est toute-puissante, vous qui gouvernez l'univers, exaucez votre indigne Serviteur qui crie vers vous. Vous avez dit, Seigneur : je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé[1]. Je vous en prie, ordonnez que l'âme de ce défunt vienne de nouveau animer son corps, afin que tous reconnaissent que c'est vous qui donnez la vie, vous qui ressuscitez les morts. »

Il dit, et en toute hâte accourt auprès du lit funèbre : il se prosterne, ses larmes coulent de nouveau ; agenouillé, il prie longtemps encore ; se levant enfin il prend le défunt par la main en disant : « Hâtez-vous, levez-vous, mon Frère : le Christ vous ordonne de vous lever. Levez-vous et vivez : secouez le linceul de la mort : il vous ordonne de vous lever, Celui qui a brisé les chaînes du trépas. Si vous vous conservez sans tâche, vous acquerrez la vie sans fin, vous vous rendrez participant des droits du royaume céleste[2].

[1] Ezéchiel XXXIII, 11. Johan. XVI, 23.

[2] Ce paragraphe que nous traduisons littéralement, aussi bien que les autres parties de cet admirable récit, est en vers dans le texte : quatre vers rimés et cinq alexandrins. Ce miracle est représenté dans la meilleure des six grandes toiles qui décorent, depuis 1726, le chœur de la cathédrale de Carpentras ; les cinq autres, d'un mérite réel, rappellent l'entrée de saint Siffrein à Lérins, la guérison de l'aveugle d'Arles, celle du paralytique, celle du possédé de Marseille, et l'épisode des reliques du Saint reprises aux voleurs. Ces tableaux, commandés par l'évêque Abbati, et peints par Joseph de Vilars, remplacèrent dans le chœur ceux qu'avait fait peindre, en 1700, un chanoine dont le portrait figure sur chacune des quatre toiles aujourd'hui placées au-dessus de la grande tribune, et qui rappellent également la vie du saint Évêque. Deux de ces toiles, d'ailleurs très-belles, sont signées *Petrus Blancus ;* celle qui représente la mort de saint Siffrein, d'un mérite supérieur, ne porte pas de signature, mais peut être attribuée à Pierre Parrocel. Saint Siffrein figure en outre sur plusieurs autres des nombreux tableaux de la cathédrale, notamment sur

Digitized by Google

A ces mots, l'âme rentre dans ce corps inanimé ; il se lève : le bienheureux Père et les fidèles qui l'entourent sont remplis de joie autant que d'étonnement. Le bruit de cette résurrection se répand aussitôt dans la ville : tous accourent pour voir le ressuscité et chanter les louanges de Dieu. « Le lendemain, écrivait, il y a vingt-quatre ans, un pagényriste de saint Siffrein qui, par la suite, devait relever le culte du saint Évêque, le lendemain le jeune serviteur des autels avait repris sa place auprès de son Évêque, et il mêlait sa douce voix aux voix innombrables du peuple qui chantait reconnaissance [1]. » Ce jeune Clerc, continue le vieux chroniqueur, vécut encore de longs jours dans la société de son bienheureux Pasteur, jouissant d'une vie périssable pour mourir de nouveau [2].

Mais à l'éclat des miracles, Siffrein ajoutait surtout la sainteté de la vie. A l'exemple de l'Apôtre, il mortifiait sa chair sans ménagement, faisant de son corps une hostie vivante, et offrant sans cesse à Dieu l'holocauste de la pénitence la plus rigoureuse. Sa nourriture n'était que du pain auquel il ajoutait parfois une quantité d'un légume grossier ; pour boisson, il ne prenait que de l'eau « laquelle encore il prenoyt par mesure, » dit une naïve chronique : pénitence plus admirable qu'imitable, dit le panégyriste de Lérins, dans laquelle il persévère avec une invincible fermeté [3]. Son amour pour la justice lui faisait repousser l'ombre même de ce qui eût pu blesser cette vertu, et le désir de perfection qui le consumait le faisait marcher à grands pas vers les sommets de la vie surnaturelle. Tous les jours, il célébrait avec solennité le sacri-

une magnifique toile de François Trevisani et sur un riche triptique du XV^e^ siècle.

[1] Revue des Bibliothèques paroissiales d'Avignon, n° 2, 10 décembre 1850. Article de M. l'Abbé F. Terris, actuellement curé-archiprêtre de Saint Siffrein.

[2] Ce miracle de notre saint a inspiré également ce magnifique répons de son vieille office du moyen-âge : *O pontificem beatum — o sacratum præsulem — Qui tuum familiarem — Hujus vitæ exulem — Et cœleste nobis regnum — Interpellans obtine.*

[3] *Admiranda potius quam imitanda perceptione, invincibili vigore præibat* (2^e^ chronique).

Digitized by Google

fice de la Messe : sans relâche il dispensait à son peuple le pain de la parole de Dieu.

Non moins grande était la charité du saint Évêque pour subvenir aux besoins temporels de ses ouailles : on le voyait, comme jadis à Lérins, empressé à visiter les malades, verser de larges aumônes dans le sein des pauvres, revêtir ceux qui étaient dépouillés, racheter les captifs, consoler ses amis dans leurs afflictions, et, par ses prières ou ses démarches paternelles, ouvrir maintes fois aux captifs les portes de leur prison. Envers tous s'étendait sa miséricorde ; car il savait se faire tout à tous[1]. Jamais on ne vit le saint Évêque sur les places publiques, jamais au milieu des assemblées mondaines, si le bien des âmes ne l'y attirait. Aussi le nombre des conversions qu'il opéra est incroyable, et son historien remarque que tous ceux que convertit son ministère persévérèrent jusqu'à la fin dans la pratique d'une sainte vie. Le même auteur se plaît également à nous raconter combien Siffrein fut patient à supporter, prompt à pardonner les injures : quel était son désintéressement des biens de la terre : en un mot si céleste était sa vie que « les Anges seuls devroyent la raconter, » dit un de ses vieux historiens.

La tradition de Vénasque a conservé le souvenir du séjour du saint Prélat. « On voit au midi de cette ville, dit un des biographes de notre Saint, une chapelle rurale dédiée à saint Siffrein, dont l'architecture est du XII^e^ siècle. Peut-être cet édifice a-t-il été élevé pour attester le prodige permanent qu'on remarque le long du ruisseau qui coule tout auprès. Le saint Évêque possédait en cet endroit un jardin où il allait de temps en temps prendre quelque peu de relâche, ou vaquer à la prière. Un jour, pendant qu'il récitait les psaumes sacrés, il fut interrompu dans sa prière par le coassement des grenouilles. Aussitôt le Saint leur commande de la part de Dieu

[1] *Pauperibus panem, nudis tegumenta ministrans,*
Captivos redimens, consolabatur amicos;
Carcere compressis precibusque ergastula rupit,
Et cunctos miserans est omnibus omnia factus (Ibid.)

Digitized by Google

de se retirer et de ne plus paraître en cet endroit. Obéissant a ce commandement, elles cessent leurs cris et s'éloignent : « Depuis ce jour, disent les habitants de Vénasque, ni nous ni nos pères n'avons entendu coasser grenouilles en ce lieu à une grande distance, quoiqu'il y en eût un grand nombre en amont et en aval de la rivière [1]. »

Saint Césaire, le maître, l'ami, le métropolitain de Siffrein étant mort en 542, on rapporte que l'Évêque de Vénasque assista, avec Erménius, évêque d'Avignon et Vindémialis, évêque d'Orange, au sacre d'Auxonius, le nouvel Archevêque d'Arles [2].

Cependant la Providence destinait Siffrein à paraître sur un théâtre plus important que la petite église de Vénasque. Clématius, évêque de Carpentras, qui, en 555, avait assisté au Concile de Paris, étant mort deux ans après, le Clergé et le peuple de Carpentras, en raison de la proximité des deux villes épiscopales et du peu d'étendue des deux diosèses, demandèrent et obtinrent pour évêque Siffrein, qui continua à occuper en même temps le Siége de Vénasque. Nous avons dit plus haut que nous ne voulons pas soulever de nouveau la discussion historique que cette question a suscitée. Qu'il nous suffise de dire que cette union fut faite probablement en exécution du sixième Canon du Concile de Sardique, qui avait statué qu'on n'établirait point d'évêché dans des châteaux ou dans des villes peu considérables ou trop proches pour ne pas avilir le nom et la dignité d'Évêque [3]. Ainsi en 464 l'Église de Cimiès avait été réunie par le Pape Hilaire à l'Eglise de Nice. Dans la suite il se fit plusieurs autres unions d'évêchés pour le même motif. En souvenir de cette union, et aussi sans doute en l'honneur de saint Siffrein, sous qui elle s'était opérée, les Evêques de Carpentras pendant plusieurs siècles portèrent

[1] *Vie de saint Siffrein,* par M. l'Abbé Ricard, pag. 37,

[2] Savaron, Polycarpe de la Rivière.

[3] Licentia non danda est ut episcopum aut in vico aliquo, aut in modica civitate cui sufficit unus presbyter, quia non est necesse ibi episcopum fieri, ne vilescat nomen episcopi et auctoritas.

Digitized by Google

indifféremment le nom d'Evêques de Vénasque ou d'Evêques de Carpentras.

Saint Siffrein fut à Carpentras ce qu'il avait été dans sa première ville épiscopale, le modèle des Pasteurs, l'ami des pauvres, la joie de sa famille spirituelle agrandie. Les chroniques de Lérins nous apprennent qu'il fit élever à Carpentras une église en l'honneur de saint Antoine, dans laquelle il se retirait souvent pour passer de longues heures en prières. Il serait intéressant de savoir au juste quel est le Saint auquel notre bienheureux Evêque dédia l'église qu'il construisit à Carpentras. La première chronique de Lérins, et quelques auteurs d'après elle, disent que ce fut saint Antoine, abbé. S'il nous est permis d'émettre un avis, nous sommes d'une opinion contraire. Un des plus illustres prédécesseurs de Siffrein sur le Siége de Carpentras fut saint Antoine que le peuple nomme actuellement Antonin, et qui siégea de 451 à 463, un siècle à peine avant saint Siffrein. Le culte de ce saint Evêque est perpétué jusqu'à nos jours dans plusieurs paroisses de son ancien diocèse : nous croyons que c'est le saint Antoine auquel Siffrein dédia une église. L'autorité de la chronique de Lérins n'est pas suffisante pour infirmer cette supposition : des deux documents de Lérins, en effet, un seul, le dernier par la date de sa composition, donne la qualification d'Abbé au titulaire de la nouvelle église : l'autre document dont celui-ci n'est que le résumé ne qualifie pas saint Antoine. Le rédacteur du résumé peu au courant des traditions carpentrassiennes a donc, de sa propre autorité, ajouté au nom d'Antoine le qualificatif d'Abbé. Ce témoignage tardif et isolé est donc de peu de valeur. Ajoutons que le Chanoine Paul qui, au siècle dernier, avait exploré avec succès les antiquités religieuses de la ville de Carpentras, dit formellement que l'Evêque saint Antoine, vulgairement Antonin, fut le titulaire de la nouvelle église, et que M. Barjavel exprime la même opinion dans son *Dictionnaire biographique et historique du département de Vaucluse.*

L'épiscopat de saint Siffrein, soit à Venasque, soit à Carpen-

Digitized by Google

tras, durait depuis de longues années, depuis quarante ans au moins, selon la chronologie la plus commune[1], depuis cinquante ans environ, en nous en tenant à la chronologie que nous avons adoptée dans cette notice. Ce long pontificat n'a rien qui doive nous surprendre, notre Saint ayant été ordonné Évêque dès l'âge de trente ans, ainsi que nous avons vu précédemment : il concorde avec les deux chroniques de Lérins, qui nous disent qu'après de longues années écoulées, les cheveux de Siffrein avaient blanchi, et l'aspect de sa vénérable vieillesse imposait le respect autant que la pureté de sa vie, plus semblable à celle d'un Ange qu'à celle d'un mortel[2]. Voulant se préparer au dernier passage, il quitta, pour n'y plus revenir, la ville de Carpentras et se retira à Vénasque : mais il ne voulut plus habiter la maison épiscopale qu'il trouvait trop somptueuse encore. Désirant imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ, il se fit construire une humble chaumière à côté de l'église qu'il avait élevée bien des années auparavant en l'honneur de la Mère de Dieu. C'est là que séparé à peu près complètement du monde, méditant jour et nuit la loi de Dieu, priant sans relâche, n'ayant dans le cœur et sur les lèvres que le nom de Jésus-Christ, le saint Évêque passa les derniers temps de sa vie.

Dieu voulut honorer par un nouveau miracle cette période de la vie de saint Siffrein. Cédant à une singulière passion qu'on ne retrouve guère qu'aux âges de foi, un homme un jour déroba des reliques précieuses qu'on vénérait dans l'église de Sainte-Marie, et cacha en lieu sûr (il le croyait du moins) le produit de son larcin. Le saint Évêque ne tarda pas

[1] Nous ne parlons pas de ces auteurs du siècle dernier, l'Abbé de Saint-Véran et le Père Justin qui, ne pouvant faire cadrer les chroniques de Lérins avec leur système qui rejette la simultanéité des évêchés de Carpentras et de Vénasque, aiment mieux les accuser de faux l'une et l'autre, parcequ'elles s'accordent à dire que l'épiscopat de saint Siffrein dura de longues années. Ils ne respectent rien, ces gens à opinion préconçue, et trouvent le moyen radical de se débarrasser des autorités qui les gênent. C'est là écrire l'histoire avec son imagination ou sa passion.

[2] *Post longa autem annorum curricula, cum jam esset canitie venerandus* (les deux chroniques de Lérins).

Digitized by Google

à être instruit de tout par révélation divine. Le moment de l'Office étant arrivé, le voleur entre dans l'église confondu avec la foule. Siffrein l'aperçoit : « Mon frère, lui dit-il, je ne sais quel est celui qui a commis un vol sacrilége dans notre basilique, et en a déposé le produit en tel endroit. Allez donc, mon frère, et rapportez-nous ce qui nous a été enlevé. » Se voyant pris, et craignant que le Saint ne divulguât publiquement son crime, le voleur se hâte d'aller reprendre ce qu'il avait caché avec tant de soin, et de le rendre à son Évêque. Et quand celui-ci fut seul, se jetant à ses pieds, il confessa son crime en sollicitant son pardon avec humilité et repentir. Le Saint, regardant ce coupable avec compassion, le releva avec bonté, et, après lui avoir imposé une pénitence, le renvoya absous [1].

Cependant la vertu du saint Prélat jetait son éclat le plus vif, et le désir d'une patrie meilleure consumait de plus en plus son cœur. Dieu lui révéla enfin que le terme de son exil était proche. Il convoqua donc autour de lui ses prêtres et ses lévites, leur annonça sa mort prochaine, et leur recommanda plus instamment que jamais l'amour de la justice, le détachement des biens créés, la charité, la douceur, l'espérance des biens à venir, et la confiance filiale en la Providence, toutes vertus dont il avait été un si parfait modèle. A ces mots de leur tendre Pasteur, ceux qui entourent sa couche ne peuvent retenir leurs larmes : « Eh quoi ! notre Père, s'écrient-ils, se peut-il bien que nous soyons privés de votre présence, qui nous est si nécessaire ? Ayez pitié de ce troupeau que vous conduisez dans les gras pâturages ; ne l'abandonnez pas à la fureur de ses ennemis ; ne laissez pas l'adversaire répandre l'ivraie au milieu du bon grain que vous avez semé. Nous sommes vos enfants ; que deviendrons-nous sans notre père ? Ne voyez-vous pas qu'en votre absence les loups ravisseurs vont déchirer votre troupeau [2] ? »

[1] La seconde chronique de Lérins rapporte fort au long la confession du larron, sur les lèvres duquel elle met seize alexandrins assez bien frappés ; nous abrégeons ces longs détails.

[2] Non nos pater adhuc deseras ; de tua enim familia sumus. Cur sine patre

Digitized by Google

Ces prières si touchantes, ces larmes si sincères émurent le saint vieillard : « O mes frères, répondit-il, le Sauveur qui est descendu du Ciel pour sauver les pécheurs, saura bien vous faire éviter les piéges redoutables de l'ennemi. Que ses menaces ne vous effraient point, que ses ruses ne vous trompent pas. Souvenez-vous de mes conseils afin que, au jour du jugement redoutable, je puisse vous compter comme mes enfants, et et que vous m'ayez pour père. Souvenez-vous d'honorer les églises, d'avoir soin des pauvres, pratiquez ce que vous avez vu pratiquer à votre père ; dépouillez-vous de la grossièreté provinciale, ayez en horreur les impuretés des païens et fuyez le culte des idoles [1]. »

A ces pieuses exhortations, le saint vieillard en ajouta d'autres : puis ayant reçu le Viatique du Corps du Seigneur, il rendit en paix son âme à Dieu, le cinq des Calendes de décembre (27 novembre de l'année 570, suivant l'opinion commune). A cette vue les assistants éclatent en sanglots : tous pleuraient, inconsolables, le père qu'ils venaient de perdre. Mais tandis qu'on prépare tout pour les funérailles, voilà que tout à coup les plus suaves parfums embaument l'appartement où gisait le corps du saint Évêque : ce prodige nouveau, présage de la gloire dont jouissait le Saint, remplit de joie tous les cœurs et tarit toutes les larmes. Les funérailles sont célébrées avec grande pompe [2]. Saint Siffrein fut enseveli dans la basilique qu'il avait élevée lui-même à Venasque, en l'honneur de la sainte Trinité, où de nombreux miracles ne tardèrent pas à manifester son crédit auprès de Dieu [3].

Ici s'arrêtent les deux chroniques de Lérins, dont nous avons suivi, et, le plus souvent, reproduit le récit avec une scrupu-

relinquis? Ecce pater, nec tua diutius, nostris calamitatibus necessaria, ut apparet fruemus præsentia... (1re et 2e chronique).

[1] Dans ce discours, littéralement traduit, on remarque l'expression peu flatteuse : *feritatem provincialium deponite.*

[2] Tanta mox fragrantia locum illum occupavit ut omnes mira suavitate replerentur... Sedato dolore, diffuso odore, de sancti sepultura, summa peragitur cura.

[3] *Ubi beneficia ejus exuberant usque in hodiernum diem* (2e chron.).

Digitized by Google

leuse fidélité. Nous avons dit au commencement de cette vie que nous avions eu la joie de trouver dans l'ancien bréviaire de Carpentras le récit d'un des nombreux miracles qui s'opérèrent après la mort du saint Pontife : nous allons le rapporter, car nous le croyons inédit.

Une pauvre femme avait un fils qui, malade depuis longtemps, se mourait d'une fièvre lente. Aucun remède n'avait pu arrêter les progrès du mal, le pauvre enfant n'avait plus qu'à rendre le dernier soupir. Mais tout à coup une pensée a traversé le cœur de la mère : elle oublie son sexe et son âge avancé ; au milieu d'une nuit profonde elle court à l'église et se prosterne devant l'autel du bienheureux Siffrein. Là, hors d'elle, les bras tendus, s'appuyant sur l'autel, incapable de prononcer une parole, elle implore de cœur, par ses soupirs et ses angoisses, la protection du Bienheureux. Or, pendant que cette pauvre mère pleurait et priait, voilà que tout à coup elle est ravie en esprit et voit le Saint revêtu de ses habits pontificaux, resplendissant d'un éclat sans pareil et d'une beauté merveilleuse. D'un visage souriant et d'une voix douce : « Femme, lui dit-il, pourquoi ces pleurs ? Pourquoi ces sanglots ? Ne pleure plus désormais, et va en paix, ton fils est vivant. Mais prends bien garde dorénavant de ne plus lui donner aucun remède corporel. » A ces mots, pleine de confiance dans la parole du Saint, la mère se hâte de retourner à sa maison, et ce fils qu'elle avait laissé à toute extrémité, elle le retrouve guéri de sa fièvre, et l'esprit parfaitement libre [1]. Beaucoup d'autres miracles qu'il serait trop long de rapporter, dit le rédacteur de cette légende, éclatèrent par les mérites du saint Confesseur.

Mais nous ne savons pas si c'est à Venasque ou à Carpentras que s'opéra le prodige que nous venons de raconter, car c'est à Carpentras que Dieu a voulu voir reposer pour jamais les reliques du saint Évêque. Malgré les dimensions qu'a déjà déjà revêtues notre récit, nous croyons devoir rapporter encore

[1] Vetus officium sancti Siffredi, lect. VIII et IX à la bibliothèque d'Inguimbert.

Digitized by Google

ce fait que relate Surius, d'après les manuscrits de Carpentras.

Le corps de saint Siffrein reposait à Venasque depuis plusieurs siècles [1] quand des voleurs parvinrent à s'emparer clandestinement de ce précieux dépôt, dont ils voulurent enrichir leur propre pays, et prirent en toute hâte la fuite dans la direction de Carpentras. C'était pendant l'été, au milieu de la nuit. Le matin venu, les habitants de Carpentras qui se rendaient au travail, aperçurent au milieu des champs, à une faible distance au nord de la ville, et non loin de la rivière de l'Auzon, des étrangers qui ne savaient où diriger leurs pas; on s'approche : c'étaient les ravisseurs sacriléges qui venaient d'être frappés de cécité. Ils avouent leur crime; on accourt, et bientôt les reliques du saint Évêque entrent en triomphe dans la ville, pour y être honorées du culte le plus solennel. Les ravisseurs implorent le pardon de leur crime par l'intercession du saint Évêque, et ne tardent pas à revoir la lumière du jour. On institua une fête pour garder la mémoire de cette translation : d'abord célébrée au mois de juillet, la fête de la translation de saint Siffrein fut fixée au troisième dimanche après Pâques, en 1285, par l'Évêque Raymond de Mayan. Cet Évêque fit transférer les saintes reliques de son prédécesseur dans une châsse plus décente. Le 5 décembre 1322, Othon, évêque de Carpentras, dans l'inventaire qu'il fit faire des reliques et du mobilier de son église, document dont l'original existe encore au musée d'Inguimbert, constatait que le corps de saint Siffrein était renfermé dans une grande châsse d'argent en majeure partie dorée, ornée de pierres précieuses, et faite avec un art merveilleux; un bras du même Saint avait été enfermé dans un reliquaire, également fort riche, fait en forme de bras [2]. En 1447, l'Évêque Guillaume Soïberti fit placer les

[1] Un auteur met cet événement sous l'épiscopat de Tetradius, successeur immédiat de saint Siffrein. Rien n'appuie cette opinion : les manuscrits de de l'église de Carpentras disaient : *multis annorum curriculis evolutis*, et les deux chroniques de Lérins supposent toujours que les reliques du Saint reposent encore à Vénasque.

[2] Voir dans l'ouvrage : *Le saint Mors de Carpentras et son reliquaire*, par M. l'Abbé F. Terris, curé-archiprêtre de Saint-Siffrein, in-8°, Carpentras 1874,

Digitized by Google

os de la tête du Saint dans un buste d'argent, et, en 1603, le 18 mai, Horace Capponi détacha des mêmes reliques diverses particules destinées à la consécration d'autels portatifs, et deux doigts qu'il donna, l'un à l'église de Venasque, et l'autre à celle de Mayan.

Ces précieuses reliques, conservées pendant la Révolution, continuent à avoir dans l'église, autrefois cathédrale de Saint-Siffrein, les louanges des descendants de ceux dont Siffrein fut l'Évêque et le père.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'histoire du culte de saint Siffrein : il est immémorial dans les églises de Carpentras et de Venasque ; mais il ne s'est pas borné là ; dès les premiers siècles du moyen-âge il rayonnait au loin. Le Martyrologe d'Arnoul, célèbre écolâtre de l'abbaye de Saint-André de Villeneuve, qui vivait vers les premières années du XI^e^ siècle, marqua la fête de saint Siffrein au 27 novembre ; à Lérins on la célébrait le 29 du même mois.

Mais c'est Carpentras surtout, qui garde précieusement le souvenir de son Évêque devenu son patron. « Le nom de Siffrein est béni encore dans ces plaines magnifiques et sur les riantes collines qu'il gardait sous sa houlette de pasteur, et d'où il partit pour le Ciel, il y a treize cents ans. Treize cents ans !... Et cependant, quand un enfant naît dans la famille, combien de mères qui veulent lui donner le nom du pieux moine de Lérins ! Et quand, chaque année, novembre ramène sa fête, quelle affluence de fidèles, quelle pompe sous cette nef majestueuse, quelle joie touchante, et dans les maisons de l'antique cité, et sur les fronts de tous les chrétiens, et puis encore dans ces chants consacrés par la foi et la piété de nos pères !... Que voulez-vous ?... Le Seigneur l'a dit : *In memoria æterna erit justus*, le souvenir du juste ne périt pas. »

L'auteur de cette notice écrite les 9 et 10 décembre 1874, ne pouvait mieux finir qu'en empruntant ces paroles datées du

pages 21-43 et suiv., une discussion qui réduit à leur juste valeur les assertions émises au sujet de ce document, par M. Darcel, dans la revue des Sociétés savantes (juillet-août 1873).

Digitized by Google

5 décembre 1850 et signées d'un nom qu'il est fier de porter lui-même.

L'Abbé PAUL TERRIS,
Vicaire à Saint-Siffrein.

LES SEPT MARTYRES DE SÉBASTE.

Divers Martyrologes font mention de sept femmes chrétiennes qui furent arrêtées pour le nom de Jésus-Christ à Sébaste en Arménie, durant la persécution de l'empereur Dioclétien. On employa toutes les ressources que peut imaginer la malice humaine, pour les engager à retourner au culte des démons. Mais elles préférèrent les tourments passagers à l'éternité des réprouvés.

La constance de ces saintes femmes dans les tortures, étonna les spectateurs. Un païen, nommé Irénarque, et un autre qu'on appelait Acace, prêtre des idoles, se convertirent à Jésus-Christ en voyant la foi inébranlable de ces Saintes, et ils partagèrent la glorieuse mort des sept Martyres. Tous eurent la tête tranchée par ordre du président Maxime.

SAINT MAHANÈS,

MARTYR EN PERSE.

Mahanès, persan, était chrétien. Il fut dénoncé au roi Sapor II, comme déserteur du culte du soleil. Il fut amené devant les juges que présidait Sapor lui-même. Sommé d'adorer le feu et de sacrifier au soleil, il s'y refusa et confessa généreusement Jésus-Christ, disant que le soleil n'était qu'une créature soumise au seul et vrai Dieu. Sapor s'irrita, et il condamna Mahanès à être écorché vif, depuis la tête jusqu'au bas du ventre. Le Martyr resta impassible et mourut dans cet horrible supplice.

Digitized by Google

SAINT BRANDON,

ABBÉ EN IRLANDE.

Saint Brandon ou Brendan, fondateur du monastère de Birre, dans le comté de King, ne doit point être confondu avec saint Brendan, fils de Findloga, qu'on honore le 16 mai. La confusion serait d'autant plus facile, qu'ils furent l'un et l'autre disciples de saint Finian de Cluainiraird.

Saint Brendan de Birre était lié d'une étroite amitié avec saint Colomkille. On dit que ce fut par le conseil du premier, que le second choisit pour sa retraite l'île de Hy.

Saint Adamnan rapporte dans la vie de saint Colomkille, que cet Abbé, étant en prière dans son monastère de Hy, fut instruit, par une vision, du moment où saint Brendan mourait en Irlande, et qu'il ordonna à Dormit, son disciple, de tout préparer, afin qu'on célébrât la Messe pour la *nativité* de l'Abbé Brendan. Il entendait, par le mot *nativité*, le passage de notre Saint à la vie éternelle. « La nuit dernière, ajouta-t-il, j'ai vu les Cieux s'ouvrir tout à coup, et les Chœurs des Anges venir au-devant de son âme avec une lumière si éclatante, que toute la terre en était remplie. »

Saint Brendan est patron titulaire de la cathédrale d'Ardfert dans le comté de Kierry. Il était né dans ce pays, et avait reçu sa première éducation sous l'Évêque Ert. Il continua ses études sous saint Finian, et les acheva dans la Connacie, où il eut pour maître saint Jarlath, évêque de Tuam. Ware avait en sa possession une longue prière attribuée à saint Brendan, qui commençait par cette invocation de la Sainte-Trinité : Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit.

SAINT RADBOD,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Radbod, l'un des plus beaux esprits et des plus saints personnages de son siècle, était issu des princes de Frise par sa

Digitized by Google

mère. Il fut mis dès sa plus tendre enfance sous la discipline de Gontier évêque de Cologne son oncle maternel, qu'il ne quitta que lorsque ce Prélat fut excommunié par le Pape Nicolas Ier à cause du mariage incestueux du roi Lothaire avec Waldrade ou Vaudrée. On lui conseilla de venir à la cour de Charles le Chauve : ce qu'il fit non pas pour y mener la vie d'un courtisan, mais pour y continuer ses études. Car ce prince entretenait dans son palais une école publique pour les enfants de qualité où il tâchait de faire refleurir les sciences que les courses des Normands et les guerres civiles avaient presque éteintes dans le royaume. Il eut pour maître le philosophe Mannon sous lequel il fit de grands progrès dans les lettres humaines, et devint l'un des premiers hommes de son temps pour la doctrine et la facilité de composer en prose et en vers. Mais il fut encore plus vertueux que savant. Ayant été élevé dès le berceau dans la crainte et l'amour de Dieu, il travailla heureusement à se rendre le maître de ses passions avant que de les laisser fortifier : il mortifia sa chair par les abstinences et d'autres austérités, et n'ayant de goût que pour les délices spirituelles, il n'eut que du mépris pour les richesses, les grandeurs de la terre, et pour tout ce que le monde estime le plus. Il avait les mœurs d'un vieillard, et ne cherchait à plaire qu'à Dieu et à ne se nourrir l'âme que de la parole de vie et des vérités divines. Après la mort du roi Charles, il retourna dans son pays, où il se donna tout entier aux exercices de la piété et à l'étude des lettres saintes. Il s'attacha pendant quelques années à l'Abbé Hugues, qui porta depuis la qualité de duc, homme puissant en bénéfices, qui mourut l'an 887 à Orléans. Douze ans après, il fut élu évêque d'Utrecht à la place d'Égilbert, par un consentement général du Clergé et du peuple, choix qui fut fort approuvé de l'empereur Arnoul, et loué des personnes les plus considérables de l'une et de l'autre cour, à qui le mérite de Radbod était connu depuis longtemps. Il était absent lorsqu'on fit cette élection : à la première nouvelle qu'il en eût il y forma opposition, et voyant qu'on n'y avait point d'égard, il voulut se retirer en un lieu où il pût demeu-

Digitized by Google

rer caché. Il fut pris néaumoins et traîné malgré lui à l'église d'Utrecht, où on le sacra lorsqu'on eut reconnu que toute sa peine et sa résistance ne venaient que de son humilité. Il prit aussitôt l'habit monastique et fit profession de la vie religieuse selon l'usage de cette église qui n'avait point d'Évêques qui ne fussent moines. Mais il n'eut rien à changer dans son genre de vie. Depuis longtemps il pratiquait la pauvreté évangélique, se privant des choses les plus nécessaires pour nourrir les pauvres, et il était accoutumé à des jeûnes fréquents qui duraient souvent deux ou trois jours de suite, outre que les autres jours il s'abstenait encore de viandes et de tout aliment capable de flatter le goût et la convoitise. Mais il avait grand soin de cacher au public ses austérités extraordinaires, et il paraissait au milieu de son peuple toujours gai, toujours affable et plein de bonté dans les fonctions de son ministère, se proposant pour modèles les exemples de saint Willebrod et de saint Boniface qui avaient cultivé ce champ avant lui. Comme la ville d'Utrecht était fort sujette au pillage des Normands-Danois, il se retira à Deventer, sans négliger néanmoins le salut de ces barbares et sans rien relâcher de l'application infatigable qui le faisait veiller à celui de son peuple et aller par toute la Frise à travers les périls et les incommodités des chemins prêcher la foi aux infidèles, corriger les vices et les erreurs des autres, assister les pauvres et les malades. De sorte qu'ayant consumé ses forces, son bien et toutes les facultés de son âme et de son corps, il fut appelé à la récompense éternelle par une mort paisible et heureuse le 29 de novembre de l'année 918 ou de la suivante et fut enterré à Deventer. Dieu déclara sa sainteté aux hommes en lui continuant le don des miracles, qu'il lui avait accordé de son vivant avec celui de la prophétie. Il laissa divers écrits qui lui ont fait donner un rang parmi les auteurs ecclésiastiques. Quoiqu'il en ait un plus considérable encore parmi les Saints, nous voyons peu de Martyrologes qui fassent mention de lui. Outre sa fête principale qui est celle du 29 de novembre, Molanus en marque encore une au 25 de juin qui est celle de sa translation.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX ALVARE PÉLAGE.

ÉVÊQUE DE SELVE.

Né et élevé en Espagne, le Bienheurenx Alvare Pélage vint étudier à Bologne, en Italie, et prit les degrés de docteur en l'un et l'autre droit. Ayant embrassé l'Ordre séraphique, il fut envoyé à Paris, sous la discipline du fameux Scot, pour étudier la philosophie et la théologie, dans lesquelles il fit de grands progrès. Il repassa ensuite en Italie; s'arrêta à Todi, à Pérouse ; de là au couvent du Mont-Alverne, où il séjourna quelque temps. Il cherchait dans la retraite et la méditation les lumières qui manquaient à ses talents, pour les rendre utiles au prochain. Dieu seconda ses pieuses vues: et ses prédications produisirent d'abondantes moissons d'âmes à Florence, à Lucques, à Pise et en plusieurs autres villes d'Italie.

Alvare, toujours animé d'un nouveau zèle pour la gloire de Dieu, vint exercer le ministère apostolique dans la capitale du monde chrétien. Il demeura d'abord au monastère des Religieuses de Sainte-Claire, appelé de Saint-Laurent *in panis-perna*, puis au couvent d'Ara-Cœli : et partout il édifiait par la sainteté de sa doctrine, et charmait par son éloquence et son érudition.

De retour en France, son rare mérite lui procura l'estime et la bienveillance de plusieurs personnes d'un rang distingué, et le Pape Jean XXII le fit pénitencier de la cour de Rome, le nomma à l'évêché de Corone, en Achaïe, et successivement à celui de Selve, dans la province d'Algarve, en Portugal.

Ses fréquentes prédications ne l'avaient point distrait de l'étude, et avant d'être élevé à l'épiscopat il avait composé plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition, et parmi lesquels on remarque surtout celui de *Planeta Ecclesiæ*, qu'il publia la quatorzième année du pontificat de Jean XXII.

C'était, au reste, un très-exact observateur de la Règle, et même des constitutions particulières de son Ordre ; et sa fer-

Digitized by Google

meté à cet égard lui avait attiré beaucoup de désagréments de la part des partisans du relâchement, lorsqu'il n'était encore que simple Religieux. Il les supporta avec une patience sans exemple, et ce qui fait voir qu'aucun motif humain ne le dirigeait, c'est qu'il ne crut jamais que sa promotion à l'épiscopat le dispensât des points essentiels de l'Institution de Saint-François.

Alvare Pélage mourut le 29 novembre 1589. Son corps repose dans le chœur des Religieuses de Sainte-Claire, de Séville, à côté de celui de la Bienheureuse Léonore de Gusman.

LA VÉNÉRABLE ROSADE,

MARTYRE.

Notre histoire a consigné les affreuses cruautés que le protestantisme exerça dans le Gévaudan. Les pauvres Cévennois entraînés par des énergumènes n'étaient plus à Dieu, mais à l'enfer. Arrêtons-nous en 1702. Chélier de Mazal s'était maintenu dans la foi catholique, et Rosade son épouse n'avait pas un instant déserté la sainte Eglise. Un jour que cette courageuse Chrétienne était dans les douleurs de l'enfantement, deux de ses cousins entrèrent, et après quelques propos qui tendaient à lui faire renier sa foi, ils la poignardèrent. Son jeune fils âgé de dix ans s'était jeté devant sa mère pour la protéger ; il fut massacré. Quelque temps après le mari lui-même fut égorgé par les Calvinistes.

LE VÉNÉRABLE PÈRE LOUIS FÉLICI,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,
FONDATEUR DE L'UNION DES PRÊTRES DE SAINT-PAUL.

Le Père Louis Félici naquit à Ischia vers 1740, entra jeune dans la Compagnie de Jésus, y fit profession en 1773, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissements

Digitized by Google

qui rendent encore d'importants services à la Religion et aux fidèles. Le premier est la *Congrégation* de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le Père Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentiments religieux, des mœurs plus pures ; mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionnait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le Père Félici fonda encore l'association connue sous le nom d'*Union des prêtres de Saint-Paul.* Elle se forma, en 1790, dans l'hôpital de la *Consolation*, où d'anciens Jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régulateur particulier, dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux ; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations ; de propager par tout le monde la dévotion *aux Cœurs de Jésus et de Marie ;* d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens ; de réunir tous les jours de fêtes les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes ; de visiter les pauvre malades dans les maisons de Rome, et leur porter des secours spirituels et temporels, d'instruire les convalescents dans l'hospice du Père Ange ; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la *Longara.* « Il était digne de la capitale du « monde catholique d'offrir, dans cette association, un modèle « aux prêtres et aux fidèles des autres contrées. » Lors du rétablissement de la Compagnie de Jésus, le Père Félici, quoique très-âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à quatre-vingt-un ans. Ce pieux Jésuite, avant même qu'il eût fondé l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, était révéré à Rome, où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Eglise. Il était le conciliateur, l'Ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres ; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DES CLÉS.

Le dimanche 29 novembre 1863, premier dimanche de l'Avent, eut lieu à Poitiers la cérémonie du couronnement de Notre-Dame des Clés. On sait que cette statue, qui est en grande vénération dans tout le Poitou, orne un des autels de la ravissante église de Notre-Dame la Grande. Mais ce sanctuaire étant trop petit, la cérémonie fut célébrée dans l'église cathédrale. La statue miraculeuse fut transportée processionnellement à travers les rues de la ville, ornées de guirlandes et d'arcs de triomphe. Plusieurs Prélats figuraient dans le cortége à côté de Mgr Pie : c'étaient les Evêques de Moulins, de Blois, d'Angoulême, l'Abbé de Solesmes dom Guéranger, et l'Abbé de Fontgombaud, et Mgr de Ségur. L'Office fut célébré par Mgr de Dreux Brézé. Mgr Pie, avant de procéder au couronnement, prononça une touchante homélie, qui fut écoutée dans le plus religieux silence. La Madone vénérée fut ensuite reconduite en triomphe à l'église de Notre-Dame la Grande, au chant du *Te Deum*. Le soir, la ville de Poitiers conservait encore un air de fête ; un grand nombre de maisons et de monuments étaient illuminés

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Vigile de saint André, apôtre.

A Rome, sur la voie Salaria, fête de saint Saturnin le vieillard, et saint Sisine, diacre, martyrs sous l'empereur

1 TERTIO KALENDAS NOVEMBRIS.

Vigilia sancti Andreæ Apostoli. — Romæ via Salaria natalis sanctorum Martyrum Saturnini Senis et Sisinii Diaconi sub Maximiano Principe : quos diu in carcere maceratos, jussit Præfectus Urbis in equuleum levari, et attrahi nervis, fustivus ac scorpionibus cædi, deinde eos flammas apponi, et depositos equuleo capite truncari. — Tolosæ sancti Saturnini Episcopi, qui temporibus Decii in Capitolio ejusdem urbis a Paganis tentus, atque a summa Capitolii arce per omnes gradus præcipitatus, capite colliso, excussoque cerebro, et

Digitized by Google

Maximien. Quand ils eurent été longtemps accablés en prison, le préfet de la ville les fit mettre sur le chevalet : on leur tirailla les membres, on les déchira à coups de bâton et avec des scorpions ; ensuite il fit appliquer des torches ardentes à leurs corps, et après qu'ils furent descendus de dessus le chevalet, il leur fit trancher la tête.

A Toulouse, saint Saturnin, évêque, qui, au temps de Dèce, ayant été arrêté par les païens dans le Capitole de cette ville, et précipité du faîte du Capitole, roula le long des degrés, en eut la tête brisée ; sa cervelle se répandit. Étant déchiré par tout le corps, il rendit sa digne âme à Jésus-Christ.

En la même ville, martyre de Saint Paramon et de ses trois cent soixante-quinze compagnons, sous l'empereur Dèce et le président Aquilin.

A Ancyre, saint Philomène, martyr, qui, durant la persécution de l'empereur Aurélien, sous le président Félix, après avoir été éprouvé par le feu, après avoir eu les mains, les pieds et la tête percés de clous, consomma enfin son martyre.

A Véroli, saint Blaise et saint Démètre, martyrs.

A Todi, sainte Illuminée, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

La fête de tous les Saints des trois Ordres de saint François.

Sainte Ide, vierge de l'Ordre de Citeaux, honorée à Namur.

toto corpore dilaniato, dignam Christo animam reddidit. — Item passio sanctorum Paramonis, et Sociorum trecentorum septuagintaquinque sub Decio Imperatore et Aquilino Præside. — Ancyræ sancti Philomeni Martyris, qui in persecutione Aureliani Imperatoris sub Felice Præside igne probatus, manibus pedibusque, ac demum capite clavis confixo, martyrium consummavit. — Verulis sanctorum Martyrum Blasii et Demetrii. — Tuderti sanctæ Illuminatæ Virginis.

Digitized by Google

Saint Guirègue, évêque de Tolède, successeur de saint Ildefonse.

Sainte Adumade, honorée ce jour à Gandesheim.

Saint Crescens, prêtre de Padoue.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Charles Carret, né à la Courbe, dans le département du Calvados, en 1750, prêtre et religieux de l'Ordre des Dominicains de Metz, fut arrêté, envoyé et embarqué à Rochefort pour la Guyane, le 12 mars 1798 ; on le déposa dans le port de Cayenne en juin, et il mourut à Konanama le 29 novembre 1798, à l'âge de 48 ans.

Claude Ignace Tournier, né à Noël-Ceineux, près d'Ornans, vers 1765, prêtre du diocèse de Besançon et vicaire à Passefontaine, refusa le serment de la constitution civile du Clergé, et resta auprès de ses paroissiens ; il fut arrêté en 1793, à Morteau, près Pontarlier, et condamné à mort comme émigré rentré ; on le fusilla vers le 29 novembre 1793, avec un autre prêtre.

Digitized by Google

TRENTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint André, apôtre. — Saint Agape, martyr. — Saint Miroclès, évêque de Milan. — Saint Narsès, et ses compagnons, martyrs. — Saint Sapor, saint Isaac, évêques, saint Abraham et saint Siméon, martyrs. — Plusieurs jeunes vierges, martyres en Perse. — Saint Troyen, évêque de Saintes. — Saint Tugdual, évêque. — Sainte Hunna. — La Vénérable Hersende de Champagne, première grande-prieure de Fontevraud. — Le Bienheureux Joscio, moine de Saint-Bertin. — Le Bienheureux César d'Heisterback, prieur de Villiers. — Le Bienheureux Archange de Campo-Basso, Frère Mineur. — Le Bienheureux André de la Dijk, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANDRÉ,

APOTRE.

Saint André était de Bethsaïde, petite ville de Galilée, sur le bord du lac de Génésareth. Son père, pêcheur de profession, se nommait Jonas, ou Jean. Il était frère de Simon Pierre, sans qu'on sache lequel des deux étaient l'aîné. Ils eurent depuis leur maison à Capharnaüm, et Jésus logeait chez eux lorsqu'il prêchait dans cette ville.

Ce qui doit donner une grande idée de la vertu de saint André, c'est que, quand saint Jean-Baptiste commença sa mission dans le désert, il ne se contenta pas d'aller l'entendre comme les autres ; il devint son disciple, et se pénétra de ses instructions, pour les mettre plus parfaitement en pratique. Cela ne l'empêchait pas d'exercer la profession de son père, qu'il avait embrassée.

Il était présent lorsque saint Jean-Baptiste, voyant passer Jésus, qu'il avait baptisé la veille, s'écria : *Voici l'Agneau de Dieu*[1]. L'ardeur et la pureté de ses désirs, et sa fidélité à

[1] Joan. I, 36.

Digitized by Google

l'accomplissement de la loi, lui méritèrent l'intelligence de ces paroles mystérieuses. Il quitta Jean-Baptiste sans délai, avec un autre disciple du saint Précurseur, pour suivre Jésus qui les attirait l'un et l'autre par les liens invincibles de sa grâce. Le Sauveur ayant vu, en se retournant, qu'ils le suivaient, leur demanda *ce qu'ils cherchaient.* Ils répondirent qu'ils désiraient savoir où il demeurait. Jésus leur répliqua qu'ils pouvaient *venir et voir.* Il ne restait plus que deux heures de jour, qu'ils passèrent avec lui : plusieurs Pères disent qu'ils y passèrent aussi la nuit suivante. « O qu'ils passèrent un heureux jour, une heureuse nuit, s'écrie saint Augustin[1]! Qui pourrait raconter ce qu'ils apprirent de la bouche du Sauveur? Préparons-lui une demeure dans nos cœurs, afin qu'il puisse y venir et converser avec nous. » Il n'y a point de langage propre à exprimer la joie et la consolation qu'éprouva saint André dans cette circonstance; il n'y a que les âmes auxquelles Dieu se communique dans la contemplation qui puissent s'en former quelque idée. Le saint Apôtre comprit que Jésus était le Messie, le Sauveur du monde : aussi prit-il la résolution de s'attacher à lui pour toujours; il fut le premier de ses disciples, ce qui l'a fait surnommer par les Grecs, *protoclet* ou *premier appelé.*

André, qui aimait tendrement Simon, son frère, s'empressa de partager avec lui le trésor précieux qu'il avait découvert. Il l'amena à Jésus, afin qu'il pût aussi le connaître. Le Sauveur l'admit également au nombre de ses disciples, et lui donna le nom de Pierre. Les deux frères restèrent un jour avec Jésus pour entendre sa divine doctrine, après quoi ils retournèrent chez eux. Depuis ce temps-là, ils s'attachèrent à Jésus; mais ils ne le suivaient pas continuellement, comme ils firent dans la suite. Lorsqu'ils l'avaient entendu, ce qui arrivait fréquemment, ils allaient exercer leur profession et vaquer à leurs affaires domestiques.

Jésus, voulant prouver par ses œuvres la divinité de sa doc-

[1] T. VII, in Joan., n. 9; t. III, p. 345.

Digitized by Google

trine, fit son premier miracle aux noces de Cana en Galilée, Pierre et André étaient présents avec la sainte Vierge. Jésus, allant célébrer la Pâque à Jérusalem, s'arrêta quelques jours dans la Judée, et baptisa dans le Jourdain. Pierre et André baptisèrent aussi par son autorité et en son nom.

Jésus revint en automne dans la basse Galilée. Ayant vu Pierre et André qui pêchaient dans le lac, il les appela pour toujours au ministère évangélique, et leur dit qu'il les ferait *pêcheurs d'hommes*. Les deux frères abandonnèrent aussitôt leurs filets pour le suivre, et ne se séparèrent plus de lui. L'année suivante, le Fils de Dieu forma le Collége des Apôtres. Les Évangélistes mettent Pierre et André à la tête des autres.

Peu de temps après, Jésus se rendit à Carpharnaüm, et logea dans la maison de Pierre et d'André. A leur prière, il guérit de la fièvre la belle-mère de Pierre, en la prenant par la main, et en ordonnant à la fièvre de la quitter.

Jésus, touché de compassion pour cinq mille personnes qui l'avaient suivi dans le désert, ne voulait point les renvoyer qu'il n'eût rassassié leur faim. Philippe lui représenta que deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour tant de monde; mais André, dont la foi paraît avoir été plus vive, dit qu'il se trouvait là un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux petits poissons, en ajoutant toutefois que c'était peu pour une si grande multitude. Mais il ne doutait pas que Jésus, s'il le jugeait à propos, ne pût faire éclater sa puissance en cette occasion. Il savait qu'il était bien supérieur à Elisée, qui avait nourri cent hommes avec cinq pains [1].

Lorsque Jésus était à Béthanie, dans la maison de Lazare, des Grecs, que la fête de Pâque avait attirés à Jérusalem, s'adressèrent à Philippe pour avoir le bonheur de le voir. Philippe ne voulut rien faire seul. Il parla à André, et tous deux prévinrent leur divin maître, qui accorda à ces étrangers la grâce qu'ils demandaient. Ceci est une preuve du crédi

[1] II Reg. IV, 4.

Digitized by Google

que notre Saint avait auprès du Sauveur. Aussi le vénérable Bède lui donne-t-il le titre d'*introducteur auprès de Jésus-Christ*; il mérita, dit-il, cet honneur, parce qu'il avait amené Pierre au Fils de Dieu.

Jésus ayant prédit la destruction du temple de Jérusalem, Pierre, Jean, Jacques et André lui demandèrent en particulier dans quel temps s'accomplirait cette prédiction, afin de pouvoir avertir leurs frères d'échapper au danger.

Après l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, saint André, suivant Origène[1], prêcha l'Évangile dans la Scythie. Sophrone, qui écrivait peu de temps après saint Jérôme, et qui a traduit en grec le catalogue des hommes illustres, et quelques autres ouvrages de ce Père, le fait aussi Apôtre de la Sogdiane et de la Colchide. Théodoret dit[2] qu'il passa dans la Grèce. On lit dans saint Grégoire de Nazianze[3] qu'il prêcha particulièrement en Epire; dans saint Jérôme[4] qu'il porta le flambeau de la foi en Achaïe; dans saint Paulin[5], que, prêchant à Argos, il réduisit les philosophes au silence; dans saint Philastre[6], qu'il vint du Pont dans la Grèce, et que de son temps la ville de Sinope se glorifiait d'avoir son vrai portrait et la chaire dans laquelle il avait annoncé la parole de Dieu.

Les Moscovites sont persuadés que saint André a porté l'Évangile dans leur pays, jusqu'à l'embouchure du Borysthène, jusqu'aux montagnes où est aujourd'hui la ville de Kiow, et jusqu'aux frontières de la Pologne[7]. Si les anciens, en faisant de la Scythie le théâtre des travaux du saint Apôtre, ont voulu parler de la Scythie européenne, leur témoignage serait favorable aux prétentions des Moscovites. Suivant les Grecs[8], il s'agit de la Scythie au-delà de Sébastopolis dans la Colchide; il pourrait aussi être question de la Scythie européenne, puisqu'au rapport de ces mêmes Grecs saint André planta la foi dans la Thrace, et particulièrement à Byzance,

[1] Ap. Euseb. — [2] In Ps. CXVI. — [3] Or. 35. — [4] Ep. 148. — [5] Carm. 24. — [6] C. 88. — [7] V. Sigism. Herbesteinius, et Culcinius, *ad* 30 *nov.* — [8] In Synaxario et Menæis.

Digitized by Google

aujourd'hui Constantinople. Mais il n'y a rien dans l'antiquité qui puisse donner des lumières sur ce point.

Plusieurs calendriers parlent de la fête de la chaire de saint André à Patras en Achaïe. On convient que ce fut dans cette ville que le saint Apôtre donna sa vie pour Jésus-Christ. Nous lisons dans saint Paulin, qu'après avoir pris beaucoup de peuples dans les filets du Sauveur, il confirma la foi qu'il avait prêchée, par l'effusion de son sang dans la même ville. Il fut crucifié, suivant saint Sophrone, saint Gaudence et saint Augustin. Saint Pierre Chrysologue dit que ce fut sur un arbre; le faux Hippolyte ajoute que cet arbre était un olivier. Dans l'hymne de saint Damas, il est dit simplement que saint André fut crucifié, et la manière dont il le fut n'est point exprimée. (GODESCARD.)

Voici les Actes du saint Apôtre, consacrés en quelque sorte par l'Église, qui les emploie dans sa Liturgie, et reconnus comme authentique par les savants les plus versés dans l'histoire des premiers siècles.

Ce que nous avons vu de nos yeux, nous tous prêtres et diacres des églises d'Achaïe, nous l'avons écrit à toutes les églises établies à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi. Paix à vous et à tous ceux qui croient en un seul Dieu, parfait en trinité, vrai Père qui engendre, vrai Fils qui est engendré, vrai Esprit-Saint procédant du Père et résidant dans le Fils; afin qu'il soit connu que l'Esprit-Saint est un dans le Père, et que le Fils engendré est une même substance que celui qui l'a engendré. Cette règle de foi nous l'avons reçue de l'Apôtre de Jésus-Christ, saint André, dont nous avons contemplé le martyre que nous vous racontons.

Le gouverneur Egée, étant entré dans la cité de Patras, fit d'abord saisir ceux qui avaient foi dans le Christ, et les voulut contraindre de sacrifier aux idoles. Le Bienheureux André lui dit : « Toi qui es juge des hommes, tu aurais dû connaître ton juge qui est dans le Ciel, l'adorer après l'avoir connu, et en adorant le vrai Dieu renoncer à ceux qui ne sont pas des dieux. » Egée lui dit : « Es-tu cet André qui veut

Digitized by Google

ruiner les temples des dieux, et qui par tes séductions entraîne les hommes à cette honteuse superstition que récemment les princes de Rome ont prescrit d'anéantir? » Le Bienheureux André dit : « Les princes de Rome n'ont pas encore connu la vérité; ils ne savent pas que le Fils de Dieu venu pour le salut des hommes a enseigné que ces idoles non-seulement ne sont pas des dieux, mais des démons funestes, ennemis du genre humain, qui apprennent aux hommes des actions dont la malice provoque la colère de Dieu, afin qu'étant offensé il se détourne d'eux et ne les exauce plus, et que, semblables à des esclaves, ils soient retenus captifs par le diable, qui se joue d'eux jusqu'à ce que, sortant du corps dans un état de damnation et de nudité, ils n'aient plus rien avec eux que le pesant fardeau de leurs péchés. »

Egée dit : « Ce sont là des paroles vaines et insensées, et votre Christ, qui enseignait de la sorte, a été attaché à la Croix par les Juifs. » Le Bienheureux André répondit : « O homme! si tu voulais connaître ce mystère de la Croix, et comment le Créateur du genre humain, dans son désir très-ardent de nous réconcilier à Dieu, sans y être contraint volontairement, a accepté de lui-même ce supplice de la Croix, toi aussi tu croirais en lui. » Egée dit : « Celui que l'on raconte avoir été livré par son disciple, garrotté par les Juifs, amené devant le gouverneur, qui sur leur demande le livra à ses soldats pour être crucifié, comment peux-tu dire qu'il a subi volontairement le supplice de la Croix? » André répondit : « Moi qui ai toujours été avec lui, j'affirme qu'il a souffert de son plein gré; car longtemps avant d'être trahi par son disciple et crucifié, il nous prédit qu'il ressusciterait après trois jours; et Pierre, mon frère, lui ayant dit : « Épargnez-vous vous-même, Seigneur; » que ce malheur ne vous arrive pas! Il s'indigna contre lui : « Arrière! fils de Satan, lui dit-il, tu « ne sais pas goûter les pensées de Dieu. » Et comment eût-il pu nous affirmer ainsi sa mort future, s'il eût enduré sa passion malgré lui? Il ne nous eut pas dit : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, j'ai aussi le « pouvoir de la reprendre. » En-

Digitized by Google

fin, comme il prenait avec nous son repas, il dit aussi : « Un d'entre vous me trahira. » Cette parole nous ayant tous contristés, il nous dit encore : « Celui avec qui je mets la main dans le plat, c'est celui-là même qui me trahira. » Puisqu'il connaissait comme passées les choses futures, c'est donc volontairement qu'il a été livré. En effet, il n'évita pas même le traître, et demeura dans le lieu où il savait que celui-ci devait venir. »

Egée dit : « J'admire qu'un homme aussi sage que tu nous le représentes ait été, comme tu l'avoues toi-même, attaché à une croix. » André répondit : « C'est là, en effet, comme déjà je te l'ai dit, le grand mystère de la Croix, que je t'expliquerais si tu voulais l'entendre. » Egée dit : « Ceci ne peut pas être appelé un mystère, mais un supplice, par lequel a été accomplie la régénération du genre humain toute pleine de mystères. » Egée dit : « Dès maintenant je t'écoute attentivement; mais toi, si tu ne m'obéis pas à temps, tu pourras bien éprouver en ta personne ce mystère de la Croix. » Le Bienheureux André dit : « Si je redoutais le supplice de la croix, je ne prêcherais pas la gloire de la croix. » Egée dit : « La confusion de tes paroles annonce déjà pour toi le châtiment de la croix; c'est ta malice qui te fait mépriser la peine de mort. » André répondit : « Ce n'est point la malice, mais la foi qui m'empêche de craindre la peine de mort; car la mort des justes est précieuse, mais la mort des pécheurs est très-funeste; aussi voudrais-je te faire entendre le mystère de la Croix, afin qu'étant mieux instruit que tu ne l'es, et ayant cru, tu puisses t'en servir d'une manière ou de l'autre, pour le salut de ton âme. » Egée dit : « Mon âme est-elle donc morte, pour que je doive essayer de la sauver par je ne sais quelle foi que tu prêches? »

André dit : « Il est une chose que je désire très-vivement t'apprendre. Quand je t'aurai enseigné comment les âmes de tous les hommes ont perdu leur justice originelle, j'aurai à te manifester la restauration de cette justice par le mystère de la Croix. Le premier homme a introduit la mort par le bois de

Digitized by Google

la prévarication ; de là il était nécessaire que la mort qui était entrée fût chassée par le bois de la passion. C'est pourquoi, de même que le premier homme fut formé d'une terre sans souillure, ainsi devait naître d'une Vierge immaculée l'homme parfait, par lequel le Fils de Dieu qui, dans le principe, avait créé l'homme, réparât la vie éternelle que les hommes avaient perdue par Adam. Afin d'anéantir par le bois de la croix le bois de la convoitise, il étendit sur la Croix ses mains pures qui devaient réparer le crime de nos mains rebelles ; en place de la nourriture délicieuse que l'homme avait convoitée, il reçut un breuvage de fiel, et prenant sur lui notre mortalité, il nous fit don de son immortalité. »

Egée dit : « Tu peux faire ces discours à ceux qui croient en toi, mais pour toi, si tu ne m'obéis, si tu n'offres pas un sacrifice aux dieux tout-puissants, après t'avoir fait flageller, je te ferai attacher à cette croix que tu célèbres. » Le Bienheureux André répondit : « Chaque jour j'offre au Dieu tout-puissant un sacrifice vivant, non la fumée de l'encens, non le sang des boucs, non la chair des taureaux qui mugissent ; mais j'offre à Dieu sur l'autel de la Croix l'Agneau sans tache dont la chair sert de nourriture, et dont le sang sert de breuvage au peuple qui a foi dans le Christ ; et cependant après son immolation cet Agneau demeure entier et vivant. » Egée dit : « Comment cela peut-il se faire ? » André répondit : « Si tu veux apprendre comment cela se peut faire, fais-toi disciple, et tu connaîtras ce que tu cherches. » Egée dit : « Les tourments, malgré toi, sauront m'en instruire. » Le Bienheureux André répliqua : « J'admire qu'un homme grave comme toi arrive à ce point de folie de croire que les tourments pourront te révéler le divin Sacrifice. Tu as entendu le mystère de ce sacrifice ; si tu veux croire que le Christ, Fils de Dieu, qui a été crucifié par les Juifs, et vrai Dieu, je t'expliquerai comment vit cet Agneau qui même après avoir été immolé demeure entier et sans tache, dans son royaume. » Egée dit : « Comment l'Agneau demeurera-t-il dans son royaume, si comme tu l'affirmes, il a été mis à mort et mangé par tout le peuple. »

Digitized by Google

Le Bienheureux André répondit : « Si tu veux croire de tout ton cœur, tu pourras l'apprendre; mais si tu ne crois pas, tu n'arriveras jamais à la parfaite vérité. »

Alors Egée irrité ordonna qu'il fût gardé en prison. Pendant qu'il y était enfermé et seul, une multitude de gens de toute la contrée vint vers lui, comme s'ils voulaient faire périr Egée et délivrer l'Apôtre de la prison. Le bienheureux André leur tint ce discours : « Ne troublez pas cette paix douce et tranquille qui plaît tant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et n'excitez pas des troubles qu'aime le démon; car le Seigneur, lorsqu'il fut livré, supporta patiemment toutes choses; il ne résista pas, il ne cria pas, personne n'entendit sa voix sur les places publiques. Tenez-vous donc en silence, gardez la paix et le repos, et n'empêchez pas mon martyre; mais plutôt préparez-vous vous-mêmes, comme des athlètes du Seigneur, à vaincre les menaces, avec un cœur intrépide, et à surmonter les tourments par la fermeté de vos corps. S'il est une crainte capable d'émouvoir, que celle-là nous effraie plutôt qui a pour objet un mal sans fin; car la crainte que peuvent inspirer les hommes est comme une fumée qui s'élève tout à coup, et tout aussitôt s'évanouit. Si une douleur est redoutable, c'est celle qui commence pour ne jamais finir. En ce monde la douleur, quand elle est légère, peut aisément se supporter; si elle est excessive, elle donne promptement la mort; mais celle qu'il faut craindre est éternelle : là se trouvent les pleurs sans fin, la stupeur profonde, les hurlements et un jugement sans terme. C'est cette douleur que le gouverneur Egée ne craint pas d'affronter. Mais vous, disposez-vous plutôt par ces souffrances d'un moment à conquérir les joies éternelles, où toujours vous serez dans l'allégresse, toujours vous fleurirez, toujours vous règnerez avec le Christ. »

Pendant toute la nuit le bienheureux André encourageait ainsi le peuple; mais, dès la pointe du jour, Egée ordonna qu'il lui fût amené, et assis sur son tribunal il adressa ces paroles à l'Apôtre : « Je pense que les réflexions de la nuit auront chassé cette folie de ton esprit, et que tu ne te plais plus

Digitized by Google

à prêcher ton Christ, afin de pouvoir longtemps jouir avec nous des délices de cette vie; car c'est pour le moins une folie de vouloir subir le supplice de la croix, et de se dévouer soi-même aux cruelles flammes du bûcher.» Le bienheureux André répondit : « Il est des délices que je puis goûter avec toi, si tu veux croire au Christ, et abandonner le culte des idoles. C'est le Christ qui m'a envoyé dans cette contrée, où j'ai acquis au Seigneur un peuple assez nombreux.» Egée dit : « C'est pour cela même que je te force à sacrifier; je veux que la foule que tu as séduite, abandonnant ta folle doctrine, offre des sacrifices aux dieux; car il n'est pas resté une ville en Achaïe ou le culte des dieux ne soit devenu en exécration, et par conséquent complétement renversé. Fais donc en sorte que les dieux qui sont irrités contre toi s'apaisent, et que tu puisses demeurer dans notre amitié; autrement, en réparation de l'honneur des dieux, tu souffriras divers tourments, et enfin tu mourras attaché à cette croix que tu glorifies.» Le bienheureux André répliqua : « Écoute, fils du diable, paille légère destinée aux brasiers éternels, écoute-moi, qui suis le serviteur du Christ : jusqu'à ce moment j'ai paisiblement discouru avec toi sur la foi, afin que, devenu défenseur énergique de la vérité et méprisant les idoles, tu adorasses le vrai Dieu; mais puisque tu demeures dans tes impuretés, et que tu penses m'épouvanter par tes menaces, imagine pour moi les plus atroces supplices; je serai d'autant plus agréable à mon roi, que ma constance à confesser son nom dans les tourments sera demeurée plus inébranlable.»

Alors Egée ordonna qu'on l'étendît et qu'on le battît de verges; et quand on eut éloigné les soldats qui l'avaient flagellé, André se releva et fut amené devant le gouverneur, qui lui adressa ainsi la parole : « Écoute-moi, André, ne laisse pas répandre ton sang; autrement je te ferai périr sur la croix.» Le bienheureux André répondit : « Je suis le serviteur de la croix, et je dois bien plutôt désirer le trophée de la croix que la craindre; pour toi, des peines éternelles et méritées te sont réservées, si, après avoir éprouvé ma patience, tu ne veux

Digitized by Google

pas même alors croire au Christ. Car je tremble bien plus pour ta fin que pour la mienne. Ce que j'aurai à souffrir peut durer l'espace d'un jour; mais tes supplices après mille ans seront encore nouveaux; n'augmente pas ta misère, et n'allume pas pour toi un feu éternel. » Egée alors, transporté de fureur, ordonna qu'il fût mis en croix, recommandant aux bourreaux qu'il fût attaché les pieds et les mains liés comme sur le chevalet; car il craignait que, brisé par la douleur, il ne mourût aussitôt, et voulait au contraire qu'il fût tourmenté par de plus longues angoisses. Pendant que les bourreaux le conduisaient au supplice, il se fit un grand concours de personnes qui criaient : « Cet homme juste, cet ami de Dieu, qu'a-t-il fait pour qu'on aille le mettre en croix? » Mais le bienheureux André réprimandait le peuple, le priant de n'être pas un obstacle pour lui, et joyeux il s'avançait, continuant toujours sa prédication.

Quant il fut arrivé au lieu où la croix était préparée, l'apercevant de loin, il s'écria à haute voix : « Salut, ô Croix, consacrée par le corps du Christ, sur laquelle ses membres ont brillé comme des perles! Avant que mon Maître eût été attaché à ton bois, tu inspirais une crainte terrestre; mais maintenant tu n'inspires plus qu'un céleste désir. Tu n'as que des récompenses pour celui qu'on attache à tes bras; les fidèles savent quelles grâces tu procures, quels dons tu prépares; tranquille et joyeux, je viens à toi, reçois-moi dans l'allégresse et le triomphe, moi le Disciple de Celui qui fut attaché sur toi. C'est pour cela que je t'ai toujours aimée, que j'ai toujours désiré t'embrasser. O Croix bienheureuse, magnifiquement embellie par les membres du Seigneur; toi, si ardemment désirée, recherchée par tant de veilles, enlève-moi du milieu des hommes pour me rendre à mon Maître; c'est par toi qu'il m'a racheté, qu'il me reçoive aussi par toi. »

Disant ces paroles, il ôtait ses vêtements et les donnait aux bourreaux qui, s'approchant de lui, l'élevèrent sur la croix, où ils le suspendirent en y attachant ses membres avec des cordes, comme on le le leur avait prescrit. Une foule nom-

Digitized by Google

breuse, d'environ vingt mille hommes, s'était réunie autour; parmi eux était Stratocles, frère d'Egée, qui s'écriait avec tout le peuple que ce supplice était injuste. Mais le bienheureux André repoussait ces manifestations des fidèles, et les exhortait à supporter patiemment les épreuves du temps : « Les tourments, leur disait-il, ne saurait être comparés à l'abondante compensation de l'éternité? »

Cependant une grande partie du peuple se rendit à la demeure d'Egée; tous criaient et disaient : « Le bienheureux André, cet homme pur, orné de toutes les vertus, qui n'enseignait que les bonnes mœurs, ne doit pas subir un pareil supplice; qu'on le descende de la croix, car voilà le second jour qu'il y est attaché, prêchant toujours la vérité, sans que la vie l'ait encore abandonné. » Alors Egée craignant le peuple, s'engagea à faire détacher l'Apôtre de la croix, et il se mit aussitôt en marche. Lorsque le Saint l'aperçut, il lui dit : « Egée, pourquoi viens-tu à moi? Si, repentant, tu désires croire au Christ, comme je te l'ai promis, la porte de l'indulgence te sera ouverte; mais si tu ne viens que pour me délier, sache que je ne veux pas descendre vivant de cette croix, car déjà je vois mon Roi, déjà je lui offre mes adorations, déjà je me trouve en sa présence. J'ai gémi sur ton malheur, parce qu'une mort éternelle t'est préparée; cherche donc, infortuné, à fuir le dernier péril pendant que tu le peux encore, dans la crainte que tu ne commences à le vouloir quand tu ne le pourras plus. » Les bourreaux s'approchèrent de la croix, mais ils ne purent exécuter leur dessein ; au moment même André expira, et sur un char de feu, il s'élança vers le Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue dans tous les siècles. Amen.

Quant à Egée, il fut saisi par le diable en présence de tout le peuple et mis en pièces; son frère Stratocles s'empara du corps du bienheureux André, et l'ensevelit. Une si grande crainte se répandit sur la multitude que tous, sans exception, voulurent croire au Seigneur qui veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité.

Digitized by Google

On célèbre le jour de son martyre la veille des Kalendes de décembre. Ceci arriva sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire dans les siècles. Amen.

(Bénédictins de Solesmes).

En 357, on transféra de Patras à Constantinople le corps de saint André avec ceux de saint Luc et de saint Thimothée, et on les déposa dans l'église des Apôtres, que Constantin avait fait bâtir quelque temps auparavant. Saint Paulin et saint Jérôme parlent des miracles qui furent opérés en cette occasion. Nous apprenons de saint Ambroise, de saint Gaudence, etc., que les églises de Milan, de Nole, de Brescia, etc., reçurent dans le même temps quelques portions de ces reliques. Après la prise de Constantinople par les Français, le cardinal Pierre de Capoue porta les reliques de saint André en Italie, et les déposa dans la cathédrale d'Amalfi, où elles sont restées depuis [1].

L'opinion la plus commune est que la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure de la lettre x. Il est certain qu'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix [2]; mais il ne l'est pas que celle de saint André ait eu la forme dont il s'agit.

Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de saint André qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastère de Weaume près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville, avant l'année 1250, où on la vénérait. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, en obtint une partie qu'il renferma dans un reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint Apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toison-d'Or, qui ont pour marque distinctive la croix dite de Saint-André ou de Bourgogne [3].

[1] Voyez Ughelli, *Ital sacra*, t. VII. — [2] Gaspard Sagittarius, c. VIII, *pag.* 45, et Gretser, *Cruce l. I, c.* II. *Oper., t. I.*

[3] Voyez le P. Honoré de Sainte-Marie, et surtout le savant M. Woog, qui a

Digitized by Google

Les Ecossais honorent saint André comme le principal patron de leur pays. Les historiens de cette nation racontent qu'un certain abbé, nommé Régulus, apporta de Patras, en 369, ou plutôt de Constantinople, quelques années après, des reliques du saint Apôtre, et qu'il fit bâtir pour les recevoir une église avec un monastère connu sous le nom d'*Abbernethy,* à l'endroit où est présentement la ville de Saint-André [1]. Ussérius prouve qu'on venait des pays étrangers en pèlerinage à cette église, et que les moines qui la desservaient, furent les premiers qu'on appela Culdées [2]. Peu de temps après l'année 800, Hungus, roi des Pictes, donna des biens considérables à la même église, en action de grâces de la victoire qu'il avait remportée sur les Northumbres. Kenneth II, roi des Scots, ayant défait les Pictes et entièrement détruit leur puissance dans le nord de la Bretagne, en 845, répara et dota richement l'église de Saint-Régulus ou Rueil dans laquelle on prétendait avoir un bras de Saint-André [3]. (GODESCARD).

joint à son édition des actes de saint André une bonne notice des ordres et sociétés ou confréries instituées en l'honneur de saint André.

[1] Combefis, *not, ad Hippol., t. I, ed. Fabricii.* — [2] Voyez Ussérius, *Antiq.*, c. xv, p. 345, fit Fordun, *Scot, Chr.*, l. II, c. xxvi.

[3] L'abbaye dont nous venons de parler a donné naissance à la ville de Saint-André dans le comté de Fife. Elle était dans un état très-florissant, lorsque l'évêque Henri Wardlow y établit une université en 1412, établissement qui fut confirmé par le Pape. Cette université acquit un nouvel éclat sous Jacques Kennedy, successeur de Wardlow, qui fut régent du royaume durant la minorité de Jacques III. Le patrice Graham, qui remplaça Kennedy, fit décider à Rome que l'Archevêque d'Yorck n'avait point de juridiction sur le Siége de Saint-André. Il fit encore ériger ce dernier Siége en archevêché.

Les Chanoines Réguliers succédèrent aux culdées dans le monastère de Saint-André, qui devint une filiation de l'Abbaye de Scône. L'Abbé de cette maison avait au parlement la préséance sur tous les abbés d'Écosse.

Il y avait cependant en Écosse deux abbayes plus célèbres que celles de Saint-André : l'abbaye de Scône sur la Tay, à un mille au-dessus de Perth, où les rois étaient couronnés, et où l'on gardait la chaise royale de marbre qui est présentement à Westminster, et l'abbaye appelée Holy-Rood-House, dédiée sous l'invocation de la sainte Croix. Ces deux maisons suivaient l'Institut des Chanoines Réguliers. Ces Religieux, dont l'Ordre devint très-florissant, furent substitués aux Culdées dans presque tous les monastères d'Écosse.

Dumfermling et Coldingham étaient les principaux monastères que les Bénédictins avaient en Écosse. Le premier, situé dans le comté de Perth, avait

Digitized by Google

SAINT AGAPE,

MARTYR.

Vers l'an 304, sous les empereurs Maximilien et Dioclétien, un nommé Agape, soupirant après la couronne du martyre, vint se présenter avec hardiesse devant le gouverneur de Gaza, en Palestine, pour lui déclarer qu'il était Chrétien. Aussitôt il fut condamné aux bêtes; mais il ne subit ce supplice que deux ans après. On le présenta souvent dans les amphithéâtres de Césarée; et ce ne fut qu'à l'occasion des jeux qui se célébrèrent pour la naissance de Maximin-Daïa, que la sentence prononcée contre notre Saint fut exécutée. Ayant été traîné dans l'arène, on lâcha contre lui un ours qui le déchira. Néanmoins, comme malgré ce cruel tourment, il n'y finit pas ses jours, on le remit dans les fers, et, le lendemain on le jeta dans l'eau après avoir mis des pierres à ses pieds. On honore sa mémoire le 30 novembre.

SAINT MIROCLÈS,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Saint Miroclès, successeur de saint Materne, sur le siége de Milan, vivait aux jours où Constantin-le-Grand donna la liberté à l'Église de Jésus-Christ dans l'Empire Romain. Il assista en 313 au Concile ouvert par le saint Pape Melchiade dans la ville de Rome, pour condamner les Donatistes qui faisaient schisme dans l'Église. Il se trouva aussi au Concile d'Arles.

été commencé par Malcolm III, surnommé Canmore. Plusieurs rois y furent enterrés. On y gardait la châsse de sainte Marguerite. Le monastère de Coldingham était dans le comté de Berwick. Il fut rebâti par le roi Edgar, qui mit des moines à la place des religieuses qui l'avaient habité primitivement. Voyez Keith, *ibid*.

L'Ordre des chevaliers de Saint-André est attribué par les Écossais au roi Achaïus qui florissait dans le VIII^e^ siècle. Il était presque tombé dans l'oubli lorsque le roi Jacques VII résolut de le faire revivre. Le collier de cet Ordre est formé de fleurs de charbons entrelacées de feuilles de rue; à ce collier pend une croix de saint André, avec cette devise : *Nemo me impune lacessit.*

Digitized by Google

il mourut saintement en 318; et saint Ambroise, qui occupa le siége illustre de Milan peu de temps après mentionne Miroclès avec de grands éloges. On l'honore le 30 novembre.

SAINT NARSÈS,

ÉVÊQUE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

La quatrième année de la grande persécution excitée par Sapor II, Narsès, évêque de Sciaharcadat, capitale de la province de Beth-Germa en Perse, fut arrêté avec Joseph, son disciple, lorsque le roi était dans cette ville. On les conduisit l'un et l'autre devant ce prince. Sapor adressant la parole à Narsès, lui dit : « Je suis touché de votre air vénérable et de vos cheveux blancs, ainsi que de la bonne mine de votre jeune pupille. Vous êtes les maîtres de conserver votre vie. Adorez le soleil, et je vous comblerai de biens et d'honneurs, car je vous le répète, vous m'inspirez un vif intérêt. — Vos caresses, répondit le bienheureux Narsès, ne peuvent que nous affliger; elles sont un piége; elles ont pour objet de nous attacher à un monde perfide. Vous-même, qui jouissez de tous les avantages de ce monde, et qui les promettez aux autres, qu'en pensez-vous? Sont-ils autre chose qu'un songe qui s'évanouit? Ne ressemblent-ils pas à la rosée du matin qui est séchée en un instant? Quant à moi, qui suis plus qu'octogénaire, et qui sers le vrai Dieu depuis mon enfance, je conjure ce même Dieu de ne pas permettre que je lui devienne infidèle en adorant le soleil, qui est l'ouvrage de ses mains, — Si vous ne m'obéissez pas sur-le-champ, dit le roi avec colère, je vais vous livrer aux bourreaux. — Eussiez-vous, répliqua Narsès, le pouvoir de nous faire souffrir plusieurs morts, nous ne pouvons vous obéir. » Alors le roi prononça la sentence, et les deux Martyrs furent remis entre les mains des bourreaux. Une multitude innombrable de peuple les suivit au lieu du supplice. Narsès ayant jeté les yeux autour de lui, Joseph lui dit : « Voyez comme ce peuple vous regarde; il attend que, suivant

Digitized by Google

la coutume, vous lui donniez la permission de s'en aller, e que vous vous retiriez dans votre maison. » L'Évêque répon à son disciple en l'embrassant : « Que vous êtes heureux mon cher Joseph, d'avoir évité les piéges du monde, et d'êtr entré avec joie par la porte étroite qui conduit au royaum Céleste. » Joseph et son bienheureux maître furent décapités l 30 novembre, en 343.

Plusieurs autres Chrétiens souffrirent vers le même temps Jean, évêque de Beth-Séleucie, fut mis à mort dans le châtea de Beth-Hascita, par l'ordre d'Ardascirus, prince de Perse e qui était peut-être fils de Sapor. Isaac, prêtre de Hulsar, fu lapidé hors des murs de Beth-Séleucie, par l'ordre du président d'Adatgusnasaph. Le prince Ardascirus, étant vice-roi d'Hadiabe, fit mettre à mort Papa, prêtre d'Helmine, dans le château de Gabal. Le même prince ordonna à des femmes de Beth-Séleucie, qui avaient apostasié, de lapider un jeune ecclésiastique, nommé Uhanam. Guchsciatazades, eunuque du palais d'Ardascirus, ayant refusé de sacrifier au soleil, Vartranes, prêtre apostat, eut ordre de le massacrer de sa propre main. Mais celui-ci se sentit tellement saisi de frayeur à la vue du Martyr, qu'il fut un temps considérable sans oser le frapper. Le Saint lui dit : « Comment, vous qui êtes prêtre, venez-vous pour m'ôter la vie? Mais je me trompe en vous donnant la qualité de prêtre. Remplissez votre commission ; mais pensez à votre apostasie et à la fin tragique de Judas. » Vartranes, d'une main tremblante, lui porta enfin un coup mortel. Les Martyrs, dont nous allons rapporter les noms, étaient laïques. Sazannes, Marès, Timée et Zaron versèrent leur sang pour la foi dans la province des Huzites. Bahuta, qui était une femme de qualité de Beth-Séleucie fut mise à mort par l'ordre du président : Lècle et Danacha, vierges de la même ville, souffrirent le martyre peu de temps après. Tatona, Mama, Mazachia et Anne, aussi vierges de Beth-Séleucie, furent exécutées hors des murs de Burchata. Sapor fit massacrer trois autres vierges de la province de Beth-Germa, savoir, Abiatha, Hatès et Mamlacha.

Digitized by Google

SAINT SAPOR, SAINT ISAAC,
ÉVÊQUES.
SAINT ABRAHAM ET SAINT SIMÉON,
MARTYRS EN PERSE.

La trentième année du roi Sapor II, les mages accusèrent les Chrétiens auprès de ce prince. « Bientôt, lui dirent-ils, on n'adorera plus le soleil, ni l'air, ni l'eau, ni la terre, car les Chrétiens les méprisent et les insultent. » Sapor, irrité, renonça à un voyage qu'il avait dessein de faire à Aspharèse, et publia un édit par lequel il était ordonné de mettre en prison tous les Chrétiens dont on pourrait se saisir. Abraham et Siméon furent les premiers qu'on arrêta. Le lendemain les mages dirent au roi : « Sapor, évêque de Beth-Nictor, et Isaac, évêque de Beth-Séleucie, bâtissent des églises et séduisent beaucoup de monde[1]. J'ordonne, répondit le roi transporté de colère, qu'on fasse une recherche des coupables dans tous mes états, et qu'on les interroge sous trois jours. » On fit partir des cavaliers qui coururent nuit et jour, et emmenèrent ceux surtout que les mages avaient accusés. On les renferma dans la même prison que les Confesseurs qu'on avait déjà arrêtés. Le lendemain de ces nouveaux Chrétiens, Sapor, Isaac, Abraham et Siméon furent conduits devant le roi, qui leur dit : « Ne savez-vous pas que je suis issu du sang des dieux? Je sacrifie cependant au soleil, et je rends au feu les honneurs divins. Vous autres, qui êtes-vous pour désobéir à mes lois, pour mépriser le soleil et le feu? Nous ne connaissons qu'un seul Dieu, et nous n'adorons que lui, répondirent les Martyrs tout d'une voix. — Est-il, répliqua le roi, un Dieu meilleur que Horsmidate, et plus fort qu'Aramane irrité? Et qui d'ailleurs ignore qu'on doit adorer le soleil[2]? « Nous ne connaissons qu'un seul Dieu

[1] Le mot *beth*, qui est chaldaïque, signifie *montagne*. Les deux villes dont il s'agit étaient bâties sur des montagnes et situées en Assyrie.

[2] Les Actes de nos saints Martyrs, et ceux de quelques autres Martyrs de Perse, prouvent qu'indépendamment du bon et du mauvais principe, les an-

Digitized by Google

qui a créé toutes choses, reprit le saint Évêque Sapor : nous adorons aussi Jésus-Christ son fils. » Le roi ordonna de le frapper sur la bouche : ce qui fut exécuté avec tant de cruauté qu'on lui fit sauter toutes les dents ; ensuite on lui meurtrit le corps, et on lui brisa les os à coups de bâton ; après quoi, il fut chargé de chaînes. Isaac ayant comparu, le roi lui repro-

ciens Perses de la secte des mages adoraient comme des divinités inférieures les quatre éléments, et surtout le feu. Ils doivent servir à rectifier les inexactitudes et même les faussetés qui se trouvent dans l'histoire de la religion de ce peuple, donnée par Prideaux, Samuel Clarck et Ramsay.

Le docteur Hyde a donné un ouvrage rempli d'érudition *sur la religion des anciens Perses*. On y voit de quelle manière Zoroastre la purgea de ce qu'elle avait de grossier. C'est la plus ancienne idolâtrie qu'on connaisse. On y admettait l'unité et l'immensité d'une divinité suprême. Le feu qu'on avait adoré grossièrement jusqu'à Zoroastre, n'était regardé que comme un ministre et un instrument de la divinité. Zoroastre retint un culte du feu, mais plus raffiné. Il voulait qu'on adorât Mythras ou Myhir, le feu céleste du soleil; il laissa aussi subsister le feu perpétuel; mais il abolit plusieurs des rites qu'on avait observés jusqu'alors dans le culte de cet élément.

On convient que les Guèbres de Perse, qui forment un peuple pauvre et méprisé, descendent des Mages. On donne aussi la même origine aux Parsis ou anciens Perses qui, pour se soustraire à la fureur des mahométans, s'enfuirent dans l'Inde. Ils prétendent avoir encore leur ancienne religion, quoiqu'ils vivent au milieu des Indiens idolâtres. Ils se sont dispersés jusqu'au voisinage de Surate et de Bombay. On appelle Dustoors leurs principaux moghs ou mages qui sont préposés aux cérémonies religieuses.

M. Grose, dans son *Voyage aux Indes Orientales*, imprimé à Londres en 1757, nous apprend que la Religion ou réforme de Zoroastre, ne satisfit ni la grossièreté du peuple, ni la cupidité des Dustoors, et qu'elle s'éloigna dans la suite de sa pureté originelle. Suivant le même auteur, qui parle d'après les Parsis, tous les livres de Zoroastre sont perdus, sans qu'on sache comment ils ont disparu. Ce peuple n'a plus que le Zend ou Zendavesta, écrit en ancien persique, et qu'on prétend avoir été compilé de mémoire par Erda-Vitraph, un des principaux Mages. Il y en a un extrait ou une traduction en persique moderne, dont l'auteur est le fils de Melik-Shadi, qui vivait il y a environ 250 ans, et qui est intitulé *Saud-dir*, ou les *cent portes*. M. Grose assure qu'Erda-Viraph fit des changements et additions considérables à la doctrine primitive de Zoroastre. On doit conclure des observations qu'il fait à ce sujet, que Hyde et Beausobre s'appuient trop sur les coutumes et les dogmes des descendants des Mages. Si le sentiment de M. Grose est vrai, on espère en vain découvrir, parmi les Guèbres des Indes, le Zend original écrit par Zoroastre lui-même.

Suivant le docteur Tryde, le Zend existe dans les Indes. Il est en langue persique et en caractères anciens. Le Pé-Zend ou commentaire sur le Zend, est dans une langue moins ancienne, et écrit avec des caractères qui sont

Digitized by Google

cha la hardiesse qu'il avait eue de bâtir des églises, mais il ne put ébranler sa constance. Il donna ordre à plusieurs des principaux de la ville, que la crainte avait fait apostasier, de l'emporter et de le lapider. Le bienheureux Sapor triompha de joie, à la nouvelle de sa mort. Deux jours après il mourut en prison de ses plaies. Le prince barbare, pour s'assurer de sa mort, lui fit couper la tête, et ordonna qu'elle lui fût apportée. On amena les trois autres prisonniers. Leur persévérance à confesser Jésus-Christ transporta le roi de rage. Abraham eut les yeux percés avec un fer rouge, et mourut deux jours après. Siméon fut enterré jusqu'à la poitrine et tué à coups de flèches. Les Chrétiens enterrèrent secrètement ces saints Martyrs, qui souffrirent en 339.

Saint Jean, évêque de Beth-Séluc ou Beth-Séleucie, mourut aussi pour Jésus-Christ, mais avant les Martyrs dont nous venons de parler. Il souffrit sous Ardascirus, gouverneur d'Adiabène, frère du roi Sapor II, la septième année de la persécution excitée par ce prince.

PLUSIEURS JEUNES VIERGES,

MARTYRES EN PERSE.

Le royaume de Perse était encore humide du sang des Pontifes Chrétiens ; on avait toujours sous les yeux l'illustre Narsès, évêque de Sciaharcadat, présentant au bourreau sa tête, et félicitant, en l'embrassant, Joseph, son disciple, d'être entré à sa suite par la porte étroite qui conduit au royaume des Cieux. Un jeune homme de Beth-Séleucie, Uhanam, rendait le dernier soupir sous les coups d'un autre prêtre apostat. Il ne restait plus de pasteurs à égorger, et loin de se disperser néanmoins, le troupeau des fidèles semblait, au contraire,

aussi moins anciens. Suivant M. Grose, le Zend qui existe est un ouvrage moderne, et ne représente point la véritable doctrine de Zoroastre. Il n'est pas possible de décider lequel des deux a raison. Ce point n'est pas encore suffisamment éclairci ; il faut de nouvelles lumières, et on ne peut les attendre que du temps.

Digitized by Google

serrer ses rangs pour mieux garder sa foi. Sapor II, auteur de la persécution, comprit qu'il fallait aussi là faire des victimes. Il ne dut être embarrassé que sur le choix ; car ils étaient innombrables dans ses états les Chrétiens qui aspiraient au bonheur de mourir pour leur Dieu. On cite parmi les plus illustres de ces Martyrs laïques Sazanes, Marès, Timée et Zaron dans la province des Huzites ; puis une noble dame de Beth-Séleucie. Mais les jeunes vierges chrétiennes, dans cette circonstance comme presque toujours, fournirent le plus fort contingent. Les premières appelées furent deux intéressantes personnes, Tècle et Danacha, tendres enfants, toutes les deux de Beth-Séleucie séjour du roi qui les faisait mourir. Quatre autres vierges non moins illustres et toujours de la même ville, Tatona, Mama, Mazachia et Anne, furent traînées hors des murs de Burchata pour y être exécutées. Le tyran ne bornait point à une contrée les actes de sa cruauté ; il parcourait, suivi de ses bourreaux, chaque ville de son empire, faisant une guerre d'extermination aux Chrétiens ; et partout l'âge le plus faible, le sexe le plus délicat montraient le plus de courage à braver ses fureurs. C'est ainsi qu'à Beth-Germar, trois jeunes vierges encore, Abiatha, Halès et Mainlacha (leurs noms méritent de passer à la postérité) reçurent en même temps, d'après les ordres de Sapor, la palme des Martyres et la couronne des Vierges.

SAINT TROYEN,

ÉVÊQUE DE SAINTES.

Saint Troyan ou Troyen est plus connu dans l'église par les choses que Dieu a faites en sa considération après sa mort, que par les actions de sa vie. Saint Grégoire de Tours dit que le grand nombre des miracles qui se faisaient à son tombeau sur la terre marquaient bien évidemment qu'il était vivant au Ciel, que ceux qui avaient la fièvre, le mal des énergumènes ou de la possession, ou d'autres infirmités, et qui s'en approchaient avec confiance, s'en retournaient guéris. Cet auteur

Digitized by Google

témoigne aussi que notre Saint en avait fait de son vivant qui n'avaient pas peu contribué à l'opinion que l'on avait eue de sa sainteté. Il met en ce rang une vision que son sous-diacre eut d'une entrevue spirituelle, entre lui et saint Martin de Tours, et dont la publication fut suivie de la mort de ce sous-diacre, suivant la prédiction que saint Troyen lui en avait faite. Du reste il se contente de dire que notre Saint était un Prélat doué de grandes vertus, sans se mettre en devoir de nous en faire aucun détail, parce que sans doute on les connaissait de son temps et que l'on en avait peut-être une bonne histoire que les malheurs des siècles postérieurs nous ont fait perdre dans la suite. Car c'était la méthode de saint Grégoire de ne point rapporter les actions des Saints, dont les histoires étaient entre les mains du public, et de s'attacher seulement aux miracles que l'on avait sus depuis, et dont le récit pourrait servir de supplément à l'histoire de leur vie. Il nous apprend sur ce qu'on en publiait dans le monde, que la vertu des miracles dont Dieu favorisait saint Troyen se répandait jusqu'à ses habits, et que pour ce sujet il ne lui était presque pas possible de les porter entiers. Car dès qu'il changeait de manteau ou de tunique pour aller faire la visite de son diocèse, le peuple ne manquait jamais de se jeter sur la frange de cet habit neuf et de l'arracher par filets et par morceaux pour s'en faire des reliques et des préservatifs de santé.

Notre Saint avait succédé à l'Évêque Pierre dans le Siége épiscopal de la ville de Saintes en la seconde Aquitaine vers l'an 511, qui fut l'année de la mort du roi Clovis. Au moins est-il certain que Pierre assista au Concile d'Orléans de cette année. Ainsi il n'y a nulle apparence de vérité à ce que quelques-uns ont prétendu que saint Troyen, déjà évêque de Saintes, avait été au-devant de ce prince dans la plaine de Vouillé en Poitou l'an 503, après la victoire qu'il avait remportée sur le roi et l'armée des Visigoths. On ne peut pas dire aussi que notre Saint aurait précédé l'Évêque Pierre, puisque c'était Grégoire qui tenait le Siége de Saintes au temps de cette victoire et de la réduction de l'Aquitaine sous l'obéis-

Digitized by Google

sance de Clovis, et que saint Troyen était encore au monde en 531, lorsque Eumère ou Évémère fut fait évêque de Nantes. Ce Prélat le consulta dès le commencement de son épiscopat sur un jeune garçon qui doutait s'il avait été baptisé. Saint Troyen lui répondit conformément à ce que le Pape saint Léon avait écrit autrefois à Rustique évêque de Narbonne sur une pareille question : et il lui manda que si le garçon, ni aucune autre personne n'en avait nulle connaissance, et que s'il ne s'en pouvait trouver de preuve nulle part, on ne devait point faire de difficulté de le baptiser dans cette incertitude. Saint Troyen mourut l'an 532, comme il est aisé de le prouver par son successeur Eusèbe, qui assista l'an 533 au Concile d'Orléans. Sa fête est marquée au 30 novembre dans les Martyrologes d'Adon, d'Usuard et dans le Martyrologe Romain : et partout l'on y fait son éloge aux termes de saint Grégoire de Tours.

SAINT TUGDUAL,

ÉVÊQUE.

Né en Angleterre, vers 509, de Hoël Ier, roi d'Armorique et de sainte Pompée, il étudia sous saint Iltut, fut quelque temps ermite, embrassa la vie monastique et devint supérieur d'un couvent. Ayant perdu son père en 545 et fuyant les fureurs des Saxons, il vint en Bretagne avec sa mère, sa sœur sainte Sève, soixante-douze disciples et la veuve Maheleu qui, dévouée au service de Dieu, blanchissait les vêtements des solitaires.

Ils débarquèrent dans un havre de Plumoguer. Hoël II, frère de Tugdual, lui donna le terrain où il bâtit le monastère de Lampabu qu'il habita quelque temps. Il évangélisa la contrée. Ses prédications, ses exemples, ses miracles produisirent de grands fruits. De toutes parts on offrait des emplacements d'abbayes pour des élèves du Saint. Le vertueux prêtre Lavant, son secrétaire et le compagnon de ses courses apostoliques, dressait les actes de donation. Il n'y eut presque pas de pa-

Digitized by Google

roisse, depuis la côte où l'homme de Dieu avait abordé jusqu'à la partie orientale du pays, qui n'eût de ses disciples.

On rapporte que saint Brieuc, son oncle, le fit supérieur de Landebaëron et que ce Prélat le chargea de diriger son abbaye de Trécor, aujourd'hui Tréguier. Tugdual y réunit une foule de disciples qu'il avait détachés du monde, et qu'il formait dans l'intervalle de ses missions.

De l'avis de ses Frères et des seigneurs, il alla demander à Childebert la ratification des donations qu'on lui avait faites. Il passa par Angers et fit amitié avec saint Aubin qui l'accompagna. A l'entrée de Paris, le charitable Abbé ressuscita un mort et guérit un noble paralytique. Ces miracles prévinrent en sa faveur. Le roi lui offrit tout ce qui dépendait de lui ; Tugdual se contenta de la simple confirmation des fondations déjà faites.

Ils furent appuyés par Canao, frère du Prélat, mais usurpateur du trône armoricain. Le bon Pasteur se retira à sa solitude de Trébabu, ou à celle de sainte Sève. Sa sœur, sa mère et leur ami Ruélin partageaient sa prédilection pour cette retraite.

Sève, honoré à Langoat, et Tugdual sont patrons de la paroisse de Saint-Sève près Morlaix. Un gros village y garde le nom de Pompée et un autre celui de Ruélin. Pendant que le Saint priait, saisi d'un léger sommeil, il crut voir un Ange lui commander de visiter les tombeaux des Apôtres. Aussitôt, réveillant quelques Religieux qui l'avaient suivi, il leur annonça sa révélation, célébra la Messe et partit.

Revenu deux ans après, il trouva ses ouailles domptées par le malheur et s'appliqua à les sanctifier, pendant les trois ou quatre ans qu'il vécut encore. Il mourut au monastère de Tréguier, le 30 novembre 564, d'autres disent 598. Son corps, dépouillé de son cilice, fut inhumé près du maître-autel ; et, à ses pieds, Paul et Macron, ses disciples, décédés peu de temps après lui.

Digitized by Google

SAINTE HUNNA.

Dans la première moitié du VII^e^ siècle, une des plus nobles familles de la Bourgogne vit naître une jeune fille à qui on donna le nom d'Hunna. Hunna croissait à la fois en grâces et en sainteté.

Lorsqu'on la vit en âge d'être mariée on l'unit à un seigneur alsacien qu'on appelait Hunon et qui était de la famille des ducs d'Alsace.

Les jeunes époux Hunon et Hunna habitèrent le château d'Hunawager entre Ribauviller et Zellemberg ; et ils en firent en quelque sorte un hôpital et un refuge, tous les pauvres y étaient reçus et assistés, tous les malades entourés de soins, tous les pèlerins accueillis, toutes les plaies traitées et guéries, tous les pauvres en guenilles étaient habillés.

Hunna lavait elle-même les habits et le linge des mendiants dans une fontaine qui doit être encore vénérée. Hunon secondait sa femme dans cette inépuisable charité, et tous les malheureux étaient leurs enfants.

Dieu, qui recevait leurs prières, leur donna un fils, Hunna le fit baptiser par un saint ermite du voisinage qui avait brillé sur le Siége épiscopal de Nevers et qui était Saint-Dié. On lui donna ce nom ; et Dié fut élevé dans le monastère d'Ebersmunster. Il fit un modèle de sainteté, que Dieu appela à lui, presqu'en même temps que sa mère, dont les vertus avaient exalté le nom.

Hunna vécut dans une renommée si grande, qu'aussitôt après sa mort, en 679, on l'honora comme Sainte. Cependant les historiens des Saints ne lui donnèrent que la dignité de Bienheureuse, jusqu'à l'an 1520 où le Pape Léon X approuva son culte.

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE HERSENDE DE CHAMPAGNE,

PREMIÈRE GRANDE PRIEURE DE FONTEVRAUD.

Hersende de Champagne était fille de Hubert de Champagne et proche parente du comte d'Anjou. Elle avait épousé Guillaume, seigneur de Montsoreau, l'un des plus puissants du pays. Etant devenue veuve, elle continua d'habiter ses domaines, et elle y faisait sa résidence, lorsque le Bienheureux Robert d'Arbrisselles vint fonder à une demi-lieue de là le célèbre monastère de Fontevraud. « Etant allé comme les autres, dit un auteur, pour voir ce qui s'y passait, et pour offrir son assistance à ces divines troupes qui y faisaient leur demeure, elle fut tellement ravie des exemples de vertu qu'elle y vit pratiquer et si vivement touchée des discours du saint fondateur, qu'elle se sentit comme forcée de prendre place dans ce désert, et qu'elle préféra la pauvreté de l'Evangile qui s'y exerçait aux avantages de la naissance et aux délices du siècle. »

Après avoir grandi dans la perfection sous la direction du Bienheureux Robert et de ses disciples, Hersende mérita bientôt qu'un témoignage de confiance vînt révéler la haute estime que le fondateur faisait de ses vertus.

En effet, lorsqu'il eut donné une constitution aux saintes filles qui l'entouraient, il songea qu'il fallait un chef pour les gouverner et pour veiller plus spécialement aux affaires de la Congrégation ; il établit donc Hersende comme grande Prieure des monastères de filles, en lui donnant pour coadjutrice et assistante Pétronille de Chemillé, dont il sera parlé ci-après.

Hersende se distingua par une prudence parfaite unie à une grande habileté. Plus d'une fois elle eut à défendre les droits de l'Institut, notamment lors d'une discussion entre Fontevraud et l'abbaye de Fontgombaud au sujet du monastère de Villesalem (près de la Trimouille), que ses fondateurs, sortis de Fontgombaud, avaient donné aux Religieuses de Fontevraud. Hersende fit elle-même le voyage de Villesalem, discuta ses droits devant Pierre de l'Etoile, lequel, soit par conviction, soit en

Digitized by Google

souvenir de ses relations avec le Bienheureux Robert d'Arbrisselles, son maître dans la vie érémitique, donna gain de cause à la grande Prieure contre ses propres Religieux[1].

Plus tard, Hersende fut députée avec Pétronille de Chemillé vers le comte de Bretagne, pour obtenir de lui l'exemption de droits qui eussent été onéreux pour l'Institut, et elle remplit avec succès cette mission délicate.

Il est à croire que cette sainte femme mourut avant l'époque où le Bienheureux Robert choisit pour abbesse de Fontevraud Pétronille de Chemillé, c'est-à-dire avant le 28 octobre 1115, car il n'est nullement question, à propos de cette élection, de la grande Prieure, qui avait été jusque-là l'âme de la Congrégation.

Tout ce que nous savons d'elle consiste en une simple mention au Martyrologe de l'abbaye de Fontevraud, où nous lisons ces mots : « 30 novembre, Hersende, notre mère, qui fut la source de tout notre bien à Fontevraud. »

Il n'est donc pas rigoureusement exact de dire que cette sainte femme fut la première Abbesse de Fontevraud. Cette dignité ne fut occupée que par sa fidèle compagne Pétronille de Chemillé, à laquelle nous avons, pour ce motif, consacré un article plus étendu.

LE BIENHEUREUX JOSCIO,

MOINE DE SAINT-BERTIN.

Le monastère de Saint-Bertin, par sa position, son importance et la fidélité avec laquelle on y observait la discipline religieuse, méritait souvent de recevoir la visite des personnages les plus éminents dans l'église. Parmi les hôtes illustres qu'il reçut, on compte un vénérable Archevêque de Cantorbéry, qui y passa vers le milieu du XII[e] siècle, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome. Le Prélat ayant été invité à adresser quelques paroles d'édification aux Religieux, leur parla entre

[1] Pierre de l'Étoile, disciple du Bienheureux Robert d'Arbrisselles, était le fondateur de Fontgombaud.

Digitized by Google

autres choses de la dévotion touchante des Pèlerins de Rome envers la très-sainte Vierge, et de l'habitude contractée par beaucoup de réciter ou même de chanter en son honneur cinq psaumes ; dont les lettres initiales rapprochées formaient le nom de Maria. Ces psaumes étaient ; *Magnificat*, *Ad Dominum cum tribularer clamavi*, *Retribue*, *In convertendo*, *Ad te levavi :* ils étaient précédés chacun de la récitation d'un *Ave, Maria.* Parmi les Religieux réunis dans le Chapitre pour assister à l'instruction du vénérable Archevêque se trouvait un Frère appelé Joscio, homme d'une piété admirable et d'une régularité parfaite. Il se sentit touché de tout ce qu'il entendait et particulièrement de ce témoignage si simple et si religieux de la dévotion du peuple d'Italie envers la sainte Vierge. Dès ce moment, il prit la résolution de rendre aussi tous les jours à la sainte Mère de Dieu le même tribut d'hommage. Il ne manqua jamais de le faire après l'Office des Matines, jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva le 30 novembre 1163.

Il plut à Notre-Seigneur de manifester alors la grande vertu de ce bon Religieux, et en particulier la touchante affection qu'il avait toujours eue pour sa très-sainte Mère. Des auteurs graves et contemporains rapportent qu'au moment de sa mort, on vit cinq roses fleuries qui semblaient s'épanouir sur son visage. Deux sortaient de ses yeux, deux autres de ses oreilles, et une cinquième de sa bouche. Sur celle-ci se trouvait écrit le mot *Maria*, comme pour donner le témoignage évident que c'était une récompense de la fidélité avec laquelle le Bienheureux Joscio avait toujours observé la pieuse pratique des pèlerins de Rome. Pendant les sept jours que le corps du vénérable Religieux resta exposé, beaucoup de personnages éminents le visitèrent, et parmi eux trois Évêques. André, d'Arras, l'un d'entre eux, fit lui-même la cérémonie des funérailles. Plus tard, le touchant miracle des roses fut gravé sur des pierres blanches, placées derrière le chœur de l'église de Saint-Bertin. On les voyait encore du temps de Gazet, qui en parle dans son Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas. Lorsque, en 1619, on institua une fête en l'honneur de ce pieux cénobite, on con-

Digitized by Google

vint de donner à la chapelle de la sainte Vierge les noms de Chapelle de l'Assomption et du Bienheureux Joscio.

LE BIENHEUREUX CÉSAR D'HEISTERBACK,

PRIEUR DE VILLIERS.

A Villiers, arriva en ce jour la mort du Prieur, Gésar d'Heisterback, homme d'un grand zèle et d'une ferveur angélique; voyant que l'heure de son trépas approchait, il prononça ces paroles devant ceux qui l'entouraient : *Cantabo cum cantantibus, psallam eum psallentibus, psallam ei qui me conjunxit sibi. Dulcedo ex ore ejus, mel et lac*[1]. Après avoir dit ces paroles il expira et quelque temps après il apparut avec le Bienheureux Godefroi Sacrist, moine de l'abbaye de Villiers. Ce saint Prieur florissait vers l'an du Seigneur 1222.

LE BIENHEUREUX ARCHANGE DE CAMPO-BASSO,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Archange de Campo-Basso s'étant distingué dans l'Ordre de Saint-François, par son zèle pour l'observance régulière de la Règle, fut promu au gouvernement de la province religieuse de Saint-Ange, où nous avons vu naître la réformation de plusieurs abus qui déparaient la sage institution du Bienheureux Patriarche. Dans cette place, Archange montra une prudence consommée, et, par la pratique constante de toutes les vertus, il édifia sa province.

Pour surmonter des tentations, qui, en se continuant, auraient pu nuire à la pureté qu'il avait vouée, il se jetait dans des eaux glacées, préférant d'exposer sa santé, plutôt que de courir risque de souiller son âme.

Dès cette vie, Archange eut une portion des récompenses dues à sa conduite chrétienne, et fut regardé par ses contem-

[1] Je chanterai avec ceux qui chantent, je jouerai de la harpe avec ceux qui en jouent, je louerai Celui qui m'a attaché à lui, et dont les paroles sont aussi douces que le lait et le miel.

Digitized by Google

porains, comme un ami de Dieu, dont l'intercession pouvait être de la plus grande utilité ; en sorte qu'à sa mort, qui arriva à Campo-Basso, le trentième novembre 1513, il survint un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé de différer les funérailles durant plusieurs jours. Plusieurs personnes pieuses enlevèrent des morceaux de son habit, qu'elles conservèrent avec respect, comme des reliques d'un vrai Serviteur de Dieu, que l'opinion commun regardait comme bienheureux. Il repose au couvent des Franciscains de Campo-Basso.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE LA DIJK,

MARTYR.

A Dixmude, en Flandre, on fait mémoire du martyre du Vénérable André de la Dijk, disciple de saint François d'Assise. Dans le temps que les Gueux occupaient la ville de Dixmude, ils se préparèrent, au moment de la Pentecôte, à envahir le monastère des Franciscains situé en dehors de la ville, ils mirent bientôt leur projet à exécution, et ce fut avec une fureur inouïe qu'ils se précipitèrent dans ce couvent. Aussitôt les moines prirent la fuite, seul, un vieillard, courbé sous le poids des ans, et entouré du respect de tous, que ses jambes débiles refusaient de porter resta, pour s'opposer vainement aux envahisseurs ; il est bientôt saisi, jeté en prison, accablé d'outrages. Après une assez longue détention, il est publiquement frappé de verges. Puis rejeté dans son cachot, il s'abreuve d'amertume et de douleurs ; mais le Dieu tout-puissant voulut secourir son Serviteur, et il résolut de l'appeler à lui. Les Gueux, craignant que le saint vieillard échappât à leur fureur, l'accablèrent de nouvelles outrages et de cruelles dérisions, et le Bienheureux expira au milieu de ces tourments.

Ce Saint qui mourut, martyr de la persécution des Gueux fut le Bienheureux André de la Dijk.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Victoire remportée par les Chrétiens sur les païens par la vertu de la vraie Croix et de la sainte Vierge, l'an 1177, le 30 novembre. Le roi de Jérusalem et le Patriarche n'avaient qu'un fort petit nombre de soldats; mais par la vertu de la sainte Croix et de la très-sainte Vierge, ils vainquirent l'armée très-nombreuse et formidable des païens; la sainte Croix qu'on portait à la tête de l'armée, leur parut haute jusqu'au Ciel. Les Chrétiens dans cette victoire s'enrichirent beaucoup d'or et d'argent, de chevaux, d'armes, de toutes sortes de vivres et de munitions de guerre.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Patras en Achaïe, fête de saint André, apôtre, qui prêcha l'Evangile de Jésus-Christ dans la Thrace et la Scythie. Ayant été arrêté par le proconsul Egée, il fut d'abord mis en prison, ensuite il fut battu très-cruellement; et à la fin étant attaché à une croix, il prêcha au peuple pendant les deux jours qu'il survécut. Ayant prié le Seigneur de ne pas permettre qu'il fût détaché de la croix, il fut environné d'une grande lumière qui venait du Ciel, et quelque temps après la lumière disparaissant, il rendit l'esprit.

[1] PRIDIE KALENDAS NOVEMBRIS.

Apud Patras Achajæ natalis sancti Andreæ Apostoli qui in Thracia et Scythia Christi Evangelium prædicavit. Is ab Ægea Proconsule comprehensus, primo in carcere clausus est, deinde gravissime cæsus, ad ultimum in cruce suspensus, in ea populum docens biduo supervixit: et rogato Domino ne eum sineret de cruce deponi, circumdatus magno splendore de cœlo, abcedente postmodum lumine, emisit spiritum. — Romæ passio sanctorum Castuli et Euprepitis. — Constantinopoli sanctæ Mauræ Virginis et Martyris. — Item sanctæ Justinæ Virginis et Martyris. — Apud Santonas sancti Trojani Episcopi, magnæ sanctitatis viri, qui sepultus in terris, in cœlo se vivere multis virtutibus manifestat. — Romæ sancti Constantii Confessoris, qui fortiter Pelagianis resistens, eorum factione multa pertulit, quæ illum sanctis confessoribus sociarunt. — In Palæstina beati Zozimi Confessoris, qui sub Justino Imperatore sanctitate et miraculis fuit insignis.

Digitized by Google

A Rome, martyre de saint Castule et de saint Euprepites.

A Constantinople, sainte Maure, vierge et martyre.

En la même ville, sainte Justine, vierge et martyre.

A Saintes, saint Trojan, évêque, homme d'une grande sainteté, qui, quoique inhumé ici-bas, prouve par plusieurs miracles qu'il vit dans les Cieux.

A Rome, saint Constance, confesseur, qui, résistant courageusement aux pélagiens, souffrit par leur faction beaucoup de maux, qui l'associèrent aux saints Confesseurs.

En Palestine, saint Zozime, confesseur, qui sous l'empereur Justin, brilla par sa sainteté et ses miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Evrard de Stalet fondateur de l'abbaye de Corumédo.

Saint Loevan, disciple de saint Tugdual.

Sainte Copage, mère de saint Tugdual, honoré en Bretagne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Guillot, prêtre de Besançon, refusa le serment schismatique, fut emprisonné pour cela à Dijon où il s'était refugié et mourut dans cette prison, le 30 novembre 1803.

Jean Marie Mollin, prêtre du diocèse de Lyon, refusa le serment schismatique, quitta Feurs sa paroisse et s'éloigna; puis il retourna à Feurs en 1793, il fut arrêté comme émigré rentré, condamné à mort, exécuté le 30 novembre 1793.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

AU VINGT-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

LE SAINT CLOU OU LE SAINT MORS DE CARPENTRAS.

Le jour de la fête de saint Siffrein, on vénére à Carpentras la précieuse relique du saint Clou ou du saint Mors, sur laquelle M. l'Abbé F. Terris, archiprêtre de cette ville, a publié une très belle et savante notice, qu'il a bien voulu nous permettre de reproduire en très grande partie.

Aucun voyageur ne visite la ville de Carpentras sans se demander quelle est la signification, quelle peut être surtout l'origne de l'étrange blason reproduit sur tous les monuments de l'ancienne et gracieuse capitale du Comtat-Venaissin. Les experts en science héraldique l'énoncent « de gueules au mors d'argent. » C'est, en effet, un mors de cheval non pas dans sa forme moderne, pas même dans celle qu'il affectait à l'époque où les armoiries prirent naissance, mais avec les caractères particuliers que donnaient au *frænum* les éperonniers romains.

Si vous demandez au premier venu des habitants de Carpentras quel est ce signe et pourquoi ce mors de cheval, il vous répondra : c'est le SAINT CLOU. Nouveau problème, à moins que vous ne sachiez que l'ancienne cathédrale de Carpentras possède, dans le trésor de ses reliques, le MORS que sainte Hélène fit fabriquer, avec l'un des clous de la Passion, pour le cheval de bataille de son fils Constantin. Célèbre autrefois, cette relique semble ne plus être connue que

Digitized by Google

dans le pays même où elle est vénérée. En rappeler l'existence et l'histoire ne peut qu'être agréable aux âmes chrétiennes et intéressant pour les archéologues et les érudits.

1° LA RELIQUE.

L'impératrice sainte Hélène, ayant retrouvé à Jérusalem la vraie Croix du Sauveur et les principaux instruments de la Passion, réserva pour son fils Constantin une partie considérable de ces précieuses reliques ; elle lui apporta notamment des clous qui avaient percé les pieds et les mains de Jésus-Christ, *clavos etiam attulit filio*, dit le bréviaire romain [1].

D'après le récit de saint Ambroise, deux de ces clous furent transformés, sous la pieuse et maternelle inspiration de sainte Hélène : l'un en un mors pour le cheval de bataille de Constantin ; l'autre en une lame qu'on enchâssa dans la couronne impériale : *De uno clavo frænos fieri præcepit, de altero diadema intexuit..... utroque usus est Constantinus* [2]. La plupart des auteurs contemporains constatent le même fait ; les légères variantes avec lesquels ils le présentent, loin d'altérer son essence, ne font qu'affermir sa certitude [3]. Les bornes d'une simple notice ne permettent ni de citer les textes, ni d'entrer dans les discussions qu'ils ont soulevées parmi des écrivains plus récents, dont les interprétations peuvent varier, mais qui du moins s'accordent sur un point : l'existence d'un mors de cheval fait avec le fer sacré de la Passion.

Que l'idée de cette transformation présente quelque chose d'é-

[1] Brev. rom. in festo Invent. S. Crucis.

[2] « De l'un des clous elle ordonna de faire un mors de cheval ; elle en enchâssa un autre dans un diadème... Constantin se servit de l'un et de l'autre. » (S. Ambroise. *De Obitu Theodosii oratio*, 47,) On est en droit de s'étonner que M. Villemain, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, ait ici substitué Théodose à Constantin. Ce n'est pas d'ailleurs la seule preuve de la légèreté avec laquelle l'illustre académicien a lu les ouvrages, apprécié l'attitude et jugé l'éloquence des Pères.

[3] S. Cyrille de Jérusalem, témoin oculaire, *Epist. ad Constant.* et *Catech. IV*, — S. Paulin, *Epist. ad Sever.* — Ruffin, lib. II, c. VII et VIII. — Socrate, lib. I, c. XVII. — Sozomène, lib. II, c. I. — Théodoret, lib. I, c. XVIII. — Voir encore Baronius, *Annal. eccles.*, ann. 575, XV. etc., etc.

Digitized by Google

tranger, je ne le conteste pas. Il ne faut pas cependant se hâter de crier à la profanation, encore moins plaisanter sacrilégement, comme l'a fait Calvin. Si l'on se reporte à l'époque où vivait sainte Hélène, si l'on se rend compte du sentiment qui l'inspira, dans sa double préoccupation de faire régner Jésus-Christ et de lier Constantin à la foi par une protection divine dont elle avait déjà tant de preuves, on ne tardera pas à excuser sa hardiesse.

C'est pourquoi saint Ambroise, insistant longuement sur cette transformation, dans sa belle *Oraison funèbre de Théodose*, loin de blâmer sainte Hélène, l'exalte comme « visitée de Dieu pour relever « les rois et pour les instruire ; elle place la croix sur leur front « pour qu'elle y soit adorée, la croix dans leurs mains pour qu'elle « les dirige ; la couronne est faite de la croix, afin que la foi res- « plendisse ; le frein est fait de la croix, afin que la vraie puissance « gouverne ; un clou de Jésus-Christ sur le front, où est l'intelli- « gence, un autre clou de Jésus-Christ dans les mains où est le « commandement.... Les rois abusaient de leur indépendance pour « courir au vice, ils s'y précipitaient comme des êtres sans raison ; « voici la Croix du Seigneur qui les domptera et qui les relèvera de « leurs chutes... Cette transformation des clous de Jésus-Christ n'est « donc pas de l'insolence, « conclut saint Ambroise, « elle est un acte de piété, » *non insolentia ista, sed pietas est* [1].

Ainsi conclut encore un éminent Prélat de notre temps, Mgr Scandella, évêque d'Antinoë, vicaire apostolique de Gibraltar, dans un volume remarquable qu'il vient de publier sous le titre : *De la Cruz del Senor* (Gibraltar, 1871). « Assurément, dit-il, l'usage auquel « sainte Hélène employa l'un des clous fut sinon inconvenant, au « moins étrange. Malgré cela, il n'est pas permis de mettre en doute « les intentions de la pieuse mère. Elle se proposa vraisemblable- « ment d'insinuer à son fils, que dans le clou sanctifié par le sang du « Fils de Dieu devait se trouver le frein qui subjuguerait la fureur « indomptable de ses passions. » *Uso per cierto, sino indecoroso, per lo menos estrano. Sin embargo, de las santas intenciones de la piadosa madre non es licito dudar. Tal vez se propuso indicar a su hijo que al*

[1] *De Obitu Theod. orat.* 47, 48, 51.

Digitized by Google

clavo santificado por la sangre del Hijo de Dios, debia ser el freno que contuivra la furia indomita de sus passiones.

Il n'est pas probable qu'après la mort de Constantin ses successeur aient continué à armer leurs chevaux du saint Mors. Nous savons par les auteurs contemporains avec quel soin la vraie Croix était gardée dans le trésor du palais impérial, d'où on ne la sortait que deux fois par an pour l'exposer à la vénération publique, parmi toutes les pompes de l'Eglise, et de la Cour. Les autres intruments de la Passion ne pouvaient être traités qu'avec le même respect et entourés de la même magnificence.

Bientôt d'ailleurs apparaissent des preuves de cette vénération. L'idée chrétienne s'était développée ; les derniers vestiges du paganisme tendaient à disparaître ; la foi, mieux comprise, élevait les âmes et éclairait ; ce que l'amour maternel et la piété de sainte Hélène s'étaient cru permis n'aurait plus trouvé la même tolérance ; transformé en Mors de cheval, le clou de la Passion devait reprendre sa place parmi les plus précieuses.

C'est à ce titre que nous le retrouvons, au milieu du sixième siècle, produit solennellement, en plein Concile général, comme l'un des principaux témoins du serment que prêta le Pape Vigile : *Et juravit Beatissimus Papa Vigilius... per virtutem sanctorum clavorum ex quibus crucifixus est Dominus Deus noster, et per sancta quatuor Evangelia, ità per istam virtutem sancti frœni* [1]. Ce n'est pas, certes, le Pape Vigile, si prudent, si réservé, si énergique contre les prétentions du théologue Justinien, et si justement en garde contre les surprises des courtisans, qui eût accepté légèrement de faire dépositaire de sa parole un objet sans valeur et ne méritant aucun respect. Son serment est ici, pour l'authencité du saint Mors, comme une nouvelle consécration.

Quelques années plus tard, l'empereur Justin le Jeune, d'après le récit de Grégoire de Tours son contemporain, est délivré d'une obsession par l'imposition de la relique : *Cum tertia die frœnum*

[1] « Et le Bienheureux Pape Vigile jura... par le vertu des saints Clous avec lesquels fut crucifié le Seigneur notre Dieu, et par les quatre saints Évangiles, de même par la vertu spéciale du saint Mors. » Baluze, t. I, *Act. conc. quinti*, p. 1544. — Fontanini, *de Cor. ferr.*, p. 11.

Digitized by Google

capiti collocasset, locum insidiandi inimicus ultra non habuit [1].

A dater de ce moment, le silence se fait ; il est question, de temps en temps, de quelques autres instruments de la Passion, de la Couronne de fer, par exemple, et de la Lance dont on peut voir l'histoire dans l'intéressante dissertation de Mgr Scandella. Mais le Mors de Constantin, comme la Couronne d'épines, ne reparait qu'au XII[e] et au XIII[e] siècle. Au XII[e] siècle, il est signalé, par un chroniqueur scandinave de cette époque, l'auteur anonyme du *Skalholtsbok* qui cite formellement parmi les reliques vénérées à Constantinople, le *mors du roi Constantin, Beisl Constantini Konungs* [2]. A dater du XIII[e] siècle, sans qu'il en soit jamais plus question dans l'Orient, on le retrouve à Carpentras. Comment y fut-il apporté ?

On ne peut tenir compte de l'assertion historiquement inadmissible d'après laquelle il aurait été donné au père de saint Siffrein par l'empereur Constantin lui-même. On ne peut guère admettre davantage les hypothèses purement gratuites de certains chroniqueurs qui le font soustraire au trésor de Constantinople, sous Tibère II, sous Léon l'Isaurien ou sous Nicéphore Botaniate. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que l'église de Carpentras en a été enrichie à l'époque des Croisades. Est-ce au retour de la première?

Quelques écrivains l'ont pensé, s'appuyant sur le rôle considérable réservé, dans cette guerre, à Raymond IV, comte de Toulouse, sur ses soins pieux à rechercher les reliques de la Passion, notamment la Lance dont fut percé Notre-Seigneur, sur ses relations amicales avec l'empereur Alexis, et ils ajoutent que Raymond, ayant

[1] « Dès qu'il eût, le troisième jour, placé le Mors sur sa tête, l'ennemi ne trouva plus moyen de le surprendre. » — Gregor. Turon. *De Gloria martyrum*, lib, I, c. VI. — Baronius, *loc. cit.*

[2] *Beisl.* qui a été traduit ailleurs par *bride*, signifie également *mors*. Le *Skalholtsbok*, publié dans les *Antiquités russes*, (Copenhague, 1830-1852, gr. in-4°, T. II, p. 416) est une chronique scandinave ancienne (norraine) composée vers la fin du XII[e] siècle; elle reproduit différentes sources. La liste qu'elle donne des reliques vénérées à Constantinople doit être antérieure à 1167, date de la translation, de cette ville à Jérusalem, du bras de S. Philippe. Cette liste pourrait bien avoir été faite d'après les notes de Nicolas, abbé irlandais, mort en 1158. On aura du plaisir à consulter à ce sujet le savant ouvrage de M. le comte Riant, *Histoire des Scandinaves en Terre-Sainte*, p. 69.

Digitized by Google

été suivi en Orient par un grand nombre de ses sujets de la Provence et du Comté-Venaissin, l'un de ceux-ci aurait bien pu rapporter dans son pays le saint Mors pris ou donné à Constantinople. Toute ingénieuse qu'elle paraisse, cette hypothèse est au moins très-contestable. Si un objet de ce prix eût été apporté d'Orient sur la fin du XI^e^ siècle, comment l'auteur du *Skalholtsbok* le retrouve-t-il, au siècle suivant, à Constantinople et comment la première preuve authentique de sa présence à Carpentras n'apparaît-elle que plus de cent ans après, en 1226, ainsi que nous le verrons tout à l'heure?

Cette date de 1226 concorde au contraire avec le retour de la quatrième croisade, surtout si l'on veut tenir compte des délais qu'imposait à la prudence épiscopale l'obligation de constater la véracité du donateur et l'absence du saint Mors dans les autres églises de la Chrétienté. Ce serait donc à la prise de Constantinople, en 1204, que remonterait l'enlèvement de la relique, et aux années suivantes qu'il faudrait fixer son arrivée à Carpentras. Cette opinion est de toutes la plus probable; elle a été acceptée et défendue par les auteurs les plus accrédités et les plus sérieux [1].

On sait combien fut considérable le pieux butin que les Français apportèrent de Constantinople. Leur ardeur au pillage, trop aigrement flétrie par le patrice Nicetas, était inspirée chez plusieurs, bien moins par la soif du gain que par un sentiment de foi qui les poussait à arracher aux infidèles les monuments sacrés du Christianisme. « Tandis que la plupart des guerriers enlevaient l'or, les « pierreries, les tapis et les riches étoffes de l'Orient, les plus dé« vots des pèlerins, et surtout les ecclésiastiques, recueillaient un

[1] Expilly, *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France,* art. *Carpentras.* — L'abbé Fabre de Saint-Véran, *Recherches et documents sur le saint Clou de la cathédrale de Saint-Siffrein.* Ce mémoire, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, a été imprimé dans la *Monographie de l'église cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras,* par MM. Andréoli et Lambert, Paris, Bance. — L'abbé Ricard, *Notice historique sur le saint Mors de l'empereur Constantin,* Lyon, Pélagaud. — Il m'est doublement agréable de rappeler les travaux de mon vénérable ami, M. l'abbé Ricard, le pieux et infatigable collectionneur de l'histoire carpentrassienne. C'est à lui que je dois plusieurs des documents que je cite.

Digitized by Google

« butin plus innocent et plus fait pour des soldats de Jésus-Christ. « Plusieurs bravèrent les défenses de leurs chefs et de leurs supé- « rieurs, et ne dédaignèrent point d'employer tour-à-tour les sup- « plications et les menaces, la ruse et la violence, pour se procurer « quelques reliques, objet de leur respect et de leur vénération... « On avait désigné trois églises dans lesquelles les dépouilles de « Constantinople devaient être déposées. Les chefs ordonnèrent aux « croisés d'apporter en commun le produit du butin, et menacèrent « de la peine de mort et de l'excommunication tous ceux qui déro- « beraient le prix de la valeur et la récompense réservée aux tra- « vaux de toute l'armée. Plusieurs soldats, et même quelques che- « valiers, se laissèrent entraîner à l'avarice, et retinrent des objets « précieux tombés entre leurs mains. *Ce qui fit*, dit le maréchal de « Champagne, *que le Seigneur commença à les aimer moins* [1]. » De là vinrent tant de précieuses dépouilles dont s'enrichirent alors et dont s'enorgueillissent encore plusieurs églises de France. « Toutes à la vérité ne « produisent pas des titres qui imposent également l'obli- « gation d'y déférer. Il est pourtant croyable, à ne considérer que « la dispositiou où étaient alors les esprits, qu'il ne s'y mêla point « d'imposture, et que les reliques dont l'on peut montrer la posses- « sion jusqu'à cette époque, purent au moins passer pour avoir été « recueillies de bonne foi sur la tradition des Grecs. Dans le reste, « l'autorité des Pasteurs, quand ils se sont expliqués, et les senti- « ments qu'il convient d'avoir d'une Providence bénignement at- « tentive à tout ce qui fait partie d'un culte religieux, fournissent « des motifs qui rassurent contre les difficultés des critiques [2]. »

Quel fut le croisé, prêtre ou chevalier, vénitien ou français [3],

[1] Michaud, *Histoire des croisades*, Livre XI. Villehardouin, en parlant de la justice rigoureuse qu'on exerça contre ceux qui cherchèrent à détourner quelque chose du pillage, dit : « Et en y eust tout plein de pendu. Le comte « Messire de Saint-Paul en fist astacher un des siens, l'escu au col, convaincu « d'en avoir restenu ; il y en eust cependant d'autres petits et grands qui en « recelèrent auxquels n'appartenaient pas de droit. (Livre V.) »

[2] Le P. Fontenai, *Histoire de l'Église Gallicane*, T. X, Liv. XXIX. On peut voir dans cet ouvrage et dans Michaud, le récit fort intéressant de la manière dont plusieurs reliques furent trouvées et enlevées, notamment par deux prêtres, Martin-Litz et Galon de Dampierre.

[3] M. le comte Riant, qui a fait des recherches spéciales sur les objets pris

Digitized by Google

mais plus probablement comtadin séparé des troupes de Simon de Montfort, qui eut la joie d'apporter à l'évêque de Carpentras le Mors de Constantin? Son nom ne nous est pas resté. Le fameux incendie qui marqua la réunion du conclave à Carpentras, après la mort de Clément V, ayant dévoré dans le palais épiscopal et la sacristie ceux des titres de la cathédrale qui y étaient conservés, détruisit sans doute les documents originaux relatifs au saint Clou [1].

par les Latins à Constantinople, en 1204, penche à croire que la relique de Carpentras pourrait bien avoir été apportée d'Orient par le fameux Ponce de Chapponay, *Pontius de Lugduno*, le même qui enrichit la Primatiale de Lyon du fragment de la vraie Croix, actuellement conservé dans ce sanctuaire. Ponce avait reçu cette relique de l'empereur latin Henri de Hainaut, dont il était le banquier. La chrysobulle de donation (1208) vient d'être publiée par M. Meynis en appendice à son ouvrage sur les *Reliques de Lyon*. Le même empereur n'aurait-il pas livré en même temps, à titre de don ou de gage, le saint Mors de Constantin, et Ponze ne l'aurait-il pas cédé à l'évêque de Carpentras? Les documents nous manquent pour élucider la question.

[1] On sait que le conclave réuni dans le palais épiscopal de Carpentras ne peut aboutir, et que les cardinaux furent dispersés au milieu de la lutte sanglante qui éclata entre les Italiens et les soldats gascons. Ceux-ci mirent le feu au palais, et une partie considérable de la ville devint la proie des flammes. *Vascones in palatio ignem posuerunt per quem combusta est pars maxima civitatis.* (Prima vita Joannis XXII, auctore Joanne canonico S. Victoris Parisiensis, dans Baluze, t. I, col. 113.) On peut consulter encore, dans Baluze, t. II, col. 286 et seq., la « Lettre encyclique des cardinaux Italiens sur l'incendie de la ville de Carpentras. » — Giov. Vill., t. IX, c. LXXIX. — S. Anton., t. III, tit. XXI, *Chronique de S. Denys*, t. XX, de Dom Bouquet, p. 691.

Indépendamment de cet incendie, le feu, d'après une tradition venue jusqu'à nous, dévora une seconde fois les archives de Saint-Siffrein. Dans un manuscrit fort curieux du commencement du XVII^e^ siècle, muni du sceau du Chapitre, et qui n'était autre probablement que le registre dont l'évêque Bardi avait ordonné la rédaction, on lisait : « Jean Brémond, prestre sous-sacristain, ajoute qu'il avait entendu dire à un ancien chanoine que, par la faute d'un sous-sacristain, le feu s'estoit mis aux archives, et que plusieurs documents relatifs au sainct Clou avoient péri. » M. l'abbé André, docteur en droit canonique, curé de Lagnes, à l'obligeance duquel nous devons cette communication, a heureusement pris une copie authentique de ce manuscrit aujourd'hui disparu, et qui avait pour titre : *Livre du saint Clou, gardé religieusement en l'église cathédrale de S. Siffrein.*

A l'appui de cette tradition, M. Barrès, le savant conversateur de la Bibliothèque d'Inguimbert, nous a montré, aux archives de l'Hôtel de Ville de Carpentras (note B. B. n° 65, fol. 94,) une requête adressée au Souverain Pontife, en 1446, dans laquelle il est fait mention d'un incendie dont avait beaucoup souffert la cathédrale alors en construction.

Digitized by Google

Mais pour établir son authenticité, rien du moins ne manque de ce que prescrit le concile de Trente, de ce qu'exige Urbain VIII dans sa bulle de 1625, rien non plus de ce que désirent, comme preuves surabondantes, les règles canoniques et les usages de l'Église. Nous résumerons ces preuves sous quatre titres : « la possession, les ap- « probations épiscopales, les témoignages des souverains Pontifes, « et le culte traditionnel. »

1° Nous avons d'abord la POSSESSION, une possession six fois séculaire, incontestée, et contre laquelle ne réclame aucune Église du monde. On a pu se préoccuper du nombre en apparence exagéré des clous vénérés en divers lieux, comme ayant servi à la Passion du Sauveur. Nous n'avons ni à contredire, ni à légitimer leur origine ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'un de ces clous ayant été transformé en mors de cheval, l'église de Carpentras est la seule à le revendiquer.

A peine un doute avait-il pu s'élever au sujet de saint Clou vénéré à Milan, sur le dire de quelques auteurs plus soucieux des gloires milanaises que de la vérité historique ; mais ce doute ne tarda pas à disparaître devant un examen sérieux qui, sans infirmer l'authenticité de la relique rendue célèbre par le culte dont l'entoura saint Charles Borromée, laisse Carpentras possesseur privilégié du mors de Constantin. Ainsi le reconnaissait l'abbé Sassi, conservateur de la bibliothèque ambrosienne de Milan, dans une lettre écrite, vers le milieu du siècle dernier, à Fornéry, auteur de l'*Histoire ecclésiastique et civile du Comté Vénaissin et de la ville d'Avignon* [1].

[1] Mss. de la bibliothèque d'Avignon et de celle de Carpentras. — La lettre de l'abbé Sassi a été imprimée dans la *Ricolta milanese*, fol. 17. — Ceux qui désireraient plus de détails sur cet antagonisme, aujourd'hui évanoui, entre Milan et Carpentras, les trouveront très bien exposés dans la *Notice* de M. l'abbé Ricard, *Lettres IX et XII.*

Nous recommandons également, et il nous tardait de le faire, le magnifique *Mémoire sur les instruments de la Passion*, récemment publié par M. Rohault de Fleury (Paris, Lesort.) En y retrouvant le dessin de saint Clou de Milan, on se convaincra combien peu il ressemble à un mors de cheval.

A tous les auteurs déjà cités, qui proclament l'authenticité de la relique de Carpentras, nous pouvons ajouter Browerus, *Annal. Trevir.* ; — Ant. Godeau, *Histoire de l'Église* ; — Richard Simon, *Grand Dictionnaire de la Bible*, art.

Digitized by Google

Il n'y aurait eu d'ailleurs qu'à vérifier la forme de notre relique et à comparer : « Le clou de Carpentras, dit M. Rohault de Fleury, « est un véritable mors de cheval, semblable à ceux dont les Ro- « mains avaient coutume de se servir. On en peut voir des modèles « au Musée d'artillerie de Paris et à la bibliothèque impériale. La « partie intérieure, que les éperonniers appellent canon ou embou- « chure, est longue de 17 centimètres. Le mors est entier : c'est un « filet en deux parties qui se pénètrent en formant une espèce de « charnière ; l'une des boucles est entièrement soudée, l'autre « est fermée à chaud et non soudée ; au canon sont attachées deux « branches qui ont chacune 160 millimètres de long et 11 milli- « mètres de diamètre. On remarque à chaque extrémité un four- « reau en argent doré de 50 milimètres de long ; à l'extrémité de « l'embouchure, c'est-à-dire vers le milieu des branches, pendent « deux anneaux assez longs et de deux grandeurs différentes. La « forge de cette pièce est difficile par son ajustement avec l'appen- « dice des branches ; elle est soignée et apparente ; on ne « voit pas de trace de lime. Le mors entier pèse 350 gram- mes [1]. »

Croix; — Fontanini, *De Coronâ ferreâ;* — Baillet, *Vie des Saints*, t. IX, p. 265 ; — *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins;* Paris, 1718, 1re partie, p. 289 ; — *Mémoires de Trévoux*, 1712, septembre, art. CXXIV ; — le P. Richard, *Dictionnaire universel*, art. *Croix*. Nous pourrions mentionner aussi les auteurs qui ont parlé de la relique de Carpentras avec une légèreté trop tréquente, même chez des écrivains d'ailleurs bien intentionnés. Bornons-nous à citer le plus récent, M, l'abbé Habert, aumônier du lycée de Clermont, qui, dans un volume richement imprimé, en 1867, sous le titre : *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ racontée aux jeunes gens et aux hommes du monde*, a laissé glisser de sa plume deux grosses erreurs en cinq lignes : « Des quatre clous, dit-il (p. 265), l'un est conservé à Rome dans la basilique « de Sainte-Croix... la pointe manque, parce que l'impératrice sainte Hélène « la fit enchâsser dans le casque de Constantin, son fils, comme un préservatif « assuré contre les traits des ennemis : l'église de Carpentras croit posséder » cette pointe. »

[1] En citant cette description, qui serait absolument fidèle, si elle mentionnait une variante dans la longueur des fourreaux en argent doré, je me permets de regretter que M. Rohault de Fleury n'ait pas exigé la même exactitude rigoureuse du dessinateur qui a reproduit, sur les planches de son excellent ouvrage, le saint Mors de Carpentras. M. l'abbé Ricard n'a pas été d'ailleurs mieux servi. On a négligé la courbure bien accentuée de la partie inférieure des deux branches, aussi bien que le retrécissement qu'elles subissent à leur

Digitized by Google

Ajoutons que le mors de Carpentras, d'après des expériences faites, contient la même quantité de fer que le saint Clou de Trèves, sauf une légère déperdition facilement explicable par le travail de la forge. Ce rapprochement n'est pas inutile, personne ne pouvant douter de l'authenticité de la relique que la ville de Trèves reçut de sainte Hélène elle-même, et dans laquelle la tradition voit le clou du pied droit du Sauveur.

2° LES APPROBATIONS ÉPISCOPALES.

Dès l'année 1226, le saint Mors apparaît avec la légende *Sigillum episcopi Carpent.*, au bas d'une charte qu'on peut voir à la bibliothèque d'Inguimbert [1] ; il est donc devenu le sceau des évêques de Carpentras, qui n'ont pu, sans de graves motifs, le substituer à l'effigie de la Sainte Vierge, dont ils se servaient jusqu'alors. Pendant deux cents ans ils n'eurent pas d'autres armoiries, et si, plus tard, obéissant à un usage devenu général, chacun d'eux adopte un blason particulier, ils conserveront sur l'étendard de leur église les Clous de la Passion, tandis que le saint Mors sera maintenu comme sceau du chapitre, des syndics de la commune, des administrateurs de l'hospice, et qu'il figurera comme blason civil sur tous les monuments publics. Aujourd'hui encore la ville de Carpentras porte « de gueules au mors d'argent », avec la légende : *Unitas fortitudo, dissensio fragilitas* [2].

En 1322, Othon, évêque de Carpentras, fait l'inventaire solennel

extrémité; de même les deux anneaux extérieurs et les boucles qui les supportent n'ont pas été copiés soigneusement.

[1] T. III du Cartulaire, f° 398.

[2] « Dans l'union est la force, dans la division la faiblesse. »

La croyance à l'authenticité du saint Mors et la dévotion qu'inspirait cette relique étaient telles à Carpentras, dès le XIII° siècle, qu'on voit des officiers publics en joindre l'effigie à leur signature. En 1263, l'évêque Raymond de Barjolis, renouvelle, avec l'approbation de son Chapitre, le statut de son prédécesseur prescrivant que nul ne puisse être reçu chanoine de sa cathédrale avant l'âge de vingt ans. Dans l'instrument original de cette ordonnance, le sceau épiscopal porte le saint Mors, le notaire qui a reçu l'acte, Jacques Autrini, accompagne sa signature de la même image que celle du sceau en plomb. (Voir à la bibliothèque d'Inguimbert, Ms. de Fornéry, p. 227.)

Digitized by Google

des reliques de sa cathédrale. Le parchemin original de cet inventaire acquis, en 1873, par la bibliothèque d'Inguimbert, de notre ville, signale en premier lieu « celui des très-saints Clous dont « Notre-Seigneur fut percé au jour de sa Passion, qui a été trans- « formé en frein de cheval, *imprimis unum ex sanctissimis clavis seu acculeis cum quibus Dominus noster Jesus-Christus in die SS. Passionis suæ pro salute humiani generis in ligno crucis extitit crucifixus et perforatus, sub specie fœni equini reductum.*

Geoffroi de Vairols, qui fut évêque de Carpentras de 1347 à 1359, fait don au saint Mors d'un magnifique reliquaire en vermeil. La relique y était supportée par deux Anges au-dessus d'un évêque agnouillé. On voyait sur le piédestal les armes de Geoffroi et celles du Pape Clément VI.

En 1527, l'illustre et savant cardinal Sadolet renouvelle l'inventaire, et, en signalant le saint Mors, il adopte la croyance, venue sans doute d'Orient, qui le disait forgé avec le Clou de la main droite de Notre-Seigneur : *Sanctus clavus manus dextræ Passionis Domini nostri Jesu Christi.* Il publie une lettre pastorale dans laquelle il exalte l'insigne relique et s'étend longuement sur les miracles qu'elle opère. N'oublions pas que Sadolet a été justement surnommé « l'un des rois de la pensée au seizième siècle [1]. »

Après lui, Jacques Sacrat, son neveu, refait l'inventaire et se sert des mêmes expressions. Sous son épiscopat et par ses ordres, le saint Clou proclamé la sauvegarde et le palladium de la cité, reçoit les honneurs d'une procession solennelle, pendant la peste de 1580[2]. On se plaît à dire encore, dans nos pays, que Jacques Sacrat, mort en odeur de sainteté, s'était distingué par sa dévotion au saint Mors. Lorsque le cardinal Bichi fit ouvrir son tombeau, cinquante ans après sa mort, « l'on vit avec admiration, dit Cottier, que le « corps de ce saint évêque était blanc comme neige, couvert de sa

[1] Audin, *Histoire de Léon X*, ch. XIX. — D'après une tradition que rapportent le *Livre du Saint Clou* et Fornéry, Sadolet voulut faire dorer le Mors; mais la dorure ne prit jamais. Ce qui est plus certain et toujours visible, c'est que ce fer sacré, bien qu'ayant séjourné longtemps dans une sacristie humide, n'a jamais été atteint par la rouille.

[2] Ms. de Farel, à la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras.

Digitized by Google

« peau et parfaitement conservé [1]. Ledit corps, ajoute le chroni-
« queur contemporain, fut trouvé estre tout entier avec un enfon-
« cement au milieu de sa main gauche, comme de la fichure d'un
« clou qu'on croit pieusement luy avoir esté imprimé miraculeuse-
« ment du cœur pour la grande dévotion qu'il avait à ce sainct re-
« lique et pour ses pensées continuelles aux misères de la Passion
« du Fils de Dieu [2]. » Sans prétendre donner à ce fait une impor-
tance qu'il ne nous appartient pas de déterminer, nous avons voulu
le citer néanmoins comme témoignage du souvenir qu'avait laissé
la dévotion spéciale d'un saint évêque.

En 1624, Cosme Bardi prescrit, par un mandement, le cérémo-
nial à suivre dans l'exposition de la relique; il félicite hautement
sa cathédrale de la possession d'un tel trésor. Il institue une com-
mission chargée de rechercher les miracles opérés soit par la vertu
du saint Clou, soit par l'intercession de saint Siffrein, de corriger et
de transcrire sur un registre spécial les dépositions et les témoi-
gnages. L'ordonnance d'institution serait à citer tout entière; on y
verrait quelle solennité procède l'évêque, quelle rigoureuse exacti-
tude il observe dans les mots et quelle importance il attache à ce
« très-précieux instrument de la Passion de Notre-Seigneur : le
« très-saint Clou qu'une disposition admirable de sa Providence a
« transféré et déposé dans la Basilique de Carpentras. » Cinq ans
après, le même Prélat, étant tout à la fois évêque de Carpentras,
gouverneur et vice-légat d'Avignon, ordonne, à l'occasion de la
peste, une nouvelle procession du saint Clou [3].

En 1649, les PP. Capucins de la province, réunis au couvent de
Carpentras pour la définition et l'élection d'un provincial, assistent
à une messe d'actions grâces célébrée, à la cathédrale, par le car-
dinal Bichi. A la fin de la cérémonie, qui dura plus de trois heures,
tant les communions furent nombreuses, le Prélat leur accorde,

[1] *Notice historique sur les recteurs du ci-devant Comté Venaisien.*

[2] *Eloges et Remarques du diocèse de Carpentras,* par Barbier, chanoine de Saint-Siffrein (1649), p. 35.

[3] On peut lire dans un manuscrit de Fermin, aux archives de l'Hôtel de Ville de Carpentras, le touchant récit de cette solennité. Le manuscrit a pour titre : *Sommaire historique de la contagion arrivée en la cité de Carpentras ès années* 1628 *et* 1629.

Digitized by Google

comme faveur signalée, l'ostension du saint Clou, qu'il leur fai baiser lui-même [1].

Dans un synode diocésain, tenu en 1697, Laurent Buti renou velle l'ordre du cérémonial déjà prescrit par son prédécesseur Cosme Bardi.

En 1720, la peste ravageant de nouveau nos entrées, François Marie Abbati ordonne des prières publiques. « La seconde neuvaine « dit-il dans son mandement, se fera en mémoire de la Passion de « Notre-Seigneur. Elle commencera par une procession générale « du saint Clou. Cette précieuse relique sera exposée chaque jour, « et c'est avec elle qu'on bénira le peuple, après avoir chanté, au « lieu du *Pange lingua*, l'hymne du saint Clou et l'oraison qui est « faite en son honneur. » Les mémoires du temps racontent les magnifiques détails de cette solennité, à laquelle assistèrent les évêques de Cavaillon et de Vaison. La ville de Carpentras ayant été préservée du fléau qui désolait tous les environs, même les villages les plus rapprochés, l'évêque ordonna une nouvelle procession d'actions de grâces, qui eut lieu le 1er juin 1723, et durant laquelle il voulut porter lui-même l'insigne relique, comme il l'avait fait deux ans auparavant.

Les trois derniers évêques de Carpentras ne donnèrent pas des preuves moins éclatantes de leur foi profonde et de leur entière confiance en la relique. Dans le synode diocésain de 1756, Malachie d'Inguimbert exalte son authenticité et recommande sa vénération ; il détermine deux jours de l'année pour son exposition solennelle, le vendredi-saint et la fête de saint Siffrein ; il prescrit le cérémonial, défendant que la relique soit portée au lieu de l'exposition par un autre que par un prêtre, se réservant à lui-même et, à défaut, à un chanoine de la cathédrale, l'honneur d'en donner la bénédiction, et interdisant, « sous peine d'excommunication, de la sortir du Trésor, à moins d'un cas extraordinaire et avec son autorisation [2].

[1] *Titres précieux concernant le saint Clou.* Manuscrit de la collection Tissot, à la bibliothèque d'Inguimbert.

[2] *Ex omnibus reliquiis quæ hanc ecclesiam cohonestant nullam pretiosiorem haberi censemus, majorique veneratione dignam et asservandam diligentius*

Digitized by Google

Joseph Vignoli fit composer, par le savant abbé de Saint-Véran, son *Mémoire sur saint Clou de Carpentras*. Il quitta le siége de cette ville pour celui de Forli, au moment où il se proposait d'obtenir de Rome l'approbation d'un office spécial du saint Mors et de la fête provisoirement autorisée par Abbati, en 1723, sur la demande du conseil de ville. Bien avant l'institution de cette solennité, le Clergé de Carpentras faisait déjà mémoire du saint Mors aux suffrages du bréviaire, rappelant l'origine de la relique et sa présence dans la cathédrale de saint-Siffrein : *Clavus tuus... quem celebri tuo nutu transformatum in frœnum... in præsenti basilica reponendum providisti.*

Joseph de Beni ne voulut pas commencer sa première visite pastorale sans l'avoir mise sous la protection du saint Clou qu'il « adora, » dit un manuscrit de la collection Tissot. En 1789, ayant doté sa cathédrale de six nouvelles cloches, il dédia l'une des plus belles par l'inscription : *S. S. D. N. J. C. Clavo. Christi clavi sub tutela, non timebit ista nola varia pericula* [1]. Quand les malheurs qui bouleversaient déjà la France menacèrent le Comtat, le pieux évêque prescrivit, pour le jour de l'Ascension 1791, une procession en l'honneur du saint Mors, qu'il porta lui-même, sous le dais, précédé d'une foule immense, de tous les Ordres religieux, du Clergé et du Chapitre. Les officiers municipaux suivaient, portant des cierges; le canon tonnait; toute la troupe était sur pied; des piquets de cavalerie stationnaient sur toutes les places. Le dais s'arrêta devant les monastères cloîtrés, et chaque religieux eut la consolation de baiser la relique et d'invoquer de près sa protection pour les jours mauvais qui allaient suivre. Une bénédiction solennelle fut donnée aux quatre portes des remparts, devant l'hôtel de ville et aux reposoirs élevés sur plusieurs points. Quand la procession rentra dans la cathédrale, on entonna l'hymne du saint Mors, *Adsunt dies triumphales*, depuis longtemps approuvée par les évê-

quam sanctissimum clavum unum ex præcipuis Passionis Dominicæ nostri Redemptoris instrumentum, quo nostra cathedralis ecclesia condecoratur, etc. (*Decreta synodi diœcesanæ Carpentoractensis, an.* 1756, *sess.* I, *cap.* XIII.)

[1] Au T. S. Clou de N. S. J.-C. Sous la protection du Clou du Christ cette cloche ne redoutera aucun danger.

Digitized by Google

ques [1]. Une nouvelle bénédiction solennelle et le baisement général de la relique terminèrent cette touchante solennité [2].

Ce fut probablement, hélas! le dernier hommage public que les évêques de Carpentras purent rendre au saint Mors. Il termina du moins glorieusement cette série de témoignages éclatants et irrécusables que lui donnèrent, pendant près de six siècles, les Prélats auquels l'Église confie le soin et reconnaît le droit de consacrer, par leur approbation, l'authenticité des reliques, comme elle leur impose le devoir de protester contre un culte immérité et d'interdire les dévotions imaginaires ou apocryphes [3].

Nous aurions donc, dans ces affirmations épiscopales, autant de preuves qu'il nous en faut pour établir que le saint Mors de Carpentras est bien le même qui fut fait avec l'un des clous de la Passion. Là cependant ne se bornent pas nos motifs de crédibilité.

3° Les Témoignages des Souverains Pontifes.

Nous n'insistons pas sur l'approbation tacite des Papes. Plusieurs d'entre eux visitèrent la capitale du Comtat, surtout pendant leur séjour à Avignon; Clément V s'était fixé à Carpentras; il y demeura une année entière avec toute sa cour, se plaisant à s'occuper des intérêts de la ville et à l'embellir. Ni lui, ni ses successeurs ne purent ignorer l'existence du saint Mors : loin de désapprouver le culte qu'on lui rendait, ils s'y associèrent. Clément VI permit de placer ses armes sur le reliquaire offert par Geoffroi de Vairols. Plus tard, Jules II, qui, ayant été, pendant dix ans, évêque de Carpentras, ne devait être étranger à aucune des dévotions du pays, ne fit entendre, une fois Pape, aucune protestation.

Il est vrai qu'avant lui le Saint-Siége s'était prononcé solennellement en faveur de notre relique. Nicolas V, par un bref daté de

[1] Voir cette hymne avec sa traduction aux *Pièces justificatives*, C,

[2] Il existe deux procès-verbaux de cette fête dressés par les chanoines de Saint-Siffrein.

[3] Concil. Trident. sess. XXV. — Concil. Carthag. V. cap. XV. — Bulle d'Urbain VIII : *Sanctissimus D. N. sollicite animadvertens abusus.* — Benedict. XIV, *De beatificat. et canoniz. sanctorum*, lib. IV.

Digitized by Google

1451, avait accordé des indulgences à l'église cathédrale de Carpentras, la félicitant de posséder le « frein sacré [1]. »

Au siècle suivant, Clément VII est plus explicite. Dans un bref du 11 mai 1526 [2] il reconnaît l'authenticité du « Clou que possède « l'église de Saint-Siffrein de Carpentras, et qui, ayant servi au « crucifiement de Notre-Sauveur le Seigneur Jésus, a été changé « en frein de cheval. » « *Cum itaque, sicut accepimus, in ecclesia « Sancti Siffredi Carpentoractensi, inter alia sit unus clavus, quo Sal- « vator noster Dominus Jesus crucifixus fuit in frœnum redactus.* » Il rappelle les miracles opérés à l'ostension de la relique, notamment la délivrance des possédés, « *et in illius ostensione a dæmonio vexati « liberentur et diversa alia miracula in civitate Carpentoractensi in « dies ab omnipotenti Deo operentur.* » Pour lui donner plus d'importance en l'entourant de plus de respect, il restreint au jour de la fête de saint Siffrein la permission d'exposer solennellement le frein sacré, autorisant toutefois de le montrer, les autres jours, aux pieux fidèles qui se rendront, dans ce but, à l'église cathédrale,

[1] Même avant Nicolas V, la cause du saint Mors avait été plaidée à Rome, non sans succès. Nous avons déjà cité, à propos du second incendie qui a pu dévorer des documents relatifs au saint Clou, une pièce des archives de l'Hôtel de Ville. (Cote B. B., n° 65.) A cette pièce est joint le récit fort intéressant d'une séance du Conseil de ville, décembre 1446, durant laquelle un Chanoine, Barthélemy de Champeaux (de Champellis), rapporte que le Pape Eugène IV vient d'accorder des indulgences à ceux qui contribueront à la construction de l'église de Saint-Siffrein. Le Bref pontifical est transcrit en entier. Bien qu'il ne mentionne pas la relique, probablement, parce qu'il n'est que la reproduction d'un Bref déjà accordé aux Chanoines de S. Ruf de Valence, il répond du moins, en l'approuvant, à une supplique dont le texte est également conservé, et dans laquelle le saint Clou est représenté comme l'un des motifs principaux qui peuvent attirer sur la cathédrale l'attention et les bienfaits du Souverain Pontife, « soit à cause de son origine, soit à cause des miracles nombreux et éclatants que Dieu ne cesse d'accorder en son honneur. »

[2] L'original de ce Bref est conservé aux archives de l'Hôtel de Ville de Carpentras (G. G·. n° 54, travée 10, rayon 57). L'église de Saint-Siffrein possède une feuille de ce temps, probablement une affiche, en très-belle impression gothique, avec lettres ornées et vignettes fort curieuses, qui résume le Bref de Clément VII, et qui porte ses armes, accostées de deux autres blasons, celui du saint Mors et celui de Sadolet. — L'original du Bref de Nicolas V a été signalé, jusqu'à la Révolution, comme existant aux archives du Chapitre, aujourd'hui en partie dispersées.

Digitized by Google

mais prescrivant que ce soit toujours avec des flambeaux allumés et au son des cloches; enfin il accorde, pendant trois ans, une indulgence plénière à tous ceux qui assisteront à l'exposition du saint Clou ou qui visiteront l'église de Saint-Siffrein le jour de sa fête. Cet hommage et ces faveurs sont confirmés par un autre bref du même pape, daté de Bologne, le 8 novembre 1529.

Deux siècles s'écoulèrent : ils ne firent pas oublier, à Rome, l'insigne relique de Carpentras ; l'indulgence fut renouvelée par Pie VII, en date du 10 septembre 1818.

Pour les esprits croyants et catholiques, ces approbations des évêques et des Souverains Pontifes sont incontestablement concluantes; elles ne permettent plus de mettre en doute l'authenticité du saint Mors de Carpentras. Au point de vue purement scientifique, elles ont une valeur que ne peuvent leur dénier les critiques les plus exigeants, à moins qu'ils descendent jusqu'à soupçonner de fourberie, d'ineptie ou de légèreté tous ces princes de l'Église dont plusieurs furent en même temps des princes de la science. De pareils témoignages, ininterrompus durant six cents ans, doivent, il me semble, compenser la regrettable lacune historique qu'on a sans doute le droit de nous objecter, mais antérieurement aux incendies qui dévorèrent nos archives. Ne pas tenir compte de pareilles autorités serait se montrer incrédule de parti pris [1].

4° Le Culte traditionnel.

Comme dernière preuve, fournie par la voix du peuple, il nous reste à rappeler comment le culte du saint Clou s'est perpétué dans

[1] Ce n'est pas sans un douloureux étonnement que j'ai lu, dans la *Revue des Sociétés savantes* (N° de Juillet-Août 1874), un rapport de M. Darcel qui, parlant accidentellement du saint Clou de Carpentras, croit devoir en suspecter scientifiquement l'authenticité. M. Darcel pourrait il prouver scientifiquement les trois points suivants dont il paraît ne pas douter? La transformation de l'un des clous de la Croix en un mors de cheval n'est-elle rapportée que par la *légende?* Les églises de Milan et de Carpentras s'en disputent-elles la possession? Est-il vrai que le saint Mors ne soit entré dans le trésor de l'église Saint-Siffrein qu'en 1338, comme *spolium* de l'évêque Othon?

J'estime les savants et je les aime. Je les aime surtout quand ils se font un scrupule de discréditer une question avant de l'avoir étudiée.

Digitized by Google

nos pays avec tout l'enthousiasme d'une foi ardente que ravivaient sans cesse de nouveaux prodiges. Les guérisons extraordinaires, se produisant avec les apparences du miracles, devinrent si nombreuses, qu'en 1624, comme nous l'avons vu, l'évêque Cosme Bardi, juge nécessaire l'institution d'une commission chargée de recueillir les faits et de recevoir les dépositions des témoins.

Délivrée de la peste de 1629, la ville de Carpentras témoigne solennellement sa reconnaissance au saint Clou. « L'un des vœux de « ladite ville, dit le chroniqueur du temps, feust le donatif du grand « et beau rétable appliqué à la chapelle de Saint-Claude ou de l'Ange « gardien, représentant la glorieuse Vierge au thrésor céleste avec « saint Siffrain et entre deux le saint Frain pour apaiser l'ire de « Dieu et au dessoubs la ville de Carpentras figurée et tout proche « d'icelle ledit Seigneur recteur avec les trois consuls de l'an 1629 « à genoux ayants leurs charperons, et dernier eux leurs devan- « ciers de l'année précédente 1628, qui feurent en exercisse durant « les premiers effaicts de la contagion susd^e^. »

« Ce rétable magnifique feust accompagné à ce premier vœu « d'une grande lampe d'argent offerte en l'honneur de ce prétieux « relique du saint Clou, et pour faire un entier *capienstria* du do- « natif à l'église de Saint-Siffrain, donnèrent un tableau représen- « tant sainte Héleine et Constantin en leurs habits impériaux te- « nants entre leurs mains le saint Clou avec grande humilité et « uénération, arrivant la ualeur de tels donatifs à cinq-cents escus « et dauantage [1]. »

Ce fut à l'occasion de ce même vœu que le recteur du Comtat, Caracci, nommé, l'année suivante, par Urbain VIII, à l'évêché de Turin, composa une ode italienne en l'honneur du saint Mors. Il y exalte la vertu de la relique; il résume les prodiges opérés par elle : l'ouïe rendue aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, le port aux nautonniers; il demande au Dieu Rédempteur que la ville de Carpentras soit protégée par le saint Mors comme fut protégée la ville de Milan, lorsque saint Charles, portant un autre clou de la Passion « vit dans le ciel

[1] Ms de Barbier, à la bibliothèque d'Inguimbert.

Digitized by Google

« l'Ange remettre au fourreau le glaive de la vengeance; il espère « en ce clou sacré qui, s'élevant à nos yeux, semblable au serpent « d'airain dont la seule vue, dans la désolation du désert, guéris- « sait les Hébreux succombant sous de venimeuses morsures, dé- « truira parmi nous le venin de la contagion [1]. »

Quelques années après, cette dévotion s'accrut encore sous l'impulsion du vénérable Paul d'Andrée, chanoine de Saint-Siffrein. Cet homme de Dieu, dont l'éminente sainteté exerça, dans nos pays, une prodigieuse influence, durant toute une moitié du dix-septième siècle, avait reçu le don spécial de combattre les obsessions diaboliques et de délivrer les possédés. Ce privilége lui est reconnu par ceux-là même de nos historiens qui, dédaignant la doctrine de l'Église et les faits patents de l'Évangile et de l'histoire, se posent sottement en esprit forts, et ne veulent voir, dans les phénomènes surnaturels les mieux établis, que le résultat de certaines *affections vitales* ou de je ne sais quelles *névroses* guérissables par les opérations d'un *pieux magnétisme* [2]. Or, les témoignages du temps nous apprennent que le Chanoine d'Andrée, aussi perspicace pour dissiper les illusions ou déjouer les calculs des possédés imaginaires, qu'il était puissant pour combattre les obsessions et les possessions véritables, se servait habituellement du saint Mors dans ses luttes avec le mauvais esprit [3].

[1] Carlo all'hor gl'occhi innalsa e l'angel mira
Che la vindica spada hormai ritira
. . . . . .
. . . . . .
Se nel deserto ad Israel languente
Serpe di bronzo alzato
Risanava mirato
Gl'afflitti Ebrei da velenoso dente,
Tuo sacro Chiodo esposto ai nostri lumi
Pestilenti veleni in noi consumi.

Cette ode a été conservée par Barbier. On en retrouve le texte et la traduction dans la *Notice* de M. l'abbé Ricard.

[2] Barjavel, *Dictionnaire historique du département de Vaucluse*, art. *D'Andrée*.

[3] V. *La Vie du vénérable Serviteur de Dieu messire Paul d'Andrée*, par l'Abbé de Monty, liv. I, chap. XVIII et XIX. — Le *Livre des conclusions du Chapitre de*

Digitized by Google

Pendant trois ans, à côté du Chanoine d'Andrée partageant son amour pour la précieuse relique, comme il s'associait à la plupart de ses œuvres, nous trouvons son admirable Évêque, le pieux Louis de Fortia de Montréal, dont la tendre dévotion à la Passion du Sauveur ne fut égalée que par son inépuisable charité [1]. Après eux, M. d'Orléans de La Motte, chanoine de Saint-Siffrein, devenu l'illustre Évêque d'Amiens, et plusieurs personnages éminents de

Saint-Siffrein nous fournit une autre preuve de l'empressement qu'on mettait, à cette époque, à venir implorer le saint Mors pour la délivrance des obsessions diaboliques. Sous la date du 11 octobre 1672, il est question d'une chambre qui était réservée, dans les cloîtres, *pour enfermer les possédés.*

On trouve, sur les exorcismes du Chanoine d'Andrée, d'autres récits intéressants dans la *Vie d'Esprite de Jossaud*, publiée, en 1705, par Jean Dupont, docteur-ès-droit, trésorier et pénitencier de l'église métropolitaine d'Avignon. Ce volume que M. l'Abbé Curicque (*Voix prophétiques*, T. II, p. 206) appelle, avec raison, *une perle cachée*, a été réédité, en 1862, par le R. P. Ambroise Potton, sous le titre : *Vie de la bienheureuse Esprite de Jésus, du Tiers-Ordre de saint Dominique;* il fait partie de la *Bibliothèque dominicaine.* — Esprite de Jossaud, à laquelle nous nous reprocherions de ne pas donner ici un souvenir, reste l'une des gloires les plus pures de nos contrées. Le Chanoine d'Andrée, son confesseur, fit plus d'une fois appel à son intervention pour obtenir les grâces qu'il sollicitait du saint Clou. Morte à 30 ans, en 1658, après avoir, sous l'action des dons surnaturels dont Dieu la favorisa, répandu constamment les parfums de la plus haute piété, elle fut ensevelie au milieu de cette cathédrale de Saint-Siffrein où elle avait passé en prière une grande partie de sa vie. Sa tombe, profanée en 93, avait été, jusqu'alors, vénérée par les fidèles qu'on y voyait journellement agenouillées. Un demi-siècle après la mort de cette sainte fille, M. de La Motte, théologal du Chapitre de Carpentras, et, depuis, évêque d'Amiens, se faisant l'interprète du sentiment populaire, avait ajouté à son acte de décès l'éloge suivant que portent encore, avec la signature du théologal, les registres de la paroisse : *Omnibus ornata virtutibus, miraculis etiam clara, et sanctitatis fama inter Carpentoractenses illustris, ita ut a populo nonnisi Beata nominetur.* « Elle fut ornée de toutes les « vertus, célèbre par des miracles, illustre parmi les Carpentrassiens par la « renommée de sa sainteté, de telle sorte que le peuple ne l'appelle pas autrement que la Bienheureuse. »

[1] L'acte mortuaire de l'Évêque Louis de Fortia, dont nous devons la découverte aux pieuses et intelligentes recherches de M. le marquis de Seguins-Vassieux, raconte avec émotion que ce Prélat tomba de douleur, dans sa cathédrale, le Vendredi-Saint, au chant de la Passion, et qu'il mourut trois jours après, à l'âge de 43 ans. Son corps, enseveli à droite de la porte principale de Saint-Siffrein, fut retrouvé, dit-on, plus d'un siècle après sa mort, dans un état de complète conservation. Avant d'être appelé, sur la désignation du Cardinal Bichi, au Siége épiscopal de Carpentras, il avait illustré, pendant onze ans, celui de Cavaillon.

Digitized by Google

Carpentras, montrèrent la même confiance et le même zèle. La population les suivait dans leur ferveur, se plaisant à proclamer en toute occasion les grâces obtenues par la protection du saint Clou [1].

A la suite de la préservation miraculeuse de la peste, en 1723, « les consuls et le conseil ordonnèrent qu'on chômerait désormais « de l'Exaltation de la Croix, et que la communauté ferait dire à « perpétuité une messe à laquelle MM. les consuls assiteraient en « corps et après laquelle chacun d'eux offrirait une torche de deux « livres avec un écusson sur lequel on voit ces mots : Vœu de « la ville, fait en 1723, pour avoir été préservée de la peste [2].

En outre, par « conclusion du conseil de ville, » en date du 28 novembre 1723, une tribune commémorative en fer doré fut construite dans l'église de Saint-Siffrein, au dessus de la porte latérale, avec l'inscription : *Sacro Redemptoris Clavo a contermina peste illæsa civitas posuit,* MDCCXXIV. La tribune subsiste encore ; elle n'a pas cessé de servir à l'exposition et à la bénédiction du saint Mors ; elle fait, comme travail de serrurerie, l'admiration des connaisseurs ; le jour viendra, nous l'espérons, où les successeurs des consuls, si fidèles à accomplir le vœu fait à Notre-Dame-de-Santé, se souviendront de celui fait au saint Clou.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la dévotion au saint Mors ait été restreinte dans les murs de Carpentras, encore moins dans la confrérie qui en portait le titre. On venait de loin vénérer la relique ; parmi les miracles opérés par son attouchement, et dont les détails nous sont restés, il est à remarquer que la plupart furent accordés à des étrangers. Dans un temps où les voyages n'étaient pas faciles comme aujourd'hui, — ce qui n'empêchait pas que les pèlerinages fussent déjà dans nos mœurs, on accourait au saint Mors de Carpentras et les caravanes se formaient avec ces mêmes caractères de foi, de reconnaissance et de générosité qui éclatent à

[1] Dans son *Mémoire,* l'abbé de Saint-Véran déplore amèrement la perte d'un manuscrit dans lequel avaient été consignés les miracles opérés, pendant les siècles précédents, par la vertu du saint Clou. Il en cite cependant quelqeus-uns; on trouvera le récit de plusieurs autres dans la notice de M. l'abbé Ricard.

[2] *Mémoire de l'abbé de Saint-Véran.*

Digitized by Google

notre époque. En 1602, des marins de Marseille, échappés à un naufrage après s'être voués au saint Clou, lui apportèrent un magnifique cierge parsemé de clous d'or. En 1623, les pénitents gris de Beaucaire « suivant la coustume qu'ils ont d'aller toutes les « années en pèlerinage à quelque sainct lieu, vinrent en l'église de « Saint-Siffrein, cathédrale de Carpentras, pour visiter le saint « Clou » [1] ; ils lui firent hommage d'une belle lampe d'argent et d'un tableau. Une autre lampe brûlait nuit et jour, entretenue par la ville d'Arles, d'où les pèlerins arrivaient nombreux chaque année. Nous tenons de personnes très-dignes de foi, que ce double tribut d'hommage et sans doute aussi, de reconnaissance de l'antique cité de S. Césaire, interrompu par la Révolution, avait été repris dans les premières années de notre siècle.

L'usage s'était introduit de porter sur soi de petits freins d'argent ou d'or qu'on avait fait toucher à la relique ; on en demandait des provinces les plus éloignées, et il fut un moment, après la dernière peste, où les orfèvres de Carpentras ne pouvaient suffire à en fabriquer [2].

Telle fut, jusqu'à la grande révolution, la dévotion des fidèles à l'insigne relique. En 1793, l'abbé Bertot, abandonnant à la cupidité des prétendus patriotes les châsses et les reliquaires, parvint à sauver le saint Mors en même temps que les ossements de saint Siffrein. Il le cache à la campagne ; les officiers municipaux le forcent bientôt à le rendre, et, après un procès-verbal constatant son identité, on consent à le déposer à la bibliothèque de la ville « comme un monument fort antique et pouvant servir à l'intelligence de l'histoire. » Deux ans après, le vénérable abbé Justiniani, curé de Saint-Siffrein, obtient qu'on le rende à son église ; il en donne décharge [3]. Le 27 avril 1805, une commission d'enquête, nommée par l'évêque d'Avignon, et composée des notables de la ville, des anciens Chanoines et prêtres, qu'assistaient toutes les autorités civiles et judiciaires, reconnaît que cette « relique est réellement, et inté-

[1] *Livre du Saint Clou.* — Ms. de la bibliothèque de M. l'abbé André.

[2] L'abbé de Saint-Véran. — Ms. de Maillet, *Matières ecclésiastiques*, t. II. — On trouve encore à Carpentras quelques-uns de ces anciens bijoux.

[3] *Livres des déliberations de la bibliothéque de Carpentras*, p. 118.

Digitized by Google

« gralement la même que celle qui, de tous temps, a été exposée à la « vénération publique » [1].

De nos jours, la confiance n'a pas diminué. Combien d'étrangers, s'inspirant de grands exemples, viennent encore s'agenouiller devant la sainte relique, et quelquefois parmi eux des princes de la science, du trône ou de l'Église : M. de Chateaubriand, en 1812 ; le cardinal Opizzoni, en 1814 ; le duc d'Angoulême, en 1815 ; tous les archevêques d'Avignon, depuis la suppression du siége de Carpentras [2] ! Combien de malades lui doivent leur guérison ! Le privilége spécial du saint Mors fut, de tout temps, la délivrance des obsessions diaboliques ; l'histoire l'atteste depuis Justin le Jeune. Aujourd'hui encore, on amène, pour les soumettre à l'imposition du fer sacré, les personnes atteintes dans leurs facultés intellectuelles, et c'est bien souvent que se fait ressentir l'opération de la grâce récompensant la foi. Mais quel beau spectacle surtout présente cette immense nef de Saint-Siffrein, aux jours où la relique sortie solen-

[1] *Archives de Saint-Siffrein.*

[2] Parmi les personnages illustres qui, antérieurement à notre siècle, vénérèrent solennellement le saint Mors, nous pouvons citer, en 1447, le cardinal Pierre de Foix, légat du Pape *(Livre des conclusions de la commune*, BB, 66) ! en 1762, Antoine Banchieri, consulteur du saint Office et vice-légat d'Avignon ; en 1731, François-Maurice de Gonteriis, archevêque d'Avignon et vice-légat ; en 1761, Grégoire Salviani, vice-légat et grand Inquisiteur ; en 1776, Ange Durini, évêque d'Ancyre, vice-légat.

On lit au Registre X[e] des *Propositions et Conclusions du Chapitre de Saint-Siffrein*, page 104, assemblée du 17 juin 1730 : « Deux livres seize sols pour « les cierges fournis à l'occasion de madame la princesse de Conti, qui arriva « dans cette ville le 22 du mois passé et vint dans notre église adorer et baiser « la relique du saint Clou avec M. le prince son fils. »

Parmi les visiteurs modernes, nous avons tenu à signaler le cardinal Opizzoni, en réponse à une assertion injurieuse et toute gratuite de M, Barjavel *(Diction. histor. du Départ. de Vaucluse.* art. *Saint Clou)*, qui prétend que l'illustre exilé, *pendant son séjour à Carpentras, en 1814, manifestant à quelques ecclésiastiques éclairés ce qu'il pensait du saint Clou, l'a classé parmi les monuments apocryphes.* Ce commérage devait flatter la petite aigreur voltairienne du D[r] Barjavel ; sa joie eût été moindre s'il eût pris connaissance, aux archives de la paroisse, d'un procès-verbal dressé par les *ecclésiastiques éclairés* qui habitaient alors Carpentras, et dans lequel, rendant compte d'une fête célébrée à Saint-Siffrein, en 1814, sous la présidence du cardinal Opizzoni, on fait remarquer avec quel respect. *Son Eminence, s'étant prosternée, baisa la précieuse relique.*

Digitized by Google

nellement du *trésor*, est portée par le Clergé sur la tribune votive, et lorsque, à la fin de l'Office, la basilique étincelante de mille cierges, l'orgue jouant le vieil air traditionnel, le prêtre, en chape rouge, donnant les sept bénédictions prescrites, la foule s'incline jusqu'à terre pour se précipiter bientôt à la sainte Table et y baiser respectueusement le fer adorable dont la vertu divine ne fut jamais implorée en vain !

L'Abbé F. TERRIS,
Curé Archiprêtre de Saint-Siffrein.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

16 — 30 NOVEMBRE

SEIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

	Pages.
S. Edmond, archevêque de Cantorbéry	1
S. Barlaam, martyr	12
S. Elpide, S. Marcel et S. Eustoche, martyrs	13
S. Eucher, évêque de Lyon	16
S. Emilion	32
S. Léonce, évêque de Fréjus, martyr	34
S. Léonien, abbé de Saint-Pierre	36
S. Othmar, abbé	37
La B^se^ Agnès, sœur de Sainte-Claire	37
Le B. Ange Porro, servite	39
Mémoire de la très-sainte Vierge	40
Martyrologe romain	41
Additions des autres Martyrologes	42
Martyrologe de la dernière persécution	42

XVII^e^ JOUR.

S. Grégoire Thaumaturge, évêque	43
S. Denys, évêque d'Alexandrie	56
S. Aciscle, S^te^ Victoire et S. Zoïle, martyrs à Cordoue	62
S. Alphée et S. Zachée, martyrs	63
S. Aignan, évêque d'Orléans	64
S. Grégoire, évêque de Tours	65
S. Hugues, évêque de Lincoln	70
La B^se^ Salomée, abbesse, clarisse	77

Digitized by Google

Mémoire de la très-sainte Vierge 80
Martyrologe romain 82
Additions des autres Martyrologes 84
Martyrologe de la dernière persécution 84

XVIIIe JOUR.

La Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul 85
S. Romain et S. Barulas, martyrs 89
Ste Aude, vierge, compagne de Ste Geneviève 101
Ste Juvette, abbesse 102
Ste Hilda, abbesse en Angleterre 103
S. Mandé, solitaire 105
S. Amand, abbé de Lérins 105
S. Momble, abbé 106
S. Odon, abbé de Cluny 106
S. Pélégrin, ermite et martyr 115
Le B. Jérôme de Milan, Frère-Mineur, capucin 116
Les Cinq Martyrs du Japon 118
Le B. Giordano Ansaloni, martyr au Japon 123
Le V. André Trong, martyr 124
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame des Marais 124
Martyrologe romain 125
Additions des autres Martyrologes 126
Martyrologe de la dernière persécution 127

XIXe JOUR.

Ste Elisabeth de Hongrie 129
La Bse Elisabeth, de l'Ordre des Prémontrées 148
La Bse Elisabeth de Grave 148
La Bse Elisabeth de Arenst 149
La V. Elisabeth de Spaelbeke 149
S. Pontien, pape et martyr 150
S. Abdias, prophète 151
S. Malchus, martyr 152
S. Barlaam, martyr 152
S. Modeste, martyr 154
S. Fauste, martyr 154
S. Patrocle, prêtre reclus en Berry 154
S. Buzeu, abbé 158
S. Ethbin 158
Le B. Cotton, abbé 159

Digitized by Google

S. Jacques de Sancerre ou de Sassy, solitaire en Berry. 160
S. Radbod, évêque d'Utrecht. 166
S. Hervé, évêque 166
Le B. Pierre Pruys, Frère-Mineur, martyr 167
Mémoire de la très-sainte Vierge. 168
Martyrologe romain. 169
Additions des autres Martyrologes. 171
Martyrologe de la dernière persécution 171

XX^e JOUR.

S. Félix de Valois, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la rédemption des Captifs 173
Ste Thècle, Ste Marie, Ste Marthe et leurs compagnes, vierges et martyres 175
S. Barhadbesciabas, diacre et martyr 179
S. Sylvestre, évêque de Châlons. 180
Ste Maixence et Ste Rosébie, vierges et martyres. 181
S. Eudes, abbé. 182
S. Edmond, roi et martyr en Angleterre. 183
S. Humbert, évêque et martyr 186
S. Bernward, évêque de Hildesheim. 187
Le V. Ambroise le Camaldule. 192
Mémoire de la très-sainte Vierge 193
Martyrologe romain. 194
Additions des autres Martyrologes. 195
Martyrologe de la dernière persécution. 196

XXI^e JOUR.

La Présentation de la très-sainte Vierge au Temple. 197
S. Gélase Ier, pape 200
Ste Principie 201
S. Jean III, évêque de Ravenne. 202
S. Papoul, évêque de Metz. 202
S. Colomban, abbé 203
S. Autbode, missionnaire irlandais 215
Le V. Adelbold, évêque d'Utrecht. 216
S. Albert, cardinal, évêque de Liége, martyr. 217
Le B. Albert de Leyde, martyr 221
Le B. Albert d'Arnheim 222
Le V. Jean d'Audenarde 222
Le V. Prélat Nicolas Sanguin, évêque de Senlis, fondateur de la Con-

Digitized by Google

grégation des Sœurs de la Présentation de Notre-Dame. . . . 223
La V. Marie-Anne Rivier, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Présentation de la très-sainte Vierge 234
Les V. prêtres Pierre Thi et André Lac, confesseurs de la Foi . . . 254
Mémoire de la très-sainte Vierge 254
Martyrologe romain 257
Additions des autres Martyrologes. 258
Martyrologe de la dernière persécution 259

XXII^e JOUR.

Ste Cécile, vierge et martyre. 260
S. Philémon et Ste Appie. 302
S. Barsabias, abbé, et ses Compagnons, martyrs 304
S. Pragmace, évêque d'Autun 305
S. Calmel, abbé de Manzac 306
Le B. Richard, abbé. 306
Le B. Clément Caponi, Frère-Prêcheur. 307
Le B. Jean de Ponté-Védré, Frère-Mineur 307
Le V. Jean d'Avène, abbé de Ninove. 308
Le V. Christophe de Ferrières, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi 309
Mémoire de la très-sainte Vierge 310
Martyrologe romain. 312
Additions des autres Martyrologes. 312
Martyrologe de la dernière persécution 313

XXIII^e JOUR.

S. Clément, pape et martyr 315
Translation du chef de S. Clément, pape et martyr. 325
S. Clément, premier évêque de Metz 328
S. Amphiloque, évêque d'Icone. 329
S. Daniel, évêque de Bangor. 331
S. Grégoire, évêque de Girgenti. 332
Ste Wulfetrude, abbesse de Nivelle. 332
S. Trond. 333
S. Sarre, curé de Lambres. 333
S. Phalier 335
S. Gobert, cistercien 336
Le B. Salomon 336
Le B. Zégher, Frère-Prêcheur. 337
La Bse Marguerite de Savoie, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique . . 339

Digitized by Google

Le V. Wolpherd Michaël et ses Compagnons, confesseurs de la Foi. 340
La V. Mère Aymer de la Chevallerie, fondatrice de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie 341
Le V. Père Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et de l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement 347
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de Périblette . . . 362
Martyrologe romain. 362
Additions des autres Martyrologes. 363
Martyrologe de la dernière persécution. 364

XXIVe JOUR.

S. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé. 365
S. Chrysogone, martyr. 378
Ste Firmine, vierge et martyre 379
S. Romain, prêtre à Blaye. 379
S. Portien ou Pourçain, abbé. 380
S. Renan, évêque. 380
S. Séverin, solitaire près de Paris. 381
S. Bieuzi, martyr. 382
S. Houardon, évêque de Léon 382
Ste Flore, vierge et martyre. 383
Le B. Antoine Scozecti, Frère-Mineur. 384
Le B. Didace de Solorzano, Frère-Mineur. 385
Le B. Jacques de Danemarck, Frère-Mineur 386
Le B. Pierre de Catorcéto, Frère-Mineur. 387
Mémoire de la très-sainte Vierge 388
Martyrologe romain. 389
Additions des autres Martyrologes. 390
Martyrologe de la dernière persécution 391

XXVe JOUR.

Ste Catherine, vierge et martyre. 392
S. Moïse et S. Maxime, prêtres de Rome, et leurs Compagnons, martyrs. 407
S. Mercure, martyr de Césarée. 413
S. Lévier, martyr. 415
S. Réole, évêque de Reims. 415
S. Alnoth, martyr. 416
S. Fintan, bénédictin 416
Le V. Jean Rixtel et Adrien Tisserand, martyrs. 417

Digitized by Google

Le V. Père Olivier Manare, de la Compagnie de Jésus 417
Le B. François de Gonzague, archevêque de Mantoue 419
Mémoire de la très-sainte Vierge 421
Martyrologe romain 422
Additions des autres Martyrologes 423
Martyrologe de la dernière persécution 423

XXVI^e JOUR.

S. Pierre, évêque d'Alexandrie, martyr 425
S. Amateur, premier évêque d'Autun 431
S. Just, prêtre en Limousin 432
S. Sirice, pape 432
S. Jacques l'Hypètre 433
Ste Magnence, vierge 433
S. Basle, ermite 434
S. Alype le Stylite 435
S. Martin, moine de Corbie 436
S. Nicon Métanoïte 436
S. Conrad, évêque de Constance 437
Le Miracle de Ste Geneviève des Ardents 439
S. Gontard, abbé de Jumiéges 441
S. Ponce, abbé de Sise 442
S. Sylvestre Gozzolini, fondateur des Sylvestrins 442
Ste Delphine du Tiers-Ordre de Saint-François 447
S. Léonard de Port-Maurice, Frère-Mineur de l'étroite Observance . 449
Mémoire de la très-sainte Vierge 453
Martyrologe romain 453
Additions des autres Martyrologes 454
Martyrologe de la dernière persécution 455

XXVII^e JOUR.

S. Jacques l'Intercis, martyr en Perse 456
S. Maharsapor, martyr en Perse 466
S. Valérien, évêque d'Aquilée 46
S. Secondin, évêque 46
S. Maxime, évêque de Riez 46
S. Maxime, évêque d'Avignon 47
S. Maxime de Wismes 47
S. Pynufe, abbé 47
S. Romain de Cilicie 47
S. Eusice ou Ysis 47

Digitized by Google

S. Tanguy et Ste Haude 479
S. Achaire, évêque de Tournay et de Noyon 481
Ste Bilhilde, abbesse. 482
S. Vigile, évêque de Salzbourg 483
S. Goustan, frère convers 488
Les onze Martyrs du Japon. 489
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de l'Agenouillade. 491
Martyrologe romain. 491
Additions des autres Martyrologes. 492
Martyrologe de la dernière persécution 493

XXVIIIe JOUR.

S. Etienne d'Auxence, martyr 494
S. Sosthène, disciple de S. Paul 505
S. Papinien, S. Mansuet et d'autres Évêques, leurs Compagnons, martyrs sous les Vandales. 506
S. Grégoire III, pape 509
Ste Quiéta 510
Le B. Girard, abbé de Fontenelle, martyr 511
Le V. Casimir de Pologne, abbé de Cluny 511
S. Jacques de la Marche, Frère-Mineur 513
Le B. Guillaume, abbé de Citeaux. 515
Le B. Venance Nagnès, Frère-Mineur 515
Le B. Pierre d'Alfaro, Frère-Mineur. 516
Le V. Edmond Campian, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la Foi. 518
Mémoire de la très-sainte Vierge 518
Martyrologe romain. 519
Additions des autres Martyrologes. 520
Martyrologe de la dernière persécution. 521

XXIXe JOUR.

S. Saturnin, évêque de Toulouse, martyr 522
S. Saturnin et S. Sisinnius, martyrs à Rome. 525
Ste Stratonice, vierge et martyre. 527
S. Siffrein 533
Les sept Martyres de Sébaste. 566
S. Mahanès, martyr en Perse. 566
S. Brandon, abbé en Irlande. 567
S. Radbod, évêque d'Utrecht. 567
S. Alvare Pélage, évêque de Selve. 569

Digitized by Google

La V. Rosade, martyre. 571
Le V. Père Louis Félici, de la Compagnie de Jésus, fondateur de l'Union des prêtres de S. Paul. 571
Mémoire de la très-sainte Vierge 573
Martyrologe romain. 573
Additions des autres Martyrologes. 574
Martyrologe de la dernière persécution 575

XXX^e JOUR.

S. André, apôtre 576
S. Agape, martyr. 590
S. Miroclès, évêque de Milan. 590
S. Nersès et ses Compagnons, martyrs 591
S. Sapor, S. Isaac, évêques, S. Abraham et S. Siméon, martyrs en Perse 593
Plusieurs jeunes vierges, martyres en Perse. 595
S. Troyen, évêque de Saintes. 596
S. Tugduial, évêque. 598
Ste Hunna de Champagne 600
La V. Hersende première grande prieure de Fontevraud. 601
Le B. Joscio, moine de Saint-Bertin. 602
Le B. César d'Heisterbach, prieur de Villiers 604
Le B. Archange de Campo-Basso, Frère-Mineur. 604
Le B. André de la Dijk, martyr. 605
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Couronnement de Notre-Dame des Clés. 606
Martyrologe romain. 606
Additions des autres Martyrologes. 607
Martyrologe de la dernière persécution 607

APPENDICE.

Le saint Clou ou le saint Mors de Carpentras. 609

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

S. Abdias, prophète. — 19 nov. 151
S. Abraham et S. Siméon, martyrs en Perse, S. Isaac et S. Sapor, évêques et martyrs en Perse. — 30 nov. 593
S. Achaire, évêque de Tournai et de Noyon. — 27 nov. 481
S. Aciscle, Ste Victoire et S. Zoïle, martyrs à Cordoue. — 17 nov. . 62
Le V. Adelbold, évêque d'Utrecht. — 21 nov. 216
Les V. Adrien Tisserand et Jean Rixtel, martyrs. — 25 nov. 417
S. Agape, martyr. — 30 nov 590
La Bse Agnès, sœur de Ste Claire. — 16 nov. 37
S. Aignan, évêque d'Orléans. — 17 nov 64
S. Albert, cardinal évêque de Liége, martyr. — 21 nov. 217
Le B. Albert d'Arnheim. — 21 nov. 222
Le B. Albert de Leyde, martyr. — 21 nov. 221
S. Alnoth, martyr. — 25 nov. 416
S. Alphée et S. Zachée, martyrs. — 17 nov. 63
Le B. Alvare Pélage, évêque de Selve. — 29 nov. 569
S. Alype le Stylite. — 26 nov. 435
S. Amand, abbé de Lérins. — 18 nov 105
S. Amateur, premier évêque d'Autun. — 26 nov 431
S. Ambroise le Camaldule. — 20 nov 192
S. Amphiloque, évêque d'Icone. — 23 nov. 329
S. André, apôtre. — 30 nov. 576
Le B. André de la Dijk, martyr. — 30 nov 605
Les V. André Lac, Pierre Thi, prêtres, Confesseurs de la Foi. — 21 nov 354
Le V. André Trong, martyr. — 18 nov. 124
Le B. Ange Porro, servite. — 16 nov. 39

Digitized by Google

Le B. Antoine Scozecti, Frère-Mineur. — 24 nov. 384
Ste Appie et S. Philémon. — 22 nov. 302
Le B. Archange de Campo-Basso, Frère-Mineur. — 30 nov. 604
Ste Aude, vierge, compagne de Ste Geneviève. — 18 nov 101
S. Autbode, missionnaire irlandais. — 21 nov. 215
La V. Mère Aymer de la Chevallerie, fondatrice de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. — 23 nov 341

B

S. Barhadbesciabas, diacre et martyr. — 20 nov 179
S. Barlaam, martyr. — 16 nov 12
S. Barlaam, martyr. — 19 nov 152
S. Barsabas, abbé, et ses Compagnons, martyrs. — 22 nov. 304
S. Basle, ermite. — 26 nov. 434
S. Bernward, évêque d'Hildesheim. — 20 nov. 187
S. Bieuzi, martyr. — 24 nov 382
Ste Bilhilde, abbesse. — 27 nov. 482
S. Brandon, abbé en Irlande. — 29 nov 567
S. Buzeu, abbé. — 19 nov. 158

C

S. Calmel, abbé de Nanzac. — 22 nov. 306
Le V. Casimir de Pologne, abbé de Cluny. — 28 nov 544
Ste Catherine, vierge et martyre. — 26 nov. 392
Ste Cécile, vierge et martyre. — 22 nov. 260
Le B. César d'Heisterbach, prieur de Villiers. — 30 nov. 604
S. Chrysogone, martyr. — 24 nov. 378
S. Clément, pape et martyr. — 23 nov. 345
S. Clément, premier évêque de Metz. — 23 nov. 328
S. Clément Caponi, Frère-Prêcheur. — 22 nov. 307
Le saint Clou ou le saint Mors de Carpentras (Appendice). — 29 nov. 609
S. Colomban, abbé. — 21 nov 203
S. Conrad, évêque de Constance. — 26 nov 437
Le V. Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacremen.. — 23 nov. 347
Le V. Christophe de Ferrières, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi. — 22 nov 309

Digitized by Google

D

S. Daniel, évêque de Bangor. — 23 nov. 334
La Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul.— 18 n. 85
Ste Delphine, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 26 nov. 447
S. Denys, évêque d'Alexandrie. — 17 nov 56
Le B. Didace de Solorzano, Frère-Mineur. — 24 nov 385

E

S. Edmond, archevêque de Cantorbéry. — 16 nov. 1
S. Edmond, roi et martyr en Angleterre. — 20 nov. 183
Le V. Edmond Campian, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi. — 28 nov. 518
La Bse Elisabeth de Avenst. — 19 nov. 149
La Bse Elisabeth de Grave. — 19 nov. 148
Ste Elisabeth de Hongrie. — 19 nov. 129
La Bse Elisabeth, de l'Ordre des Prémontrées. — 19 nov. 148
La V. Elisabeth de Spaelbeke. — 19 nov. 149
S. Elpide, S. Marcel et S. Eustoche, martyrs. — 16 nov. 13
S. Emilien. — 16 nov. 32
S. Ethbin. — 19 nov 158
S. Etienne d'Auxence, martyr. — 28 nov 494
S. Eucher, évêque de Lyon. — 16 nov. 16
S. Eudes, abbé. — 20 nov. 182
S. Eusice ou Ysis. — 27 nov. 478
S. Eustoche, S. Elpide et S. Marcel, martyrs. — 16 nov. 13

F

S. Fauste, martyr. — 19 nov. 154
S. Félix de Valois, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité, pour la Rédemption des Captifs. — 20 nov. 173
S. Fintan, bénédictin. — 23 nov. 416
S. Firamine, vierge et martyre. — 24 nov. 379
Ste Flore, vierge et martyre. — 24 nov. 383
Le B. François de Gonzague, archevêque de Mantoue. — 25 nov. . 419

G

S. Gélase Ier, pape. — 21 nov. 200
Le B. Giordano Ansaloni, martyr au Japon. — 18 nov. 123

Digitized by Google

Le B. Girard, abbé de Fontenelle, martyr. — 28 nov. 511
S. Gobert, cistercien. — 23 nov. 336
S. Gontard, abbé de Jumiéges. — 26 nov 441
S. Goustan, Frère-Convers. — 27 nov. 488
S. Grégoire, évêque de Girgenti. — 23 nov 332
S. Grégoire, évêque de Tours. — 17 nov. 64
S. Grégoire III, pape. — 28 nov. 509
S. Grégoire Thaumaturge, évêque. — 17 nov. 43
Le B. Guillaume, abbé de Citeaux. — 28 nov. 515

H

La V. Hersende de Champagne, première grande prieure de Fontevraud. — 30 nov 601
S. Hervé, évêque. — 19 nov. 466
Ste Hilda, abbesse en Angleterre. — 18 nov. 403
S. Houardon, évêque de Léon. — 24 nov. 382
S. Hugues, évêque de Lincoln. — 17 nov 70
S. Humbert, évêque et martyr. — 20 nov. 486
Ste Hunna. — 30 nov 600

I

S. Isaac et S. Sapor, évêques, S. Siméon et S. Abraham, martyrs en Perse. — 3 nov. 593

J

S. Jacques de Danemarck, Frère-Mineur. — 24 nov. 386
S. Jacques l'Hypètre. — 26 nov. 433
S. Jacques l'Intercis, martyr en Perse. — 27 nov. 456
S. Jacques de la Marche, Frère-Mineur. — 28 nov. 513
S. Jacques de Sancerre ou de Sassy, solitaire en Berry. — 19 nov. . 460
S. Jean III, évêque de Ravenne. — 21 nov 202
Le V. Jean d'Audenarde. — 21 nov. 222
S. Jean d'Avène, abbé de Ninove. — 22 nov. 308
S. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé. — 24 nov. 365
S. Jean de Ponté-Védré, Frère-Mineur. — 22 nov. 307
Le V. Jean Rixtel et Adrien Tisserand, martyrs. — 25 nov. 417
Le B. Jérôme de Milan, Frère-Mineur, capucin. — 18 nov. 410
Le B. Joscio, moine de Saint-Bertin. — 30 nov. 602

Digitized by Google

S. Just, prêtre en Limousin. — 26 nov. 432
Ste Juvette, abbesse. — 18 nov. 102

L

S. Léonard de Port-Maurice, Frère-Mineur de l'Étroite Observance. — 26 nov 449
S. Léonce, évêque de Fréjus, martyr. — 16 nov 34
S. Léonien, abbé de Saint-Pierre. — 16 nov. 36
S. Livier, martyr. — 25 nov. 415
L. V. Louis Félici de la Compagnie de Jésus, confesseur de l'Union des prêtres de Saint-Paul. — 29 nov 577

M

Ste Magnence, vierge. — 26 nov. 433
S. Mahanès, martyr en Perse. — 29 nov. 566
S. Maharsapor, martyr en Perse. — 27 nov. 466
Ste Maixence et Ste Rosébie, vierges et martyres. — 20 nov. . . . 181
S. Malchus, martyr. — 19 nov 152
S. Mandé, solitaire. — 18 nov 115
S. Marcel, S. Elpide et S. Tustoche, martyrs. — 16 nov. 13
La Bse Marguerite de Savoie du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 23 nov 339
La V. Marie-Anne Rivier, fondatrice de la Congrégation des sœurs de la Présentation de la très-sainte Vierge. — 21 nov. 231
Ste Marie, Ste Marthe, Ste Thècle et leurs Compagnes, vierges et martyres. — 20 nov. 175
Ste Marthe, Ste Marie, Ste Thècle et leurs Compagnes, vierges et martyres. — 20 nov. 175
S. Martin, moine de Corbie. — 24 nov 436
Les cinq Martyrs du Japon. — 18 nov. 118
Les onze Martyrs du Japon. — 27 nov. 489
Les Martyres de Sébaste. — 29 nov 566
S. Maxime, évêque d'Avignon. — 27 nov. 472
S. Maxime, évêque de Riez. — 27 nov 469
S. Maxime, évêque de Wismes. — 27 nov 472
S. Maxime et S. Moïse, prêtres de Rome et leurs Compagnons martyrs. — 25 nov 407
S. Mercure, martyr de Césarée. — 25 nov 413
Miracle de Ste Geneviève des Ardents. — 26 nov 439
S. Miroclès, évêque de Milan. — 30 nov. 590
S. Modeste, martyr. — 19 nov 154

Digitized by Google

S. Momble, abbé. — 18 nov 106
S. Moïse et S. Maxime, prêtres de Rome et leurs Compagnons martyrs. — 25 nov 407
Le saint Mors de Carpentras ou le saint Clou (Appendice au 29 nov.) 609

N

S. Nersès et ses Compagnons, martyrs. — 30 nov. 594
S. Nicolas Sanguin, prélat, évêque de Senlis, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Présentation de Notre-Dame—21 nov. 223
S. Nicon, Métanoïte. — 26 nov 436

O

S. Odon, abbé de Cluny. — 18 nov 106
Le V. Père Olivier Manare de la Compagnie de Jésus. — 25 nov. . 417
S. Othmar, abbé. — 16 nov 37

P

S. Popinien, S. Mansuet et d'autres Evêques, leurs Compagnons, martyrs sous les Vandales. — 28 nov 506
S. Papoul, évêque de Metz. — 21 nov. 202
S. Patrocle, prêtre reclus en Berry. — 19 nov 154
S. Pélégrin, ermite et martyr. — 18 nov. 115
S. Phalier. — 23 nov 335
S. Philémon et Ste Appie. — 22 nov 302
S. Pierre, évêque d'Alexandrie, martyr. — 26 nov. 425
L. Pierre d'Alfaro, Frère-Mineur. — 28 nov. 516
Le B. Pierre de Cotorcéto, Frère-Mineur. — 24 nov 387
Le B. Pierre Pruys, Frère-Mineur, martyr. — 19 nov. 167
Le V. Pierre Thi et André Lac, prêtres confesseurs de la Foi. — 21 nov 254
S. Ponce, abbé de Sise. — 26 nov 442
S. Pontien pape et martyr. — 19 nov. 150
S. Portien ou Pourçain, abbé. — 24 nov. 380
S. Pragmace, évêque d'Autun. — 22 nov. , ... 305
La Présentation de la très-sainte Vierge au Temple. — 21 nov. . . 197
Ste Principie. — 21 nov 201
S. Pynufe, abbé. — 27 nov 472

Digitized by Google

Q

Ste Quiéta. — 28 nov 510

R

S. Radbod, évêque d'Utrecht. — 19 nov 166
S. Radbod, évêque d'Utrecht. — 29 nov 567
S. Renan, évêque. — 24 nov. 380
S. Réole, évêque de Reims. — 25 nov. 415
Le B. Richard, abbé. — 22 nov. 306
S. Romain et S. Barulas, martyrs. — 18 nov 89
S. Romain de Cilicie. — 27 nov 477
Le V. Rosade, martyr. — 29 nov 571
Ste Rosébie et Ste Maixence, vierges et martyres. — 20 nov . . . 181

S

La Bse Salonnée, abbesse clarisse. — 17 nov 77
Le B. Salomon. — 23 nov 336
S. Sapor, S. Isaac évêques, S. Abraham et S. Siméon, martyrs en Perse. — 30 nov. 593
S. Sarre, curé de Lambres. — 23 nov. 333
S. Saturnin, évêque de Toulouse, martyr. — 29 nov. 522
S. Saturnin et S. Sisinnius, martyrs à Rome. — 29 nov. 525
S. Secondin, évêque. — 27 nov. 468
S. Séverin, solitaire près de Paris. — 24 nov 381
S. Siffrein, — 29 nov 533
S. Siméon, S. Abraham, martyrs en Perse et S. Jean et S. Sapor, évêques et martyrs en Perse. — 30 nov 432 573
S. Sisire, pape. — 26 nov. 432
S. Sosthène, disciple de S. Paul. — 28 nov. 505
Ste Stratonice, vierge et martyre. — 29 nov. 527
S. Sylvestre, évêque de Châlons. — 20 nov. 180
S. Sylvestre Gozzolini, fondateur des Sylvestrins. — 26 nov . . . 442

T

S. Tanguy et Ste Haude. — 27 nov 479
Ste Thècle, Ste Marie, Ste Marthe et leurs Compagnes, vierges et martyres. — 20 nov. 175

Digitized by Google

S. Tosbont, abbé. — 19 nov. 159
Translation du chef de S. Clément, pape et martyr. — 23 nov. . . 325
S. Trond. — 23 nov. 333
S. Troyen, évêque de Saintes. — 30 nov. 596
S. Tugdual, évêque. — 30 nov. 598

V

S. Valérien, évêque d'Aquilée. — 27 nov. 468
S. Venance Nagnès, Frère-Mineur. — 28 nov 115
Ste Victoire, S. Aciscle et S. Zoïle, martyrs à Cordoue. — 17 nov. . 62
Plusieurs jeunes Vierges, martyres en Perse. — 30 nov. 595
S. Virgile, évêque de Salzbourg. — 27 nov. 483

Z

S. Zachée et S. Alphée, martyrs. — 17 nov. 63
Le B. Zegher, Frère-Frêcheur. — 23 nov. 337
S. Zoïle, S. Aciscle et Ste Victoire, martyrs à Cordoue. — 17 nov. . 62

W

S. Wolpherd Michaël et ses Compagnons, Confesseurs de la Foi. — 23 nov 340
Ste Wulfetrude, abbesse de Nivelle. — 23 nov 332

Saint-Amand. — Imp. de DESTENAY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google